Olivier-Pierre Thébault

Alchimie du Verbe
II

Le Secret

OT
20, rue des Trois Bornes- 75011 Paris

Aux esprits libres,

« Avant de fouler le seuil du saint des saints, il te faut ôter tes chaussures, et non seulement tes chaussures, mais tout, ton vêtement de voyage et ton bagage, et ta nudité qui est en dessous et tout ce qui est sous ta nudité et tout ce qui se dissimule sous elle, puis le noyau et le noyau du noyau, puis le reste, puis le surplus, puis l'éclat du feu impérissable. Seul le feu lui-même est absorbé par le saint des saints et se laisse absorber par lui, ni l'un ni l'autre ne peuvent y résister. » (Franz Kafka, *Préparatifs de noce à la campagne*)

Introduction :

Dans le présent volume, nous approfondirons le dessein qui nous a conduits, sous les ailes de l'esprit saint, jusqu'à cette trinité lumineuse : la source de la Sagesse des Hébreux, la fontaine de l'Intelligence de leurs textes sacrés, et le fleuve de la Science de l'écriture qui irrigue et fortifie ceux-ci, majestueux et fertiles.

De l'apparente mais nécessaire séparation entre le jardin d'Eden – où vivent, au commencement de *La Genèse*, l'homme et la femme, qui ne se nomment Adam et Eve qu'une fois qu'ils ont goûté au fruit de

l’arbre de la connaissance du bien et du mal – et le jardin eschatologique – où descend, à la fin de *L'Apocalypse*, la Jérusalem céleste, préparée comme une femme parée pour son homme ; où nous retrouvons, au milieu de la ville sainte, l’arbre de la vie –, devait naître la dualité chrétienne d'un paradis terrestre, aussi connu sous le nom de paradis perdu, et d’un paradis céleste.
Dans *L’invention de Jésus*, Bernard Dubourg a montré que le corpus néotestamentaire a été initialement pensé et rédigé en hébreu, et qu’il n’a été qu’ensuite traduit dans un grec conservant la syntaxe sémitique. En s’aliénant de la sorte, l’esprit du messianisme juif-hébreu est devenu l’esprit du christianisme grec, puis gréco-romain. Une conséquence de cette aliénation fut la séparation achevée par l’esprit du christianisme entre paradis terrestre et paradis céleste.
Si, en hébreu, cette séparation est posée comme une apparence, laquelle est levée dans le processus d’intellection et d’amplification midrashiques du texte, qui vise à laisser jaillir l'essentiel ; à l'inverse, une fois l'hébreu délaissé et refoulé, c’est l’apparence qui est prise pour essentielle, et du même coup la séparation qui est non seulement maintenue, mais qui paraît en outre insurmontable. La pensée en est troublée quelques minutes, pour parler de ces effets qui durent longtemps. Elle ne tarde pas à reprendre sa limpidité.
Un autre corollaire sophistique de cette séparation d’avec l’hébreu fondateur, aggravant et fixant dogmatiquement celle entre les deux paradis, fut le remplacement de « la doctrine des deux voies » par celle des deux cités tel qu’Augustin l'opéra. En effet, le

paradis devient dès lors un « au-delà » réservé comme récompense d'un jugement dernier lui-même compris avec des yeux latins, le plus souvent opaques et sans vie – hors ceux de théologiens de premier ordre – en regard de l'exigence du grec flamboyant et de l'hébreu séraphique.
Quant à ces deux paradis, l'italien mélodieux de Dante les a réunis dans le « Poème sacré », plus connu, c'est-à-dire le plus souvent méconnu, sous le titre de *La Divine Comédie* ; comme dans l'amour, « *che move il sole e l'altre stelle* », le séparé existe encore, mais comme uni, et non plus comme séparé. Le premier, qui couronne le Purgatoire, d'ailleurs pour partie inspiré des rites hébraïques de louange et de purification enracinés dans les Psaumes, forme une représentation architecturale, sculpturale et picturale du second qui, en retour, en constitue la poursuite musicale, poétique et philosophique. Ce scribe et don du divin eut de surcroît le génie d'inscrire les Juives (« Ebree ») – dont Eve, *relevée* de ses peines – au cœur de la Rose du *Paradiso*, celles-ci « divisant les cheveux de la flamme » et formant « le mur où se partagent les escaliers sacrés ». Dante, le premier, indique la voie de l'unité des deux paradis posés à tort comme séparés, de même qu'il montre celle de la réconciliation enfin vraie entre dimensions chrétienne et hébraïque.
Mais comme il m'est loisible de revenir à l'hébreu, je m'en fais un devoir. Car la plupart des sages qui ont la joie de résider en cette langue ne différencient apparemment le jardin des justes – celui du rétablissement du Temple et de sa ville à la fin des temps – du verger décrit dans l'en-tête de la Genèse

que parce qu'ils se sont élevés à la connaissance de leur unité essentielle. Celle-ci se justifie notamment par un célèbre calembour, lui-même miroir de la dualité du jugement eschatologique : entre le jardin d'Eden (gan Eden/GN 'DN), lieu des délices infinies de la libre jouissance du Texte, et son exact contraire, Guehinom (GYHNM, ou variante), la Géhenne, vallée de la désolation et des larmes, de la *terreur* de la mort à jamais non surmontée.

Dans le secret de l'hébreu, non seulement le paradis n'a jamais été perdu, mais il n'y a de plus aucune séparation entre un paradis terrestre enfoui dans le passé et l'Orient, et un paradis céleste promis dans un au-delà et dont l'Occident chrétien serait, de la vérité dernière, le dépositaire. Dans la langue sainte, l'Eden caché du début de la Genèse et le jardin des justes qu'est le 'ôlam haba' sont un seul et même paradis. C'est *le verger de la science des écritures sacrées des Hébreux*.
L'accomplissement des écritures est en même temps la recréation perpétuelle de ce jardin-paradis. Il s'est opéré autour des deux premiers siècles de notre ère, rejouant et transfigurant l'unité des cieux et de la terre dans le Verbe alchimique, par l'avènement du Messie nazoréen dans son Assemblée, la floraison discrète et splendide d'une souveraineté sans précédent.

Voltaire savait déjà que Jésus n'était pas nazaréen parce qu'originaire d'une inexistante bourgade nommée Nazareth ; mais tout porte à croire qu'il ignorait la raison de cette qualification. Il ignorait en outre – il n'était pas le seul ; et fort nombreux sont ceux qui

l'ignorent encore – que Jésus le nazaréen est en vérité le Messie nazoréen ; que cette vérité n'est pas encore toute la vérité, et qu'il faut, pour la compléter, dire que c'est bien plutôt le Messie – c'est-à-dire, comme l'a démontré Bernard Dubourg dans *La fabrication du Nouveau Testament*, le Nom vivant, ce qui signifie : le Dieu qui ressuscite – qui se nomme Jésus le nazoréen, Iéshoû'a ha notser. Que le génie du judaïsme accède au secret implique l'abandon de l'académique nazaréen, qui était de mise jusque-là, au profit du véridique nazoréen, qui n'est pas seulement le surnom donné aux chrétiens par la littérature pharisienne-rabbinique (Talmuds, midrashim, etc.), mais bel et bien le nom que se sont donné les auteurs du corpus néotestamentaire. Un certain nombre d'arguments viendront étayer davantage cette affirmation (à la fin de la quatrième étude). Si les rameaux nazoréens sont divers, il sera surtout question dans ce qui suit, de ceux qui revêtent Iéshoû'a comme nom du Messie. Mentionnons toutefois la distinction opérée par Roland Tournaire dans *L'intuition existentielle* entre nazoréens et « protochrétiens ».

On sait que les prétendus spécialistes ont attribué les textes de Qumrân aux esséniens mentionnés par Josèphe (et Philon). Roland Tournaire conteste cette attribution : il retire aux soi-disant esséniens la paternité du corpus qumrânien, qui revient alors à la dissidence sadducéenne des nazoréens, opposés aux sadducéens, selon eux illégitimes, en charge du Temple. Il remarque, fort justement, que « l'idéologie » des textes de Qumrân – que nous nommons avec lui le « sadokisme » – est à l'opposé de celle des esséniens décrits par Josèphe.

De ces sadducéens ou « sadokites » nazoréens, Roland Tournaire distingue donc les « protochrétiens », qui sont les auteurs des midrashim traditionnellement attribués aux apôtres Jean et Paul. Pour ceux-ci, « l'homme accompli s'identifie à Jésus et Jésus à YHWH ; le Christ est présent simultanément dans l'existant et dans l'inexistant, sous l'apparence d'un va-et-vient entre le ciel et la terre ; il est YHWH ; le Temple est inutile, de même que le culte et la liturgie ; la *'ahabah* est l'identification de l'homme et de Dieu. Dans la pensée sadokite et les traces qui en demeurent dans les Synoptiques, nulle identification de l'homme à Dieu ; le prophète Jésus n'est qu'un homme divinisé par son élévation, il ne descend pas du ciel pour y remonter ; le Temple, avec son culte et sa liturgie, est l'apanage de la famille davidique ; la *'ahabah* est le lien communautaire qui évite les dissensions, tel qu'il apparaît dans le Sermon sur la montagne. »
Roland Tournaire précise cependant que les « deux traditions, exégèse johannique-paulinienne et sadokisme, ne sont pas fondamentalement antithétiques, puisque toutes deux découlent d'un même midrash fondé sur les mêmes procédés, mais [que] le sadokisme ne semble pas pousser à ses conclusions extrêmes la logique du protochristianisme. Il demeure ainsi proche des doctrines sadducéennes des Ecrits de la mer Morte, conservatrices et archaïsantes ».
Toutefois, Roland Tournaire n'observe pas que, dès lors que les protochrétiens se définissaient comme disciples de Jésus le nazoréen, ils se définissaient du même coup comme nazoréens, mais en un sens nouveau, qu'ils ont bien entendu approfondi ; si bien que la différence entre

> nazoréens et protochrétiens se redéfinissait comme différence entre nazoréens sadducéens ou sadokites et nazoréens protochrétiens. Quelques siècles plus tard, cette différence a ressurgi : les nazaréens ont en effet désigné, d'un côté, les chrétiens, et de l'autre, ceux que nous pouvons appeler les « protomusulmans ».
>
> Dans la suite, nous ne tiendrons donc pas compte de cette importante distinction faite par Roland Tournaire.
>
> Ajoutons enfin que le mot nazoréen n'est pas rare dans le Nouveau Testament, une fois celui-ci rendu à son hébreu natif. En effet, les « conservateurs », « observant », etc., traduisent le plus souvent N(W)SdR(YM), conservateur(s) (de Sa Thora), nazoréen(s). Exemple : « Voici, je viens comme un voleur [KGNB]. Bienheureux le veillant et gardant [N(W)SdR, le nazoréen !] ses vêtements [BGDYW], afin qu'il ne marche pas nu et qu'on ne voie pas sa honte. » (Apocalypse 16, 15). Nous vous laissons deviner en quel lieu il se trouve *alors*.

Dans ce paradis du Livre accompli, le sage réside avec son corps glorieux, impliqué tout entier dans l'étude dévorante par laquelle il se reprend et se refait, se dégage et s'absout, voit, vit, part, et renaît du savoir, dès cette vie.

Si, de la conjugaison des deux principes midrashiques « il n'y a pas d'avant ni d'après dans la Thora » et « la Thora est d'avant la Création », peut se déduire que la Thora « surplombe » le temps historique entendu immédiatement, c'est-à-dire comme linéaire, qu'elle est d'avant ce temps linéaire ou qu'elle lui est autre ; il faut aussitôt inscrire en contrepoint, afin de ne pas

saisir abstraitement l’éternité de la Thora, que, comme le dit la tradition, « étudier la Thora, c'est résider dans le ‘ôlam haba’ », en indiquant comment l’entendre.
Selon la diversité des contextes de son usage dans la littérature sacrée, ‘ôlam signifie d’un côté, la durée, la temporalité, l’éternité ; et de l’autre, le monde, la nature, l’existence – tous ces sens devant bien entendu être lus en ayant en tête la mentalité juive-hébraïque.
Je peux ainsi préciser que le ‘ôlam haba’, dans la lumineuse chaleur de son existence éternelle, comprend *dans soi* en le transfigurant le ‘ôlam au sens commun (‘ôlam hazé, ce monde-ci, l’ici-bas). L’on aurait donc tort de le prendre pour un grand objet extérieur. Enfin, je dois encore ajouter qu’au cœur même du mot ‘ôlam demeure la signification de ce qui est caché, du secret (selon sa racine ‘LM) ; alors même que le ‘ôlam haba’, celé dès le commencement de la Genèse dans le mot rêshith, ne se manifeste, en se transfigurant, qu’à la fin des temps – sa transfiguration étant aussi bien celle du ‘ôlam hazé, et celle-ci, la destruction ou l’anéantissement, mais spirituel, de celui-ci, il est cette lumière messianique du grenier céleste, la plus puissante, seule capable de dissoudre le monde, la lumière de la Thora manifeste.
Quant à lui, haba’ est de la racine בוא/bô’, aller et venir, entrer ; il signifie donc « qui vient, qui entre ».
Le ‘ôlam haba’ – qu’il est bon d’entendre désormais comme « le secret qui vient, qui se dévoile », caché de « toujours » – n’est autre que la « parousie » (hébreu בא/bâ’, venue, entrée), qui n’a rien d’une fin du monde devant arriver de façon fixe et historique en un jour donné, marqué d’une croix ou d’une pierre, mais qui

advient toujours à nouveau pour qui revêt le Messie et se désaltère des eaux vives de la Thora accomplie.

Ainsi, l'Apocalypse de Jean se termine-t-elle par une invocation à la venue du Masshia(r)h/Messie : « Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt. — Amen ; viens, seigneur Jésus ! » (Apocalypse 22, 20). Ce « viens » est בא/bô', anagramme inverse du père de la Création de la Genèse se développant en l'alphabet, à savoir אב/'av. Celui-là est de la même racine que la parousie et le 'ôlam haba'. Il est ici à l'impératif, à la charnière entre l'inaccompli, comme *imminence* de l'accompli, et l'accompli effectif, ardemment désiré. C'est dans l'instant de la Révélation qu'est franchi ce plus infime et redoutable des abîmes. Ainsi s'ouvre l'étroite porte du divin verger où le Saint Esprit convie au festin eschatologique tout homme doué d'oreille et sachant écouter la Parole de l'Eternel. Ici le contresens de l'interprétation par le christianisme officiel et sa théologie ecclésiale atteint son paroxysme, et pour tout dire cette interprétation s'effondre. En effet, le « bientôt » en question dans la citation précédente, nous l'avons déjà vu, est רגא/rega', la fulgurance, le clin d'œil, l'instant même. Ce texte de l'Apocalypse était vécu par celui qui le lisait comme accès à l'Existant, à la parousie, laquelle est recréation de soi, rédemption et révélation, dans l'urgence du présent. C'était là le sens de la vie éternelle, la reconnaissance du Royaume spirituel, lequel est « à l'intérieur de vous et à l'extérieur de vous » comme le dit *L'Evangile selon Thomas*. Ce sens intime au niveau de la singularité se généralise pour l'Assemblée de ceux qui lisent le Livre, ces justes dits *notsrim*

(nazoréens-conservateurs), car c'est cette Assemblée tout entière qui entre en gloire, les impies d'Israël ayant été envoyés au gouffre – en esprit, non à la lettre. C'est encore par elle que survient le Salut, qui effectivement vient de cette Assemblée de juifs-hébreux accomplissant la Thora. C'est elle enfin qui guérit les nations. Ce sens ayant été perdu, le texte de l'Apocalypse de Jean a été lu – par ceux qui ne furent pas capables de la saisir en tant que flamboyante fresque du symbolique – comme annonce de la réalisation imminente du royaume de Dieu dès lors attendue en tant qu'un avènement matériel et historique. Cette superstition n'aura pas épargné l'Eglise de l'Occident chrétien, avant de prendre une dimension planétaire, puis de sombrer dans une inversion grotesque et caricaturale. Je vous laisse percevoir et estimer la différence ici introduite, et en peser toutes les conséquences.

Autrement dit, le Texte – c'est-à-dire le dieu vivant – ne surplombe pas le temps linéaire en étant placé dans une sorte d'au-delà « transcendant », mais il vient à nous si nous le laissons être, et c'est d'un même geste qu'il crée le monde, engendre son fils et se révèle comme esprit.

Résider dans la Thora veut dire exister dans le présent divin infini, mais, tout en étant dans ce monde-ci, se déployer avec sa propre existence intégrale dans Son monde, le Temps lui-même, ductile et plastique, lequel n'a pas été ni ne sera, mais est, éternellement.

Le mot 'DN confirme cette unité hébraïque entre le temps et le paradis, puisqu'il a les deux sens, celui de volupté paradisiaque (du jardin d'Eden), s'il est prononcé 'êden ; celui de temps, de durée, s'il est prononcé 'iddân (cf. Daniel 4, 13). Quant à se déployer dans Son monde, c'est le

sujet de nombre d’apocalypses et d’ascensions mystiques, du cycle d’Hénoch à l’Apocalypse de Paul. Le fait de gagner dès maintenant le ‘ôlam haba’ n’est pas un thème négligeable. C’est le cœur même de la mystique hébraïque en commençant par l’Œuvre de la Création, le ma‘asseh brêshith (Adam élevé de la poussière du sol jusqu’au paradis, autrement dit dans le ‘ôlam haba’, alias gan Eden) et l’Œuvre du Char, le ma‘asseh merkavah (cette vision sur laquelle s’ouvre Ezéchiel, pour y flamboyer, culminant dans la manifestation du trône, c’est-à-dire du ‘ôlam haba’, le trône étant à la fois d’avant la Création et pour la fin – comme la Thora !).

Par conséquent, se plonger dans la Thora c'est bien résider dans le paradis du Temps (le gan ‘êden), son épiphanique parousie de jouissance, bien avant que ne prenne figure l’opposition entre le temporel et le spirituel au sens spécifique qu’elle revêt – en lien à ce que Hegel appelle « l’Esprit aliéné de soi » – dans la métaphysique « chrétienne ». Quant à cette dernière, devenue paradigme de l’Occident, elle consiste pour partie en une interprétation de la Bible dont nous pouvons dire, d’une part, qu’elle est axée sur une métaphysique extérieure au texte biblique, à son intériorité de diamant, et d’autre part, qu’elle se maintient dans l’ignorance du langage subtilement codé de son écriture. Elle ne peut donc généralement que manquer la question du Temps sise au cœur du Texte, dans sa langue même. Dante permet toutefois d’échapper souverainement à cet écueil – et après lui d’autres conquérants du monde à la recherche de l’or du Temps, cette fortune alchimique personnelle – en inventant le *Paradiso* que nous n’avons pas pour rien

comparé à la Jérusalem céleste, cette rose ardente, en interprétant librement l’arbre séphirôthique.

Si ce volume a un désir, il est d'introduire le lecteur dans le jardin de la science des écritures juives, cet impeccable paradis du Temps, et de lui faire goûter du fruit de l'arbre de la vie éternelle tel que les Hébreux l'entendaient au temps des sages, autrement dit au sens de l'accès à l'accomplissement mesuré et midrashique des livres sacrés, singulièrement au sens du point brûlant du messianisme antique, de l'esprit même des nazoréens de Jésus/Iéshoû‘a, esprit qui d'ici et de là pareillement respire à même leur texte savamment rétroverti.

QUATRIEME ETUDE :
Les mesures au roseau d'or des vingt-quatre livres

> « Mon cœur me dit : " J'ai le désir ardent/d'une science inspirée ; /Instruis-moi, si tu en es capable." /Je dis l'alif ; mon cœur reprit : " N'en dis/pas davantage ; /Si le Un est dans la maison, c'est assez d'une lettre. " »
>
> Omar Khayyâm, *Rubbayat*

La question qui formera la colonne vertébrale de cette étude est la suivante : quels sont les vingt-quatre livres reconnus comme saints par les sages ((r)hakamim) autour de l'officialisation midrashique et historique qu'est le « synode » de Yavnéh (YBNH de racine BNH/bânâh, construire), et les longs débats qui s'y seraient historiquement déroulés tels que narrés par la Mishnah, puis par la Guémara ?

De plus, quelle structure éminemment midrashique forment ces vingt-quatre rouleaux en accord avec leur contenu ? Quel est leur mouvement interne ? Pourquoi cette répartition trine et une ? Quel est le sens enfin du TaNaK tel qu'en lui-même conçu par les pharisiens (ou déjà par « les hommes de la grande Assemblée » ?), et tel qu'accompli par les divins inventeurs de Jésus Messie ?

Laissant ce questionnement se réfléchir selon son mouvement propre, et advenir enfin en sa simplicité essentielle, nous ne faisons qu’approfondir ce qu'aura dévoilé l'étude précédente afin de déterminer les mesures des vingt-quatre livres, pendant des soixante-dix, selon l'inspiration de l'esprit saint.
C'est volontairement que nous ne tenterons pas d'étudier dans le détail le mouvement historique qui conduisit à ce résultat. En revanche, c'est avec patience et méthode que nous nous plongerons dans le procès alchimique de sa lente maturation verbale afin d’en laisser surgir l’ossature fleurissante, le projet intime placé sous le sceau de la Providence.

Prélude : Origène et l’écriture manifeste :
Avant d’aborder cette grave question du sens du TaNaK – dont je pourrai dire non sans euphémisme qu’il a été fort peu dévoilé et pensé par l’exégèse officielle d’Occident –, citons un propos d'Origène en l'aggravant et nuançant quelque peu.
En effet, il arrivait parfois à Origène, bien que gréciste impénitent et naïf au point de croire que la castration put abolir le plaisir et rendre chaste, d'avoir des « réminiscences », certes vagues, de la langue sacrée. Ainsi disait-il du Livre que l’agneau est jugé digne d’ouvrir selon ses sept sceaux et de lire enfin dans l’Apocalypse de Jean :
« Mais quel est le livre que vit Jean ? Ecrit au recto et au verso et scellé ; personne ne pouvait le lire ni en briser les sceaux sinon le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, qui ouvre et nul ne fermera, qui

ferme et nul ne rouvrira. *C'est toute l'Ecriture qui est manifestée par ce livre : écrite au recto, à cause de son sens obvie, et au verso, à cause du sens secret et spirituel*. » (Je souligne.)

Voilà quelqu'un qui perçoit encore un écho minimal de l'hébreu (j'ai bien dit minimal), fait rarissime dans les débuts de l'Eglise chrétienne où la plupart connaissent mal l'hébreu (voire pas du tout !) et « bien » le grec (mais quel grec ?). Car, si cette remarque d'Origène n'a l'air de rien, elle s'avère pourtant être une indication vers la mentalité du midrash. Ainsi, le terme latin *recto* correspond à l'hébreu pânim (PNYM), face, devant, visage. Nous en avons vu tout l'aspect concret et spéculatif, en lien à pnim (PNYM), l'intériorité, le secret.

> La beauté du lieu commun fait que celui-ci affirme à sa manière un tel jeu spéculatif. En effet, ne dit-on pas, plus ou moins, que l'intériorité d'un homme se lit sur son visage ? On pourra se demander aussi d'où vient, et comment s'élabore, la puissante dialectique lévinassienne concernant les visages, ou pourquoi l'hébreu kabbalistique dit « la réception des visages » (qabalath panim) pour le simple fait d'accueillir quelqu'un, de le rencontrer.

Le fameux *verso* se dirait quant à lui 'â(r)hôr ('HtWR), arrière, derrière, ou occident, voire avenir. Ce qui retient en outre mon attention dans cette parole d'Origène, c'est qu'il dit de façon nette que l'Apocalypse de Jean manifeste *toute* l'Ecriture, qu'en gros elle est, avec ses minces feuillets, aux sens obvie et secret, l'alpha et l'oméga de tout ce qui s'est écrit dans l'hébreu antique, rien de moins (même s'il ne dit

pas qu'elle a été écrite en hébreu, je vous l'accorde, et même s'il ne fait qu'intuitionner à partir du latin les subtilités spéculatives du *recto* et du *verso*, étant très loin d'accéder au cœur même de leur rétroversion éclairée). Si j'indique ici la présence de ce livre reprenant les deux aspects d'exotérique et d'ésotérique, c'est qu'il s'agit bien du Livre – la Thora tout entière enroulée à l'intérieur de son écrin de lumière infinie – que l'agneau de l'Apocalypse de Jean est jugé digne d'ouvrir, au sens où celui-ci est la clé de l'*accomplissement des écritures*, de l'ouverture de la porte du Salut, lecture et ouverture étant le même mot en hébreu : PThYHtH/péthiy(r)hah.

Actualisons. Seul celui qui sait lire jouit ainsi de voir s'ouvrir pour lui tous les livres, ils sont comme autant de rares rubis pour sa joie solitaire ; tel un disciple du philosophe Dionysos, il garde le feu sacré du Savoir, à travers la nuit de ces temps de détresse de l'absence de détresse (il ne manque ni de divin dansant, ni de tragique, ni de rire, loin de lui toute austérité). Il est le même qui, sachant ouvrir le Livre, sait, en sa conscience élevée à la Science, qu'il n'y a plus rien qu'il ne sache lire, de la logique véritable jusqu'aux célestes sphères spéculatives de l'Esprit absolu soi-même – ô musique de douceurs et de brasiers –, en passant par les différents degrés de la belle nature vraie et de l'esprit fini que les petits chercheurs spécialisés, hélas dérisoirement coupés de la circularité du « cercle de cercles », ne savent aucunement trouver en leur signification même, car bien plutôt se perdent-ils sous le sourd et besogneux servage qu'impose la Domination ; ils ne sont – sauf exceptions ! – que têtes de mort

dont l’accumulation des produits de leurs intelligences aveugles nourrit ainsi toujours plus l’unification abstraite qu’est celle-ci, croissance des moyens mortifères et techniques de la séparation généralisée (Kafka ne définissait-il pas l’humanité comme « croissance de la puissance de mort » ?). Pour autant, s’il est bien vrai que les sciences ne pensent pas, ce qui a pour conséquence que leurs résultats servent toujours plus l’esclavage idéal promis et promu par les discours aliénés de ce « monde comme fantôme et comme matrice », il n'en est pas moins nécessaire que les dites sciences soient pensées, c'est-à-dire que leurs résultats essentiels se voient élevés à la Science, introduits dans ce « cercle de cercles » qu’est *Le Système de la Science*, réfléchis par celui-ci.

Mais d’où vient cette expression de l’Apocalypse de Jean désignant le livre-rouleau avec cette dualité spéculative, reflet de celle de la langue sainte ?

Eh bien… du rouleau d’Ezéchiel. Ainsi, j’ouvre et lis Ezéchiel 2, 8 à 10 :

« Et toi fils de l’homme,

Fils de l’homme, c’est **B**N **’**DM, celui qui sera/est lu par le midrash évangélique comme le fils du dieu et par élévation mathématique comme Jésus-Iéshoû‘a, c’est-à-dire comme l’Agneau du dieu, le Messie. On y reconnaît l’acrostiche initial B’, bô’/viens, ou bâ’/venue, parousie, celle du fils de l’homme, d’après Matthieu. De plus, l’expression fils de l’homme/BN ’DM, ce personnage eschatologique majeur, figure en toutes lettres au début de l’Apocalypse, là où le vif désir de sa venue s’exprime *in fine*. C’est alors un midrash sur la « vision » du septième chapitre de Daniel.

écoute ce que je vais te dire : " Ne sois pas rebelle comme la maison de rébellion,

Ici figure par deux fois la racine MRY/MRH, « s’opiniâtrer, se rebeller », au sens de la révolte religieuse contre YHWH (en lien à MRR/être amer, être affligé).

ouvre la bouche et mange ce que je vais te donner. "

Implicitement, il s’agit du don de la Thora. Sous cette métaphore, ce qui s’entend, philosophiquement parlant, est le don de l’absolu en tant qu’esprit. Afin que ce point soit saisi (nous y reviendrons), cela exige que soit comprise la question de la négativité absolue, c’est-à-dire de comment l’esprit se maintient égal à lui-même dans ce qui le nie absolument en comprenant et niant à son tour celui-ci, ce séjourner étant justement ce qu’exprime, certes symboliquement et métaphoriquement, la constante pérennité de la figure de l’Exil et de son retour dans la pensée juive. C’est le savoir de cela qui est ici ingéré et digéré par Ezéchiel, le métamorphosant au passage en « prophète », en cet élu revêtu de l’esprit de la prophétie (pour nous l’esprit absolu). Quant à savoir qui est désigné par cette « maison de rébellion », il y a fort à parier qu'il s’agit des prétendus idolâtres de Samarie !

Je regardai et voici [W'R'H WHNH/vâe’re’h vehinêh, expression hébraïque typique chère à l'Apocalypse, voyez ses gématries] qu’une main [YD/yâd, la puissance divine elle-même] se tendait vers moi, il y avait un rouleau de livre.

Il le déroula devant moi,

Ici, pour dire l’action de dérouler, figure le verbe PRSh/pârash, étendre, verbe qui a aussi le sens d’expliquer ou de subdiviser le texte selon la

pârâshâh, de même racine. C’est la racine des pharisiens, et probablement aussi celle pour dire l’ouverture des sept sceaux dans l’Apocalypse, pour les rompre (ce qui évoque la proximité de PRSh et PRS/pâras, diviser, briser).

et le rouleau était écrit au *recto* et au *verso*,

Cette traduction communément admise laisse l’essentiel dans l’ombre. C’est la traduction de KThWBH PNYM W’HtWR/kethoûvâh pânim ve’a(r)hôr. Le jeu sur PNYM fait, qu’outre *recto* et *verso* au sens banal, ce duo a aussi pour sens le dedans et l’extérieur, ce qui permet de traduire notre formule par « écrit de manière ésotérique et exotérique » ou « secrète et dévoilée ». Ajoutons que ’HtWR, derrière, contient (H)’WR/lumière, avec une prononciation similaire. Jeux difficiles à voir en latin !

et étaient écrits en lui des lamentations, des plaintes et des gémissements. »

Ici, nous avons l’hébreu QYNYM WHGH WHY/qinim vâhegueh vâhi. Dans cette dernière expression, je précise que se lit HGWYM/hagoyim, les païens, c'est-à-dire aussi bien Israël, ce mot de goyim contenant en lui la double entente si importante, allant au cœur même du mouvement de prosélytisme midrashique tel que je l’ai mis en évidence. Cette différence affûtée et unitaire – qui est en même temps unité différenciée – est volontairement gommée, oubliée et refoulée dans l'Occident nihiliste planétaire, successeur de l'Occident chrétien, comme en témoigne la profération proliférante des mots de goy ou de Juif, comme tant d'autres mots aplatis et vidés de leur sens substantiel. Dans la misérable novlangue de l'époque, le goy est fixé comme le *non*-juif, le juif comme le *non*-goy. Interdit de penser au-

delà, c’est-à-dire de se souvenir de la profonde dialectique d’Israël et des nations. Pourtant, si nous voulons accéder à la pensée de l’histoire dans sa totalité, c’est bien cette anamnèse qui nous requiert, au centre même de ce qui brûle de se dire. C’est l’objet de ce livre, lequel vous lit alors même que vous êtes en train de le lire.

Reprenons. Je vais exprimer tout d’abord la gématrie par rangs des trois derniers termes du propos d’Ezéchiel, avant de commencer à en venir à la lecture midrashique qu’en fait l’Apocalypse de Jean (et là Origène est quelque peu dépassé, rejoignant dans l’ombre la triste cohorte des « grécistes » !) : QYNYM + HGH + HY a pour gR 94, celle des DBRY HThWRH (divrê hathôrâh/paroles de la Thora).

Preuve : 19+10+14+10+13+5+3+5+5+10 = 94 = 4+2+20+10+5+22+6+20+5 = DBRY HThWRH ; voir plus haut ce que je dis des vingt-quatre+soixante-dix livres. L’expression divrê hathôrâh se trouve dès le Deutéronome : « Et il l'aura auprès de lui ; et il y lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre l'Éternel, son Dieu, [et] à garder toutes les paroles de cette loi (lishmôr kâl-divrê hathôrâh hazoû’th), et ces statuts, pour les faire. » (Deutéronome 17, 19). Ou encore, Mishnah Avôth 3,2 : « là où deux parlent les paroles de la Thora (divrê hathôrâh), la Shékinah [autrement dit, le dieu en sa Présence, comme dans l'Evangile] est avec eux [entre eux, au singulier, BYN/beyn] ». De plus, il y a ici une double clé chiffrée de l’expression des douleurs de l’Exil, celles-ci étant identifiées par midrash avec les paroles de la Thora (le non respect des paroles de la Thora a pour châtiment l’Exil, c’est inscrit dès le Deutéronome). En effet, QYNYM + HGH + HY/lamentations,

plaintes, gémissements a pour notariques, initiale et finale, QHH et MHY. Ces deux vocables apparemment fantaisistes ne dévoilent leur sens que par le duo de leurs gR et gC. Pour le premier, c’est 29/110, les gR et gC de ‘M/‘âm, le peuple ; pour le second, c’est 28/55, les gR et gC de KLH/kalâh, la fiancée, la métaphore par excellence de l’Assemblée d’Israël. La prophétie pensée de ces douleurs comme *tournant* du sens de l’histoire midrashique de l’Assemblée d’Israël, du peuple, n’est pas fortuite ! C’est ce que doit s’approprier – comme son individualité indivise, son sang fluent lui donnant vie – celui qui met en sa bouche, mâche et remâche, avale, ingère et digère le livre en rouleau (puisqu’en celui-ci toute « l’histoire » se récapitule), afin qu’au final sa parole soit comme le miel, d’une douceur musicale pour un monde nouveau (voyez la manifestation des voix de la nature et des chants dans l’Apocalypse, accentuée notamment par quelques calembours, entre GN/gan, le paradis ; GNN/gânan, défendre, protéger ; NGN/nâgan, jouer d’un instrument de musique ; ou encore NGYNH/néginâh, chant, son des instruments de musique ; bref, par effet de calembours affirmant la défense du paradis et la musique qui en chante le triomphe).

Ce sont les paroles-choses de la Thora : le *contenu* de la Loi-Révélation.

Autrement dit, le duo que nous venons de voir, qui rassemble les vingt-quatre livres et les soixante-dix autres qui sont le sod des vingt-quatre, est à nouveau au menu. La dualité exotérique/ésotérique est ainsi réfléchie dans le dedans et le dehors du rouleau, lequel contient cette triple indication de la douleur de la négativité d’Israël, vase d’élection de ces douleurs et

de la venue du Salut spirituel, de la victoire. C'est pourquoi, ici, l'identité soutenue entre ces douleurs et les paroles de la Thora, entre le déchirement saisi et la parole de vie qui se sait comme son renversement, est d'une importance souveraine, sans égale.

J'en viens maintenant à Apocalypse 5,1 :
« Et je vis (W'R'/vâ'êre') sur la droite

Sur la droite, c'est 'L-HYMYN/'al-hayâmin. A ce stade du déroulement du texte, c'est le Livre qui se trouve à la droite du père. Au terme du rouleau, ce sera l'agneau (ShH), le Fils, qui tiendra cette place. Il est le Livre vivant « définitif », ouvrant tous les livres, transportant ses lecteurs au delà de tous les livres. Cette droite correspond à la miséricorde du dieu par laquelle il rassemble ses justes, mais elle est aussi la force avec laquelle il châtie ses ennemis. Les sept églises ou quéhilôth, le dieu les tient dans sa droite, le terme gauche ShM'L signifiant aussi « aller du mauvais côté ». Ajoutons à propos de cette droite que le Messie est lu comme fils de la droite, Ben Yamin – autrement dit, Benjamin actualisé. Lui-même et son frère Joseph, les deux fils de Sarah, seraient les prototypes midrashiques des deux messies pharisiens, le Messie fils de Joseph – pour Joseph –, et le messie fils de David – pour Benjamin, à savoir le plus jeune des douze fils de Jacob-Israël, celui qui vient *en dernier*. J'ajoute cependant que l'on peut aussi lire les deux frères Joseph et Juda comme ancêtres du Messie fils de Joseph et du Messie fils de David, dans la mesure où David descend de Juda. Mais les deux points de vue se répondent car Juda et Benjamin sont les deux tribus du Sud toujours

liées, celles qui règnent à Jérusalem (la cité royale du Messie fils de David), par opposition aux dix tribus du Nord (= Exil), centrées autour de Joseph. Pour être vraiment la double actualisation de Benjamin et de David comme Messie fils de David, ultime et victorieux, l'agneau du dieu aura dû être reconnu digne d'ouvrir le Livre après avoir traversé sa propre shéhitâh, son immolation, par midrash sur l'agneau (séh devenant ’ayil, le bélier, au cours du récit... et ’ayil veut aussi dire *homme* fort...) immolé au moment du « sacrifice » d’Isaac (cf. LShHtT/lishe(r)hôt, en Genèse 22, 10). Tout comme ce sacrifice, celui de l’agneau de l’Apocalypse est une métaphore. Il ne s’agit évidemment pas de laver son vêtement dans le sang de l’agneau à la lettre, mais d’entendre ici toute la symbolique spirituelle du sang en hébreu, en lien à la dualité pur/impur. Si, tout comme les livres saints qui souillent les mains sanctifient, le sang de l’agneau purifie, c’est qu’en tant que sang de l’agneau (l’impureté radicale du Livre vivant), il désigne ce qu’il y a de plus saint, de plus pur, de plus innocent, fruit d’un savoir suprême.

de l’étant assis sur le trône

HYWShB ‘L-KS’ : en fait, il ne s’agit nullement d’un assis (traduction commune déplorable), mais de celui qui demeure et fonde, qui est la présence divine en acte, laquelle se lit aussi en hébreu comme présence du verbe ShWB/shoûv, faire retour, convertir, réconcilier, la racine de la théshoûvah, conversion, retour, réconciliation. Celui qui demeure, parce que fondé par une puissante élaboration midrashique, c’est ce Lui qui luit sur le trône, y siège, juge *et* pardonne. Dans ce HYWShB ‘L-KS’/hayôshêv ‘al-kissê’ se

lit YShW‘/Iéshoû‘a, Jésus, cet ’ish eschatologique ! Sans même parler de sa gC de 504, celle de HSdB’WTh/hatseva’ôth, les armées célestes au service de Celui qui est sur le trône, engagées qu’elles sont dans le vaste mouvement par lequel se rejoue la composition de la Création.

le Livre (’Th- (H)SPR) écrit (KTh(W)B) au-dedans et au-dehors [PNYM W’HtWR/pânim ve’a(r)hôr – le premier est lu pnim par le traducteur de l’Apocalypse puisqu’il le rend par le grec *esoten*, le dedans], scellé (HtTh(W)M) de sept sceaux [(’Th)- ShB‘H HtWThMYM où le sept est bien entendu le comble, la satiété]. »

Ici, je me contente de noter le secret de ce dedans et de ce dehors du rouleau, dedans et dehors si subtilement mêlés, différenciés, unifiés :

PNY**M** **W**’HtW**R**/a pour gR 95 et gC 401.

Preuve : gR = 17+14+10+13+6+1+8+6+20 = 95 et gC = 80+50+10+40+6+1+8+6+200 = 401. Notons encore la notarique finale, MWR/moûr, échanger, racine de la thémoûrâh qui vient sceller le caractère dialectique de ce dedans et de ce dehors passant l'un dans l'autre.

Voici la somme (procédé courant) de cette gR et de cette gC, 496 qui n’est autre que la gC de MLKWTh (malkoûth), le Royaume.

Preuve 95+401 = 496 = 40+30+20+6+400 = MLKWTh/malkoûth, le Royaume ! Ce « dedans et dehors » figure avec avantage dans l’Apocalypse, le dieu en son Royaume étant et s’aimant, pour dire le regard des (r)hâyôth de sainteté qui entourent le trône, la plénitude de la vision : « et devant le trône, comme une mer de verre, semblable à du cristal ; et au milieu du

trône et à l'entour du trône, quatre animaux pleins d'yeux dedans et dehors [même chose que devant et derrière]. » (Apocalypse 4, 6). Mais, c'est surtout *L'Evangile de Thomas* qui me fournit les paroles aiguisées avec lesquelles affûter à l'extrême cette identité entre Malkoûth et notre duo, justifiant par là même l'utilisation du procédé opérant la somme de la gR et de la gC d'un même terme : « Jésus dit : " Si ceux qui vous guident vous disent : " Voici, le Royaume est dans le ciel ! " – alors les oiseaux du ciel y seront avant vous. S'ils vous disent : " Il est dans la mer ! " – alors, les poissons y seront avant vous. Mais le Royaume est à l'intérieur de vous et il est à l'extérieur de vous ! " (logia/dâvâr 2) ». Ou encore : « Eux lui dirent : " Si nous sommes petits, entrerons-nous dans le Royaume ? " Jésus leur dit : " Lorsque vous ferez des deux un, et que vous ferez l'intérieur comme l'extérieur et l'extérieur comme l'intérieur, et le haut comme le bas ! " (logia 27) ». Enfin, de la présence de la racine de la thémoûrâh dans notre duo, je me permets d'en déduire sa thémoûrâh at bash (changeant l'Aleph en thav, le bêth en shin, etc.). Celle-ci est : WTMY (pour PNYM) + ThSPG (pour 'HtWR, sans transformer le waw de liaison considéré comme signe de l'addition). La somme de ses gR et gC est des plus surprenantes : (6+9+13+10+22+15+17+3) + (6+9+40+10+400+60+80+3) =95+608=703=3+700=GN/gan, le verger-paradis, autre manière de dire le Royaume !

Le lieu où intérieur et extérieur ne s'opposent plus n'est autre que le Royaume du dieu en vérité, et celui-ci est l'enjeu divin (et politique au sens supérieur de ce qui participe de la guerre de l'Esprit) de la réflexion l'un dans l'autre de l'ésotérique et de l'exotérique, du

dehors et du dedans de la Thora. Je rappelle également que Malkoûth est la plus terrestre des séphirôth, la racine terrestre de l'unité des cieux et de la terre, de l'échelle mystique qu'est l'arbre de la Science des écritures sacrées.

> L'expression « royaume de dieu » ne désigne pas autre chose que l'unité du dieu YHWH et de son Assemblée, MLKWTh étant « identifiée » dans le Zohar à la Shékinah et pour nous ici à la fiancée, l'Assemblée nazoréenne du dieu Jésus-Iéshoû'a Messie, alias l'agneau du dieu, le toujours semblable agneau mystique.

Je termine juste sur ce point par les trois mots qui suivent cette parole inscrite à la diable :
« Qui est digne d'ouvrir » ? Autrement dit « qui est digne, capable, de lire ».
C'est **MY** **Sh**WH (ou ShWY ou ShWWH) **L**PThHt (qui digne pour ouvrir) qui comporte la notarique initiale MShL (mâshal), régner, user de proverbes, parler en paraboles.

> Comme occurrence symbolique de « pour ouvrir » (LPThHt), voici : « Je me suis levée pour ouvrir (LPThHt/liphthô(r)ha) à mon bien-aimé, et de mes mains a dégoutté la myrrhe, et de mes doigts, la myrrhe limpide, sur les poignées du verrou. » (Cantique des cantiques 5, 5). Ce qui est à ouvrir, c'est ici « le Livre et ses sceaux », soit le duo SPR + HtWThMYW de gR et gC 117/81(0), soit 27/81, les gématries élégantes de KS'/kissê', le trône... l'enjeu est la royauté eschatologique, le surgissement du trône pour la fin.

Qui en est digne, en effet, si ce n'est celui qui parle en de puissantes paraboles annonciatrices de la venue du Royaume du dieu, du ciel transplanté sur la terre, qui,

si ce n’est Jésus-Iéshoû‘a Messie, l’agneau HShH (hasseh) calembour de ShWH/shâweh, égaler, être digne, mot probablement présent dans notre tournure sémitique initiale ?

Cette rétroversion du « Qui est digne » par MY ShWH laisse entendre toute sa justesse en la prononçant : mi shâwâh ou mi shâweh... où il est difficile de ne pas entendre Masshia(r)h, le Messie ! Le verset suivant le confirme encore puisque Jean, momentanément affligé pour les besoins de la narration, constate que personne n’y parvient... ce personne n’est rien d’autre qu’une occurrence subtile du ’YN, le néant lui-même, entendez « dieu seul ».

Les vingt-quatre livres :

Mais j’en viens désormais aux vingt-quatre livres avant d’attaquer le juste dévoilement de ce sod perdu, retrouvé.

Nous avons donc la tripartition bien connue du TaNaK sous nos yeux : Thora (Loi, Enseignement, Révélation), Névi’im (les Prophètes),

Il convient d’entendre la notion de « prophète » au sens où Moïse est déjà prophète, voire le plus grand d’entre eux avant la venue de Jean-Baptiste, puis celle de Jésus Iéshoû‘a. L’entendre donc au sens où le prophète est celui qui, étant le véhicule de Sa parole, manifeste la science du dieu à la conscience – cette relation entre le sujet écrivain et l’objet de la dite science –, sa connaissance se forgeant à mesure au cœur même de la sublime poésie de l’hébreu biblique. Je détaillerai plus loin ce qu’il en est de l’entente des notions de prophète et de prophétie.

et enfin Kéthoûvim (les Ecrits ou Hagiographes). Quant au sens de ces derniers, signalons que l'hébreu kéthouv signifie écrit, ordre (divin), inscription, édit. Ces « écrits » ont donc valeur d'inscription de la loi divine, leurs sens rejoignant nombre de ceux du mot thôrâh/ThWRH.

Note relative au nombre de livres, à leur ordre, et à la singulière élection de la tripartition en vingt-quatre livres :

Vingt-deux, vingt-quatre, vingt-sept, trente-cinq, trente-huit, quarante-quatre ou cinquante-deux livres ? Le premier nombre est le choix formulé par Josèphe, le second celui des rabbins de Yavnéh (voire d'avant ?), les trois suivant des variantes de celui-ci, et les deux derniers enfin sont obtenus à partir de la collection de livres dite « des Septante », celle-ci étant beaucoup plus tardive, dans sa globalité rassemblée, que la seule traduction du Pentateuque. Tous ces nombres feraient sourire un kabbaliste qui remarquerait que nous allons des vingt-deux lettres de feu noir de l'alphabet jusqu'à la valence messianique, mais passons, nous sommes ici pour examiner attentivement pour quelles raisons doit être restitué tout son crédit à la répartition en vingt-quatre livres (en dehors, bien sûr, de son élection talmudique, ainsi que de son ancienneté probable).

Donc, le nombre de vingt-deux nous vient de Flavius Josèphe, il en disserte tant dans ses *Antiquités juives* que dans son *Contre Apion*, ouvrages datant

respectivement d’environ 90 et 95, soit d’autour et d’après Yavnéh. Le fait qu’il ne soit pas pharisien (ou plutôt qu’il ne le soit « plus ») expliquerait qu’il ne semble pas reconnaître ce qui fait la base du judaïsme pharisien, ce fertile terreau des futures arborescences talmudiques et midrashiques, à savoir les vingt-quatre livres. Nous verrons qu’il n’en est rien. Déjà, du fait qu’il fut passé dans le camp romain avant 70 ne doit nullement s’inférer qu’il était coupé des projets et des lois des sages d’Israël. Nous savons en effet qu’il avait un rapport tant avec la bibliothèque pharisienne regroupant les livres qui avaient échappé à la destruction du Temple – en plus des manuscrits qu’il a lui-même sauvés lors de son départ d’Israël –, qu’avec les juifs-hébreux poursuivant l’impérieuse tâche de sauver le judaïsme à Yavnéh, puis en Galilée (cf. travaux d’E. Nodet). Mais scrutons de plus près sa tripartition, adaptation faite pour un public non hébraïsant, et ce point doit être plus que souligné. Ouvrons le *Contre Apion* : « Par une conséquence naturelle, ou plutôt nécessaire – puisqu'il n'est pas permis chez nous à tout le monde d'écrire l'histoire et que nos écrits ne présentent aucune divergence [il n’est pas interdit de sourire, comme dans la suite…], mais que seuls les prophètes racontaient avec clarté les faits lointains et anciens pour les avoir appris par une inspiration divine, les faits contemporains selon qu'ils se passaient sous leurs yeux, – par une conséquence naturelle, dis-je, il n'existe pas chez nous une infinité de livres en désaccord et en contradiction, mais vingt-deux seulement qui contiennent les annales [aurait-on affaire ici à un nouveau Tacite ?] de tous les temps et

obtiennent une juste créance. Ce sont d'abord les livres de Moïse, au nombre de cinq, qui comprennent les lois et la tradition depuis la création des hommes jusqu'à sa propre mort. C'est une période de trois mille ans à peu près. Depuis la mort de Moïse jusqu'à Artaxerxès, successeur de Xerxès au trône de Perse, les prophètes qui vinrent après Moïse ont raconté l'histoire de leur temps en treize livres. Les quatre derniers contiennent des hymnes à Dieu et des préceptes moraux pour les hommes. Depuis Artaxerxès jusqu'à nos jours tous les événements ont été racontés, mais on n'accorde pas à ces écrits la même créance qu'aux précédents, parce que les prophètes ne se sont plus exactement succédés [On pensera ici aux Macchabées ou à Judith que Josèphe n'inclut donc pas dans la tripartition séminale]. »

Nous avons certes les cinq livres de Moïse, autrement dit la Thora, mais on aurait bien des peines à exhiber ici la bipartition Prophètes/Ecrits censée lui succéder. Daniel, Esdras ou Esther figureraient parmi les treize prophètes qui viennent après Moïse, car il nous faut aller jusqu'au temps d'Artaxerxès, soit après Darius et Xerxès, le premier correspondant au temps d'Esdras, livre le plus « tardif » du TaNaK – en s'en tenant bien sûr à la datation historique que ces midrashim affectent de se donner. Il ne faut nullement entendre ces treize prophètes au sens des Prophètes ; de même, pas de rapport entre les quatre derniers livres qui « contiennent des hymnes à Dieu et des préceptes moraux pour les hommes » et les Ecrits. Certains spécialistes, tombant à la hâte dans la fange de cette confusion, en déduisent que Daniel aurait d'abord fait

partie des Prophètes avant d'en être exclu par une obscure raison, se retrouvant alors, sous la plume élective des talmudistes, dans les Ecrits ! D'autres tentent avec plus ou moins de succès, mais toujours demeurant dans l'incertitude, de nommer les livres correspondant à ces « treize prophètes ». Mon hypothèse est tout autre : comme partout dans ses Ecrits, ou plutôt – pardon pour la confusion – ses écrits, Flavius Josèphe use de son art subtil qui consiste à adapter son savoir immense du judaïsme à un public gréco-romain, c'est-à-dire à le conserver présent en filigrane dans ce qu'il expose. C'est le cas ici : Josèphe connaît la tripartition classique du rabbinisme, mais comme il ne peut exprimer les livres que comme des livres historiques, ceux qu'ils nomment prophètes seront les livres qui semblent se donner un cadre historique (bien qu'il sache bien que…), ceux qui n'en ont pas devenant des livres de « sagesse » (mais il sait bien qu'ils le sont tous, sous l'inspiration bienveillante de la Sagesse, la (r)Hôchmâh, non pas la sagesse gréco-latine). Ce rusé renard qui ne s'évertue pas sans génie et stratégie à reprendre dès l'entrée de ses *Antiquités* le flambeau vivant du coup des Septante en s'adressant aux Grecs (!), ajoutant « ce fut pour moi une considération nullement secondaire que nos ancêtres, d'une part, aient toujours été disposés à communiquer leur histoire [!] et que certains Grecs, de l'autre, aient été curieux de la connaître » ; ce rusé renard, disais-je, cachant la tripartition du TaNaK dans son langage de traduction, tout en la masquant la laisse dévoilée pour ceux qui goûtent sa savante manière de procéder.

Sinon, pourquoi avoir maintenu une telle tripartition, ainsi qu'un nombre de livres qui fasse s'équivaloir l'ensemble à l'alphabet, c'est-à-dire à la langue hébraïque ?
Le recueil des Septante, qui nous offre les deux derniers nombres (qu'il est bon de faire varier selon le décompte des Macchabées comme quatre livres ou non, pareillement les Chroniques, les Rois…), est « tardif » et il faut le souligner vivement. Si l'on a des manuscrits anciens – même à Qumrân ! –, certaines des traductions que l'on admet sous ce titre sont du deuxième siècle (attribuées paraît-il à Aquila), et la compilation ainsi ordonnée provient d'un milieu chrétien qui n'a probablement plus aucune connaissance des modes et détours luxueux de la pensée juive-hébraïque (contrairement à l'habile Josèphe). Divers éléments le confirment. Au premier chef, il y a cette manière de diviser les livres (les Rois en quatre, les Chroniques en deux, les Macchabées en quatre, etc.). Elle n'a strictement rien d'hébraïque – pourquoi d'ailleurs le titre de Samuel est-il passé à la trappe pour être remplacé par celui des Rois, serait-ce un symptôme que ceux qui compilèrent et réarrangèrent les livres ne voulaient plus avoir à entendre le nom de Samuel, autrement dit que Son Nom est El ? Ce qui me permet au passage d'éliminer les choix en vingt-sept, et trente-huit livres puisqu'ils reposent sur le dédoublement en deux livres chacun de Samuel, des Rois et des Chroniques. De plus, si je voulais retrouver la tripartition logique dans cette répartition des Septante, j'éprouverais de redoutables difficultés : aucune tripartition ne se dessine, et aucun

ordre, soit chronologique, soit midrashique, ne semble pouvoir être esquissé. Les seuls éléments laissant affleurer leur provenance hébraïque sont la succession des cinq livres de la Thora, la succession respectée des douze « petits prophètes », l'adjonction de Ruth avec les Juges et des Lamentations avec Jérémie, ainsi que l'ajout de boutures midrashiques aux livres de Daniel (Suzanne, Bel et Drako) ou d'Esther (la minutieuse apocalypse miniature que l'on retrouve également dans le Midrash Rabbah), sans oublier bien entendu l'écriture sous-jacente à tous ces textes avant leur traduction en ce curieux grec targumique. On y trouve en revanche les cinq livres de « sagesse » faisant bloc (un ou deux autres leur succédant), probablement par calque de ce qu'en dit Josèphe, son oeuvre ayant fait office de livre de chevet pour les Eglises chrétiennes d'Occident, une fois celles-ci séparées des assemblées hébraïques primitives. Enfin, une fois traversé ce défilé de variations chiffrées, nous restent les Targums. Qu'en dire ? Les deux grands targumim officiels sont le Targum Onquélos pour le Pentateuque (second siècle) et le Targum Jonathan pour les Prophètes (premier siècle, cf. Méguillâh 3a). Comme il n'existe pas de Targum global pour les Ecrits, pour la raison qu'ils ne servent pas liturgiquement de façon pareillement stable (tardivement il y eut des targumim sur les cinq méguillôth et d'autres des Ecrits, lorsque la nécessité liturgique s'en présenta), je ne puis rien déduire des Targums qui aille à l'encontre de l'antiquité de la tripartition du TaNaK en vingt-quatre livres, ou qui la confirme.

Me reste la version en trente-cinq livres (voire en trente-six si Esdras-Néhémie (?) est séparé en deux livres…). Elle consiste à remplacer les douze prophètes considérés comme un seul par douze livres distincts dans le compte des vingt-quatre, obtenant ainsi 24-1+12 = 35 livres. Bien entendu, on ne saurait se satisfaire d'une telle répartition, car, ainsi que le donnent à entendre deux sources dont nous irons d'ici peu goûter les eaux rafraîchissantes – loin de l'aridité des petits stocks de connaissances abîmées dont se satisfont les universités –, il faut considérer les Douze comme un seul rouleau.
Au vu de ce qui précède, il ne fait aucun doute que la tripartition en vingt-quatre livres est la seule valable, et qu'elle est antique au point de pouvoir remonter au premier siècle avant J.-C., date de la traduction en grec du livre de Ben Sirah tel que conservé par les Septante et où scintille, toute à sa joie – et par trois fois –, la tripartition de la Thora, des Prophètes et des autres écrits, c'est-à-dire, masquée, celle du TaNaK !

La mention la plus ancienne de cette tripartition : La Sagesse de Ben Sirah :
La *Sagesse* dite de Jésus Ben Sirah (version Septante, ce texte grec étant daté du deuxième siècle avant J.-C.) possède un chapitre 52, un épilogue (parfois présenté aussi comme prologue). L'auteur de celui-ci se dit être le petit-fils de l'auteur supposé, et en outre le traducteur en grec de cette Sagesse (d'où la version conservée par les Septante).
Dans cet épilogue, je trouve par trois fois la mention de la Thora, les Prophètes et d'autres écrits, cette triple

répétition n'ayant d'autre but que d'attirer l'attention du lecteur.
Mais voici sans plus attendre ces trois mentions :
Verset 1 : « De grandes et nombreuses choses, au sujet desquelles il faut louer Israël de sa doctrine et de sa sagesse, nous ayant été transmises par la Loi, les Prophètes et d'autres qui les ont suivis [suivre c'est HLK racine de la halakah, conduite, démarche, loi] »
Verset 3 : « mon aïeul [en grec παππος, emprunt tardif PPY(')S] Jésus, s'étant adonné de toutes ses forces à l'étude de la Loi, des Prophètes et des autres livres (SPRYM 'HtRYM/séphârim 'a(r)herim) de nos pères ('BWThYNW/'avôtheynoû), et ayant acquis de la sorte une instruction suffisante [en fait cette formule traduit le grec περιποιησαμενος qui ne figure que rarement dans les Septante, par exemple en Malachie 3, 17, comme l'expression 'ShH+SGLH, œuvrer-préserver le trésor ; car l'instruction que recèle le TaNaK est en effet un trésor !]. »
Verset 6 : « car les choses dites en hébreu ne sont pas toujours transportées dans une autre langue avec la même force. Mais ce n'est pas tout : la Loi aussi, et les Prophètes et les autres livres (SPRYM 'HtRYM) n'ont pas entre eux de médiocres variantes [des différences de dévârim]. »

Le troisième temps du TaNaK n'est jamais dit ici être « les Ecrits », le terme kéthoûvim étant absent de cet épilogue. Les trois formules qui viennent à la place pourraient être une manière de placer sous le sceau du secret l'ensemble de l'expression servant à nommer le TaNaK. L'instruction-trésor qu'y puise Jésus en serait un signe.

Les deux faits solides que nous avons sont : premièrement, la connaissance de cette répartition dès la traduction de *La Sagesse de Ben Sirah*, bien que le troisième terme semble encore flou, désigné de manière cryptée, ou en tout cas puisse s'entendre de plusieurs façons ; et deuxièmement, la mention des vingt-quatre livres chez IV Esdras. Il n'y a pas de mention de trente-deux ou trente-neuf livres dans les textes sacrés de l'époque, même si on peut conjecturer de telles répartitions.

Cette mention des vingt-quatre livres chez Esdras m'est confirmée par l'Evangile de Thomas, en un dâvâr mémorable :

« 57. Ses disciples lui dirent : " Vingt-quatre prophètes (‘ShRYM W’RB‘H NBY’YM/‘essrim v’arbâ‘âh névi’im) ont parlé en Israël et tous, ils se sont exprimés en toi. " Il leur a dit : " Vous avez délaissé celui qui est vivant en face de vous, et vous avez parlé des morts ! " ».

> Si l'on voulait entendre le propos à la lettre et rechercher exhaustivement dans le TaNaK ceux qui sont revêtus du titre de « prophète », le nombre de vingt-quatre serait vite excédé : il ne saurait donc exister aucune bijection entre l'ensemble des livres et celui des prophètes nommés en leur sein. Cela prouve bien la nécessité de leur entente *métaphorique*, chacun des livres du TaNaK étant ici personnifié par un « prophète ». C'est de la même manière que l'Apocalypse de Jean représentera les vingt-quatre livres sous les traits des vingt-quatre anciens (zqênim), ces plantes vivaces dont la parole se meut selon le don immémorial de la prophétie.

Première approche du contenu des trois temps :
Voyons maintenant le contenu, en termes de titres et de livres, de chacun de ces trois temps, en commençant par les deux premiers.
Tout d'abord, se présentent les cinq cinquièmes (hamishâh houmshêy) qui composent la Thora au sens restreint, premier : les noms qui leur sont donnés sont ceux de leur premier mot jugé essentiel, ainsi de BR'ShYTh/Brêshith (par le principe) pour la Genèse, de ShMWTh/shemôth (les noms) pour l'Exode, de WYQR'/vayiqra' (et il proclame) pour le Lévitique, de BMDBR/bamidbâr (au désert) pour les Nombres, et enfin de DBRYM/dévârim (les paroles-choses) pour l'ultime et le premier (?), l'alpha et l'oméga, le rouleau du Deutéronome.

> Remarquons toutefois une variante notable et ancienne, soulignée par Jérôme, pour qui le livre des Nombres se nomme WYDBR/vaydaber, le premier mot du rouleau.

Voilà déjà cinq rouleaux de rangés dans mon carquois ; je passe aux Prophètes et là, les choses sont immédiates.
Les Prophètes comprennent les anciens et les plus récents que les pharisiens nomment les derniers (à partir de l'époque de rédaction de la Guémara ?). Pour eux (une majorité en tout cas), l'esprit de prophétie en tant que tel s'arrête « officiellement » avec le TaNaK, ce qui s'accorde aussi avec une parole des Lamentations : « Ses portes sont enfoncées dans la terre ; il a détruit et brisé ses barres ; son roi et ses princes sont parmi les nations ; la loi n'est plus ; *ses prophètes aussi ne trouvent pas de vision de la part de*

l'Éternel. » (Lamentations de Jérémie 2, 9, où je souligne en notant la présence de la dualité Thora + Prophètes à l'intérieur de l'un des Ecrits.)
Nous avons tout d'abord Josué/YHWSh', les Juges/ShWPTYM, Samuel (ne formant à la base qu'un livre)/ShMW'L, puis les Rois/MLKYM (un livre pareillement).
A la suite de ces quatre premiers livres, nous rencontrons trois prophètes « majeurs » : Isaïe/YSh'YH, Jérémie/YRMYH et Ezéchiel/YHtZQ'L.
Enfin, j'ai mes douze « petits » Prophètes, qui, pour ainsi dire, me posent aussitôt cette question : Comment ceux-ci sont-ils considérés, pensés : comme douze rouleaux comptant douze ou comptant comme un seul ?
Voyons les choses en face, si je les compte un par un, un pour un, j'obtiens alors un total de vingt-quatre livres pour Thora et Prophètes sans avoir besoin *a priori* d'aller plus loin.

> Preuve de ce 24 : 5 (la Thora) + 4 (les premiers prophètes) + 3 (les grands prophètes) + 12 (les petits prophètes) = 24.

Autrement dit, les vingt-quatre livres dont il est question dans IV Esdras pourraient fort bien être ceux de la Thora et des Prophètes tels qu'ainsi énumérés sans même avoir recours au TaNaK. Ce fait s'accorderait peut-être avec les Evangiles, ceux-ci rendant surtout visible cette différence royale entre Thora et Prophètes alors que la tripartition Thora/Prophètes/Ecrits en tant que telle en serait absente (notez le conditionnel). Ainsi, les Evangiles

parlent de la bipartition « la Thora et les Prophètes » en de très nombreuses occurrences. Ils *semblent* méconnaître le TaNaK bien qu'il soit question une ou deux fois d'une tripartition, en apparence distincte de celle adoptée par les pharisiens. Ils semblent ? Laissons cette question en suspens, nous y viendrons une fois saisi le TaNaK selon son intrinsèque vie mouvementée.

La Thora et les Prophètes :
Voyons déjà cette dualité si chérie du texte évangélique.
La dualité la Thora et les Prophètes, c'est HThWRH WHNBY'YM/hathôrâh vehanévi'im.
Ce duo a pour gR 119 et gC 740, gématries qui se ramènent au duo **29/74**, les gématries de LMD/lâmêd ou lâmad, joindre, pratiquer, étudier, enseigner ou encore de YSD/yâssad, fonder, établir. Pour la Nouvelle Alliance, le 29 est celui de YHtWH, le nom nouveau et son réseau considérable,

> Je cite pêle-mêle : 'WTh/'ôth, signe (gR) ; NS/nêss, étendard, miracle (*idem*) ; YWM, yôm, le Jour (*ibidem*) ; MRYM/Myriam-Marie, l'Assemblée d'Israël, par sa gC de 29(0) ; 'P/'aph, la colère du dieu, très présente dans l'Apocalypse, a pour élévation au carré terme à terme 289+1=29(0) ; 'DNY, Adonaï (gR) ; YSd'/yâtsa', sortir (verbe de la sortie d'Egypte, le dieu de l'Apocalypse est dit *sortir* en vainqueur et pour vaincre… gR) ; BWR'/bôrê' (par double identification, gR et gC), le « recréateur » ou « celui qui créé, qui dévoile ce qui *est* » ; son anagramme B'WR/be'ôr, dans ou par la lumière – de la Création nouvelle – ;

ThBH/thêvâh, l'arche (du Déluge lu comme fin des temps, gR) ; 'M/'âm, le peuple (gR) ; 'HtR/'a(r)her, autre, voire l'Autre (gR) ; RDH/râdah, dominer, régner, fouler (cf. Apocalypse 11, 2 où les nations foulent le parvis du Temple, par double identité, gR et gC), son anagramme HDR/hadar, beauté, ornement (idem) ; PHtD/pa(r)had, la crainte, la terreur (attribut du dieu du jugement, gR) ; NHY/nehi, plainte, gémissement (de ceux que sa sévérité n'épargne pas, gR) ; BNY BKWR/vni bekôr, « mon fils premier-né », par gC de 29(0) ; la gR de la racine de la théshoûvah, ShWB, faire retour ; QWH/qâwah, espérer, attendre, la racine de « l'espérance » messianique (gR) ; RBBH/rvâvâh, les myriades des légions angéliques du recréateur (double identité, gR et gC) ; KBWDW, « Sa gloire » (il en est question avec force intensité dans l'Apocalypse, gR), etc., etc. Ou encore, résultat dont il me faut souligner et détailler le raffinement : en gR, en donnant au mem sa valeur en tant que finale (par rangs les cinq lettres finales kaph, mem, noûn, phé, tsadé, complètent ordinairement, de 23 à 27, les vingt-deux premières lettres), le dénommé Adam/'DM a pour valeur 1+4+24=29=YHtWH, le Tétragramme nouveau ! Ainsi, pour les auteurs de l'Apocalypse, l'identité entre l'homme et l'Existant YHWH se mue-t-elle en l'identité, tout aussi riche, entre l'homme et YHtWH, l'Existant correspondant à la seconde éternelle résurrection, non plus seulement à la première.

lequel permet de déceler ce tout nouveau Tétragramme comme levier ou pivot du « renouvellement de tout » (Dubourg). Quant au 74, c'est essentiellement celui de rêshith, le principe, le commencement de l'Œuvre de la Création. Ces équivalences chiffrées seraient l'une des

raisons de la présence massive dans les narrations évangéliques de la formule « la Thora et les Prophètes », ce joyau, en accord avec l'abondance des procédés de gématrie concourant à l'écriture de celles-ci.

Preuves : HThWRH WHNBY'YM =5+22+6+20+5+6+5+14+2+10+1+10+13=119 (gR) ; et =5+400+6+200+5+6+5+50+2+10+1+10+40= 740.

Mais tant qu'à faire, comme c'est jour de noces et de festin, revenons à la formule de l'accomplissement des écritures si universellement travestie et galvaudée : « Ne pensez pas que je sois venu pour abolir [par analogie avec la pensée paulinienne, on aurait ici plutôt un LBTL/lebatel que le LHShBTh dont nous avions aussi émis l'hypothèse en entrant en matière, et ceci bien que nulle part dans les Septante LBTL ne soit rendu par le verbe καταλυῷ ici présent, j'y reviendrai] la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir. » (Matthieu 5, 17).

Il serait donc venu « pour accomplir » la Thora et les Prophètes en les joignant, non pas à l'inverse pour supprimer l'un ou l'autre (disjonction exclusive) ?

Accomplir c'est (L)ML', qui implique souvent la méthode des plérômes.

C'est bien entendu le cas – et flagrant – ici :

« la Thora et les Prophètes »/HThWRH WHNBY'YM se déploie en HH ThW WW RYSh HH WW HH NWN BYTh YWD 'LP YWD MM de gR et gC 2(9)7/1719(189), soit la paire 27/189, le 27 bien connu de HtSD/grâce, et RZ/secret, et 'WR/lumière, etc., et le 189 de YWM MShYHt/le Jour du Messie en plérôme,

l’un des nombres essentiels de l’avènement messianique dont nous humerons tout le fumet parfumé un peu plus loin... Enfin, la somme des gR et gC est de 2016, soit le 216 gC de DBYR/debir, le cœur du Temple sacré, et 2016 septuple (= plénitude) produit de 288, la gématrie par multiplication de ‘Sd/‘êts, l’arbre au centre du jardin d’Eden, l’objet vivifiant de tous les désirs, purs et ardents, des kabbalistes de tous les siècles !

Vers la mesure des Douze (retour à la structure des Prophètes) :

Mais l’œil du midrash, perçant comme celui du (r)hashmal, ne s’arrête pas là dans son déchiffrement de l’inouï, il va considérer maintenant l’ensemble des douze Prophètes comme un seul et unique rouleau. Sondons déjà le pourquoi d’une telle unité. Cela nous permettra, tout en gardant le chiffre de vingt-quatre livres (12+12), d’accéder à une répartition en trois temps, avec les Kéthoûvim, et non plus en deux temps seulement.

Je récapitule les Douze, et dans l’ordre :

Osée YWSh‘,

Osée est le premier nom de Josué. Avec Josué lui-même et enfin Isaïe, ces trois noms sont de la même racine que Jésus-Iéshoû‘a, celle du Salut, de la Victoire ; et déjà trois prophètes dans l’escarcelle de Jésus-Iéshoû‘a ! On peut même signaler qu'Osée, cet en-tête des douze Prophètes, est l’anagramme exact de Jésus/Iéshoû‘a, YShW‘, le grand prêtre du retour d'Exil avec Zorobabel !

Joël YW’L, Amos ‘MWS, Obadiah ‘WBDYH, Jonas YWNH, Michée MYKH, Nahoum NHtWM,

Habbacuc HtBQWQ, Sophonie SdPNYH, Agée HtGY, Zacharie ZKRYH, Malachie ML'KY.
Les voilà tous bien présents et agissants avec leur carat de présence infinie.
Mais comment justifier de les considérer comme un seul et même rouleau ?
Les découvertes dites de Qumrân témoignent fort à propos de cette unité, les douze « petits » prophètes s'y trouvant reliés en un seul « volume ». Et puis, il y a, outre la cohérence de ces douze en lien aux douze tribus d'Israël (quelle unité vertigineuse !), ce qu'en dit *La Sagesse de Ben Sirah*.
En effet, ce merveilleux Ben Sirah parle des os des douze prophètes, l'os, 'SdM/'etsem, étant une manière de désigner le corps de doctrine, le substantiel, ce qui donne sa force à quelque chose, ou encore l'ipséité (sens commun avec le nephesh, « l'âme »). Il s'agit en clair des douze Prophètes considérés ensemble comme un même livre, une même pensée divine, un même corps, comme actualisation et retour des douze fils de Jacob-Israël.
Mais écoutons à leur sujet la parole laconique et prolifique, c'est-à-dire dense, de Ben Sirah : « Quant aux douze prophètes, que leurs ossements refleurissent du sein de leurs tombeaux ! Car ils ont consolé Jacob [autrement dit Israël en Exil, comme les douze fils de Jacob-Israël le consolent, une fois réconciliés entre eux, dans la Thora, ce qui n'est pas une mince affaire, laquelle est profondément eschatologique !], et l'ont sauvé par une espérance [la messianique, celle du retour] certaine. » (49, 10).

Je n’ai plus qu’à donner quelques preuves de l’unité des douze Prophètes.
On peut constater que chacun des Douze commence dès son premier verset, soit par DBR-YHWH (le Verbe de dieu), soit par HtZH/(r)hâzâh, ou encore par HtZWN/(r)hâzôn, voir ou vision. Ces Douze sont tous des visionnaires de la parole divine.
Mais voici surtout la si évidente gématrie par rangs de ces douze noms embrassés d’un seul regard :
YWSh‘ YW’L ‘MWS ‘WBDYH YWNH MYKH NHtWM HtBQWQ SdPNYH HtGY ZKRYH ML’KY :
10+6+21+16+10+6+1+12+16+13+6+15+16+6+2+4 +10+5+10+6+14+5+13+10+11+5+14+8+6+13+8+2 +19+6+19+18+17+14+10+5+8+3+10+7+11+20+10+5 +13+12+1+11+10 = **529**.
Or, qu’est ce nombre qui permet de donner sens à l’unité de ces Douze selon le calame d’or du divin ? En fait, c’est très simple, il s’agit de la gC de la formule « le fiancé et la fiancée », avec waw et articles, comme c’est le cas dans la façon de lire et de scruter le TaNaK (nous en sonderons les abîmes). La Thora et les Prophètes et les Ecrits seront eux aussi à considérer avec leurs hé et leurs waw.
En effet, **le fiancé et la fiancée/HHtThN WHKLH** ont pour gC= 5+8+400+50+6+5+20+30+5 = 529, la même !
L’unité des douze Prophètes, reliés en un volume par l’amour des fiancés de la mystique, est censée clore par cette union le « canon » (!), l’unité de la compilation méditée des Prophètes, et ainsi plus généralement de la Thora et des Prophètes. La

prophétie de la fin de Malachie (du retour d'Elie relevant l'anathème) répond, dans le texte de cet ultime des Douze, à cette volonté de sceller la prophétie dans l'union eschatologique. D’où aussi la présence fondamentale dans les Ecrits, afin d’accomplir les Prophètes, de la question de ce duo du fiancé et de la fiancée, et de leur pur amour se célébrant sous le sceau d’une royauté sans faille, laquelle célèbre à son tour le départ dans l’affection et le bruit neuf, par-delà les époques et les déluges. Voyez pour l’essentiel le Cantique des cantiques et Esther, même si l’union de Ruth (RWTh liée à la Thora/ThWRH selon le Zohar) et de Boaz (le Rédempteur) n’est pas à négliger non plus.

> Autre précision : Esther et Assuérus, ce fiancé et cette fiancée, enfantent par midrash le bienheureux Cyrus. Celui-ci est une figure messianique essentielle parce que sa gR est de 58 comme « Son Messie »/MShYHtW, parce que c’est un roi païen converti, juif par sa mère, Esther (le secret), et enfin, parce qu’il fait reconstruire le Temple de Jérusalem, caractéristique messianique majeure par laquelle la « fin » des temps se fait signe, tangible et vivant, en direction des hommes.

Et que contient l’expression du duo (r)hathan et kalâh (le fiancé et la fiancée, Israël et son Dieu) ? Eh oui, HThNK, le TaNaK soi-même, j’y viens enfin.
Et, j’insiste : Quelle est la gématrie par rangs de ce **HThNK, le TaNaK** ?
gR= 5+22+14+11 = 52 = MShYHt, le Messie !
C’est ainsi que nous voyons ce couple de jeunesse s’accomplir réciproquement dans la grande santé

essentielle des judéens-hébreux d'obédience pharisienne.

> D'où l'importance pour les pharisiens du Messie Cyrus appelé à autoriser le retour du peuple élu en Terre promise ainsi que la reconstruction du Temple, achevant par là, et par midrash, l'histoire midrashique d'Israël au sens où les pharisiens, en méditant la constitution vivante du TaNaK selon ses vingt-quatre rouleaux, pensent de la sorte la porter à sa perfection. Dès lors, l'esprit de prophétie serait clos et les sages succéderaient aux prophètes via la grande Assemblée liée à Esdras et Néhémie (dans les Ecrits) pour renouveler, approfondir, inventer tous les raffinements et toutes les subtiles nuances des midrashim halakiques et haggadiques, cette différence-ci étant d'ailleurs déjà présente, en soi, dans la Thora.

Au lieu des vingt-quatre livres de la Thora et des Prophètes, remplaçant les douze rouleaux des douze Prophètes par un seul, je ne me retrouve plus qu'avec treize rouleaux pour Thora et Prophètes, treize qui est certes le nombre de l'unité divine, de l'amour et du dieu lui-même,

> Rappel : 'HtD (un), 'HBH (amour) et 'L El, le dieu ont même gR de 13.

mais cela me laisse sur ma faim, loin du compte des vingt-quatre.

Les Kéthoûvim entrent dans la danse :
C'est donc maintenant que surgissent les glorieux et rayonnants Kéthoûvim, les Ecrits. Les voici nommés suivant l'ordre prescrit par les Talmuds et confirmé par le témoignage de la version massorétique.

> Ceci dit sans prendre le temps ici de polémiquer sur cet ordre (SDRN/sadrân ou SYDRYN) des rouleaux des Ecrits comme le font les Talmuds, selon leur attrait si estimable pour ce genre d'acrobaties. Voyez Baba Batra 14b où l'ordre donné n'est d'ailleurs pas celui retenu dans un TaNaK « officiel »...

Les Psaumes/ThHLYM, les Proverbes/MShLY, Job/'YWB, le Cantique des cantiques/ShYR HShYRYM, Ruth/RWTh, les « Lamentations »/'YKH, l'Ecclésiaste/QHLTh, Esther/'SThR, Daniel/DNY'L, 'ZR' (ou/et NHtMYH ?)/le livre d'Esdras-Néhémie (?), et enfin DBRY HYMYM, le Livre des Chroniques considéré, comme pour Esdras et Néhémie, et comme pour les Rois ou Samuel, en tant qu'un seul et unique rouleau.
On pourra s'étonner de trouver ici un livre comme celui de Daniel, ultra prophétique par essence, parmi les Ecrits plutôt que parmi les Prophètes.
Ce serait en raison de sa rédaction tardive, dont la langue, proche de celle de Qohéleth, témoigne qu'il ne serait pas entré dans la composition des Prophètes, scellée à l'heure de son écriture. Cette raison a été avancée, mais j'ajoute immédiatement qu'elle n'est pas la seule et que comme autre raison survient celle-ci, bien plus cohérente et autrement plus fondamentale

quand on sait ce qu'a d'essentiel la symbolique du trois dans le midrash :
chacune des trois unités qui composent la tripartition des vingt-quatre livres du TaNaK a sens en et par elle-même, d'une part par l'unité midrashique des noms qui la composent comme nous allons le prouver dans la suite, et d'autre part par le sens unitaire de ses narrations, du *contenu* de ses livres comme du temps qu'ils figurent (temps de la Thora, temps de la terre promise et de l'Exil, temps du Retour).

> Je sais que cela peut sembler étrange de rechercher une unité midrashique des noms des trois parties distinctes, dans la mesure où cela supposerait presque que l'on retienne les livres pour leur titre davantage que pour leur contenu. Il n'en est rien, contenus et sens secrets des titres des livres s'accordent pleinement, comme je viens de le prouver avec la mesure des douze « petits » Prophètes, permettant de saisir que la venue du fiancé et de la fiancée scelle les Prophètes et ouvre au sens des Ecrits qui sera de chanter le retour et l'union sainte, l'Alliance, le Temple rétabli, le retour d'Exil, le royaume messianique (dans le secret), toutefois non sans que les douleurs de l'Exil ne soient rappelées, afin de ne pas être seulement supprimées, mais aussi conservées, vivantes d'être énoncées dans le souvenir.

Si je récapitule le mouvement, j'obtiens bien ainsi une liste de onze titres de rouleaux venant s'ajouter aux treize de la Thora et des Prophètes, le tout formant un total de *vingt-quatre livres saints*, celui du TaNaK pharisien messianique. Ainsi, ai-je à disposition les deux poids ThN + K, formant la mesure unitaire du TaNaK. ThN s'entend aussi comme le verbe

NThN/nâthan (donner, livrer) à l’impératif, ce qui relie, non sans conséquences, la composition du TaNaK au don de la Loi (matane Thora), ce dernier provenant en effet de la même racine NThN/nâthan : quelle livraison !
Dans le mot TaNaK, je lis aussi ThNH/thanah, enseigner, répéter, la racine des Tannaïm.
Il y a alors, et pour commencer, de multiples considérations midrashiques à émettre sur ces deux répartitions donnant toutes deux 24 (5+19 ou 5+8+11) livres saints, dualité Thora/Prophètes ou tripartition du TaNaK. Nous pouvons déjà remarquer que la répartition en un seul volume des cinq méguillôth que forment les rouleaux du Cantique des cantiques, de Ruth, des Lamentations, de Qohéleth, alias l’Ecclésiaste, et enfin d’Esther, l’ultime des cinq méguillôth, la Méguillâh par excellence, reprennent bien évidemment les cinq de la Thora et servent pour la liturgie tout au long de l’année. Mais leur énonciation en tant que les cinq méguillôth à part des autres Ecrits ne figurant pas dans la Mishnah talmudique, je dois considérer cette constitution comme plus tardive que celle du TaNaK.
Ayant parcouru une première fois nos trois temps aboutissant à une première détermination des vingt-quatre livres, en ayant prouvé au passage l'union des Douze « petits » Prophètes, nous pouvons tout reprendre, au bruit diluvien de l’étude dévorante, depuis le premier principe : la Thora.

Mesure des cinq cinquièmes de la Thora :
Je commence par examiner la formule qualifiant ces cinq rouleaux en les différenciant des cinq méguillôth (Esther et Cie) : les cinq cinquièmes de la Thora/hamishâh houmshêy thôrâh. Elle est ancienne puisque Brêshith Rabbah 3, 5 ou Yeroûshalmi Sanhédrin 50b la connaissent, même si la Mishnah semble l'ignorer.
On peut aisément établir la somme de ses gématries : HtMShH HtWMShY ThWRH a pour somme de ses gR et gC :
(8+13+21+5+8+6+13+21+10+22+6+20+5)+(8+40+300+5+8+6+40+300+10+
400+6+200+5) = 158 + 1328 = **1486**, autrement dit le **586, gC de YRWShLM/Jérusalem**, la ville sainte. Nouveau développement imprévu du réseau d'analogies déjà entrevu entre Jérusalem, la Thora, la Sagesse (équivalent aussi de la Prophétesse/HNBY'H – gR et gC de 37 et 73 –, qualificatif de Marie-Miriam en Exode 15, 20 qui la rend équivalente à la Sagesse, à l'Assemblée, comme Eve la Vivante en tant que mère de tout vivant est lue comme la fiancée, etc.), la fiancée, l'arbre de vie, l'arbre des séphirôth, l'Assemblée d'Israël, etc.

Qu'on me permette ici une exégèse hardie. En Josué 8, 31 et 32 scintille la thôrath Moshéh, la Thora de Moïse. Les Septante traduisent l'expression par τω νομω Μωυση. Dans le Nouveau Testament, apparemment à mille lieues de distance, je lis ceci, en Galates 6,2 : « portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi du Christ. » Je reste un instant éberlué

devant cette loi du Christ… Puis, je me décide à opérer la nécessaire rétroversion du grec rudimentaire vers l'hébreu sous-jacent afin de creuser celui-ci jusqu'à ce qu'en jaillisse la lumière. Le grec νομον του Χριστου me poserait problème si je n'avais pas auparavant exhibé la traduction en grec de la « Thora de Moïse » telle que Josué la nomme. L'analogie ne laisse aucun doute, Paul se réfère ici à cette notion qui ne reparaîtra que bien plus tard dans la Kabbale, la Thôrath Masshia(r)h, la Thora du Messie (calembour avec la Thora de Moïse/ThWRTh MShH et relèvement de celle-ci, puisque MShH est HShM/haShem, le Nom, et que le Messie/MShYHt est lu comme ShM HtY/le Nom Vivant, et du coup la Thora du Messie est lisible comme la Thora de celui qui relève Moïse – qui est en effet « plus grand » que Moïse –, comme relèvement de la Thora de Moïse). Ce que Paul annonce en substance aux exilés (Galates/galoûth), c'est la Révélation de la Thôrath Masshia(r)h, la Thora plus grande que la Thora de Moïse, enfin advenue. Sachant que nous sommes ici dans la richesse textuelle du Nouveau Testament, je puis lire en kabbaliste cette Thora enfin retrouvée : תורת משיח/la Thora du Messie a pour somme de ses gR et gC le nombre suivant : (22+6+22+20+13+21+10+8) + (400+6+400+200+40+300+10+8)= 122+1364 = **1486**, autrement dit le 1486 des cinq cinquièmes de la Thora que nous venons de voir, et le 586 du réseau importantissime comportant Jérusalem, l'arbre des dix séphirôth et j'en passe, réseau à la fois midrashique (certains rapports ne passent pas par la gématrie, évidemment !) et kabbalistique, à la puissance d'enchantement et d'ouverture uniques.

Je considère maintenant les titres de ces cinq cinquièmes de la Thora, en les réécrivant convenablement :
BR’ShYTh (Brêshith) **Sh**MWTh (shemôth) **W**YQR’ (vayiqra’) **B**MDBR (bamidbâr) DBRYM (dévârim) : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome. En ne considérant que les trois termes centraux, j’y déguste avec joie une notarique pour le moins explicite, notarique initiale ShWB/shoûv, faire retour, se convertir, réconcilier, la racine de la théshoûvah/le retour, la réconciliation… Notarique qui fait le lien, le pont entre le premier et le dernier des titres des cinq rouleaux de la Thora. En tout cas est-ce une lecture possible que je n’ai plus qu’à rapprocher de ce qui représente l’unité des cinq rouleaux, à savoir la métaphore du cœur des Hébreux dont il faudrait développer toute la riche profondeur polysémique. En effet, le cœur, LB/lev, qui désigne aussi « l’intellect » (notamment traduit par le *noûs* grec dans la Septante), est une représentation de la Thora. Ainsi, LB unifie en lui la dernière lettre et la première lettre de la Thora, des cinq rouleaux, du lamed final du dernier mot du Deutéronome, à savoir Israël, au bêth initial du premier mot de la Genèse, le célèbre Brêshith (d’en tête, dans le principe). Cette indication est connue, on la trouve par exemple dans le Midrash Mishlêy (sur les Proverbes).
Le cœur symbolisant le plus intérieur et intime dans l’homme, le lieu par lequel le sang en tant qu’individualité du sujet se donne sa pulsation immanente et brasse sa substance, j’en déduis, m’inspirant de M.-A. Ouaknin, que le plus extérieur –

le Livre qui comprend le monde ! – est compris dans le plus intérieur de l’homme, et lui donne *vie*. Autre variante : le plus extérieur de la Thora – ses mots extrêmes – est son for intérieur, son cœur symbolique ardent.

> Voilà qui s’articule avec un autre fait, connu de la tradition, formant l’envers dialectique de celui-ci. Le milieu du nombre de mots, le cœur à l’intérieur de la Thora est en Lévitique 10, 16. En effet, la Thora a un nombre pair de mots et son milieu (il y a autant de mots avant qu’après) intervient au cœur de ce verset entre DRSh et DRSh, soit entre deux énoncés de la racine du midrash : « le bouc du sacrifice pour le péché, le recherchant (DRSh) le chercha (DRSh) Moïse ; mais voici, il avait été brûlé ; et [Moïse] se mit en colère contre Éléazar et Ithamar [...] ». Le blanc qui sépare ces deux mots est le vide créateur entre les deux moitiés de la Thora, qui en provient en même temps qu’elle y revient ; et ce point intérieur qui parcourt la totalité de celle-ci qu’aussi bien il met en mouvement ; le midrash est ce mouvement. A l’envers de la première remarque, nous pouvons dès lors dire que le plus intérieur de la Thora s’étant dévoilé comme le midrash lui-même (ici comme mouvement d’écriture de la Thora), il est le plus extérieur, l’interprétation-écriture midrashique, qui comprend, englobe et déploie la Thora tout entière – et en elle le monde.

Cette unité eschatologique des cinq rouleaux, en lien au retour et au cœur (heureux les cœurs purs, ils verront le royaume des cieux !), est aussi l’une des clés expliquant pourquoi les sadducéens n’auraient tenu pour texte sacré que la Thora exclusivement.

Les samaritains, eux aussi, considèrent essentiellement la Thora comme sacrée, même s'ils vénèrent également, quoique de façon secondaire, leur livre de Josué et quelques autres midrashim de leur cru dont l'*Asatir* (collection de midrashim réinventant la vie de Moïse) ou le cycle de Marquah (MRQH équivalent gématrique de Moïse MShH), belle floraison ô combien non négligeable !
Bernard Barc note, dans *Les arpenteurs du temps*, que les trois livres qui suivent Brêshith (Genèse) commencent par un waw alors que le Deutéronome échappe à cette règle commençant par 'LH/'êleh. Il remarque de même que tous les livres depuis Josué jusqu'aux Rois, ceux que la Mishnah elle-même nomme les premiers (rishônim) prophètes, commencent par un waw de liaison. Il en déduit que les quatre premiers livres de la Thora ont été conçus ensemble, avant le Deutéronome et les premiers prophètes. La remarque est pertinente, même si on ne s'explique pas, dès lors, comment il se fait que les samaritains vénèrent l'Hexaple (la Thora + Josué) et rejettent la suite qui est censée en être inséparable, ne connaissant pas le livre des Juges dont j'ai ouï dire qu'il est un midrash assez tardif, écrit pour combler la lacune entre période biblique et période de la royauté d'Israël à Jérusalem (période davidique), de même que Ruth combla la généalogie du roi David. On peut même trouver l'argument de Barc discutable puisque celui-ci semble ignorer la plupart des procédés d'écriture du midrash (il n'emploie que la gzérah shavah dans le livre précité, ce qui est tout de même réducteur…). Si j'ouvre par exemple les douze petits

Prophètes, il n’y en a que deux ou trois qui commencent par un waw (qu’une proposition commence par un waw + verbe en hébreu est très fréquent), et ils ne semblent aucunement nécessiter un tel biais pour se voir relier entre eux. Ici le liant est tout autre, ils ont été élus (ces douze noms parmi d’autres noms de prophètes tels Gad, Nathan et Cie), d’une part comme noms, et d’autre part comme douze, pour des raisons que j’ai déjà développées, raisons internes au verbe hébreu, à l'orfèvrerie de ses procédés.
On ne peut s’en tenir là, ce pourquoi je vais développer ci-après l’unité des cinq rouleaux, de leur conception comme cœur-intellect dont il importe d'accepter librement, en soi-même, la savante circoncision. Si je suis un instant Barc, le Deutéronome aurait ainsi été écrit en complément, comme redoublement des quatre premiers rouleaux. Cela s’accorderait aussi avec son autre nom : mishnêh (ha)Thora, le redoublement de la Thora (qui correspondrait donc aux quatre premiers rouleaux au départ).

Toutefois, l'unique occurrence de mishnâh (ha)Thora dans le Deutéronome, en 17, 18, ne va pas dans ce sens puisqu'il s'agit d'une copie de la Thora que l'on devra faire, quand le peuple élu aura conquis la Terre promise, afin que le roi que l'Eternel choisira pour Israël étudie et ne soit pas un ignorant (la première Thora quant à elle est détenue par les kohanim, les prêtres). Mais il est vrai que les Septante, dont nous avons vu qu'ils sont un targum, rendent le livre hébreu Dévârim par le Deutéronome, autrement dit le redoublement de la Loi, le mishnêh (ha)thôrâh,

expression à laquelle il faut par conséquent accorder crédit malgré le contexte de Deut. 17 où elle figure en toutes lettres.

L'importance structurante de la circoncision de cœur dans le Deutéronome permet, brièvement, de rendre compte de cette volonté de clore la Thora en un premier tout de cinq livres, grâce au Deutéronome et à la considération de l'ensemble de la Thora comme cœur LB/lêv. J'admets donc l'hypothèse de Barc sur l'éventuelle rédaction en deux temps de l'ensemble des cinq rouleaux, le Deutéronome venant après et non avant, mais je n'en montre pas moins l'unilatéralité en prouvant leur unité midrashique, intérieure au verbe. En effet, la circoncision de cœur se trouve énoncée par deux fois dans ce rouleau, *et par deux fois seulement* : Deutéronome 10,16 et 30,6 sont l'un et l'autre à sonder, à percevoir, à estimer : « Vous circoncirez votre cœur, vous ne raidirez pas votre nuque. », et : « Le Seigneur ton Dieu te circoncira le cœur, à toi et à ta descendance, pour que tu aimes le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, afin que tu vives... »

Première situation de la circoncision de cœur dans le Deutéronome :

Voyons la première mention, Deutéronome 10,16 :
ומלתם את ערלת לבבכם
voûmalthem 'êth 'ârlath lvavkem.
Traduction littérale ?
« et circoncisez-coupez-déchirez le prépuce-les souillures de votre cœur-intellect ».
C'est là le commandement du Deutéronome en lien à l'impureté de l'idolâtrie.

Ainsi, ‘RL/‘ârêl signifie « incirconcis, impur, en abomination », alors que ‘RLH/‘orlâh, présent ici, désigne le prépuce. C’est la même racine ‘RL/‘âral, présente dans les deux cas, en voici le sens : « regarder comme incirconcis, comme impur, rejeter ».
La circoncision est une métaphore liée à la vérité même du sensible. Il y a ainsi circoncision d'oreille, de lèvre, de chair, de cœur (c’est-à-dire en hébreu d’intellect) ; par là, s’ouvre une disponibilité inépuisable, à l’écoute, à la parole, à la jouissance, et, au fond, à la pensée. Le midrash définit donc les idolâtres par l'obturation de leurs cinq sens ou de leur cœur (de leur raison). Se priver du sacré que seule dévoile la parole – celui-là étant le joyau brûlant, secret, de celle-ci – revient à se priver de la vérité du sensible. Jésus guérissant, par Sa parole, des sourds, des muets, des aveugles, etc., les guérit en fait de l'idolâtrie. Le dieu vivant, qui leur découvre un nouveau monde, est bien « la lumière du monde ».

Deuxième situation du cœur circoncis dans le Deutéronome :
J'en viens au redoublement (mishnêh) de la circoncision de cœur.
Deutéronome 30,6 :
ומל יהוה אלהיך את לבבך ואת לבב
לאהבה את יהוה אלהיך בכל לבבך ובכל נפשך למען חייך
זרעך
voûmâl YHWH ’elôheyikâ ’eth-lvâvkâ v’eth lvav zar‘ekâ l’ahavâh ’eth YHWH ’elôheyikâ bkâl-lvâvkâ voûvvâl-naphkâ lma‘an (r)hayekâ.
Traduction :

« et circoncira-coupera YHWH ton dieu ton cœur et le cœur de ta semence pour l'amour de YHWH ton dieu de tout ton cœur et de tout ton souffle dans le but de ta vie – revie ».
Rappelons que pour la Nouvelle Alliance, cette « vie – revie » n'est autre que la vie éternelle, la seconde résurrection. Notons également que si Paul parle autant de l'amour de YHWH, ce n'est pas sans rapport avec cet énoncé cardinal.

Avant de poursuivre, il faut préciser le contexte de ce verset. Il est énoncé au milieu d'un des derniers discours de Moïse, qui prophétise le retour depuis l'Exil et la fin des temps, pas un retour à dieu qui soit seulement particulier, mais le grand retour universel. C'est de là que vient l'insistance sur la circoncision de cœur de certains prophètes du retour, avec en tête Ezéchiel, et dans la Nouvelle Alliance, l'incontournable Paul.

> Ainsi, Paul affirme la circoncision de cœur sur fond de Nouvelle Alliance. Cette bonne nouvelle, il l'adresse midrashiquement aux diasporas méditerranéennes, c'est-à-dire à ceux qui sont en Exil. Cette diaspora est de la racine NDHt/nâda(r)h, exiler, bannir, dont Deutéronome 30, 4 nous offre une occurrence des plus intéressantes, dans l'environnement immédiat de la mention de la circoncision de cœur que nous venons de voir : « Si l'Eternel t'a dispersé [NDHtK/nida(r)hakâ, YHWH envoie son peuple en Exil, d'ailleurs lui-même – chez Jérémie – fait théshoûvah... les Eglises d'Occident ne nous ont pas habituées à de telles subtilités...], quand bien même au bout des

> cieux, l'Éternel, ton Dieu, te rassemblera de là, et te prendra de là et l'Éternel, ton Dieu, te ramènera dans le pays que tes pères ont possédé, et tu le posséderas » ; suit le verset sur le thème « YHWH circoncira ton cœur », etc. En même temps que la fin de l'Exil, ce qu'annonce et promet Paul avec la circoncision de cœur – comme avec le baptême d'esprit, autre métaphore de l'accomplissement –, c'est bien un retour à Genèse 1, 1, une recréation, une nouvelle naissance : d'où le thème si prégnant dans ses Epîtres de l'homme spirituel, intérieur, recréé, de l'Adam nouveau. C'est un pur effet de midrash sur les Prophètes et le Deutéronome !

Notez qu'à chacune de ces deux occurrences, c'est le mot LBB/lêvâv, le cœur *avec toute sa dualité* (deux bêth le composent) qui est présent.

Clarifions les choses :

Premier temps : purification de toute souillure, de toute idolâtrie, le prépuce est coupé, enlevé, annulé (Deutéronome 10).

Deuxième temps : c'est celui de l'accès au savoir absolument certain (lequel met aussi fin à l'Exil, par anticipation prophétique), par le biais de la circoncision de cœur, c'est l'accès à l'Eden de la vie éternelle telle que celle-ci est exposée dans la Genèse.

C'est ainsi, dans son essence même, que se laisse entendre l'ordre secret et intérieur de la Thora, du lamed final du Deutéronome (peu après ce second temps de la circoncision de cœur) au bêth initial de la Genèse.

Le véritable ordre permettant de saisir la conception spirituelle de la Thora, dans la volonté même de ses rédacteurs et compilateurs, est celui du cœur, du retour

à la Thora et au dieu vivant comme circoncision du cœur (métaphore qui signifie aussi savoir lire, circoncire, rythmer et ponctuer la Thora).

> Un léger écho de cette parole s’entend dans le propos suivant d'Aboulafia, reliant circoncision de cœur et théshoûvah :
>
> « Littéralement, il est impossible que ce commandement [la circoncision de cœur] soit jamais réalisé. C'est pourquoi il exige une interprétation dont on trouve le principe dans le fait que les mots : *« et l'Eternel, ton Dieu, circoncira ton cœur »* apparaissent peu après qu'il a été dit : *« et tu retourneras à l'Eternel ton Dieu. »* Ainsi, « circoncire son cœur » revient à prendre le chemin du retour à Dieu – béni soit-Il. » (*in L'Epître des sept voies*).

Le cœur circoncis est l’ensemble de la Thora révélée, manifeste. D’où l’élection de la métaphore chez Paul. Constater ce redoublement de la circoncision de cœur dans le Deutéronome, où elle est figurée par le mot LBB/levâb qui désigne lui-même le cœur divisé, brisé, double, nous permet de voir la circoncision de cœur en tant que redoublement d'un redoublement, différenciation à l’intérieur de la différenciation, celle-là étant en même temps retour à l’unité concrète de la Thora comme cœur – unité concrète car comprenant ainsi en elle cette double différenciation.

Retour aux cinq cinquièmes :

Je reprends mes cinq vocables hébraïques nommant les cinq rouleaux et j’en fais le compte :
BR’ShYTh ShMWTh WYQR’ BMDBR DBRYM/Brêshith shemôth vayiqra' bamidbâr devarim, a pour gC 248(0).

Preuves :
gC=2+200+1+300+10+400+300+40+6+400+6+10+100+200+1+2+40+4+2+200+4+2+200+10+40 = 248(0).

En supprimant le zéro j’obtiens **248**, soit la gématrie de **HtRM/(r)herem**, l’anathème, la ruine, autant que de **RHtM/re(r)hem**, la divine miséricorde, et autant que la fameuse moitié du royaume MLKWTh/malkoûth qui revêt de telles couleurs à nulle autre pareilles parce qu’il est, en tant que divin et fondé, la fin en elle-même inépuisable de « l’histoire midrashique d’Israël ».

Preuves : HtRM comme son anagramme exacte RHtM = 8+200+40 = 248 en gC, et MLKWTh (le royaume) a pour gC= 40+30+20+6+400 = 496, et enfin 248×2 = 496. Ce 248, équivalent de la gC des titres des cinq rouleaux, est encore lié à l’une des gématries de la Thora elle-même. Ainsi, HThWRH a pour gC par la technique de ribôu‘a (connue des auteurs du TaNaK) : H+HTh+HThW+HThWR+HThWRH = 5×5+400×4+6×3+200×2+5×1 = 2(0)48, soit 248 !

Ce 248 des cinq premiers titres est encore : MHtR/mâ(r)hâr (demain, futur, ou plutôt l'éternité dans le royaume de Dieu, mais là uniquement pour l’accomplissement qu’est la Nouvelle Alliance, cf. le pain du lendemain, celui du toujours), HtMR/(r)hômer (limon, mortier, argile) ou (r)hêmor (bitume), ’BRHM (Abraham, celui qui peut se lire aussi père de l'élévation, père élevé ou encore MH+BR’/quoi+« créer », deux lectures qui renvoient au dieu créateur du ciel et de la terre...), ce 248 est aussi le nombre des «

organes » du corps (de la doctrine ?) ou le nombre de commandements positifs dans la tradition.

Je dois toutefois ajouter ici une autre lecture cohérente de l'ensemble des cinq rouleaux par leurs premiers termes respectifs, celle de Yaacov ben Asher alias le Baal HaTourim (ou plutôt qui est révélée pour la première fois au grand jour par lui…), cet amateur hors pair de gématries.
Selon cette lecture, on considère la gématrie classique des cinq lettres finales ici présentes en conclusion des cinq petits mots d'en-tête des cinq rouleaux, et non pas seulement les titres habituels :
BR'ShY**Th** + W'L**H** + WYQR**'** + WYDB**R** + 'L**H**/brêshith, ve'êleh, vayedabêr, vayiqra', 'êleh qui ont pour lettres finales **Th, H, ', R, H.**
C'est un équivalent immédiat, direct de **ThWRH, puisque aleph et hé ensemble sont équivalents à un waw**. C'est presque comme s'il y avait le mot Thora directement inscrit comme acrostiche finale des cinq mots initiaux des cinq rouleaux, et dans l'ordre ! La rédaction finale (j'ai bien dit rédaction *finale*) de la Thora ne serait-elle pas unitaire dans la volonté même de ses rédacteurs ?

Je signale en souriant que ce jeu entre les finales Th, H, ', R, H et les lettres du mot ThWRH ouvre à d'autres effets de langage, à d'autres vibrations chromatiques du sens. Par exemple, le mot rêshith du début de la Genèse, soit R'ShYTh, contient les lettres R, ', Y, et Th. Comme le Y (10) est deux H (5), j'y retrouve notre acrostiche, mais encore, comme le ' et le H font le W, j'y déguste le mot ThWRH lui-même,

la Thora. Sachant que ce mot rêshith – ce à partir de quoi le dieu dévoile – est une désignation cryptée de ce qui vient « avant » la Création – à savoir le ‘ôlam caché –, cette lecture des lettres expliciterait (parmi d'autres raisons) l'insistance des savants midrashistes de l'antiquité à affirmer que la Thora « précède » la Création (le ‘ôlam hazé). D'ailleurs, le mot BR'ShYTh/brêshith peut désormais se lire ShBThWRH, condensation de 'ShR BThWRH, « ce qui est dans la Thora » !

Mais je reviens à notre notarique des titres pour ajouter encore, en guise d'argument irréfutable, les gR et gC des cinq mots ouvrant les cinq rouleaux de la Thora (même s'ils ne sont pas les cinq noms donnés à ceux-ci par les sages) :

gR=2+20+1+21+10+22+6+1+12+5+6+10+19+20+1+6+10+4+2+20+1+12+5 = **216** = **DBYR/debir**, le lieu le plus saint du Temple sacré (cf. l'étude *Le coup des Septante*) ;

gC=2+300+1+300+10+400+6+1+30+5+6+10+100+200+1+6+10+4+2+200+1+30+5 = **153(0)** **« = » 153 = HPSHt/la Pâque, l'agneau pascal**.

Manger le rouleau de la Thora est une Pâque !

Autrement dit, les cinq rouleaux lus comme unité de la Loi, la Révélation, sont l'équivalent direct de l'accès au saint des saints et à la fête des fêtes, la Pâque, celle que Jésus sera lui-même, cet agneau pascal en tant qu'Agneau du dieu, le vainqueur. De là à affirmer que la Thora est accomplie par celui qui est lui-même la Pâque infinie victorieuse, il n'y a qu'un pas, qu'allègrement je fais.

De la même façon que j'ai considéré ici les premiers mots ou titres des cinq rouleaux, on peut aussi considérer leurs derniers mots, de la Genèse au Deutéronome, et alors là, c'est de l'éclairant quant à

l’opération globale qu’est la Thora selon le fil de bleu du ciel dont s’en tisse le plus secret :
BMSdRYM (en Egypte) + BKL-MS‘YHM (dans toutes leurs stations, celles entre Egypte et Sinaï) + SYNY (le Sinaï, dont les occurrences sont pourtant fort rares !) + YRHtW (Jéricho) + YShR’L (Israël).
A chaque fois, il s’agit de noms de lieux qui récapitulent le mouvement traversant et guidant l’écriture de la Thora, ayant pour centre le Sinaï, allant ainsi du sein de l’Egypte *vers* Israël : vaste opération que celle de l’écriture de la Thora comme sortie d’Egypte, opération dont le cœur est la révélation des révélations, celle au Sinaï, redoublée par celle du Deutéronome ! S’il en était encore besoin, cela confirmerait l’aspect central de l’épisode de la sortie d’Egypte dans la liturgie des Hébreux, comme je l’ai affirmé lors de la rétroversion de l’esprit de la *Lettre d’Aristée*, de même que la liturgie des rites de *passage*, en accord avec la racine même des Hébreux.

On peut de même étudier la kabbale des initiales et des finales (et celle des mots eux-mêmes) de ces noms de lieux si déterminants quant au mouvement du lieu absolu de l’écriture en lui-même depuis le mâqôm (lieu) du début de la Création jusqu’à l’orée de la terre promise résultant de ce mouvement. Je laisse à chacun le soin de creuser ce grand œuvre ludique de travail vivant et de puiser à son tour d’autres trésors au puits de la Thora. Par exemple, les finales sont MMYWL de gR 54 = BRYTh/l’Alliance, alors même que se lit en elles la racine MWL, celle de la circoncision – et entre l’Alliance et la circoncision, n’y a-t-il pas comme une affinité « élective » ?

La mesure au roseau des Prophètes :
Quant à moi, j'en reviens aux Prophètes, subjugué et ravi devant la redécouverte de leur mesure au roseau d'or.
Si j'ai donné une raison de l'unité des douze Prophètes en un seul rouleau, en voici une autre tirée de Baba Bathra, l'un des traités du Talmud, preuve non gématrique cette fois :
« Si l'on a pris soin de les réunir (les douze Prophètes), c'est qu'ils sont tellement petits que seuls, ils eussent pu s'égarer. » (cf. Baba Bathra 14b).
Ces douze sont aussi appelés par leur nom global Shénêm 'Âssâr « (les) Douze », soit ShNYM 'ShR, dont voici le plérôme, la lecture en plénitude :
ShYN NWN YWD MM 'YN ShYN RYSh dont voici à son tour la gR (la classique nous entraînerait trop loin) :
21+10+14+14+6+14+10+6+4+13+13+16+10+14+21+10+14+20+10+21 = **261** = 5+4+2+200+10+40 = **HDBRYM, hadévârim, les paroles-choses**, celles de la promesse du Deutéronome, celles données à Moïse au mont Sinaï, celles dont la première occurrence dans la Thora étincelle en situation au moment de la destruction de Babel (Genèse 11).
Partant de ces deux ou trois lectures des douze Prophètes déjà données, j'en viens – via une médiation requise, puisqu'il s'agit de progresser par degrés – à la méditation de la mesure au roseau d'or des Prophètes dans leur intégralité.

Prophète(s) et prophéties :
Déjà, une question : que signifie en hébreu, selon le midrash, le terme de prophète ? Voilà une question à laquelle les études les plus reconnues, telles celles d'André Neher, *Prophètes et prophéties*, ou *La communication prophétique* de Raphaël Draï, ne me semblent pas répondre de façon satisfaisante. Ces études sans doute trop bien pensantes n'y répondent pas pour des raisons simples. Déjà, elles n'expliquent pas que le prophète est une métaphore de l'Hébreu écrivain versé dans le midrash et qui est lui-même la mémoire vivante advenue du Texte, lequel se conçoit par lui. Mais surtout, elles manquent le cœur transparent du midrash, à savoir l'unité des procédés kabbalistiques et la signification de celle-ci. Elles manquent enfin le sens de ces derniers tels qu'ils se parachèvent dans la Nouvelle Alliance de Jésus-Iéshoû'a, permettant ainsi de comprendre pourquoi la kabbale est le premier et le dernier des dons, inséparable de celui de la compréhension, de l'intelligence de la Thora selon le divin dâvâr dansant, pas de son message ni de sa loi au sens humain, trop humain, que nous donnons à de tels vocables, mais bien plutôt au sens de la réception (qabbalah) à même la conscience prophétique, la conscience d'Israël, la conscience de soi de l'Esprit advenant dans sa sainte Assemblée paradisiaque, celle du Livre vivant.
Je rappelle, comme nous l'avons vu dans la première étude à propos de l'Eyn Soph, dont les gématries se ramènent aux mêmes joyaux, que le mot prophète, **NB'Y/nâvi'**, a pour gématries **27**(gR) et **63**(gC), tout

en étant l'anagramme de 'BNY/ma pierre, mon fondement (sous entendu, du divin).
Quant aux équivalents chiffrés de ce duo, je me contente de rappeler que HtSD/(r)hessed (amour) a pour gR 27 tandis que HtSD+'MTh/amour et vérité (duo des Psaumes et de l'Evangile de Jean) a pour gR 63.

Pour d'autres résultats, voyez le premier tome.

Après le terme de prophète, il faudrait aussi éclairer le sens de HNBY'YM (les prophètes ou les Prophètes). Les livres de Samuel, des Rois ou encore des Chroniques considèrent les prophètes comme une même entité, comme une *assemblée* :
« Et il arriva que, quand tous ceux qui l'avaient connu auparavant virent qu'il prophétisait avec les prophètes (HNBY'YM), les gens se dirent l'un à l'autre : Qu'est-il donc arrivé au fils de Kis ? Saül aussi est-il parmi les prophètes ? » (1 Samuel 10, 11).
Ce HNBY'YM/hanévi'im n'est pas sans raison considéré comme un même collège prophétique, une même assemblée. Les gR et gC de **HNBY'YM/hanévi'im** sont de 55 et 118, duo qui est avant tout **28/55**, les gR et gC de **KLH/kalâh, la fiancée, l'Assemblée d'Israël** (son cœur métaphorique) !
Enfin, après le prophète et les prophètes, ne me reste plus que la prophétie. Nous avons déjà vu que, pour les nazoréens, elle se prononçait comme l'esprit ou Jésus, ce qui explique au passage l'expression d'Apocalypse 19, 10 :
« L'esprit (réoûâ(r)h) de la prophétie (névoûâ') est le témoignage [thé'oûdâh, à l'état absolu] de Jésus

(Iéshoû‘a). » (cf. note liminaire sur la prononciation en hébreu, ainsi que ma seconde étude, où est traitée la question du don de prophétie en lien à l'accomplissement et au don de la Thora). L'esprit de la prophétie est celui de l'accomplissement de la prophétie de la venue de l'esprit dans son Assemblée, lequel en passe nécessairement par l'avènement de Jésus, sa science, son témoignage.

Le midrash joue de ce que nous nommerions foi et savoir ou plutôt ici témoignage et science. En effet, YD‘/yâda‘, connaître et aimer, racine de D‘Th/da‘ath, science des écritures juives, a pour anagramme exacte Y‘D/yâ‘ad, fixer, indiquer, destiner, la racine du témoignage (‘êdoûth ou th(e)‘oûdâh ou mô‘êd, cf. la Tente du témoignage au désert, dans la Thora).

Plérôme des Prophètes :

Mais revenons maintenant à cette mesure, ce roseau, ce « canon » des Prophètes avec leur total de huit livres sur les vingt-quatre. Pour l'hébreu, ce huit est le chiffre par excellence de la vie (il correspond à la lettre (r)hêth, huitième lettre de l’alphabet) et de l’Infini, il indique une lumière diluvienne pour le cœur et la tête.

Une digression simple va justifier pour nous l’importance du huit chez de nombreux Hébreux de l’Antiquité.

Tâchons de saisir ce que nous disent certains gnostiques conspués et calomniés par Irénée dans son *Contre les Hérésies*, les marcosites, les valentiniens, etc. Ceux-ci avaient tous une singulière vénération pour l’Ogdoade organisée en syzygies (ZWGWTh/zoûgôth, de ZWG, joindre, accoupler) et composée de deux

Tétrades. Cette Ogdoade ou huit (ShMNH/shmôneh, qu'ils lisent aussi en rapport avec l'huile d'onction messianique, ShMN/shemen, et ainsi l'Ogdoade de descendre sur la tête de Jésus au moment de son baptême au Jourdain, pour messianiser ce nouveau David...) est le symbole de la vie qui engendre le tout de la Création, organisée par paires conformément au récit initial de la Création en six jours de la Genèse. Le rapport avec la Création initiale et l'engendrement de la vie cosmique pourrait se prouver par une citation d'Irénée : « [gnose du système de Ptolémée, en hébreu Thalmaï/ThLMY] Or, un jour cet Abîme [le premier des éons, alias 'ôlamim] eut la pensée d'émettre, à partir de lui-même, un principe de toutes choses ; cette émission dont il avait eu la pensée, il la déposa, à la manière d'une semence, au sein de sa compagne Silence. » Là où Irénée nous laisse dans les ténèbres de l'incompréhension (même s'il est vrai que contrairement à bien des docteurs de l'église qui viendront ensuite, il semble citer « fidèlement » ceux à qui il s'oppose), il est temps d'y voir clair et de comprendre en rétablissant l'hébreu. L'Abîme en question n'est autre que ThHWM/th(e)hôm, présent au tout début de la Genèse, de même que Silence n'est autre que son calembour DWMH/doûmâh dont les gR et gC de 28/55, je le rappelle, le rendent équivalent à KLH/kalâh, la fiancée, l'Assemblée. Quant au principe de toutes choses dont il est question, il s'agit du rêshith/R'ShYTh, le principe de la Création figurée ici par le tout/HKL/hakôl, « toutes choses ». Ce tout est bien connu des midrashim anciens, j'y reviendrai. Je n'entre pas plus dans les détails,

mais il faudrait rétrovertir, quand cela est possible, les différents systèmes gnostiques et réfléchir cela tant avec le midrash juif qu'avec le trésor que forment les manuscrits de Nag Hammadi (notamment le Traité Tripartite qui développe lui aussi un système des éons similaire aux systèmes que présente Irénée, lesquels varient selon la tendance gnostique considérée). Quant au huit ou Ogdoade, ces gnostiques le lisent dans la huitième lettre de l'alphabet, le (r)hêth/Ht, l'initiale de la vie/HtYYM. Un certain nombre d'élaborations exégétiques viennent tourner autour de ce fait. Par exemple ceci : « Je n'hésiterai pas à te rapporter encore une autre de leurs interprétations, afin que tu puisses contempler sous toutes ses faces leur « fruit ». Ils prétendent, en effet, que la huitième lettre, si l'on compte le nombre insigne ζ, est l'Ogdoade, puisqu'elle vient en huitième lieu à partir de la première lettre. Comptant ensuite sans le nombre insigne le nombre formé par ces lettres et additionnant celles-ci jusqu'à la huitième lettre [pour nous le Ht], ils obtiennent le nombre 30. En effet, en allant de A à H, si on laisse de côté le nombre insigne ζ et si on additionne les nombres croissants qui correspondent aux différentes lettres successives, on trouve le nombre 30. En allant jusqu'à la lettre E, on obtient le nombre 15 ; en y ajoutant H on obtient le nombre 22 ; enfin, en y ajoutant la huitième lettre, on a le Plérôme de l'admirable Triacontade. Ainsi prouvent-ils que l'Ogdoade est la Mère des trente Éons ! ». Tout cela est enfantin, mais en hébreu. En effet, dans cette langue les huit premières lettres sont dans l'ordre ' B G D H W Z Ht, où le waw est bien insigne, singularisé des autres

lettres, parce que, contrairement à celles-ci, il est aussi la marque de l'addition, ce qui permet de lire cette série de huit lettres comme ' B G D H *et* Z Ht et de poser dès lors le calcul comme suit : 1+2+3+4+5+7+8 = 30 ! Le huit de l'Ogdoade, de l'Infini et de la vie est encore celui des (r)hâyôth de la vision du Char d'Ezéchiel puisque les (r)hâyôth ou Vivant(e)s, mâles et femelles comme les zoûgôth gnostiques, y sont au nombre de quatre, soit de huit. En effet, ce sont des paires tout comme les quatre zoûgôth de l'Ogdoade.

Reprenons donc nos huit livres selon leur ordre d'apparition dans le TaNaK, ordre qui n'est pas nécessairement le même que celui de leur écriture, ce qui n'est pas à considérer ici puisque nous étudions *le résultat* du mouvement historique et midrashique de la constitution des vingt-quatre livres du TaNaK : YHWSh' (Josué), ShWPTYM (les Juges), ShMW'L (Samuel), MLKYM (les Rois), YSh'YH (Isaïe), YRMYH (Jérémie), YHtZQ'L (Ezéchiel), ShNYM 'ShR (Chenem 'Assar).

Chose curieuse : dans une bible hébraïque de nos jours vous trouverez non pas cette expression des Douze en hébreu, mais son équivalent araméen (alors qu'ils ne contiennent pas un mot d'araméen...) ; pour sûr ce secret est bien gardé !

Si je les rappelle ainsi, c'est pour que leur mesure s'accomplisse à nouveau pour nous, ces huit livres prophétiques dont voici le plérôme, l'abondance, la plénitude :

(la chose est un peu fastidieuse à écrire et à lire mais cela en vaut la peine…)

YWD HH WW ShYN ‘YN ShYN WW PH TTh YWD MM ShYN MM WW ’LP LMD MM LMD KP YWD MM YWD ShYN ‘YN YWD HH YWD RYSh MM YWD HH YWD HtYTh ZYN QWP ’LP LMD ShYN NWN YWD MM ‘YN ShYN RYSh. Plérôme de 117 lettres, nombre essentiel.

> Eh oui, cela va aussi loin dans les calculs et surtout pour la profondeur du sens qui s’en dégage, car c’est cela qu’il m’importe de mettre en avant, la primauté du sens et de lui seul.

En effet, ce 117 est aussi immédiatement 27, la gR que nous venons de voir du mot nâvi’/NBY’, prophète, amenant au jour avec lui tout son réseau gématrique coloré.
Ce plérôme une fois posé, j’en établis prestement les gématries :
gR=20+10+12+45+40+45+12+22+31+20+26+45+26 +12+30+29+26+29+28+20+26+20+45+40+20+10+20 +51+26+20+10+20+40+31+42+30+29+45+34+20+26 +40+45+51 = 1269.
Or 2+6 = 8, donc ce 1269 est immédiatement 189.
Ce **189 est au cœur de la Nouvelle Alliance**. Il est le résultat, là aussi en gR, du plérôme de **YWM MShYHt (le Jour du Messie)**, le jour même de l’avènement messianique que tous les Prophètes annoncent. On trouve la formule de ce jour dans le midrash paulinien, en Philippiens 1, 9 à 11 : « Et ce que je demande dans mes prières, c’est que votre amour augmente de plus en plus en connaissance et en pleine intelligence pour le discernement des choses les meilleures, afin que vous soyez purs et irréprochables pour *le jour de Christ*, remplis du fruit de justice qui

est par Jésus Christ, à la gloire et à la louange de Dieu. » (Je souligne.)

Preuve : jour de christ, c'est YWM MShYHt de plérôme YWD WW MM MM ShYN YWD HtYTh de gR = 10+6+4+6+6+13+13+13+13+21+10+14+10+6+4+8+10+8+22 = 189.

Les Prophètes quant à eux connaissent le jour grand et redoutable, le jour de la colère, le jour de YHWH, le jour de l'Eternel dieu des armées, etc. Ils ne connaissent pas encore le jour du Messie en tant que tel et *a fortiori* ils ne connaissent pas ce jour de l'avènement messianique dans sa vérité comme jour de l'avènement de Jésus Josué Messie, ce que seuls savent les rédacteurs des Evangiles et Cie, laissant là les pharisiens eux aussi embarqués, mais avec moins de faste, dans la recherche du jour du Messie. Quant à la présence du jour du Messie ou des temps du Messie dans les Talmuds, cf. Erouvin 43b ou Zevachim 118b. Autre exemple : Shabbath 63a : « Cela conforta R. Hiyya b. Abba qui en vint à dire : tous les prophètes ont prophétisé uniquement pour les jours du Messie (LYMWTh HMShYHt), mais quant à ce monde-là (le 'ôlam haba'), leur œil ne l'a pas vu » ; suit une citation d'Isaïe : « Et jamais on n'a entendu, [jamais] on n'a ouï de l'oreille, [jamais] l'œil n'a vu, hors toi, ô Dieu, ce que [Dieu] a préparé pour celui qui s'attend à lui. » (Isaïe 64, 4)

Question subsidiaire : pourquoi Paul dans la citation plus haut dit-il qu'il s'agit d'être purs et irréprochables (entendre les mots hébreux tâhôr et thâmim) pour le Jour ? Ce Jour est entendu comme le Jour de Kippoûr, le grand jour du Pardon pour lequel il faut absolument faire

théshoûvah/retour (pour les nazoréens de Jésus à Genèse 1, 1). Tout un traité du Talmud l'a pour seul sujet, c'est le traité Yoma' – équivalent araméen de l'hébreu yôm. Ainsi s'explique le fait que dans l'Apocalypse les vêtements blancs abondent, ou encore qu'il faille laver sa robe dans le sang de l'agneau, c'est lié au yôm kippoûr, ici, celui de l'année des jubilations jubilaires.

La gC de la plénitude des titres des Prophètes est quant à elle de **6111**.

Preuve : YWD HH WW ShYN 'YN ShYN WW PH TTh YWD MM ShYN MM WW 'LP LMD MM LMD KP YWD MM YWD ShYN 'YN YWD HH YWD RYSh MM YWD HH YWD HtYTh ZYN QWP 'LP LMD ShYN NWN YWD MM 'YN ShYN RYSh = 20+10+12+360+130+360+12+85+409+20+80+360+80+12+111+74+80+74 +100+20+80+20+360+130+20+10+20+510+80 +20+10+20+418+67+186+111+74+360+106+20 +80+130+360+510= 6111.

J'ai alors à ma disposition plusieurs lectures possibles de ce nombre. La plus simple est de le lire comme **63** dont nous avons déjà énoncé le sens, une autre est de le lire comme **612 qui est la gC de BRYTh/bérith, l'Alliance**, celle qu'il s'agit de renouveler et de parfaire, une autre encore consiste à le lire 72, gC de (r)hessed/HtSD, amour, etc.

A chaque fois le résultat est probant tant par gR que par gC, puisqu'il est obtenu avec les bons yeux de kabbaliste que donne la rétroversion de la Nouvelle Alliance (même si ces réseaux gématriques sont déjà là dans l'Ancienne, ô combien !). Les Prophètes trouvent ainsi une mesure selon la plénitude des

accords virtuoses de la Nouvelle Alliance, une unité de sens adéquate au contenu de ce qu'ils prophétisent et que la Nouvelle Alliance, par-delà toute interprétation, réalise en renouvelant le monde ('ôlam) à Sa lumière, en établissant ce que les Prophètes, comme le dit le Talmud, n'ont pas eu la chance de *voir* : le 'ôlam haba', le Royaume.

> Comme Moïse reste au seuil de la terre promise, on pourrait dire qu'en un sens, en tant qu'ils ne reviennent pas de l'Exil, les Prophètes restent au seuil du 'ôlam haba' dont la prophétie de la réalisation eschatologique leur est révélée sans pourtant que le temps en soit venu (Ezéchiel, scrutant le Char, a cette vision mais pour ainsi dire en soi, il en a l'idée, notamment dans la vision finale du rétablissement eschatologique du Temple – sur fond d'Eden retrouvé –, mais encore à l'inaccompli, sans sa réalisation).

Notons au passage que le résultat développé pour le plérôme des noms des livres composant les Prophètes est exactement de la même kabbale que le mot prophète/nâvi', avec la notion concrète qui s'y rattache.

Spécificité des Ecrits dans leur mise en balance avec la dualité « Thora et Prophètes » :

Précisons à présent le contenu des Ecrits dans leur rapport avec l'autre pendant du TaNaK que constituent la Thora et les Prophètes.

L'exemple de la méguillâh de Daniel va nous mettre sur la voie de la différenciation, en terme de contenu, entre Prophètes (Thora et Prophètes) et Ecrits.

On prétend en général, entre autres arguties, que c'est parce que le canon des Prophètes était *déjà fixé*

lorsque ce rouleau a été écrit qu'il fait partie des Ecrits. Que cet argument est peu hébraïque !
Il est vrai qu'il y a une mesure des Prophètes (que d'ailleurs les spécialistes ignorent complètement...), qu'il s'agisse du rouleau des Douze prophètes majeurs ou de l'ensemble des Prophètes appréhendé dans la plénitude de son plérôme, mais la raison majeure pour laquelle Daniel fait partie des Ecrits n'est pas liée seulement à sa langue ou à son époque de rédaction. En effet, Daniel, comme Esther, est une niglah (révélation)

> Ouvrons Daniel 10,1 : « La troisième année de Cyrus, roi de Perse, une chose fut révélée à Daniel qui est appelé du nom de Belteshatsar (BLTSh'SdR, comme Nebukadnetsar ce nom fait sens par les racines et les mots qu'il contient et sollicite : B/en, par + LTSh/polir, rendre luisant, aiguiser + 'SdR, amasser, garder, racine du trésor 'WSdR, celui de la lumière messianique, celui des secrets de la fin!) ; et la chose est vraie, mais le temps d'épreuve déterminé est long. Et il comprit la chose et eut l'intelligence de la vision. » Ce qu'une fausse pudeur traduit ici par « une chose fut révélée à Daniel » est en fait DBR NGLH LDNY'L/dâvâr niglâh ledânyêl, la parole-chose fut révélée/révélation pour Daniel : il s'agit d'entendre la révélation même de la parole divine à Daniel jugé digne de scruter la fin !

réservée pour la fin des temps. Les Prophètes sont conçus comme prophétie du retour du troisième temps, son annonce ; mais, contrairement à Daniel, ils n'y entrent pas. Seul Daniel, en cela distinct des Prophètes (et aussi parce que ce prophète cumule les deux hauts titres de fils de l'homme et fils de dieu), est le lieu de

l'achèvement de l'histoire midrashique d'Israël : d'où la mention des quatre empires de la domination païenne sur Israël, mais surtout de leur renversement dans l'avènement du règne messianique, renversement correspondant également à l’effondrement du colosse aux pieds d’argile du chapitre deux de Daniel. En effet, celui-ci symbolise ces mêmes empires par ses quatre métaux constitutifs de la tête aux pieds, l’or, l’argent, l’airain et le fer (mêlé d’argile pour les pieds de la statue…). Cette figuration métaphorique de la récapitulation eschatologique est propre à Daniel, distingue radicalement celui-ci des « Prophètes ». Rappelons enfin, toujours selon le même axe, que Daniel est « scellé pour la fin » comme le dit son douzième chapitre (parlant explicitement de la Résurrection finale).

Déterminant l’objet de chacun des trois temps du TaNaK, je vais rendre visible ce qui différencie ses deux premiers temps du troisième.
L’objet de **la Thora** se dévoile de façon simple : premièrement, c’est la fondation d'Israël ;

> L’affirmation de cette fondation est l’unique soin du livre de la Genèse, lequel en insuffle et en sculpte la charpente. En effet, ce livre est fortement charpenté selon dix thôldôth/généalogies – de celle des cieux et de la terre en Gen. 2,2 à celle de Jacob-Israël en 37,2 – faisant écho aux dix paroles fondatrices. De plus, il conduit à l'établissement des douze tribus autour des fils de Jacob-Israël. Voyons ces dix occurrences de thôldôth (avec des variations quant à sa graphie, comme souvent dans les

septénaires et dénaires de la Thora...) dans le récit-chiffrage de la Genèse :
préambule : le récit-chiffrage de Genèse 1,1 à 2,3 les 6 jours et le septième qui les conclut ;
(1) thôldôth des cieux et de la terre : 2,4 à 4,26 ;
(2) thôldôth de la semence-descendance d'Adam : 5 à 6,8 ;
(3) thôldôth de Noé : 6,9 à 9,29 (ici intervient le déluge et ces trois premiers temps forment ainsi une unité complète, comme trois vis-à-vis des sept temps suivants…) ;
(4) thôldôth des enfants de Noé : 10 à 11,9 ;
(5) thôldôth de Sem : 11, 10 à 26 ;
(6) thôldôth de Tharé et d'Abraham : de 11,27 à 25,11 ;
(7) thôldôth d'Ismaël : 25, 12 à 18 ;
(8) thôldôth d'Isaac : 25,19 à 35 ;
(9) thôldôth d'Esaü : le chapitre 36 ;
(10) thôldôth de Jacob : de Genèse 37 à 50.

deuxièmement, c'est la Révélation initiale de la législation hébraïque, la formation et l'affermissement du peuple (don de la Thora au Sinaï, lois du Lévitique) venant conclure une première fois la Pâque qu'est la sortie d'Egypte (ce pourquoi cette Révélation commence par le rappel de celle-ci) ; et enfin, troisièmement, c'est la prophétie de l'établissement en terre promise, elle-même ponctuée par celle de l'Exil futur pour manquement aux paroles de la Thora, à son tour compliquée par l'annonce de la prophétie du Retour en lien à la circoncision de cœur (Deutéronome).

Les Prophètes voient leur objet se mettre à nu en trois temps également :
premièrement, c’est l'établissement du peuple en terre promise et, après une traversée du désert (les Juges), le fondement de Jérusalem et de son Temple au centre de celle-ci ; puis, deuxièmement, vient le moment négatif qui se caractérise par la division du Royaume contre lui-même,

C'est la division entre Roboam et Jéroboam où s'entend la séparation du peuple/‘âm *contre lui-même*. Elle commence par le péché de Jéroboam se différenciant de Roboam. Les deux noms sont construits sur le mot ‘âm/le peuple, le premier signifiant celui qui multiplie – racine RBH – le peuple, tandis que le second a pour sens celui qui élargit – RHtB – le peuple. Ce type de construction engageant le peuple dans le déchirement semble un trait commun pour nommer certains ennemis d'Israël, ou plutôt l’ennemi atavique d’Israël : ainsi, Balaam le borgne est-il Bil‘âm/BL‘M, qui se lit comme « celui qui avale »/BL‘ « le peuple »/‘M, ou Amalek/‘MLQ – lui qui empêche la sortie d’Egypte d’advenir – est-il la condensation de ‘M/peuple et de MLQ/rompre, tordre, *i.e.* qu’il a pour sens « celui qui rompt le peuple », bien qu’heureusement et héroïquement Israël finisse par le rompre à son tour, grâce à Josué d’ailleurs, etc. Si Jéroboam fait *deux* veaux d'or, c’est par midrash sur le veau d'or du peuple dans la Thora, le redoublement, gage d’une insistance volontaire, renvoyant alors à la séparation et à l'Exil en marche.... Ces deux références au veau d'or, soit dans la Thora, soit dans le second livre des Rois, sont les seules explicites du TaNaK, hors rappel du veau d’or au pied du Sinaï dans le

Deutéronome ou le livre d’Esdras. D’où l’importance de cette affaire de veau (envers et caricature de la belle statuaire antique ?).

celle-ci se poursuivant par le double Exil à Babylone, pour Samarie, puis pour Juda ;

L'Exil et les châtiments corollaires forment un midrash sur les châtiments pour le manquement d'Israël aux paroles de la Thora tels qu'ils sont exposés dans le Deutéronome.

puis, troisièmement, intervient la prophétie du retour.

Comparer les conclusions de tous les prophètes dits « les derniers », notamment les douze « petits », s'avèrerait ici un exercice des plus enrichissants. La comparaison des fins d’Ezéchiel et d’Isaïe, entre elles et avec leur condensation accomplissante et abolissante aux chapitres 21 et 22 de l’Apocalypse de Jean également.

Enfin, viennent **les Ecrits**, sceau de l'ensemble. Ils ont pour objet la réalisation du rétablissement final, la notion de théshoûvah (retour, réconciliation) sur l'annonce de laquelle se concluait d'ailleurs le dernier des Prophètes, Malachie.

Scrutons et examinons dans ses lettres la célèbre sentence qui clôt le livre de Malachie, et ainsi tout le cycle des Prophètes, afin d’ouvrir sur la théshoûvah eschatologique, l’avènement du Messie, objet des Ecrits.

« Voici, Je vous envoie Élie, le prophète, puisqu’il vient devant le jour de YHWH, le grand et le terrible. Et il fera retourner le cœur des pères vers les fils, et le cœur des fils vers leurs pères, de peur que je ne vienne et ne frappe le pays de malédiction (l’anathème, (r)hêrem). » (Malachie 4, 5 et 6).

Translittération : HNH ’NKY ShLHt LKM ’Th ’LYH HNBY’ LPNY BW’ YWM YHWH HGDWL WHNWR’ WHShYB (racine de la théshoûvah) LB-’BWTh ‘L-BNYM WLB BNYM ‘L-’BWThM PN-’BWTh WHKYThY ’Th-H’RSd HtRM/hinêh ’ânôki shôlê(r)ha lêkem ’êth ’êliyâh hanâvi’ liphnêy bô’ yôm hagadôl vhanoûvôrâ’ vhêshiv lev-’avôth ‘al-bânim vlêv bânim ‘al-’avôthâm pen-’âvôth vhikêthi ’êth-hâ’ârets (r)hêrem. L’abondance des inscriptions kabbalistiques volontairement lisibles est une véritable moisson tant ces deux versets qui scellent les Prophètes ont été consciemment écrits pour en regorger, et tant ils ont été scrutés afin d’être accomplis. On aura noté ici la présence de la racine de la parousie pour exprimer la venue du Jour de YHWH, ce qui place bien le sceau des Prophètes sous le signe de la prophétie de l’avènement messianique, en prélude ludique à la lucidité des Ecrits quant à cette question. Je ne puis noter que quelques résultats éclairs. L’expression qui qualifie le Jour de YHWH est HGDWL WHNWR’. Ses gR et gC sont de 82/316(37), soit la Sagesse (HtKMH=37) et Jérusalem (YRWShLM = 82 en gR), elle est donc un substitut de l’Assemblée eschatologique (via le réseau d’analogies florissantes déjà souligné), elle est lue comme telle. Le waw de liaison étant signe de l’addition, je considère maintenant HGDWL+HNWR’ en élevant au carré les chiffres des lettres et en faisant la somme : 5×5+3×3+4×4+6×6+12×12+5×5+14×14+6×6+20×20+1×1 = 888 = 10+80+360+20+418 = HH MM ShYN YWD HtYTh (le plérôme du Messie/MShYHt en gC). C’est l’un des nombres les plus secrets de la venue du Messie qui est

ainsi inscrit à même la chair des mots désignant l'avènement ! L'union dans l'amour divin des cœurs des pères et des fils est un thème crucial de la fin, tant dans les Ecrits (avec la fin de l'Exil et les réjouissances qui s'ensuivent, déjà annoncées par les Prophètes, la délaissée ne l'étant plus...), que dans les Evangiles où le rapport père/fils est la pierre de fondement de l'Assemblée eschatologique autour du Messie et de ses Douze. L'Elie de la fin prophétisé par Malachie est, d'après le Midrash, chargé d'oindre le Messie. Pour la Nouvelle Alliance, ce sera Jean (de même valence 52 qu'Elie, et que le Masshia(r)h) baptisant Jésus au Jourdain.
Une dernière délicatesse ? Le Jour de YHWH est dit grand et terrible ? L'Apocalypse de Jean lit cela comme une injonction intimant d'élever ce YWM YHWH au carré dans ses lettres : 10×10+6×6+13×13+10×10+5×5+6×6+5×5 = 491 = 25+441+25 = 5×5+21×21+5×5 = HShH/hasseh, l'agneau qui a été immolé, mais est vivant-ressuscité afin d'ouvrir le Livre et de juger les grands et les petits, selon qu'ils sont inscrits ou non dans le livre des vivants. Jour grand et terrible en effet ! Si je reprends désormais l'entière expression du Jour, YWM YHWH HGDWL WHNWR' et que j'en établis le plérôme (la parousie est plénitude), voici ce qui vient faire signe : YWD WW MM YWD HH WW HH HH GYML – c'est bien ainsi que s'écrit le guimel développé, avec son yôd, cf. Jastrow p 239 – DLTh WW LMD WW HH NWN WW RYSh 'LP (45 lettres). Sa gR est de 20+12+26+20+10+12+10+10+38+38+12+29+1 2+10+34+12+51+30 = 386 = YShW'/Iéshoû'a, l'ultime Messie nazoréen ! Si vous souhaitez en savoir davantage, à vos abaques et vos bouliers !

Ainsi, les Ecrits sont-ils les livres ou rouleaux de la récapitulation de l'histoire (= narration, haggadah) midrashique d'Israël, du rétablissement effectif du Temple (Ezéchiel, en situation d’Exil, ne fait que le prophétiser...), de l'avènement du Messie et de l'union du fiancé et de la fiancée du côté des jardins de palmes. C'est en partie pourquoi, comme le dit le Talmud, ils sont le lieu où se cache « la fin-venue du Messie » (qêts masshia(r)h), de sa royauté.

Voyez Méguillâh 3a : « Le Targum des Prophètes a été composé par Jonathan ben Uzziel guidé par la bouche-parole (MPY) d’Aggée, Zacharie et Malachie, et la terre d’Israël trembla sur une aire de quatre cents parasanges sur quatre cents, et une Bath Qol [fille de la voie divine] jaillit et parla : « Qui est celui-là qui révèle mes secrets aux hommes [en fait SThRY LBNY ’DM, les secrets pour les fils d’Adam] ? Jonathan ben Uzziel alors se leva et dit : « C’est moi qui ai révélé ces secrets aux fils d’Adam. Il leur est connu que je ne l’ai pas fait pour ma gloire personnelle ni pour celle de la maison de mes pères, mais pour la gloire divine, afin que cessent les divisions en Israël. Il pensa alors procéder de même en établissant un Targum des Ecrits, mais la Bath Qol vint au devant de lui et parla : « Assez ! » Pour quelle raison ? — Parce que la date-la fin du Messie y est contenue. » En fait, il y a ici le qêts/QSd, la fin, le terme, l’extrémité, associé à MShYHt/le Messie, l’oint. Rachi dans son commentaire l’interprète d’un sobre BSPR DNY’L/« dans le livre de Daniel », ayant en tête son chapitre 12 où le QSd/qêts intervient *par trois fois* et où il est question de la vie éternelle (du ‘ôlam haba’), du fait de sceller le Livre pour la fin, la venue du Masshia(r)h,

deux dates midrashiques venant clore ésotériquement ce chapitre. Mais, nous allons voir ici que c'est l'ensemble des Ecrits qui contiennent des secrets de la fin, du Messie, du Temple eschatologique, etc. (mais déjà d'une certaine manière aussi les Prophètes et en amont le livre du Deutéronome, la fin étant déjà en vue dans le plan divin qui trame de part en part la Thora !). De plus, le Jonathan dont il est question dans ce passage talmudique est l'auteur du Targum dit de Jonathan, il est contemporain de Hillel l'ancien, donc à la charnière du premier siècle avant J.-C. et du premier siècle après. Or, la trinité du TaNaK lui est ici implicitement associée. On pourrait en déduire qu'elle était donc connue de Jonathan. Mais en même temps ce passage qui est une guémara pourrait aussi bien servir à justifier *a posteriori* l'existence de cette tripartition. Comme le dit Maurice Mergui, le midrash aime à se moquer de « l'historicité des personnages bibliques », de la chronologie ; ou disons, de la volonté parfois inquisitrice et délirante du vouloir fixer des dates à ce qui a pour nature d'échapper au seul temps linéaire, en s'en jouant, un peu comme *l'aiôn* des Grecs est dit jouer aux dés (c'est-à-dire avec la contingence ; car, n'en déplaise à Einstein, l'univers – tout comme l'histoire – est un lieu où la contingence a toute sa part...).

Quant à cette essence des Ecrits, elle peut être indiquée livre par livre.

Le **Cantique des cantiques** (que ce livre soit une allégorie de l'histoire d'Israël est un lieu commun du judaïsme), **Daniel** (cf. plus haut), **Qohéleth** (via les 28 temps de son chapitre 3 que nous étudierons plus bas), et **les Chroniques**

Le double livre des Chroniques est différent des livres de Samuel et des Rois, car, tout d'abord il récapitule toutes les bouillonnantes et diluviennes généalogies depuis la Genèse jusqu'à l'Exil (et s'inscrit par là dans l'optique de la récapitulation de l'histoire d'Israël, comme Qohéleth ou le Cantique), mais surtout parce qu'ensuite il contient la prophétie non développée du rétablissement du Temple en guise de sceau final de son énonciation : « Et la première année de Cyrus, roi de Perse, afin que fût accomplie la parole de l'Éternel [dite] par la bouche de Jérémie, l'Éternel réveilla l'esprit de Cyrus, roi de Perse ; et il fit une proclamation dans tout son royaume, et la publia aussi par écrit, disant :
« Ainsi dit Cyrus, roi de Perse : L'Éternel, le Dieu des cieux, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a chargé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Juda. Qui d'entre vous, quel qu'il soit, est de son peuple, — que l'Éternel, son Dieu, soit avec lui, et qu'il monte ! (ve'alah : comme il est dit d'Esdras qu'il monte de Babylone dans son livre, autrement dit qu'il revient d'Exil ; on peut aussi penser ici à l'analogie entre Résurrection finale et retour d'Exil) » (2 chroniques 36, 22 et 23).
A contrario, le second livre des Rois, bien qu'il se termine par une touche d'optimisme et que s'y trouvent narrés avec finesse les miracles d'Elisée préfigurant la Résurrection (celle de l'Assemblée pour la fin), n'en reste pas moins inscrit dans un temps d'avant le retour d'Exil et le rétablissement eschatologique du Temple de Jérusalem. Cette fin du second livre des Chroniques sert d'ailleurs d'entrée en matière au livre d'Esdras, ce qui est encore une manière d'indiquer le lien des

Chroniques au temps des Ecrits. Pour les curieux de l'inépuisable filon kabbalistique, j'indique que la prophétie du rétablissement du Temple, qui clôt les Chroniques et qui est une proclamation écrite, est donc en hébreu translittéré : KH-'MR KWRSh MLK PRS KL-MMLKWTh H'RSd NThN LY YHWH 'LHY HShMYM WHW'-PQD 'LY LBNWTh-LW BYTh BYRWShLM 'ShR BYHWDH MY-BKM MKL-'MW YHWH 'LHYW 'MW WY'L/khô-'âmar Kôresh melek Pâras kâl-mamlkôth hâ-'ârets nâthan li YHWH 'elhêy hashâmayim vhoû' phaqad 'âla livnôth-lô bayith biroûshâlam 'asher biyoûdâh mi-vâkem mikâl-'amô YHWH 'elây 'imô ve'alah. Je vous laisse vérifier la gC de ce verset coloré avec le même soin que j'ai pris à l'établir. Vous trouverez comme moi 61(0)8, autrement dit le 618 de BYWM(2+10+6+600)/en-dans-par le Jour (celui de YHWH, du jugement et de la fin) qui est aussi la gC de RWHt QDSh (saint esprit, sans l'article), et vous en viendrez à conclure, tout comme moi, qu'il s'agit d'une inscription volontairement codée éclairant le propos du Talmud : les Ecrits contiennent bien les secrets des temps messianiques (de l'avènement final au jour de YHWH), dans la continuation des Prophètes, et en aval du Deutéronome selon le cours puissant du vaste fleuve de la poésie biblique. Je rappelle encore que KWRSh/Cyrus est un substitut de « son Messie ».

sont de pures anamnèses différenciées de l'histoire d'Israël.

Esther, autre méguillâh, dévoile les secrets de la fin, du banquet eschatologique, du décret de la délivrance d'Israël, etc. Ce n'est pas sans raison que cette biche

de l’Aurore (’ayeleth hasha(r)har, selon la tradition pharisienne sur Psaumes 22,1) est un signe de l’avènement messianique, du dévoilement de Sa Face, c’est-à-dire de la fin de la nuit de l’Exil, devenant le Jour de YHWH enfin advenu.

Esdras quant à lui prend en charge la fondation effective du Temple du retour, la fin en tant que telle.

> Il commence, je le rappelle, par les dernières paroles de 2 Chroniques dont il est la continuation. De plus, le nom d’Esdras n’apparaît que dans un seul livre outre le sien, les Chroniques : « — Et les fils d'Esdras : Jéther, et Méred, et Épher, et Jalon ; et fut conçue Miriam [Je sous salue. Une Myriam liée à Esdras et par conséquent au retour d’Exil comme un certain Josué grand-prêtre ? Curiosité d’amateur...], puis Shammaï, et Jishbakh, père d'Eshtemoa. » (1 Chroniques 4, 17). Ces deux éléments liant Esdras aux Chroniques lient davantage ce dernier rouleau au moment des Ecrits.

Nous savons déjà que **Ruth** s'occupe de l'entrée des païens à la fin des temps sur fond de moisson eschatologique et de Rédemption, nous avons aussi vu que son union avec Boaz peut être lue comme celle du fiancé (Boaz, le Rédempteur) et de la fiancée (Ruth étant la Thora d’après le Zohar, etc.). De plus, son temps – tout comme celui de Job est de la Thora – est d’avant l’Exil, c’est le temps des Juges dont le sens est hautement eschatologique puisqu’il conduit au roi-messie (David), à la fondation du Temple, qu’il est un comble de divisions préludant au comble d’une plus haute unité.

C’est encore par elle que vient Obed, puis Jessé, et de là David, « le rejeton (nêtser) de Jessé », autrement dit le Messie (cf. Matthieu 1,5 et 6 ; elle est donc une clé du dévoilement des secrets de ce dernier).
Enfin, elle présente le modèle de toute conversion individuelle sous les ailes messianiques de la religion juive et ce n’est pas de peu de conséquences puisqu’à la fin des temps, chacun doit faire théshoûvah, la Rédemption étant d’abord individuelle, avant de se faire universelle, ainsi seulement l’est-elle de manière concrète, c’est-à-dire différenciée (tous y accèdent, mais chacun différemment).

> Le (r)hassidisme retrouvera et accentuera cette tradition. Ainsi, le Ba‘al Shem Tov touche au plus juste lorsqu’il dit : « C’est seulement quand on sera parvenu à la rédemption *individuelle*, que pourra se produire la rédemption universelle et que le Messie se manifestera ». Kafka, plus tard, s’en souviendra d’une manière substantiellement littéraire : « Si tout le monde ne prenait plus rien, rigoureusement, au sérieux, le Messie serait là dans l’heure qui suit ». Et comment chacun peut-il ne plus rien prendre au sérieux si ce n’est en ayant accompli sa propre rédemption individuelle en se plongeant dans le Savoir, c’est-à-dire en ayant conquis sa propre immarcescible souveraineté, en étant *libre* ?

Environ un sixième des **Psaumes** ruisselle des secrets de l'avènement du Messie, ce pourquoi Vulliaud (et pas que lui) qualifie ces psaumes singuliers de « messianiques ». En outre, ce livre commence par le mot 'ShRY/'ashrêy, bienheureux, de gR 52 comme le Messie, l'expression initiale étant « heureux l'homme qui ne chemine pas dans le conseil des méchants [...]

mais qui étudie dans sa Thora jour et nuit », ce dont l'on peut rendre le sous-entendu en ajoutant « pour y trouver le Messie, les secrets de la fin, la révélation du conseil tramant la Thora, etc. » – ce que reprendra d'ailleurs l'*Evangile de Philippe* : « heureux celui qui [même début que les Psaumes, 'ashrêy ha-'ish 'asher] est avant d'avoir été [le Messie, d'avant l'en-tête de la Thora…] », etc. L'auteur privilégié des Psaumes est d'ailleurs le type même du roi-messie : le bien-aimé, David !

Job est fils d'Issachar d'après Genèse 46, 13, autrement dit de l'une des dix tribus perdues, ce qui l'associe au Messie fils de Joseph, issu de celles-ci. En tant que livre, il est celui où prend racine la figure du Messie comme serviteur souffrant (associée au Messie fils de Joseph et donc aux tribus perdues). Il complète des chapitres essentiels comme Isaïe 53 ou Psaumes 22. De plus, Job est 'YWB/le haï, par l'accusateur, l'Adversaire, HShTN/hassâtân. Ce terme nous place d'emblée dans un contexte messianique et eschatologique, puisque ce hassâtân a pour gC 364, la gC de MShYHtW/«Son Messie, Son oint (l'oint du dieu, qui est David en Psaumes 18, 50, etc.) ».

> Ouvrons ce livre et lisons : « Il y avait dans le pays d'Uts un homme dont le nom était Job ; et cet homme était parfait et droit, craignant Dieu et se retirant du mal [notons les quatre termes qui qualifient Job, c'est-à-dire la voie de sainteté du Tétragramme par opposition, ici nettement appuyée, au yetser harâ': thâm vyâshâr viyrê' 'elôhim vssâr mêrâ']. Et il lui naquit sept fils et trois filles [trois et sept ? la Sagesse], et il possédait sept mille brebis, et trois mille chameaux [à nouveau, signe discret de la

Sagesse sinueuse], et cinq cents paires de bœufs, et cinq cents ânesses [500 deux fois, cela fait 1000, l'Aleph, et le mille de l'eschatologie, c'est aussi la richesse de l'innombrable, faste symbolique, opulence de la Sagesse], et [il avait] un très grand nombre de serviteurs ; et cet homme était plus grand que tous les fils de l'orient. » (Job 1, 1 à 3). Puis, vient ceci :
« Et l'Éternel dit à Satan : D'où viens-tu ? Et Satan répondit à l'Éternel et dit : De courir çà et là sur la terre et de m'y promener. Et l'Éternel dit à Satan : As-tu considéré mon serviteur Job, qu'il n'y a sur la terre aucun homme comme lui, parfait et droit, craignant Dieu, et se retirant du mal [à nouveau les quatre termes de la voie de YHWH, selon l'adéquat ou tov] ? Et Satan répondit à l'Éternel et dit : Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? Ne l'as-tu pas, toi, entouré de toutes parts d'une haie de protection, lui, et sa maison, et tout ce qui lui appartient ? Tu as béni le travail de ses mains, et tu as fait abonder son avoir sur la terre. Mais étends ta main et touche à tout ce qu'il a : [tu verras] s'il ne te maudit pas en face. Et l'Éternel dit à Satan : Voici, tout ce qu'il a est en ta main, seulement tu n'étendras pas ta main sur lui. Et Satan sortit de la présence de l'Éternel. » (Job 1, 7 à 12). Curieux pacte du divin et du maléfique qui en fait a un sens très précis : Job est le juste ultime, le type même du Messie, il doit franchir l'épreuve eschatologique en perdant tout (ce tout nous l'avons vu étant symbolique). Il sera plus riche en sa fin qu'en son commencement, comme dit le texte. Il est ce pauvre en esprit au sens vrai : il peut et sait tout perdre, car toute richesse lui revient toujours, renouvelée ! C'est au comble de la perte que les secrets de la Création, et de la fin (c'est la même

chose) lui sont révélés : lisez attentivement la fin du livre de Job. On y trouve notamment de fines descriptions de Béhémoth et Léviathan, les fameuses bêtes eschatologiques inspiratrices de tant d'apocalypses. La seconde, Léviathan LWYThN, est la condensation de LWY+YThN, « (pour) Lévi il donnera », bête des eaux – de la Thora – réservée aux justes, aux lévites prêtres de dieu, et a les deux mêmes gR et gC 64/4(9)6 que MLKWTh/malkoûth, le Royaume, alors que la première, BHMWTh est lue comme BH/par elle + MWTh, la mort, toute désignée pour être l'Adversaire du Messie ! Pour sa part, la racine 'YB/haïr, du nom de Job, est l'opposé de 'HB/aimer : le haï de l'Adversaire est l'aimé de dieu (comme David le bien-aimé, autre type du Messie, qui, quant à lui, révèle ses secrets dans les Psaumes). La racine de l'Adversaire, ShTN, qui signifie prendre en haine, jalouser, calomnier, vilipender, accuser, diffamer, s'opposer à, etc., n'a pas pour elle de pareil envers dialectique ! La spéculation amoureuse est du côté de Job, la platitude glacée de l'unilatéralité, du côté de l'Adversaire.

Les Proverbes sont le lieu du déploiement de la Sagesse dont on est en grande nécessité en période d'Exil pour pouvoir « revenir » (la Sagesse est dans le principe et dans la fin, c'est-à-dire dans le principe du monde sans fin, qui, comme YHWH, « a été, est et sera »). Salomon est l'auteur défini dès le premier verset comme « fils de David, roi d'Israël », autrement dit comme le Messie divulguant sa sagesse, ses secrets (comme dans l'autre des Ecrits qui lui est attribué, Qohéleth, de la racine QHL/qâhal, rassembler,

Qohéleth étant « celui qui rassemble » car c'est la fin de l'Exil !), etc.

S'il est bien question de David et Salomon dès le second temps du tout, les Prophètes, ils ne s'expriment *en tant qu'auteurs* (par attribution midrashique pour Qohéleth, ou parce que c'est écrit en toutes lettres, pour Psaumes, Proverbes et Cantique des cantiques, où le nom de ShLMH est mentionné exactement sept fois, par désir d'abondance... allez par vous-même exercer vos méninges du côté de son plérôme en yôd, faisant la somme de ses gR et gC, ce ne sera pas en vain...) que dans le troisième temps. Bien que Salomon s'adresse à son fils Roboam dans ses Proverbes (lequel oublia sans doute de l'écouter !) ou que les guerres de David, notamment contre Absalom, soient rappelées dans les Psaumes, ces Ecrits contiennent les secrets de la fin et font partie du troisième temps du tout vivant qui constitue le TaNaK. Ces deux héros sont les types aboutis du Messie, les deux seuls rois véridiques d'avant le schisme, et comme ils sont d'avant le schisme ils préfigurent le temps du retour qui est celui de la royauté en sagesse d'avant l'Exil (Salomon, en plus de ses 300 femmes et 700 concubines, règne 37 ans, nombre de HtKMH, la Sagesse...). Remarquons encore que dans le 2ème temps – les Prophètes –, David et Salomon restent humains, trop humains, et ne sont vraiment « divins », figures messianiques, que dans le 3ème temps – les Hagiographes. Quant aux livres de Samuel et des Rois, ils sont attribués à Samuel et au prophète Jérémie. Le second temps est préexilique et exilique, il ne scrute pas encore la fin face-à-face en récapitulant le tout comme Daniel, Qohéleth et Cie.

Revenons. Si les Prophètes annoncent la venue du Messie, les Ecrits chantent les temps messianiques. On peut le résumer en montrant qu'ils sont tous, soit sous l'égide d'une figure du Messie, soit attribués à un rédacteur de la période du retour d'Exil, soit les deux ; sauf Eykah attribué au prophète Jérémie et sans Messie *apparent*, ce qui en fait l'exception qui confirme la règle.
Ainsi, David le roi-messie est l'auteur à qui le Talmud attribue le livre des **Psaumes** (en fait, il est nommément l'auteur de 73 – ! – d'entre eux, sinon l'on trouve un psaume de Salomon, un de Moïse, d'autres auteurs comme Ethan et des anonymes...) ; Salomon, lui aussi roi-messie, de surcroît « fils de David », est l'auteur et le héros du **Cantique des cantiques**, des **Proverbes**, de **Qohéleth** ; Boaz, ce rédempteur, désigne le Messie chez **Ruth** ; **Esther** et Mardochée sont deux figures messianiques bien connues ; **Job** est le prototype du Messie en serviteur souffrant ; **Daniel**, fils de l'homme (cf. Dan. 8, 17 : « et il me dit : Comprends, fils d'homme, car la vision est pour le temps de la fin. ») et du dieu (cf. l'affaire des quatre dans la fournaise), révélateur des secrets de la fin, est lui aussi une figure du Messie ; les livres d'**Ezra** et des **Chroniques**, qui contiennent la venue du Messie Cyrus lié à la reconstruction du Temple sont attribués au même Ezra décidément glorieux. Ne reste plus que le cas d'Eykah.

Singularité d'Eykah :
En effet, seule exception apparente à cette règle qui sinon serait trop formelle et rigide (elle ne l'est pas) : Eykah, **les Lamentations**.
Comment se fait-il que ce rouleau qui traite non pas du troisième temps, mais de l'extrême péril lié au second (l'Exil, associé plus tard dans la liturgie au Tisha BeAv, neuf du mois de Av, date de la destruction du second Temple...), fasse partie du troisième (du Retour) ?
Le mieux ici est d'étudier l'accord secret de la forme et du contenu de cette Méguillâh.
La forme très travaillée de ce rouleau dirait le renversement de son contenu, des douleurs de l'Exil, ce serait *sa forme* qui révélerait le pourquoi de sa situation dans les Ecrits.
Eykah comporte cinq chapitres comme les cinq rouleaux de la Thora. Le premier est un acrostiche des 22 lettres de l'alphabet hébreu, dans l'ordre (le premier verset commence par aleph, le second par bêth, etc., jusqu'au vingt-deuxième commençant par thav) ; le second chapitre également, avec une permutation toutefois puisque le verset commençant par phé (dix-septième lettre) arrive avant celui commençant par ‘ayn (seizième lettre) ; le troisième chapitre rejoint le premier sauf que cette fois-ci chaque lettre sert d'initiale au verset trois fois d'affilée, trois versets commencent par aleph, les trois suivants par bêth, etc., jusqu'au soixante-sixième commençant par thav ; le quatrième chapitre est du même type que le second, lui aussi acrostiche de l'alphabet avec une seule permutation ; le cinquième enfin comporte encore 22 versets, mais sans qu'il y ait apparemment d'acrostiche

sensé de ces versets. On peut toutefois noter que cet ultime chapitre emploie dans son acrostiche 12 des 22 lettres, en en délaissant 10, différence des lettres employées et des lettres délaissées qui pourrait se lire comme un écho aux 22 et 10 occurrences d'Elohim (auxquelles répondent les 32 voies comme union des 22 lettres et des 10 séphirôth) dans la Création de la Genèse. En reprenant, je m'aperçois même que le total des versets est structuré comme *plérôme* de l'alphabet, en six + un temps (soit le sept du plérôme, de la plénitude). Il y a six fois où l'alphabet apparaît tel quel comme acrostiche, et une fois selon l'acrostiche composé dans l'ordre des 22 lettres Z, N, Y, M, ‘, M, ’, ‘, B, ‘, N, Sh, B, Z, Sh, N, ‘, ‘, ’, L, H, K, dont le total des rangs s'élève à 248, la gC de HtRM/(r)hêrem (l'anathème, le filet), le dernier mot de Malachie (des Prophètes !), avec son renversement en RHtM/re(r)hem, la miséricorde, celle du retour dans laquelle est levé l'anathème, selon le sens de la théshoûvah eschatologique.
Resterait à analyser de près les dernières paroles d'Eykah et le choix du mot *eykah* comme premier mot et titre de ce rouleau pour saisir sa situation dans le troisième temps du TaNaK. Voici comment la supplique des Hébreux se condense à l'avant-dernier verset du rouleau : hadêsh yâmeynoû keqedem/**HtDSh YM**YNW KQDM (formule qui contient en toutes lettres le mot MShYHt/le Messie), « renouvelle nos jours comme autrefois », comme en Orient (qedem, le lieu du jardin d'Eden qualifié de miqedem dans la Genèse, « depuis l'Orient ») : comme aux jours du jardin d'Eden ! Or, le premier mot du rouleau, *eykah*, a

pour première occurrence biblique, en plein récit initial : « L’Eternel Dieu appela Adam et lui dit : où es-tu (ויאמר לו איכה/vayô'mer lô' 'ayekâh) ? » (Gen. 3, 9), alors qu'au verset précédent nous trouvons : « lls entendirent [Adam et Eve venant de manger du fruit « défendu », même s’il ne l’était pas par les chérubins…] la voix de l’Eternel Dieu parcourir [mithe(r)halêk/MThHLK, le hithpael substantivé de HLK, la racine de la démarche de la pensée, de la halakah !] le jardin du côté de l’Orient » où לרוח היום בגן/bagân léroû(r)ha hayôm/« le jardin du côté de l'Orient » a pour notarique finale NHtM/nâ(r)ham, la racine de la consolation, du Paraclet/Ména(r)hêm, du troisième terme ayant le même sens que la miséricorde, RHtM/re(r)hem (et ce en lien à la notion de halakah divine, comme souligné dans ma parenthèse précédente). Ce premier mot d'Eykah est d'une importance primordiale pour saisir l'enjeu de l'élaboration du rouleau se concluant par le retour prévu aux joies de l'Eden, d'avant l'expulsion, d'avant les conséquences *a priori* irrémédiables du « Où es-tu ? »/’iyekâh de la Genèse.
Bref, sa *forme* le détermine comme renversement de son contenu manifeste, comme *louange paradisiaque de l'alphabet et du retour (théshoûvah vers l’Eden)*, comme participant pleinement de ce qui unifie et vivifie tous les Ecrits, la connaissance scellée des « secrets de la fin, du Messie, etc. ». Ainsi, si le contenu est entièrement consacré (sauf le final) au rappel nécessaire de la douleur de l'Exil (son lait noir bu la nuit), l'ensemble a la forme d'une glorification des cinq rouleaux et de l'alphabet du dieu, *de sa*

langue ; ce à quoi le final fait écho, appelant au retour effectif (la théshoûvah), celui vers l'énergie en joie d'autrefois. Eykah, fruit d'un travail d'orfèvre, est un bijou logique.

Je signale enfin que la répartition trinitaire du TaNaK n'est en rien figée – « malgré » la mesure de ses titres et structures – parce qu'elle est vivante, non point formelle. Ainsi, on peut constater que ses trois temps passent partiellement les uns dans les autres, se font écho. Josué, bien que faisant partie des Prophètes est en soi dans la Thora, Ruth bien qu'étant dans les Ecrits est aussi d'avant Samuel en tant qu'ancêtre de David, au cœur des premiers Prophètes, comme Job est à la fois l'un des Ecrits et en même temps de l'époque de Moïse, de la Thora (il est l'un des fils d'Issachar en Gen. 46, 13). De plus, certains des Prophètes (Ezéchiel et sa vision finale du Temple rebâti, Isaïe qui contient une mention de la venu de Darius et de la refondation du Temple, Zacharie évoquant le retour via Zorobabel et Iéshoû'a...), bien qu'ils restent dans le ton de la prophétie de la fin sans récapituler l'histoire d'Israël et entrer dans la narration de la fin effective sont, d'une certaine manière, déjà dans le troisième temps du TaNaK, et l'on peut ainsi en conclure que les Ecrits passent dans les Prophètes, y sont en partie compris. Par ce mouvement des trois temps les uns dans les autres nous voyons la totalité du TaNaK rester ouverte et nous pouvons généraliser à l'ensemble du TaNaK le principe intimement lié à l'écriture de la Thora, le « Il n'y a ni avant ni après » déjà vu (ce qui ne signifie certes pas qu'il n'y ait pas, en même temps, un avant et un après, une « histoire » midrashique, une épopée haggadique). La constitution

organique et systématique (y entendre le grec *sustéma*, « réunion de plusieurs corps ou parties de manière *vivante* » – *a contrario* de l'entente inversée et faussée qui est généralement faite du mot « système », à dessein de recouvrir ce qu'il dit de plus concret et vivant...) du TaNaK est toujours en mouvement, ouverte et close *en même temps*, selon la dialectique hébraïque de l'ouvrir et du fermer, du sceller et du révéler. La métaphore du jardin pour désigner le Livre est à sa place : il est clos, mais les chemins qui le parcourent et les manières de le cultiver ne cessent en même temps d'en rejouer l'unité.

Structure kabbalistique des Ecrits :
Voyons maintenant la structure kabbalistique des Ecrits, après avoir vu celle des cinq rouleaux de la Thora, puis celle des Prophètes en plénitude, non sans avoir éclairé les dualités Thora/Prophètes ou Prophètes/Ecrits, ainsi que la mise en balance de la Thora et des Prophètes vis-à-vis de la spécificité des Ecrits comme préfiguration des temps messianiques, de la récapitulation et de la fin, du retour.

Rappelons les titres des Hagiographes : les Psaumes, les Proverbes, Job, le Cantique des cantiques, Ruth, les Lamentations (en fait Eykah, comment, où ?), l'Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras (ou Esdras et Néhémie ?), les Chroniques alias « paroles des jours ».

Esdras, Néhémie ou Esdras-Néhémie ?
Déjà, réglons la question du titre du livre dit d'Esdras-Néhémie. Notons que le personnage essentiel, le héros incomparable, est ici Esdras comme le prouve

l’attribution à celui-ci de tout un cycle apocryphe bouillonnant d’inventions. Le fait que les Talmuds mettent surtout en avant Esdras comme nouveau Moïse, ou même qui aurait mérité de recevoir la Thora tout autant que Moïse, conforte encore cette primauté. La septième et ultime vision de IV Esdras s’en fait l'écho, comme nous l'avons vu. Enfin, il y a un argument décisif entre tous : ce que contient la bibliothèque de Qumrân. Je vais me référer ici à une étude somme toute sérieuse bien que de tendance «gréciste», *Le canon de l’Ancien Testament, sa formation et son histoire* (collectif dans la collection *Labor et Fides*, p15 et suivantes). Cette étude compare les livres cités dans le Nouveau Testament et ceux présents dans cette bibliothèque de Qumrân. Le parallèle est instructif puisque ces diverses communautés vénèrent pour les plus saints *les mêmes livres* : Deutéronome, Isaïe, Psaumes étant les plus appréciés. Or, ils ne mentionnent qu’un seul livre lié aux Chroniques, le livre d’Esdras, lequel ne sera appelé livre d’Esdras et de Néhémie, étant séparé en deux, qu’à l’époque de la Massore ou peu avant. De même, dans les Septante, version très antérieure à celle de la Massore, il n’y a pas deux livres, Esdras d’un côté, Néhémie de l’autre ; mais à leur place un long ouvrage qui a pour titre le nom même d’Esdras. Il est le II Esdras alors que I Esdras est un texte apocalyptique participant pour sa part du cycle d’Esdras, comme notre IV Esdras étudié plus haut, avec ses extrêmes (dans la Vulgate) que sont V Esdras et VI Esdras. Je note enfin que dans le livre d’Esdras de la Septante, Néhémie a un rôle moindre, n’apparaît

que huit fois dont une seule dans ce qui deviendra le livre d'Esdras actuel. Esdras en revanche, « scribe du divin » (excusez du peu !), apparaît vingt-six fois dans le rouleau Esdras-Néhémie, ou plutôt d'Esdras/Ezra, en accord avec l'antique Septante comme avec Qumrân.

C'est Ezra qui lit

> Il faut entendre l'hébreu pour ce verbe, à savoir la racine QR'/qâra' ; l'emploi de celle-ci suggère qu'ainsi notre héros biblique fait reconnaître la légitimité même de la Thora, ou plus généralement de la Miqra', la « lecture », la Thora élargie, le TaNaK.

la Thora de Moïse au peuple près de la porte des Eaux (sha'ar hamayim, en ce qui est devenu Néhémie 8), Néhémie n'étant même pas mentionné en cet endroit pourtant capital.

De plus, prenez un TaNaK et comptez, si vous gardez les deux livres séparés sans les rassembler sous leur nom premier, vous obtenez vingt-cinq livres pour le TaNaK au lieu des vingt-quatre escomptés.

Mais voici surtout la preuve imparable : le Talmud lui-même ne me parle que du livre d'Ezra – éludant Néhémie –, et en donnant d'ailleurs la raison en Sanhédrin 93b :

« Le sujet de l'intégralité du livre d'Ezra est conté par Néhémie fils de Nachaliah ; pourquoi dès lors ce livre ne porte-t-il pas son nom ? – R. Jérémiah b. Abba répondit : c'est parce qu'il a demandé du mérite pour lui-même comme il est écrit : " Pense à moi, mon Seigneur, pour mon bien. " » C'est donc en toute quiétude que je puis formuler cette hypothèse que le livre appelé ensuite par les Massorètes « Esdras et

Néhémie », était primitivement considéré comme un seul livre portant le titre d'Esdras-Ezra, scribe de la science du Très-Haut. Néhémie, bien que personnage midrashique qui a son importance, puisque c'est le gouverneur au retour d'Exil, se voit éclipsé du titre. Un gouverneur est toujours d'un poids bien léger comparé à un prophète et scribe, sauf à ce que ce souverain, tel le bien-aimé David, soit avant tout prophète ! Mais Néhémie n'est que gouverneur, et ne donnera donc lieu à aucun midrash ultérieur se revendiquant de son nom (bien qu'il ait donné son nom à quelques membres notables du rabbinat des siècles), contrairement à Esdras/Ezra, à Salomon ou encore à Baruch.

Vers le sceau des Hagiographes :
Le Talmud mentionne bien ces Hagiographes, tous, bien qu'apparemment jamais en un même lieu. Les rabbis n'hésitent pas à jouer avec ces noms des Ecrits selon la quête sublime du sens qui les anime.
Voici un exemple de spéculation majestueuse sur quelques-uns des titres des Ecrits :
« Il y a trois livres grands parmi les Ecrits qui éclairent le sens des rêves [qui délivrent un sens s'ils sont vus en rêve, celui-ci indiquant le midrash, et l'expert en interprétation des rêves, à l'instar de Joseph, étant un penseur midrashique hors pair]. Si quelqu'un voit le livre des Psaumes, il peut espérer par la dévotion, s'il s'agit du livre des Proverbes, il peut s'attendre à recevoir la Sagesse, si c'est le livre de Job, qu'il craigne dans l'attente du jugement. Il y a trois petits livres parmi les Ecrits [qui font sens dans les rêves]. Si

quelqu’un voit le Cantique des cantiques en rêve, il peut espérer dans la dévotion ; si c’est l’Ecclésiaste, il peut s’attendre à recevoir la Sagesse ; si c’est les Lamentations, qu’il craigne dans l’attente du jugement ; et si quelqu’un voit le rouleau d’Esther un miracle (nêss) aura lieu pour lui. » (Berakôth 57b).
C’est un extrait de plus larges spéculations talmudiques allant des rois et des prophètes vus en rêve (toujours par trois ou quatre) aux sages et à leurs disciples en passant par ceux qui nous passionnent ici, les Ecrits. Nous pouvons noter que parmi ceux qui, vus en rêve, doivent faire craindre pour le jugement, nous trouvons, outre Job et les Lamentations, Achab et… Elisha ben Abouya.
Mais, je ne considère ici que le libre jeu sur les Ecrits : Les trois premiers cités, les grands, en les considérant dans l’ordre inverse de celui de leur apparition, sont Job, Proverbes et Psaumes, soit **’**YWB **M**ShLY **Th**HLYM/’iyov, mishlêy, thehilim dont se dégage la notarique initiale **’MTh/’émeth,** la foi-vérité des Hébreux. C'est la raison pour laquelle ils sont nommés ensemble comme « les écrits de vérité ».
Les trois suivants viennent à leur tour : **Sh**YR-HShYRYM (Cantique des cantiques) **Q**HLWTh (Qohéleth) **Q**YNWTh (les Lamentations : titre employé ici à la place de ’YKH, « comment », pour insister sur le contenu négatif du livre… et donc aussi sur le renversement de ce négatif) où se devine (et cette fois dans l’ordre) la notarique initiale **ShQQ/shâqaq, désirer** (ce qui n’est pas le moindre des sujets du Cantique, en lien notamment aux baisers/nshiqôth du fiancé et de la fiancée par lesquels

s'ouvre le livre), rue ouverte, place, et de manière plus ancienne courir ça et là, voire errer (double sens).
Le quatrième terme, ou plutôt le septième des Ecrits dont ici le Talmud joue, n'est autre qu'Esther/'SThR. Elle renverse le négatif des « lamentations », et clôt la série des sept (sept du comble et de l'abondance).
Les trois termes associés à chaque fois aux trois (premiers) titres sont : HtSYDWTh/(r)hassidoûth, piété, dévotion, grâces ; HtKMH/(r)hôchmâh, la Sagesse de la Création infinie ; et HPWR'NWTh/hapoûr'anoûth, rétributions, à la fois jugement au sens de châtiment et visitation divine, accès au salut, double sens qui évoque en lui-même les deux finalités du jugement dernier, envoi à la Géhenne ou inscription vivifiante dans le paradis du Livre.
De là la mention d'un quatrième terme (pour ceux qui franchissent l'épreuve, l'ultime ordalie entre toutes véridique !) et du renversement, dans la seconde partie de la série : la venue de NS/nêss, le miracle !
Ainsi ces six (ou sept) des Ecrits, selon leur volume grand ou petit, forment-ils **l'union du désir et de la vérité** qui conduit au miracle, l'union du zèle dans l'étude (vérité, foi) et de l'amour, en écho au duo qui, au terme du Cantique des cantiques, renverse mort et Shéol (cf. la parole : « l'amour fort comme la mort et le zèle terrible comme le Shéol ») pour laisser advenir l'union du dieu et de son Assemblée en une Alliance nouvelle (le sceau sur le cœur de la fiancée). C'est par cette union libre du désir et de la vérité que brille le miracle, comme comble aussi (puisque je rappelle qu'Esther est ici le septième des Ecrits engagés par le Talmud).

Voilà déjà un bel exemple de spéculations enjouées sur des titres de livres du TaNaK, il sert de prélude et de justification à celles qui viennent concernant les titres des Ecrits/Kéthoûvim, et plus généralement de l'ensemble des livres qui souillent les mains.

Je récapitule désormais mes onze titres des Ecrits-Hagiographes, dans l’ordre devenu « canonique », sans omettre toute la richesse des possibilités de spéculations de leur ordre et mouvement, comme l’exemple précédent l'a prouvé. J’en établis la mesure chiffrée, de même que pour les cinq rouleaux du Pentateuque ou celui des douze Prophètes considérés ensemble, ou encore comme pour la mesure au roseau des titres des Prophètes au complet :
ThHLYM MShLY ’YWB ShYR HShYRYM RWTh ’YKH QHLTh ’SThR
DNY’L ‘ZR’ DBRY HYMYM (Psaumes, Proverbes, Job, Cantique des cantiques, Ruth, Lamentations, Qohéleth, Esther, Daniel, Ezra, Paroles des jours).
Ils ont pour gR 63(0) qui est aussi 63.

> Preuve :
> gR=22+5+12+10+13+13+21+12+10+1+10+6+2+21+10+20+5+21+10+20+10+13+20+6+22+1+10+11+5+19+5+12+22+1+15+22+20+4+14+10+1+12+16
> +7+20+1+4+2+20+10+5+10+13+10+13 = 63(0).
> Explicitons ce pourquoi nous privilégions ici le titre ’YKH/Eykah par rapport à Quinôth/lamentations, les deux servant diversement la méditation des écrivains hébreux. Le titre de Quinôth a pu être privilégié en lien à la lecture du temps du rétablissement/zaman tiqqoûn (ThYQWN anagramme exacte de

QYNWTh) comme jeu sur l'acrostiche des titres des six ordres de la Mishnah (je l'explicite juste après). Ses occurrences talmudiques sont très rares : SPR QYNWTh (livre des Lamentations) ne sert que deux fois, en Haguiga 5b et Mô‘êd Qatan 26a. Comme Eykah est le premier mot du rouleau, il n'est pas impossible que c'en fût primitivement le titre. De plus, je rappelle que eykah (bien qu'avec une autre prononciation) est le petit mot que le dieu adresse à Adam au moment où, dans le récit de la Genèse, il lui pose la question fatidique : « Mais où (eykah) es-tu ? ». De là commencèrent stupeurs et tremblements de « notre » condition de mortel, et le négatif nécessaire à la condition historique, pouvant aller jusqu'aux Lamentations et leur renversement en Tiqqoûn... Précisons : il n'est pas improbable que Quinôth ait été donné comme titre à Eykah seulement dans certains contextes précis, d'effervescence messianique (autour du second siècle) par exemple. Ainsi, le Talmud a pu aussi privilégier ce sens de Lamentations suite à la destruction du Temple en 70 et surtout suite à la Tempête de 133, laquelle mit très durement à l'épreuve les pharisiens (leurs ramifications rabbiniques…), alors que la destruction du Temple en 70 mit à l'épreuve en premier lieu les sadducéens, au point de provoquer leur disparition, sans pour autant dire, bien évidemment, que la destruction du Temple n’ait pas non plus, et au plus haut point, éprouvé (au sens fort, de l'épreuve comme comble du mal) les pharisiens… Je fais le choix ici de conserver le titre classique de Eykah pour toutes ces raisons sans omettre d'ajouter que les deux titres pouvaient très bien coexister dans le midrash, Quinôth étant une manière plus

déterminée et connotée symboliquement de nommer le rouleau d’Eykah.

Je retrouve à nouveau le 63 du prophète et de HYShW‘H/hayôshoû‘âh (5+10+21+6+16+5= 63), la victoire, le Salut accompli par la Nouvelle Alliance et son Sauveur, et de tout le somptueux réseau gématrique qui s'en suit et que j'ai suffisamment déployé. Ce 63 est aussi celui du nombre de traités de la Mishnah, ou la gématrie de la pârâshâh/PRShH (subdivision du texte biblique pour la lecture synagogale), etc.

On peut noter à ce propos que les six ordres de la Mishnah (attribués à Hillel ?) offrent des spéculations de vol ascendant vertigineux.

ZR‘YM Zera‘im (semences) + MW‘D Moèd (fête, rendez-vous) + NShYM Nachim (femmes) + NZYQYN Nézikin (dommages) + QDShYM Kodachim (objets sacrés) + THRWTh Toharoth (puretés) ont deux notariques successives : ZMN/zeman, arranger, inviter, être préparé, terme, temps, époque, *et* NQT/nâqat, se procurer, tenir en main, recevoir, possession (d’un avoir). Ensemble, elles délivrent le sens de l’époque, le terme, où l'on se procure, où l’on reçoit, quelque chose comme l’époque de la réception ou de la possession, ou encore « prendre le temps [de l’étude ?] », selon M.-A. Ouaknin dans *Le Livre brûlé* (d’après le *Mishnéh Thora* de Maïmonide). Cette association de ZMN + NQT a pour gR 76 autrement dit BR’ShYTh qui, sauf erreur de ma part, est le premier mot de la Thora et l’un de ceux qui n’a de cesse d’occuper l’esprit des kabbalistes. Nous pouvons alors remarquer, comme

d’autres l’ont remarqué avant nous, que NQT/nâqat ayant pour anagramme ThQN/thâqan (en considérant l'interchangeabilité du têt et du thav), la racine du Tiqqoûn/restauration, cette notarique a été lue comme la venue de l'époque du Tiqqoûn, de la grande restauration.

De même, le TaNaK et ses anagrammes sensées (ThKN, KThN...) a pu être lu comme ce même ThQN, d'où découle le Tiqqoûn. Pour les amateurs de la chose kabbalistique, j'ajoute que l'acrostiche des six ordres ZMN+NQT, en le lisant ZMN+ThQN – en lien à l'époque du thiqqoûn/ThYQWN – a pour élévation ou relèvement mathématique : 7×7+13×13+14×14+22×22+19×19+14×14 = 1455. On se reportera à notre troisième étude pour voir fleurir toute la riche polysémie du réseau gématrique de ce 1455 ou 555 en lien au relèvement de l'Assemblée eschatologique (la Quéhilâh), au Saint le véritable (pour l’Apocalypse, le recréateur), ou à l'Adam cosmique et à l'unité des quatre mondes, etc. Une telle lecture des six ordres de la Mishnah selon les procédés de gématrie et notarique, n'a pas pu ne pas être consciente et voulue de la part des rédacteurs de celle-ci. La proximité avec l'emploi des procédés dans IV Esdras ou les Evangiles n'est pas fortuite, toutes ces œuvres sont issues d'une même époque de pleine floraison de la pensée hébraïque (entre premier siècle avant J.-C. et fin du second siècle). Il y aurait lieu ici de creuser encore un peu l'architecture globale des ordres de la Mishnah, telle qu'une expression talmudique en donne la mesure. La seule expression imagée présente dans le Talmud pour dire les six ordres en pleine constitution

mouvementée – et qu'il faut avoir les coudées franches pour interpréter – se trouve en (r)Haguigah 14a (en dehors du simple diminutif shas/ShS, acrostiche pour shesh sedarim/six ordres, lequel donne d'ailleurs deux fois 36...). C'est la formule « six coudées des ordres de la Mishnah »/Sh**Sh** 'MW**Th** SDR**Y** MShN**H**/shêsh 'amôth sidrêy mishnah. Ces coudées sont tout à fait centrales dans le registre lié à la mesure tel que je l'ai dégagé plus haut (mesure des livres, mesure architecturale et mesure des corps et des « âmes » sont analogues dans le vivant langage du midrash). Les gR et gC de cette formulation sont de 186 et 1716, soit deux fois 186, gématrie du Lieu, du Dieu ressuscité et de l'homme relevé ! Mais j'en déduis surtout la différence de ses gématries : 153(0), le 153 de HPSHt/haPessa(r)h (gC), la Pâque et Cie. On y retrouve également le 63 des 63 traités de ces six ordres ou plutôt six coudées. Enfin, l'expression a pour notarique finale ShThYH/shethiyâh, fondation (comme dans 'even shethiyâh, la pierre de fondement de la ville sainte, mais qui est aussi shethiyâh, la boisson des noces, du festin/mishthêh). Avec l'article hé devant, ce dernier a pour gR 63, indiquant que la fondation réside dans les 63 traités de ces six coudées des six ordres. Les six coudées, enfin, ne sont pas n'importe quelle longueur, mais bel et bien la longueur par excellence, celle du roseau à mesurer chez Ezéchiel (à mesurer la ville et les livres saints, ou comme ici leur redoublement mishnique) : « Et voici, en dehors de la maison, un mur tout à l'entour, et, dans la main de l'homme, *une canne à mesurer de six coudées* (qnêh hamidâh shêsh 'amôth), ayant [chacune] une coudée et une paume. Et il mesura la largeur

de la construction, une canne, et la hauteur, une canne. » (Ezéchiel 40, 5). La Mishnah comme redoublement de la Thora est ainsi comparée, par le sens des « six coudées », à la canne à mesurer, au divin calame ici tenu dans la main de cet homme (’ish) d'Ezéchiel qui est un homme du dieu (’ish ha’elohim), titre que portait déjà Moïse dans le Deutéronome.

Après cette parenthèse, je reprends mes onze titres des onze écrits pour affirmer que leur gC est de 44(9)1.

Preuve :
gR=400+5+30+10+40+40+300+30+10+1+10+6+2+300+10+200+5+300+10+200+10+40+200+6+400+1+10+20+5+100+5+30+400+1+60+400+200+4+50+10+1+30+70+7+200+1+4+2+200+10+5+10+40+10+40 = 44(9)1.

Remarquons que 9+1=10, d’où nous obtenons **441, la gC de ’MTh/’émeth, la vérité-fidélité elle-même**, celle de la foi de même racine, la ’émoûnah, la vérité de la Révélation des écritures sacrées, celle des Ecrits de vérité qui est donc aussi l'une des vérités kabbalistiques des titres des Ecrits. Ne me reste qu’à faire la somme de cette gR et de cette gC des onze Ecrits : 630+4491 = 5121, or 5+1 = 6, donc il s’agit de 621, nombre **qui n’est autre que la gématrie ultra essentielle de HYWM (5+10+6+600), le Jour, celui de YHWH**, de l’accomplissement de la Thora, de la venue messianique portant à sa perfection le triomphe eschatologique, chant qui est l’essence même des bienheureux Prophètes. Signalons que ce 621 est encore une fois le 63 de la prophétie (NBW'H/névoû'âh), de la pârâshâh liturgique, de la promesse eschatologique (autre lecture tout aussi

efficace de ce 5121 : **513, gC de l'union du fiancé et de la fiancée, (r)hathan et kalâh**).

Anamnèse de la totalité :
Je n'ai plus désormais qu'à récapituler l'ensemble des vingt-quatre livres qui composent le TaNaK dans sa version plus typiquement pharisienne (d'autour de Yavnéh), depuis la Création de la Genèse jusqu'aux derniers versets des Chroniques, cette spirale vertigineuse de versets virtuoses, celle en trois temps, et qu'à amener au jour la gC de leur ensemble de lettres miraculeuses :

BR'ShYTh (Genèse), ShMWTh (Exode), WYQR' (Lévitique), BMDBR (Nombres), DBRYM (Deutéronome) ;

YHWSh' (Josué), ShWPTYM (les Juges), ShMW'L (Samuel), MLKYM (les Rois), YSh'YH (Isaïe), YRMYH (Jérémie), YHtZQ'L (Ezéchiel), ShNYM 'ShR (Shénêm 'Âssâr, alias les douze « petits » prophètes) ;

ThHLYM (Psaumes), MShLY (Proverbes), 'YWB (Job), ShYR HShYRYM (Cantique des cantiques), RWTh (Ruth), 'YKH (Lamentations ou plutôt « Quoi ? »), QHLTh (Qohéleth), 'SThR (Esther), DNY'L (Daniel), 'ZR' (Esdras), DBRY HYMYM (Chroniques).

Ici, seule m’intéresse cette preuve incomparable, cette pierre de touche qu’est la gématrie classique de l’ensemble :
gC= 2480 (pour la Thora) + 3139 (pour les Prophètes) + 4491 (pour les Ecrits) = **1(0)11(0).**
Ce nombre se ramène – par suppression légitime des zéros – à **111, la gC de ’LP, l’Aleph !**
C’est là la première des lettres de l’alphabet divin. Du point de vue du symbolique, elle est le condensé de toute la Sagesse, l’expression de la vie même de la langue, aleph qui signifie en outre enseigner, étudier, et étudier quoi si ce n’est la Thora au sens large, le TaNaK, le fondement même de l'étude !

Dans l’Aleph/’LP se devine d’ailleurs ’L/dieu et la lettre P, la bouche-parole, cette première dame des lettres – l’élue du Roi – étant alors audible comme la parole du dieu.

Ainsi le Livre, le TaNaK, est-il lisible dans l'universalité de sa conception en tant qu'expansion totale de la lettre qui contient tout texte, en tant qu'ampliation infinie de l'Aleph et de sa science, de la première lettre de l'alphabet dont nous allons maintenant savourer le nectar, le divin miel, l’ambroisie.

Je signale ainsi, en passant, que la conception mallarméenne du Livre comme « expansion totale de la lettre » est profondément hébraïque à considérer les enseignements secrets de la kabbale, et ce n’est pas la seule des remarques de Mallarmé qui puisse être rapprochée de la poétique hébraïque, loin de là, ce qui est fortement lié à sa prédilection toute élective pour le Livre, les lettres, les blancs qui « assument l’importance », etc.

De la science de l'Aleph :
Je cite ici pour preuve de ce 111 et *in extenso*, Bernard Dubourg dans *L'hébreu du Nouveau Testament* (p 184 et 185) :
« Ça n'est pas non plus par hasard que la somme arithmétique des initiales de tous les mots de ce début du prologue de Jean vaut 111 ; 111 est (outre la gématrie de 'LP, l'*aleph* qui figure *en-tête* de l'alphabet hébraïque) la somme des rangs des finales de tous les mots de Genèse I, 1 :
- initiales du début du prologue de Jean : B+H+H+W+H+L+W+H+H+H+H+B+L = 2 + 5 + 5 + 6 + 5 + 30 + 6 + 5 + 5 + 5 + 5 + 2 + 30 = 111 ;
- gématrie (classique) de 'LP : 1 + 30 + 80 = 111 ;
- finales de *Genèse* I, 1 : Th + ' + M + Th + M + Th + Sd = 22 + 1 + 13 + 22 + 13 + 22 + 18 = 111 (gématrie par rangs). »
Où l'on voit, en clair comme de l'eau de roche, que ce 111 et cet Aleph sont loin d'être accessoires, anecdotiques ou secondaires.

Sur ce 1(0)11(0), résultat de tout le TaNaK, selon l'exposé ancestral de ses vingt-quatre noms, j'ajoute que ce nombre, en supprimant seulement le second zéro, devient 1011, soit la gC de la «Thora de»/ThWRTh (la formule consacrée étant la Thora de Moïse avec ce terme à l'état construit).

> Preuve : pour « la Thora de » HThWRTh = 5+400+6+200+400 = 1011 (gC).

Ce 1011 ou 10110 est également 1101, 1a gC de 'RSd/'érets, la terre, le pays, celui de la Création de la

Genèse, du ’érets Israël (terre d’Israël), mais aussi le monde, l’intégralité cosmique.

Preuve : ’RSd = 1+200+900 = 1101, en gC avec tsadé final.

Quand je parle ici d’intégralité cosmique, ce n’est pas en vain. Je le prouve en éclairant la fameuse formule apocalyptique désignant le contenu de la Création entourant le trône de dieu : « Et je vis : et j'ouïs une voix de beaucoup d'anges à l'entour du trône et des animaux et des anciens ; et leur nombre était *des myriades de myriades et des milliers de milliers* » (Apocalypse 5, 11).

L’expression soulignée provient en droite ligne de Daniel :

« Un fleuve de feu [d’où vient le Dinour de la littérature des Palais !] coulait et sortait de devant lui. Mille milliers le servaient, et des myriades de myriades se tenaient devant lui. Le jugement s'établit, et les livres furent ouverts. » (Daniel 7, 10).

Dans l'hébreu de l'Apocalypse, « myriades de myriades et milliers de milliers » devient RBBTh RBBH W’LPY ’LPYM/rvâvâth rvâvâh v’alphê ’alâphim de gC **11(0)1** comme la terre/’RSd (le ’érets d’Israël), l’univers dont le trône est le centre.

Ces myriades d’anges, hébreu RBBH/rvâvâh, ont leur importance pour nos nazoréens de Jésus puisque RBBH a les deux mêmes gématries 29/209 que BWR’, le recréateur (terme technique typique d'Isaïe, on le trouve par exemple *par trois fois* en Isaïe 65 versets 17 et 18 :« Me voici, recréant [bôrê', recréant car il avait déjà créé les cieux et la terre en Genèse 1,1] de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et on ne se souviendra plus de ceux qui ont

> précédé, et ils ne monteront pas au cœur. Mais réjouissez-vous et égayez-vous à toujours de ce que je vais recréant (bôrê’). Me voici, recréant (bôrê’) Jérusalem [d'où la nouvelle Jérusalem, la Jérusalem *recréée*], une jubilation, et son peuple, une joie. »). Ce 29 est celui du nom nouveau/YHtWH (le 26 de YHWH + 3), de son miracle permanent.

Pour donner à nouveau un résultat central de l’Apocalypse de Jean, qui s’élabore continûment sur la base de la science de l’Aleph – aleph étant aussi le 'éleph, le mille des « mille ans » du règne messianique, ou son anagramme pele', le miracle, la merveille –, et parce que plus loin nous montrerons comment l’Apocalypse entend accomplir les vingt-quatre livres en une agape de jouissance sans précédent, j’ouvre cette Méguillâh et j’y lis : « Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire ; voici les noces de l'agneau ; et sa femme s'est préparée » (Apocalypse 19, 7).

L’expression que j’ai soulignée se rétrovertit en fait en HNH MShThH ShH/hinêh mishthêh séh /« voici les noces (le festin) de l’agneau », dont les gR et gC sont une confirmation flagrante, une déflagration affirmative :

gR= 5+14+5+13+21+22+5+21+5 = **111**,

et gC= 5+50+5+40+300+400+5+300+5 = **111(0)**.

Les noces de l’agneau sont la lecture du Livre (et donc des livres) selon la science de l’Aleph : n’est-ce pas ce à quoi présentement nous nous attelons ?

Mais l'Apocalypse chérit si singulièrement cette science de l'Aleph que je n'ai aucun mal à y débusquer un autre exemple :

« Et il me dit : C'est fait. *Moi, je suis l'alpha et l'oméga,* le commencement et la fin. À celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie. » (Apocalypse 21, 6 ; je souligne.)
Le Je suis (’Ani Hoû’ a pour gR et gC 37 et 73 comme HtKMH, la Sagesse) qui s'exprime ici, pour dire qu'il est le duo qui nous intéresse, est la Sagesse en chair et en verbe, identifiée dans son mouvement intrinsèque à l'ensemble de l'alphabet, de l’Aleph au thav (le ’ôth/’WTh, le miracle, le signe), alphabet qui de même qu'il précéda la Création, précède ici la recréation complète et illuminante (la lumière de la Thora brûle en elle-même, sourd au-dehors, éclaire tout l'univers). Il est par conséquent le principe (créateur enjoué de la première création) et la fin (le sôph de la fin des temps) : la fin est l’affirmation de ce qui n’était contenu qu’en soi dans le principe, qui est essentiellement résultat ; ce n’est qu’à la fin que le principe est ce qu’il est en vérité.

Le duo pour dire le commencement et la fin est probablement R'Sh/SWP (principe/fin), par midrash sur l'Ecclésiaste : « il a fait toute chose belle en son temps ; et il a mis le monde dans leur cœur, de sorte que l'homme ne peut comprendre, depuis le commencement jusqu'à la fin (mêrôsh v‘ad sôph), l'œuvre que Dieu a faite. » (Ecclésiaste 3, 11). Cette perle intervient juste après l'énoncé des vingt-huit temps dont nous verrons plus loin le sens eschatologique.
Ce duo me serait confirmé par les gR et gC de l'expression complète rétrovertie : « Je suis l'Aleph et le thav, le commencement et la fin » devient en effet *in fine* ’NY HW’ H'LP WHThW HR’Sh WHSWP. Ses gématries sont :

gR=1+14+10+5+6+1+5+1+12+17+6+5+22+6+5 +20+1+21+6+5+15+6+17 = 2(0)7 ; et gC=1+50+10+5+6+1+5+1+30+80+6+5+400+5+ 200+1+300+6+5+60+6+80 = 126(9) (1269 qui peut être lu comme 189 ou 126, qui se réduit à son tour à 36), soit, par exemple, les gématries 27/126 équivalentes du duo 27/36 gR respectives de HtSD/amour et ’MTh/’émeth, fidélité-vérité, le duetto de l’accomplissement messianique de la Thora selon l’Evangile de Jean. Un tel sceau kabbalistique confirme cette rétroversion. Comme souvent dans l'Apocalypse, la gématrie scelle le trésor d'une expression, d'un verset, voire de sentences plus développées comme nous le verrons.

Sondons maintenant notre « Je suis l'Aleph et le thav ».

C'est 'NY HW' H'LP WHThW dont la gR est l'élément que nous retenons ici :

1+14+10+5+6+1+5+1+12+17+6+5+22+6 = **111**, notre sésame du royaume de la science de l'Aleph, science de la Création et recréation en Sagesse, avec l'alphabet.

Un exemple plus biblique ?

Nous avions vu que le Deutéronome, alias Dévârim, portait le nom de mishnêh hathôrâh (expression de Deut. 17, 18).

Ce titre translittéré est MShNH HThWRH :

de gR=13+21+14+5+5+22+6+20+5=**111**, et de gC=40+300+50+5+5+400+6+200+5=**1(0)11**.

Par deux fois la science de l'Aleph ! Sachant que le redoublement de la Thora signifie aussi la seconde Thora qui accomplit la première, je vous laisse conclure à bon droit.

Encore ?
J’ouvre donc le registre mental où viennent s’inscrire mes multiples notes de lectures bibliques, comme un vol tourbillonnaire apparemment désordonné d’hirondelles joyeuses – ces « oiseaux sacrés » – se pose soudain, avec une précision scientifique, sur tel ensemble de branches et de feuillages propice au repos et à la délectation, ou plutôt avec la même brièveté intense par laquelle l’œil saisit telle suite savante de signes jouant sur la page d’une partition de musique offerte à son regard :
« Et il arriva, le soir, que des cailles montèrent et couvrirent le camp ; et, au matin, il y eut une couche de rosée autour du camp ; et la couche de rosée se leva, et voici sur la surface du désert quelque chose de menu, de grenu, quelque chose de menu comme la gelée blanche sur la terre. Et les fils d'Israël le virent, et se dirent l'un à l'autre : *Qu'est-ce que cela ?* (מן הוא) Car ils ne savaient ce que c'était. Et Moïse leur dit : C'est le pain que l'Éternel vous a donné à manger. » (Exode 16, 13 à 15).
C’est la seule occurrence de cette expression, soulignée par moi, de toute la Thora. Elle désigne la manne comme questionnement et se prononce « mân hoû’ ». L’ensemble de la tournure « qu’est-ce que cela, car ils ne savaient ce que c’était » est **M**N-**H**W’ **K**Y **L**’ **Y**D‘W (racine de la science-amour, da‘ath) **M**H-**H**W’/man hoû’ ki lô’ yâd‘oû mah-hoû’ de notarique initiale MH KLY MH/« quoi vase-instrument-vêtement (de) quoi ». Autrement dit, le questionnement a pour instrument le questionnement, sans fin, celui-ci est un mouvement tournoyant

incessant, jamais figé ; mais, il est aussi tel un vase qui toujours reçoit du questionnement sans jamais en déborder, sachant toujours se contenir, à l'inverse du métaphorique tonneau des Danaïdes signifiant, quant à lui, le mauvais infini qui toujours se dévide sans pouvoir jamais se contenir ; ou encore, peut-on dire qu'il y a toujours du questionnement revêtant du questionnement, du quoi à découvrir à l'intérieur du quoi, dans le sens où mettre à nu signifie révéler.
Mais, si je me concentre à présent sur man hoû', j'observe que la formule comporte un Aleph (=1000), j'en pose donc la gC : MN HW' = 40+50+5+6+1000 = **11(0)1**, le 11(0)1 du 'érets, de la terre de l'entière Création, et surtout, le 111 de l'Aleph grâce auquel le résultat est scellé et dévoilé.

En suivant le sillage luisant de ce verset, j'ouvre désormais mes yeux sur la réponse de Moïse qui n'est pas réponse statique, mais incisive incitation au questionnement : « lui le pain que donne YHWH pour vous pour nourriture-dépense »/HW' HLHt**M** 'Sh**R** NTh**N** YHW**H** LK**M** L'KL**H**/hoû' hale(r)hem 'asher nâthan YHWH lâkem l'âklâh. Nouvelle notarique, finale cette fois-ci, que j'obtiens en opérant une infime permutation de deux lettres : 'MR HN MH/'amar hên mâh, « dire voici quoi », parler, énoncer, tel est le Quoi, le questionnement se mouvant par amour de la vraie manne, du feu de son essence. Par ses finales, la notarique forme à son tour le mot RNH/rinâh, « cri de victoire, chant de joie ». La manne est bien le « non-argent » comme l'affirme Stéphane Zagdanski dans *De l'antisémitisme*. Elle est le questionnement, le mouvement incessant du quoi, tel qu'en lui-même comme à travers les

textes sacrés et les paroles de la parole. C’est le quoi qui tisse l’étoffe dont l’homme se fait. Il ne se monnaye pas. Et si l’argent est bien « la vie de ce qui est mort se mouvant en soi-même », autrement dit la décomposition ou la corruption, la manne est la vie du texte vivifiant qui n’a de cesse de se faire agissante, de se concevoir et, suprêmement incorruptible, de jouir de soi, éternellement ! Je conclus : le pain donné à manger, je ne sais par quelle facétie de mon esprit que vous jugeriez à bon droit diablement perverti par le midrash, me rappelle cet autre pain du questionnement que le Christ donne à manger (même verbe hébreu L’KL/le’ekôl) à ses thalmidim, et qui n’est autre que son enseignement messianique, sa lecture inouïe de la Thora. La manne MN a aussi pour gR 27, celle de ’WR/’ôr, lumière-joie du divin ou de RZ/râz, secret, ce qui fait qu’elle est comparée à la lumière du dieu vivant, de sa Thora. Enfin, man hoû’/MN HW’ a pour gR 39, celle de YHWH ’HtD, le dieu Un, la gC de TL/tal, la rosée (présente deux versets avant man hoû’, la manne en provenant, ou y étant contenue comme dans un écrin de diamant), le 39 gR de la révélation/HNGLH, etc.

Une nouvelle excavation dans les galeries secrètes de cette mine de diamant qu’est la Thora ?

Il y a, comme chacun sait, un voile ou rideau entre le saint et le saint des saints dans le Temple, ou plutôt déjà dans l’arche d’Alliance de l’Exode :

« Et il apporta l'arche dans le tabernacle, et plaça le voile qui sert de rideau (pârôketh), et en couvrit l'arche du témoignage, comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse. » (Exode 40, 21). Eh bien, levons ce rideau pour inspecter l’invisible, osons entrer dans le saint

des saints du midrash ! Pour y voir plus clair, il suffit en effet d'établir le plérôme du voile, ce qui permet au passage d'affirmer de nouveau cette méthode kabbalistique : PRKTh se développe en PH RYSh KP ThW, dont la gC est de 85+510+100+406 = **11(0)1**, l'Aleph, condensé de la Science des écritures, le 'RSd (la terre) et Cie !

La gR de ce dévoilement du voile est de 129= 'DN, l'Eden des réjouissances du Verbe alchimique.

Un exemple plus talmudique ?

Babli Berakôth 8a : « R. Hiyya ben Ammi au nom de 'Ulla : " Depuis le jour de la destruction du Temple, le Saint béni soit-Il est seul (BLBD) au monde avec les quatre coudées de Halakah " ».

Ces quatre coudées de halakah, il semble judicieux de les identifier avec les quatre tendances rassemblées à YBNH pour relever le Temple détruit par leur union, sens qui s'accorde aussi avec celui de ce texte et avec les quatre coudées de mesure de l'intérieur du Temple chez Ezéchiel : « Et la montagne de Dieu avait quatre coudées, et, depuis le lion de Dieu en haut, les quatre cornes. » (Ezéchiel 43, 15). Cette formule exprime donc et condense le Temple spiritualisé formé à partir de Yavnéh. Or, ces quatre coudées de halakah/ארבע אמות של הלכה/'arba' 'amôth shel halakah ont pour gC **111**(0), le 111 de **la science de l'Aleph**. Le BLBD/« tout seul » qui accompagne la proclamation des quatre coudées peut encore être interprété comme dans/par + seul, unique. Les quatre coudées sont rassemblées en une unité, celle du Temple selon Ezéchiel, celle de Yavnéh (YBNH, un tétragramme)

renouvelant le Temple détruit, unité que scelle la science de l'Aleph, celle de l'écriture même. Encore une fois, tout se tient.

Mais, pour couronner ces exemples, je reviens au Néant lumineux de ma première salve initiatrice. Nous avions vu alors que le ’êyn (néant, personne, qui est aussi le créateur) a pour maturation (riboû‘a) la Sagesse même, par ses deux gématries, 37 et 73. J’ajoute juste que l’on peut donner un tour de plus à ce premier raisonnement en procédant aussi à la maturation du SWP/sôph qui accompagne le ’êyn formant ce raccourci syntaxique qui a pour nom Eyn Soph ou Infini :
S trois fois, W deux fois et P une fois.
Alors, la maturation complète de l’Eyn Soph donne pour gR 37 pour Eyn, et 74 pour Soph, soit au total 111 !
L’Aleph est la maturation même de l’Eyn Soph, de l’Infini primordial précédant la Création, sachant de plus qu’il est présent secrètement par la gématrie des finales de Genèse 1,1 ou comme celle de la première séphirah selon le Zohar, Kether Elyôn (la Couronne suprême).
Nous pouvons en déduire, où que l'on regarde – TaNaK, Nouveau Testament et apocryphes, Mishnah, Talmud, Zohar –, que la science de l’Aleph est une manière de dire, condenser et représenter le savoir suprême de l’art de créer et de recréer en hébreu.

Ce que j’appelle (arbitrairement ? que non pas ; mais… patience, lecteur : tu ne vas pas tarder à faire la

connaissance de l’un de mes précurseurs en cette matière, si tu ne le connais pas déjà) *la science de l’Aleph* constitue la condensation concrète de la kabbale, qui, nous ne le répéterons jamais assez, « n’est pas une pratique fumeuse », mais « le cœur même, l’épicentre de la science du Livre, sa Sagesse – la Sagesse et de sa production et de sa lecture et de sa pratique (et non pas seulement de sa lecture, comme on le croit et le dit trop souvent) ». Elle est sans doute aussi ancienne que celle-ci, c’est-à-dire bien plus ancienne qu’on ne le croirait si l’on voulait bien y penser ; mais à une époque où l’on a réduit la pensée au calcul, on a bien autre chose à faire que penser, puisqu’il y a maintenant des ordinateurs pour ça ; et acheter la Bible dispense de la lire, tandis qu’il faut quand même « scanner » le Zohar, ainsi que l’expliquent de prétendus rabbins aux caves célèbres ou fortunés qu’ils escroquent. On n’a de cesse de l’ignorer, et pourtant l’œuvre de la science de l’Aleph est très belle…

L’un des passages les plus célèbres et les plus clairs du Zohar est celui où chacune des lettres se présente devant le créateur (dans l’ordre *inverse* de l’alphabet), afin d’être élue comme principe de la Création. L’Aleph vient en dernier, une fois que le bêth, principe de brêshith (par ou dans le principe), premier mot de Genèse 1, 1, a été choisi. Voici ce que le créateur dit alors à l’Aleph :
« Aleph, Aleph, en dépit du fait que Je créerai le monde avec la lettre bêth, tu seras la première de toutes les lettres [’ThWWN commence par un aleph]

de l’alphabet, Je [’ThN, même remarque, ce Je divin étant d'ailleurs inclus dans les lettres avec lesquelles il joue] n’aurai d’unité [YHtWD’/yi(r)hoûda’, unité de la pensée juive, mot qui se termine par aleph – les aleph sont fréquents en araméen – et assone avec yehoûdah, juif-hébreu, mais aussi Juda] qu’en toi, *et tu seras aussi le commencement [YShRWN yeshoûroûn] de tous les calculs [KL-HtWShBNYN] et de toutes les œuvres [WKL-‘WBDYN] du monde [D‘LM’, où se devine l’hébreu ‘ôlam]. Toute unification [KL-YHtWD’/kal-yi(r)hoûda'] reposera dans la lettre Aleph seule.* » (Zohar 3a, je souligne.)

Déterminons davantage le contenu de ce discours tout en glosant : l’unification YHtWD’ est aussi la religion juive en général, et c’est le YHtYD/ya(r)hid désignant le dieu unique, Un comme l’Aleph est Un ; ici Ht(W)ShBNYN/(r)heshbôn (de racine HtShB penser, méditer, considérer, respecter, compter, etc.) désigne les calculs, les nombres, les mesures et plus particulièrement les calculs des valeurs numériques des lettres (mais il désigne aussi les rétributions divines à la fin des temps, pour le meilleur, ou pour le pire), ce qui s’accorde d’autant mieux avec notre sujet que YShRWN/yeshoûroûn, commencement, qui est aussi la fermeté, la droiture, fait calembour avec ce terme désignant les calculs kabbalistiques. L’Aleph par sa science est ainsi le principe ferme de tous les calculs de gématrie et de toutes les œuvres, le principe de la science du dieu un et du judaïsme !

Je rappelle encore que si la Création commence par bêth, la Révélation au Sinaï, qui lui est d’ailleurs comparée par le midrash (cf. Genèse Rabbah),

commence par l’Aleph initial de Anokhi, le Je royal de la première des dix paroles, du « Je suis l’Eternel ton dieu qui t’ai fait sortir d’Egypte. »
L’Aleph qui est au principe de toutes les œuvres et de tous les calculs est ainsi d’abord au principe de la Révélation, de la sortie hors idolâtrie.
Pour dire un peu mieux ce que j’entends par science de l’Aleph, formule qui aura pu vous surprendre, je me propose, sans m’en émouvoir, de vous en livrer le sens en exhumant la richesse à tort ignorée de cet Aleph et de sa science, celle de l’alphabet, et par ce biais, celle de la lecture, de l’écriture, du chiffre et du compte, opération une et multiple formant le nerf de cette guerre de logique bien imprévue qu’est la kabbale.

> Comme je l'ai déjà dit, écartant tout éventuel malentendu, j’emploie kabbale au sens des procédés *compris* dans les règles herméneutiques de l’écriture du midrash ; mais en insistant, une fois de plus, sur le fait qu’elle n’est pas, « d’abord, l’art de lire le Livre tenu pour sacré », mais, « d’abord, l’art de l’écrire ». Je ne parle donc pas ici de la Kabbale en tant que redéploiement de la kabbale à partir de sa floraison médiévale, dont l’indestructible chaîne de diamants rassemble des figures aussi diverses qu’Isaac l’Aveugle, Louria ou Rabbi Na(r)hman.

Si j’attends que l’on m’explique les deux citations qui suivent, tirées de textes apocryphes, et qui semblent présenter la science de l’Aleph comme la vraie doctrine, et même comme celle qui serait la plus caractéristique de l'enseignement fondamental de Jésus, je risque fort de devoir attendre longtemps. Je n’attends donc pas.

Mon lecteur comprendra à cette occasion à quel point l’appellation « apocryphe » dut être commode chez les « chrétiens » (d’Augustin à Bossuet et au-delà, en passant par Benoît et Thomas d’Aquin, que Bernard Dubourg a, en toute rigueur, mais non sans ironie, définis, fort à raison, comme non chrétiens), comme les guénizoth l’ont été à des titres très divers chez les Juifs d'Israël (puisque la racine GNZ de guénizâh signifie non seulement enfouir un trésor, le cacher afin de le préserver, mais également prohiber la lecture, rendre un livre « apocryphe », voire « faire disparaître » !).
Voici donc mes deux armes, la première jaillit du fourreau de *L’Evangile de l’enfance selon Thomas*, la seconde du *Pseudo-Matthieu*.
« Si tu es vraiment maître et si tu connais [hypothèse : ’M ’ThH YD‘Th/’im ’athâh yada‘ethâ] les lettres,

Ce sont les ’othioth/’WTh(Y)WTh, avec aussi les sens de signes ou de miracles. Voyez encore le livre *Othioth de Rabbi Aquiba*, ou d’autres textes d’explicitation de l’alphabet – par exemple celui de Ben Ezra, bien qu’il soit plus tardif. Nous manquent ici d’hypothétiques *Othioth de Rabbi Iéshoû‘a Masshia(r)h*, qui furent probablement orales… Dans la version B de celles d’Aquiba ben Yôsseph, l’on trouve que l’Aleph se déploie en l’acrostiche למד פיך אמת/’emeth lâmad pikâ/ “Ta bouche apprend/enseigne la vérité-fidélité”, qu’il est le principe de la ’émoûnah/foi, ainsi que de la parole créatrice du Dieu, la ’imrah/’MRH – ce qui explique au passage qu’il soit d’avant le bêth initial –, ou encore s’y voit-il qualifié de prince et principe de toute existence, etc.

dis-moi quel est le sens de l'Aleph et je te dirai quel est le sens du bêth. »
Cette question est tout innocemment posée par un Jésus jouant avec le vent, causant avec le nuage, et s'enivrant en chantant du soleil de la Sagesse, emporté par l'Esprit sur la voie ascendante de sa divine instruction. Face à lui, un rabbin émérite, somme toute éminent, pétri de sérieux, de discipline formelle, de bonnes intentions, sûr de son fait et de sa prétention, feignant sourire aux lèvres de ne point redouter l'irréductible et miraculeux bambin. Mais, hélas, hélas, ce maître est si peu maître de la nouveauté et de la hardiesse qu'exige la situation qu'il ne parvient ni à convaincre, son savoir s'avérant fade, ni à beaucoup éblouir de ses trop ternes lumières celui qui n'est autre que « la lumière des hommes » ! Car seul celui-ci, le rabbi des rabbi, bien que n'étant encore qu'un enfant – mais il est le Royaume au commencement de sa venue sur cette terre –, maîtrise la science, la da'ath de l'Aleph, cette porte s'ouvrant sur le château périlleux et inexpugnable de la science de l'alphabet, de l'écriture, du chiffrage, de la Création et de la recréation cosmique totale comprise dans le Verbe.

Je précise que dans les exemples puisés à la fontaine des apocryphes où Jésus interroge quant au savoir des lettres, c'est bien le verbe YD' qui est présent, le verbe de la science du « bien » et du « mal » de la Genèse, le verbe à la racine de la gnose des Hébreux. Représenter la quintessence incarnée du savoir par des enfants virtuoses est un magnifique lieu commun du Midrash : cf. Genèse Rabbah 1, 11 où des enfants étudient les cinq lettres finales de l'alphabet à la place des sages absents ce jour-là

> pour cause de tempête les empêchant de se réunir, etc. Cette enfance métaphorique est le Génie de la poésie hébraïque ne cessant de retrouver sa source, eaux claires et diaphanes, intarissables et profondes où flamboient, chantent, vivent et palpitent les myriades d'éclats dorés de la joie divine, de Sa Sagesse.

D'où la nécessité de commencer par connaître la magie vraie de cette science « aléphique », avant d'aller plus loin. Car c'est par elle qu'on peut créer, élever l'Adam depuis la poussière jusqu'au verger. C'est pourquoi aussi le 111 de l'Aleph est présent sous les finales de Genèse 1, 1, puis sous les initiales de Jean 1, 1+2, comme principe secret.
Voici mon autre exemple :
« Jésus leur dit encore : " ceux qui ne connaissent [racine yada'] pas Aleph, comment peuvent-ils dire thav, les hypocrites [écho des « pharisiens hypocrites » des Evangiles]. Dites-moi ce qu'est Aleph et je vous croirai alors quand vous direz bêth. " ».
Suit de là une nouvelle réponse embrouillée du rabbin, bien incapable de saisir la moindre goutte de l'eau nouvelle qui lui est proposée, et pour cause, il en a oublié la source !

> Mais tous ces rabbins sont en même temps fascinés par le divin enfant si instruit… Qu'il est mignon n'est-ce pas ? Il a à peine douze ans et il connaît déjà mieux que nous des textes que nous scrutons de père en fils depuis des siècles… quel bel enfant noble et instruit… En effet, douze ans est l'âge à partir duquel, d'après le Talmud, un enfant doit *commencer* à s'instruire en vue de sa majorité ; c'est aussi l'âge du début de la puberté ou adolescence, âge où l'homme doit dompter son penchant au ra'/mal (!), et ce n'est pas un

hasard. Je cite ici, comme en aparté, en prenant mon temps, un exemple tiré de *l'Evangile du Pseudo Thomas* :

« Un maître d'école, du nom de Zachée [en fait un rabbin du nom de Zakaï...], qui se trouvait dans le quartier, entendit ce que Jésus disait à son père. Il était sidéré qu'un enfant s'exprimât de la sorte [il a dès le commencement – les douze ans – un savoir qui dépasse celui des adultes. Il y a en effet de quoi être sidéré : mais d'où lui vient un tel savoir ?].

VI.2. Peu de jours après, il aborda Joseph et lui dit : " Tu as un fils plein de sagesse et d'intelligence. Confie-le-moi. Je lui enseignerai ses lettres, et quand il les saura, je l'instruirai de toutes les sciences. Je lui apprendrai à saluer ses aînés, à les honorer comme des aïeux et des pères et à aimer les enfants de son âge. "

VI.3. Il énuméra donc à l'enfant toutes les lettres depuis aleph jusqu'à thav, avec beaucoup de soin et de clarté. Mais Jésus, levant ses yeux sur son maître Zachée, lui dit : " Toi, qui ne connais pas les significations de l'Aleph, comment veux-tu apprendre aux autres le bêth ? Hypocrite, enseigne d'abord l'Aleph, si tu le connais, et alors nous te croirons quand tu nous parleras du bêth. " Et il se mit à interroger son maître sur la première lettre, et l'autre ne savait que répondre.

VI.4. Et devant un grand auditoire, l'enfant dit à Zachée [ZK'Y qui signifie juste, innocent] : " Apprends, maître, la disposition de la première lettre et remarque ses lignes droites et ce trait transversal qui les rapproche et les unit, tandis qu'elles se joignent en leur sommet. Le caractère de la lettre א se compose de trois signes, de même importance, de même qualité et d'égale mesure. " [Nous pouvons ainsi souligner

l’importance de voir l’Aleph comme trine : soit composé de trois waw ו comme Jésus l’enseigne ici – ce qui donne à peu près la forme d’un oiseau, d’un « maître des ailes », et qui, au niveau des gématries, nous laisse avec trois fois le nombre six, triple présence qui peut aussi se lire comme le 666, nombre cardinal de Son enseignement kabbalistique, nous le découvrirons plus avant – ; soit d’un waw ו diagonal et de deux yôd י perpendiculaires comme le retient la tradition de manière plus classique (l’écriture de l’Aleph est sujette à de nombreuses variantes dans les trésors du génie du judaïsme, je ne retiens ici que ces deux raffinements). De même est-il essentiel de savoir que l’Aleph se développe en ’LP, soit en trois lettres dont la gC est de 111. Essentiel aussi de savoir qu’il est un et trine, que sa gC se divise par trois pour donner le 37 gR de HtKMH, la Sagesse ! Et jamais à cours de nuances, j’ajoute que les trois lettres qui se lisent comme formant l’Aleph, un waw et deux yôd, ont pour gématrie 26, soit le Tétragramme YHWH qui est ainsi lu *dans* cette lettre des lettres.]

VII.1. Lorsqu'il eut entendu l'enfant expliquer les significations si nombreuses et si profondes de la première lettre, le maître (le rabbi RBY) Zachée resta bouche bée [le mutisme momentané est aussi signe d'élection prophétique, cf. le père de Jean-Baptiste]. Après une telle réponse et un tel enseignement [talmud !], il se tourna vers l'assistance : “ Quel malheur et quelle pitié ! Je me suis couvert de ridicule [la honte BWSh est liée par inversion à la racine ShWB de la théshoûvah, conversion, retour, réconciliation] en attirant cet enfant chez moi.” » Pour conclure, voici comment le pauvre Irénée, piètre

père de la future *ecclesia* latine, passe à côté de la haute densité hébraïque de tels propos, les réduisant à de la vulgaire hérésie : « Outre cela, ils [les gnostiques, de l'Aleph ?] introduisent subrepticement une multitude infinie d'Écritures apocryphes et bâtardes confectionnées par eux pour faire impression sur les simples d'esprit et sur ceux qui ignorent les écrits authentiques [il est heureux que l'Eglise catholique en ait tout de même conservé...]. Dans le même but, ils y ajoutent encore la fausseté que voici : Lorsque le Seigneur était enfant et apprenait ses lettres, le maître lui dit, comme c'était la coutume : Dis alpha ; il répondit alpha. Mais lorsque ensuite le maître lui eut enjoint de dire bêta, le Seigneur lui répondit : Dis-moi d'abord toi-même ce qu'est alpha, et je te dirai alors ce qu'est bêta. Ils expliquent cette réponse du Seigneur en ce sens que lui seul aurait connu l'Inconnaissable, qu'il manifesta sous la figure de la lettre alpha [bien entendu, il s'agit ici de notre Aleph royal]. » (*in Contre les Hérésies*, livre I). En effet, la connaissance de l'Aleph est celle de la tête de l'alphabet, donc de l'Inconnaissable qui prélude à la Création. Celle-ci est d'ailleurs le but même des éons qui la constituent et l'organisent selon le plan divin (cf. *Traité Tripartite* de Nag Hammadi, texte dont on ne pourra pas dire qu'il a été trafiqué, remanié, expurgé, falsifié ou on ne sait quoi, vu qu'il a attendu patiemment dans une jarre pendant près de deux mille ans d'être découvert et enfin lu – et certes pas par des archéologues et autres prétendus spécialistes ès écritures, mais par ceux qui, ayant lu Dubourg, rétrovertissent et rétrovertiront ce texte splendide dans son hébreu primitif). Si Jésus connaît l'Inconnaissable suprême dont il provient,

d'avant sa naissance, dans le récit évangélique (cf. début de la *Pistis Sophia*), Inconnaissable qui est aussi l'Aleph, ce n'est pas par hasard, mais parce qu'il est YHWH, fils certes, mais YHWH, celui qui siège sur le trône céleste et qui est au principe du tout. Un passage du Zohar traitant du même sujet eût sans doute pareillement scandalisé Irénée (s'il avait eu l'occasion de le lire) ; passage approprié, puisqu'il clarifiera pour nous en quoi l'Aleph est l'Inconnaissable : « Au principe de tout est l'Aleph, le commencement et la fin de tous les degrés [entendez les séphirôth], celui en lequel ils sont tous gravés et qui est nommé « Un » ['HtD, commence par l'Aleph], afin de manifester que la tête de la divinité contient de nombreuses formes [puisque celles-ci sont tramées par les lettres de l'alphabet divin] tout en restant une [comme l'Aleph donc !]. C'est sur cette lettre que reposent les entités du bas, comme celles du haut. Le point supérieur qui couronne l'Aleph symbolise la pensée supérieure cachée, en laquelle est contenue, en soi, l'extension entière du firmament d'en haut. » (Zohar I, 21a). Allez, je vous livre un dernier éclat, pour bien enfoncer le clou, un exemple inédit en français, puisé des profondeurs anfractueuses de la Kabbale, en l'occurrence du *Pardes Rimonim*, deuxième porte, troisième section : « De plus, il y a des preuves indéniables de ce que “ en principe-en tête ” [brêshith] est la parole [ma'amar] de la Couronne suprême [Kether Elyôn, cf. sa gR de 111='LP, l'Aleph]. Tout d'abord, d'après le *Sepher Ha-Bahir* : “ Quelles sont les paroles ? La première est la couronne suprême, bénie soit-Elle, etc. ; la Sagesse vient en second, etc. ” Nous voyons

> bien que la couronne suprême fait partie du décompte des [dix] paroles et vient en tête. De plus, il n'y a pas de difficulté ici, car même si la parole « en principe-en tête » représente la Sagesse [(r)Hôchmâh], cela signifie aussi la couronne [Kether], dont – à cause de sa subtile acuité et de sa proximité avec la source [*i.e.* l'Eyn Soph] – une représentation est l'extrême pointe ['WQSdH] du yôd [considérée comme ne faisant pas partie de YHWH], mais cette parole est aussi l'Aleph [nous y voilà…], de la langue [MLShWN] le miracle [PL', pele', anagramme de cette lettre], il est aussi nommé : bien gardé ['MWN, 'amôn], secret [MWPL', mufla'], voilé [MKWSH, mekuse]. En outre, le bêth de brêshith est allusion secrète de la Sagesse [car, je le rappelle, la Sagesse est lue en Genèse 1,1], les pointes extrêmes de ce bêth sont tendues en direction de la couronne [KThR]. Nous le savons aussi de la bouche de Rabbi Aquiba : demandant au bêth « qui est ton créateur ? », celui-ci indiqua l'extrême pointe de l'Aleph, ce qui signifie qu'étant lui-même la Sagesse, le bêth pointe ainsi en direction de l'Aleph [comme principe de l'émanation, 'atsiloûth, qui commence par cette lettre divine]. » Est-ce assez clair ?

Ici, d'ailleurs, il y a présence implicite des deux thémoûrâh essentielles de la langue sainte : la thémoûrâh ab gad (l'Aleph changé en bêth, etc., ou comment passer de l'Aleph au bêth, connaître le bêth une fois connu l'Aleph) ; et la thémoûrâh at bash (l'Aleph changé en thav, dire le thav ne se peut sans connaître l'Aleph et sa science rythmique !). Ce sont les deux thémoûrâh essentielles pour ces gnostiques hébreux et qui signifient, l'une comme l'autre, *l'union du fiancé et de la fiancée à la fin des temps*.

Un extrait du *Zohar sur le Cantique des cantiques* pris aux folios 67a et 67b va justifier cela :

« Quand les lettres du Nom saint se conjoignent, le W descend pour attirer le H du bas vers le haut, pour constituer une même unité, alors l'ensemble des lettres de l'alphabet descendent et montent. L'Aleph descend vers le thav pour l'attirer à Lui, pour qu'ils se conjoignent l'un à l'autre. Le bêth monte vers le shin, de bas en haut, car il est attiré depuis l'en bas et désire être couronné par son époux. L'Aleph est le secret de la lettre waw qui veut relever l'Epouse [la fiancée] grâce aux cantiques qu'Elle suscite en bas quand Elle est parée. Et Il lui tend la main pour l'attirer près de Lui, et les lettres se congratulent les unes les autres au moment où elle leur dit : " Entraîne-moi " (Cantique des cantiques 1,4) ». Ce joyau, via l'exemple de la thémoûrâh at bash (l'Aleph monte vers le thav, le bêth vers le shin, etc.), décrit la thémoûrâh comme union du haut et du bas, de la fiancée et du fiancé (d'où la citation du Cantique), de la Shékinah ou Assemblée et du dieu.

Voyons maintenant une expression non dénuée de pertinence que j'introduis en me basant sur l'un des textes que nous venons de voir où Jésus dit que le principe de l'enseignement (pour en avoir le droit) est de connaître (yâd‘a) l'Aleph. Nous sera ainsi encore davantage présente à l'esprit (notre esprit y sera davantage présent) la cohérence de la langue sainte selon les procédés de la kabbale qui en innervent à merveille l'écriture ancestrale.

Il s'agit de l'expression de science-connaissance de l'Aleph : D‘Th 'LP (da‘ath 'aleph). J'en exhibe

prestement les gR et gC qui s'avèrent être de 72 et 585.

> Preuve : gR= 4+16+22+1+12+17 = 72 = 21+5+5+1+12+5+10+13 = ShH H'LHYM, l'Agneau du dieu, le duo HtThN (W)KLH, le fiancé et la fiancée…
> gC= 4+70+400+1+30+80 = 585. Vous pouvez aussi remarquer qu'en faisant le kollel (procédé qui ajoute un pour signifier l'entrée dans l'Un) de cette « science de l'Aleph », vous obtenez les gemmes gématriques 73, la Sagesse/HtKMH, et 586, Jérusalem/YRWShLM, deux vêtures midrashiques de la divine Assemblée d'Israël !

Ici, c'est la différence de ses gématries (gC-gR) qui me requiert, soit : 585-72 = **513**.

Vous aurez reconnu là **la gC essentielle du duo du fiancé et de la fiancée, HtThN + KLH, (r)hathan + kalâh**, l'union du dieu et de son Assemblée, le comble de toute mystique et eschatologie en hébreu.

La science de l'Aleph, qui est le don de l'alphabet, serait ainsi intimement liée au savoir de la fin des temps et de la recréation. Je rappelle que ce 513 est aussi la gC de la bessôrah, BShWRH, l'Evangile, la bonne nouvelle en effet.

> Comme autre soubassement à cette science de l'Aleph, mentionnons l'identité de gR entre le verbe YD'/yâda', « connaître, aimer » et l'Aleph, 'LP. Ils ont même gR de 30 (entendez le trois) !

Un autre des secrets enivrants puisés à cette rivière poétique et sans fin qu'est l'Aleph est obtenu par son plérôme. En effet, 'LP se métamorphose alors en 'LP LMD PH (où l'on devine que se côtoient amoureusement l'Aleph, le verbe « enseigner » et la bouche-parole) de gR = 30+29+22=**81** et

gC=111+74+85=**27**(0), soit les inséparables 27 et 81, les gR et gC de **KS'/kissê'**, le trône, le symbole même de la royauté divine ! Or, l'Aleph n'est-il pas associé par la Kabbale à Son trône, à Kether, à ce qui se cache dans le mot rêshith au principe de tout, bref à la royauté principielle de Sa gloire ?

Mais, l'Aleph aurait comme secret le plus intime, à l'égard de la Nouvelle Alliance, celui que livre la somme de ses gR et gC, en considérant la valeur finale en gématrie classique de son phé, procédé « hors norme » que je ne me permets d'employer ici que par exception et qui ne relève pas, malgré sa curiosité, de quelque abracadabrantesque tour de passe-passe.

> En donnant à l'Aleph la valeur finale du phé en gR (soit 26, les finales KMNPSd prenant normalement les valeurs de 23 à 27 en gR), nous obtenons par rangs : 'LP=1+12+26 =39=HNGLH, la Révélation !

Voici comment : 'LP= 1+12+800 et = 1+30+800, soit au total = **813+831 = 1644**. Or 1+6 = 7, donc : **l'Aleph livre comme son secret le 744,** qui, avant d'être la gC de Jésus Messie, alias Iéshoû'a Masshia(r)h, est celle de l'élévation du plérôme du Tétragramme ainsi que celle de l'élévation du fiancé (cf. *L'hébreu du Nouveau Testament*, p. 235-6).

La Révélation de Son nom, tel est le secret de la science de l'Aleph, de la science des écritures sacrées. Dans le *Pardès Rimonim*, Moïse Cordovero représente l'Aleph en inscrivant les quatre lettres constitutives du Tétragramme à l'intérieur même du dessin de la lettre

comme ceci : (cf. ce que nous avons dit plus haut sur la manière de lire l'Aleph comme un waw et deux yôd, ce qui, en lui donnant la valeur 26, le rend équivalent à YHWH de même valeur). L'infinité du Nom est ainsi l'intériorité de cette reine des lettres, de ce résumé de la science des écritures (da'ath hashem). De même, nous savons que l'Aleph, toujours selon la Kabbale, représente l'homme se tenant debout, extatiquement éveillé à l'écoute de l'inspiration divine. L'idée d'identifier l'homme-dieu, Iéshoû'a Masshia(r)h lui-même selon sa royauté advenue, avec l'Aleph, identité dont nous venons de retrouver le soubassement, non seulement n'a rien d'étrange pour la mentalité hébraïque, mais s'harmonise parfaitement avec les riches trésors de la Kabbale juive.

Preuves : 1644 c'est aussi 744 lequel s'écrit ainsi :
744 = 10+300+6+70+40+300+10+8 = YShW' MShYHt Jésus-Josué Messie lui-même. C'est aussi pourquoi Jésus sait, *l'étant lui-même* (ou plutôt ceux qui le revêtent), quel est le sens de l'Aleph. Savoir l'Aleph, c'est le savoir Lui ! De plus, sachant le sens de l'Aleph, il sait le sens de ce que l'Apocalypse de Jean nomme « un royaume de mille ans » (et mille ans sont comme un jour d'après une lecture nazoréenne du psaume 90 faite par la seconde épître de Pierre). Je rappelle en effet que mille, c'est 'éleph 'LP, soit à nouveau l'Aleph. Le royaume

eschatologique de mille ans de l’Apocalypse n’a rien d’historicisant, c’est le royaume spirituel de la science de l’Aleph, de la science des écritures sacrées à leur comble, le TaNaK étant alors accompli aux cieux comme sur la terre ; nous allons le comprendre d'ici peu. En fait, dans la trame d’Apocalypse 20 où le Satan (l’Adversaire) se voit lié (‘QD, racine de la ‘aquedah, la ligature, pendant de la shéhitâh qui elle concerne l'Agneau), délié (PThHt au piel) puis jugé (ShPT/shâphat), le éleph des mille ans est répété exactement *six fois* avant la conclusion qui est recréation et avènement glorieux de la Jérusalem céleste, « la cité du dieu vivant » (Hébreux 12, 22), *i.e.* celle du Nom vivant, du Messie. Cela suppose une conception eschatologique de l’histoire d’Israël en sept mille ans = sept jours (comme nous l'avons vu dans la troisième étude du tome I en lien au livre des Jubilés), soit en six jours que scelle un septième, de repos éclairé dans l’étude infinie, par calque sur le Shabbath de Genèse 2 (« avant » l’expulsion).

Voici pourquoi Jésus dans les deux extraits de prétendus « apocryphes » que j’ai cités plus haut enseigne le secret intime de l’Aleph, lequel n’est pas seulement une lettre, mais principiellement *l’esprit* de l’alphabet, de la Création comme de la Révélation. Les autres rabbins qui ne sont pas le Rabbi (qui est aussi le rabboûni de Marie, le dieu « recréateur » !) en restent interdits. Ils ne savent pas revêtir l’enfant Jésus, ce cœur de la science de l’Aleph et du royaume eschatologique, car seuls y parviennent les rédacteurs de ces textes, les membres de l’Assemblée nazoréenne de Iéshoû‘a.

Conclusion partielle :

J’ai donc établi l’identité spéculative entre les vingt-quatre noms des vingt-quatre livres saints du TaNaK pharisien, leur élection au roseau d’or, voulue comme telle, **et** la science de l’Aleph (111), celle que Jésus portera à son comble tout en accomplissant et renouvelant le saint TaNaK, les trines écritures enfin révélées au ciel comme sur la terre.

Ainsi, le TaNaK (la Thora au sens large) est-il conçu dans le secret, par les glorieux pharisiens tout d'abord, comme expansion totale de la première des lettres, l’Aleph. C’est là son sceau et son socle.

> Je ne prétends évidemment pas, pas une seconde, réduire les lectures bigarrées et diverses que les écoles prophétiques opèrent sur le TaNaK à ce résultat. Ce dernier n’est que la quintessence du choix des vingt-quatre livres saints, leur fondement, leur secret. De même qu'il serait absurde de séparer le quatrième degré du PaRDèS – le sod – des trois précédents, de même une telle réduction serait absurde.
>
> De plus, quand nous donnons la mesure des cinq rouleaux de la Thora ou des douze Prophètes, etc., nous ne disons point par là que cela enferme ces textes ou les enserre dans une borne ou un enclos. Si le jardin du Livre est, comme la fiancée du Cantique, qualifié de jardin clos ou de fontaine scellée, il faut entendre en même temps que ce jardin (ou cette fontaine) reste toujours ouvert(e). Pour le dire autrement : si nous avons vu que le rouleau de la Thora – plus généralement le TaNaK, voire même l'ensemble déroulé de la littérature ancienne des Hébreux – formait un cycle de cycles se reprenant en lui-

même avec une somptueuse plasticité globale, nous pouvons le comparer en cela à un livre comme *Finnegans Wake*. Que ce dernier semble clos n'empêche nullement – au contraire ! – qu'il soit conçu comme toujours en mouvement dans lui-même (du *the* « final » au *riverrun* « initial »), comme toujours ouvert. Je n'effectue pas cette comparaison à la légère : Joyce s'est fortement inspiré de la vie de la langue hébraïque pour forger la langue inouïe de son *Work in progress* (voir déjà dans la deuxième étude la remarque sur les soixante-dix langues dont il dit se servir de base pour *Finnegans Wake*). Ainsi, le personnage féminin d'ALP (l'Aleph a été lu aussi comme la Trinité dans la Kabbale chrétienne via la gC de l'Aleph hébreu de 111, soit trois qui font Un) et ses 111 enfants ; le fait d'irriguer la narration par des rivières (comme dans le récit initial de la Création) ; d'écrire de longues successions de lettres sans les coupures et circoncisions permettant d'en lire les mots constitutifs (pour le midrash, le texte de la Thora a d'abord été transmis comme un même calme bloc ici-bas chu sans la moindre coupure) ; d'opérer des lectures en modifiant l'esprit, les voyelles des mots (litter/litière pour letter/lettre... manière de faire entendre ce à quoi comparer ceux qui ne lisent que des yeux, manière que je rapprocherai volontiers des doubles sens de péroûshim, pharisiens, mais aussi les excréments, ou de glilim, galiléens, mais aussi les détritus) ; de fonder aussi le discours sur des calembours, des acrostiches, alias notariques, comme H.C.E., etc., etc. Le jeu qui résumerait peut-être le mieux ces rapprochements serait la formule qui clôt cette phrase « Are we speachin d'anglas landadge or

> are you sprakin *sea Djoytsch* ? » (Je souligne, formule dont le lieu est le quinzième des dix-sept « chapitres », écrit après 1933...) : l'océan d'élangues de Joyce est au plus proche du vieil océan de la Thora totale.

Comme nous allons le voir désormais, faisant encore un pas de plus, ce secret est aussi celui de l'accomplissement des saintes écritures par la Nouvelle Alliance de Jésus le Nazoréen (l'observant, l'exigeant aussi).

Avant d'offrir au lecteur, qui ne pourra que se réjouir de ce que j'approfondisse davantage ce que d'aucuns n'auront peut-être pas trouvé assez lumineux, un certain nombre de mises à nu imprévues, baroques, une musique jamais entendue, qu'une description aussi précise que possible présentera comme des extraits de la musique des sphères exécutée, pour les siècles des siècles, par les chœurs angéliques, merveilleux interprètes des portées infinies du Livre ; voici, en guise d'intermède…

Ultime objection éventuelle avant l'exposé du résultat dans toute sa profondeur :

Une objection plutôt « historiciste » qu'historienne pourrait en ce point nous être faite : le choix des vingt-quatre livres saints aurait été discuté pendant des années par les rabbins de l'historique Yavnéh, certains rejetant Esther ou Qohéleth, contestant le Cantique des cantiques pour lequel l'intervention décisive de Rabbi Aquiba fut nécessaire, les rabbins eux-mêmes auraient été en désaccord sur la vivante constitution des vingt-

quatre livres de telle sorte que peu d'entre eux auraient réellement adhéré à cette « thèse », etc.
Bref, l'objection consisterait à prendre « à la lettre » les débats inventoriés dans la Mishnah ou le Midrash Rabbah, et à voir ici où là ce qui est dit de l'acceptation progressive des vingt-quatre livres, ceux-là et point d'autres, au tournant du 1er siècle de notre ère.
Le problème de cette objection serait qu'elle s'empêcherait ainsi de voir que toutes ces discussions de rabbins reposent sur du midrash, *sont*, quant au sens, à considérer d'abord comme un midrash, et qu'au fond tous ces savants des quatre écoles rassemblées à Yavnéh/YBNH sont d'accord sur les mesures diverses et unes des vingt-quatre livres constituant le TaNaK et que c'est justement cet accord quant au TaNaK, appelé aussi Miqra' (la lecture, la proclamation), qui fonde originairement le rabbinisme issu de Yavnéh (ou peut-être même d'avant Yavnéh, rien ne permettant d'infirmer que cette constitution des vingt-quatre livres ait été connue avant).
Il importe de saisir, spirituellement, et non à la lettre, que les rabbins issus de ces quatre courants divers (les quatre coudées de halakah dont parle le Talmud) goûtent pareillement le sens vertigineux de cette tripartition tel qu'il repose en son mouvement de pensée.
Ainsi, la discussion autour du fait de savoir si Esther souille ou non les mains a pu prendre prétexte de l'absence explicite du Tétragramme dans la Méguillâh pour se déployer. Pourtant, les juifs-hébreux savent bien (en tout cas à l'époque ils le savaient) que le

Tétragramme est volontairement enfoui, caché dans la trame savante du texte selon le procédé de notarique, et ce conformément au sens même d'Esther : 'SThR/« je garderai secret », implicitement « jusqu'à la fin », comme pour cet autre des Ecrits qu'est Daniel.

Quant à la présence discrète du Tétragramme dans Esther, citons le *Meam Loez* sur Esther : « Remarquez que le Tétragramme (YHWH) ne figure pas dans la Méguillâh, si ce n'est de manière allusive au début ou à la fin de certains mots ; par exemple dans les premières lettres de Yavo' Ha-mélekh Ve-haman Hayom, Esther 5,4 ; ou dans les dernières de kY-kaltaH 'laV ha-ra'aH, Esther 7,7. La raison en est que n'importe qui ne devait pas comprendre ce miracle : tout devait apparaître comme s'étant déroulé de façon naturelle, ainsi que nous venons de le voir. Le Saint, béni soit-Il, avait décidé de ne pas faire un miracle visible aux yeux de tous comme celui du passage de la mer Rouge, parce qu'à cette époque–là les enfants d'Israël méritaient *nes betakh nes*, " miracle au sein du miracle ". Tandis qu'au temps de Mardochée… [Ce temps est celui de l'Exil, conséquence du châtiment d'Israël par YHWH pour avoir violé les commandements, ce n'est donc pas, de manière générale, un temps de clémence divine et de mérite d'Israël, ce n'est que par l'intervention conjointe de Mardochée et d'Esther que les mérites brillent à nouveaux, éclairant la nuit de l'Exil vers l'aurore du jour du retour.] » (Raphaël Hiya Pontrémoli, *Meam Loez* sur Esther).

Le Tétragramme est même présent exactement *par quatre fois* dans la Méguillâh : versets 1, 20 ; 5, 4 ; 5, 13 ; 7, 7. J’y note une nette progression du sens en accord avec celle de la Méguillâh. Ainsi, la première présence de YHWH a lieu au moment de l’envoi d’un édit en quête d’une femme pour remplacer Vashti auprès du roi (ce sera Esther) ; la seconde au moment de l’invitation d’Haman et du roi selon le souhait d’Esther ; la troisième au comble du mal, au moment où Haman dit qu’il lui insupporte même de voir Mardochée ; et enfin, la quatrième se dévoile dans son retrait lorsque Haman se rend compte que la calamité est dirigée sur lui et qu’il songe à obtenir sa grâce auprès d’Esther… mais il est du côté de la fureur maligne, non pas de la grâce illuminante. Cette présence volontairement secrète du Tétragramme est une manière typiquement hébraïque de faire du rouleau d'Esther un véritable trésor, un joyau sotériologique sans pareil dont la « canonicité » n'est évidemment jamais remise en cause chez les Hébreux de Yavnéh, bien qu'elle ait pu sembler l'être dans des têtes autrement moins bien faites pour raisonner.
De même, si le Cantique est très discuté, c’est qu’y figure seulement YaH, diminutif du Tétragramme, alors qu'il en semble curieusement absent bien qu'en fait il se cache (là encore) sous les traits du glorieux fiancé ((r)hathan) attaché à sa fiancée, l'Assemblée. L’absence visible de YHWH renvoie cette fois-ci au secret du mariage mystique, des noces sous le dais, noces invisibles et *non représentables*, ce que la basse mentalité pornographique de cette époque-ci, abêtissant l’érotisme au point de se le représenter de

façon grotesque et évidée du verbe, aura bien évidemment des difficultés à entendre et à concevoir. A chaque fois, ce qui sert d'argument à la discussion est la *spécificité* de tel ou tel rouleau (les plus significatifs par leur singularité, leur langue plus tardive, etc.), ce qui fait que tel rouleau se démarque des autres. Dès lors, ce caractère remarquable du rouleau sert de prétexte pour en dire à mots couverts toute la noblesse, la beauté, la quintessence.

> Prenant l'exemple du Cantique des cantiques, disons qu'il est le saint parmi les saints (écrits) parce qu'il est la clôture en un jardin de l'épopée midrashique d'Israël, laquelle se récapitule en lui (cf. Targum sur ce rouleau) jusqu'à ce que mort et Shéol soient vaincus par l'avènement du fiancé et de la fiancée dans l'amour ('ahavâh) et le zèle (qinah) pour l'étude. Disons aussi qu'il ne comporte pas huit chapitres ou degrés par hasard, mais en lien à la symbolique du chiffre huit comme chiffre du (r)hêth, la huitième lettre de l'alphabet, l'initiale de la vie/(r)hayim, la lettre de l'Ogdoade gnostique, etc.

Bref, retenons que ces discussions midrashiques – dont je ne nie en rien qu'elles aient pu *aussi* être « historiques » – servent à justifier les vingt-quatre livres, bien qu'il y ait trace dans ces discussions d'une véritable polémique – probablement plus tardive – autour de Qohéleth – du Messie ! (Dans la note 1, plus loin, j'envisage de front quelques-unes des archives sur cette question).

Résumons en affirmant qu'à aucun moment la vision des vingt-quatre livres qui composent le TaNaK comme la véritable première Thora au sens large, comme le Livre, ou la Miqra', qui unifie les diverses

tendances et écoles rabbiniques, n’est en péril, même si cela n’est pas évident au premier regard. La volonté d’affirmer leur unité est au fondement du rassemblement sous forme de mishnayôth des discussions au sujet de la « canonicité » des livres saints, discussions passées au subtil tamis du midrash, forgées selon ses critères.
Ces discussions pourraient même ne rejeter qu'en apparence les livres dits extérieurs, ceux que IV Esdras nomme « les soixante-dix livres », les livres clés du sod de l’écriture selon l’esprit saint, rien de moins. Parmi ceux-là, les livres des nôtsrim et/ou minim – d’un supposé ben Tigla par exemple. En revanche, ces derniers (et leurs livres) ont fini par être définitivement exclus du rabbinisme officiel.

Retour au sens du TaNaK :
Je reprends maintenant mes savants fouillages du TaNaK, leurs fugues, leurs variations, leurs oscillations.
Voici encore une nouvelle confirmation fournie par le décompte des lettres qui composent cette répartition du TaNaK selon ses vingt-quatre livres :
BR’ShYTh ShMWTh WYQR’ BMDBR DBRYM YHWSh‘ ShWPTYM ShMW’L MLKYM YSh‘YH YRMYH YHtZQ’L ShNYM ‘ShR
ThHLYM MShLY ’YWB ShYR HShYRYM
RWTh ’YKH QHLTh ’SThR DNY’L ‘ZR’ DBRY HYMYM.
Le nombre de lettres des noms des vingt-quatre composantes déroulées du saint TaNaK est exactement de 124.

C'est merveille : il y a ici en tout et pour tout 124 lettres comme le 124 gC de l’Eden/‘DN, les délices du jardin du Livre, la Volupté au sens des Hébreux.

> Preuve : ‘DN = 70+4+50 = 124 ! Et ce n’est pas un nombre anecdotique, bien qu’il soit secret. En effet, ce 124 est la gR du (r)herev pipyoth (r)had/HtRB PYPYWTh HtD (l’épée à double tranchant, acérée) de Psaumes 149, 6 comme de l’Apocalypse de Jean – synonyme de la Thora, d'après Cantique Rabbah I, 16 –, glaive mettant à nu que détient le vainqueur, celui qui tranche la question de savoir qui a accès ou non à Son sein paradisiaque, qui entre et sort en paix ou qui est vomi, parce que jugé tiède (pshoûrâ’) et ni bouillant ni froid. C'est encore la gématrie classique du nom de Jean/YWHtNN, ce précurseur ou « disciple » de Jésus, ou de cette parole d'Isaïe 40, 3 reprise dans l’Evangile « (Je suis) la voix criant dans le désert »/QWL QWR' BMDBR (gR de 124). Dans l’Apocalypse, en lien à Jean et à l’Eden, ce 124 est aussi la gématrie par rangs du « livre de vie de l’Agneau »/SPR HtYYM HShH/sepher (r)hayim hasseh (cf. Apocalypse 21, 27, il rassemble, en tant que noms – vivants d’y être écrits –, les justes nazoréens destinés à l’Eden !). Mais aussi, ce nombre est-il le résultat en gR du plérôme de MShPT/mishpat, le jugement lui-même, soit de MM ShYN PH TTh ! C’est encore la gR du célébrissime « Mon père, mon père ! Char et cavalerie d’Israël ! »/’BY ’BY RKB YShR’L (’âbi ’âbi rekeb yisrâêl) lancé par Elie au moment de s’élever dans la Merkavah – tout en élevant celle-ci –, vers l'Eden retrouvé, etc.

Pour les pharisiens, il s’agit de l’Eden promis aux justes qui connaissent et conservent la lecture et les

midrashim pharisiens de la Thora au sens large, Thora écrite et livres apocalyptiques secrets, les vingt-quatre et les soixante-dix dont parle IV Esdras. Pour les nazoréens, il s'agit de l'Eden tel qu'ils le conçoivent comme lieu de la Résurrection effective du divin, qui est aussi bien le céleste relèvement du Temple terrestre, la venue de l'esprit (RWHt/réoû(r)ha) succédant à l'ascension du Messie Jésus. Cet Eden (jouissance et connaissance) du résultat va se trouver éclairé par la suite, ô combien !

L'ossature fleurissante de l'ensemble tripartite du TaNaK :

Voyons, comme pour approfondir encore ces secrets de la kabbale qui nous font languir, l'étude minutieuse et justifiée de la formule hathôrâh vehanévi'im vehakéthoûvim/HThWRH WHNBY'YM WHKThWBYM (la Thora et les Prophètes et les Ecrits), le plein développement des trois composantes formant le TaNaK.

On trouve cette tripartition avec articles en Midrash Tehilim 59,2. Ou encore, pour en citer une occurrence, en Mô'êd Qatan 18b :

« Voici ce que dit Rab au nom de R. Reuben bar Estrobile, *de par la Thora et de par les Prophètes et de par les Ecrits*, on peut prouver qu'une femme est destinée à un homme [comme l'Assemblée à son dieu fidèle ?] » (Je souligne.)

Voyons enfin le lien organique, vivant, entre cette tripartition et la Résurrection à la fin des temps.

Ainsi, sera établi le lien entre la composition du Livre et la venue du Messie ouvrant le jardin d'Eden des justes pharisiens. De là, nous pourrons comparer avec l'accomplir nazoréen de ce résultat, et conclure.
Mais je commence par rappeler que nous avons déjà établi que le TaNaK/HThNK est un équivalent chiffré du Messie compris comme Livre vivant.
Il va s'agir dès lors de creuser ce premier résultat.

Méditations mystiques des lettres finales et souplesse des procédés :

La gématrie de (Ha)TaNaK s'avère complexe à étudier, puisque ce mot comporte deux lettres qui ont aussi une valeur finale.
Comme prélude à cette étude, il me faut déployer une modeste armada d'arguments concernant l'usage serré des gématries lorsque des lettres existant aussi avec graphie finale s'y trouvent impliquées.
Précisons d'emblée qu'il ne s'agit ici que d'une hypothèse, même si, comme nous le verrons dans la suite, tout semble converger, dans le cheminement même de l'écriture néotestamentaire, vers sa pertinente confirmation.
Premier point, nous pouvons fonder sur l'incontestable autorité du livre d'Isaïe le fait qu'une lettre médiale ayant aussi une graphie finale puisse être parfois considérée selon sa valeur en tant que finale, bien qu'elle ne soit pas dans une telle position. En effet, dans son introduction à la traduction de l'ouvrage de Knorr Von Rosenroth intitulé *Kabbala Denudata*, Mathers affirme : « Dans Isaïe IX 6, 7, le mot לםרבה, Lemarbah, pour multiplication est écrit avec le

caractère pour le Mem final ם au milieu du mot au lieu de l'original Mem initial et médian מ. La conséquence de cela est que la valeur numérique du mot, au lieu d'être 30 + 40 + 200 + 2 + 5 = 277 est 30 + 600 +200 + 2 + 5 = 837. Par Guematria תתזל Tat Zal, celui qui donne "à profusion". Ainsi, en écrivant le Mem final au lieu du caractère ordinaire, le mot est construit pour avoir un sens kabbalistique différent » (Je souligne.) On peut imaginer, parmi les diverses hypothèses – notamment celle d'une origine rabbinique –, que ce mem fermé au milieu du mot serait d'invention nazoréenne (son interprétation est messianique, il suffit de songer au verset précédent…). Notons en tout cas que le grand rouleau d'Isaïe découvert à Qumrân, daté du second siècle avant J.-C., n'en porte pas trace, mais il est vrai qu'alors les lettres finales ne font que commencer à laisser poindre leur graphie, non sans un certain « arbitraire » d'ailleurs (par exemple, certains mem, bien qu'en position finale, sont notés « ouverts », tandis que, s'il n'y a pas de mem fermé dans notre lemarbah, il s'en trouve dans d'autres mots de ce rouleau…). Notre mem de Lemarbah est en fait le seul exemple visible du TaNaK officiel – d'ailleurs interprété messianiquement par la tradition juive –, un peu comme il n'y a qu'un seul et unique exemple de thémoûrâh explicite, le SheSheK de Jérémie 25, 26 et 53, 41, thémoûrâh at bash de BBL/Babylone-Babel. Cette unicité, dans les deux cas, ne cache-t-elle pas une étrange stratégie chez ces savants auteurs et compilateurs du TaNaK ou chez leurs successeurs ? En effet, de même que ces auteurs employaient déjà des thémoûrâh à la pelle (le « je suis l'alpha et l'oméga »

de l’Apocalypse n’est-il pas assez clair sur ce point ?), bien que cela n’ait été clairement explicité que plus tard (notamment dans le Zohar), n’employaient-il pas déjà des gématries irrégulières, cavalières, défiant la rigidité formelle ? Ce mem fermé ne pourrait-il pas être lu comme manière de laisser une infime trace de la liberté qu’il est parfois légitime de prendre quant au code ? En guise de sésame secret ?
Deuxièmement, pourquoi les gématries « lourdes » des finales se prêteraient-elles mieux à ce genre de jeu ? La racine pour dire qu’une gématrie est lourde (*i.e.* élevée !) n’est autre que KBD/kâvad, à la fois être pesant, s’endurcir, et être glorifié, c’est la racine de kavôd, la gloire. C’est ainsi qu’il y a identité spéculative de la pesanteur et de la gloire au cœur de la kabbale, rendant tout leur poids aux gématries de valeur élevée, au premier rang desquelles – ces dernières sont les premières ! – figurent nos lettres finales.
De plus, pour ne point laisser croire que nous parlerions à la légère du caractère mystique de ces lettres finales, dirigeons nos regards vers le Talmud afin d’indiquer les singulières spéculations dont elles n’ont pas manqué d’être l’objet. En effet, les lettres finales, qui sont cinq comme les doigts d’une main ou les rouleaux de la Thora, sont essentielles à la mystique des lettres hébraïques. Il y a double mouvement entre les formes médiales et finales de ces lettres selon la dialectique de l’ouvert et du fermé, du courbé et du droit, c’est-à-dire, au fond, *du scellé et du révélé*. Le Talmud, en Shabbath 104a, interprète ainsi la différence entre les deux formes du mem : « Mem

ouvert [PThWHtH] et Mem fermé [SThWMH] : parole [ma'amar] exotérique [PThWHt, lue] et parole secrète [SThWM, scellée]. » Puis, c'est le tour des quatre autres finales, qui jouent dans le registre du penché et du redressé : « Nun penché et Nun droit : le fidèle [Ne'eman] qui s'incline [KPWP], le fidèle qui se dresse [PShWT] », de même ensuite pour le phé, puis vient le tsadé : « tsadé courbé et tsadé redressé : le juste [tsaddiq] est courbé [dans le 'ôlam hazé] ; le juste se redresse [dans le 'ôlam haba'] ». De même en va-t-il pour le kaph, bien qu'ici il soit juste associé à kether (la couronne), en passant. A chaque fois, les formes finales désignent bien **le secret**, sur fond d'accès au 'ôlam haba' (en allant vers le tsadé qui vient en dernier). Pareillement, Nombres Rabbah 18, 21 associe les cinq finales, du kaph au tsadé dans l'ordre, respectivement à Abraham, Isaac, Jacob, Moïse (par lui au peuple), et enfin au Messie, en insistant sur le fait qu'elles ont été instituées par les prophètes (les tsôphim, gardiens, hommes inspirés, pas les spécifiques Névi'im, « les Prophètes »…). Ce midrash se conclut par la germination du tsadé sur fond d'avènement du règne du Messie, celui-ci étant entendu comme le tsemah tsaddiq (deux fois Sd !), « le germe de la Justice ». Si les finales se révèlent dans l'horizon de l'avènement messianique, le tsadé final

C'est la lettre « finale » par excellence, puisqu'il conclut le mot qêts/QSd, la fin, l'extrémité, celui-ci valant alors le mille des mille ans du règne messianique, comparable au yôm 'e(r)had, au Jour Un de Gen. 1, 1 à 5, selon la lecture de 2 Pierre 3, 8. En effet, voici comment celui-ci présente la fulgurante et très lente temporalité

messianique : « Mais n'ignorez pas cette chose, bien-aimés (dôdim), c'est qu'un jour est pour dieu [LYHWH, traduit par « auprès de dieu » dans le Prologue de Jean, il faut l'entendre comme un « dans le 'ôlam haba' » !] comme mille ans, et mille ans comme un jour. » (2 Pierre 3, 8). YWM 'HtD/Jour Un a pour gR+gC = 42+69=111='LP/'aleph, mais aussi 'eleph, mille !

fleurissant enfin avec celui-ci, le dévoilement de ces lettres n'aurait-il pas quelque enchaînement mystérieux ou dangereuse liaison avec celui des secrets du Messie, ce qui, je le souligne au passage, est le sujet même de ce livre ?
Enfin, troisièmement, j'insiste sur le fait que les graphies finales commencent déjà à figurer, quoique de manière apparemment « anarchique », dans les manuscrits de Qumrân, l'antiquité des spéculations mystiques à leur sujet ne faisant pas le moindre doute chez ces sadducéens nazoréens, bien que la tradition issue des pharisiens ait attribué la paternité de ces lettres à ceux-ci dans la volonté obvie de faire oublier ceux-là, dont le souvenir ne fut pas moins ranimé par l'apocalyptique découverte de Qumrân.

Revenons désormais au mot HaTaNaK. Je choisis mon premier exemple – tout à fait au hasard ! –, avec la gématrie par rangs et les deux lettres, noûn et kaph, considérées selon leurs valeurs en tant que finales en gC ou gématrie « lourde » (c'est-à-dire qui « glorifie »), soit avec le noûn valant 700 et le kaph 500 ; j'obtiens ce résultat, à l'égard duquel l'on pourrait être réservé, mais que je ne conseille pas

moins d'observer et de garder en mémoire avec rigueur, tant il offrira de raccourcis vifs tel l'éclair et riches de sens :

> Car ces kabbalistes peuvent procéder ainsi, dérogeant au formel de la règle établie. D'ailleurs, a-t-on déjà vu une règle sans exception, et de même que le texte biblique n'entre pas dans la rigidité d'une grammaire rédigée bien après lui, pourquoi donc n'en serait-il pas de même, parfois, pour les procédés kabbalistiques ? L'essentiel est de bien saisir que cette alchimie verbale est toujours, en tout point de son cheminement logique, *guidée par la pensée*, gématrie d'une notarique de termes, lettre en milieu de mot considérée selon sa valeur finale, pouvant dans de rares cas, comme ici, devenir recevables dans la mesure où ils servent l'accomplissement du texte *et sont des surdéterminations d'un résultat pouvant se légitimer autrement*, en ayant le libre usage de la vaste palette du midrash. Nous supposons que c'est bien le cas ici, avec ce jalon de la puissante élaboration du messianisme infini, l'accomplissement des écritures dont parle le Christ dans l'Evangile n'étant autre chose que celui du HaTaNaK, celui-ci coïncidant, pour la plus grande gloire du Verbe, avec la Révélation du nom du Messie, à savoir Jésus-Iéshoû'a. Rappelons enfin que, « normalement », les cinq finales kaph, mem, noûn, phé et tsadé, s'ajoutent aux vingt-deux lettres et prennent les valeurs 23 à 27 par rangs et les centaines de 500 à 900 en classique. Le procédé était sans doute connu des auteurs pharisiens et nazoréens qui ne manquèrent pas de remarquer, pour livrer un exemple, que HtThN, le fiancé, a pour gR et gC 55/11(0)8, soit le duo 28/55 des gR et gC de

> KLH/kalâh, la fiancée (n'est-ce pas un secret des noces ?) ! Ici, nous faisons l'hypothèse que dans certains cas, afin d'accroître l'intensité des voltiges et d'ouvrir les portails de la découverte, ces kabbalistes pouvaient employer une valeur finale gC dans un calcul en gR, ce dont nous avons croisé par expérience nombre de cas intéressants (essayez par exemple avec le mot Amen/'MN, en additionnant la gR ainsi obtenue à la gC conventionnelle…).

HThNK = 5+22+700+500 = **1227**.
Ce qui ne nous dit rien, et pourtant… Si je me souviens bien, les pharisiens promettent à leurs justes le jardin d'Eden comme 'ôlam haba', ce monde-là accessible par la Résurrection à « la fin des temps » et déjà par l'étude permanente. Si je me souviens bien également, cet accès au 'ôlam haba' se caractérise par un festin eschatologique rédempteur, ce dont témoignent la Méguillâh d'Esther, la *Lettre d'Aristée*, Hénoch, etc.
Je vais donc aller voir de ce côté, repartant du son (du shôphâr) de la négativité absolue, de l'infinité véritable, de la pensée la plus perforante en hébreu, celle du sod, malheureusement en partie « oublié » passés les premiers siècles par le rabbinisme des Amoraïm et de leurs successeurs :
GNTh 'DN/guinath 'êden (le verger d'Eden, de Volupté, son terme secret) a pour gC :
3+50+400+70+4+700 (avec le noûn final) = **1227, le même !**

> Je justifierai plus loin l'emploi de ce guinath qui pourrait en surprendre plus d'un…

Pour les pharisiens, l’accès au TaNaK est déjà compris comme avènement messianique et celui-ci comme équivalent du jardin d’Eden retrouvé s'accomplissant à la fin des temps. La Résurrection pharisienne, qui ne concerne que les justes (SdDYQYM/tsadiqim), est la pensée de cet accès. Pour le dire autrement, ce sont ceux qui jouissent d'une telle lecture dans toute son extension qui accèdent à cela. Ce qui confirme à nouveau combien le Livre est au centre du judaïsme antique (et pas seulement antique, bien sûr).
Ce 1227 n’est pas uniquement cette identité entre le TaNaK de conception pharisienne et le verger du temps des juvéniles délices, il nous faudra aller voir comment cette proposition est lue et accomplie par les rédacteurs de la Nouvelle Alliance de Jésus.
Pour l’heure, je propose une lecture complémentaire de ce 1227.
Comme 12+27 = 39, ce 1227 est aussi bien lisible comme le 39, l’un des réseaux gématriques les plus serrés et pleins de sens dont j’ai déjà indiqué quelques composantes. Rappel : ’RSd, le ’érets, la terre d’Israël, les cieux, *i.e.* l’unité de la terre et des cieux (’RSd = 39 et ShMYM/les cieux, en gC= 390, soit 39, le même !), YHWH ’HtD, le dieu est un ou l’Un est le dieu, la proposition hébraïque fondamentale de l’unicité du dieu (par rapport aux dualismes et polythéismes voisins d’Israël ou internes, et vis-à-vis de certains gnostiques), c’est aussi HRWHt/l’Esprit, BN H’DM/le fils de l’homme, HShM/le Nom substitut révérenciel de YHWH, et encore H‘Sd/ha‘êts, le bois-l’arbre, ThWK/thoûk, le centre (c’est ainsi que l’arbre est le centre du verger, celui de la divine création), et je

rappelle enfin que ce 39 et tout son vaste réseau est accompli par la notion d'Apocalypse (HNGLH/haniglah) et tout ce qu'elle implique, et ce sur quoi cette révélation se fonde.

> On pourrait encore y joindre le fondement secret du relèvement du Temple HYKL/heykal : 5×5+10×10+11×11+12×12 = 39(0) = ShMYM (les cieux)… Le relèvement du Temple n'est-il pas le but de la Nouvelle Alliance, de même que la parousie ?

Tout cela est déjà riche d'indications, mais voyons désormais comment ce 1227 et ce 39 sont lus par les nazoréens de Jésus. Sachant cela, nous reprendrons la répartition du TaNaK pour en exposer le sens de manière plus claire, concise, dégagée, et surtout définitive.

Je viens de l'indiquer, ce 39 est aussi et avant tout pour les rédacteurs de la pointe de la Nouvelle Alliance : HNGLH/l'Apocalypse, révélation, découverte d'oreille, mise à nu, fin de l'Exil tant intérieur qu'extérieur, historique que midrashique.

Les premiers mots de l'Apocalypse, véritable parole de feu à triple bouche, se rétrovertissent aisément : NGLTh YShW‘ MShYHt/niglath Iéshoû‘a Masshia(r)h (révélation de Jésus Messie).

En voici l'incontournable résultat :

gC=50+3+30+400+10+300+6+70+40+300+10+8 = **1227 = HThNK**, le glorieux TaNaK, la Thora au sens large, intégralement accomplie par la Nouvelle Alliance de Jésus Iéshoû‘a.

> Cette dernière – qui est la première – opère un vaste midrash sur « la Thora et les Prophètes et les Ecrits », midrash qui sous-tend son écriture

froide et énergique. Voici rappelés, puisés parmi une myriade merveilleuse, quelques-uns des éléments que celui-ci subvertit et accomplit : la pendaison d'Aman sur fond de salut de Mardochée dans le rouleau d'Esther, l'expulsion d'Adam et Eve (l'homme séparable de la vie) lue à rebours (dieu et son Assemblée), l'établissement du Temple eschatologique de la fin d'Ezéchiel, le renouveau de Jérusalem de la fin d'Isaïe, le retour depuis l'Exil de Josué grand prêtre, la conquête de la terre promise par Josué fils de Noûn, le sacrifice d'Isaac remplacé par l'Agneau du dieu, Israël et les Douze renouvelés par Jésus et ses Douze, l'histoire de Joseph accomplie par celle de Jésus, l'affaire « Myriam-Marie », l'aigle de la promesse du Deutéronome devenu le sauveur apocalyptique, Jonas jaillissant du poisson-Shéol au bout de trois jours et se voyant révéler la prophétie de la future chute de la Jérusalem terrestre représentée sous la figure de l'étrange dépérissement d'un arbre (le qiqayôn), et tant d'autres épanouissements fournis du buisson luminescent que forme la prophétie biblique. Celle-ci s'est ainsi réalisée en hébreu, bien avant que le langage de l'accomplissement de toute littérature n'invente, selon une logique qui lui est propre (dont la trinité « analyse, synthèse, déduction » est une clé lumineuse du cheminement philosophique) où s'enracine et se nourrit tout un massif touffu de métaphores, le grand art de distordre, d'ironiser et de dépasser l'aspect *représentatif* de toutes les prophéties (généralement de toute littérature) ; mais, comme tout un chacun n'aura pas nécessairement reconnu le livre indescriptible et irreprésentable dont je parle, j'y puise l'exemple de cet homme qui éclata de rire

> en voyant une figue manger un âne plutôt qu'un âne manger une figue, et puis celui de ce coq, qui, après avoir fendu avec son bec un candélabre en deux, et avoir plongé le regard tour à tour dans chacune des parties, se mit enfin à prophétiser, en battant ses ailes d'un mouvement frénétique, sous les yeux, privés des lumières naturelles de l'étonnement, d'un fou couronné ; comme chacun sait désormais de quel livre et de quel art dans le maniement du « gypse littéraire » j'ai ici fait mention, je reprends le déroulement instructif du fil d'Ariane de mes pensées, nous guidant ainsi dans le bien étrange labyrinthe qu'est cet ouvrage.

L'Apocalypse me fournit immédiatement une autre preuve. En effet, comme en écho à ses premières paroles, elle recèle en son final d'apothéose une autre tournure susceptible d'éveiller notre étonnement. Il s'agit de deux paroles se répondant à l'intérieur d'une même formule, en Ap. 22, 20 :
« Celui qui rend témoignage de ces choses dit : *Oui, je viens bientôt. — Amen ; viens, seigneur Jésus !* » (Je souligne.)
La rétroversion ne se fait pas attendre.
'BL B'ThY BRG‘ 'MN B' YHWH YShW‘/« Oui je viens dans l'instant/bientôt Amen viens Seigneur Jésus » a ainsi pour gC :
1+2+30+2+1+400+10+2+200+3+70+1+40+50+2+1 +10+5+6+5+10+300+6+70 =**1227= NGLTh YShW‘ MShYHt, la Révélation même**. L'exhortation finale dite par celui qui témoigne des paroles de l'Apocalypse répond en toute logique à son commencement foudroyant.

Je justifie ici brièvement le choix que je fais pour le oui qui réconcilie tel que l'Apocalypse en fait usage. Ce « oui » de l'Apocalypse est le grec ναι. Sa rétroversion, d'après le lexique de la Septante, me laisse trois choix possibles : soit 'P comme en Job 19, 4 ; soit HNH comme en Isaïe 58, 7 ; soit encore 'BL en Genèse 17, 9 et 42, 21. Dans les deux premiers cas, il s'agit d'un oui banal, alors que dans les deux derniers, il en va, premièrement du oui de la promesse d'avoir un fils pour Sarah (ce fils Isaac étant lu comme le Messie, l'agneau du dieu), et deuxièmement du oui de la reconnaissance de leur culpabilité par les frères de Joseph, oui de théshoûvah qui amène la réconciliation des douze frères, c'est-à-dire des douze tribus d'Israël. Je n'ai donc aucun doute sur ce 'BL qui par ailleurs signifie aussi le deuil (= l'Exil dans le code du midrash), ce qui fait de ce oui, par jeu dialectique sur les contraires, le oui de la fin du deuil (cf. Ap. 21, 4 : « Il essuiera leurs larmes et la mort ne sera plus »), de l'Exil : la Révélation. Ajoutons enfin que ce « oui »/'BL est l'anagramme exacte de LB(W)', pour venir/qu'il vienne (qu'il vienne !), infinitif strict de la racine de Sa venue.

De par la loi de la liberté, et Cie :

Autre argument, rassemblant cette fois tant la pointe de la science de l'Aleph que celle de l'accomplissement du TaNaK : il s'agit de la loi de la liberté ou plutôt de la formule « en/par la loi de la liberté », elle qui inspira si fort l'héroïsme révolutionnaire du jeune Hölderlin, cette parole biblique devenant un titre mémorable sous sa plume de génie.

Elle se trouve en Jacques 2,12 :

« Ainsi parlez, et ainsi agissez comme devant être jugés *par la loi de la liberté* ».
Cette rétroversion n'est pas aisée, car au moins trois termes se font concurrence pour le mot de liberté (comme souvent). Il y a d'abord le biblique HtPShY/(r)hâfshi, lié dans la Thora à la loi jubilaire de libération des esclaves comme nous l'avons vu dans notre étude sur les Septante. Il y a ensuite deux termes plus tardifs : HtWR/(r)hôr et HtRWTh/(r)hiroûth ou HtYRWTh/(r)hêroûth.
C'est un célèbre calembour rabbinique qui va me permettre de trancher et de constater ainsi une nouvelle fois l'incandescente proximité entre le corpus évangélique et la tradition talmudico-midrashique.
« Et Moïse se tourna, et descendit de la montagne, les deux tables du témoignage dans sa main : les tables étaient écrites de leurs deux côtés ; elles étaient écrites de-ci de-là.
Et les tables étaient l'ouvrage de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu (miktav 'elohim), gravée (HtRWTh/(r)haroûth) sur les tables. » (Exode 32, 15 et 16).
Le mot pour « gravée » est le participe présent de HtRTh/(r)hârath qui n'a que ce sens de graver, mais qui est le synonyme de HtRSh/(r)hârash, ayant en revanche l'éventail de sens suivant : tramer, forger, labourer, faire, fabriquer et bien entendu graver ; c'est la racine du fameux charpentier ((r)hârâsh, au sens d'artisan, forgeron, etc.). Comme le Messie Jésus est nommé charpentier (ou son père, lui-même étant « fils de charpentier »), nous pouvons dès lors le lire aussi (ou son père pas seulement terrestre) comme le dieu écrivain, ce dieu caché (au sens de la racine d'Esther).

Le midrash nous enseigne, d'après la règle du *'al tiqra* (ne lis pas ceci mais cela), que sous (r)haroûth, il faut lire, soit HtRWTh/(r)hiroûth (en n'en changeant que l'esprit, la vocalisation du terme biblique), soit HtYRWTh/(r)hêroûth (en ajoutant un yôd à ce qui est écrit dans la Thora). Les deux proviennent du mot HtWR/(r)hôr, délivrance, liberté (c'est aussi ce qui troue), mieux connu par un nom célèbre : Ben Hur, le fils de la liberté (le compagnon biblique de Moïse et d'Aaron). J'opte pour celui des deux vivants vocables qui est le plus classique, le plus fréquent, ne changeant pas un yôd au mot de la Thora. J'obtiens dès lors comme hypothèse pour la loi de la liberté, la formule thôrâh (r)hiroûth/ThWRH HtRWTh, laquelle peut à son tour se laisser lire comme association de la Thora et du participe présent du verbe graver, évoquant cette Thora écrite (de Moïse) donnée au Sinaï. Je rappelle alors que les deux tables sculptées et gravées par Elohim, dont celui-ci fait don à Moïse au Sinaï, ne sont pas que le lieu physique de l'inscription des dix commandements, mais que le midrash y lit avec raison l'ensemble de la Thora, écrite comme orale, manière d'affirmer sans conteste que l'ensemble de la Thora au sens large est écrite du doigt de dieu (ou inspirée par lui), légitime (cf. Exode 24, 12 à aller lire en hébreu, pour les curieux). Et la Thora de la liberté de s'entendre dès lors, non pas comme un simple décret de même nature que celui renversé en son contraire par la miraculeuse Esther, mais comme l'ensemble accompli de la Thora dont la connaissance donne la liberté.

Je reviens maintenant au contexte de Jacques 2,12 : « Ainsi parlez, et ainsi agissez comme devant être jugés *par la loi de la liberté.* ». La partie soulignée devient dès lors BThWRH HtRWTh/bathôrâh (r)hiroûth suivie du verbe ShPT à l'infinitif (niphal), le verbe cardinal du jugement dernier (mishpat). L'expression sous-jacente de ce par quoi l'homme d'Israël est jugé (gouverné aussi) étant retrouvée et délivrée, je n'ai plus qu'à en établir les gématries providentielles : BThWRH HtRWTh a pour gR=2+22+6+20+5+8+20+6+22 = **111**, et pour gC=2+400+6+200+5+8+200+6+400 = **1227**. Ainsi, découvrons-nous non sans délices que BThWRH HtRWTh/dans-par (sublime ambiguïté de ce bêth/B initial) la Loi de la liberté a pour gR et gC, **111** et **1227**, ce qui conjugue et rassemble la science de l'Aleph et le TaNaK accompli, en lien secret avec le jugement que l'Apocalypse rendra effectif. Voilà qui offre une nouvelle couronne à ce développement.

Glosant un instant. J'offre à mon lecteur la rétroversion complète, simple et laconique, du verset où scintille et s'inscrit ce jugement « par la Thora de la liberté ». « Ainsi parlez, et ainsi agissez comme dans/par la loi de la liberté pour être jugés. » redevient alors dans la lumière de ses lettres hébraïques primordiales : GM 'MRW WGM ‘ShW KBThWRH HtRWTh LHShPT (KBThWRH/« comme dans la Thora » est une condensation de K'ShR BThWRH, de sorte que BThWRH HtRWTh/« en et par la Loi de liberté » soit bien ici sous entendu par le midrash) : gR=3(0)7 ; gC=2386(586). Je trouve ainsi un duo cher aux auteurs nazoréens, celui de HtKMH/la Sagesse (gR de 37) et de

Jérusalem/YRWShLM (gC de 586), soit deux substituts de l'Assemblée. Ce n'est certes qu'une hypothèse, mais tout y concorde à merveille avec une cohérence, me semble-t-il convaincante.

Voici enfin un dernier exemple, évangélique cette fois ou plutôt vertigineusement talmudico-évangélique. Tâchons de restituer l'ensemble de la sentence de Matthieu 5, 37 :

« Que soit [HYH, impératif ; que la lumière soit!] la parole de vous (HDBRKM) : " *oui, oui ; non, non* (H(Y)N H(Y)N LW' LW') ; *le surplus* [YThR/yether, le reste cf. Exode 10, 5 – au sens de ce qui reste des sacrifices, par exemple –, ou plutôt YThRWN/yithrôn, qui a plus spécifiquement le sens de ce qui est ajouté, voire d'addition] *cela* (ZH) (est) *du Malin* (MN-HR‘)". »

Sous cette dualité entre d'un côté la parole pleine « oui, oui ; non, non » et de l'autre ce qui y est ajouté, il s'agit de lire celle des deux penchants, yetser hatôv et yetser hara‘ (comme le confirme la présence du mot lui-même), et surtout la rigueur du “ni ajouter ni retrancher” à la pureté de ce qui est dit (dans ce contexte, c'est ne pas jurer en plus du oui, ou du non, cf. glose ci-après où je justifie cette rétroversion).

On aurait dès lors (le duo HN/LW' étant le plus fréquent et approprié):

HN HN LW' LW' YThRWN ZH MN-HR‘/hên hên levâ' levâ' yithrôn zeh min-harâ‘/ « “oui, oui ; non, non”, le superflu/ce qui vient en plus, cela (est) du malin [du yetser hara‘] ».

La gC de la proposition nous assure de sa juste et impeccable rétroversion :

5+50+5+50+30+6+1+30+6+1+10+400+200+6+50+7+5+40+50+5 +200+70 = **1227 = NGLTh YShW‘ MShYHt/la Révélation de Jésus-Iéshoû‘a Messie**, que j’identifie, par hypothèse, avec l’un des secrets de l'accomplissement du TaNaK (HThNK=5+22+700+500), etc. Que votre parole, pure de tout jurement, si elle est oui soit oui, si elle est non soit non, fondamentalement en accord avec la rigueur de l'accomplissement de la Thora, avec la parole du Révélé qui est la Révélation même. Ainsi, c'est la règle nazoréenne du parachèvement de la Loi qui se cache sous ce “oui, oui ; non, non”, qui l'eut cru !

Côté gématries, la formule HN HN LW' LW' YThRWN ZH MN-HR‘ a en outre pour gR 228, ce qui fait un total gR + gC = 228+1227 = 1455, réseau lié au 555 dont nous avons donné quelques pistes d’exploration dans notre tome I. Mais voici maintenant comment je justifierai, généalogiquement, cette rétroversion. Si j'ouvre le Talmud, j'y vois se dégager par trois fois le double duo « oui, oui ; non, non » : en Shavoû‘ôth 36a, Gittin 70b, Méguillâh 32a.

Le plus parlant est Shavoû‘ôth 36a : « R. Eléazar dit : Non est un blasphème ; Oui également. Le Non selon ce qui est écrit : “Non, les eaux ne formeront plus de déluge” alors qu'il est écrit : “Voilà comme les eaux de Noé viennent jusqu'à moi ! Parce que j'ai juré [que les eaux de Noé ne viendraient plus couvrir la terre . . .]. Mais, pareillement Oui est un blasphème, d'où le savons-nous ? — Cela se comprend puisque le Non est un blasphème. Oui est aussi un blasphème. Raba dit : cela convient-il s'il est dit Non, non, deux fois ; ou encore Oui, oui, deux fois ? Il est écrit : “ Et toute chair ne sera plus

retirée par les eaux du Déluge et aussi : et les eaux du Déluge ne se formeront plus. Et puisque il en va ainsi de “Non, non”, il en va inséparablement de même de “Oui, oui” [duo HN et LW' deux fois, expression la plus fréquente].»

On retrouve un contexte de jurement tournant au blasphème, ce qui fait écho au passage précédent le « oui, oui ; non, non » de Matthieu puisque ce dernier y interdit tout jurement (par le ciel, par la terre, par Jérusalem et par un seul cheveu de la tête). Le « oui, oui ; non, non » évangélique serait ainsi une manière d'affirmer – dire du Rabbi Jésus à la sonorité ô combien talmudique (n'est-ce pas?) – : que votre oui soit oui, que votre non soit non, sans avoir besoin d'y ajouter quoi que ce soit (jurer de surplus serait dès lors laisser place au yetser hara‘, puisque jurer sur ce qui est saint est devenu blasphème pour les nazoréens, jurer en hébreu étant שבע dont les deux dernières lettres ne sont pas sans faire écho au « malin » רע présent dans cette tournure). *Le Talmud* de A. Cohen entre en résonance avec notre propos : « " Le oui du juste est oui ; son non est non (Ruth Rabba sur 3, 18). " " Le Saint Unique (béni soit-Il!) déteste l'homme qui dit une chose en parole et une autre en son cœur (Pes. 103b). " »

Voilà pour le 39 et le 1227 du TaNaK, pharisien dans sa conception et nazoréen (de Jésus) dans son refleurir véridique.

Mais revenons aux notions que condense en lui le mot HaTaNaK, la Thora au sens large, développé, en le passant au subtil tamis des procédés kabbalistiques.

Nous avions vu l'égalité concrète avec le Messie, et le coup de la Révélation et de l'Eden (jouissance) éprouvé, mais quoi d'autre ?
Revenons un peu en arrière, la gC de HaTaNaK est de 475.

> Preuve : 5+400+50+20 = 475. C'est la gC de 'ThH/'athâh, maintenant, l'instant « hors temps » (grec *nun*) ou de son anagramme H'Th/ha'êth, le temps (non chronologique), l'heure (métaphorique), celle dont parle le Christ dans l'Evangile, celle de l'accomplissement (cf. « Maintenant ['ThH/'âthah, l'instant où tout bascule] est le jugement de ce monde ['ôlam hazé], maintenant le prince de ce monde [le Satan, ssar ha'ôlam] sera jeté dehors. » (Jean 12, 31), et juste avant : « Maintenant ('ThH) mon âme est troublée, et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure [probablement H'Th] ; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. » (Jean 12, 27), et comme souvent dans le Nouveau Testament, il y a présence ici de la racine de la parousie – racine bibliquement proliférante ! – dans le « je suis venu »/B'ThY, etc.)

De là, j'en déduis la différence des gC et gR du **HaTaNaK** : 475- 52 = **423** = 400+8+10+5 = **ThHtYH/la Résurrection**. Pour les pharisiens, c'est la seule Résurrection qu'il y ait, celle de la fin des temps et de l'arrivée du Messie (le TaNaK ou plutôt celui qui en révèle la lecture, les « secrets » de ce cœur qu'est la Thora), celle du rite de la Résurrection des morts (ThYHtTh HMThYM/thi(r)ath hamathim). Pour les nazoréens, c'est la seconde, l'éternelle Résurrection, celle pour laquelle advient l'Agneau du dieu, le Fils, Iéshoû'a, lequel revient (fait théshoûvah)

pour juger les vivants et les morts, les grands et les petits.

J’en viens désormais au **plérôme du TaNaK**, soit à ThW NWN KP dont la gR est de 90 comme **MLK/melek (gC), le Roi**, la royauté, et la gC de 612 comme **BRYTh/l’alliance,** qui est aussi la gématrie « im hakollel », en gC, de la Thora (cf. justification de l’antiquité de ce procédé dans le glossaire) ! La somme des gR et gC est de 702=2+700=BN, le Fils, à nouveau le Messie ! Ce 612 devient en outre, puisque 1+2 = 3, le 63 des vieillards/ZQNYM, du prophète NBY’ et tout ce qui s’en suit que j’ai déjà exposé.
Me reste encore **l’élévation mathématique** de ce mot central :
ThNK = 22×22+14×14+11×11= 8(0)1= 81 par suppression légitime du zéro. Or, 81 est la gC de **’NKY/'Anokhi, le Je divin** de la sortie d’Egypte, de la première des dix paroles (*i.e.* le premier principe de l’abondance de Sa parole !), ou encore est-ce la gC de KS’/kissê’, le trône.
Ainsi, le (Ha)TaNaK, la Thora au sens large, telle que conçue par les pharisiens (et déjà les hommes de la grande Assemblée ?), contient en germe et laisse jaillir le trésor des notions hébraïques suivantes : le Messie, la Révélation, le Jardin d’Eden, la Résurrection, le Roi, la royauté, la promesse prophétique, le Je de la sortie d'Egypte, le trône, etc. Bref, toute la pointe du sens de la pensée hébraïque, aiguisée et brûlante, s'y retrouve.

Je mentionne enfin une **thémoûrâh du TaNaK**, et de taille : la thémoûrâh ab gad, cette thémoûrâh ayant je le rappelle le sens secret d'amener la fin, l'union eschatologique du haut et du bas. Par ce procédé, ThNK devient, selon les logiques de l'hébreu, **'SL/'assêl** (hébreu tardif : chaîne, axe ou pivot… soit emprunté au grec, soit de la racine SLL, biblique). Ses gématries de **28/91** en exhibent le sens secret. En effet, ces deux gématries correspondent dans le sod, nombre pour nombre, à celles de **l'Amen/'MN**. Cet Amen (voyez aussi ses anagrammes exactes dont N'M/nâ'am, parler, racine de la parole de YHWH, son oracle) est la racine de la 'émoûnah (la foi) et de 'émeth (la vérité).

Dans le TaNaK, Amen est présent à peine plus d'une trentaine de fois, une cinquantaine dans la Mishnah, ce qui est déjà plus significatif, et, chose curieuse, il est présent respectivement environ cent cinquante fois et cent quatre-vingt fois dans le Talmud Yeroûshalmi et le Talmud Babli. Et dans les quelques feuillets du Nouveau Testament, si peu volumineux en comparaison du Talmud ? Dans environ cent trente versets, mais dans plus d'une trentaine il l'est de manière redoublée, ce qui porte le nombre à environ autant que dans le Talmud, et ce sans même avoir compté le continent des apocryphes chrétiens ! Que l'Amen ait pu prendre, dans certains contextes, le sens de l'avènement du TaNaK, accompli avec Jésus Messie, ne serait pas pour rien dans cette flagrante disproportion. Elle s'expliquerait plus généralement par le fait que l'Amen veut dire aussi le oui, le oui à l'avènement de la fin (ce qui serait à relier avec la lecture talmudique d'Amen comme 'el melek

ne’eman/dieu roi fidèle-éloquent, autrement dit le roi-messie !). Le secret permet encore d’affiner la chose. En effet, l’évangile de Jean répète à tout va la tournure « en vérité, en vérité » (25 fois environ). Ce duo est en grec αμην αμην, non pas « en vérité, en vérité » au sens de l’*aléthéïa* grecque, encore moins de la *veritas* latine, mais « Amen, Amen » au sens du véridique avènement du midrash chrétien ! Si cette expression redoublée de l’Amen se trouve parfois dans le Midrash, elle abonde dans le Nouveau Testament. Exemple : « Jésus répondit : En vérité, en vérité [Amen, Amen], je te dis : Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit [de la Thora et de l’esprit saint au sens de son accomplissement nazoréen], il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (Jean 3, 5). Le baptême (tevilâh) d’eau et d’esprit pour tout fidèle, développant celui de Jésus au Jourdain (par lequel celui-ci accède à la terre promise, le Royaume, l’Eden), repris par exemple par Paul, signifie se plonger (tâval) dans la Thora accomplie, celle du Messie. C’est de cette nouvelle naissance dont parle Jésus chez Jean en la scellant du redoublement « Amen, Amen ». Pourquoi ce redoublement ? Le Midrash Tehilim à propos de Nombres 5, 22 le révèle : « Amen, Amen : ’amen ve‘ôlam hazé voû’amen ve‘ôlam haba’/amen dans-pour le ‘ôlam hazé, amen dans-pour le ‘ôlam haba’ » ! Pour l’Evangile, la double formule clé signifie que la parole du Messie Jésus est le TaNaK accompli recréant alchimiquement le ciel et la terre comme dans l’Apocalypse (par midrash sur la fin d’Isaïe), transfigurant ainsi le ‘ôlam hazé en le recréant tout en y amenant le ‘ôlam haba’, de sorte à supprimer, conserver dans cette suppression et

dépasser de concert cette différence entre les deux mondes-durées dans le règne messianique (comme l'exige le souhait « que ton règne vienne [B', verbe de la parousie] » du «Notre père»/'âvinoû, non pas *pater noster*...). La formule, rare en dehors du midrash chrétien, donc particulièrement savoureuse et significative pour nous, apparaît pour la première fois en Nombres 5, 22 (lisez 522), comme clé du rituel de la femme sôtâh (la femme adultère de l'Evangile, sôtâh ayant pour sens « manquer de foi » !) : « et ces eaux qui apportent la malédiction entreront dans tes entrailles pour te faire enfler le ventre et pour faire dessécher ta hanche. Et la femme dira : Amen ! amen ! [parce qu'elle sait, étant innocente, que les eaux de la malédiction l'épargneront] » (Nombres 5, 22 ; seule occurrence de ce duo dans toute la Thora ; preuve, s'il en était encore besoin, du soin extrême avec lequel les nazoréens ont patiemment scruté celle-ci). La femme ? Hébreu : האישה/hâ'ishâh, le nom de la femme d'Adam, la chair de sa chair, l'Assemblée d'Israël ! Quand on sait que l'envoi en Exil de l'Assemblée est signifié dans le code du midrash par l'adultère ou la prostitution, on en déduit que les évangélistes lisent dans « Amen, Amen » le retour, la théshoûvah triomphale avec le Messie (annoncée par tous les Prophètes). La parabole de la femme adultère n'en prend que plus de relief. Le sceau de la gématrie vient confirmer cette lecture : 'MN 'MN a en effet pour gR 56, qui est la gC de YWM/yôm, le Jour, le jour de YHWH, la fin des temps. Quant au dépassement de l'opposition entre 'ôlam haba' et 'ôlam hazé par l'avènement du Royaume, quelques perles pourront satisfaire le désir du lecteur. H'WLM

HB’+H‘WLM HZH a pour gR 129, la gC de H‘DN, l’Eden ; H‘WLM a pour gR 52 comme le Messie, ce qui explique que le ‘ôlam haba’ soit lu comme « le Messie vient (inaccompli) », comme parousie ; H‘WLM a pour plérôme HH ‘YN WW LMD MM de gR et gC 117/3(0)6, ce qui veut dire que l’accomplissement du ‘ôlam, de la durée cyclique et cosmique du monde est lié au duo 27/36, celui de l’amour/HtSD et de la vérité/’MTh, le duo signifiant que par sa venue, Jésus Iéshoû‘a Messie accomplit la Thora de Moïse ; enfin, si le souffle ne nous manque pas, nous pouvons établir le plérôme des deux ‘ôlamim comme HH ‘YN WW LMD MM HH BYTh ’LP HH ‘YN WW LMD MM HH ZYN HH et inscrire sa gC de 1232 en remarquant que c’est le résultat du plérôme élevé de l’échelle qui relie les cieux et la terre en Genèse 28, 12, le (H)SLM/(ha)soulam cet *hapax* du TaNaK (comme le buisson ardent…). En effet, HSLM se développe en HH SMK LMD MM, soit en élevant au carré lettre à lettre : 5×5+5×5+15×15+13×13+11×11+12×12+13×13 +4×4+13×13+13×13 = 25+25+225+169+121+144+169+16+169+169 = 1232. Et l’échelle, dont tout kabbaliste se doit d’être le maître honorable, est bien cette unité vive entre les deux mondes. Repérons que pour la Nouvelle Alliance, elle qui nous occupe, le 1232 est 1227+5, soit HNGLTh YShW‘ MShYHt/la Révélation de Jésus Iéshoû‘a Messie, avec l’article, un hé de souffle cette fois. Je termine en mentionnant Ephésiens 1, 21, me prouvant que les rédacteurs néotestamentaires connaissaient – tout autant que leurs adversaires – cette différence des deux « mondes » : « au-dessus de toute principauté, et autorité, et

> puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme, non seulement dans le monde celui-ci (‘ôlam hazé), mais aussi dans celui qui vient (haba’). »

C’est le petit mot qui conclut les prières, prononcé encore aujourd’hui à longueur de dimanche et de samedi, sans que plus personne, *a priori*, ne sache son sens premier, ésotérique. En tout cas, nous découvrons, amusés et étonnés à la fois, que via ses gématries et cette thémoûrâh ab gad, cet Amen est lié au cœur de la fidélité hébraïque, au TaNaK, à la Thora au sens large. Je prononce « Amen » et le TaNaK est accompli au ciel comme sur la terre. Son Nom est sanctifié, son règne est advenu, sa volonté est faite. C’est-à-dire que s’en est fait de toute volonté finie, séparée, empêchée et empêtrée, ne s’élevant pas vers la puissance rayonnante du Verbe, sa vie, pour devenir, par-delà toute volonté, la volonté même de cette vie. Pour celui qui dit l’Amen en le sachant, le Nom, la royauté et le désir, qui se parfont et s’accomplissent réciproquement, forment un même trèfle, une même unité fleurissante qui n’est autre, fleurie dans le grand champ élyséen du divin, que le sens même de son existence, renée en dieu, devenue absolue. Ne sommes-nous pas les lys de Son vouloir au milieu des chardons de ce monde ?

Quant aux subtilités de l’Amen, voilà ce que devraient savoir, en s’élevant à la science de l’Aleph dans toute son extension kabbalistique, les petits et les grands, qu'ils soient chrétiens, juifs ou musulmans, et savoir de même comment les textes sacrés de leurs religions ont un socle commun. Mais ça, pour sûr, on ne leur

apprend pas à l’école, à l'université, à l'église, à la synagogue ou à la mosquée, puisqu'il ne s'y colporte que des enseignements séparés.

Dernière remarque à propos du mot ThNK : l’une de ses anagrammes exactes est ThKN/thekan, « rendre droit, peser, mesurer, pénétrer, arranger » ; ou en tant que substantif « quantité déterminée, mesure ». Quelle pénétration pensante, quel arrangement savant, quelle mesure méditée ! Le TaNaK est décidément l’un des plus splendides habits de lumière dont se soit vêtue la Sagesse couronnée.

Retour sur la formule tripartite et élucidation de celle-ci :
Les jeux de l’amour kabbaliste et des lettres mystiques autour de ces trois mots ne manquent pas, car ils peuvent varier selon la manière de les écrire, avec article ou sans, avec waw ou non. Pour mettre en bouche, voici : selon la méthode qui attribue une valeur spécifique aux lettres en position (ou plutôt graphie) finale, **Th**WRH+**N**BY'YM+**K**ThWBYM a pour gR = 22+6+20+5+14+2+10+1+10+24+11+22+6+2+10+24 =**189 =YWM MShYHt, le Jour du Messie (plérôme)**., et gC = 400+6+200+5+50+2+10+1+10+600+20+400+6+2+10+600 = 2322, d’où survient, comme 2+3=5, l’auguste symbolique du nombre **522, le Royaume du dieu/MLKWTh YHWH**. Ces deux notions, avènement messianique et Royaume, sont bien entendu à l’épicentre de cette propagation épique du

Verbe qu'est le Nouveau Testament, sur fond de « Je suis venu pour accomplir (LML'/lemalê') ».
Mais j'en viens à ce qui me semble être le plus secret de tous ces jeux possibles, celui qui nous permettra de relier élégamment les temps du TaNaK et la demeure des justes dévoilée dans son secret. En effet, sans considération cette fois-ci pour les lettres finales et avec adjonction légitime des articles et waw : HThWRH WHNBY'YM WHKThWBYM (la Thora et les Prophètes et les Ecrits) a pour gC : 5+400+6+200+5+6+5+50+2+10+1+10+40+6+5+20 +400+6+2+10+40 = **1229**.
Rien d'autre que le 1227 de tout à l'heure auquel s'adjoint le deux d'un bêth ?
Ce 1229 correspond, dans le secret, à la formule du « verger divin en-par l'Eden-la Volupté », à GNTh B‘DN, le jardin (guinath) dans l'Eden, ce que je vais prendre toute la patience de bien fonder et affermir. Je dis « dans le secret », car cette formule est le pendant ésotérique de GN B‘DN/gan b‘êden (le jardin d'Eden), qui pour sa part figure en belle place dès le récit-chiffrage de la Genèse. En effet, son unique occurrence dans le TaNaK sous cette forme est : « Et l'Éternel Dieu planta un jardin en Éden (GN B‘DN), du côté de l'Orient, et il y plaça (vayâssem) l'homme qu'il avait formé. » (Genèse 2, 8).
Tout Juste est pareillement placé dans le paradis au moment de la Résurrection.

Par exemple dans *Vie d'Adam et Eve*, ces derniers sont ressuscités les premiers et placés à nouveau dans le jardin dont ils avaient été expulsés ; ou dans la *Dormition de Marie*, cette dernière est placée dans le jardin, sous l'ombre

bienveillante de l'arbre de vie, obombrée de douceurs et auréolée de jouissances sous les ailes calmes et silencieuses du Livre *vivant*, etc.

On retrouve bien évidemment cette expression dans le Talmud pour y désigner la demeure des Justes.

(r)Haguigah 15a : « Il a créé les justes, et il a créé les impies ; il a créé le jardin d'Eden (GN 'DN), et il a créé Gehinnom (la Géhenne GYHNM). Chacun a deux parts, une pour le jardin d'Eden et une pour Gehinnom. » La différence entre jardin d'Eden et Gehinnom est d'ailleurs fondée sur un calembour. Elle est abondamment connue des rédacteurs néotestamentaires, lesquels ne se privent en rien de l'accomplir. Voyez ce verset : « Et ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent pas tuer l'âme ; mais craignez [la crainte de YHWH se renouvelle] plutôt celui qui peut détruire et l'âme et le corps, dans la Géhenne (BGYHNM). » (Matthieu 10, 28). « Ne pas pouvant tuer l'âme (!) » serait composé de L' Y(W)KL + L**H**R**G** **N**PSh (laharôg nephesh/tuer l'âme). Ici la nephesh est concrète et désigne l'entière ipséité, la vie, le désir, la disposition, bien que ces sens ne soient apparemment qu'autant de mots piégés. Cette nephesh hébraïque serait à rapprocher de son équivalent grec chez les présocratiques, avant qu'Aristote ne définisse l'âme comme la forme du corps, c'est-à-dire du temps où « l'immortalité de l'âme » (!) s'entendait encore comme accès de la dite âme, de la *psuchè*, à l'existant parménidien, à l'Un au sens des Eléates, avant que « l'immortalité de l'âme » ne prenne son sens « socratique » ou plutôt platonicien. Ainsi, c'est avec raison que le choix des Hébreux s'est porté sur ce mot fondamental des Grecs, la *psuchè*,

pour traduire la nephesh, et ce dès la Septante. Tuer l’âme s’entend alors comme une privation définitive de l’accès à l’Existant, un bannissement de l’Assemblée des justes, un retranchement des élus de l’Alliance nouvelle et éternelle. Pour en revenir à notre tournure, elle fait calembour avec la Géhenne, et contient HGN/hagan, le jardin, ou le verbe GRSh/gârash, chasser, expulser (du jardin d'Eden). «Lui pouvant et l'âme et le corps envoyer [racine ’avad, à la fois envoyer et détruire, racine d’Abbadôn/’BDWN, la destruction, nom de l’ange qui ouvre le puits de l’abîme d’où jaillissent nombre des fléaux de l’Apocalypse préparant la seconde mort] dans la Géhenne » serait composé de HW’ + Y(W)KL L’B**D** (W)**B**Sh**R** (W)**N**P**Sh** BGYHNM où se laisse deviner la notarique initiale ’BN/’even, pierre, fondement, et la finale DRSh/dârash, la racine du midrash. Ce que l'homme a de plus fondamental en lien au dârash (à la pensée) est donc « l'unité du corps et de l'âme », de l'ipséité complète de son existence (au sens de l'Existant YHWH) et de son corps, lequel naît d’être revêtu de dâvâr, la parole-chose. Mais « l’unité de l’âme et du corps », c’est encore celle de la nephesh et de l’Assemblée (bassar qui veut dire aussi parenté est une manière de désigner l’Assemblée notamment chez Paul où celle-ci est pour l’Adam nouveau comme « la chair de sa chair », à l’instar d’Eve), si bien qu’il faut aussi entendre dans ce qui échappe à la Géhenne, autrement dit « et le corps et l’âme », l’accord du juif-hébreu et de l’Existant, l’âme et le corps au niveau individuel désignant déjà, pour cet individu, s’il a part ou non à l’Assemblée des justes. L’hébreu enseigne en outre que l’âme-ipséité et le corps-

parenté-assemblée ne trouvent leur unité hébraïque – retenez tous ces volumes de théologie poussiéreuse, car je crains qu'ils ne s'effondrent… – que dans la kabbale. En effet, nephesh a pour gR et gC 52/43(0), tandis que bassar s'équivaut au duo 43/5(0)2 selon les mêmes procédés, autrement dit la supposée « âme » et le supposé « corps », ces représentations familières, ont rigoureusement les mêmes gématries dans le sod qui les rassemble et les vivifie, dans leur unité. Et quelle unité ! Car l'une des deux gématries communes n'est autre que le 52 du Masshia(r)h, le Messie, le Qohéleth eschatologique, celui qui rassemble ceux qui le revêtent en une assemblée, « et les âmes et les corps », non pas dans la Géhenne mais dans le gan ‘êden.

Elle se trouve aussi, plus ou moins implicitement, dans les Evangiles,

Le Seigneur ne ressuscite-t-il pas en un jardin où l'accueille l'humble et divine Marie-Miriam, le consacrant du titre divin et messianique de Rabboûni – ribbôn ha‘ôlam(im) désignant le Maître du (ou des) monde(s), de sa (ou leur) création –, la gR de RBWNY étant de 52 ? Et notez ce détail : avant sa résurrection (dans l'Evangile), il est nommé le RBY/rabbi, titre des sages docteurs de la terre d'Israël, alors que ce n'est qu'une fois ressuscité qu'il laisse ce titre d'homme mortel pour son pendant éternel, le RBWNY, le titre du dieu créateur incarné reconnu par son Assemblée, la Sagesse, la Prophétesse (Marie). Ce « mon maître »/rabboûni serait à rapprocher également de la désignation traditionnelle de Moïse comme « Moshè rabbénoû »/MShH RBNW (Moïse notre maître), sauf qu'ici c'est celui qui est plus

grand que Moïse, ou plutôt qui le relève, qui se trouve endosser un tel titre.

bien qu’elle surgisse surtout dans l’Apocalypse, au terme de la terrible course du génie de l’eschatologie hébraïque. On peut encore la trouver dans de nombreux apocryphes, comme l'Apocalypse de Paul.

GNTh B‘DN = 3+50+400+2+70+4+700 = 1229, en gC avec noûn final. 1229 qui devient pour la Nouvelle Alliance la gC de BNGLTh YShW‘ MShYHt/vniglath Iéshoû‘a masshia(r)h, « en-par la Révélation de Jésus Josué Messie ». Être au cœur de la Révélation, c’est être dans le jardin d’Eden tel que l’Apocalypse l’accomplit en le renouvelant, couronne suprême et centre éclairé de la toute nouvelle création.

Encore faut-il le prouver depuis l’intérieur du sens révélé à lui-même en montrant avec quel art celui-ci a ses racines dans la secrète saveur du texte.

Voici une présentation claire du verger kabbalistique, le guinath :

« Les procédés de la Kabbale se groupent classiquement selon les rubriques suivantes :

1 GEMATRIE ; 2 NOTARIQUE ; 3 THEMOURA.

Les premières lettres de chacun de ces mots forment le mot de GuiNaTh (jardin). » (Paul Vulliaud, *La Kabbale juive*)

Voyons maintenant comment il se déploie en tant que verger du sod où le saint TaNaK trouve à se rejouer, à se parfaire. Les trois procédés du verger de dâvâr s’écrivent respectivement **G**YMTRY**’** (40 occurrences dans le Talmud contre 8 pour l’autre graphie éventuelle GMTRY’) pour gématrie, **N**WTRYQW**N** pour notarique, et bien entendu **Th**MWR**H** pour thémoûrâh. Ces procédés figurent explicitement en

tant que règles herméneutiques dans une tosephta tardive consacrée aux trente-deux règles de Rabbi Josué le galiléen dont « la liste apparaît pour la première fois dans un texte du X[e] siècle qui a pour auteur Abou Walid ibn Janah » comme le souligne M.-A. Ouaknin dans *Le Livre brûlé*. On les trouve encore dans un chapitre intitulé « les trente-deux middoth de la haggadah » dans le recueil tardif *Otsar hamidrashim* (le grenier-trésor à midrashim !). On trouve toutefois les trois mots employés dans ce sens, couramment, dans les midrashim anciens (Midrash Rabbah…) et le Talmud. Ces trois mots pour gématrie, notarique et thémoûrâh possèdent deux notariques qui relèvent le sens de leur unité paradisiaque, une initiale et une finale. Par notarique initiale, je lis le GNTh/guinath, le jardin ; tandis que par notarique finale, c'est 'NH/'ânâh qui advient. Ce dernier ayant pour sens oppresser, gémir (dans l'éternelle peine), j'en déduis que ces deux notariques correspondent aux deux sens des rétributions (hapoûr'anoûth), du jugement (din ou mishpat) final, l'envoi à la seconde mort (pour les nazoréens),

Dans l'Apocalypse de Jean, le jugement se solde soit par l'envoi dans l'étrange étang de feu et de soufre (cf. Ap. 20, 14), soit par l'élection au sein de la Jérusalem nouvelle. Dans les deux cas, il y a correspondance avec le commencement de la nouvelle création. En effet, dans l'étang de feu et de soufre (duo provenant du jugement de Sodome et Gomorrhe dans la Thora), c'est BGM 'Sh WGPRYTh/vgam 'êsh vgâphrith, qui contient en toutes lettres le mot BR'ShYTh/brêshith/«à partir du rêshith », ici hors de la Création nouvelle et éternelle pour la

mort éternelle. De même, comme nous l'avons déjà indiqué, la Jérusalem nouvelle (YRWShLYM HtDShH) est-elle un équivalent rigoureux de BR'ShYTh/d'en-tête (par leur gC commune de 913) ; être accueilli dans son sein prend dès lors le sens d'entrée dans la Création nouvelle et éternelle, pour la vie éternelle (dès cette vie !). Ainsi, Genèse 1, 1 est-il enfin lu comme « La Jérusalem nouvelle "créa" Elohim », Jérusalem en faisant théshoûvah a fait retour au Jour Un de la Création, à son état accompli avant l'inaccompli qui entre en scène dès le troisième verset. Plus généralement, l'Apocalypse est massivement irriguée d'équivalents de brêshith, soit par gématries, soit par jeu de mot, soit les deux ; j'en donne un autre de chaque type : les sept églises sont ShB' QHLWTh/shva' quéhilôth de gC 913, tandis que le puits de l'abîme B'R ShHtT/b'êr sha(r)hat – Apocalypse 9, 2, calque de Psaumes 55, 23 – est un calembour évident de BR'ShYTh/brêshith, ayant de surcroît les deux mêmes gR et gC que R'ShYTh (74/911).

ou bien l'accès au verger des élus sous l'aura archangélique du Verbe.
Il y a aussi, pour chacun des trois termes, des racines discernables qui en éclairent le sens.
Ainsi de MTR/mâtâr, pleuvoir, laisser pleuvoir (l'une des racines possibles de Métatron) dans gématrie, notion essentielle à la révélation en lien à la rosée et à la manne (au trésor du dieu qui est dans les cieux et dont nous pouvons dire, métaphoriquement, que la pluie nous abreuve). Ainsi de NTR/nâtar ou ntâr, garder, observer (lié à la racine NSdR/nâtsar des nazoréens), lisible dans notarique, ainsi que l'est

QWN/qin ou qoûn, arranger, planifier. On peut encore y deviner la notion de tiqqoûn/(Th)YQWN, réparation, retour.
Enfin, en ce qui concerne la thémoûrâh, nous en retrouvons la racine directement en hébreu, c'est MWR/moûr, échanger, substituer. Ce verbe a encore un sens de Rédemption, voyez sa place dans l'échange de sandale au cœur de la loi du lévirat chez Ruth, ou même dès le Deutéronome, et jusque chez Jean-Baptiste ne se jugeant pas digne de délier la sandale de son Rédempteur. La thémoûrâh désigne en premier lieu l'échange des animaux sacrés lors des sacrifices.

Sens codé du guinath :
C'est l'Aleph, cette reine des lettres, condensant leurs secrets, qui va me dévoiler le sens le plus intérieur de ce guinath.
En effet, Aleph a pour valeur *secrète* 1000 (ce qui repose sur le sens de 'LP lu 'eleph, le mille des mille ans qui sont comme le Jour de l'Un).

L'Aleph, contrairement aux cinq lettres dites « finales » n'a pas de forme finale, sa valeur secrète de 1000 n'est donc pas liée à sa position finale – même s'il se trouve ici dans une telle position.

Alors, si je récapitule mes trois procédés, et si j'en établis la somme en gR, j'obtiens :
GYMTRY' **N**WTRYQW**N** **Th**MWR**H** =
3+10+13+9+20+10+1000+14+6+9+20+10+19+6+14+22+13+6+20+5 = **1229 = GNTh B'DN, la formule secrète du jardin d'Eden de la Genèse**, lisant l'ésotérique GNTh (gématria, notarikôn, thémoûrâh) en lieu et place de l'exotérique GN (gan).

C'est le même 1229 que nous venons de mettre à nu, tout à la fois comme sens secret de la tripartition des vingt-quatre livres saints, **HThWRH WHNBY'YM WHKThWBYM /« la Thora et les Prophètes et les Ecrits** », et comme **BNGLTh YShW' MShYHt/« dans, par la Révélation de Jésus »**, dans l'Apocalypse.

On peut d'ailleurs remarquer ici que révélation de/NGLTh (niglath) est l'anagramme exacte de LGNTh/« pour, vers le guinath, le verger-paradis ». Plus généralement, il nous faut remarquer l'insistance de la langue apocalyptique sur cette notion de verger. Exemple : sous le célèbre « Voici, Je viens [il s'agit bien d'un accompli en hébreu] comme un voleur » (Apocalypse 16, 15), se cache l'hébreu HNNY B'ThY KGNB/hineni bâ'thi kaganâv (cf. Joël 2, 9 ; et surtout Gen. 6, 17 : « Et moi, voici, je fais venir le déluge d'eaux sur la terre »). La tournure sémitique retrouvée laisse sourdre, telle la foudre, la formule BGNTh/bguinath, dans le verger (d'Eden). La suite du même verset ne laisse pas l'ombre d'un doute quant à l'inséparabilité de Son avènement et de la restauration du jardin d'Eden : « Bienheureux ['ashrêy de gR 52] celui qui veille et qui garde [NSdR, racine des nôtsrim, gR 52] ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu et qu'on ne voie pas sa honte. » Ce qui devrait vous rappeler Adam dans le verger d'Eden *avant* son expulsion... tout juste nazoréen-conservateur est un Adam nouveau, et pour cette raison bienheureux. D'ailleurs, que pourrait bien être Sa parousie si elle n'était l'avènement du paradis ?

Mais cette dernière indication demande encore un tour (et même deux !) de plus pour être exactement prouvée. Le lien substantiel entre le TaNaK et ce verger divin peut se lire, avec de bons yeux de kabbaliste il est vrai, en plusieurs occurrences centrales de la Méguillâh d'Esther ('SThR). De même que le Tétragramme y est présent par quatre fois, encrypté par notarique, de même serait-il volontaire de la part des rédacteurs de la Méguillâh que soit présent par notarique, par cinq fois comme les cinq rouleaux de la Thora, le lumineux TaNaK. En effet, lisant très attentivement ce rouleau, j'y ai relevé ces cinq cas fascinants.

En effet, Esther 1,5 : « Et quand ces jours furent accomplis, le roi fit à tout le peuple (lkâl-hâ'âm/LKL-H'M) qui se trouvait à Suse, la capitale, depuis le grand jusqu'au petit, *un festin de sept jours, dans la cour du jardin du palais du roi*. » (Je souligne.)

Esther est toute enrubannée et parée de vêtements – comme la Thora –, afin que son secret soit réservé aux sages et impénétrable à l'ordinaire et banale folie de ce monde. Ici, le mot pour « le peuple » est le même à charge de nommer Israël dans la Thora (par exemple lors du don de la Loi au Sinaï). Le festin de sept jours est celui de la Création. Le roi qui le donne à tous, derrière le nom d'Assuérus et cette apparence de roi païen, est le dieu d'Israël qui avance masqué. C'est pourquoi on le trouve au treizième verset de ce même chapitre premier, s'adressant à ses sept sages (hakamim), qui, bien qu'ayant l'air de n'être que de simples astronomes, sous leurs oripeaux de peu de

mine, sont en fait les sept archanges, nommés ShB‘H ShRY/shiv‘ah shârêy par le texte (au verset 14) !
Je reprends et dévoile la formule annotée: « *un festin de sept jours, dans la cour du jardin du palais du roi* ». C’est bien ainsi que nous est annoncé le lieu du second des sept festins (singulier mishthêh) rythmant la Méguillâh.

Et il y a bien sept festins au cours sinueux et secret de la Méguillâh, sept du comble : Esther 1, 3 présente le festin d’Assuérus à tous ses princes et serviteurs, festin qui dure 180 jours (!) ; 1, 5 voit le début du festin pour le peuple – celui qui nous occupe ici – ; en 1, 9, c’est celui pour les femmes, organisé par Vashti ; en 2, 18, c’est le banquet en l’honneur d’Esther, il est nommé mishthêh esthêr, expression qui peut aussi se lire « le festin je le garde secret » à l’inaccompli, sachant que celle qu’Esther remplace à savoir Vashti/WShThY se lit comme un waw + ShThY « action de boire », de même racine que le festin… ; au chapitre 5 et à sa suite, entre en scène le festin pour Haman préparé par Esther où scintille par trois fois la fameuse formule « jusqu’à la moitié du royaume » reprise en son cœur par le midrash évangélique ; en 8, 17, c’est l’agape générale pour les Juifs, dans les 127 (?) provinces du royaume, suite au décret de Mardochée, décret, DTh, qui peut être lu comme le din du jugement eschatologique ; enfin, en 9, 17, une fois le décret exécuté par les Juifs et une fois pendus les dix fils d’Haman en plus de celui-ci, c’est l’institution du festin du 14 Adar, le festin de Pourim et son carnaval, le septième de la Méguillâh, festin qui est bien le lieu du comble, de l’inversion, de l’indistinction, etc.

Bien évidemment, ce n'est qu'en son hébreu de vif argent que le texte parle :
MShThH **Sh**B'Th **Y**MYM B**Ht**SdR **G**N**Th** **B**YTh**N** **H**ML**K**/mishthêh shiva'th yâmim ba(r)hatsar guinath bithan hamelek. Ici figurent ensemble le guinath (GNTh), le TaNaK et le Messie (MShYHt, lu par notarique initiale en exceptant le B devant HtSdR qui n'est qu'une préposition, « dans, par »), le verger kabbalistique, le Messie et le Livre, ce dernier apparaissant par notarique finale des trois derniers mots : **ThNK** !

> Je vois aussi que ces trois derniers mots s'ornent d'une notarique initiale complémentaire : GBH/gôvâh, hauteur, sublimité. Je signale encore que, dans cette notarique, voulue des rédacteurs de la Méguillâh, le noûn et le kaph sont en position finale (de valeurs « lourdes » en gC), ce qui tendrait à légitimer davantage le calcul de la gématrie de HaTaNaK obtenue plus haut, l'identifiant au jardin du sod édénique et à la Révélation de Jésus Messie, alias Iéshoû'a Masshia(r)h, via le nombre 1227 (39).

Pour renchérir un peu, je constate au passage que dans le palais royal/BY**ThN** **H**M**LK**, le lieu du jardin, du guinath d'Esther (verger du dévoilement du secret) se laisse lire d'emblée le duo royal HtThN + KLH, le fiancé et la fiancée, le dieu et son Assemblée, à une lettre près !
Mais, fouillons ce passage, exhibons les gématries par « im kollel » de l'ensemble des dix lettres de GNTh BYThN HMLK :
gR = 3+14+22+2+10+22+14+5+13+12+11 = 128, soit en ajoutant 1 pour le kollel, **129=H'DN, l''êden, la volupté** qu'insuffle la science des écritures ;

gC = 3+50+400+2+10+400+50+5+40+30+20 = 1010, soit **1(0)11=’LP, l’Aleph et sa science**, résultat d’une pareille opulence.
Je puis encore laisser se manifester le plérôme de l’expression, obtenant GYML NWN ThW BYTh YWD ThW NWN HH MM LMD KP ;
gR=3+10+13+12+14+6+14+22+6+2+10+22+10+6+4 +22+6+14+6+14+5+5 +13+13+12+13+4+11+17 = 3(0)9, soit **39**, par suppression légitime du zéro ;
gC=3+10+40+30+50+6+50+400+6+2+10+400+10+6 +4+400+6+50+6+50+5+5+40+40 +30+40+4+20+80 = 18(0)3, soit 183.
Or, 1+8 = 9, ce qui nous donne **93**.
J’obtiens donc comme résultat de ce plérôme (cette abondance du plein savoir lire) le duo **39/93**, **HNGLH/haniglah**, la révélation, l’apocalypse, la mise à nu, la découverte d’oreille. Ce jardin n’est-il pas royal ?
Que se trouvent ainsi liés, dès l’entrée du rouleau d’Esther, au cœur du second des sept festins qui en rythment l’action, le guinath (le paradis des Hébreux) et le nom attribué aux vingt-quatre rouleaux de l’ensemble pharisien de ce que les nazoréens appelleront l’Ancienne Alliance par rapport à la leur, n’est en aucune manière l’œuvre d’un simple concours de circonstances.

L'insistance de l'Evangile à se fonder par midrash sur la Méguillâh d'Esther ne l’est pas non plus, faudrait-il ajouter. En effet, l’Evangile, tout comme la Méguillâh, est ponctué par des festins, le Christ est suspendu au bois par midrash sur le sort d’Haman, etc. Cette persistance du midrash chrétien à s'écrire en lien

à Esther signe sa visée essentielle, qui est d'accomplir le TaNaK dont la Méguillâh garde le secret du jardin (le jardin du secret).

En revanche, qu’il s’agisse d’un miracle issu de la main de l’esprit saint animant le clavecin des lettres des vingt-quatre livres parce qu’il en est l’auteur véridique, certainement !Voici les quatre autres occurrences où figure le TaNaK, par notarique (ou rétrograde), à chaque fois avec un sens très relevé (comme pour celles de YHWH), chacun pourra se distraire à aller y jeter des coups d’œil plus kabbalistiques comme je l’ai fait sur le premier exemple : « Et Haman dit au roi Assuérus : Il y a un peuple dispersé et répandu parmi les peuples, dans toutes les provinces de ton royaume, *et leurs lois sont différentes [de celles] de tous les peuples* [(W)D**Th**YHM Sh**N**WTh M**K**L-‘M/vdâthêhem shnôth mikâl-‘âm, ces lois différentes, la notarique l’annonce de but en blanc, c’est le TaNaK !] ; ils ne pratiquent pas les lois du roi, et il ne convient pas au roi de les laisser faire. » (Esther 3, 8) ;

Ici, « leurs décrets » ou « lois », DThYHM/dâthâhem a pour gR 54=BRYTh/l’Alliance, et gR+gC = 513 = HtThN+KLH, l’union mystique au cœur de la Loi…

« Et le roi lui dit : Que veux-tu, reine Esther et quelle est ta requête ? [Quand ce serait] jusqu'à *la moitié du royaume, elle te sera donnée* [HtSdY HMLKW**Th** WYNTh**N** L**K**/hatsêy hamalkoûth vyinâthên lâk, mais que peut-elle bien vouloir, qui ait quelque rapport avec le Salut des juifs-hébreux et qui soit autrement

essentiel que tous les royaumes terrestres qui pourraient être dépeints et imaginés ?] » (Esther 5, 3) ; « Et Haman raconta à Zéresh, sa femme, et à tous ses amis, tout ce qui lui était arrivé. Et ses sages et Zéresh, sa femme, lui dirent : " Si Mardochée devant lequel tu as commencé de tomber est de la race des Juifs, tu ne l'emporteras pas sur lui, *mais tu tomberas certainement* [**K**Y-**N**PWL **Th**PWL/ki-nâphôl thipôl, la prophétie de la chute d'Haman, le TaNaK étant lu *à l'envers*] devant lui." » (Esther 6, 13).
Et enfin : « Et vinrent *le roi et Haman pour boire* [HML**K** WHM**N** LShThW**Th**/hamelek vhâmân lishthôth, le début de la réalisation de cette prophétie de la chute d'Haman dont le contrepoids n'est autre que le Salut des Juifs, en TaNaK ; encore une fois, notarique rétrograde !] avec la reine Esther. » (Esther 7, 1).
Je récapitule ces cinq présences du TaNaK, décelées par hypothèse dans la Méguillâh : les trois premières sont lues dans l'ordre, lors même qu'elles sont positives (don au peuple sur fond de festin, spécificité des lois juives, comble de la demande d'Esther au Roi) ; les deux dernières sont négatives, alors qu'elles présentent la prophétie de la chute d'Haman qui n'est autre que le renversement, le tournant de l'intrigue, l'élévation de Mardochée, et avec lui d'Israël étudiant Son TaNaK. Que la première de ces situations savamment construites relie le Messie, le TaNaK, le jardin (guinath) des procédés fabuleux au cœur d'une telle agape de mots, quoi de plus rigoureux pour un rouleau qui, de même que les Evangiles, emploie ces procédés « à plein seaux » ?

Mais la différence majeure entre Esther et l'Evangile est que si la première laisse le trésor ne se manifester que dans son retrait, sous le voile du symbolique, le second le déploie en plein jour selon sa maxime phare « il n'y a rien de caché qui ne soit manifesté ((N)GLH) ». Si la première reste dans l'ordre du symbolique – si riche qu'il soit –, le second est la Thora *manifeste*, une *offenbarung* féerique. C'est pourquoi son contenu essentiel – qui deviendra celui de la foi chrétienne et inséparablement du Concept –, à savoir l'unité vivante de l'homme et du dieu, a pu se conserver à travers les langues tandis qu'Esther, une fois dépouillée de son hébreu nourricier, n'est plus lue – en dehors du judaïsme – que comme une historiette de bas étage, une fable banale qui narrerait – paraît-il – les manigances et la vengeance de ces Juifs retournant à leur avantage une situation malencontreusement défavorable grâce à la radieuse beauté de leurs femmes tournant la tête des roitelets du paganisme – mais c'est bien sûr !

Une dernière remarque justifiera encore cette lecture du guinath comme verger du secret des écritures, sans doute connu en tant que tel dès la conception pharisienne du TaNaK, particulièrement des rédacteurs d'Esther. Le mot guinath est l'état construit de GNH/guinâh, le féminin de gan. Si le dictionnaire, conformément à la tradition, prend bien soin de le distinguer de GNH, prononcé ganâh (et non guinâh), alors que ces mots ont pourtant le même sens, ce n'est pas pour rien. Notre guinâh ne se trouve qu'à l'état construit – étant généralement assez rare – dans le TaNaK, *et par quatre fois* (dont trois dans la Méguillâh…) : Cantique 6, 11 ; Esther 1,5, 7,7 et 8.

J’observe alors que ces deux livres font partie des plus tardifs des vingt-quatre, et le sont en tout cas suffisamment pour que leurs auteurs aient pu connaître les emprunts au grec et au latin que sont *notarikôn* et *gématria* (ou sinon pourquoi donc se seraient-ils mis à faire usage de ce féminin à la prononciation singulière, et en de telles occurrences, alors que jusque là, le texte biblique se passait fort bien de ses services et avait l’habitude d’employer – une quarantaine d’occurrences – le masculin gan ou – une quinzaine de fois – l’autre féminin, prononcé gânâh et non guinâh ?). La deuxième mention tirée d’Esther n’ajoutant rien à celle que nous venons de sonder, je me concentre donc sur celle du *Cantique*. Le guinath y affleure sous la formule « le jardin des noix » :
« Vers le jardin des noix Je suis descendu [racine YRD…], pour contempler la vallée verdoyante, pour voir si la vigne bourgeonne, si les grenadiers s'épanouissent [*i.e.* si le temps est propice pour l’union avec la Shulamite dont le retour – la théshoûvah – sera souhaité dès le début du chapitre suivant…]. » (Cantique des cantiques 6, 11).
Hasard si les kabbalistes liront ce jardin des noix comme le PaRDèS, le verger de la science des écritures avec ses quatre niveaux (le mot noix ’GWZ comporte quatre lettres…), PaRDèS qui provient d’ailleurs de ce même Cantique comme nous l’avons déjà goûté ? Eh non, et comme il y aura un traité intitulé *Pardès Rimonim* (de Moshéh Cordovero), il y en aura un portant le titre *Guinath Egôz* (de Yoseph Gikatilla) !

Ce n’est d’ailleurs que dans le sod que peut s’apprécier ce jardin des noix. Ainsi, GNTh ’GWZ/guinath ’egôz a-t-il pour gR 56, gématrie de YWM/le Jour, et pour gC 47(0), celle de ‘Th/‘êth, le temps, l’heure (de Sa venue). Ce jardin où s’unissent mystiquement le dieu et sa fiancée, son Assemblée, n’indique donc rien d’autre, dans le secret, que le temps de l’accomplissement eschatologique.

La floraison apocalyptique de la Loi :
Voilà pour le lien vivant (puisque puisé à même la bouche d'un texte riche) entre le verger des procédés (le guinath) et le TaNaK, et pour la profondeur méditée de ce guinath.
Je passe à l’autre preuve, laquelle va nous obliger à rétrovertir, patiemment et scientifiquement, deux versets de la fin de l'Apocalypse de Jean.
« Moi, je rends témoignage à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre :
si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre ; si quelqu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu ôtera sa part de l'arbre de vie et de la sainte cité, qui sont écrits dans ce livre. » (Apocalypse 22, 18 et 19, je souligne.)
Le double principe qui clôt l’Apocalypse de Jean est celui du « ni ajouter ni retrancher » issu de la Thora, ou encore de Qohéleth. C’est le principe ferme et premier de la conservation, de l’observance de la Thora, du TaNaK, et de leur contenu. Il est déjà à entendre littéralement et allusivement, puis comme

œuvre de fouillage, de midrash, et enfin, jusque dans son secret.
Voici déjà l’une des provenances du duo ni ajouter/ni retrancher :
« J'ai connu que tout ce que Dieu fait subsiste à toujours ; il n'y a rien à y ajouter ('YN LHWSYP/’êyn lehôssiph), ni rien à en retrancher ('YN LGR‘/’êyn ligrô‘â) ; et Dieu le fait, afin que, devant lui, on craigne. » (Ecclésiaste 3, 14).
Les deux verbes pour ajouter et retrancher seraient ainsi HWSYP (hiphil de YSP)/GR‘.
Et voici celle dont la double sentence de l’Apocalypse de Jean est davantage encore tant l’actualisation que le développement :
« Toutes les choses que je vous commande, vous prendrez garde à les pratiquer. Tu n'y ajouteras rien (L’-ThSP/lô' thôssêph), et tu n'en retrancheras (WL’-ThGR‘/vlo' thigrâ‘) rien. » (Deutéronome 12, 32).
Dans les deux cas, comme dans l’Apocalypse, nous avons le duo YSP ou HWSYP/GR‘ pour ajouter et retrancher. La rétroversion de cette parole à double bouche qui clôt, comme une mise en garde sévère, ce verger qu’est l’Apocalypse, est pour le moins épineuse. Cette parole, une simple traduction invite à le constater, condense la pointe brûlante du sens de l’observance, de la conservation nazoréenne, tant du jardin d'Eden que des commandements, de la Thora ou plus généralement du TaNaK. Nous allons donc prendre notre temps pour porter au jour son intransigeante véracité, aussi tranchante que l’épée à double bouche de la vérité victorieuse.

Déjà, le verbe pour ajouter : est-il HWSYP ou YSP (la racine de Joseph) ou autre chose ?
Le mot grec pour « ajoute » est επιθη de la racine τιθημι dont la rétroversion majoritaire, via le lexique de la Septante, est ShWM/shoûm ou ShYM/shim, ce qui nous éloigne plus qu'autre chose, vu que le terme grec ainsi rétroverti a de très nombreux sens ne correspondant pas à la particularité technique du terme ici en jeu. Il faut donc procéder autrement, à partir des duos ajouter/retrancher du TaNaK dans le sens topique ici convié et en lien à la langue des Talmuds (celle de la Mishnah, singulièrement proche de la langue de la Nouvelle Alliance). Le duo grec προσθειναι/αφελειαν présent dans l'exemple de Qohéleth s'apparente à celui de l'Apocalypse, il en va de même pour l'exemple du Deutéronome, je vais donc suivre cette voie de rétroversion du duo grec par HWSYP/GR' ou YSP/GR'. La formule du Deutéronome se trouve une autre fois en ce livre : « Vous n'ajouterez rien à la parole (L' ThSPW 'L-HDBR/lô' thôssiphoû 'al-hadâvâr) que je vous commande, et vous n'en retrancherez rien (WL' ThGR'W MMNW/vlô' thigroû mimenoûoû), afin de garder les commandements de l'Éternel, votre Dieu, que je vous commande. » (Deutéronome 4, 2).
Le premier verbe, en ce sens, se construit généralement avec 'L, le second avec MN, notons déjà ce fait. L'emploi au hiphil de YSP/yâssaph, soit HWSYP/hôssiph est majoritaire comme me l'indique en outre la langue des Talmuds où ce verbe au hiphil est présent par au moins cinquante occurrences contre quelques-unes pour le qal.

C’est déjà quelque chose que d’avoir ce duo, mais il me faut maintenant indiquer quelques provenances midrashiques, lesquelles se trouvent puissamment ramassées dans ce verset.
Par exemple, le fait de subir les plaies inscrites dans le Livre provient du Deutéronome :
« Et la colère de l'Éternel s'est embrasée contre ce pays, pour faire venir sur lui toute la malédiction écrite dans ce livre. » (Deutéronome 29, 27).
Cette malédiction renvoie aux plaies d’Egypte, lesquelles deviennent par midrash les fléaux de l’Apocalypse (et implicitement la plaie ou blessure de la première des deux bêtes d’Ap.13). L’expression « inscrit (racine KThB) + dans le livre celui-là (BSPR HZH/bassêpher hazeh) » présente deux fois ici provient de Deutéronome 28,58, ou 29,19, ou encore 29, 26. Ce à quoi il s’agit d’avoir part et dont on se prive en retranchant aux paroles est : d’une part, l’arbre de vie dont l’accès est gardé par les chérubins depuis la Genèse (« il chassa l'homme, et plaça à l'Orient du jardin d'Éden les chérubins et la lame de l'épée qui tournait çà et là, pour garder le chemin de l'arbre de vie (‘Sd-HHtYYM/‘êts ha(r)hayim).» (Genèse 3, 24)) ; et, d’autre part, la ville sainte qui provient d’Isaïe (« Car ils se nomment d'après la ville sainte (‘YR HQDSh/‘ir haqdesh), et s'appuient sur le Dieu d'Israël : l'Éternel des armées est son nom. » (Isaïe 48, 2)).
J’indique encore que le dieu, grec θεος présent ici par deux fois, est Elohim comme partout (ou presque) dans l’Apocalypse où figure l’Agneau du dieu/ShH

H’LHYM/séh ha'elohim ('elohim est le dieu du jugement).

Enfin, il y a ici une formule que je n’ai trouvée dans aucun autre midrash :

« les paroles du livre de la prophétie celle-là », soit **H**DBRY **S**PR **N**BW’H **H**Z’Th qui exhibe une notarique initiale : HSNH/hasnêh, le buisson ardent de la révélation du Nom/HaSheM à Moïse/MoShêH dans la Thora.

Cf. Exode 3, 2 à 4 où ce buisson est présent *par quatre fois* : c’est un signe de YHWH.

L’une des anagrammes exactes de SNH n’est autre que NSH/nassêh, éprouver, tenter (racine de la tentation au désert, probablement l’hébreu tardif nissayôn/N(Y)SYWN qui veut dire aussi merveille, rédemption), épreuve que l’Apocalypse mentionne implicitement dans l’expression qui introduit à cette double parole que nous rétrovertissons présentement, soit dans « Moi je témoigne pour tout écoutant *les paroles de la prophétie du livre celui-ci* », où la formule soulignée n’est autre que HDBRY **N**BW’H **S**PR **H**ZH exhibant la notarique initiale NSH/nassêh, la racine de l’épreuve !

Voyez l’épreuve de dix jours dont parle Apocalypse 2, 10 : «Voici, le diable [’ôyêv l’ennemi, plus précisément le Satan] va jeter [quelques-uns] d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés [racine NSH ou SdRH] : et vous aurez une épreuve [éventuellement nissayôn, ou bien nom construit sur la racine SdRH] de dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie. » (Apocalypse 2, 10). Ces dix jours sont ceux qui séparent rôsh hashanah (l’en-tête de l’année, septembre-

octobre), le premier du mois de Tishri (ThShRY, lu dans brêshith de Gen. 1, 1), du jour de la fête de rémission où, une fois toutes les confessions remises, le grand prêtre sonne du shôphâr, la fameuse trompette de l'Apocalypse (qui vient aussi du Sinaï, de la prise de Jéricho et j'en passe, et dont la sonnerie est le symbole du sacrifice d'Isaac – pour nous l'agneau du midrash chrétien). Ce jour se caractérise par une prière dont le texte vous rappellera sans conteste le contexte de l'Apocalypse et de son jugement dernier, cette prière est : « Fais-nous entrer dans le Livre de la vie. » Dans l'Apocalypse, il s'agit spécifiquement du yôm kippoûr de l'année du Jubilé pour d'autres raisons plus eschatologiques et liées au jugement final. Mais ce qui m'importe ici est de noter la provenance de l'épreuve de dix jours dans le livre de Daniel, ce qui permet de fortifier l'hypothèse avec calembours autour de la racine NSH. En effet, en Daniel 1,12 je lis : « De grâce, mets tes serviteurs à l'épreuve pendant une dizaine de jours (NS-N' 'Th-'BDYK YMYM 'ShRH/nass-nâ' 'êth-'avâdeykâ yâmim 'assârâh) », où l'on retrouve la racine de l'épreuve dans NS-N', en lien aux dix jours. L'expression figure *par trois fois* dans ce même chapitre de Daniel, là encore le dieu fait signe ! Signalons enfin que NSH et SNH sont aussi HNS/hanêss, le miracle.

Fort de ces éléments, je me lance dans la rétroversion mot pour mot de la double sentence décisive.

J'en rappelle encore une fois le sens littéral :

« Si quelqu'un ajoute sur le cela, ajoutera Dieu sur lui les fléaux, les plaies

De même que les dix dévârim de la Thora deviennent les sept dévârim de l'Apocalypse, de même les dix plaies d'Egypte de la Thora

deviennent les « sept plaies les dernières » de l'Apocalypse (ce sont aussi les fléaux liés à l'Exil d'Israël pour manquement aux paroles de la Thora).

inscrit(e)s dans le Livre celui-ci ; et, si quelqu'un retranche aux paroles du livre de la prophétie celle-là, retranchera dieu sa part de l'arbre de vie et (de) la ville la sainte, les ayant été inscrits sur le Livre celui-ci. »

Je donne maintenant le grec, puis la rétroversion mot pour mot en hébreu en précisant entre parenthèses la provenance biblique (ou une similarité mishnique, ou encore midrashique) de telle ou telle tournure non sans avoir vérifié sa pertinence via les Septante:

εαν τις επιθη επ αυτα επιθησει ο θεος επ αυτον τας πληγ ας τας γεγραμμενας εν τω βιβλιω τουτω και εαν τις αφελ η απο των λογων του βιβλιον τηφ προφητειας ταυτης αφ ελει ο θεος το μερος αυτου απο του ξυλου της ζωης και πολεως της αγιας των γεγραμμενων εν τω βιβλιω τουτω

Voici l'hébreu dans ses lettres de la rétroversion que je propose :

אם מי הוסיף על זה יוסיף אלהים עליו מכות כתובות בספר הזה
אם מי גרע מן הדברי ספר נבואה הזאת יגרע אלהים חלקו
מן עץ החיים ומן עיר הקדש כתובים בספר הזה

Ces caractères se translittèrent comme suit :

'M-MY (cf. Zevachim 32a) HWSYP 'L-ZH ('al-zeh, cf. Job 14,3) YWSYP 'LHYM 'LYW MKWTh (makhôth, cf. Deut. 28,59) KThWBWTh (notez le calembour avec le précédent) BSPR HZH (W) 'M-MY GR' MN-**H**DBRY **S**PR **N**BW'H **H**Z'Th YGR' 'LHYM HtLQW MN-'Sd HHtYYM (cf. Gen. 3,24) WMN-'YR HQDSh (la ville sainte vient d'Isaïe 32,5) KThWBYM BSPR HZH.

J'en établis alors la gématrie par rangs :

1+13+13+10+5+6+15+10+17+16+12+7+5+10+6+15+
10+17+1+12+5+10+13+16+12+10+6+13+11+6+22+1
1+22+6+2+6+22+2+15+17+20+5+7+5+1+13+13+10
+3+20+16+13+14+5+4+2+20+10+15+17+20+14+2+6
+1+5+5+7+1+22+10+3+20+16+1+12+5+10+13+8
+12+19+6+13+14+16+18+5+8+10+10+13+6+13+14
+16+10+20+5+19+4+21+11+22+6+2+10+13+2+15
+17+20+5+7+5 = **1229 = GNTh B'DN, le verger-jardin de l'Eden**, jouissance-connaissance ultime de la science apocalyptique des écritures sacrées, ainsi que le TaNaK hébraïque achevé, considéré comme jardin « clos » : hathôrâh vehanévi'im vehakéthoûvim. C'est le jardin où l'esprit vivifiant se manifeste à la fiancée tout en la couronnant. C'est le lieu absolu, ombragé et fertile, où les membres ('SdMYM/'atsâmim) de l'Assemblée nazoréenne, jouissent du repos transparent et simple, plongés dans l'étude infiniment dionysiaque. Car ils ont su s'approprier l'arbre de vie ('êts ha(r)hayim/'Sd HHtYYM) en sa vérité, le centre du jardin de l'esprit des Hébreux où le veilleur sait qu'il est son propre centre en dieu, que dieu est le centre de son intériorité manifeste, et qu'en conséquence, plus rien ne saurait l'atteindre.

Ainsi, l'épreuve franchie s'est-elle renversée dans l'accès au divin jardin du TaNaK accompli, lui-même figuré dans l'Apocalypse par le *quorum* plein des vingt-quatre anciens sur leurs trônes, siégeant auprès du bélier digne d'ouvrir le Livre, c'est-à-dire de le lire.

En ce qui concerne la double sentence placée au terme, on peut poursuivre avec sa gC de 6341, constater alors que la différence des gC-gR est de 5112 qui n'est autre que le 612 de

BRYTh/bérith (gC)/l'alliance, ou encore le 513 du fiancé et de la fiancée dont la fin de l'Apocalypse célèbre l'union. Et l'on peut même proposer une hypothèse complète pour l'ensemble des deux versets où figure la sentence à double bouche, en l'y réinjectant. Ainsi, « Moi, je rends témoignage à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre/ si quelqu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu ôtera sa part de l'arbre de vie et de la sainte cité, qui sont écrits dans ce livre. » (re)devient en hébreu translittéré : H‘YDThY 'NY LKL-ShM‘ DBRY HNB'WH SPR HZH ’M-MY HWSYP ‘L-ZH YWSYP ’LHYM ‘LYW MKWTh KThWBWTh BSPR HZH (W) ’M-MY GR‘ MN-HDBRY SPR NBW’H HZ’Th YGR‘ ’LHYM HtLQW MN-‘Sd HHtYYM WMN-‘YR HQDSh KThWBYM BSPR HZH. La gématrie par rangs, en adjoignant à notre double sentence ce qui doit l'être, est de 1544, lequel se ramène au réseau essentiel du 644, gématrie de BYWM YHWH (2+10+6+600+26=644)/au Jour de YHWH, le Jour eschatologique de l'accomplissement, chiffre secret que l'on rencontre quelque peu fréquemment dans ces parages comme en témoigne l'exhortation finale. Cette dernière en effet est « La grâce du seigneur Jésus Christ (soit) avec tous [les traducteurs rajoutent un « les saints » ici, mais le grec est formel – et en dessous l'hébreu –, il s'agit de tous/KL, seul]. » (Apocalypse 22, 21). Sa rétroversion mérite un nouveau détour dans le détour : **Ht**SD **Y**HWH **Y**Sh**W**‘ **‘M** K**L**, amour du Seigneur Jésus/Iéshoû‘a avec tous (qu'il faut entendre aussi comme son anagramme KL

‘M/tout le peuple). J'ai souligné dans cette formule HtYY ‘WLM/la vie éternelle puisqu'elle en résume l'essence (cf. fin de Daniel où elle est associée aux justes ressuscités et à l'ouverture du Livre scellé pour ce temps de la fin). Enfin, sa gC est de 8+60+4+26+10+300+6+70+70+40+20+30 = 644 = BYWM YHWH/beyôm IéHoûWaH (cf. Ezéchiel 13, 5, où il s'agit de garder la maison d'Israël et de se tenir droit au Jour de YHWH, jour de guerre comme dans l'Apocalypse) ! Ce 644 du Jour eschatologique est bien l’un des sceaux incontournables de la fin de l'Apocalypse. Plus généralement, il se retrouve dans l’ensemble du corpus néotestamentaire, puisque évidemment toutes les gématries qui flamboient et chantent dans celle-ci jouent également dans les autres parties de celui-ci. Ainsi, exemple entre mille, si en Luc 1, 19, l’ange annonçant à Zacharie que son fils Jean le baptiste accomplira la prophétie de la fin de Malachie en relevant Elie se présente en disant : « C’est Moi Gabriel le se tenant devant dieu », c’est notamment parce que cette tournure – qui, une fois retournée en son hébreu premier, s’écrit : ’NY HW’ GBRY’L H‘MYD LPNY YHWH – a pour gR 212=H’WR/lumière-joie divine, et pour gC 644, celui qui nous occupe. La lumière de l’accomplissement « au Jour de YHWH » est aussi bien celle de la Thora évangélique ; concert de joies, explosion de feu grégeois, illumination sans fin, elle inonde littéralement l’Apocalypse de Jean.

Voilà établi mon second lien vivant.

Mais bien entendu, ce n’est pas tout : puisqu’on me parle de Jérusalem nouvelle, renouvelée, accomplie, je scrute calame en main le plérôme, la plénitude de cette

Jérusalem descendant comme une bien-aimée parée et parfumée.
Voici :
YRWShLM a pour plérôme :
YWD RYSh W' ShYN LMD MM (et ce en suivant la méthode du plérôme aléphique, selon la science de l'Aleph).
En voici les gématries :
- par rangs :
10+6+4+20+10+21+6+1+21+10+14+12+13+4+13+13 = 178 ;
- classique :
10+6+4+200+10+300+6+1+300+10+50+30+40+4+40 +40 = 1051.
Somme des deux qui est la plénitude complète, absolue, de Jérusalem :
178 + 1051 = **1229 = GNTh B'DN/guinath b'êden, le verger-jardin de l'Eden**, jouissance-connaissance ultime de la kabbale hébraïque, ainsi que le TaNaK hébraïque achevé, haThôrâh vehaNévi'im vehaKéthoûvim.

Un ultime exemple vient clore harmonieusement cette suite symphonique. Je le dédie nuitamment à la Musemathématiques.
Ainsi, c'est en Romains 13, 10 que Paul énonce la parole noble et indestructible « l'amour est le plérôme de la Loi ». Une rétroversion en est : **'**HBH **M**LY'Th **Th**WRH/'ahavâh mlêy'âth thôrâh. Nous constatons déjà que l'expression est ponctuée musicalement par sa notarique initiale 'MTh/'émeth, la vérité de la Thora, celle qui libère, à la condition de se mouvoir dans la

rigueur extrême de son observance, en accord avec l'union conséquemment offensive et active de cet amour et de la vérité telle que scellée et celée par son inconditionnel renouvellement. On retrouve ainsi en filigrane le duo (r)hessed et ’émeth (grâce-amour et vérité-fidélité), lié à l’accomplissement par le Messie d’après les débuts de l’Evangile de Jean.
Un moyen d’affermir la certitude en cette rétroversion – car la plénitude en hébreu biblique peut être ML’H/ML’Th sans yôd, ou en hébreu tardif un masculin (malyâ’/MLY’ par exemple) –, est bien entendu le recours aux procédés kabbalistiques dont nous savons par ailleurs qu’ils sont intensément présents chez Paul (comme dans tout le Nouveau Testament !). Ainsi, notre tournure sémitique, outre une notarique illustre, comprend en tout et pour tout treize lettres, ce qui ne serait pas le cas avec l’écriture de MLY’H sans son yôd. « Et alors ? », me direz-vous. Je répondrai que ce treize est le nombre de l’amour lui-même, de l’unité, etc., mais surtout que cette manière de lire en comptant les lettres est coutumière de Paul – et bien avant lui des scribes de la Thora. Je le prouve *de facto*, en puisant dans mes carnets de lecture un exemple amusant et enfantin, lequel ravira très certainement les cervelles exercées de nombre de théologiens dits « chrétiens », pour peu qu’ils daignent un instant ne plus se contenter de l’ignorance de l’hébreu néotestamentaire de laquelle ils ont été pétris, et à leur supposer, ô fort momentanément, l’audace honorifique de me lire et de me bien lire.
Que l’on m’explique donc 1Corinthiens 13,13, cette base du dogme des « vertus théologales » :

« Maintenant donc ces trois choses demeurent : la foi, l’espérance, l’amour ; mais la plus grande de ces choses, c’est l’amour. »
En hébreu, et cela ne s’avère qu’en hébreu, nous avons sous les yeux le trio virtuose : **’**MWNH **Th**QWH **’**HBH/’émoûnah tiqwâh ’ahavâh. Il a pour notarique initiale ’Th’ qui en araméen signifie « viens! ». On trouve ce dernier dans la célèbre expression *maran’atha’*/« seigneur viens » ; il est l’équivalent de l’hébreu bô’ que nous connaissons bien. C’est une formulation de la parousie, du comble, de Sa venue à la fin des temps. Maintenant, si Paul dit que des trois c’est l’amour qui est le plus grand (hébreu gadôl, précieux), c’est certes parce que des trois c’est celui qui est le plérôme de la Thora, mais c’est aussi parce que ces trois « vertus » comportent en hébreu exactement treize lettres, comme la formule « l’amour est le plérôme de la Loi » !
Mais il est temps, revenons à notre formulation raffinée et osons porter au jour la somme de ses gR et gC. 'HBH MLY'Th ThWRH/« l’amour est le plérôme de la Thora » a ainsi pour gématrie : (1+5+2+5+13+12+10+1+22+22+6+20+5) + (1+5+2+5+40+30+10+1+400+400+6+200+5) = 124(= ‘DN/‘êden, en gC) + 1105 = **1229** !

Tout concorde avec *maestria* chez les divins auteurs de la Nouvelle Alliance, quoique, je vous l'accorde, de façon très sous-jacente et secrète (c'est-à-dire précisément : ésotérique). Concordent ainsi et le renouvellement de Jérusalem (cette vigne du Seigneur, cette assemblée du Verbe !) ; et le fait que la plénitude

de la Thora se nomme amour, celui du dieu et de cette Jérusalem renouvelée ; et la maturation secrète de la trinité du TaNaK ; et le fait que nous soyons enfin entrés dans la Révélation du Messie Iéshoû‘a ; et enfin, pour relever le tout, le sens du verger des procédés kabbalistiques des Hébreux de l'antiquité.
La rigueur nazoréenne n’est pas un vain mot (cf. note *infra*) !
L'aspect « kabbalistique » de cette rigueur n’est évidemment pas coupé des multiples lectures midrashiques du TaNaK, lesquelles jouissent de venir nourrir et abreuver les textes vivants de la Nouvelle Alliance. Toutes ces lectures midrashiques sont comme autant de fleuves s’écoulant depuis cet Eden du secret et y retournant pour couler à nouveau. Il n’est pas coupé non plus de la liturgie de ces élus lisant les textes sacrés chaque jour, faisant de la Révélation qu’octroie le nom de Iéshoû‘a comme Messie leur pain, leur manne quotidienne savourée sous les ailes du Temps.
Mais, voici posé et déterminé pour nous le rapport essentiel entre la Thora au sens large et la demeure des justes à la fin des temps, le jardin d’Eden. Soit en lisant selon l’angle « pharisien », soit en lisant selon celui des rédacteurs des Evangiles et de leur suite profonde et colorée. Ces deux tendances sont d’ailleurs tout autant proches à l’extrême, qu’opposées à l’extrême.
Une étude détaillée des thèmes et paroles de Jésus et d’Hillel, Ishmaël ou Aquiba dans la Mishnah (et Talmuds en général) prouverait la proximité quant à l’essence même du dire entre Mishnah et Evangile. De

même, une étude serrée et minutieuse de la polémique réciproque entre nazaréens de la Nouvelle Alliance de Jésus et auteurs talmudiques opposés à ces nazaréens en prouverait la vivace véracité. De telles études sont éminemment souhaitables, ainsi que la comparaison raisonnée de celles-ci, avec laquelle elles ne formeraient en définitive qu'une seule grande étude, dont nous pouvons dire que *La théurgie de L'Autre*, quoiqu'elle soit encore inachevée à l'heure où j'écris ces lignes, a d'ores et déjà grandement défriché le terrain, mais qui serait plus axée sur la signification des dits rabbiniques et évangéliques, pour la plupart si soigneusement masqués, que sur l'histoire sous-jacente à ceux-ci.
La métaphore du jardin pour désigner le Livre vivant dont nous avons tenté de penser ici l'ultime raison kabbalistique (dans l'antiquité) est immanente au rythme même de la vie quotidienne, à sa libre liturgie « idéale ». Les justes cultivent le jardin du Livre chaque jour, c'est là pour eux, comme j'en ai fait d'emblée entendre la profonde tonalité, résider dans le 'ôlam haba' dès cette vie (comme cette pensée s'actualise d'elle-même pour nous autres Argonautes de la nouvelle science philologique !). Le midrash tardif *Yalkoûth Behouqotay* redonne ses couleurs à l'unité du jardin des justes, de l'Eden et de l'étude permanente du Livre, voici comment : « [Il est écrit] " Je marcherai parmi vous " (Lév. 26, 12) – parabole : à quoi la chose est-elle comparable ? A un roi qui sort se promener avec son jardinier dans son verger, mais ce jardinier cherche à se cacher. Le roi lui dit :

Pourquoi te caches-tu ? Ne suis-je pas semblable à toi ?

> Cet étrange jardinier ne nous rappelle-t-il pas Adam dans l'Eden, Adam dont le commandement premier est de garder le jardin ? Oui, oui, mais ici *à l'envers*, pour cause de midrash inversif et de fin des temps ! En effet, ici Adam ne se cache pas pour cacher sa faute et dieu ne l'exclut pas du jardin, mais il se cache par pudeur et respect, tandis que le dieu lui rappelle qu'ils sont de la même « espèce », que cet Adam jardinier du verger du Livre est donc homme-dieu, lui-même « incarnation » du dieu vivant !

De la même façon, le Saint, béni soit-Il, se promènera avec les justes dans le 'ôlam haba', dans le jardin d'Eden, et, en le voyant, les justes seront tous saisis par Sa présence. Mais le Saint, béni soit-Il, leur dira : Pourquoi êtes-vous troublés ainsi devant Moi ? Ne suis-Je pas de la même espèce (min) que vous ? Puisse Ma crainte ne pas être sur vous ! L'Enseignement dit : " Pour vous Je serai Dieu, pour Moi vous serez peuple " (ibid.) » (672).

> Cette vivifiante unité du dieu et du peuple, l'Apocalypse la conçoit au fil de sa gestation interne. En effet, pour ses rédacteurs le nom nouveau, YHtWH, et le peuple, 'M/'âm, ont pour gématrie commune le nombre 29. Ils sont donc identiques dans les replis savants de la langue !

Ce midrash étant tardif, il semble ne plus savoir que le 'ôlam haba' n'est pas un au-delà, mais bel et bien vivace dans le présent éternel de la pensée du Livre vivant advenu au ciel et sur la terre, idée concrète dont les nazoréens de Jésus ont su laisser vibrer toutes les

nuances, s’en drapant comme des couleurs fastueuses de leur triomphe discret et imparable, tel une botte secrète de l’épée à double bouche.

Quelques clés décisives dans le corpus néotestamentaire :

Il y aurait encore une objection de taille : il me faut prouver que le TaNaK (dans une version pré-massorétique, encore vierge de cette haie de retouches et de signes dont se para la version officielle des Massorètes contre l'éventuel retour des lectures opérées par le messianisme infini...) est connu des auteurs évangéliques et vénéré par eux, non pas seulement la dualité Thora/Prophètes qui y est très visible car maintes fois répétée.

C’est « Luc » qui va nous permettre de faire toute la lumière sur cette question.

En effet, peu avant de conclure son Evangile, il nous rappelle la tripartition du TaNaK de manière implicite, par deux fois, la première en Luc 24, 27, la seconde en Luc 24, 44.

Moïse, tous les Prophètes, tous les Ecrits :

Pour commencer, j’ouvre donc Luc 24, 27 ; et, non sans m'en réjouir, j’y lis ceci : « Et commençant *par Moïse et par tous les Prophètes*, il expliqua [il chercha, racine du midrash !] à eux [LHM, ou pour eux, auprès d’eux] *dans toutes les Ecritures* les choses [ZH, cela] au sujet de lui-même [‘LYW, sur Lui] ». Il cherche et rend manifeste pour eux comment le nom

de Iéshoû'a Masshia(r)h, par sa Révélation même, est la clé de la lecture qui assume, abolit et accomplit tout ce qui s'est antérieurement écrit en hébreu selon les procédés du midrash. Ce passage a lieu au moment où Jésus ressuscite, au troisième jour (il s'est réveillé nous dit le verset 34). Des femmes viennent de s'apercevoir que son tombeau était vide. C'est alors que Jésus confie cette parole – où figure la tripartition cruciale – à quelques hommes qui viennent de croiser ces femmes, mais qui malgré son absence au tombeau semblent encore douter de sa venue. Il se fait un plaisir de contredire ce doute par les faits, en manifestant sa présence glorieuse. Jean placera le tout de la scène dans un jardin. Ainsi, l'accomplissement du TaNaK coïnciderait en filigrane avec la Résurrection (son prélude) de celui qui l'accomplit, et, bien entendu, dans un jardin.
La tripartition que nous trouvons ici est bien celle du TaNaK, avec ses trois temps :
Moïse (donc la Thora) et (tous les) Prophètes et (tous les) Ecrits. Cette proposition est même la clé de l'articulation entre dualité Thora/Prophètes (très visible dans les Evangiles, exotérique) et la tripartition du TaNaK (suggérée, invisible, ésotérique). En effet, les trois temps nous sont dévoilés en commençant par la dualité exotérique avant que ne soit mentionnée, juste après, la racine du midrash servant de pont des deux aux trois, le troisième terme, les Ecrits, révélant ainsi la totalité ésotérique en présence.
Je considère d'abord la dualité exotérique :
« Moïse et tous les prophètes »/MShH + KL-HNBY'YM/Moshé kal-hanévi'im a ainsi pour

gématries : gR =13+21+5+11+12+5+14+2+10+1+10+13 = **117**, voir le 27 de la grâce HtSD/(r)hessed, la droite du dieu…

> J'indique ici, puisque nous sommes au cœur de l'Evangile, que ce 117 est avant tout pour les rédacteurs évangéliques la gR du plérôme, de la plénitude, de « la venue » de Jésus YShW' : YWD ShYN WW 'YN = 10+6+4+21+10+14+6+6+16+10+14 = 117 (gR), c'est aussi celle du Royaume/MLKWTh (MM LMD KP W' ThW = 26+29+28+7+28 = 117, en aleph), ou celle des cieux eux-mêmes (ShMYM se développe en ShYN MM YWD MM = 45+26+20+26 = 117), voire encore de la durée, du monde, de H'WLM/ha'ôlam (HH 'YN WW LMD MM = 10+40+12+29+26=117) ! 117 est aussi la gC de ML'K YHWH/ « l'ange du seigneur », personnage éminent dès la Thora, et dont la gR est aussi de 63, etc.

gC = 40+300+5+20+30+5+50+2+10+1+10+40 = **513 = BShWRH/bessôrah, l'Evangile, le duo HtThN (W)KLH/le fiancé et la fiancée,** l'Assemblée d'Israël et son dieu réunis, etc. Bref, l'ensemble de la prophétie tel que reçu et accompli *en esprit* par la Nouvelle Alliance nazoréenne. Ce duo des gR et gC, 117/513 représentant le duo de « Moïse (et) tous les Prophètes », de la Thora et les Prophètes, se ramène au duo **27/63, le duo des gR et gC de nâvi'/NBY' prophète**, le terme cardinal pour signifier l'esprit de prophétie, son incarnation comme l'Hébreu écrivain, dont le premier représentant est bien l'auguste Moïse (et ses anciens acolytes) dont les Prophètes ne sont que le développement jusqu'à la prophétie qui clôt Malachie et qu'ouvre à nouveau la Nouvelle Alliance

avec Jean-Baptiste – qui tout comme Elie est « le Verdoyant », puisque par lui tout reverdit –, ou plutôt qu'elle conclut de manière nouvelle. Ce duo dit fermement la totalité de l'esprit prophétique de l'Ancienne Alliance. Le terme qui vient ensuite étant les Ecrits, je puis dire que j'ai établi l'essentiel : la présence fine et discrète dans l'Evangile de la tripartition secrète du TaNaK.

Loi de Moïse, Prophètes et Psaumes :
Une seconde mention implicite du TaNaK survient au verset 44 du même chapitre 24 de Luc. Je me contente de la lire en précisant que « psaumes », c'est tehilim qui signifie chants, louanges ; ce mot, représentant la partie pour le tout pouvant aussi bien désigner l'ensemble des Ecrits, et ce d'autant mieux que les Psaumes est le premier des Ecrits selon l'ordre de la succession qui a été retenu comme « canonique ». Ainsi, comme l'Aleph résume la connaissance de l'alphabet, le livre des Psaumes pourrait désigner ici la totalité des Ecrits.
Mais voici la preuve :
« Comme, dans leur joie, ils ne croyaient point encore, et qu'ils étaient dans l'étonnement, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger ? Ils lui présentèrent du poisson rôti et un rayon de miel. Il en prit, et il mangea devant eux. Puis il leur dit : C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que s'accomplît [racine de la plénitude, hiphil HMLY'] tout ce qui est écrit [les choses écrites, hakéthoûvim : les écritures, c'est aussi les Ecrits...] de moi *dans la Loi de Moïse*, *dans les Prophètes*, et *dans*

les Psaumes. Alors il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprennent les Ecritures [hakéthoûvim !]. Et il leur dit : Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait des morts le troisième jour, et que la repentance (la théshoûvah) et le pardon (HSLYHtH/hasli(r)hâh) des péchés (!) seraient prêchés en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. Vous êtes témoins de ces choses. »

J'en ai même cité un peu plus pour que l'on s'imprègne bien du contexte, qui est à nouveau celui de la Résurrection du seigneur Jésus en lien à l'accomplissement de la tripartition.

Que l'on note aussi qu'il y a d'abord une agape où figure le miel de la terre promise enfin atteinte, festin associé à la Résurrection qui m'évoque l'indissoluble lien dans l'Apocalypse entre le banquet de l'agneau (celui de la science de l'Aleph), et le jugement par l'ouverture et la lecture des livres.

Il est même précisé ici que le festin évangélique consiste notamment en un rayon de miel (tsoûph devash, SdWP-DBSh) : « Les paroles agréables sont un rayon de miel, douceur pour l'âme et santé pour les os [ceux d'un ressuscité ?]. » (Proverbes 16, 24) ; et « Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, [ma] fiancée ! J'ai cueilli ma myrrhe avec mes aromates, j'ai mangé mon rayon de miel avec mon miel, j'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, amis ; buvez, buvez abondamment, bien-aimés ! » (Cantique des cantiques 5, 1). Ses disciples ne sont-ils pas son Assemblée et ses bien-aimés (cf. la thématique du saint baiser comme métaphore de la transmission du sod, pé 'al pé) ?

Tous les Prophètes et la Loi :
J'ouvre Matthieu 11, 13 :
« Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean. »
Tous les prophètes et la loi, c'est **K**L-**N**BY'YM + **Th**WRH. Si je lis cette tournure à rebours, une rétrograde initiale s'allume et resplendit au-dehors : c'est **ThNK, le TaNaK**.
N'est-ce pas limpide ?
Je puis même lire désormais d'une autre manière Luc 16,16 : « La Loi et les Prophètes ont été jusqu'à Jean [l'Elie dont le retour est annoncé par la fin du livre de Malachie, le dernier des Prophètes du TaNa(K), Jean est Elie notamment parce qu'ils ont en commun la valence messianique 52, on pourra aussi comparer leurs accoutrements midrashiques, dont le fameux manteau « magique » – il permet de franchir les eaux du Jourdain ! – d'Elie...] ; dès lors le royaume de Dieu [cette expression ne figure qu'une fois telle quelle, dans 2 Chroniques, autrement dit dans les Ecrits dont elle résume le contenu, elle abonde dans « le Nouveau Testament »] est annoncé et chacun use de violence pour y entrer [verbe BW', celui de la parousie, du troisième temps advenu]. »
Rien n'empêche donc de lire ici la tripartition Thora, Prophètes, Ecrits, masquée sous l'agencement de l'écriture pour en indiquer le mouvement accomplissant, en remarquant que les Ecrits correspondraient alors à l'annonce de la venue du Royaume.
N'est-ce pas devenu évident ?

Les vingt-quatre anciens :

Mais voici la référence absolue et incontournable, la présence des vingt-quatre anciens de l'Apocalypse de Jean. Elle juge selon la dualité des livres et du livre de vie : « Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant devant le trône ; et des livres furent ouverts ; et un autre livre fut ouvert qui est celui de la vie. Et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres. » (Apocalypse 20, 12).

C'est une reprise de Daniel 7 que nous avons déjà appréciée.

Dans l'Apocalypse, le trône (kissê'/KS') est entouré des vingt-quatre trônes où figurent les vingt-quatre anciens (ZQNYM), ceux de la mesure au roseau QNH/qâneh, lesquels correspondent aux vingt-quatre livres, tandis que l'agneau correspond à ce qui les accomplit : le livre de vie, registre des élus accédant au fruit de l'arbre de vie de Genèse 3 enfin retrouvé.

Mais voici la mention des vingt-quatre siégeant sur leurs trônes – ce qui en fait un Sanhédrin ou un bêth din :

> Un précieux éclat midrashique me le confirme : « D'après les rabbins, le Saint Unique (béni soit-Il !), dans l'au-delà, s'assiéra, et les anges disposeront des trônes pour les grands hommes d'Israël, qui y siégeront ; le Saint Unique (béni soit-Il !), avec les anciens [nos ZQNYM] d'Israël, siégera ainsi que le président d'une *bêth din*, et jugera les nations païennes, car il est dit : " L'Eternel entrera en jugement avec les anciens de son peuple " (Isaïe 3, 14). Il n'est pas écrit " contre les anciens " mais " avec les anciens ", ce qui indique que le Saint Unique (béni soit-Il !)

prendra séance pour juger les nations païennes. » (Tan(r)houma Kedoshim §1, cité par A. Cohen dans *Le Talmud*). Excepté que pour l'Apocalypse de Jean, les vingt-quatre anciens sont les vingt-quatre livres du TaNaK comme vérité des justes d'Israël et qu'ils ne jugent pas seulement les nations païennes, mais avant tout les hommes ('anâshim) de la terre sainte d'Israël selon leurs mérites (zakhoûth). On peut aussi penser ici au petit Sanhédrin de 23 membres des pharisiens, il s'occupe en particulier de juger des cas de peines de mort, lesquelles sont réparties selon quatre degrés, de la lapidation à la pendaison en passant par la mort par ignition et par l'épée, pour aller de la plus grave à la moins grave. Or, de quoi décide notre tribunal de l'Apocalypse ? De l'envoi au gouffre dans l'étang de feu et de soufre, du dragon – Hérode qui est aussi Achab – et de ses sbires, du faux prophète, et enfin, de mort et Shéol eux-mêmes. Or, cela correspond parfaitement au jugement de la fausse prophétie dans la législation rabbinique : sont de faux prophètes ceux qui prétendent prophétiser au nom des vingt-quatre livres, au nom de l'esprit saint qui les inspire, alors que la compréhension qu'ils en ont est jugée trop légère dans la balance du dieu de Daniel actualisé. Cela vise en premier lieu les pharisiens et tous leurs midrashim insuffisants pour accomplir le TaNaK, par comparaison avec le midrash chrétien bien sûr, ce qui est essentiellement vrai aussi longtemps que l'on reste à l'intérieur de la polémique hébraïque, mais se trouve être défiguré et perdre tout son sens dès que traduit dans un grec coupé de l'hébreu, puis interprété de travers, cette erreur d'interprétation devenant

légende douloureuse, si terriblement douloureuse…

« et autour [WSBYB/vessavib, en provenance d’Ezéchiel 1] du trône (KS’/kissê'), vingt-quatre trônes (KS’WTh ‘ShRYM W’RB‘H/kisse'ôth ou kissâ'ôth ‘esrim v'arba‘ah), et sur les trônes (W‘L-HKS’WTh), vingt-quatre (‘ShRYM W’RB‘H/‘esrim v'arba‘ah) anciens (ZQNYM) assis (YSh(W)BYM), étant revêtus [LBWShYM, racine LBSh] de vêtements blancs [BLBWShYM LBNYM, sainte pluie de calembours] [ceux de la prêtrise aaronide], et sur leurs têtes des couronnes d'or [qui seraient ‘TRWTh ZHB, vivants symboles de la royauté de la lignée de David]. » (Apocalypse 4, 4).

Mais comment justifier que ces vingt-quatre personnages midrashiques soient à entendre comme personnifications des livres, quel argument supplémentaire y apporter, outre l’analogie entre la dualité du livre de vie correspondant au trône unique et à l’agneau d’un côté, et les livres correspondant à ces anciens et à leurs trônes de l’autre ?

La *Doctrine de l’apôtre Addaï* s’ouvre ici à propos : « Tout ce pour quoi notre Seigneur est venu dans le monde, c’est pour nous enseigner et nous démontrer qu’à la consommation de la Création il y aura une résurrection de tous les hommes et qu’à ce moment-là leurs conduites seront dépeintes sur leurs personnes *et que leurs corps* [GWPYHM, hypothèse] *seront les rouleaux* [MGYLWTh, calembour par quatre lettres avec « leurs corps »] *des registres de justice. Là, personne qui ne sache l’art d’écrire, puisque chacun ce jour-là lira les écrits de son propre livre* et fera le

compte de ses actions sur les doigts de ses mains ; de sorte que même les ignorants connaîtront la nouvelle écriture de la nouvelle langue et qu'il n'y aura personne pour dire à son voisin : " Lis-moi ceci ", parce qu'un seul enseignement et une seule science règneront sur tous les hommes. » (Je souligne, cf. Pléiade *Apocryphes chrétiens* tome I.)
Ce n'est plus seulement le Livre qui est le corps du dieu, c'est le corps de Ses élus qui *est* le Livre vivant. L'idée de la personnification du livre comme homme, renouvelé de se concevoir ainsi en tant que livre vivant, n'est donc en rien étrangère à l'esprit des rédacteurs de la Nouvelle Alliance. C'est même le point de perfection de l'idée d'incarnation du Verbe et des livres comme en témoigne la métaphore des vingt-quatre sages de la Révélation.
A un moment, l'un des anciens parle pour réconforter Jean. Voici quel langage il lui tient :
« Et l'un des anciens me dit : Ne pleure pas ; voici, le lion qui est de la tribu de Juda, la racine de David, a vaincu pour ouvrir le Livre et ses sept sceaux. » (Apocalypse 5, 5).
Cet ancien se fait prophète comme un livre vivant qui s'ouvre et parle !
Les vingt-quatre sont les livres personnifiés, ils sont pleins d'un esprit de prophétie. On les trouve présents dans d'autres apocalypses chrétiennes, comme celle de Paul.

> Dans *Mystères de la Bible*, M.-A. Ouaknin, clarifiant le fait que les Juifs (notamment Josèphe) aient pu lire les vingt-quatre livres du TaNaK comme faisant vingt-deux par analogie avec le nombre de lettres de l'alphabet, cite un

fragment de la version grecque du *Livre des Jubilés* où est posé le « rapprochement entre les vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque et les vingt-deux chefs de l'humanité, d'Adam à Jacob.» Ces chefs sont en fait des patriarches, des anciens, des zqênim, comme nos anciens de l'Apocalypse. Nous avons bien ainsi une autre variante ou les vingt-deux livres du TaNaK sont « incarnés » par vingt-deux anciens ! Pour les vingt-quatre anciens de l'Apocalypse, comme le midrash juxtapose sans contradiction, ils sont à la fois les vingt-quatre livres vivants, les douze disciples de l'Agneau auxquels s'ajoutent les douze fils de Jacob-Israël, et encore les vingt-quatre chanteurs (ces anciens dans l'Apocalypse chantent Son avènement) de la liturgie du Temple. On trouvera ce dernier soubassement en 1 Chroniques 25 où ceux qui accompagnent ces chanteurs tiennent des cithares KNRWTh/kinôrôth, comme les (r)hâyôth dans l'Apocalypse où ces cithares font heureusement calembour avec les chandeliers cosmiques (menôrôth). La liste des vingt-quatre chanteurs est la suivante : Joseph ; Guedalia ; Zaccur ; Jitseri ; Nethania ; Bukkija ; Jeshareéla ; Ésaïe ; Matthania ; Shimhi ; Azareël ; Hashabia ; Shubaël ; Matthithia ; Jerémoth ; Hanania ; Joshbekasha ; Hanani ; Mallothi ; Élijatha ; Hothir ; Guiddalthi ; Makhazioth ; Romamthi-Ézer. En vous plongeant dans le texte considéré, vous pourrez constater que ces 24 noms forment 126 lettres et ont pour gR 1422, soit le 522 du royaume du dieu/MLKWTh YHWH (gC). Chacun de ces vingt-quatre chanteurs est alors accompagné de onze musiciens, ce qui porte le total à 12×24 = 288, le nombre secret du ‘êts/la croix (!) – le bois, le centre du verger-paradis

> déjà vu. Que s'ouvre à l'écoute quiconque est doué d'oreille !

Le jugement que rend avec l'agneau cette cour martiale des vingt-quatre anciens, de ce Sanhédrin nazoréen, correspond au savoir philologique effectif des vingt-quatre livres, à la nouvelle naissance de Jérusalem, à la loi nazoréenne prescrivant de ne rien ajouter et de ne rien retrancher aux paroles de l'Apocalypse, et enfin à l'accomplissement du guinath (be)'êden (GNTh (B)'DN), au jardin d'Eden retrouvé, auquel conduit cette Révélation sans fin, via le jugement par les livres et le Livre, le jugement par l'agneau siégeant dans son Assemblée des vingt-quatre sages, son Assemblée en tant que TaNaK vivant dont il est la clé. Quel Mané, Thékel, Pharès fabuleux outrant sans borne celui de Daniel !

Ainsi, le TaNaK est-il bien implicitement présent dans l'Evangile de Luc comme dans l'Apocalypse de Jean, accompli et renouvelé au cœur d'un chant nouveau. Il est devenu ce qu'il n'a jamais cessé d'être : l'incarnation paradisiaque du dieu vivant.

Le corps du dieu comme Livre vivant a l'apparence d'un ensemble de lettres impassibles, mais il est aussi bien agile et éclatant quant à la richesse allusive de celles-ci, subtil quant aux fouillages midrashiques qui le trament et l'engendrent, et enfin tout entier glorieux par la manifestation de son secret. Nous voyons désormais, les yeux ouverts, en quoi, plutôt que de parler d'un « canon » des écritures, il serait autrement judicieux de parler des écritures des Hébreux comme de la voie, de la vie et de la vérité de Sa parole paradisiaque.

Ainsi se voient justifiées, me donnant matière à conclure, toutes mes lectures précédentes des éléments du TaNaK et de sa sainte totalité mesurée selon le roseau d'or du dieu vivant: ce dernier est l'esprit éveillé qui tient la plume hors du sommeil global et de l'ignorance abyssale de la véritable science de l'Aleph, de ses conséquences jusque dans la lecture et l'écriture du corpus évangélique et apocalyptique, ce corps glorieux incomparable.

Note 1 :
Voyons de plus près deux ou trois des archives où les discussions s'engagent, s'animent et s'avivent relativement à l'élection des vingt-quatre livres qui souillent les mains.

Première archive (pour introduire le sujet) :
Pour donner le ton de ces ma(r)halôquêth (polémiques, scissions), je vais citer *Cantique Rabbah* commentant le verset suivant : « Nous te ferons des colliers d'or pointillés d'argent. » (Cantique des cantiques 1, 11).

> Ici, or + argent/zahav et kassaph représentent la double hauteur interprétative, le récit qui sollicite par sa richesse unie à la puissance symbolique du secret, de son dévoilement. Voyez certains propos de Paul Vulliaud dans *Le Cantique des cantiques d'après la tradition juive* rappelant que le Cantique allie les deux en étant, d'après la tradition, « comme des pommes d'or sur un plateau d'argent. »

Voici donc, dans la traduction de Maurice Mergui :
« Nous avons appris [dans la *Mishna*] que R. Aquiba a dit : A Dieu ne plaise que quiconque en Israël puisse

douter que le Cantique des cantiques ne rende les mains impures [ne soit un livre inspiré],

> ThTM’ ’Th-HYDYM construction avec le verbe TM’/tama’, être sale, inaccessible, en état d'impureté, déclarer impur... Et évidemment dans ce contexte *tout le contraire* ! Cette double entente est fréquente dans le lexique lié à l'impureté : cf. HtT'Th/(r)hathâ'th qui est à la fois le rite de purification *et* l'impureté, les errements *et* leur réparation rituelle ! Cette identité spéculative scellant le principe d'impureté est bien entendu de provenance biblique, on la trouve à l'œuvre dès le Lévitique.

car le monde ne subsiste en quelque sorte que depuis le jour où ce livre a été donné. Pourquoi ? Parce que tous les *ketoubim* (les Hagiographes) sont saints, mais le Cantique des cantiques est saint parmi les saints (QDSh QDShYM). » (traduction Maurice Mergui).
On notera que la plupart des Ecrits voient leur nom s'exprimer d’ un seul mot (c'est plus généralement le cas des vingt-quatre livres).
Seuls deux d’entre eux y font exception : le Cantique des cantiques et les Chroniques. Mais les divrê hayamim/paroles des jours (les Chroniques) est un titre qui ne se construit pas de la même manière que saint des saints ou cantique des cantiques, seuls ces deux derniers sont analogues quant à leur construction grammaticale par redoublement.
D'où la pertinente acuité de la comparaison, notamment.

Indication intermédiaire :
Voici une part du sens de l'expression « *rend(re) les mains impures* ».

Je garde ici l'expression majoritaire dans les Talmuds (au masculin) : MTM**'** **'Th**-HYDY**M**/mitâmê' 'êth-hayadayim. Elle est fréquente dans la Mishnah, les Talmuds et les midrashim, inconnue en revanche du TaNaK. A la scruter de plus près, nous voyons venir à nous la notarique finale 'ThM/'etham ou 'atham/ «avec eux », elle est l'anagramme exacte de Th'M/thâ'am, redoubler, jumeau (cf. Thomas/the'ôm/le double) et de 'MTh/'émeth, la vérité au sens où s'y accomplit la foi (la 'émoûnah), de même racine 'MN/'âmên.
L'importance des mains dans cet acte de sanctification est cruciale : tout un traité du Talmud est consacré – dans le seder Tho'arôth/puretés – aux mains, c'est le traité Yadayim (mains). La main, outre le fait d'être la partie exposée du corps (avec les lèvres) la plus directement liée à la pureté ou à l'impureté,

Elle est aussi liée à la sensibilité érotique, à la caresse, tout comme les lèvres. Le fait que les mains et les lèvres soient les deux lieux non cachés du corps ainsi sensibles expliquerait les deux Sémika : le baiser (racine nâshaq) correspondant à celle du haut en lien à la plus grande sensibilité (donc à la plus grande connaissance) et intimité des lèvres par rapport aux mains, et ces dernières correspondant à la Sémika au sens ordinaire, l'imposition des mains. Ce duo est encore lié au geste pour les mains et à la parole (transmission) du secret pour les lèvres : d'où le primat de ce qui est dit sur ce qui est fait. « Pardonnez-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, ne leur pardonnez pas parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent », pourrait-on dire.

de ce que l'on peut toucher ou non, est également le vivant symbole de la puissance créatrice, car elle tient le sceptre (mitah) d'Israël dont nous avons vu qu'il désigne la connaissance des écritures sacrées. Ces quelques indications concourent à manifester la puissance de l'expression consacrée « ce qui souille les mains ». Elle est riche de l'aspect multiple de la divine impureté, de la vérité, racine et arborescence de la foi, et du savoir substantiellement théologico-politique, réunissant art de gouverner et science de la lecture, celui-là ayant son fondement dans celle-ci.

La notion de ce que nous nommerions politique est pour les rabbins les plus éminents de l'antiquité toujours intimement liée au midrash : pour eux, le savoir régner procède d'un savoir lire (cf. David Banon soulignant dans sa contribution au C.I.E.M. 2005 que l'intelligence est – via l'étymologie *inter-ligere*/entre-lire – le fait de savoir lire : or, peut-on gouverner sans intelligence, autrement dit sans savoir lire ?). Ce principe, peu goûté des gouvernants – souvent loin d'avoir la richesse herméneutique et éthique d'un thalmid/étudiant immergé dans la Thora ou d'un philosophe grec – guide l'élection du Sanhédrin, de qui est digne d'y siéger, le Sanhédrin détenant le pouvoir législatif et judiciaire. On peut encore penser à l'élection prophétique et éthique des rois d'Israël, comme c'est d'ailleurs le cas dans le TaNaK lorsque le roi s'en avère digne (David, Salomon). Le fait de relier le savoir des écritures, du dieu, de l'absolu et les instances qui gouvernent (quels qu'aient pu être les dénis de cette relation dans la réalité de l'histoire d'Israël) est quelque chose de très actuel en cette heure sombre où domine une ignorance crapuleusement fomentée sous l'égide

despotique d'une gouvernance cybernétique des choses, « au centre tranquille du malheur ». Ce lien substantiel entre l'absolu et le gouvernement politique est cardinal dans la pensée hébraïque. Le souligne encore le fait qu'en hébreu biblique l'économie se dise memshâlâh ou memsheleth (l'économie du cosmos, des luminaires de la Création, comme celle des hommes d'Israël) de la racine MShL/mâshal, à la fois parler en paraboles et régner. Le lien intra-hébraïque entre la royauté et le Verbe est à la fois profondément inactuel et singulièrement actuel, bref intempestif au sens noble.

Le texte hébreu – comme le dieu – est impur, il souille les mains, et c'est en cela qu'il est reconnu comme sacré. « L'impureté, explique Stéphane Zagdanski dans *Fini de rire*, est en réalité un mélange de mélange et de dissociation, la dissociation œuvrant sans cesse à l'intérieur même du mélange. Autant dire que dès que l'impureté cesse son mouvement d'impurification, elle se fige en pureté, en quelque chose en tout cas qui n'est plus de l'impureté. » C'est en ce sens que doit s'entendre l'impureté des vingt-quatre livres, en tout cas en est-ce l'interprétation principielle, la source de toutes les autres, qui permet de saisir que « l'impureté n'est pas une souillure, [mais que] c'est *l'autre nom de l'écriture* » (Je souligne.) Les écrits sont saints en ce qu'ils souillent les mains ; et divinement impurs au sens où ils recèlent l'infinité même de l'écriture, sa vie dionysiaque que rien ne borne, n'assèche ou ne fige. Cette identité spéculative de la sacralisation et de l'impurification est au cœur de l'élection des livres du TaNaK. Elle est aussi essentiellement celle entre le danger et le salut, ou plutôt pour le dire plus

allégoriquement, entre l'amère disette de l'absence du pain de la vie qu'est la Thora et la profusion de manne diluvienne octroyée par œuvre de théshoûvah. C'est ce qu'illustre la métaphore des écritures rassemblées en un rouleau en vue de leur ingestion : le fruit, d'abord amer, se métamorphose pourtant en miel pour le palais, la langue, les lèvres, cependant que la parole revêt un nouveau corps amoureux. L'amertume est la douleur de l'Exil telle qu'elle se fait entendre dans le Livre – dans l'épopée midrashique d'Israël et de Juda – ; le nouvel amour n'est autre que le messianique épiphanique qui de son clin d'œil furtif nous fait don de la manne céleste.

Archive 2 :
Mais concentrons-nous désormais sur l'exemple le plus ramassé :
« Un rouleau dont l'écriture s'est effacée, s'il reste quatre-vingt-cinq caractères lisibles, tout autant qu'il y en a dans les versets de Nombres 10, 35-36 : " Et il arrivait qu'au départ de l'arche, Moïse disait : Lève-toi, Éternel ! et que tes ennemis soient dispersés, et que ceux qui te haïssent s'enfuient devant toi ! ", etc., alors ce rouleau rend les mains impures. Même un simple fragment sur lequel restent écrites quatre-vingt-cinq lettres [Comme pour l'exemple précédent, ce 85 est purement symbolique : 85 = PH/phé (gC), la parole ; entendez : dès qu'il y a parole inscrite, parole vraiment parole...], tout autant qu'il y en a dans la section des Nombres précitée, le fragment en question rend les mains impures. Tous les écrits saints rendent les mains impures. Le Cantique des cantiques et l'Ecclésiaste

rendent les mains impures. R. Juda dit : Le Cantique des cantiques rend les mains impures, mais il y a polémique [ma(r)halôquêth] au sujet de Qohéleth. *R. José dit : Qohéleth ne rend pas les mains impures*, mais il y a aussi divisions au sujet du Cantique des cantiques. R. Siméon dit : La règle au sujet de Qohéleth est toute miséricordieuse [selon le côté (r)hessed] dans l'école de Hillel alors qu'elle est au contraire de rigueur [selon le côté guevoûrâh] pour l'école de Shammaï. R. Siméon Ben Azzaï parla à son tour : J'ai reçu une tradition héritée des soixante-douze anciens [zqênim], du jour où ils nommèrent R. Eléazar Ben Azariah à la tête de l'Académie [du bêth din] : le Cantique des cantiques et l'Ecclésiaste rendent les mains impures. R. Aquiba ajouta : A Dieu ne plaise que quiconque en Israël puisse douter que le Cantique des cantiques ne rende les mains impures [ne soit un livre inspiré], car le monde ne subsiste en quelque sorte que depuis le jour où ce livre a été donné. Pourquoi ? Parce que tous les *ketoubim* [les Hagiographes] sont saints, mais le Cantique des cantiques est saint parmi les saints. *De sorte que la seule polémique porta sur Qohéleth*. Jonathan Ben Yoshua fils du beau-frère de Rabbi Aquiba dit : il en fut selon la parole de Ben Azzaï, c'est ainsi [que Ben Azzaï le rapporte] qu'ils discutèrent et c'est ainsi qu'ils parvinrent à une conclusion [favorable à Qohéleth]. » (Traité Yadayim, Mishnah 5, je souligne.)
En allant au fond des choses, le seul livre vraiment litigieux, condensant en son nom même toute la polémique serait le livre de Qohéleth. C'est ici Rabbi José qui endosse nettement le rejet de celui-ci. Ce

Rabbin, disciple de Rabbi Aquiba, fleurissant à l'époque de la guerre de Bar Kochba, ce rejet ne serait pas sans lien avec l'effervescence messianique d'alors. En *Masseket Soferim* 14, 3, un traité à peine ultérieur à la compilation du Talmud, il est même question, noir sur blanc et sans qu'il y ait alors d'avis contradictoire – ce qui est contraire à la vivante pratique talmudique – de la suppression pure et simple de Qohéleth du « canon » officiel.

> C'est dire que le seul souvenir de ce livre dût encore déranger de façon prolongée un certain sommeil latent, préférant s'éviter ainsi la noblesse d'esprit du rêve messianique, réel comme aucune réalité, tel « la voix du réveil dans la nuit éternelle » (autrement dit la Résurrection !)…

Voyons ce qui du contenu brûlant de Qohéleth explique ce rejet momentané ou quelque peu persistant. Si Qohéleth est le Messie de la Quéhilâh (même racine QHL/quâhal), l'eschatologique, le meilleur moyen d'entrer en matière est de développer ici la structure essentielle des vingt-huit temps du chapitre trois de son livre, en accentuant ce qui de ce défilé rythmé en logique émane de pensée déterminante pour l'ensemble de la littérature sacrée, jusque dans son accomplissement néotestamentaire.
« Il y a temps de naître, et temps de mourir ; temps de planter, et temps d'arracher ; temps de tuer, et temps de guérir ; temps de détruire, et temps de bâtir ; temps de pleurer, et temps de rire ; temps de se lamenter, et temps de se réjouir ; temps de jeter des pierres, et temps d'amasser des pierres ; temps d'embrasser, et temps de s'éloigner ; temps de chercher, et temps de

perdre ; temps de garder, et temps de jeter ; temps de déchirer, et temps de coudre ; temps de se taire, et temps de parler ; temps d'aimer, et temps de haïr ; temps de guerre, et temps de paix. » (Ecclésiaste 3, 2 à 8).

Ces vingt-huit temps courent sur sept versets, nombres liés respectivement aux sept mots et vingt-huit lettres de Genèse 1,1. De même, ces quatorze couples font-ils écho au même nombre de couples présents dans le chapitre un de la Genèse pour en décrire le contenu, depuis le « tohu et bohu » jusqu'au « mâle et femelle (il les créa) ». De plus, ce vingt-huit du nombre des temps est la gC de kô(r)ha/KHt, la force créatrice selon (r)Hôchmâh. Cette création par couples, selon la force du questionnement en Sagesse, est résumée en une formule illustre par le Midrash Rabbah : *ha kol barati zougotes* – « Le Tout, je l'ai créé par paires. » où HKL, le Tout, a pour gR 28, le vingt-huit des temps et des termes, comme du nombre de lettres de Genèse 1, 1. Ces constats sont la base de raisonnements « gnostiques » sur les syzygies d'éons identifiées à même le texte du premier chapitre de la Genèse ou de son premier verset, mais passons, seul Qohéleth est ici l'objet de notre attention.

Ces quatorze couples antinomiques sont orchestrés d'une manière savante : les seuls waw qu'il y ait dans ce texte sont ceux qui relient entre eux un temps positif *et* un temps négatif (ou le contraire), autrement dit ces waw indiquent le renversement (waw hipoûk) d'un temps dans le suivant, et ce à l'intérieur de l'organisation d'un même duo. Le registre est celui de l'Exil et de la Révélation, celle-ci étant le renversement de celui-là. Si l'on regarde de plus près

ces vingt-huit temps, l’on constate alors l’existence d’un mouvement d’ensemble rythmé par cinq renversements : les deux premiers duos sont du type positif/négatif (comme temps de naître/temps de mourir) jusqu’à ce que le fait de **planter** se renverse en celui d'**arracher les plantes** ; les cinq duos suivants sont du type inverse (négatif/positif) jusqu’à celui par lequel le fait de **disperser les pierres** se renverse en le fait de **rassembler les pierres** ; les trois duos suivants sont du type inverse (positif/négatif) jusqu’au duo dans lequel le fait de **conserver (les commandements)** se renverse en le fait de **disperser ou être dispersé** ; se succèdent alors deux couples dans l’ordre contraire (négatif/positif) jusqu’à ce **se taire** se renverse en **parler** (DBR) ; le quatrième renversement a lieu avec le duo **aimer/haïr** (le répit aura été de courte durée !) ; et enfin, le cinquième en passant au duo **faire la guerre (l’eschatologique)/faire la paix (la messianique)**. C’est ainsi que l’ensemble de l’histoire (= haggadah) midrashique d’Israël (ses cinq ou dix temps) est comprise en filigrane dans l’écriture de la plénitude des vingt-huit temps du chapitre trois de Qohéleth, son économie cosmique, verbale et eschatologique. Les cinq temps (ou basculements) clés de l'histoire midrashique d'Israël lus dans ces vingt-huit temps en mouvement seraient aussi le renversement des cinq présences du mot HBL/haval,vanité, dans le second verset si célèbre du premier chapitre de Qohéleth : « vanité des vanités dit Qohéleth vanité des vanités tout est vanité »/הבלים אמר קהלת הבל הבלים הכל הבל הבל (le tout en question est d'ailleurs HKL/hakôl lié

au tout de la Création, aux 28 temps, aux 28 lettres de Genèse 1, 1). Pour délivrer d'autres trésors de kabbale sous entendus dans ce verset, je retiens juste que HBL a pour plérôme HH BYTh LMD, de gR 73 comme HtKMH/la Sagesse et gC 496 comme MLKWTh/le Royaume. Ainsi, la consumation totale de la vanité qui est en même temps l'arrivée à plénitude de l'histoire d'Israël amène la Sagesse et le Royaume, le Royaume comme œuvre de la Sagesse.

Je récapitule désormais les cinq basculements rythmant ensemble l'histoire dans le sens de son redéploiement : cela commence par le duo verger et expulsion du verger (ce que signifie symboliquement le fait d'arracher les plantes ou d'être une plante arrachée) ; puis, vient le temps de tuer (Caïn) et de guérir… jusqu'au temps de la construction du Temple (rassembler les pierres) ; le temps suivant va jusqu'à la dispersion, l'Exil (à Babylone) ; vient alors la conversion du silence de l'Exil dans la parole du retour (qui est retour de la parole, puisque le comble de l'Exil se caractérise – comme le rappelle Eykah – par l'absence de la Loi et des Prophètes, c'est-à-dire de Sa parole) ; cela augure une ère d'amour, mais qui se renverse en haine, haine du Satan, des oppositions non surmontées, d'un pouvoir qui, divisé contre lui-même, ne règne par conséquent que peu de temps ; vient enfin le temps eschatologique final conduisant à l'établissement de la paix dans la Jérusalem renouvelée, rebâtie (c'est sur la prophétie non encore advenue d'une telle apothéose que se concluent les deux plus grands prophètes du retour de l'Exil : Isaïe et Ezéchiel).

Ces cinq ou dix temps de l'épopée midrashique sont bien immanents aux vingt-huit temps d'apparence banale. C'est là le secret de leurs secrets auquel la mise en mouvement des vingt-huit temps nous aura conduits. C'est parce que le Jésus évangélique est le maître des vingt-huit temps de Qohéleth – parce qu'il est Qohéleth ! – qu'*alors*, Son règne vient. Le sens secret du « notre père (qui êtes aux cieux) »/'âvinoû (shebeshamayim, ’BYNW ShBShMYM se trouve en Mishnah Sôtâh 9, 15, etc.) est d'*accomplir* les vingt-huit temps de Qohéleth (tout en accomplissant le TaNaK sur la terre, par procédé de condensation). Ce pourquoi il ne vient pas avec la paix, mais avec le glaive, selon la nécessité du dernier duo où la destruction prélude à son renversement dans le pacifique dévoilement du règne messianique.

> « Je suis venu avec le glaive (HtRB), non pas avec la paix (ShLWM) » comme le dit le Jésus de l’Evangile. Le duo HtRB + ShLWM (épée/(r)herev + paix/shalom) a pour gR = 8+2+20+21+12+6+13 = 82 et gC= 8+2+200+300+30+6+40 = 586, ce sont les gR et gC de YRWShLM/Jérusalem, l’enjeu du dernier duo des vingt-huit temps. C’est aussi celui de la double bouche, du double tranchant de l’Apocalypse puisque PYPYWTh/pipyôth a les deux mêmes gR et gC que Jérusalem ! Autre exemple ? La demande du « notre père » peut certes sembler obscure en langue européenne. Si je rétrovertis maintenant en bon hébreu, le « Notre père des ciels, que ton nom se sanctifie, que ton règne vienne, que ton vouloir se fasse comme au ciel aussi sur la terre [pur hébraïsme] », j’obtiens ’BYNW ShBShMYM YThQDSh ShMK (cet emploi au hithpael de

QDSh et cette formule de yithqadash shimka que l’on trouve dans le Qaddish semblera familière à tout juif pratiquant, mais il est bon de l’entendre ici au sens de la glorification messianique du Nom) B’ MLKWThK ‘ShH HRSdWNK KBShMYM GM ‘L-H’RSd de gR=1+2+10+14+6+21+2+21+13+10+13+10+22 +19+4+21+21+13+11+2+1+13+12+11+6+22 +11+16+21+5+5+20+18+6+14+11+11+2+21 +13+10+13+3+13+16+12+5+1+20+18 =586 =YRWShLM/Jérusalem ! Il s’agit de faire advenir Jérusalem, la céleste, l’Assemblée apocalyptique des justes, le terme secret du projet divin contenu dans les vingt-huit temps forts du Qohéleth... Sa volonté n’a rien à voir avec l’Eglise de l’Occident chrétien, mais tout avec la réalisation du Jubilé… C’est pourquoi il est question alors, dans la suite de cette ardente prière, de la remise des dettes, acte qui participe de la Shemita/ShM(Y)TH (annulation des dettes, repos, relâchement) et accompagne logiquement l’avènement jubilaire de la fin, la réalisation de la Jérusalem céleste, le Jubilé étant pris en son sens eschatologique depuis que les nazoréens du *Livre des jubilés*, et d’autres, en ont pensé l’acception. Ah, le notre père... Mais tiens, tant qu’à parler du père, demandons-nous – il y a belle lurette que nous n’attendons plus rien des prétendus spécialistes dont le nom est Légion – pourquoi l’évangéliste Jean, expert ès guematria (n’est-ce pas ?), énonce ceci : « Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. » (Jean 4, 23). « Adorer le père en esprit et en vérité » ? La simplicité toute évangélique de cette expression n’apparaît

qu'une fois effectuée la rétroversion de celle-ci vers l'hébreu dans lequel elle fut forgée. En effet, ‘BD ’B BRWHt WB’MTh (adorer – racine de la ‘avôdah, la liturgie – le père en-par l'esprit-souffle et en-par vérité-fidélité) a pour gR 16+2+4+1+2+2+20+6+8+6+2+1+13+22 = 105 et gC 70+2+4+1+2+2+200+6+8+6+2+1+40+400 = 744, soit le duo 105/744 des gématries de YShW‘ MShYHt/Jésus Iéshoû‘a Masshia(r)h. La liturgie du père (YHWH) en esprit et en vérité n'est autre que la manifestation du Fils !

Mais, pour satisfaire pleinement au souhait que formule le « notre père », il me faut encore convier l'Apocalypse et montrer, d'une phrase de feu noir en situation, comment ce texte répond à l'ardente prière évangélique. En effet, la fin de l'Apocalypse, chapitre 22 verset 3, célèbre la venue du « trône du dieu et de l'agneau *en elle* [en Jérusalem, l'auguste et céleste] » (je souligne) ; nous avons HKS’ H’LHYM+ShH/« le trône du dieu (et) de l'agneau », il a pour gR + gC = (5+11+15+1+5+1+12+5+10+13+21+5) +(5+20+60+1+5+1+30+5+10+40+300+5)=586 = YRWShLM/Jérusalem (gC), voilà la grande vision par laquelle Sa volonté est faite !

Par ses deux avènements contrastés, le Iéshoû‘a nazoréen incarne le dernier couple d'opposés des vingt-huit temps conduisant à l'établissement de la Jérusalem nouvelle, dont les toits et les dômes rougeoient, à l'aurore, émus de refléter les chatoyantes roses de la vie enfin changée.

Voilà qui était nécessaire pour clarifier l'un des jalons les plus puissants de la lecture messianique de Qohéleth, n'est-il pas ?

Indiquons encore que par sa gC de 744, Jésus Messie/Iéshoû‘a Masshia(r)h est lu comme *le* Qohéleth. En effet, ce 744 est aussi la gC du titre de Qohéleth, présent en son premier verset, « fils de David et roi en Jérusalem »/BN DWD MLK BYRWShLM/ben dawid melek biroûshâlâm.

De même en est-il du héros du *Cantique des cantiques*, le (r)hathan, le fiancé. En effet, ce HtThN a pour élévation mathématique : 8×8+22×22+14×14=64+484+196 = 744, Jésus-Iéshoû‘a alias Qohéleth.

Ainsi, Qohéleth, grâce à cet effet de *feedback* nazoréen, n'est pas simplement lu comme Salomon,

Ouvrez Méguillâh 7a, vous y découvrirez R. Siméon ben Menasia, rabbin de la fin du second siècle, affirmant que Qohéleth n'est que l'œuvre de Salomon, autrement dit que d'un simple mortel...

lequel ne serait qu'un homme bien que type même du roi-messie, mais comme *le fils de dieu lui-même*. Cette lecture on ne peut plus forte de Qohéleth explique sans la moindre difficulté certaines des divisions à l'encontre de sa sainteté. Pour la Nouvelle Alliance de Jésus, l'auteur de Qohéleth, qui est Qohéleth lui-même, n'est pas qu'un simple mortel, ou plutôt le simple mortel visé est celui (ou plutôt ceux, une Assemblée) qui a (ou plutôt ont) osé revêtir l'élaboration midrashique par excellence, ses (ou plutôt leurs) os fleurissant tels les roses rouges du jardin d'Eden, leur silencieux incendie se propageant dans l'ardeur diffuse d'un ciel olympien. Si nous avons approfondi le cas de Qohéleth ici, il faudrait envisager de près (« donner visage à ») d'autres oppositions. Car, une fois épanoui

le midrash chrétien, d'autres livres ont pu être atteints comme le rouleau d'Ezéchiel (pour son Char jugé contradictoire avec l'Œuvre de la Création, ce qui sert aussi de prétexte dans le Talmud à l'affirmation du fondement et de la conciliation suprême des deux œuvres...), ou encore le Cantique. Atteinte éventuelle contre la puissance mystique et messianique de ces textes, s'ils sont lus d'une certaine manière, terriblement accomplissante et par là abolissante de ce qui refuse de s'y élever, donc dangereuse, voire rendue responsable de la germination de révoltes messianiques, qu'elles soient violentes, usant de la technique de guérilla, ou pacifiques ? En cela rien d'improbable.
Mais n'ayant pas davantage le souci de développer ces aspects « historiens » (ce qui serait aussi risquer de s'enfermer dans la relative contingence de l'historique pour circonscrire des configurations causales), je passe et ne conserve que l'idée qui seule ici est nécessaire au développement de cette quatrième étude : il y avait accord de fond sur les vingt-quatre livres du TaNaK au début du second siècle, du temps de Yavnéh, voire avant, du temps des zoûgôth (dont la paire Shammaï/Hillel est la plus emblématique).

Note 2 :
Je me propose de creuser ici le rapport entre la formule ultime de la rigueur nazoréenne sur fond de plénitude complète du TaNaK et la malédiction anti-minim mentionnée dans le Talmud (cf. Berakôth 28b-29a et Méguillâh 17b du Babli, et Berakôth IV du Yeroûshalmi), ou plutôt d'étudier avec brièveté la

version de cette dernière réputée la plus ancienne en lien aux nazoréens auteurs de la première, pour voir si – et/ou à quel point – le lien s'avère pertinent. Car nous avons ainsi mis sous les yeux du lecteur le fondement « théorique »,

J'emploie ce terme pour ne pas négliger de rappeler la polémique impliquée par la pratique messianique – la vie même – de ces nazoréens revêtant Iéshoû‘a et faisant leur dieu chaque jour ! Ce pourquoi ce ne sont pas seulement leurs textes qu'il fut recommandé de brûler, mais aussi leurs téfilin et mezuzoth – voir Git. 45b, Yer. Shab. 14b –, ce qui symbolise leur liturgie, leur manière de vivre, leur rapport au Temps. Ce pourquoi également ce fut contre eux que l'on modifia les téfilin en retirant le décalogue qui leur était si fondamental, ou que l'on ôta le même décalogue du Shema‘, ce pilier de la liturgie.

de cette dix-neuvième bénédiction ajoutée aux dix-huit premières.

Voici comment le Berakôth du Talmud introduit la birkath haminim :

« Les rabbins ont enseigné : Chim'on haPakkouli a mis en ordre dix-huit bénédictions devant Rabban Gamliel à Yavnéh. Rabban Gamliel dit aux érudits : Y a-t-il quelqu'un qui puisse composer [לתקן la racine du tiqqoûn] la **Birkat haminim** [ברכת המינים transformée par la censure – souvent « chrétienne » et tardive, et consistant en le retranchement exigé de pièces impliquant « Jésus » – en son inversion, birkat hatzedoukim/bénédiction des justes] ? Samuel le petit se leva et la composa. » – Berakôth 28b-29a (notons toutefois que c'est ici une pièce de guémara, donc

tardive et surtout à considérer avec une précaution extrême).
Les dix-huit bénédictions auraient été composées à l'époque de la fondation de Yavnéh ou alentour, mais la birkath haminim est bien distinguée des shemoné ‘esré (les dix-huit), elle est en plus, composée par Samuel haqatan, tanna de la deuxième génération (première moitié du second siècle), du temps d’Azaï, de ben Zoma, d'Aquiba et de l'Autre. En tout cas d'après ce qu'en a conservé le Talmud. En Méguillâh 17b, la bénédiction anti-minim *nazoréens* est précédée du souhait du rétablissement du temps des juges (shaftim). Celui-ci est le temps d'avant les rois d'Israël. C’est un temps de malheur extrême (cf. les prologues de Ruth Rabbah et Esther Rabbah interprétant Ruth 1,1) où l’injustice règne. Mais c’est en même temps celui de Boaz, de la Rédemption, du renversement ; bref, c’est un temps eschatologique.
Mais voici désormais la traduction de la formulation de la prière anti-minim (en fait il faudrait dire anti-minim *nazoréens*) qui serait la plus ancienne (en tout cas est-ce la plus claire) de celles qui ont été conservées (cf. chapitre consacré à cette birkath dans *Les chrétiens d'origine juive dans la littérature rabbinique* de Mimouni, livre auquel j'emprunte certains arguments) : « Pour les apostats,

Hébreu meshoumadim, ce serait les Juifs qui collaborent avec les Romains, mais le mot signifie, soit ceux qui persécutent, soit ceux qui apostasient, soit les deux – d'après la double entente de sa racine ShMD/shâmad. Curieusement, les spécialistes lisent ici les

Romains avec la même hâte qu'ils lisent une attaque contre Rome dans l'Apocalypse de Jean !

qu'il n'y ait pas d'espoir. Que le royaume de l'impertinence

Hébreu malkoûth zedin, lequel désignerait Rome conformément aux sens de zedin dans le TaNaK où il qualifie un pouvoir étranger à Israël, par exemple Babylone. Par double entente, je signale toutefois que l'on pourrait y lire une haine de ceux qui se sont fait le royaume de YHWH sur la terre, le messianique-nazoréen. Qualifier leur Royaume, ce comble de la science hébraïque du Livre vivant, de la même manière que l'on qualifie un royaume païen serait tout à fait dans le ton des accusations généralement portées contre les nazoréens, et notamment contre cet Helléniste diabolique qui a pour nom Jésus-Iéshoû'a ! Ce type de polémiques est lui-même très présent dans le midrash chrétien, voyez dans l'Apocalypse le trône de Satan (kissê' hassathan, de l'Adversaire qui ne désigne nullement Rome !).

soit déraciné de nos jours, et que les nôtsrim

les observants-conservateurs, terme technique désignant les nazoréens

et les minim

les espéciaux alias hérétiques, cf. minoûth = hérésie

disparaissent en un instant.

Eux qui auraient fleuri dans ce contexte, sur le « en un instant », voyez ce que j'ai dit du rega', instant du jugement eschatologique.

Qu'ils soient effacés du livre de la vie et ne soient pas inscrits avec les justes. Béni sois-Tu Seigneur, Qui soumets les impudents. » (Je souligne.)

Nous voyons donc que cette « bénédiction » dit en très clair, sous la censure (souvent « chrétienne » et tardive dans le Talmud) : « que les nôtsrim et les minim [les espéciaux, les mêmes probablement, en tout cas dans ce contexte !, le terme min figure dès le troisième jour dans la Genèse où chaque arbre produit du fruit selon son espèce/leminô] soient *retranchés du livre de vie...* »
Notons que ceux qui ont écrit cela emploient *le même langage* que les auteurs de l'Apocalypse qui eux aussi parlent de ceux qui sont inscrits ou retranchés en un instant du sepher ha(r)hayim, le livre des vivants-ressuscités, le registre de leurs noms (livre symbolique, non pas liste littérale). Mais il est vrai que cette expression d'être inscrit ou non dans le livre de vie, si elle est rare dans les textes n'en est pas moins ancienne et présente dans l'esprit de la tradition, de la Thora (Exode 22, 33) au Zohar (Raya Mehemna 43a) en passant par le Talmud (Rosh haShanah 16b où les impies sont inscrits dans le livre de mort par opposition au livre de vie), et dans le langage liturgique le plus courant du judaïsme (à propos de yom Kippour notamment). Par ailleurs, les quatre termes ici présents purent très bien désigner les mêmes selon quatre aspects (quatre, symbolique de l'unité et unicité de YHWH). Dans *l'hypothèse* où cette malédiction fut composée contre un même adversaire, on pourrait interpréter les choses ainsi : ils auraient apostasié (puisqu'ils vénèrent un dieu au nom nouveau), ils se sont fait un Royaume (ils ont réalisé sur la terre le Royaume messianique), ils se disent les observateurs-nazoréens de la Thora, et enfin ils sont

une nouvelle espèce (celle de la nouvelle Création, de la Création enfin accomplie, de l'Adam nouveau), tout concorderait avec le sens du midrash chrétien en ce qu'il a de plus essentiel sans avoir besoin, nullement, de convoquer Rome ou de séparer en plusieurs groupes visés ce qui a pu fort bien être composé pour les seuls nazoréens de Jésus, y incluant les gnostiques des Evangiles de Thomas ou de Philippe par exemple. Cela dépendrait aussi de savoir si la dernière sentence qui conclut cette birkath vise les quatre termes ensemble ou les deux derniers seulement (car on ne comprend pas bien pourquoi des Romains seraient retranchés du livre des vivants-ressuscités !).
Quant à savoir si les minim, dans un tel contexte, doivent être distingués des nôtsrim (nazoréens de Jésus), signalons que Rachi, commentant Rosh haShanah 17a (leur péché y est comparé à celui de Jéroboam, lequel divisa le peuple sur fond de culte du veau d'or, polémique qui rappelle celle de l'Apocalypse rapprochant ses opposants de Balaam, celui qui avale, qui vainc le peuple – Nicolas en grec d'où les Nicolaïtes –, etc., type de langage polémique commun à tous les auteurs de midrashim anciens), affirme que les minim sont les *thalmide yeshu* (les étudiants-disciples de Jésus). Il est vrai que c'est à une autre époque et dans un autre contexte (les chrétiens commençant à se montrer encore plus bêtement agressifs vis-à-vis des Juifs que précédemment, notamment pour les communautés rhénanes), mais nous pouvons aussi accorder foi à la parole de l'un des plus grands génies du judaïsme.

En ce qui concerne un éventuel écho de la birkath haminim dans l'Evangile, Mimouni signale l'hapax *aposunagogos* (exclu de la synagogue), présent par trois fois chez Jean, et chez Jean seulement. Par exemple, en Jean 16, 2 et 3 : « Ils vous feront [ici sans doute figurait le verbe ‘ShH, en général faire, œuvrer, mais aussi assigner, fixer par jugement, installer, voire offrir un sacrifice, la possibilité rémanente de ce sens faisant écho à la seconde partie du verset] *exclus des synagogues* [à la lettre] ; même l'heure vient que quiconque vous tuera pensera offrir un culte [un saint sacrifice] à YHWH.
Et ils feront ces choses, parce qu'ils n'ont connu ni le Père, ni moi. »
Le grec *sunagogos* pourrait se rendre par l'hébreu knesset (synagogue, assemblée) comme en témoigne un exemple choisi à dessein : « Je connais ta tribulation, et ta pauvreté (mais tu es riche), et l'outrage de ceux qui se disent être Juifs [judéens-hébreux de la terre d'Israël, polémique intra hébraïque, non pas antisémitisme] ; et ils ne le sont pas, mais ils sont la synagogue (*sunagogué*) de Satan. » (Apocalypse 2, 9). Ici, la synagogue de Satan (de l'Adversaire, de l’accusateur) devait être dans son hébreu primitif knesset hassathan/KNSTh HShTN, avec le brio d'un calembour à la clé.

> Cette rétroversion est confirmée par ses gématries, gR de 111 et gC avec noûn final de 1544, soit le 111 de l'Aleph, et le 644 de BYWM YHWH/au Jour du jugement de YHWH.

La synagogue de Satan, loin de désigner un quelconque ersatz marchand pour zombies spectaculaires, désigne ici la synagogue des pharisiens

de trop terrestre Jérusalem (la Babylone visée par l'Apocalypse, où elle est aussi la grande prostituée... qui n'est pas sans rapport avec la Sagesse...), autrement dit ceux qui dans l'Evangile jettent hors de leur synagogue les nazoréens refusant de renoncer à leur midrash.

> Je note une hypothèse de rétroversion pour l'expression de Jean 16, 2 : « hors synagogue ils vous feront (assigneront) » se rendrait par un ‘L-(H)KNSTh Y‘ShHW ’ThYM/‘al (traduit par le grec *apo*) (ha)knesseth (traduit par le grec *synagogos*) ya‘assêhoû ’ithkem dont je vous laisse apprécier l'effet sonore des allitérations. Les faux hapax composés de deux mots grecs accolés à la hâte ne sont pas rares dans le corpus. Ainsi, du zénith (cf. Ap. 8,13), en grec *mesouranétaï*, qui est en fait *meso*+*ouranos*, soit l'hébreu HtSdY ShMYM, la moitié du ciel – demandez-vous pourquoi c’est un lieu aimé de l’Apocalypse afin d’y prodiguer ses révélations, par exemple en recherchant ses gématries…–, ou encore de *palingenesia* chez Paul (Tite 3,5), qui se compose de *palin*, nouveau, HtDSh, et d’un composé de la racine enfanter, YLD, par exemple MWLDTh, etc. Mais il y a aussi de vrais hapax, souvent redoutables.

Le rapprochement entre la version de la birkat haminim qui serait la plus ancienne et la sentence à double bouche qui clôt l'Apocalypse n'en prendrait que plus de relief.

<u>*Nazoréens de Jésus*</u> :

Les rameaux nazoréens sont divers. Enumérons au passage les sadducéens nazoréens auteurs de nombreux textes de Qumrân (*Rouleau du Temple*,

Document de Damas, etc. ; c'est Roland Tournaire, dans *L'intuition existentielle*, qui a émis l'hypothèse qu'il s'agirait ici d'une dissidence nazoréenne des sadducéens du Temple), les mandéens nazoréens (auteurs très engagés polémiquement avec les rabbins pharisiens comme avec les nazoréens de Jésus – voir *Les Epîtres du Pseudo-Clément*, faisant partie du cycle de Pierre évincé du canon chrétien, et bien entendu leurs propres textes dont le *Ginza Rabbah*, *Le livre d'Adam*, etc.), voire d'autres nazoréens qui seraient à exhumer (gnostiques séthiens ou valentiniens, auteurs d'apocalypses comme IV Esdras ?), mais il y a enfin et surtout les nazoréens proto-chrétiens, auteurs de la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a.
Pour le détail, disons que le pluriel « nazoréens » correspond à l'hébreu nôtsrim/N(W)SdRYM, « gardes (sens militaire, cf. la tour des gardes 2 Rois 18,8), conservateurs-observants (de la Thora), veilleurs (par rapport aux mishmarôth, tours de garde pour veiller sur le Temple, heure par heure), ou encore rameaux (nôtser étant lu nêtser) » ; ce sont des guerriers, des penseurs assidus dans l'étude de la Thora, des veilleurs éveillés, des rameaux démultipliés du jardin paradisiaque. Au singulier, le nazoréen est le nôtser ou nêtser/N(W)SdR, « rameau ou conservateur de la Thora (comme le nôtser thôrâh de Proverbes 28, 7 qui est un fils intelligent – entendez « messie qui a l'intelligence de la Thora ») ». Au sens de rameau, c'est l'exemple célèbre d'Isaïe 11, 1 : « Et il sortira un rejeton de la souche de Jessé [dont descend David, donc le messie « fils » de David], et un rameau (vnêtser) de ses racines fructifiera » (Isaïe 11, 1).

Voyez encore Isaïe 60, 21, etc. Passons à quelques gématries en guise de dessert ou plutôt d'entremets.

Quelques menus éclaircissements kabbalistiques :
Ces nôtsrim/NWSdRYM par exemple, mot que l'on trouve aussi dans le midrash chrétien comme celui que se donnent les auteurs de celui-ci, ont pour gR et gC 81 et 3(9)6. Ces deux nombres se ramènent au duo 36/81, celui du Je somptueux de la sortie d'Egypte, le Anoki/'NKY, tandis que le 81 est la gC du trône/KS'/kissê', et le 396 la gC de ShH H'LHYM/séh ha'elohim, l'Agneau du dieu, et de ses substituts (MLK MLKYM + 'DN 'DWNYM, le « roi des rois et seigneur des seigneurs » d'Ap. 17, 14 et 19, 16, gC de 396, etc.). Ces gématries sont bien des perles du midrash chrétien, plus généralement de la langue hébraïque. Leur importance est celle des multiples de neuf dans les réseaux de gématries (ou par exemple dans le décompte des lettres, mots et versets du *Cantique des cantiques*, tous multiples de neuf…), ce qui n'est pas sans rapport avec l'astronomie antique, particulièrement babylonienne. Si incongru que ce rapprochement puisse sembler, il ne l'est pas.

Sukkah 28a nous l'indique puisqu'en ce texte, parmi les dix-huit matières chéries « quotidiennement » par le glorieux Rabbi Yohanan ben Zaccaï, dont le Talmud ou les saints écrits, figurent, *côte à côte et dans cet ordre*, les calculs astronomiques (ThQWPWTh/théqoûphôth, les cycles astronomiques, les équinoxes…) et les gématries. Ce lien étroit témoigne de ce que la

présence dans les réseaux gématriques de nombres importants de l'astronomie babylonienne et/ou égyptienne – avec au centre les multiples de neuf –, résulte d'un double mouvement de conservation et de suppression, de suppression de l'aspect idolâtre du « service des étoiles » et de conservation par la présence dans le judaïsme du calcul des cycles subsumé sous l'universalité de l'étude du Texte dans laquelle ce calcul se prolonge, s'affine en étant pris désormais dans le jeu virtuose des lettres hébraïques, et voit son unilatéralité quantitative – ce que Hegel nomme le *mauvais* infini – supprimée en étant mesurée dans le qualitatif du langage, sa pensée kabbalistique tout comme son rythme harmonique. Cette conversion logique du calcul à même le langage entre en résonance, non sans finesse, avec l'affirmation du YHWH 'HtD, du dieu Un d'Israël. En effet, celui-ci supprime la multiplicité des dieux et des déesses, allée parfois jusqu'à la prolifération délirante comme dans la fantaisie indienne, tout en la conservant dans la diversité de ses noms (et de ses nombres), et la dépasse ainsi dans l'affirmation de l'infinité divine.

Mais, notons également que la graphie avec article HNWSdRYM livre la gR 86 et la gC 4(0)1, soit le duetto de gématries 41/86, les gR et gC d'Elohim/'LHYM : le dieu (les nôtsrim sont aussi « comme dieu » dans ce sens) !

En Romains 2, 13, Paul énonce que ceux qui seront justifiés (racine de la tsedaquah) sont les observants, nostri, de la Thora, soit les HNWSdRY (ThWRH). Ce HNWSdRY qui exprime l'identité de nos nazoréens a pour gR et gC 73/361, soit le 37/73 de HtKMH/la Sagesse : ces observants de la Thora *sont* la Sagesse !

Posons enfin un ultime exemple. La racine NSdR des nazoréens, au centre de leur inspiration, a pour gR et gC 52 et 340, les mêmes gématries que le Livre/SPR ! Ce sceau gématrique correspond bien au fait que l'accomplissement messianique du Livre, mis à nu dans sa merveille, soit le cœur de leur pensée. Le mot et la chose sont en parfaite adéquation.

Le registre des espèces (minim) :

Le midrash identifie couramment les membres de l'Assemblée ou les rabbis et thalmidim (disciples) à des plantes ou des espèces qui doivent croître et se multiplier. En effet, comme le souligne le Cantique dans un passage déjà cité, les membres de l'Assemblée sont ses envoyés (shelâha(r)hik, Cantique 4, 13), ce qui désigne encore les plantes de son jardin (celui du Livre et de son interprétation).

Pour prendre un autre exemple, les rabbins, les nombreux, sont à rapprocher de la racine RBH/RBY (râveh ou râvah), se multiplier, présente dans le commandement donné aux animaux de la Création tant au chapitre un qu'au chapitre neuf de la Genèse, après le Déluge : « croissez et multipliez »/peroû voûreboû/PRW WRBW.

On peut encore mentionner la parabole du bon grain et de l'ivraie (en Matthieu 13) où le premier est l'adéquat au tôv (à la Sagesse), alors que la seconde représente le yetser hara‘, le “mauvais penchant”. C'est ce dernier mal que Philippe dans son Evangile préconise d'extirper par la racine (shôresh qui peut être aussi la bonne racine céleste de l’arbre cosmique). Les talmudistes, quant à eux, l'identifient avec un mauvais

désir, une sexualité animale immédiate, non domptée. Cette définition de la racine du mal s'accorde d'ailleurs très bien avec le mot pour l'ivraie, la fameuse zizanie, ZWNYN/זונין, zônin qui a pu être lue ZZNYN/זזנין en vertu de la proximité en hébreu du waw et du zayïn (d'où zizanie pour zônin, le mot grec pour zizanie étant par ailleurs un hapax). En effet, ces zônin (masculin pluriel en hébreu) sont associés à la prostituée (zônâh), à l'adultère (zana'), à celui qui est sans foi, suspect d'impiété (zânan) ou encore à ZWN/zoûn, racine de la nourriture et de la prostitution, toujours pour évoquer l'idolâtrie. De plus, zônim est un pluriel signifiant par là la potentielle prolifération de ces graines sauvages semées par le Satan (l'accusateur et diviseur qu'il s'agit de diviser), par derrière et pendant le sommeil.
De son côté, la bonne semence est le blé (bar, dagan ou ha(r)hitim) au goût de paradis (gan), celui avec lequel on fait le pain de vie (le(r)hem ha(r)hayim, la substance de la Résurrection liturgique permanente) et qu'amène le fils (araméen bar). Or, le blé est un équivalent midrashique de la vérité lié au Rachat (= la Rédemption). Voyez-le à l'œuvre dans le récit génésique du rachat des frères de Joseph. *A contrario*, l'ivraie (comme la paille distinguée du blé) est le mensonge (sheker) proche du salaire (shakar) en son mauvais sens, celui d'une rétribution en échange d'une soumission à une domination extérieure (ce n'est pas celui obtenu en rétribution du service divin et que les sages identifient avec l'accès au ‘ôlam haba’).
Enfin, pour revenir à nos minim nazoréens, il convient d'associer la zizanie (qui à la fin de la parabole est jetée au feu) avec la balle jetée dans la Géhenne,

autrement dit avec ces fils du Satan (ou des ténèbres selon Qumrân) qui sont la proie du Shéol au moment du jugement. Du coup, le bon grain (qui, lui, est conservé dans les greniers du père pour la fin, le grenier, 'WSdR/'ôtsar, de la lumière, 'WR/'ôr, opposée aux ténèbres de l'ivraie) est la semence d'excellence en accord avec la Sagesse. Il représente cette nouvelle espèce que sont les minim et les nôtsrim avec leurs corps de ressuscités dès cette vie (comme le dit le gnostique Philippe). C'est du bon grain semé pour la fin que le Royaume croît et se fortifie.
La qualification de minim donnée aux nazoréens de Jésus par leurs ennemis (et qu'ils ont pu aussi revendiquer pour eux-mêmes en un sens noble) participe ainsi du registre à double entente des semences (voir traité Zera‘im du Talmud) et de leur symbolique. Le fait qu'ils se pensent comme nouvelle espèce, comme min eschatologique, s'explique par leur élaboration unique du nouvel Adam (cf. annexe 4), comme par leur pensée inouïe de la recréation de la première création, ou plutôt du retour à l’existant stable de Genèse 1, 1 (cf. glossaire à l’entrée « recréation apocalyptique »). Pour en donner un exemple suffisamment probant qui fasse bien sentir qu'ils se sont aussi conçus comme nouvelle créature, nouvelle « espèce », ou plutôt comme le genre spirituel lui-même (au sens affirmatif de la min hébraïque, à mille lieues de tout délire raciste), voici.

Vérité de cette nouvelle “espèce” :
Tout converti au midrash chrétien est tel un enfant symbolique.

« En vérité, je vous le dis : si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » (Matthieu 18, 3).

Dans la langue hébraïque ces enfants supposés ne sont pas dénués de sel. En effet, il s'agirait de N‘RYM/n‘ârim de gR et gC 73 et 37(0), autrement dit les gR et gC de HtKMH/la Sagesse ! Revêtus de la Sagesse des Hébreux, ces minim d'une nouvelle espèce entrent dans la nouvelle création fondée en dâvâr (le Verbe), celle qu'ouvre Jean 1, 1+2. Celle-ci est ce que l'Evangile nomme le Royaume : (ha)malkoûth (le ‘ôlam haba' advenu, d'où qu'il soit question d'une nouvelle naissance, une palingénésie spirituelle, ou de refaire sa naissance). L'enfant nouveau-né ainsi baptisé est un Adam nouveau.

> Le baptême, la tevilâh, prend un tour singulier dans l'esprit des rédacteurs évangéliques. En effet, pour eux, être baptisé (passif, sinon TBL qal) se rétrovertit en la racine NTBL, au niphal, dont il n'y a qu'une seule occurrence dans l'ensemble du TaNaK. C'est au moment où Josué-Jésus franchit le Jourdain au chapitre trois verset quinze du livre qui porte son nom. Lors de cette traversée, contrairement à celle de la mer Rouge par Moïse, les prêtres et eux seuls – le peuple des kohanim prophétisé par le Deutéronome ! – touchent l'eau ou plutôt sont touchés, trempés, baptisés par elle. D'où la puissance de la symbolique du double baptême de Jésus au Jourdain, d'eau et d'esprit, par midrash sur le franchissement du Jourdain par Josué, et sur l'esprit qui s'agite, plane ou tournoie au-dessus des eaux au début de la Genèse ! De plus, comme ce fleuve –

littéralement, « celui qui descend [des cieux ?] » – est la métaphore du fleuve sortant d'Eden (le fleuve Jourdain/**NHR YRDN** étant lu dans l'expression « et un fleuve sortait d'Eden »/W**NHR Y**Sd' M'**DN** de Gen. 2, 10), s'y baigner ou le franchir, c'est revenir à l'Eden et son jardin, c'est donc bien poser le pied une bonne fois sur la terre promise où coulent le lait et le miel. Le baptême au Jourdain est l'avènement du Royaume, ou plutôt l'entrée dans le Royaume pour l'élu baptisé (immergé dans les eaux de la Thora). D'ailleurs, la gématrie ne peut s'empêcher ici de venir une nouvelle fois abolir le hasard. En effet, « baptiser au Jourdain » c'est TBL BYRDN de gR et gC 73/3(0)7, les gématries des n'ârim (enfants) vus ci-dessus, celles de la Galilée – ou de la lumière des hommes/'WR H'DMYM du prologue de Jean –, mais surtout celles de la Sagesse ! Ce baptême est bien un moyen de *revenir* au tout début de la Genèse où figure encryptée dans le premier verset la somptueuse (r)Hôchmâh/HtKMH, la Sagesse.

Celui qui est en Christ, dans le sein paradisiaque,

Ce sein-paradis est « le sein d'Abraham » d'après Luc 16, 22, soit HtYQ 'BRHM, de gR 78 = RWHt QDSh/« esprit saint », et gR + gC = 444 = DMShQ/Damas ou MQDSh/le Sanctuaire. Il a pour notarique finale QM, « ressuscite, lève-toi ! », il exhibe même trois racines de l'élévation, HtYH, QWM et RMH ! Sinon, il est appelé « le sein du père », HtYQ YHWH – pour 'B/'av qu'on entend dans Avraham –, cette fois-ci dans le Prologue de Jean.

est même une nouvelle créature (racine BR' de Genèse 1, 1, ou racine QNH) comme le dit 2 Corinthiens 5,17. Je propose la formule hébraïque QNYN HtDSh/qinyân

(r)hâdâsh pour cette « créature (ou possession ou troupeau) nouvelle ». Ses gR et gC – 90 et 522 – valident cette hypothèse puisque ce sont exactement celles de MLKWTh YHWH, le Royaume du dieu ! Ainsi ce renouvellement est-il un thème privilégié du midrash paulinien. Mais, c’est une rétroversion éclairée de l’Adam dernier (eschatologique) qui nous permettra de conclure.
« Il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps animal, il y en a aussi un spirituel. C'est ainsi aussi qu'il est écrit : Le premier homme Adam devint " une âme vivante ", le dernier Adam, un esprit vivifiant. » (1 Corinthiens 15, 44 et 45).
La première partie, traitant du premier homme ou Adam rishôn, bien connu du Zohar, est un rappel de l’Adam de la Création : « Et YHWH Elohim forma l'homme, poussière du sol, et souffla dans ses narines une respiration de vie, *et l'homme devint une âme vivante (WYHY H’DM LNPSh HtYH/vayêhi hâ’âdâm lnephesh (r)hayâh)*. » (Genèse 2, 7 ; je souligne.) Le dernier Adam – ou Adam eschatologique – est ’DM (H)’HtRWN/’âdâm (ha)’a(r)harôn, il est l’Adam ressuscité de la nouvelle Création amenée par l’accomplissement eschatologique de l’Œuvre du Char. Il est apparemment propre au midrash paulinien, contrairement à l’Adam (ha)rishôn. Si le premier Adam est lié à l’Œuvre de la Création, le dernier ou eschatologique est lié, pour sa part, à celle du Char. C’est, comme je l’ai déjà indiqué, l’esprit vivifiant qui le caractérise qui permet de le deviner. En effet, cet esprit vivifiant n’est autre que RWHt HHtYH/réoû(r)ha ha(r)hayâh, lequel n’a que trois

occurrences dans le TaNaK, toutes trois chez Ezéchiel, en 1, 20, 1, 21, et 10, 17. C'est l'esprit qui anime les roues ('ophanim) du Char, autrement dit l'esprit qui anime le Char tout entier, cette allégorie de l'homme divin (faire le Char, c'est faire l'homme ; non pas un homme ordinaire, mais l'eschatologique à « l'image et à la ressemblance » du dieu).
Ces éléments posés, je peux proposer une rétroversion de l'ensemble des deux propositions rassemblant les deux Adam, descellant ainsi le sens de l'unité des deux Œuvres telles qu'elles se renouvellent en leur accomplissement un :
« Le premier homme Adam, " une âme vivante " ; le dernier Adam, un esprit vivifiant », c'est 'DM HR'ShWN LNPSh HtYH + 'DM H'HtRWN LRWHt HHtYH.
gR=1+4+13+5+20+1+21+6+14+12+14+17+21+8+10 +5+1+4+13+5+1+8+20+6+14+12 +20+6+8+5+8+10+5 = 318(**39**) ;
et
gC=1+4+40+5+200+1+300+6+50+30+50+80+300+8 +10+5+1+4+40+5+1+8 +200+6+50+30+200+6+8+5+8+10+5 =1677(**777**).
L'unité des deux Œuvres, à entendre aussi comme celle de l'Ancienne Création et de la Nouvelle (qui comme la Révélation est inséparable de l'Œuvre du Char), s'identifie donc aux résultats du réseau essentiel du **39**, celui de la Révélation, ou plutôt ici du **'êts/'Sd, le bois-l'arbre**, ainsi qu'elle s'identifie à ceux du réseau du **777**, **plérôme de l'arbre de vie**, unité des cieux et de la terre, et de tout ce qui compose ce réseau inouï déjà détaillé en partie dans mon tome I (en lien à

la vision unitaire des quatre mondes qui relient le ciel et la terre, tout comme à la vision de l'homme qui fait le Char ou à la Transfiguration).
Les nazoréens de Jésus, ces glorieux recréateurs, ne plaisantent pas une seconde lorsqu'ils s'affirment comme des Adam nouveaux inspirés de la (r)hayâh du Char par lequel ils *se sont* faits en *le* faisant, passionnément et intégralement. Par ailleurs, nous avons donc ici comme degré ultime atteint par la Nouvelle Alliance l'unité des deux Œuvres à la fin des temps. Ce n'est pas anodin. Comme nous l'avons indiqué dans notre introduction, le ma'asseh merkavah offre la vision du trône et, par conséquent, celle de la fin des temps, qui est aussi le hors temps d'avant la Création (le 'ôlam haba' comprenant le temps et ayant tout son temps comme le Texte qu'il est lui-même, s'il est vu sous un certain angle mystique). De même, le ma'asseh brêshith est l'œuvre qui offre la vision du commencement « en Sagesse » et, par conséquent, donne accès au même Temps hors temps d'avant la Création, le 'ôlam haba'.

L'usage que je fais des mots créer et Création, traduisant BR' et BRY'H/BRY'Th, n'est bien entendu que de simple convention. Si le latin traduit ce verbe par *creare* avec tous les malentendus qui s'ensuivent, la Septante le traduisait par le grec *poien*, lequel, s'il n'en devint pas moins problématique une fois perdu son sens véritable, est autrement plus juste, toutefois si l'on sait restituer et laisser vibrer dans ce mot son sens primordial. Ainsi, *poien* ne signifie pas seulement un usuel « œuvrer, fabriquer », mais plus fondamentalement un « faire entrer en présence », un peu comme la

racine de la *phusis* (qui n'est pas simplement « la nature », mais la profusion de dévoilement qui a lieu en et par elle, faisant signe vers l'esprit ou plutôt étant le signe de l'esprit qui la traverse, vers lui-même). Il ne faut plus entendre « au commencement dieu créa les cieux et la terre », mais quelque chose comme « à partir du rêshith, le dieu dévoila ou fit entrer en présence les cieux et la terre [leur unité, l'échelle qui les relie, la halakha divine… la Sagesse redoublée, secret du nombre 777] ». De même, l'Œuvre de la Création, le ma'asseh brêshith, doit s'ouïr comme le « décèlement par – ou à partir – du rêshith (principe, tête) », autre manière d'énoncer l'unité de celle-ci avec l'Œuvre du Char, puisqu'en cette dernière c'est le trône divin qui se montre, autrement dit le même principe qui se cache dans le rêshith initial, celui qui anime l'Œuvre de la Création !

Ainsi, ces considérations nous portent à affirmer qu'il existe un certain point de l'esprit du midrash d'où ces deux œuvres, de même que le commencement et la fin ou le haut et le bas, cessent d'être perçues contradictoirement. Ce point est le *punto* victorieux et incandescent comme le (r)hashmal, l'éternité même de la Thora, ce qu'elle a de plus intérieur et libre, son point de vision infini, lequel précède la Création et se dévoile – le cœur même du saint des saints et le but de toute vision mystique – à la fin, par la venue du Messie. Cela rend d'une clarté irréprochable le triple passage talmudique où le rouleau d'Ezéchiel est *apparemment* contesté, comme ne devant pas entrer dans la totalité organique vivante des livres qui souillent les mains.

J’emploie ici organique en un sens « hégélien » – à l’opposé de l’usage arriéré et malade du mot *organisch* tel qu’il a été perpétré et perpétué dans la *Lingua Tertii Imperii*, la novlangue du 3ème Reich décrite et percée à jour par le profond Victor Klemperer, lequel s’est comme par hasard passionné toute sa vie pour le français du 18ème siècle, cette langue de nuances et de jouissances.

En effet, cette contestation nous est contée d'une manière similaire exactement *par trois fois*, en (r)Haguigah 13a, Mena(r)hôth 45a et en Shabbath 13b ; soit, dans cette dernière version : « Rab Juda dit au nom de Rab : En vérité, cet homme, Hannaniah fils d'Ezéchias est de mémoire bénie, même si pour lui le livre d'Ezéchiel aurait dû être mis en guénizâh [racine GNZ/gânaz], parce que, pour lui, ses paroles contredisaient la Thora [דבריו סוטרין דברי תורה]. Que fit-il [עָשה מה, question cruciale du « faire », de la racine du ma‘asseh, tant celui de la Création que du Char, ma‘asseh au sens de grand œuvre] ? Il se fit livrer trois cents barriques d'huile, il s'assit dans une chambre haute [la ‘aliya, lieu qui par excellence est celui de la méditation mystique] et il interpréta [ודרשן, la racine du midrash]. » Le terme pour dire que les paroles d'Ezéchiel entrent en contradiction avec celles de la Thora est de la racine SThR, ssâthar au sens d'invalider, contredire, dissoudre, énerver ; mais c'est aussi SThR/ssethar au sens de cacher, protéger, garder secret ; double sens qui évoque celui de la racine GNZ/gânaz, celle de la guénizâh : à la fois faire disparaître, déclarer apocryphe, supprimer, prohiber à la lecture, enfouir et, de conserve, garder secret, préserver, sauver (au sens de la conservation de la

Thora). Donc, c'est dans le secret (qui se dévoile par l'étude intensive, dans une chambre haute, etc.) que la contradiction est résolue et dissoute dans une unité élevée, ce point qu'est l'intériorité de diamant de la Thora, en laquelle fondent comme neige au soleil toutes les contradictions apparentes de son texte infini, laissant en retour émaner d'elle-même toute une polyphonie enjouée et subtile, interprétative et paradisiaque, que rien ne nous empêche dès lors d'entendre comme le Talmud lui-même, désormais inséparable des mets délectables et des vins rares du midrash évangélique, apostolique et apocalyptique.

CONCLUSION :

> « Qui n'augmente pas sa connaissance la diminue. »
> (*Pirkê Avôth*)

Le Livre, dirai-je en m’inspirant d’une réflexion déterminante du lumineux Mallarmé, est expansion spirituelle totale de l’amour absolu du fiancé et de la fiancée, du père et des lettres de son redoublement alphabétique, il doit de ces dernières tirer, directement, une mobilité et spacieux, par analogies, condensations, calembours et procédés kabbalistiques, instituer un jeu qui sert avec passion le dessein délicat de la narration midrashique, sa pensée. Ce jeu miraculeux de l’Infini avec le néant est le moment cardinal de son développement en tant que Livre vivant. Celui-ci est création éternelle, vitalité éternelle et esprit éternel – animant l'Assemblée de ces « Corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance », immergés dans l’enseignement, l’étude, la recherche et la tradition.

Récapitulons désormais le contenu de l'ouvrage, au terme de l’étude, laquelle est avant tout une quête de « l'heure du désir et de la satisfaction essentiels », toujours à reprendre et à laisser s’approfondir en elle-même. En un sens plus général, je puis dire que l’étude

est inépuisable parce que son infini mouvement est celui-là même de la parole. Elle convoque trois domaines qui s'éclairent et s'abreuvent mutuellement en nous abreuvant et nous éclairant, la pensée juive-hébraïque, la méditation de la poésie en repartant de sa source, et enfin la Science, la pensée spéculative, où les deux précédentes se trouvent relevées. Aussi l'étude, en ce sens universel où elle n'est plus seulement telle ou telle étude particulière, est bel et bien *infinie*.
Les quatre études ici recueillies n'en forment donc qu'une seule, qui nous a conduits au plus secret de l'accomplissement des Ecritures par la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a.
Une première joute aura mis au jour le grand jeu de la pensée juive avec le Néant, et du même coup, celle-ci, saisie comme Œuvre de la Création (ma'asseh brêshith) et comme Œuvre du Char (ma'asseh merkavah). Nous connaissons de la sorte le déploiement de l'Infini dépourvu de tout attribut ('êyn soph) à travers ses prédicats essentiels, les séphirôth, jusqu'à la Shékinah ; et cette connaissance, comme la médiation de la suppression de la médiation.
Dans un second temps, nous aurons déterminé la notion de « prosélytisme midrashique » comme don effectif de la Thora en langues, afin d'examiner les modalités suivant lesquelles cette pensée du don déploie ses arborescences dans les textes de haute voltige de la Nouvelle Alliance et de ses apôtres, eux qui, fidèles à l'esprit de la Shavoû'ôth eschatologique (la Pentecôte comme poursuite du « coup des Septante » par les mêmes moyens de la genèse

textuelle de la parole), cette nouvelle donation de la Loi, parcourent midrashiquement le monde, de l'Inde (pour Thomas) à la Grande-Bretagne (pour Paul, après qu'il eut fait le tour du bassin méditerranéen), sans oublier l'Egypte (pour Marc) ou la Grèce (pour Philippe), etc. Nous aurons retrouvé, au passage, *l'esprit* ayant présidé à l'écriture de la *Lettre d'Aristée*, cette haggadah justifiant la traduction des Septante.
Commençant à apprécier le vent du large et les joies de la navigation, nous nous sommes attachés à délivrer le sens même de l'inspiration et de la reconnaissance des livres selon « l'esprit saint ». IV Esdras – et l'épisode clé de son récit en sept temps – nous aura alors servi de sextant, de guide, de boussole.
Riches de ces premières expériences, guidés par la colombe, une feuille d'olivier dans son bec, nous avons retrouvé la Terre promise, où coulent et ruissellent le lait et le miel, comme nous avons pu le vérifier une fois que nous y eûmes abordé. Foulant le sol verdoyant du verger du sod apocalyptique, nous avons parcouru ces contrées inexplorées, désaltérés par l'eau des sources et nourris de la manne du matin. Ainsi avons-nous pu déterminer, grâce au roseau d'or de l'esprit saint, les mesures du divin jardin du TaNaK. Nous enfonçant alors dans les profondeurs suavement parfumées de cette forêt magnifique, agencée de façon si infiniment intelligente ; comprenant sans effort le langage des fleurs et des choses muettes, et nous fiant aux paroles, claires comme de l'eau de roche, que celles-ci, de concert avec les vivants piliers, droits et majestueux, qui les accompagnent, nous adressaient ; nous avons su trouver l'entrée du parc gardée par les

chérubins, qui, reconnaissant en nous les voyageurs emmenés par les lumières inouïes et les antiques nouveautés alchimiques de la science de l'Aleph héroïquement découverte dans l'extase harmonique et patiemment approfondie aux terribles soirs d'étude, cessèrent de faire tournoyer l'épée flamboyante et nous laissèrent accéder au cœur du jardin où tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté, pour que nous puissions dès lors goûter le pain de l'arbre de vie et le vin de la loi nouvelle, qui n'est plus au ciel, mais aussi sur la terre, qu'elle renouvelle à son tour. Car telle est, par un décret des puissances suprêmes, terme fixe d'un éternel dessein, l'infinie réalisation de la Loi. Lorsque Jésus dit : « aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » – fabuleuse contraction temporelle entre inaccompli et accompli exprimant l'inépuisable de l'éternité à même le temps ; la parole constituant alors ce franchissement du plus infime et redoutable des abîmes –, nous savons désormais quelle merveille de l'herméneutique hébraïque fait signe alors, et que cet aujourd'hui est l'ici maintenant de l'entrée – pour l'élu – dans le 'ôlam haba' au sens de la parousie, le verger de Ses envoyés séraphiques.

Le midrash chrétien n'est pas seulement une particularité du messianisme juif, ni uniquement un midrash particulier à côté des autres ou parmi les autres midrashim antiques, mais la clé du judaïsme, qui ouvre à la compréhension de ses diverses tendances dans l'antiquité, dont il constitue l'unité négative, c'est-à-dire *la singularité*. Celle-ci permet de retrouver la totalité savoureuse du contenu du

judaïsme – et des formes diverses qu’il a prises de l’antiquité à nos jours –, enfin illuminée par les lumières conjointes de la poésie et de la philosophie. J’espère ainsi avoir suffisamment laissé entendre que le génie du judaïsme, tel qu’il s’éclaire et se médite à partir de son secret, est un même paradis par-delà toute séparation.
La science que j’entreprends est une science distincte du judaïsme. Je ne chante pas ce dernier. Je ne m'efforce pas non plus de découvrir sa source. Je l’étudie librement, non pas comme misère religieuse, qui est « tout à la fois l’*expression* de la misère réelle et la *protestation* contre la misère réelle », c’est-à-dire un triste « état de névrose de l’humanité » ; mais comme pensée glorieuse, somptueuse, majestueuse, « prodigieuse lumière prodigieusement méconnue, ne se souciant d’ailleurs pas d’être reconnue, jouissant d’elle-même, pour elle-même, par elle-même, en elle-même, d’une indépendance d’esprit inouïe », resplendissant secrètement dans les plus belles œuvres des civilisations chrétiennes, juives et musulmanes, des évangiles à l’Antéchrist en passant par le Coran et le Vatican ; des *Actes des apôtres* à *La Société du spectacle* en passant par Venise et les *Talmuds* de Babylone et de Jérusalem ; de L’Apocalypse à *L’invention de Jésus* en passant par *La Divine Comédie*, *La Phénoménologie de l’Esprit*, *Les Chants de Maldoror* et Paris. Le genre que j’entreprends est aussi différent du genre si prisé des érudits et spécialistes, qui ne font que disséquer un cadavre, que ce dernier ne l’est pas des oraisons funèbres, de la stance religieuse, des liturgies mécaniques, des

psalmodies monotones de versets, où la pensée ne se retrouve pas. Il n'y a pas le sentiment de la vie ; ni, *a fortiori*, la force de la raison, qui paraît mieux en ceux qui la connaissent qu'en ceux qui ne la connaissent pas. Dans la nouvelle science, chaque chose vient à son tour, telle est son excellence.

Elle énonce les rapports multiples et surprenants qui existent entre, d'une part, le corpus de la Nouvelle Alliance, très ramassé dans le temps – relativement à sa rédaction –, et d'une densité verbale de diamant ; d'autre part, l'ensemble des judaïsmes ultérieurs, ceux-ci s'étant développés sans connaître l'existence de celui-là (à tout le moins sans guère en tenir compte) ; et enfin ce qui sert de socle à l'une et à l'autre de ces floraisons, la Thora au sens large, escortée d'un certain nombre d'apocryphes.

C'est ainsi toute une pléiade de rapprochements émouvants et lumineux que j'aime à dévoiler. Entre l'abolition de la Thora telle qu'elle s'inscrit dans la Nouvelle Alliance et son pendant talmudique ou kabbalistico-messianique (cf. annexe 1) ; entre les péricopes évangéliques et le Midrash ; entre les massifs enfouis de Nag Hammadi, les gnostiques dont déparle Irénée, et la mystique d'un Cordovero ou d'un Louria – mais déjà du *Zohar* ou du *Bahir* – quant à la compréhension du monde séphirôthique à relier aux engendrements d'éons par syzygies ou aux descentes et ascensions de Jésus reliant le haut et le bas telles qu'elles sont clarifiées dans la gnose valentinienne, etc. ; entre les Apocalypses nazoréennes, de Paul ou de Jean, celles, plus anciennes, d'Elie ou de Baruch, et la subtile littérature des Palais ; entre la mystique

paulinienne du corps de l'Assemblée et le *Shiour Qômah* ; entre l'union de celle-ci avec son dieu et la dévékoûth au sens (r)hassidique ; entre « la Thora du Messie » méditée dans les épîtres néotestamentaires et la pensée de celle-ci dans la Kabbale alors que l'hébreu séraphique de la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a demeurait occulté ; entre la vision des séphirôth, la pensée de la Jérusalem d'en haut dans le *Zohar* et l'établissement de la Jérusalem céleste dans la Nouvelle Alliance, etc.
A chaque fois un rapprochement probant et éclairant vient à nous et se déploie comme de lui-même ; ainsi, ce qui est en apparence disjoint, séparé, différent, retourne, pour peu que nous le laissions se développer, dans une unité fondamentale, c'est-à-dire devient un savoir essentiel et concret pour une nouvelle science du judaïsme.
Pour paraphraser Saadia Gaon, je dirai de ces rapprochements intuitifs entre le cœur qu'est la Nouvelle Alliance et les ramifications multiples du génie du judaïsme, soit en amont, soit en aval, qu'ils ont lieu de deux manières : ou bien ils se présentent d'eux-mêmes à celui qui les cherche, ou bien ils attirent celui-ci vers eux.

C'est pour ne pas violenter la constitution un peu débile de gens qui tremblent à l'audition de certains mots que nous n'avons pas intitulé le présent chapitre *Anaképhalose*. Il aurait pourtant mieux convenu que le titre de *Conclusion*. L'anaképhalose consiste à récapituler tout en ajoutant, en complétant. L'exposé synthétique du résultat de nos recherches va

conséquemment se poursuivre par une méditation visant à déterminer plus finement le saut qualitatif que représente, par rapport au midrash « pharisien », le midrash nazoréen de Jésus, dit « midrash chrétien » ; ou plutôt à exposer le franchissement que réalise la Thora du Messie Jésus – résolvant au passage le problème de l'infinité de la Thora, c'est-à-dire de son secret, de son intériorité –, relevant et dépassant la différence entre Thora orale et Thora écrite.

Quelques intuitions tendant vers cette clarification sont apparues au cours de l'ouvrage. Nous allons – grâce au sens même de la parole hébraïque – tenter de déterminer ce saut qualitatif comme *la venue au jour de l'absolu en tant qu'esprit*.

Dans la dernière sous-section de la religion dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, à savoir « la religion manifeste », Hegel explicite ce qu'il nomme « le contenu simple de la religion absolue » comme « cette *humanisation de l'essence divine* [où le dieu se trouve immédiatement saisi intuitivement de façon sensible comme un homme singulier effectivement réel], ou le fait qu'elle a essentiellement et immédiatement la figure de la conscience de soi. »

Or, cette expression du contenu simple de la religion absolue – qui n'est évidemment qu'un moment de ce contenu, non sa totalité – ne correspond pas seulement au christianisme partant de l'avènement du Christ, mais il est dans la nature même de la plus haute mystique des Hébreux de correspondre à cela.

En effet, le trait essentiel de cette dernière est de « faire Dieu » – comme disent les kabbalistes –, ou, si vous préférez, de le revêtir, de le faire advenir à la

conscience ouverte et extatique de celui qui le revêt, de manger du fruit de l'arbre de vie pour être « comme dieu » (K'LHYM/kê'lôhim est la formule de Genèse 3, 5 frauduleusement et universellement traduite par un « comme des dieux » renvoyant au « polythéisme » afin d'éviter cette difficulté-là, celle de l'humanisation de l'essence divine sous la figure du Soi), ou encore d'amener sa Présence ici-bas selon une dense diversité de modalités symboliques, de métaphores subtilement tressées dans le secret : en faisant des tentes ou des cabanes (soukkôth), en construisant le tabernacle ou le Temple, en œuvrant au Char, en plantant la vigne, etc.

Pensons ici à Moïse/MoShéH/MShH, œuvrant, en plein désert, à la tente du témoignage/'ôhêl mô'êd, afin de revêtir son anagramme exacte HShM/HaSheM, avec lequel il ne fait en conséquence qu'un, mais ceci seulement quant à la lettre, puisqu'il en diffère encore par la prononciation, c'est-à-dire en esprit. La Nouvelle Alliance rendra effectif ce qui est en soi déjà là dans la Thora, cette effectivité étant son accomplissement, le fait de révéler au jour son intériorité, son secret. Au sujet de cette intériorité de la Thora, je me base ici notamment – car les exemples sont nombreux et variés – sur *Ruth Zohar* : « De même que la noix a une coquille à l'extérieur et un noyau à l'intérieur, ainsi sont les paroles de la Thora, elles comportent : œuvre [ma'asseh], fouillage [midrash], récit [haggadah], et secret [sod] », ou bien encore sur *Zohar* III, 152a : « La Thora possède un corps fait de préceptes appelés "corps de la Thora" [gufêy thôrâh], ce corps est enveloppé dans des vêtements qui sont les récits de ce monde ['LM' où l'on devine le 'ôlam hazé]. Les sots et les

insensés s'obnubilent à contempler ses vêtements, ces récits que conte la Thora. Ils ne savent rien du reste, de ce qui est caché en dessous. Ceux qui sont pénétrés de la profonde intelligence du reste [YThYR] ne prêtent même pas attention au vêtement [LBWSh', hébreu LBWSh], mais voient le corps [GWP', hébreu GWP] qui est dessous. Les sages véritables, ministres du Roi suprême, ceux qui furent présents au pied du mont Sinaï [nos anciens !], ne regardent que le souffle [NShMTh', hébreu NShMH], le principe de la Thora elle-même [en fait l'Ourayitta'/'WRYYTh', quintessence de la lumière qu'est la Thora], et dans " l'avenir " [en fait le ZMN, le temps du tiqqoûn ou plutôt l'accès au 'ôlam haba'…], il leur " sera " donné de contempler le souffle du souffle [NShMTh' LNShMTh' correspondant à l'hébreu NShMH LNShMH] à l'intérieur de la Thora. Le vin ne peut se conserver que dans une jarre, il en est ainsi de la Thora, elle ne peut se garder que dans ce vêtement fait de contes et de récits, mais au-delà desquels il est nécessaire d'accéder. » ; porter au jour cette intériorité de la Thora, son sod (le vin !), en être la Révélation, tel est précisément ce qui caractérise essentiellement la Thora du Messie attendue pour la fin des temps (aux heures opulentes des noces de Cana !) ; ce pourquoi elle peut être dite antérieure et/ou supérieure à la Thora écrite, celle de Moshé rabbénoû.

Nous avons vu l'antiquité de cette pensée en étudiant la notion de fils de dieu (cf. les quatre dans la fournaise, chez Daniel), ou le lien entre Œuvre du Char et Œuvre de la Création. Nous en verrons d'autres exemples dans les annexes.

Mais aussi bien cette « humanisation de l'essence divine » nécessaire à la religion manifeste n'en est-elle qu'un moment, et ce n'est certes pas tout le judaïsme mystique qui parvient à exprimer midrashiquement l'avènement de l'absolu en tant qu'esprit ; seul y parvient le midrash nazoréen de Jésus.
Pour l'essentiel, retenons que l’antique tradition ésotérique du messianisme juif-hébreu tend vers cette pointe extrême : la Nouvelle Alliance de Jésus/Iéshoû‘a, qui est la forme *achevée* de cette mystique visant à « faire dieu » ; et que le christianisme, le judaïsme rabbinique et l’islam en sont issus.
La pensée de Hegel selon laquelle le christianisme, et lui seul, est religion absolue, est entièrement *vraie*. A condition toutefois de concevoir celui-ci dans un sens nouveau, où il dépasse la séparation entre judaïsme, christianisme et islam – dans l’acception ancienne de ces termes qui, comme séparés, constituent autant de mutilations du contenu total ; dont l’essentiel, l’unité vivante de l’homme et du dieu, n’est toutefois conservé que dans le christianisme – tout en les comprenant en soi, et se réalise en les posant comme ses différences. Ainsi l’islam, le judaïsme et le christianisme constituent-ils les moments toujours plus concrets de la religion révélée. S’il est vrai que Hegel fut dépendant des connaissances de son temps, il sut néanmoins s’affranchir de cette dépendance ; et s’élever – le premier – à l’idée du Système de la Science, donc à la vérité de la religion, et ce, quoiqu’il ne connût pas le midrash chrétien.

Il ne pouvait évidemment pas y avoir accès, étant donné :

i) premièrement, que cette mystique de l'humanisation de l'essence divine relève en hébreu du plus secret (comme les soixante-dix livres) ;

ii) deuxièmement, que ce secret a été partiellement refoulé par le judaïsme, lui-même rejetant les traces d'anthropomorphisme messianique présentes dans certains midrashim ou dans les Septante, bien que cet « anthropomorphisme » rejaillisse plus tard dans la Kabbale (mais dans un sens différent).

Ainsi la version des Septante fut-elle par exemple recouverte par la traduction d'Aquila/Onquélos, tandis que les livres des minim nazoréens furent brûlés, la notion de « fils de dieu » devenant stigmate d'infamie, certains étant même peut-être allés jusqu'à menacer de brûler le livre d'Ezéchiel.

> De même, pour Hegel, vu l'état des connaissances au sujet du judaïsme en son temps, le paradis de la Genèse représente « l'état de la conscience innocente » et est un « jardin des animaux », alors que dans le secret de l'hébreu, nous savons qu'il relève déjà d'une conscience souveraine que délivre le goût du fruit de l'arbre de la vie (HtYYM/(r)hayim, vie interprétée comme résurrection pharisienne ou seconde résurrection nazoréenne, ce fruit devenant alors celui de la vie éternelle), et qu'il est le jardin-paradis de la science du Livre comme nous en retrouverons tout le goût dans une annexe prochaine.

Il est vrai que cet aspect du plus secret peut aussi se lire – outre le vaste courant des apocalypses apocryphes – dans la Littérature des Palais, certaines

strates du Zohar, ou chez divers auteurs émérites de la Kabbale.

Plus loin, dans la même figure de la religion manifeste, Hegel en vient à exprimer la nature même de la parole telle qu'elle surgit pour lui avec le christianisme, et pour nous d'abord avec le judaïsme : « L'essence n'intuitionne que soi-même dans son être-pour-soi : dans cette extériorisation, elle est seulement auprès de soi, l'être-pour-soi qui s'exclut de l'essence est le savoir de l'essence de soi-même de l'essence, elle est la parole qui, énoncée, extériorise celui qui l'énonce et le laisse vidé, mais est tout aussi immédiatement perçue, et c'est seulement cet acte de se percevoir soi-même qui est l'être-là de la parole. » Peut-être est-ce le souvenir plus ou moins présent du sens et de la substance de ce propos qui inspira Georges Bataille lorsqu'il écrivit : « Le christianisme n'est au fond, qu'une cristallisation du langage. La solennelle affirmation du quatrième évangile : *Et Verbum caro factum est*, est en un sens, cette vérité profonde : la vérité du langage est chrétienne. Soit l'homme et le langage doublant le monde réel d'un autre imaginé – disponible au moyen de l'évocation –, le christianisme est nécessaire. Ou sinon, quelque affirmation analogue. »
Le judaïsme mystique est une telle affirmation analogue, le tout étant de bien avoir en tête le sens de cette analogie, ce que permet une lecture attentive de Dubourg. Que judaïsme et christianisme soient fondés secrètement – c'est-à-dire essentiellement – comme religion où l'absolu se manifeste comme la Parole,

explique qu'elles soient « des forces d'antinéant », « les fleurs vénitiennes intimes et indestructibles du Temps. »

> Ces purs bijoux de jouissance verbale scintillent dans *Le Secret* de Philippe Sollers. Ils qualifient alors catholicisme et judaïsme en lien aux métaphores florales affectionnées de Proust ; mais, si cela est plus singulièrement vrai du catholicisme – surtout pour ce qui est de le considérer comme fleur vénitienne –, cela n'en est pas moins vrai universellement du christianisme tel qu'il se saisit en ses créateurs et penseurs, certes pas en tant qu'inversion nihiliste de sa quintessence offensive. Quant au protestantisme en particulier, citons pour mémoire quelques noms glorieux parmi le massif de génies qui s'est épanoui en son sein (et pas nécessairement en accord avec lui !) : Rembrandt, Van Dick, Bach, Herder, Lessing, Goethe, Schiller, Novalis, Hölderlin, Hegel, Schelling, Melville et même Nietzsche, etc. Christianisme et judaïsme ont en commun d'avoir le Verbe pour principe, lequel est d'abord le dâvâr lumineux des Hébreux. C'est bien là que le Verbe fleurit, irrigué par le Temps, faisant de ces religions, relevées par la pensée, des forces d'antinéant.

Et cela explique aussi que, de nos jours, qui, comme chacun le sait, sont ceux du spectacle planétaire de l'Ennui faisant volontiers de la terre un débris, et qui est à proprement parler possédé par sa haine viscérale à l'encontre du Verbe, il soit profondément subversif de penser ce soubassement fondamental du judaïsme et du christianisme, leur croisement abrasif et brûlant faisant jaillir les étincelles de l'absolu qui dissolvent ce

monde, celui des écorces (quélipôth) d'un langage mort, libérant enfin la fécondité de l'esprit et l'immensité de l'univers, bénis par le ciel et les ombrages.

Rappelons comment la parole se déploie en hébreu « en accord » avec la pensée de Hegel : elle est conçue comme entre-deux des êtres parlants, manifestant par eux sa présence même en tant que substance absolue, qui dès lors se découvre comme *sujet*, mais en vérité comme *esprit*. Cette présence prend soit le nom de Shékinah,

Selon un certain courant de la tradition rabbinique, celle-ci prend le relais de l'Esprit Saint (entendu seulement comme esprit de prophétie) à partir de la clôture des Prophètes et de la prophétie de la fin de Malachie, le retour d'Elie restant alors un au-delà. Cela pourrait expliquer pourquoi le Targum Onquélos ne parle que de la Shékinah, et nullement de l'Esprit Saint, quoiqu'il emploie par trois fois, et par trois fois seulement, la notion d'esprit de prophétie (réoû(r)ha névoû'ah). Cette interprétation à visée polémique n'est évidemment pas la seule, et l'on trouve aussi bien l'inverse, à savoir l'Esprit Saint figurant la détermination essentielle de la Shékinah, celle de l'immanence du dieu ici-bas, souffrant et soupirant tous les soupirs et toutes les douleurs d'Israël : « On raconte qu'après la destruction du Temple, l'empereur Vespasien fit embarquer sur trois bateaux des convois de jeunes Juifs et Juives à destination de maisons mal famées à Rome. Pendant le voyage, tous ces expatriés se jetèrent à la mer plutôt que d'accepter un sort

aussi honteux. L'histoire s'achève en déclarant qu'à ce spectacle cruel l'Esprit Saint pleura et dit : " C'est sur eux que je pleure. " (Lamentations 1, 16). » (Lam. Rabbah 1, 45 ; cité par A. Cohen *in Le Talmud*).

soit celui d'Esprit Saint (réoû(r)ha haqôdesh), celui-ci ayant enfin un substitut qui est son diminutif, l'Esprit (haréoû(r)ha ou haroû(r)ha). Ces deux dernières appellations, qui, de même que la Shékinah, sont des féminins en hébreu, sont en usage dans le midrash des bienheureux nazoréens. Ceux-ci rouvrent la prophétie, réalisent concrètement, via l'élaboration du Baptiste, le retour d'Elie ; puis, par la venue de Jésus comme « le prophète véritable », le premier-né du Royaume messianique, toutes les prophéties, en faisant advenir celui-ci, c'est-à-dire Jérusalem, « comme au ciel aussi sur la terre ». Ajoutons que la Shékinah et l'Esprit Saint (ou l'Esprit) ont, tous les deux, trois sens essentiels qui sont plus ou moins discrets ou affirmés selon les midrashim, sachant qu'un midrash qui emploie la Shékinah (comme Genèse Rabbah) n'emploiera l'Esprit Saint qu'en son sens d'esprit de prophétie pour garder sa spécificité à la Shékinah. On trouve toutefois quelques rares cas où les deux sont employés ensemble pour former une même entité, ce qui indique bien que leurs sens se rejoignent.

Ainsi, en Berakôth 31b trouve-t-on la formule ShKYNH (W)RWHt HQWDSh comme une même présence dont la notarique initiale n'est autre que ShRH/shârâh, princesse, ou Sarah, femme d'Abraham, l'une des incarnations de l'Assemblée d'Israël !

Ainsi, la Shékinah a pour sens : royauté, présence divine, inspiration sainte. Ces trois sens sont

exactement ceux de l’Esprit Saint dans le midrash chrétien : lors du baptême de Jésus au Jourdain, l’Esprit descend du ciel comme une colombe pour attester que celui que Jean vient de baptiser est le Fils bien-aimé, c’est-à-dire le Messie, et ainsi l’Esprit Saint est-il la royauté du roi ; mais il est ensuite la présence divine au sein de la Quéhilâh ; et enfin, en son sens restreint d’esprit de prophétie, il est l’inspiration sainte pour les nazoréens de Iéshoû‘a. Shékinah ou Esprit Saint, cette présence est d’abord et avant tout celle, prophétique et élective, du dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob, celui-ci s’unissant avec celle-là devenue l’Assemblée d’Israël transfigurée, l’Assemblée des justes dans le ‘ôlam haba’ alias gan ‘êden. C’est ce sens qui accomplit les deux autres. La Shékinah et l’Esprit Saint nomment donc la même présence divine, la même royauté au sein de la communauté des fidèles ; cette présence est la liberté libre, qui ne dépend de personne, mais qui inspire et vivifie en même temps tout Hébreu véridique aussi bien que toute assemblée. Cette intense proximité des deux notions explique que l’on puisse relever, à propos de la parole conçue comme entre-deux par lequel le dieu se manifeste, un florilège de parallèles étonnants entre tradition rabbinique et évangiles. Je rappelle l’exemple significatif entre tous : « là où vous êtes deux ou trois entrant en présence en laissant fleurir les paroles de la Thora, la Shékinah [ou le Je divin ou l'esprit saint pour l'Evangile] réside au milieu [*entre... entre*] de vous ».
Autre exemple pour saisir de façon plus générale ce qu’est cet entre-deux au cœur de la parole entendue

comme la ma(r)halôquêth, joute, combat, interprétation dont se tisse la parole, discussion infinie d'un à un, à l'image vertigineuse de MoShéH avec HaSheM à la cime du Sinaï et, à leur suite, de toute la tradition de l'apocalyptique juive (les Hénoch, Baruch, Shadrac, Elie, Ezra...), celle-ci étant à la fois prélude et contrepoint vis-à-vis de la Thora orale.

Dans *Le Livre brûlé*, M.-A. Ouaknin précise comment Rabbi Nahman entendait la proposition talmudique « Toute ma vie j'ai grandi *entre* les maîtres » (*Pirkê Avôth*) : « J'ai grandi " entre" (*beyne*), c'est-à-dire dans l'espace de néant (*'êyn*), dans le vide qui sépare et unit les maîtres en situation de *Mahloquèt*. »

L'entre-deux en question est bien le Néant ('êyn) au sens du cœur de l'infinité du verbe, lequel fonde ce qui se dit, à chaque fois que l'esprit est présent, *entre... entre*, dans l'entre-deux des êtres parlants.

Ce beyne/BYN/« entre, au milieu de », outre du Néant, est à rapprocher de BNH/bânâh, bâtir ; de BN/ben, le fils (gématriquement identique au Messie) ; de BYNH/binah, l'intelligence de la Thora comme de sa racine BYN/bin, examiner, rechercher, concevoir ; de NBY'/nâvi', prophète, etc.

Je rappelle encore que par guézéra shava' (analogie) cette construction riche en *beyne... beyne* (ou variation en *mibeyne*) est liée à la séparation des eaux *entre... entre* au niveau du firmament au début de la Genèse (donc à la mystique du Char comme cœur de la mystique juive) ; à celle entre les deux chérubins qui gardent l'arche d'Alliance, cet entre-deux étant le lieu de la manifestation de la parole divine (cf.

> « Et je me rencontrerai là avec toi, et je parlerai avec toi de dessus le propitiatoire, d'entre (MBYN/mibêyn) les deux chérubins qui seront sur l'arche du témoignage, [et te dirai] tout ce que je te commanderai pour les fils d'Israël. » (Exode 25, 22)) ; on la trouve encore au cœur du Temple puisque le voile (pârôketh) qui sépare le saint du saint des saints sépare *entre... entre* (cf. Exode 27, 33, etc.) ; ou encore peut-on penser au moment de la sortie d’Egypte en Exode 14, 20 avant que Moïse ne frappe les eaux, le dieu séparant *entre* le camp des Egyptiens *et entre* le camp d’Israël, etc. Cette double expression signifie donc : i) soit la séparation pure et simple (par sanctification, cas du pârôketh et de la séparation d’Israël vis-à-vis des Egyptiens), ii) soit la différence qui laisse surgir l’unité en elle (cas de l’affirmation du firmament par séparation des eaux vis-à-vis des eaux, cas plus rare mais qui touche au cœur du sens que cette expression revêt ici pour nous ; et cas de la parole de YHWH s’adressant à Moïse d’entre les deux chérubins).

Des paroles des sages du Talmud il est dit « les paroles des uns et les paroles des autres sont paroles du Dieu vivant » (*Elou véélou divré Elokim hayim*, cf. par exemple Erouvin 13b où c’est une bath qôl qui l’annonce ne laissant aucune ombre de doute quant à la divinité du propos). En fait, il s’agit ici du dieu des vivants-ressuscités (HtYYM comme pluriel de HtY/(r)hây). Les paroles des sages en état de ma(r)halôquêth sont les paroles du dieu des vivants, de ceux qui sont en permanence dans le ‘ôlam haba’ de l’étude.

Ils sont les vivants en qui la parole du dieu s'entend, s'aime et jouit d'elle-même, jouant avec la matière multiple et délicate de ses éclats.
Si, dans notre tome I, nous avons laissé entendre qu'il y a quelque chose qui nous laisse sur notre faim, et pour cause, du côté de la tradition talmudique, c'était là un *moment* nécessaire du discours pour aller chevaucher l'interprétation du Rabbi de Nazareth et de ses thalmidim ; mais au final, même si le dire infini de ce dernier – sa Nouvelle Alliance – accomplit tous les dires hébraïques antérieurs en les recueillant comme se recueillent les étincelles de la gloire du dieu vivant, nous n'incluons pas moins avec lui les autres rabbis talmudiques dans une même affirmation de la nature la plus profonde de la parole hébraïque (de la nature hébraïque de la parole au sens de son infinité véritable), l'ensemble des discours étant ainsi compris comme ceux de ces vivants en qui, identiquement, *contradictoirement* et fondamentalement, parle la parole du dieu.
Dans cette unité concrète de la parole, nous maintenons toutefois le moment de l'opposition entre certains rabbins et le Rabbi évangélico-apocalyptique, ce dernier étant le seul par qui l'absolu en vérité se manifeste *en tant qu'esprit*.

Reprenons. Nous avons donc vu que la profonde nature spéculative de la parole, ce sont bien les Hébreux qui, au sens de la religion manifeste exposé par Hegel – ou au sens du christianisme énoncé par Bataille –, la laissent être *pour la première fois* (il faudrait en faire la généalogie dans la mystique

orientale, ce champ de force entre la Thora et le Tao, mais ce n'en est pas le lieu).

Le divin *dâvâr* a ensuite communiqué cette sienne essence au *logos* hellénique, certes déjà riche des diverses strates sémantiques déposées par plusieurs générations de poètes et de philosophes, mais toutefois dénué jusqu'alors de cette rationalité absolue. Les Grecs, ainsi que le dit Heidegger, « *habitaient* dans cet être du langage. Seulement ils ne l'ont pas *pensé*...».

Dans le *logos* grec, ce n'est pas encore le principe de la subjectivité *infinie*, ayant élu l'hébreu afin de se manifester pour la première fois, qui mène le bal.

Ce n'est pas encore l'identité concrète du dieu se manifestant en deux individus dont chacun se sait lui-même dans l'autre, lequel savoir réciproque se fonde par la parole (le dâvâr) conçue, pour nous, comme présence de l'essence absolue ou *esprit*.

Dans la tradition ésotérique du messianisme judéo-samaritain, ce n'est plus la subjectivité finie qui guide les âmes orantes, mais la subjectivité infinie qui enflamme et nourrit les esprits. Cette subjectivité infinie que Hegel voit fleurir grâce au christianisme provient secrètement du Je divin des Hébreux (l'absolu comme Je).

Voyez notre première étude sur le lien entre le Ani/Je divin et le Néant/'ayin (état construit, même esprit que le Je…) ou 'êyn, son anagramme ; sur le Je/Anokhi de la sortie d'Egypte, premier des commandements, première des paroles ; et enfin sur le Je (Moi) créateur alias Ani Hou' – équivalent de la Sagesse – très prisé d'Isaïe et que l'Apocalypse chérira plus que tout comme en témoigne la

parole du recréateur absolu : « Je suis l'alpha et l'oméga [en fait l’aleph et le thav/'LP WThW, par notarique c'est le miracle, 'WTh/'ôth, celui de l'alphabet divin en mouvement], le commencement et la fin. », etc. Il n'y a qu'en hébreu que l’Eternel dise Je de cette trine et une manière, ouvrant la porte à la venue de la subjectivité infinie et à la révélation de la profondeur absolue de la Thora par la parole évangélique, commencement et socle enfoui d'un monde nouveau – l’esprit du messianisme juif-hébreu devenu monde, mais par l’entremise de son aliénation dans le christianisme grec et de l’organisation théologico-politique de celui-ci sous la forme du catholicisme romain, comme le montre Roland Tournaire dans *Genèse de l'Occident chrétien*. Je ne veux pas non plus que l’on se méprenne sur un point. Si j’affirme la provenance hébraïque de la subjectivité infinie ou plutôt la présence première, dans cette langue et pour nous, de cette notion, je ne confonds pas celle-ci – qui correspond encore à un Soi représentatif – avec le Soi tel qu’il s’élabore au cours de l’histoire puis vient au jour dans l’idéalisme absolu, couronnant l’histoire *effective* en devenant la forme même du contenu absolu qu’il accueille et recueille en lui, qu’il manifeste en se manifestant. La première est du domaine de la représentation religieuse ; le second amène la conscience, dans l’expérience qui est la sienne, à s’accomplir comme l’Esprit se sachant dans l’élément de la Science, à savoir le Concept, lequel est par conséquent la véritable sortie de la représentation ; ceci se vérifiant en ce que, pour celui-là, elle devient *moment* de lui-même, est comprise dans sa jouissive giration interne par laquelle ses déterminations ne sont

> plus des déterminations finies, d'entendement, mais deviennent infinies au sens où leur abstraction – celle de l'entendement – est toujours à nouveau dissoute dans le mouvement par lequel la dialectique s'affirme comme spéculative. Je ne confonds pas non plus ces degrés de la subjectivité infinie avec la subjectivité « absolue » de la société en lambeaux du spectacle mondialisé de la planète malade, cet ersatz à l'usage des masses de l'ironie moderne dont Hegel observait déjà qu'elle « sait faire pour elle de toute teneur objective un néant, une teneur vaine », mais qu'elle est par conséquent « elle-même l'absence de teneur et la vanité », qui, lors même qu'elle est certaine « de se tenir à la cime de la religion et de la philosophie, retombe, bien plutôt, dans le creux arbitraire ».

D'où l'épanouissement et la surabondance des polémiques rabbiniques, et toute la richesse de la Thora jaillissant à chaque démarche des sages qui l'interprètent : de même que le Verbe se diffracte dans leurs paroles qui tissent l'incontournable Thora orale, ainsi les sources du verbe se jettent dans les rivières de leurs paroles qui suivent leurs cours sinueux à travers les tourbillons de leurs controverses, les fleuves de leurs conversations et les deltas de leurs divergences, jusqu'aux nobles, vastes et vénérables océans talmudiques, midrashiques et kabbalistiques.
En déroulant le fil de notre démonstration, nous voyons que cette seconde Thora aura été conduite à s'accomplir comme l'enseignement du Rabbi évangélique, celui-ci supprimant et conservant d'un même geste la différence entre Thora orale et TaNaK, pour advenir en tant que la Thora de Jésus Iéshoû'a

Messie, sa révélation : l'Apocalypse de la Thora. Si la Thora du Messie est d’avant la Création du monde, comme le trône de gloire, elle ne se révèle qu’à la fin des temps, amenant celui-ci – c’est-à-dire la royauté messianique – sur la terre. Les promesses du messianisme infini n’ayant pas été tenues *à la lettre*, et quoiqu’elles s’avéreraient l’avoir été, mais bien plus tard, en esprit, le judaïsme rabbinique a dû rejeter ce qui semblait ne plus pouvoir être la Thora du Messie, et reprendre le développement de la Thora orale, qui eut pour principal résultat les Talmuds de Babylone et de Jérusalem. En effet, la mise à l’écart de l’essentiel des traditions de nature apocalyptique – qui restèrent cependant toujours présentes souterrainement ; et parfois reparurent violemment à la surface – par Rabbi Juda Ha-Nassi lors de sa mise en forme de la Mishnah, après les destructions de 70, et les sanglantes répressions romaines de l’insurrection messianiste du Fils de l’Etoile, permit de sauver la riche mémoire des enseignements oraux alors menacés de disparition.
Lorsque deux membres de la Quéhilâh eschatologique (ou (r)habera, la « communion » des saints !) parlent, l'esprit qui est au milieu d'eux, lequel est « le vrai et l'effectif » et ce « mouvement circulaire dans soi » qui caractérise la parole, est avant tout l'esprit saint de l'accomplissement du Livre, la réoû(r)ha (ha)qôdêsh auteur des vingt-quatre et soixante-dix livres, selon les deux versants du verbe hébreu.
Cette vérité qui rassemble, reprend et porte au comble toute parole hébraïque antérieure, est le jardin où il fait bon veiller, celui du Livre céleste transplanté sur la terre. Le jugement dernier n'est rien d'autre, via celui

des ’anâshim d'Israël selon leurs « mérites », que cette venue au jour de la profondeur absolue présente dans la nature de la parole hébraïque, l'absolu se manifestant alors en tant qu'*esprit*.

Paris, mai 2006 – juillet 2009

ANNEXE 1 :
De la différenciation dans l'emploi des procédés classiques de la kabbale entre auteurs pharisiens en général et auteurs du corpus de Jésus/Iéshoû‘a

Nous déploierons ici quelques exemples illustrant ce qu’a de singulier l’emploi des procédés de gématrie, notarique et thémoûrâh dans la Nouvelle Alliance de Jésus. De cette façon, nous ferons nettement sentir tant la proximité que l'écart, quant à cette question, entre le *corpus* de Jésus et le Talmud ou les midrashim pharisiens traditionnels ; et nous déterminerons plus précisément le midrash chrétien en tant qu’accomplissement infini des écritures.

L’accomplissement infini :
Mais tout d’abord, un préalable. En quoi le midrash chrétien est-il l’accomplissement *infini* de la Thora écrite ?
Pour répondre à cette question, nous devons mettre en regard et croiser le midrash évangélique et le midrash paulinien.
i) Dans le midrash évangélique, le Messie vient pour accomplir (LML’), non pas pour abolir (LBTL ou

LHShBYTh) les écritures, le TaNaK. Mais, comme le temps de l'Evangile est encore celui du premier avènement, et non du second, celui-ci étant le renversement de celui-là par le retour en gloire d'un Jésus victorieux et non plus défait, l'accomplissement évangélique n'est qu'en soi. Si la répartition du TaNaK y est déjà là, elle est volontairement maintenue secrète, pour ne se révéler un peu qu'en lien à sa Résurrection à la fin de Marc, mais elle ne se révèle vraiment qu'avec son second avènement, par les vingt-quatre anciens de l'Apocalypse siégeant sur leurs trônes. Ce n'est qu'avec ceux-ci et le « jugement dernier » que l'accomplissement des écritures devient *effectif*.

ii) Le midrash paulinien se situe dans l'entre-deux des deux avènements, il tient compte du premier tout en annonçant le second. Mais comme il ne l'est encore, là aussi, qu'en soi, l'Apocalypse n'est présente chez Paul que par une thématique certes persistante, mais fragmentaire (sur les mille ans, la Jérusalem céleste, le Royaume, la seconde résurrection, etc.), et encore inaccomplie. Paul s'adresse à la diaspora en Exil pour préparer le retour et la nouvelle fondation. Son temps est comparable à celui des Juges pris en son sens eschatologique, ou plutôt à celui du roi Saül qui précède la venue de la royauté de David. A ce temps succède le Temple et le règne messianique du Messie (fils de) David tandis que l'Evangile correspond à la geste de Jésus en Messie fils de Joseph.

En effet, les deux avènements sont un midrash sur les deux Messies pharisiens, celui issu de Joseph représentant les dix tribus perdues, celui issu de David, la Judée et les deux tribus

complémentaires. Le premier est censé mourir pour que l’autre puisse advenir. D’où (notamment…) les deux avènements distincts, le fait que Jésus ait pour père « adoptif » un Joseph dans l’Evangile (il est dit également, par ses généalogies, « fils de David »), et qu’il soit le Messie davidique glorieux dans l’Apocalypse (« la racine et la semence de David, l’étoile brillante du matin ») – bien qu’il n’en soit pas moins *continuellement* les deux. Si les deux sont juxtaposés en lui, c’est pour concilier Nord et Sud, Judée et Samarie, le troisième terme, lieu de Sa Résurrection – lieu de Sagesse –, étant la Galilée.

Paul emploie à de nombreuses reprises le grec *katargeô/katargêin* en lien à la caducité de la Loi, en fait vingt-six fois. Il se trouve en revanche uniquement quatre fois dans la Septante, en Ezra 4, 21 et 23 ; 5,5 ; 6,8. Il y est en usage pour dire la suspension dans la reconstruction du Temple, avant sa reprise et sa finalisation : « Et, de par moi, ordre est donné touchant ce que vous ferez à l'égard de ces anciens des Juifs pour la construction de cette maison de Dieu : Que, des biens du roi provenant du tribut de l'autre côté du fleuve, les dépenses soient promptement payées à ces hommes, pour qu'ils ne soient pas interrompus (di-lâ’ lvatâlâ’). » Ce verbe *katargeô* sera traduit par Luther en l’allemand *aufheben* dont le devenir nous est connu. Si ce dernier verbe est hautement spéculatif dans la langue de Hegel, qu’en est-il de son ancêtre paulinien en cette autre cime de l’histoire ?

Posons une apparente contradiction.

D’une part, Paul dit : « ayant aboli [racine BTL, sujet : le Messie] la loi des commandements [qui consiste] en

ordonnances, afin qu'il créât les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau, en faisant la paix. » (Éphésiens 2,15).

Mais il dit aussi : « Annulons-nous [racine BTL] donc [la] Loi par la foi ? Qu'ainsi n'advienne ! Au contraire, nous établissons [racine ‘MD, se tenir debout, durer, demeurer, mais aussi cesser] [la] Loi. » (Romains 3, 31).

Par la foi (’émoûnah), c’est-à-dire le fait d’être rassemblés dans la gloire avec l’Assemblée qui se tient sur la voie droite (celle de l’Existant stable), ce n’est pas la Loi qui est supprimée pour les membres de la dite Assemblée, mais les commandements (le joug de la Loi, incomparablement lourd par rapport à celui du Messie, Sa Thora), ou pour être plus précis ce n’est pas la Thora, mais le (r)hôq, le décret qui régit la vie communautaire selon les mitsvôth (sur l’usage de ce (r)hôq, cf. R. Tournaire dans *L’intuition existentielle*). Cette foi est liée à l’espérance messianique (thiqwah de valence 52), elle s’accomplit dans l’amour comme plérôme de la Loi, ce qui annonce et rejoint l’Apocalypse (cf. le réseau secret du 1229). Ainsi se lève l’apparente contradiction entre les deux versets. L’avènement d’une loi allégée pour la fin des temps, comme le met en relief Maurice Mergui, est le cœur du midrash paulinien. C’est le développement d’un thème déjà là en soi dans l’Evangile mais que Paul développe ; ainsi, le manifestant pour soi, il le laisse se manifester en et pour soi. En effet, si le Christ chante déjà : « Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger. » (Matthieu 11, 30), pour pouvoir soupeser ce fardeau, encore faut-il en rétablir l’hébreu original.

Celui-ci est MSh'/massâ', ce qui permet de comprendre sa légèreté en l'élevant par l'opération des mathématiques saintes :
13×13+21×21+1×1=611=ThWRH/la Thora. Le fardeau léger – en fait simple, qal – n'est autre que la Thora, et c'est avec le tournant paulinien que la Thora devient la Thora messianique, pouvant dès lors se révéler en et pour soi dans l'Apocalypse !

Je commence par énoncer les sens de BTL dans le dictionnaire Jastrow :
« être vide ou vidé, aboli, suspendu ; cesser d'exister ; cesser de travailler, ne rien faire (sens shabbathique) ; rester célibataire ; être exempté d'une tâche ; annuler ; négliger ; neutraliser ; interrompre, interférer avec ».
Si maintenant nous faisons un tour d'horizon des divers sens de *katargeô*/lebatel chez Paul, trois déterminations essentielles semblent s'affirmer, s'accordant aux sens du dictionnaire, mais surtout dévoilant la portée spéculative de la racine :
i) sens de suppression pure et simple (de la mort, de l'inimitié, des commandements anciens, du scandale de la croix – c'est-à-dire la chute d'Adam lié au bois... –, du voile – pârôketh – à la lecture de l'Ancienne Alliance, empêchant la juste lecture de l'Ancienne Alliance, qui est aussi celui protégeant pudiquement le saint des saints...) ; ii) de suppression toujours, mais au sens affirmatif où si ce qui était valable jusque-là est supprimé, il ne l'est que pour être porté à sa perfection, renouvelé, sens impliquant une interruption « miraculeuse » (des prophéties, de la science des écritures, des langues...) ; iii) et enfin,

d'accomplissement au sens d'une délivrance parce que la loi a été supprimée (l'Assemblée délivrée du joug des commandements, en Romains 7,2 où l'Assemblée est la femme et le joug la loi du mari), ces deux derniers sens étant très proches ou plutôt le troisième étant une variante du second.

Je développe légèrement le second sens en soulignant sa finesse, sa délicatesse. « L'amour jamais ne chute. Que ce soit les prophéties, elles seront abolies-accomplies (ThBTLNH) ; que ce soit les langues, elles seront abolies-accomplies (ThBTLNH) ; que ce soit la connaissance, elle sera abolie-accomplie. » (1 Corinthiens 13,8). Ici, le verbe ThBTLNH/elles seront abolies-accomplies a pour gR et gC 64/496, celles de MLKWTh/malkoûth, le Royaume ! Avec ce dernier, c'est-à-dire la Loi du Messie, l'amour gouverne, et avec lui les prophéties (nevoû'ôth) sont accomplies (pas simplement supprimées), de même les langues (en fait le don de parler en langues). Enfin, la science ou da'ath des Hébreux n'est certes pas devenue caduque, mais elle a atteint son comble, son point d'accomplissement infini, afin que l'éclair de la manifestation de celui-ci – qui est l'amour comme plérôme de la Thora ! – interrompe le cours de celle-là, ce qui ne veut pas dire que l'on n'étudie plus la Thora dans le 'ôlam haba' advenu (da'ath étant la science des écritures, c'est-à-dire de l'étude), au contraire ! D'ailleurs, les exemples que donne Paul par la suite signifient clairement qu'il ne s'agit pas d'une suppression unilatérale. En effet, au verset 10, il nous dit qu'avec la venue de « la perfection » (entendre la racine ShLM, porter à sa perfection, et sous elle Jérusalem ou le Messie), ce qui était

> « partiel » sera aboli (LBTL). Le verset 12 donne l’exemple le plus clair : « Car nous voyons maintenant au travers d'un miroir, obscurément, mais alors face à face (PNYM ’L-PNYM) ; maintenant je connais (racine YD‘) en partie, mais alors je connaîtrai à fond comme aussi j'ai été connu. » On a ici *trois fois* la racine de da‘ath, la science dont Paul vient de nous dire qu’elle sera abolie-accomplie. En effet, elle sera portée à sa perfection, comme la Thora !

Ne disais-je pas que ce BTL paulinien n’était pas indigne, en ce qui concerne son intensité spéculative, de l’usage philosophique de sa tardive traduction allemande ?

Je poursuis en ouvrant *Le Livre brûlé* de Marc-Alain Ouaknin :
« La brisure des tables n’est pas la destruction de la Loi ; elle est, au contraire, le don de la Loi sous la forme de sa brisure. C’est là le sens bonifié de l’expression talmudique " l’annulation de la Loi, c’est sa fondation même ". C’est cette expression qui était *au centre de la doctrine paulinienne* et surtout frankiste (bitoula chel Tora Zéhou kiyouma), mais interprétée de manière totalement nihiliste et destructive. La brisure de la Loi est éminemment positive, elle signifie le refus de l’idole. » (Je souligne.)
Ce livre date de 1986, d’avant *L’invention de Jésus*. Nous n’allons donc aucunement critiquer Ouaknin quant au fait que, dans ce livre, il sépare un peu vite les trois temps du judaïsme, du christianisme et de la philosophie alors qu’il s’agit de les penser ensemble,

mais nous allons bien plutôt prouver l'accord complet entre le Talmud et Paul sur cette question de l'annulation de la Loi, Paul accomplissant même les propos talmudiques, à l'opposé de tout nihilisme, de toute destruction.
La formule talmudique dont nous allons partir pour sculpter sa vérité paulinienne, ou plutôt laisser ressurgir celle-ci de l'abîme du Temps – où seul se conserve ce qui a été, le reste étant broyé, concassé, dissout –, est située en Mena(r)hôth 99 b, et il faut la citer en entier avec le petit mot précédent, en 99a, en bas du folio :
(Resh Lakish dit :) P'MY**M** ShBYTWL**H** Sh**L** ThWR**H** ZH**W** YSWD**H**.
On a ici une notarique finale : MH+LHWH, quoi+pour+étant, soit : « quoi pour que soit, qu'existe au présent », « qu'en est-il pour que cela soit ? » (ce LHWH/lehewêh se trouve une unique fois dans le TaNaK, en Daniel 4, 22, dans une fresque surabondamment messianique puisqu'il s'agit d'une parabole de l'avènement du Royaume...) !
Les gR et gC de cette notarique sont de 46/91, celles de H'LHYM/le dieu : comme quoi le Talmud lui aussi a quelques procédés kabbalistiques en réserve...
Le petit mot préliminaire est une indication cruciale : il signifie les pas, les coups (comme pour rythmer), mais surtout, *les temps*. Notre tournure voudrait donc dire : « il y a des temps où l'annulation de la Thora est sa fondation. » Quels temps ? Il est fait alors référence au bris des tables par Moïse dans la Thora. Pour nous, et je veux bien en donner ma tête à trancher, ma cervelle à déguster et mon crâne à ronger... il s'agit

d'entendre ici les temps messianiques. Car la notarique « qu'en est-il pour que cela soit ? », qui forme comme un écrin pour notre formule, ne reprend tous ses sens que dans ce contexte messianique, temps où il s'agit de faire advenir (sous-entendue : la nouvelle fondation de la Loi). De plus, cette sublime parole talmudique est de la bouche d'un certain Resh Lakish qui se situe juste après Rabbi Juda haNassi, le compilateur de la Mishnah. Nous sommes encore en plein dans le souvenir vif du messianisme des deux premiers siècles. Je peux d'ailleurs poursuivre l'analogie entre les temps où Moïse brise les tables et le temps de l'annulation de la Loi avant la venue du Messie. Dans la Thora, il y a d'abord le premier don de la Thora, puis le second temps, d'entre-deux, caractérisé par l'idolâtrie du peuple juif, le bris des tables et leur ingestion par le peuple, et enfin il y a les nouvelles tables, la nouvelle donation de la Loi. De même, pour la Nouvelle Alliance, y aurait-il en premier le temps où Jésus apporte la plénitude de la Loi, les Evangiles étant centrés sur la terre d'Israël. Puis, viendrait le temps d'entre-deux où dominent les errements et l'Exil

> Les Actes et les Epîtres passent de la terre d'Israël en diaspora, et si vous vouliez me citer l'Epître aux Hébreux comme contre-exemple, je vous répondrais aussitôt que Paul s'y adresse en fait à des dôdim/bien-aimés de la diaspora, proches de l'Italie comme permet de le deviner le verset 14 de son chapitre 13...

sur fond de caducité de la Loi (remplacée alors par l'amour qui prépare la fin et est déjà l'union du dieu vivant et de l'Assemblée des justes au jour de

YHWH). Enfin, troisièmement, il y aurait le temps ultime de la venue messianique et de la nouvelle donation définitive de la Loi refondée par le temps de son annulation et suspension où Paul intervenait, cette nouvelle donation ayant lieu conjointement avec le rassemblement des exilés dans la Jérusalem céleste descendant sur le nouvel ’érets Israël, recréé.
J’affirme ensuite, revenant à Paul, que l’annulation de la Thora dont parle le Talmud est l’exact pendant des expressions pauliniennes : dans les deux cas, c’est la racine BTL. Et dans les deux cas l’annulation de la Thora précède sa fondation messianique, par sous-entendu dans la bouche de Resh Lakish, très clairement chez Paul, lequel est le champion des formules de l’accomplissement de la Thora, autour de la venue de la Thora du Messie. Et même davantage, car Paul est le chantre de la contradiction apparente entre les deux extrêmes que sont l’annulation de la Loi et sa refondation ou son plérôme, contradiction qui ne lui est pas extérieure, mais dont il est la pensée de la résolution, la résolution par la pensée. C’est bien lui en effet qui affirme que le plérôme de la Loi (racine ML’, l’accomplissement dont parle Jésus dans l’Evangile) s’appelle amour ou qui parle de la Loi de l’esprit de vie dans le Messie Jésus en remplacement de la loi du « péché » (sic !), etc.

Voyez Romains 8, 2 : « Car la Thora l’esprit-souffle des vivants en-par le Messie Jésus a libéré toi de la loi du péché [entendez de l’errance, du crime, mais aussi par double entente du sacrifice pour le « rachat »… ce qui renvoie aux lois rituelles du Temple…] et de la mort. » Il faut lire le début ainsi : (H)**Th**WRH

RWHt (H)**Ht**YYM BMShYHt YShW‘/ (ha)thôrâh réoû(r)ha ha(r)hayim bimsshia(r)h Iéshoû‘a, avec pour rétrograde secrète le mot HtRTh/graver, *hapax* de la Thora en usage pour dire l’inscription-la gravure de la Loi. Il s’agit de « la Thora (qui est) souffle des vivants-ressuscités dans-par le Messie Jésus », autrement dit la Loi au sens messianique, accomplie pour les *nôtsrim* du jour dernier, la Thora du Messie qui leur octroie la grâce d’être ressuscités dès cette vie. Cette loi qu’est la Thora accomplie n’est pas la loi du « péché » (HtQ HtT’(H)), comme le dit Paul, c’est-à-dire le (r)hôq, les seules mitsvôth, les règles rituelles qui régissent la vie des communautés qui n’ont pas encore accès à la parousie nazoréenne ou qui s’y refusent ! L’ensemble de la tournure paulinienne aurait pour rétroversion éclairée KY ThWRH RWHt HtYYM BMShYHt YShW‘ HtPSh ’ThH MN- HHtQ HtT’ WMN-HMWTh de gR 486 et gC 3231(333), duo de choix dont nous dégusterons plus bas toutes les saveurs ; c’est l’une des clé chiffrées de l’avènement final. Une autre formule de Paul est par exemple « la fin de la Loi c’est le Messie » (dont le contenu est brillamment analysé par Maurice Mergui dans *Paul à Patras*) ou encore, dans l’Epître de Jacques, la loi de la liberté...

Le midrash paulinien tient ensemble, dans sa composition même, l’annulation-caducité de la Thora et le renouvellement eschatologique de celle-ci. C’est en cela qu’il est *le tournant* du sens du midrash chrétien, nécessaire à l’affirmation de sa véritable infinité.

iii) Enfin, une fois déployé le temps paulinien de l'annulation de la Loi et de sa refondation, vient cette refondation effective dans le divin jardin que nous connaissons pour l'avoir déjà arpenté, le mesurant tout en mesurant les livres qui souillent les mains, dans leur accomplissement même.

C'est par le mouvement qui traverse et fonde ces trois temps que la Nouvelle Alliance est saisissable comme accomplissement infini de la Thora. Comme je l'ai indiqué, les trois temps de la geste de Moïse s'y trouvent repris : première donation de la Loi, entre-deux où celui-ci la brise, et refondation enfin, lue eschatologiquement. Mais, si dans la Thora ce qui est inscrit sur les nouvelles tables est *a priori* identique – quoiqu'il y ait un jeu très fécond entre les deux manières dont les choses sont énoncées pour chacune des deux donations, allez-y voir vous-mêmes – à ce qui était écrit sur les anciennes, ici la Thora messianique n'est plus seulement l'ancienne Thora ou son premier accomplissement évangélique encore insuffisant, mais le plérôme de la Thora. Cette différence montre que si l'infinité de la Loi est déjà un principe présent dans la Thora, ce n'est que par le tournant paulinien de la Nouvelle Alliance qu'il devient effectif. Ici le résultat n'est pas seulement le commencement de retour et affirmé à nouveau, mais empli de la totalité du parcours de l'épopée midrashique (la haggadah) d'Israël permettant de la lire à rebours, et de tout lire dans la langue d'Adam et de Jésus.

Je puis revenir maintenant au « Je suis venu pour accomplir » que j'ai approché une première fois dans *Le Génie du Judaïsme*. Cette parole semble avoir trois déterminations concomitantes :
Premièrement, elle serait un midrash sur la Création de la Genèse, passant de l'inaccompli à l'accompli par théshoûvah vers le jour Un (comme le remarque Roland Tournaire) ; deuxièmement, elle scellerait l'accomplissement du TaNaK tel que nous l'avons développé ; troisièmement, il faudrait entendre que Jésus, le Josué biblique, accomplit Moïse et sa Thora en donnant accès à la terre promise (cf. Sandrick Le Maguer, p. 113 et suivantes du *Portrait d'Israël en jeune fille*).
On pourrait objecter à la première de ne pas tenir compte du contexte de Matthieu, où il n'est pas question de la Création, mais de la Thora et des Prophètes. On pourrait de même objecter à la troisième de ne pas tenir compte de l'accomplissement des Prophètes. Mais ces deux objections se lèvent d'elles-mêmes puisqu'il s'agit bien d'entendre l'accomplissement du TaNaK sous la Thora ou/et les Prophètes, c'est-à-dire celui de la Thora écrite au sens large, ce dont participent pareillement les trois déterminations dévoilées (dans les trois cas la détermination finale est la même, celle de la fin de l'Exil). Il faut donc prêter l'oreille et les entendre simultanément : il y a accomplissement du Livre, de la Création et enfin accès à la terre promise,

> L'Apocalypse de Jean est par excellence un midrash sur la conquête de Canaan par Josué, dans son livre. Dans le livre de Josué en effet, la prise de Jéricho se déroule en « six plus un »

jours à l'image de la Création, mais avec une inversion, car si le septième jour de celle-ci est jour de repos, le septième jour de celle-là est jour de comble, les Hébreux ne faisant plus un seul tour de la ville comme les autres jours, mais sept ! Si chez Josué ce sont sept tours de la ville qui s'opèrent au jour ultime, sept coups de shôphâr (corne de bélier) correspondant à ces tours, dans l'Apocalypse de Jean qui se situe en ce même septième et ultime jour – le jour de YHWH –, c'est l'envoi des sept fléaux où chacun est là aussi associé à un coup de shôphâr, ces sept shophrôth correspondant en outre aux sept cornes du bélier messianique.

lequel est le terme conciliateur de l'accomplissement de la Création (du 'ôlam) et de celui du Livre, de Révélation et Création identifiées de façon féconde par le Midrash (cf. Genèse Rabbah, etc.). Quant à cet accomplissement trine et un, nous avons vu en quel sens il est *infini*.

Ceci ayant été clarifié une bonne fois, préparons-nous à embrasser d'un profond regard midrashique la savoureuse Transsubstantiation évangélique, afin d'en dégager enfin toute l'unicité en lien à l'accomplissement infini de la Loi.

Pain et vin ; chair et sang :

Je commence par quelques remarques concernant le duo « pain et vin ».

Le rite du pain et du vin remonte à la prêtrise du Très-haut, telle qu'exercée par Melchitsédec (mon roi de justice) dès Genèse 14, 18 :

« Et Melchitsédec, roi de Salem [à lire comme Jérusalem], fit apporter du pain et du vin, (or il était sacrificateur du Dieu Très-haut). »
Le pain et le vin, c'est **L**Ht**M** **WY**Y**N**/le(r)hem vâyâyïn.
Nous voulions des notariques et des gématries ? Nous allons être servis.
En effet, trois notariques successives sourdent immédiatement du duo considéré :
l'initiale est LWY/Lévi, les lévites étant l'ordre des prêtres de dieu comme sont censés l'être tous les nazoréens de la Nouvelle Alliance de Jésus ; la médiale, HtY/(r)hây (sans le waw), le Vivant, le dieu vivant-ressuscité ; enfin, la finale n'est autre que MN/manna, la manne !
La gR du duo est quant à elle de 73 comme la Sagesse/(r)hôchmâh.
Mais ce duo se retrouvant tant dans le TaNaK, dans le Midrash Rabbah, que dans le Talmud (cf. Berakôth 40b ou Nazir 37a, etc.), ce n'est pas lui qui va me permettre de saisir la différence que je me dois d'exprimer plus finement. Précisons toutefois que dans le Talmud, la présence de ce duo n'est le plus souvent qu'une reprise de Proverbes 9, 5 (« Venez, mangez de mon pain, et buvez du vin que j'ai mixtionné. »), comme c'est le cas en Berakôth 57a où ce sont les thalmidim/étudiants, ou disciples, qui sont admis à boire le vin et manger le pain, de même que dans l'Evangile, même si c'est seulement dans ce dernier que ce cœur de la liturgie se clarifie vraiment grâce à la Transsubstantiation saisie à rebours.

Prélude biblique, Exode 12 :
Avant de tenter de saisir la Pâque évangélique dans ses nervures et ramifications kabbalistiques, il nous faut voir comment la Nouvelle Alliance lit le passage d'Exode 12 consacré à la Pâque, *i.e.* comment les jeunes plantes de l'Assemblée nazoréenne l'observent scrupuleusement.
Pour aller vite, disons que dans ce passage biblique célèbre, nos nazoréens lisent la Pâque de leur dieu, agneau et Pâque pour YHWH, et qu'ils y lisent même à l'œuvre les soubassements essentiels de leur observance de la Thora.
Ainsi, « Parlez à toute l'Assemblée d'Israël, disant : Au dixième [jour] de ce mois, vous prendrez chacun un agneau par maison de père, un agneau par maison. » (Exode 12, 3). Un agneau par maison ? C'est ShH LBYTh/sseh labâyith, où ShH de gR 26 comme YHWH est le même mot que pour l'agneau sacrifié en lieu et place d'Isaac, autrement dit, ils lisent ici le sacrifice du fils du père de l'élévation, du fils de dieu qui est lui-même YHWH. De plus, ce « un agneau par maison » est lu comme un agneau pour le Temple, puisque bayith/maison est un équivalent commun de celui-ci employé par révérence, c'est ce que souligne, avec la force de l'évidence, l'expression bêth-hamidqash (demeure du sanctuaire) signifiant tout simplement le Temple. Mais quel est donc cet agneau sacrifié pour le Temple d'Israël ?
Au sixième verset un autre jalon vient renforcer cette lecture. En effet, c'est le même verbe que pour la shéhitâh, l'abattage rituel de l'agneau sacrifié à la place d'Isaac qui vient faire signe ici : « et toute la

congrégation de l'Assemblée d'Israël l'égorgera (WShHtTW/vsha(r)hatoû) entre les deux soirs. » (Exode 12,6).
Vient ensuite le verset huit où nous est exprimé comment l’agneau doit être mangé-consumé :
« et ils en mangeront la chair cette nuit-là ; ils la mangeront rôtie au feu, avec des pains sans levain, et des herbes amères. »
Hébreu translittéré : W’KLW ’Th-HBShR BLYLH HZH SdLY-’Sh WMSdWTh ‘L-MRRYM Y’KLHW/v’âkloû ’eth-habâssâr balâilâh hazeh tsli-’êsh voûmatsôth ‘al-mrôrim yô’klouhoû :
gR=6+1+11+12+6+1+22+5+2+21+20+2+12+10+12 +5+5+7+5+18+12+10+1+21+6+13+18+6+22+16+12 +13+20+20+10+13+10+1+11+12+5+6 = **441** = ’MTh/fidélité-vérité(gC) ;
gC=6+1+20+30+6+1+400+5+2+300+200+2+30+10+ 40+5+5+7+5+90+30+10+1+300+6+40+90+6+400+60 +30+40+200+200+10+40+10+1+20+30+5+6 = **27**(00), soit le 27 de HtSD/(r)hessed, amour-grâce (gR).
Les gR et gC de ce verset sont sans appel : s’y laisse lire le duo de grâce et vérité de l’accomplissement évangélique de la Thora au sens large (cf. Jean 1, 17) ! Dans les synoptiques, Jésus observe très précisément ce rituel : le premier jour des pains sans levain, il fait préparer la Pâque (=l’agneau) et, le soir tombé, il la mange avec ses disciples sur une table qui a été dressée pour l’occasion (cf. le shoul(r)han ‘arouk, la table dressée). Si le rituel tient alors pour partie des versets d’Exode 12, il se retrouve aussi en partie dans ce qu’en disent Mishnah et Talmud, car ceux-ci, bien

que postérieurs aux Evangiles en ce qui concerne leur rédaction finale, n'en conservent pas moins des traditions fort anciennes, le rite de Pessa(r)h étant lui-même antique. Il est à noter que dans l'Evangile le rite a lieu comme s'il n'y avait pas de Temple. En effet, il se trouve que normalement, le sacrifice, du temps où le Temple était debout, avait lieu dans celui-ci. Mais, comme nous le savons, c'est Jésus lui-même et son Assemblée qui sont le Temple spiritualisé, de même que leur repas au pain et au vin forme le sacrifice spiritualisé. Je n'ai nul besoin d'avoir recours à d'hypothétiques datations pour justifier cela.
Enfin, le verset onze prévient : « et vous le mangerez à la hâte. C'est la pâque de l'Éternel. »
C'est la Pâque ? Hébreu pessa(r)h hoû'/PSHt HW' de gR et gC 52/1(0)6, celles de BN/ben (16/52), le Fils, le Messie-fils, alors que s'y lisent aussi trois des lettres constitutives du nom nouveau YHtWH ! Enfin, cette Pâque est « pour YHWH », comme son fils est sacrifié pour Lui dans l'Evangile... le rapprochement midrashique avec l'agneau du sacrifice d'Isaac – et son actualisation nazoréenne – devient ici criant !

La Cène en sa quintessence midrashique :
Ce n'est pas sans un certain savoir de danseur de corde et un goût prononcé pour le funambulisme sur la ligne du risque que nous allons nous avancer ici, mais il faut bien cela pour s'essayer au mieux à l'art aiguisé de la rétroversion.
Trois passages s'ouvrent à nous : Matthieu 26, Marc 14 et Luc 22.

A chaque fois le Messie parle de « mon corps » et de « mon sang » pour les offrir à ses thalmidim. Si le mot pour le sang ne pose pas de difficulté, en revanche le choix s'avère délicat pour « mon corps ». Soit bâssâr/BShR, biblique et général ; soit goûph/GWP, plus tardif et autrement déterminé. Le premier désigne la chair de sa chair, l'Assemblée, ce qui repose non seulement sur la description d'Eve dans le récit d'Eden, mais aussi sur la somme gR+gC de HBShR/la chair, la parenté, puisque celle-ci est de 555, l'élévation déjà vue de QHLH/l'Assemblée, la Quéhilâh eschatologique (cf. tome I). Le choix de ce premier vocable repose encore sur le rapprochement entre la chair/BShR (celle de Marie enfantant le Verbe, dans les douleurs de l'enfantement messianique, mais par Sa jouissance et pour elle), la Bonne Nouvelle, l'Evangile/BShWRH/bessôrâh, et le verbe BShR/bissêr (au piel), annoncer une bonne nouvelle, se réjouir, être doux, jouissif, bref le lien souple entre la jouissance du verbe, l'annonce, la chair qui s'en réjouit et l'Evangile lui-même ! D'où l'Incarnation évangélique, et nombre de versets pauliniens où se côtoient l'Assemblée et le corps au sens de bâssâr (le Christ étant la tête, le principe, rôsh, de ce « corps » dont les élus sont les membres – ‘atsâmim –, c'est-à-dire les os qui fleurissent en verbe !). Voyez encore le début du Prologue de Jean où le Verbe (dâvâr) est dit équivalent à la chair (bâssâr), notamment parce que ces deux mots ont même esprit.
Bâssâr, c'est aussi la chair au sens du duo « la chair et le sang », métaphore de la mortalité, ce qui nous pousserait à maintenir sa possibilité sous-jacente dans

la Cène évangélique. En effet, l’on trouve dès la Thora : « et tu offriras tes holocaustes, la chair et le sang (habâssâr vehadâm), sur l'autel de l'Éternel, ton Dieu, et le sang de tes sacrifices sera versé sur l'autel de l'Éternel, ton Dieu, et tu en mangeras la chair. » (Deutéronome 12, 27). Ce (H)BShR W(H)DM/(ha)bâssâr ve(ha)dâm est commun au Midrash Rabbah (cf. Genèse Rabbah 1,1 ; 1,13, etc.), aux Talmuds et aux Evangiles. Il est là aussi lié à la prêtrise et à la sainteté rituelle. Il désigne plus particulièrement la mortalité ou l'humain par opposition au divin. Ainsi : « Or je dis ceci, frères, que la chair et le sang ne peuvent pas hériter du royaume du dieu,

> Le verbe yârash ici présent signifie hériter et conquérir. Le royaume du dieu est la paix messianique, laquelle est tout autre chose que la *pax romana*. Enfin, hériter du royaume du dieu se lisant comme hériter de la paix, l'expression désigne Jérusalem/YRWShLM lue comme la condensation de YRWSh+ ShLM/« héritant (de) la paix ». Seul un corps incorruptible – qui n'est pas que chair et sang, mais corps glorieux – peut entrer dans la Jérusalem céleste et ainsi hériter du Royaume, encore une fois tout se tient !

et que la corruption non plus n'hérite pas de l'incorruptibilité. » (1 Corinthiens 15, 50)

Pourtant, pour les passages spécifiques de la Cène évangélique, nous faisons l’hypothèse de l’hébreu GWP/goûph, en l’empruntant à Maurice Mergui à la fin d’*Un étranger sur le toit* : « L’hostie, morceau de pain azyme, qui figure à ce titre la loi légère, est au centre du messianisme chrétien, elle serait donc tout naturellement devenue *guf mashiaH*, le " corps " du christ. » En effet, dans ces passages il est question du

corps du Messie comme doctrine spirituelle à ingérer, de même qu'est ingéré-mangé-joui – verbe L'KL/le'ekôl – la *megillâth sepher*, le petit livre avalé par Jean au onzième chapitre de son Apocalypse.
Par analogie avec le duo du pain et du vin, on aurait alors **G**WPY(W)**D**MY pour « mon corps »+« mon sang », duo signifiant l'exotérique et l'ésotérique de Sa Thora ainsi subtilement rassemblés dans leur consumation renouvelante. Notarique initiale : GD/gad, coriandre (comparée à la manne dans la Thora), bonheur, anagramme de DG/dag, le poisson eschatologique chez Jonas. GWPY+DMY a pour gR et gC 63 et 153, respectivement comme la gR du duo HtSD+'MTh/amour et fidélité-vérité, et comme la gC de HPSHt/la Pâque, l'agneau pascal, celui qui est bien au centre de notre affaire. Mais il faut en outre avoir recours au plérôme, en yôd ici. GWPY+DMY déploie ainsi ses lettres étincelantes de véracité : GYML WYW PH YWD DLTh MM YWD dont les gématries sont : gR=38+22+22+20+38+26+20 = **186**, gC=83+22+85+20+434+80+20 = **744**, le 186 de l'élévation de l'homme ou de YHWH, et le 744 de YShW' MShYHt/la Révélation du Masshia(r)h Iéshoû'a !
L'accord est total entre le don de « mon corps » et « mon sang » par le dieu évangélique et le midrash qui révèle ce dieu. D'où, sans doute, le fait que cette liturgie du corps et du sang du Christ soit propre aux nazoréens de Jésus et distingue radicalement Son rite de Pessa(r)h du Seder traditionnel, bien que celui-ci se retrouve en partie compris dans celui-là. Voilà pour l'entrée en Cène.

Mon corps :
La formule fleurit musicalement par trois fois, avec variations, Matthieu 26, 26 ; Marc 14, 22 ; Luc 22, 19.
« Et comme ils mangeaient, Jésus ayant pris le pain et ayant béni, le rompit et le donna aux disciples, et dit : *Prenez, mangez ; ceci est mon corps*. » (Matthieu 26, 26)
La parole soulignée serait alors : QHtW W'KLW ZH GWPY/q(r)hoû v'ikloû zéh goûphi, de gR et gC 117/288, le 117 plérôme selon la gR de YShW'/Jésus, ou de ShMYM/les cieux (117 qui est aussi le 27 de (r)hessed), et le 288 de 'Sd/l'arbre, le bois par multiplication.

> J'en ai exprimé le secret dans « Maintenant, l'Apocalypse » en lien au septuple « que celui qui a une oreille entende, l'Esprit [ici masculin, RWHt ayant les deux genres] parle aux églises », soit M**Y** Sh'Z**N** L**W** YShM**'** RW**Ht** 'M**R** LQHLW**Th**. Sa gR est en effet de 288. S'y joignent un certain nombre d'autres choses qui illustrent parfaitement l'abondance des procédés dans la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a, comme par exemple la notarique finale YNW'HtRTh de gC 744 : ce qu'il s'agit d'entendre – le nouveau Shema' Israël –, c'est la Révélation de Jésus Iéshoû'a Messie !

Le ZH ici présent pour dire le ceci a d'ailleurs pour thémoûrâh at bash le 'Sd/'êts, le bois-l'arbre, le centre du jardin-paradis, ce pourquoi, dans Apocalypse 21, 7, le vainqueur est dit hériter de « cela », autrement dit de l'accès au bois (de la vie), cette thémoûrâh ayant de plus le sens de fin des temps...

Je donne ici fort peu de thémoûrâhs, certaines pourtant sont singulièrement parlantes, qui s'accordent d'ailleurs tant spécifiquement qu'harmoniquement à la musique que joue le midrash chrétien. Ainsi, voici l'une des gématries (friandises ou desserts du banquet de la Sagesse, légers et riches de sens, comme la manne) sur lesquelles viennent se fonder les arborescences du midrash paulinien. Sh'WL/le Shéol a pour thémoûrâh at bash BThPK. Celui-ci fait calembour avec HThHPK/hithhapêk, le hithpael de la racine de la happêkâh, du renversement eschatologique. Eh bien, voici les gématries de cette thémoûrâh du Shéol : gR= 2+17+22+11 = **52** et gC= 2+80+400+20 = **5(0)2**. Ce duo se ramène à une double affirmation de 52, la valence messianique par excellence ! Paul n'est-il pas renversé par l'annonce du Messie et pour l'annoncer ?

Ce zeh/ZH concret qui se retrouve ici dans toutes ces formules est présenté ainsi par Sandrick Le Maguer : « Le terme hébraïque *hazeh* désigne toujours quelque chose d'absolument concret, que l'on peut toucher, tenir dans la main ou montrer du doigt. » L'un des douze pains de proposition ou la coupe de vin du kohen gadôl, voilà du concret ! Sachant de plus que ce zeh, comme le souligne l'auteur, abonde particulièrement dans le livre de Josué pour signifier l'aspect concret de l'arrivée en terre promise, on en déduit une étonnante légitimation à rebours du rite catholique. Le ceci du « ceci est mon corps » et « ceci est mon sang » conjugue à la fois l'immédiateté de la certitude sensible et le savoir le plus poussé. En effet, ce « ceci »/ZH désigne ici le corps et le sang du Masshia(r)h, l'exotérique et l'ésotérique de Sa Thora !

Par la métaphorique ingestion de ce ceci sensible, tous les sens sont fondus en un dans la jouissance de la connaissance qui est reconnaissance par cette jouissance, vive, ramassée, inaltérable. C'est là le cœur de la sublime métamorphose mystique de l'apôtre se faisant Thora messianique vivante.

Si, dans la préface de *Fini de rire* intitulée *Le corps de Dieu*, Stéphane Zagdanski note que « L'idée que la Thora est le corps de Dieu est une thèse mystique à laquelle » il adhère pour sa part « aussi farouchement que le Pape croit, lui, de toute la puissance du propre dogme qu'il incarne, que l'hostie est le corps du Christ », nous pouvons affirmer que c'est le fondement « oublié » de ces deux conceptions, tant kabbalistique que chrétienne, que nous venons de retrouver dans l'hébreu néotestamentaire.

De même : « Et comme ils mangeaient, Jésus, ayant pris un pain [et] ayant béni, le rompit et le leur donna, et dit : *Prenez ; ceci est mon corps*. » (Marc 14,22). Ici, le « mangez » semble avoir disparu, nous laissant, non pas sur notre faim, mais avec une formule plus brève : QHtW ZH GWPY/q(r)hoû zéh goûphi, de gR=81 et somme gR+gC=3(0)6, où l'on retrouve 36/81, les gR et gC du Anokhi/'NKY, le Je divin de la sortie d'Egypte, du premier des commandements, de la Pâque, le dieu mangeable ramassé dans son Je !

Enfin, « Et ayant pris un pain, [et] ayant rendu grâces, il le rompit, et le leur donna, en disant : *Ceci est mon corps, qui est donné* [ce don à double entente fait référence au mathane thôrâh, le don de la Thora] *pour vous, faites ceci en mémoire de moi*. » (Luc 22,19).

Je commence par dire que le « ceci est mon corps », ZH GWPY, commun aux trois situations, a pour gC=111 comme ’LP/Aleph, et gR+gC 159=HPSHtW, « sa Pâque ».
La mémoire en jeu ici vient de loin, puisqu’elle resplendit déjà, et pour cause, en Exode 12, 14 : « Et ce jour-là [hazeh !] vous sera en mémorial [« pour vous pour mémoire », LKM LZKRWN/lâkem lzikarôn], et vous le célébrerez comme une fête à l'Éternel [...]. »
C’est bien entendu le jour du début de la sortie d’Egypte célébré par la Pâque. La Cène marque le tournant par lequel le Messie Jésus lance sa sortie d’Egypte définitive.
Ici se présente une difficulté de rétroversion, le verbe pour le don.
Le grec *didômi*, donner, livrer, se rétrovertit majoritairement par le verbe NThN. Pourtant, ici, il s’agit du verbe SKR/sakêr. Une correspondance va le mettre en relief. En effet, ce même verbe *didômi* est en usage trois versets plus loin pour désigner Juda(s), le livrant lui, l’Iskarioth, racine sakêr. La double entente est ici voulue par les rédacteurs : c’est un don suprême, et en même temps une livraison infâme, une trahison sans égale. La contradiction se tient très bien, comme entre les deux sens de YHWDH : Judas le traître, le faux frère, et Jude (même nom hébreu), « frère » de Jésus, auteur d’une épître mémorable.
Je propose donc comme rétroversion ce chapelet de lettres à égrener avec délices :
ZH GWPY LKM HSKWR ZH ‘ShW LZKRWN LY/« ceci mon corps pour vous l’étant livré, ceci

œuvrez pour la mienne mémoire », dont voici les gématries renversantes :
gR=7+5+3+6+17+10+12+11+13+5+15+11+6+20+7+5+16+21+6+12+7+11+20+6+14+12+10 = 288 = ‘Sd/‘êts, le bois-la croix, à nouveau !
gC=7+5+3+6+80+10+30+20+40+5+60+20+6+200+7+5+70+300+6+30+7+20+200+6+50+30+10 = 1233 (333).

> Cet incontournable réseau du 333, je m’en vais le développer un peu après...

La somme gR+gC est de 1521, soit le 621 de HYWM/hayôm, le Jour eschatologique, la fin. Côté gématries toujours, j’admire un instant le fait que hazikarôn/HZKRWN, l’anamnèse du contenu des écritures sacrées, ait pour gR et gC 63/288, nouvel affleurement de l’abondance sous-jacente !

> M’arrête à nouveau, en un autre instant, cette mémoire, hazikarôn. En effet, elle est singulière. Sa racine fleurie, zâkar, est à la fois se souvenir et célébrer, elle donne deux termes dont la correspondance étonne : zâkâr (l’enfant mâle, voire le membre viril) et zêker (mémorial, mémoire). De la ressouvenance considérée comme un des beaux-arts ? Oui, en hébreu l’anamnèse pointue et méthodique du texte, belle et virile, a lieu pour chacun au cœur de ce qu’il y a de plus intime, à l’opposé évident de toute commémoration, de toute mémoire qui en même temps qu’elle est mise en commun est mise à « mal », car, devenant commune, elle est banalisée, universalisée vers le bas, sur la pente de l’abstraction formelle.

Je propose aussi ce résultat pour la seconde partie enfantine, calque du passage de l’Exode : ZH ‘ShW LZKRWN LY/« ceci œuvrez par anamnèse de moi ».

Ses gR et gC en miroir sont de 147/741, dont la somme est de 888 = HH MM ShYN YWD HtYTh, le plérôme en gC de HMShYHt/hamasshia(r)h, le Messie : faire cela en mémoire de Lui, c'est-à-dire cette Thora, qu'à travers sa livraison et sa mort, il donne avec son goûph, c'est Le faire advenir !
Mais ayant quelque peu soif après l'énoncé d'un tel dire, je passe au vin, ce feu sombre des veines de mon corps spirituel, conviant mon lecteur à faire de même :

Mon sang :
Ici, je procède en allant d'abord chez Luc : « — de même la coupe aussi, après le souper, en disant : "Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est versé pour vous." » (Luc 22,20).
Puis chez Marc : « Et il leur dit : "Ceci est mon sang, le [sang] de la nouvelle alliance, qui est versé pour plusieurs." » (Marc 14,24).
Et enfin chez Matthieu : « Car ceci est mon sang, le [sang] de la nouvelle alliance, qui est versé pour plusieurs en rémission des péchés. » (Matthieu 26,28).
A chaque fois, il est question de « mon sang » (le vin est le secret) en lien à une refondation de l'Alliance. Comme nous l'avons vu avec la remémoration, il s'agit de l'Alliance associée à la sortie d'Egypte qui va donc de la Pâque jusqu'au Sinaï, le don de la Thora scellant cette alliance. Son renouvellement court ainsi avec tout le parcours eschatologique de Jésus, depuis la Pâque évangélique jusqu'à l'Apocalypse comme nouveau don de la Thora, en passant par la Pentecôte.

Mon sang est DMY de gR et gC 27/54 qui l'associent irrémédiablement à la grâce/HtSD (=27) et à l'Alliance/BRYTh (=54).
Voici quelques-unes des miettes midrashiques du repas qui a continuellement cours sous le voile des versets :
Chez Luc, la coupe celle-ci est HKWS HZ'Th (pendant féminin du hazeh, même sens) de gR et gC 72/5(0)4 ; l'Alliance nouvelle est dite « dans/par mon sang », soit BDMY de gR et gC 29/56, équivalent de YWM/yôm, le Jour eschatologique ; si le contenu de la coupe est « l'alliance nouvelle dans mon sang pour vous étant répandu », je propose comme hypothèse l'hébreu BRYTh HtDShH (bérith (r)hadâshâh, vient de Jérémie 31, 30) BDMY LKM HShWPK : gR=217='WRY/ma lumière (37 de la Sagesse) ; gC = 1486 « = » 586=YRWShLM/Jérusalem, etc.
Chez Marc, nous aurions Z'Th DMY BRYTh LRBYM HShPWK/« celle-ci mon sang l'alliance pour la multitude ayant été versé » de gC 1767, soit 777, et de gC-gR=153(9), le 153 de hapessa(r)h/HPSHt, la Pâque.
Chez Matthieu, la chose étant plus ardue, je vais développer.
L'alliance pour la multitude – sous-jacente aussi chez Marc – provient de l'hébreu de Daniel : « Et il confirmera une alliance avec la multitude [BRYTh LRBYM/bérith larâbim, de gR 111 comme l'Aleph] [pour] une semaine [la dernière des soixante-dix semaines eschatologiques, de l'ordre du sod] ; et, au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'offrande ; et à cause de la protection des abominations, [il y aura] un désolateur, et jusqu'à ce

que la consomption et [ce qui est] décrété soient versés sur la désolée [littéralement celle qui est ruinée, la Jérusalem terrestre, voilà qui inspirera l'Apocalypse !]. » (Daniel 9, 27). La soi-disant « rémission des péchés [!] » qu'il s'agirait d'entendre ici est en fait : SLYHtTh HtT'YM, où HSLYHtTh/hassliy(r)âth a pour gR et gC 72/513, ce qui se passe de commentaires. Quant au sens, il n'a strictement rien à voir avec la « rémission des péchés » inventée par l'Occident chrétien comme interprétation qui omet la riche mémoire du judaïsme, mais il désigne la purification des kohanim (prêtres), purification rituelle liée au sacrifice de Pessa(r)h que l'on peut entendre comme un allégement ou une consumation afin de s'accorder davantage au diapason du temps liturgique. Les SLYHtWTh/sli(r)hôth sont aussi des prières d'indulgence. Cette rémission est extrêmement active. Cette activité, physique, liturgique, symbolique, consiste à se ramener soi-même dans la voie en se plongeant dans ce qui sauve ; car, si l'on peut y être constamment, l'on peut y être toujours, selon un degré supérieur d'intensité au point d'affirmation d'une parfaite purification.
L'expression complète liée au ceci vient alors pour en clarifier le contenu :
KY Z'Th (le sujet est la coupe, féminin en hébreu) DMY BRY**Th** **L**RBY**M** (H)**Sh**PWK **L**SLYHt**Th** **Ht**T'Y**M**. Je la retraduirai par « c'est pourquoi ceci mon sang Alliance pour les nombreux [ou les rabbins !], répandu afin qu'ait lieu le pardon des errements [de ce qui fait que l'on n'est pas en plein accord avec la voie de YHWH, puisqu'on est *a priori*

ou immédiatement dans ce monde-ci, non pas encore dans ce monde-là... pour y être, il faut étudier, méditer, penser] ».

Je note quelques notariques : LShLHt/leshala(r)h ou lishlô(r)ha, (pour) envoyer, l'infinitif de la racine de Ses apôtres, et deux fois le mot ThM/thâm, pur, intègre, sincère, qui est aussi ThMYM/thamim, parfait, sans tache, qualificatif de la Thora ou encore de l'apôtre Jean. La formule complète, ici un peu plus relevée, serait donc : KY Z'Th DMY BRYTh LRBYM HShPWK LSLYHtTh HtT'YM de gR+gC= 2772, le duo 27/72 de HtSD/(r)hessed, grâce, amour, le chiffrage même de « sa femme », 'ShThW/'ishthô (par multiplication : 1×21×22×6=2772), désignation d'Eve dans la Genèse et métaphore de l'Assemblée d'Israël.

Il y a cinq noms qui représentent l'élément féminin, en plus des quarante-deux noms masculins, dans la « généalogie » de Jésus, celle-ci ornant le début du selon Matthieu. Ruth est une païenne, fille de l'inceste, pourrait-on dire, puisque moabite, Thamar (la belle fille de Juda) est accusée de prostitution, Rahab est une courtisane, Bethsabée, quant à elle, a commis l'adultère (d'où le fait qu'elle soit nommée indirectement par la formule « la femme d'Urie », plutôt que par son propre nom, ce qui est aussi une manière de laisser la lumière du sod resplendir dans son retrait, inaperçue). Marie, pour sa part, cette ultime perle ardente et lumineuse de ce chapelet de noms féminins, est pécheresse de manières diverses. Elle est une courtisane en tant que la splendide Marie Madeleine, elle est possédée de sept démons en tant qu'elle est la terre d'Israël occupée par les sept nations païennes, elle est atteinte de révolte

> religieuse en tant que la Myriam biblique qui déparle de Moïse ; mais surtout, assumant le comble du mal en tant qu'elle est la Sagesse, elle en est le renversement, la B.V.M. couronnée dans l'Apocalypse par jeu de mot sur la racine KLL/kâlal, couronner qui est aussi la racine de la fiancée, KLH/kalâh, l'une des manières de la nommer. Si j'écris maintenant ces cinq noms précis : RWTh ThMR BThShB' RHtB MRYM, c'est pour constater par simple calcul que leur gR est de 252, leur gC de 2520, et la somme 2772 ! C'est l'Assemblée d'Israël, « sa femme » – sa Thora, sa sœur, sa fiancée –, qui est engendrée en même temps que le fils de YHWH.

Par cette consumation du sacrifice christique, l'on peut dire – comme il n'y a ni avant ni après dans le corpus néotestamentaire –, que ses apôtres sont déjà dans le 'ôlam haba' – le lieu mystique à partir duquel leurs auteurs écrivent le dit corpus –, en état de parousie, *c'est-à-dire purs*.

Brève comparaison avec le Seder talmudique :

Les quatre ingrédients essentiels du Seder de Pessa(r)h sont pessa(r)h/l'agneau, la matsah/le pain azyme, yayïn/le vin, et marôr/les herbes amères. Si le Christ correspond à l'agneau de Pessa(r)h (celui qui ressuscite dans l'Apocalypse), si le pain azyme correspond à « l'hostie », et si le vin est bien présent, on pourrait se demander à quoi correspondraient les herbes amères. Même si elles semblent absentes du texte, on peut les lire comme ingrédient du plat dans lequel se servent les convives. Mais notons toutefois que le rite des Evangiles semble plus simple (plus observant-conservateur ? Ou tout simplement antérieur

aux élaborations talmudiques ?) que celui développé par la Haggadah rabbinique. Il ne faut pas non plus méconnaître que nous avons affaire ici à une condensation en une ou deux péricopes, chaque Evangile introduisant des formules et des éléments différents.
Ces péricopes ne sont pas le lieu de développer le rite du Seder, de toute façon bien connu des lecteurs juifs-hébreux du rouleau évangélique, mais bien plutôt de porter au jour sa singularité abolissante au sens de l'accomplissement nazoréen des écritures.
Comme le souligne Marc, les convives sont ici allongés à table. De même en va-t-il dans le Seder traditionnel par détournement de l'attitude dans les banquets gréco-romains, mais aussi en écho au futur banquet eschatologique. Cette table dressée, du fait que Jésus en tant que grand prêtre y rompe et partage la matsah en douze bouchées, est à assimiler à l'autel (mizbê(r)ha) du Temple que forme cette confrérie ((r)haberah, la fameuse « communion » « chrétienne » !).
On trouve bien la matsah rompue et partagée, mais ici une seule coupe de vin est présente pour les Douze (+ un) au lieu des quatre coupes réservées pour chacun dans le Seder traditionnel. Cette coupe unique pour la rémission des « péchés » correspondrait à la troisième des quatre dans le Seder... Quelques gouttes de ce breuvage messianique, sans doute d'une rare densité, semblent ici suffire à l'ivresse lucide et à la préservation des Douze et de leur rabbi, chose étonnante !

Jésus dit les grâces avant le repas comme il sied selon la loi (présence dans le texte de la racine BRK). Le tout se termine par le Hallel, la lecture de certains psaumes, avant que, selon la coutume de l'époque (comme le dit le passage de Luc), Jésus et les siens ne se rendent au mont des Oliviers. Marc et Luc déterminent le lieu du repas, là où Matthieu reste évasif. Il s'agit d'une 'aliyah, une chambre haute, lieu par excellence des méditations mystiques du texte sacré, qui symbolise un attachement rémanent à la matérialité du lieu sacré (en lien au Temple terrestre), même si cette 'aliyah est à comprendre avec esprit, non à la lettre, c'est-à-dire comme nécessaire aux besoins de la narration, de l'histoire (au sens de la haggadah, nullement de l'enquête historienne). Elle désigne aussi le haut lieu du pèlerinage à Jérusalem, ce qui correspond parfaitement puisque nous sommes à Pessa(r)h, l'une des trois fêtes de pèlerinage. Enfin, si dans le rituel juif à la division de la matsah (ya'hats) succède immédiatement le récit de la Haggadah de Pessa(r)h, le magguide ; ici, c'est après avoir donné la matsah (son goûph !), que Jésus dit de boire la coupe et de faire cela *en mémoire de lui*, autrement dit en racontant cette nouvelle Haggadah de Pessa(r)h qu'est l'Evangile lui-même. Du moins est-ce une interprétation pratique possible – et non moins plausible –, par analogie avec le Seder de Pessa(r)h. Soulignons encore une curiosité. Dans le texte, Jésus respecte le rite de Pessa(r)h qui a lieu une fois l'an. Pain et vin y sont ceux du Seder traditionnel, bien qu'entendus en un sens spiritualisé à l'extrême. Dans le rite catholique, l'hostie – qui correspond à la matsah

– est mangée (et bue la coupe de vin pour les prêtres), non pas une fois l’an, pour la Pâque, mais bien plutôt chaque jour qu’il plaît au Seigneur (lequel ?) de faire ! Comment l’interprétation chrétienne est-elle passée de l’un à l’autre ? Mystère qui met en relief tout le décalage du dogme par rapport au texte.

Apparemment, le dogme se serait fondé en fusionnant deux choses distinctes. D’une part, la fraction du pain présente dans le Nouveau Testament et qui est un midrash sur les rites d’offrande des kohanim dans le Lévitique, sur leur manière de prendre le repas (le grec d’Actes 2, 42 permettrait de remonter à l’hébreu PTh/PThWTh, morceau de pain de Lévitique 2, 6 et 6, 14 ; ou encore, celui d’Actes 20, 7 à (L)PRS + LHtM – cf. Jérémie 16, 7 où on trouve bien PRS –, pour rompre le pain... mais sans le moindre rapport avec la Pâque...), et d’autre part, la Pâque évangélique de son corps comme matsah... De là, viendrait le caractère « perpétuel » (à chaque heure, des messes se célèbrent de par le monde !) de ce qui dans le judaïsme n’avait lieu qu’une fois l’an. Mais cette identification des deux choses se différencie à son tour puisque le rite catholique célèbre *aussi* la Pâque une fois l’an, en lien à Pessa(r)h (bien que pas tout à fait à la même date, la Pâque juive étant fixée au 15 Nissan, tandis que la chrétienne est une fête mobile). Notons qu’en Actes 20, 7 il est écrit : « Et le premier jour de la semaine, lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain, Paul qui devait partir le lendemain, leur fit un discours, et il prolongea le discours jusqu'à minuit. » (Actes des Apôtres 20,7), le premier jour de la semaine qui succède au Shabbath de la semaine précédente et commence donc le samedi

> soir correspond bien au dimanche de la semaine chrétienne (le huitième jour, du renouvellement), mais je n'y trouve toujours pas le moindre commencement de rapport entre cette fraction rituelle du pain et le respect du Seder christique de Pessa(r)h...

Ce qu'il y a d'identique et ce qu'il y a de différent entre le Seder talmudique traditionnel et la Pâque évangélique du dieu vivant permet de manifester l'aspect conservateur-observant de cette dernière, laissant surgir dans ses expressions une densité de diamant, en même temps que l'antériorité de cette Pâque évangélique par rapport à des élaborations talmudiques plus tardives (cf. Rabbi Juda haNassi et Cie), et la manière novatrice dont elle préfigure ce qu'est une Pâque en l'absence de tout Temple terrestre. Ainsi, est-on ici en plein cœur de ce qui fait la richesse du Talmud en écho à celle de la vie juive (bénédictions, puretés, sanctifications, Seder de Pessa(r)h, etc.) et au centre de la conception mystique de la Thora comme corps du dieu, mais avec un degré extrême dans la spiritualisation de cette symbolique, accompagnée d'ailleurs, dans le sod, d'un fourmillement de procédés gématriques chéris singulièrement par la Nouvelle Alliance en lien à l'accomplissement. Ceux-ci viennent apposer leur sceau à la vérité brûlante du midrash chrétien.

L'exception johannique :

D'ailleurs, si j'ai montré les liens resserrés et étonnants entre les formules des synoptiques, et si j'ai souligné leur rapprochement avec le Seder rabbinique, je n'ai pas détaillé l'exemple de Jean, pourtant

cardinal et singulier par rapport aux synoptiques. Singulier ? En apparence du moins, car au fond ce sont des soubassements kabbalistiques comparables qui viendront se montrer à nous pour être déchiffrés.
Chez Jean en effet, la Cène commence par un « Amen, Amen » dont nous savons l’un des sens comme accomplissement définitif du TaNaK aux cieux comme sur la terre. Cela se confirmera-t-il dans le texte ? Voyons : « Jésus donc leur dit : En vérité, en vérité (’MN ’MN), je vous le dis : “ Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est en vérité un aliment, et mon sang est en vérité un breuvage [ici double emploi de ’émeth qui fait écho au double Amen du début, de même racine]. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père [qui est] vivant m'a envoyé, et que moi, je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel, non pas comme les pères mangèrent et moururent : celui qui mangera ce pain vivra éternellement. ” Il dit ces choses dans la synagogue, enseignant à Capernaüm [KPR-NHtWM, le village de la « consolation », cf. le Paraclet/MNHtM !]. » (Jean 6, 53 à 59).
C’est déjà l’occasion de confirmer une fois de plus la rétroversion proposée par Maurice Mergui, le goûph masshia(r)h, ou plutôt ici le goûph ben ’âdâm, le corps du fils de l’homme. En effet, GWP BN ’DM a pour gC=3+6+80+2+50+1+4+40 = 186, l’élévation de

l’homme (’DM) comme du dieu (YHWH), nombre qui est aussi le résultat du plérôme en gR de « mon corps » + « mon sang »/GWPY+DMY ! Un calembour au besoin peut confirmer ce choix, entre GWP/goûph et (H)GPN/(ha)guephen, la vigne, dont il est abondamment question du fruit dans ces versets, vigne d’ailleurs graphiquement inscrite dans le corps même du fils de l’homme...

Ici les voltigeurs se sont surpassés, je ne vous proposerai donc qu’un rapide coup d’œil, susceptible toutefois de donner le vertige.

Le « Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. » commence en fait par un « si ne pas »/’M L’ (’im lô’), de gR et gC 27/72 comme HtSD/amour. Le tout de cette proposition en voyant vivre l’hébreu sous le grec surgirait ainsi : ’M L’ Th’KLW GWP BN ’DM WThShThW DMW L’ LKM HHtYYM BKM, de gR et gC 36(0)/2133, soit 36 (=’MTh, vérité-fidélité) et 333, triple répétition du 111 de l’Aleph, 333 fortement lié à la recréation.

> Vous souhaitez un bref aperçu abyssal sur la présence du réseau du 333 dans l’Apocalypse ? Allons-y : Le fils de l’homme est dit blanc comme neige, notamment parce que la neige ShLG a pour gC 333... Dans le contexte de la description du fils de l’homme en gloire cela donne, au verset 14 du chapitre 1 : « et la tête de lui et les cheveux blancs comme laine blanche comme neige », soit l’hébreu WR'ShW WSh‘RYW HtWRYM KSdMR HtWR KShLG, de gR 333 et gC 2286 (486 dont nous allons bientôt reparler...).

> Ou bien : Apocalypse 2, 8 donne cette description du vainqueur : « ceci dit le premier et le dernier, lequel fut mort et est vivant-ressuscité », hébreu KH 'MR HR'ShWN WH'HtRWN 'ShR-NHYH MWTh WYHtYH : gR de 333. Mais encore ? Ap. 22, 13 : « Je suis l'Aleph et le thav, le premier et le dernier, le commencement et la fin », soit 'NKY H'LP WHThW HR'ShWN WH'HtRWN HR'Sh WHSWP, de gR 333. Ou enfin : « la ville la grande » d'Ap. 16, 19 est 'YR HGDWLH/'ir haguedôlah, de gC 333. Etc.

Ou plus généralement, je propose pour la parole intégrale à partir de l'Amen, Amen :
'MN 'MN 'MR LKM (Amen Amen disant pour vous) 'M L' Th'KLW GWP BN 'DM WThShThW DMW L' LKM HHtYYM BKM de gR 486, gC 2646 et différence des deux de 216(0), le 216 du debir/DBYR, le cœur du Temple sacré.

> Cette fois-ci, je m'explique quant au 486 : c'est la gématrie du duo sceller et révéler/HtThM+GLH, au centre de la littérature apocalyptique, c'est encore la gC du plérôme LMD BYTh de LB/lev, le cœur (la Thora... ce plérôme est égal au duo sceller et révéler – sur le cœur ? dans le cœur ? – par double équivalence puisque les deux ont pour gR et gC 63/486 ; ce résultat est très important pour l'Apocalypse, mais je n'ai pas la place de le développer ici), c'est encore le résultat en gC du plérôme de YHWDH/Juda(s), la Judée, *i.e.* de YWD HH WW DLTh HH... De plus, YHWH est la condensation des trois temps de HYH, il est « celui qui est, et qui était, et qui sera » (Apocalypse 1, 8), soit en hébreu HYH+HWH+YHYH. Or, si j'en établis la

somme des carrés des lettres constitutives, j’obtiens : 5×5+10×10+5×5+5×5+6×6+5×5+10×10+5×5+ 10×10+5×5 = 25+100+25+25+36+25+100+25+100+25 = 486 ! Quoi d’autre ? Je reviens à Apocalypse 3, 7 que nous avons déjà vu dans notre première étude « Ceci dit le Saint le véritable ayant la clé de David et il ouvre et rien ne ferme et il ferme et rien n’ouvre », soit KH 'MR HQDSh HN'MN BYDW MPThHt DWD WPThHt W'YN SGR WSGR W'YN PThHt gR= 486/gC=3(0)33 où nous retrouvons en prime le 333 précédent, etc.

J’énonce pêle-mêle que le jour dernier, celui de la Résurrection à laquelle on a part en Le mangeant, est YWM (H)’HtRWN qui contient l’Amen inaugurant ce passage d’une densité redoutable, mais aussi la manne/MN par notarique finale. On le trouve dans le Midrash, par exemple en Esther Rabbah 2,3 où il est comparé au premier jour. Le temps qui commence avec le temps de la fin est le temps qui prélude et préside au « commencement » de la Création. Il est bien le lieu d’une nouvelle naissance, d’une nouvelle création, cœur dardant de l’ardente Résurrection.

YWM ’HtRWN a pour gR 78, c’est la gC de LHtM/le(r)hem, le pain, le pain de vie qu’est le goûph masshia(r)h !

Celui qui est ici invité au festin est le mâchant, le mangeant, soit H’KL de gR et gC 29/56, celles de YWM/le Jour, et de BDMY/dans-par mon sang (de la Nouvelle Alliance), etc.

Voici d’autres trésors...

Le verset 55, dont je rappelle déjà la traduction, vient faire signe :

« car mon corps vraie nourriture et mon sang vraie boisson ».
On y trouve le duo « mon corps » + « mon sang » et deux fois ’émeth/fidélité.
Une rétroversion serait : KY GWPY ’MTh ’KL WDMY ’MTh ShThH, gR de 234 (gC du plérôme du bois, H‘Sd, soit HH ‘YN SdD), et gC de 1827.
La somme est de 2(0)61, soit le 261 de HDBYM/les paroles-choses.
Mais continuons avec le verset 56 : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, *en moi demeure et moi en lui*. »
La formule soulignée vous semble absconse ? Son hébreu premier la révèle pourtant comme du plus pur cristal : **B**Y **‘**M**D** (W)’**N**Y BW où vous n’aurez désormais plus de mal à lire dans l’ordre de ses lettres ce lieu de la félicité : B‘DN/dans-par l’Eden, la jouissance-la volupté des écritures juives. Ici nous avons l’emploi du verbe ‘MD, se tenir droit (station verticale et verbale d’un ressuscité), subsister, c’est la racine de la colonne ‘MWD/‘amoûd que l’on trouve dans l’Apocalypse dans la parole « le vainqueur sera une colonne dans le Temple de mon dieu » (entendez : tout vainqueur, tout ressuscité !).
Le plérôme de ce lieu textuel de réciprocité absolue dans la jouissance et la connaissance se développe dès lors selon ce plérôme : BYTh YWD ‘YN MM DLTh ’LP NWN YWD BYTh WW. Il a pour gR=288, nombre clé du ‘êts/‘Sd, qui n’a plus à être présenté, et gC=1737 (ou 837…), la différence gC – gR, enfin, est de 144(9), soit 144. Ce lieu est aussi ce que le début du *Selon Jean* présente comme le sein du père/HtYQ

YHWH, avec sa gC de 144 (tiens !) et sa notarique initiale HtY, le Vivant ! Au sein du Vivant, le vivant rencontre le vivant, là nulle séparation ; telle est la loi de l'amour comme plérôme de la Loi.
Le verset suivant, le 57ème, commence par un « comme il a envoyé (moi) ». Eh bien, ce « comme il a envoyé » est KShLHt, de gR et gC 52 et 358, ce qui en fait un strict équivalent du Masshia(r)h, du Messie ! Le début du verset serait « comme il a envoyé moi le père le vivant »/KShL**Ht** 'N(K)**Y** H'**B** (H)Ht**Y**, où l'on retrouve, par notarique, un « vivant en moi »/HtY BY, évocateur de la merveille qui vient de surgir.
Une autre expression retient mon attention, parce qu'elle exprime la teneur, ou plutôt la nature même, de ce qui est mangé. « C'est ici le pain du ciel descendu, non pas comme les pères mangèrent et moururent : celui qui mangera ce pain vivra éternellement. » Or, le pain issu du ciel surgit tout droit de la Thora, de la description de la manne :
« Et l'Éternel dit à Moïse : Voici, je vais vous faire pleuvoir *du pain depuis les cieux (le(r)hem min-hashâmâyim)*, et le peuple sortira, et en recueillera chaque jour la portion d'un jour, afin que je l'éprouve, [pour voir] s'il marchera dans ma loi, ou non. » (Exode 16, 4). D'où le choix de l'évangéliste pour l'expression « le pain du ciel descendu », **L**HtM **M**N-**H**ShMYM YRD (avec notarique initiale LMH/lâmâh, le pourquoi, le questionnement), dont la gR est de 156 et la gC de 777, 156 gC de YWSP/Joseph (le Messie) et 777 de l'unité savoureusement halakique des cieux et de la terre, des quatre mondes, de la Transfiguration, etc. Comme dernier signe émis dans cette volontaire

saturation du sens (à l'image de l'accomplissement qu'est le midrash chrétien !), je choisis de rétrovertir ce verset 58 où le lien entre la manne et le goûph Masshia(r)h est posé :
ZH LHtM MN-HShMYM YRD L' K'KLW H'BWTh WYMThW H'KL LHtM HZH YHtYH L'WLM/« celui-ci le pain des cieux descendu ne pas comme ont mâché les pères et ils sont morts, le mâchant le pain celui-ci vivra pour toujours » (littéralement pour le 'ôlam, le haba') a pour gR 486 et gC 2133(333), toujours le même sceau savoureux des gématries multiples de neuf, etc., etc.
Par cet acte consistant à manger la manne qu'est le goûph du fils de l'homme, l'intériorité de celui qui l'opère devient celle de la Thora telle qu'Il la révèle. C'est aussi le sens, déjà apprécié, du zikrôn (souvenir, mémoire, « virilité »…).
La vie qui est en celui qui mange ce goûph est celle de la Thora messianique. Le voilà ressuscité de toujours. D'où par exemple l'évangéliste Philippe :
« Bienheureux ['ashrêy, de valence 52 comme le Messie, lui qui est d'avant la Création, « avant d'avoir été »] celui qui est avant d'avoir été. Car celui qui est a été et sera. » Bienheureux celui qui est de toujours tel le Messie qu'il revêt, car ayant en lui la vie du toujours et le sachant, il se sait « toujourisé » à travers le déploiement des temps de la prophétie biblique au grand complet rassemblée et articulée.
L'exception johannique, non seulement confirme la règle, mais la redouble, la renforce.

En attendant l’embarquement pour les noces messianiques :
Je reviens encore un peu chez Matthieu pour relever la fin du verset 29 de son chapitre 26:
« jusqu'au jour celui-là où je boirai *avec vous, nouveau, dans le Royaume de mon père.* » (Je souligne.)
La formule soulignée est ‘MK**M** (ou ’ThKM) HtD**Sh** BMLKW**Th** 'B**Y**.
La notarique finale en est (M+) ShThY/ShThH, shthêy ou shatha, boire, s'enivrer, mais aussi fonder. C'est ainsi, avec le mem précédant le verbe, que se laisse scruter ici le subtil mishthêh, le banquet eschatologique, le vocable qu’emploie l’Apocalypse pour parler du festin de l’agneau, agape où le Fils ressuscité boit à nouveau avec les justes ressuscités ! C'est sur l'annonce discrète de ce banquet et de la Résurrection des « corps » que se termine ce paragraphe avant que Lui et ses thalmidim ne se dirigent vers le mont des Oliviers (har hazithim). S’ils chantent alors des hymnes – outre le respect du Hallel rituel –, c’est que les riants rabbis qui se représentent sous ces personnages – non sans un certain sens de l’humour talmudique vu les bévues ou les manquements que ceux-ci commettent – savent que par Son sacrifice en ce lieu du Crâne (GLGLTh(’) ou GWLG(W)LTh(’), lié à la racine GLH de la Révélation), la Résurrection et la promesse de l'Alliance vont devenir effectives. Grâce à ce moment clé de la construction évangélique, ils savent que du

mont des Oliviers au mont Thabor il n'y a qu'un saut hors du rang de la masse des mortels, entrant ainsi les premiers dans la vie nouvelle.

> Les écrits gnostiques du midrash chrétien insistent sur ce point : en allant au mont des Oliviers, Jésus ne fait que se défaire « de la chair et du sang », de la confusion de la mortalité. La croix de lumière est l’arbre de vie vers lequel il s'élève, laissant ici-bas cette croix-ci, laquelle correspond à l’arbre de la science du bien et du mal. Par cette élévation, il franchit la mort en s’en affranchissant, celle-ci n'est que la cause occasionnelle, elle a perdu son pouvoir. Le Crucifié n'est pas que cela, mais plutôt est-il le Ressuscité de toujours, le comble des yordê merkavah, un initié de la plus haute mystique (car, je le rappelle, s’élever ainsi vers le ciel, c’est descendre dans la Merkavah).

Jouissance du savoir de la Pâque :
Chez Luc, une fois l’heure venue, Jésus dit :
« D’un vif désir j’ai désiré de manger la Pâque celle-ci avec vous, avant que je souffre, car je vous dis que je n'en mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. » (Luc 22, 15 et 16)
Ici, trois expressions successives expriment la très grande jouissance à l’œuvre à l’orée de la Cène : i) le « d’un vif désir j’ai désiré » forgé sur un redoublement de la racine ’WH/’avêh, formant ainsi le vœu d’une sorte de « désir de désir », tout à son infinité qui se ressource, inépuisable, en celui qu’elle fait vivre ; ii) le verbe manger, L’KL/le’ekôl, puisqu’il signifie consumer, jouir (dans l’Eden c’est la jouissance spirituelle de tous les fruits du jardin – sauf un ? –) ;

enfin iii), il est question de la plénitude, du plérôme de la Pâque ! Qu'une telle jouissance ouvre la Cène est l'indice que, par-delà la mort, ce qui fait déjà signe est bien la Résurrection dans l'Eden retrouvé à loisir.
A l'annonce de cette jouissance supérieure succède, ou plutôt correspond, par renversement, la plus grande douleur, celle de l'enfantement du royaume messianique, que l'on peut penser en rétrovertissant le grec *paskô*, le verbe de la Passion ici présent.

Ce verbe serait HtLH/(r)hâlâh, par midrash sur Amos 6, 6 que je suis obligé de citer avec tout son contexte (les quatre autres occurrences de *paskô* dans les Septante n'offrent que peu d'intérêt en comparaison), le voici donc : « Malheur à ceux qui sont à l'aise en Sion, et à ceux qui vivent en sécurité sur la montagne de Samarie, les grands de la première des nations, auprès desquels vient la maison d'Israël ! Passez à Calné, et voyez ; et, de là, allez à Hamath la grande, et descendez à Gath des Philistins : sont-elles meilleures que ces royaumes-ci ? Est-ce que leur frontière est plus étendue que votre frontière ? Vous qui éloignez le mauvais jour, et qui faites approcher le siège de la violence, vous qui vous couchez sur des lits d'ivoire et qui vous étendez mollement sur vos divans, et qui mangez les agneaux du troupeau et les veaux gras de l'étable, qui chantez au son du luth, [et] inventez, comme David, à votre usage, des instruments pour le chant ; qui buvez le vin dans des coupes, et vous oignez de la meilleure huile, **et ne vous affligez pas de la brèche de Joseph.** C'est pourquoi, maintenant ils iront en captivité à la tête de ceux qui vont en captivité, et les cris de ceux qui sont mollement couchés cesseront. »

(Amos 6, 1 à 7)
L'expression soulignée correspond à l'hébreu WL' NHtLW 'L-ShBR YWSP/vlô' ne(r)hloû 'al shêver-yôsseph, où le verbe traduit par *paskô* en grec est bien de la racine HtLH au niphal (voix passive). L'intérêt est dans ce shêver-yôsseph, car c'est la tribulation de Joseph (du Joseph biblique vendu par ses frères, séparé, et par midrash, c'est celle du Messie fils de Joseph), le motif même du premier avènement, celui du Christ dans l'Evangile. Ce ShBR est l'anagramme de BShR/bâssâr, la chair : le Christ évangélique ne doit-il pas souffrir dans sa chair (qui est autre chose que le goûph symbolique qu'il donne à ses disciples), et même beaucoup (M'D, anagramme d'Adam) ?
De plus, ce shever yôsseph a pour gR+gC = 749 = YHWSh' (graphie que je puis employer car Jésus est aussi le Josué de la Thora…) MShYHt, le Jésus Messie ! Quant au contexte, il est limpide : le rappel de la brèche de Joseph (du refus de regarder ce négatif bien en face) intervient au comble, au sixième temps, avant le septième qui tranche : c'est parce que Juda ici visé (les Judéens) oublie les souffrances messianiques (c'est-à-dire de porter le joug des commandements et d'étudier la Thora) qu'il se retrouve exilé (de même pour Samarie). Je vous laisse imaginer l'actualisation de tout cela dans l'Evangile, et je passe.

Mais l'essentiel est bien dans le renversement de ce renversement, lequel est la plénitude de la Pâque advenant avec le festin eschatologique.
Plénitude de la Pâque ai-je dit ?
En effet, **HPSHt/hapessa(r)h** a pour plérôme HH PH SMK HtYTh :

gR= 5+5+17+5+15+13+11+8+10+22=111
gC= 5+5+80+5+60+40+20+8+10+400=633.
La somme en est limpide : 111+633=**744=YShW' MShYHt/Iéshoû'a Masshia(r)h**, comme pour mon corps + mon sang, duo au centre de cette Pâque nazoréenne ! Rappelons alors que pessa(r)h est certes la Pâque, mais surtout l'agneau mystique, que par conséquent cette jouissance-consumation de la Pâque est lue comme résurrection du pessa(r)h, de l'agneau... son Apocalypse sur fond de rappel, via l'immersion du vêtement dans le sang de cet agneau.
Mais je me dois d'enrichir ce résultat de la plénitude de la Pâque comme Révélation du Messie véritable par quelques traits d'exégèse.
Je rétrovertis l'expression fulgurante de l'Incarnation telle qu'elle orne le prologue du *Selon Jean*.
Le « Et la Parole devint chair » de Jean 1, 14

> Gabriel qui est la virilité du dieu considérée comme un art supérieur n'est pas sans raison identifié à dâvâr par certains gnostiques, toujours ceux auxquels Irénée reste sourd.

en WYHYH DBR BShR/vyiyeh dâvâr bâssâr de gC = 6+10+5+10+5+4+2+200+2+300+200 = 744, celui de la révélation de Jésus Iéshoû'a Messie, du plérôme de la Pâque, du savoir de Sa jouissance.
A propos de ce 744 toujours. Il y a dans le judaïsme trois fêtes essentielles et inséparables, trois fêtes mouvantes qui forment un cycle et que nous présente par exemple le verset 16 de Deutéronome 16 : « Trois fois l'an, tous tes mâles paraîtront en présence de YHWH, ton dieu, dans l'endroit qu'il aura élu : *à la fête des Azymes, à celle des Semaines et à celle des Tentes* (BHtG HMSdWTh WBHtG HShB'WTh

WBHtG HSKWTh/be(r)hag hamatsôth voûve(r)hag hashâvou‘ôth voûve(r)hag hassoukhôth), etc. »
Or, ces trois fêtes s'inscrivent dans la narration évangélique et apostolique, quoique dans un ordre différent : figure en premier la fête des Azymes (pains sans levain), autrement dit Pessa(r)h/la Pâque, par exemple en Marc 14, 1 et 12 ; il est fait aussi mention de la fête des Cabanes (Soûkôth) en Jean 7, 2 au voisinage de Pessa(r)h, ces deux étant les deux seules présentes dans l'Evangile ; enfin, c'est la Pentecôte, Shavoû‘ôth, dans le chapitre 2 des Actes des Apôtres.
Si maintenant je reviens au verset du Deutéronome et que j'en extrais la formule soulignée, synthèse du cycle des trois fêtes de pèlerinage, je constate que Jésus Iéshoû‘a Messie l'accomplit. En effet, BHt**G** HMSdW**Th** (W)BHt**G** HShB‘W**Th** (W)BHt**G** HSKW**Th** (où brille par trois fois la notarique finale GTh/gath, le pressoir lui aussi lié aux fêtes (vendanges)) se développe ainsi selon un plérôme méthodique et rythmique :
BYTh HtYTh GYML repris trois fois pour le leitmotiv trois fois répété « dans la fête de », auquel s'adjoignent les expressions des trois fêtes, en n'oubliant pas les waw de liaison, soit HH MM SdD WW ThW + WW HH ShYN BYTh ‘YN WW ThW + WW HH SMK KP WW ThW.
La gR de cette lecture pleine est de :
(2+10+22+8+10+22+3+10+13+12) × 3+5+5+13+13+18+4+6+6+22+6+6+6+5+5+21+10+14+2+10+22+16+10+14+6+6+22+6+6+6+5+5+15+13+11+11+17+6+6+22+6 = 112×3 + 408 = 336 + 408 = **744 = YShW‘ MShYHt, Jésus Iéshoû‘a Messie**, le

révélé, la Révélation, lui dont la double venue symbolique reprend et accomplit le cœur essentiel de la liturgie des Hébreux, à commencer par Pessa(r)h comme nous l'avons goûté !
Concluons en affirmant que cette question de la Transsubstantiation singularise complètement les Evangiles vis-à-vis de la Mishnah, ce pourquoi je l'ai choisie. En effet, même si dans celle-ci le corps peut désigner la doctrine, ou le vin symboliser le secret (comme dans tout le judaïsme antique), nulle part ce miracle de la métamorphose métaphorique du pain et du vin *en corps et sang du Messie* ne semble se retrouver tel quel, formulé de façon si dense et précise.

Les deux redoublements de la Thora :
Si Mishnah et Evangiles se veulent également comme redoublement de la Thora, ce qui d'ailleurs les rapproche intimement, ce qui les sépare tiendrait au fait que les Evangiles sont à la fois la Thora écrite renouvelée et une Thora orale proche de la Mishnah. En effet, cela expliquerait que dans les Evangiles, en tant qu'accomplissement de la Thora écrite, il y ait tant de procédés kabbalistiques *comme dans la Thora écrite*, alors que ceux-ci seraient plus rares dans la Mishnah, car elle n'est pas *comme* la Thora écrite.

> Je ne veux en rien insinuer qu'il n'y a pas de procédés kabbalistiques dans le Talmud. Nous en avons vu un exemple plus haut avec la proposition « il y a des temps où l'annulation de la Thora est sa fondation même ». Je puis donner ici un autre exemple simple. Le 444 est le nombre codé du sanctuaire et de Damas (MQDSh et son anagramme DMShQ ont pour

gC 444). Eh bien, cette symbolique sacrée de la triple répétition du nombre quatre scintille à la surface sinueuse du Talmud, en Gittin 58a : « *Rab Juda rapporte que Samuel dit au nom de Rabban Siméon b. Gamaliel : Que signifie le verset :* Mon œil afflige mon âme à cause de toutes les filles de ma ville. (Lamentations de Jérémie 3, 51) ? Il y avait *quatre cents* synagogues dans la ville de Béthar, et dans chacune, *quatre cents* enseignants, et chacun avait *quatre cents* jeunes élèves, et quand l'ennemi entra là ils [tous ces élèves] le transpercèrent avec leurs calames, et quand l'ennemi prit le dessus et les captura ils les enroulèrent dans leurs rouleaux et y mirent le feu. » (Défense héroïque des membres des assemblées de Béthar, la ville du fils de l'Etoile et de la forteresse où il fut finalement défait ! Belle illustration de ce que les maîtres et leurs élèves sont les gardiens de la citadelle du judaïsme !). A faire le compte à la lettre on s'apercevrait vite de l'absurdité d'une telle méthode. En effet, 400×400×400 élèves, cela fait un total de 64 millions – sans compter leurs « maîtres » –, chiffre excédant de loin celui de la population d'Israël d'alors comme d'aujourd'hui. L'explication est symbolique. Cette triple répétition du 4(00) en Béthar qui est la citadelle du fils de l'Etoile est tout simplement une manière de désigner ce lieu comme absolument saint à l'égal du sanctuaire (damasheq/DMShQ = 444) ou de la Damas métaphorique des manuscrits dits de la mer morte ou de Paul ! Je puis même creuser pour vous un passage talmudique où fleurissent des gématries affectionnées tant de la Thora écrite que de l’Evangile, afin de manifester à quel point je ne

néglige pas la présence de ces mêmes procédés dans le Talmud, mais, je le répète, ils n'y sont pas présents avec la même systématicité plastique que dans certains pans de la Thora écrite, de l'Evangile de Jean ou de l'Apocalypse. Ainsi, Pessa(r)him 54a énonce : « Sept choses [shiv'âh dévârim, la plénitude de dâvâr !] ont été créées avant (QDWM) que ne soit créé le monde [le 'ôlam, le hazé] : la Thora, la théshoûvah, le jardin d'Eden, la Géhenne, le trône de gloire, le Temple, et le Nom du Messie. » Ces sept expressions hébraïques sont ThWRH, ThShWBH, GN 'DN, GYHNM, KS' HKBWD, BYTh HMQDSh, ShMW ShL HMShYHt/thôrâh, théshoûvâh, gan 'êden, guehinom, kissê' hakavôd, bêth ha miqdash, shmô shel hamasshia(r)h. Total de 45 lettres, gR de 486, gC de 3627 (27 et 36 !), somme gR + gC de 4113(513) : cela ne vous rappelle-t-il rien ? Ou encore, voici Shabbath 119b, exemple fameux : « Resh Lakish dit : Celui qui répond Amen avec toute son âme, voit s'ouvrir pour lui les portes du Paradis, c'est pourquoi il est écrit : " Ouvrez les portes, afin que les nations justes qui ont conservé les vérités [shomer emunim] puissent entrer [j'ajoute : dans la nouvelle Sion restaurée] " : ne lis pas shomer emunim, mais she'omrim amen [qui disent : Amen]. Que signifie 'amen ? — R. Hanina répondit : El (le dieu), melek (le Roi) ne'eman (le fidèle-éloquent) [par notarique]. » La formule du secret de l'Amen obtenue par développement, soit 'L MLK N'MN/'el melek ne'eman a notamment pour gR et gC 91 et 262(28) qui se ramènent aux 28 et 91, gR et gC de 'MN/l'Amen, le pont entre les deux tient aussi, et solidement, sur de la gématrie ! Etc.

Si la Mishnah officielle redouble la Thora, c'est au sens d'une lecture orale démultipliée, au sens du marteau qui frappe le rocher du biblique pour en faire jaillir autant de voix, d'échos divers, mais aussi afin qu'on ne puisse pas, comme le dit le traité Sanhédrin, de deux passages différents du TaNaK tirer *une même interprétation* (ce qui, curieusement, semble s'opposer au procédé midrashique de condensation). Cela signifie certes que la lecture ne doit point être unilatérale, que la polémique doit toujours rester vive, mais a pu signifier tout autre chose, un tir de barrage contre la levée de mascaret du verbe nazoréen, contre la grande convergence des écritures accomplies dans une interprétation unique et unitaire où tout est rebrassé et renouvelé.

Voyez Jean 14, 6 : « Jésus lui dit : Moi, je suis le chemin/**D**RK, et la vérité/**'**MTh, et la vie/**Ht**YYM » où ces trois mots, par notarique et permutation, expriment 'HtD/'é(r)had, l'Un du « dieu un » du Shema‘, l'unité de cette convergence, mais aussi l'union mystique sous le sceau du sod.

C'est celle du Jésus Iéshoû‘a Messie !

Le passage de Jérémie 23, 29 « et comme un marteau qui frappe le rocher » (voûkphatish yephtsêts sâla) nourrit en fait trois types d'interprétations différentes dans le Talmud. La première que nous avons citée est celle du lire aux éclats (Sanhédrin 34a), la seconde enjoint l'étudiant qui étudie vraiment la Thora de se faire aussi dur que le marteau qui frappe le rocher (du même métal, Taanith 4a), la troisième enfin compare les éclats qui jaillissent avec la subdivision des soixante-dix langues (Shabbath 88b) et donc l'ensemble de l'opération avec

> l'orfèvrerie ou alchimie de celles-ci. Une autre variante encore permet de lire à l'inverse qu'au lieu que ce soit le marteau qui divise la roche, c'est plutôt lui qui se divise au contact de l'indestructible Rocher (Sela) d'Israël (Rocher qui est la Thora même). Merveille de la polyphonie interprétative !

C'est à partir de ce constat que je juge nécessaire de chevaucher l'interprétation du Rabbi de Nazareth, pour voir comment, en un sens, tous ces éclats des interprétations possibles, il les a rassemblés en une même lumière, la véritable comme dit saint Jean. C'est celle qu'il incarne lui-même en tant que lampe messianique, la lampe du corps (de l'Assemblée), le Nêr rallumant la flamme des sept chandeliers cosmiques de l'Apocalypse, la lumière qui a, dans son expansion infinie et la force de son activité excluante et vivifiante, essentiellement la nature de la négativité absolue, celle de l'Esprit, de sa vie, ce pourquoi l'Adversaire et ses ténèbres platement et positivement pieuses ne parviennent, en aucun cas, à la saisir. Mais, plus généralement, ce livre se conçoit comme une invitation à penser ensemble les trois thôrôth que sont la Thora écrite (le TaNaK), la Thora orale, et la Thora du Messie qu'est la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a. Cette ouverture est une introduction à une nouvelle science du judaïsme.

Le degré supérieur dans l'intégration des procédés à la genèse même des textes de la Nouvelle Alliance de Jésus serait (là où il s'opère) le reflet ésotérique de la différence de sens qu'a le redoublement de la Thora selon Mishnah ou Evangiles. Celle-ci aurait pour correspondance, en amont, *une différence dans la*

lecture de la Thora, la lecture des nazoréens de Jésus étant la seule à vraiment *accomplir* le texte initial au sens d'un accomplissement infini, rompant l'histoire en deux tronçons dirai-je pour détourner ici une formule de Nietzsche. Cette intégration qualitativement supérieure des procédés dans le paradis évangélique, apostolique et apocalyptique témoigne du fondement qu'est la loi nouvelle par la contradiction vivante – propre à son écriture même – entre la complexité de sa nécessité interne d'une part, et son aisance, sa libre fluidité (son style si impeccablement plastique), d'autre part. On pourrait formuler cette contradiction ainsi : là où l'écriture est la plus dense et accomplissante, où sa nécessité interne est la plus ramassée et exigeante, elle est en même temps la plus *libre*.
Ajoutons enfin que ces réflexions nous intimeraient d'opérer le recensement des procédés de gématrie et de notarique (leur gan/verger) selon les 63 traités des six ordres du Talmud de Babylone (en fait essentiellement pour la Mishnah, en hébreu donc). De procéder de même avec celui de Jérusalem. Puis, de faire la comparaison d'une telle statistique (à une époque où pullulent les statistiques folles, cela nous changerait) avec celle que l'on pourrait pareillement obtenir opérant d'abord la rétroversion des 27 livres du Nouveau Testament (réfléchis dans – et par – leurs apocryphes), pour ensuite les étudier très attentivement.

Concluons :
Une autre différence doit être ici soulignée, qui n'est pas nécessairement sans lien avec celle de l'intégration des gématries à même ces écrits nazoréens si finement ouvragés. En effet, le Talmud se met à expliciter des exemples de gématries (ou de notariques), alors que jusque-là c'était supposé connu, intérieur à l'écriture même. En tout cas, les textes de la Nouvelle Alliance de Jésus, quant à eux, ne le font jamais.

> Il est vrai qu'on pourrait me parler du 666 ouvertement cité dans l'Apocalypse, mais il n'est pas un exemple *pédagogique* comme ceux du Talmud, bien plutôt n'est-il qu'un aspect émergeant d'un incessant travail gématrique du texte dans son entier, pan par pan, étoffe par étoffe, comme si la chose même de la kabbale apocalyptique n'avait pu s'empêcher de rayonner un peu au-dehors, hors hébreu même (mais alors le 666 fut saisi n'importe comment, ce à quoi je remédie ci-après, car il est temps...).

Voici l'un de ces exemples « pédagogiques » :
« Que peut bien signifier la phrase " ils ne pouvaient saisir ce qui était écrit " [selon l'avis de R. Siméon, assurant que les caractères de cette écriture n'étaient pas différents, étrangers] ? — Rab énonça : c'est parce que le passage était écrit en gématrie [au sens général, le terme pouvant alors désigner soit gématrie, soit notarique, soit encore thémoûrâh, comme c'est le cas ici] : יטת יטת אדך פוגחמט. Comment interpréter cette parole [qui *a priori* n'a pas de sens en hébreu – ou en araméen –, sauf à en opérer la thémoûrâh at bash] ? — Comme מנא מנא תקל ופרסין — " Mene ", le dieu a dénombré le royaume et est parvenu à une fin. " Tekel ", tu as été pesé dans la balance et trouvé léger. " Peres

", le royaume est divisé et donné aux Mèdes et aux Perses. » (Sanhédrin 22a)
Je peux encore rappeler l'exemple célèbre de Berakôth 8a sur le nombre des modalités de mort (903), lu comme gématrie (G(Y)MTRY') classique du mot hathotsaôth/HThSd'WTh (les issues) dans Psaumes 68, 21.
Cette présence d'exemples pédagogiques à même les Talmuds pourrait s'expliquer de deux manières. On pourrait premièrement se dire qu'à partir d'un certain moment (temps des Amoraïm et de la composition de la Guémara), il a semblé nécessaire pour les rabbins d'expliciter les termes de gématrie, notarique et thémoûrâh en en donnant des exemples pédagogiques, ouvrant aussi la voie (bien plus tard...), malgré l'excellence de l'intention, au fait qu'ils ne soient plus considérés autrement que comme des moyens d'interprétation sporadiques, extérieurs à la genèse du texte biblique lui-même dans toute son extension (ou à celle du texte de la Nouvelle Alliance de Jésus, voire de certains pans éventuels de la Mishnah ou de midrashim). Cela indiquerait un moment à partir duquel le secret de leur usage vivant et systématique a commencé à se perdre (jamais Saadia Gaon, Juda Halévy, Maïmonide, Rachi, et même Aboulafia, etc., ne laissent deviner pareille connaissance, pourtant abondante dans les anciens midrashim, comme je crois l'avoir prouvé), ou en tout cas à être menacé (et/ou caché, certains ayant pu le savoir sans pour autant aller le crier sur la place publique... voir comment fut vertement critiqué Aboulafia lorsqu'il commença à révéler publiquement certains secrets...).

Mais, deuxièmement, l'argument est en même temps à double tranchant et l'on pourrait aussi bien dire que les endroits où ces procédés apparaissent nommément (en des exemples quasi enfantins) font partie de ce qui est exotérique (voire pédagogique) par rapport à d'autres pans plus secrets du Talmud lui-même ou à des livres secrets (que nous avons maintes fois croisés, avec là encore double entente entre exclusion et glorification du secret), ésotériques, comme le Zohar (qui affectionne particulièrement les thémoûrâh), ou encore à d'autres livres vertigineux (qu'on m'explique les 496000 anges de la littérature des Palais – anges du Royaume/malkoûth – frères dans le secret des 144000 de l'Apocalypse – anges du sein du père/hôq YHWH, ou encore les 12000 disciples de Rabbi Aquiba !).

> Mais, que je donne tout de même une indication : YHWDY/le judéen (l'habitant de la Judée) a pour gématrie par multiplication de ses lettres-chiffres $10 \times 5 \times 6 \times 4 \times 10 = 12000$. Lorsque Rabbi Aquiba ravit 12000 disciples en Judée (par deux fois), il ne s'agit pas de l'entendre à la lettre, mais d'y entendre qu'il rallie les Judéens à sa cause, à son enseignement ! Voyez comme un coup de clarification kabbalistique peut dissoudre l'apparente contingence historique.

L'on peut dire en tout cas que le midrash nazoréen de Jésus (et son singulier usage des procédés inscrits dans l'élaboration de ses écritures) a, quant à lui, été perdu environ à partir du troisième siècle, à un siècle près en amont ou en aval, selon comment les nazoréens de Iéshoû'a ont réussi à survivre en conservant leur savoir ou non, sachant en outre que leurs originaux hébreux ont dû être brûlés. C'est une bien triste ironie de

l'histoire de constater l'usage infâme, vil et méprisable qui sera fait du brûlement des livres dans le christianisme du Haut Moyen Âge (en partie parce que le Talmud parle de brûler les livres des minim ou comporte des attaques contre les « premiers chrétiens », pitoyable prétexte d'avance tout trouvé !), ou encore dans la barbarie nazie.

Et de brûler le Livre à brûler son peuple, il n'y a qu'un pas… C'est le mauvais pas, caractéristique d'un certain 20ème siècle et de sa continuation présente, d'engagement dans la soumission au Mal lui-même, c'est-à-dire au développement de l'arraisonnement légal, cybernétiquement planifié, par lequel celui-ci s'avère, non pas comme ce qui laisse être le monde et vivre la joie dionysiaque du devenir, mais comme « l'immonde » mortifère, réticulaire et tentaculaire, se reproduisant et multipliant en tant qu'oubli du rapport infini au monde et à l'histoire, ou plutôt du recueillir de ce rapport en tant que dire poétique et philosophique, c'est-à-dire de ce que l'homme a *en propre*, le dégageant de toute animalité inconsciente, à savoir la pensée. Ainsi, cet engagement est-il le contraire de la véritable « humanité », laquelle n'existe, comme le dit si parfaitement Hegel, que dans « la communauté instituée des *consciences* » (je souligne) ; certes pas dans un quelconque avatar de l'humanisme, inconscient du négatif, et dont le langage reste par conséquent impuissant à dire celui-ci, c'est-à-dire à exprimer le séjour auprès de lui et son renversement. Le déchaînement du Mal dans ses chaînes, telle est la catastrophe se généralisant en laquelle ceux qui ne savent pas marcher autrement qu'au pas – autrement dit, ceux que Kafka nomme « le rang des

meurtriers » – s'empressèrent de se ruer –, comme on se noie dans la folie et le sang –, ou plutôt de se laisser mener par les soi-disant « puissants » de ce monde, petits archontes misérables de la technique aliénée et autres hécatonchyres tout aux manipulations phynancières de leur magie noire ; nombre de ceux-ci (banquiers comme les Warburg, industriels comme Henry Ford ou publicistes profiteurs comme Edward Bernays) ne manquèrent d'ailleurs pas de spéculer en secret sur les bénéfices sonnants et trébuchants de cette destruction – comme ils l'avaient déjà fait en se servant de « la crise de 29 » (Ah, la philanthropie du sieur Rockefeller !)… – : c'est le véritable augure du « capitalisme du désastre » régnant aujourd'hui sur toute la planète, l'un des traits les plus sombres et saisissants de l'esprit de ce temps. En effet, pour prendre un exemple qui ne nous fasse pas sortir de notre sujet, les Américains surent assez tôt – officiellement grâce à l'héroïsme de Jan Karski – l'existence de ces noirâtres heures d'Aman pour le peuple juif, également nommées Auschwitz, la Shoah ou l'holocauste ; mais, s'ils ne firent rien, c'est en définitive qu'alors – derrière le paravent d'un certain nombre de pseudo bonnes raisons, de raisons semble-t-il humaines –, d'une part, les intérêts de l'oligarchie étasunienne étaient dans la continuation de la collusion occulte avec le régime nazi, celle-là étant allée jusqu'à fournir à celui-ci tout le pétrole nécessaire au déploiement motorisé de son armée bien après avoir payé rubis sur l'ongle les moyens militaires de son accession au pouvoir, relayé en cela par le groupe pharmaceutique allemand I.G. Farben (accord et influence réciproque américano-nazie

> qu’on ne soulignera jamais assez…), et d’autre part, cette destruction n’était pas sans intéresser la fausse conscience du spectacle se mettant alors en place mondialement, ce qui explique pour partie l’indifférence globale des peuples soi-disant civilisés, hors héroïsmes singuliers bien sûr. N’oubliez pas, n’oubliez jamais, que les Juifs d’Europe ont été les victimes d’une atrocité abominable et sans aucune comparaison – pour cette raison si difficilement nommable et pensable –, scellant la longue histoire du nihilisme européen (lire Dubourg permet de le *déterminer*…), et que toute la société planétaire peu ou prou y a trempé le doigt, ou, mettons, le cil d’une paupière, à commencer par la purulente crapule nazie, l’éhonté gouvernement de Vichy – ce placard qui s’ouvre dans tant de cadavres –, la mafia maudite des oligarques américains – cette monstrueuse exploitation militaro-industrielle –, ou encore une fausse conscience larvaire plus générale, celle de tout nihiliste qui s’ignore, c’est-à-dire de tout être « dit » humain (mais, le 20ème siècle ne nous a-t-il pas appris à quel point l’humanité ne va pas de soi, est tout sauf un immédiat, de même que la vie, la liberté ou la pensée ?). Bien entendu, ce qui est ici brossé à grands traits essentiellement thématiques mériterait à soi seul tout un livre « alchimique ».

J'espère que cette annexe aura indiqué quelques voies nouvelles dans le questionnement de la pensée des Hébreux et éclairé le lien entre Mishnah et Evangiles du point de vue du sens que peuvent revêtir redoublement et accomplissement de la Thora, c’est-à-dire comment la Thora écrite est supprimée et conservée dans la Nouvelle Alliance de Jésus, contrairement à ce qui a lieu dans la Mishnah – ce qui

se voit à une abondance des procédés dans les Evangiles et Cie qui accomplit celle qui joue à même la Thora écrite. Ce pourquoi j'affirme que la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a est la suppression, la conservation et le dépassement de la différence entre Thora orale et Thora écrite – ou plutôt entre un certain état de la Thora orale et Thora écrite, puisque celle-là s'est ensuite développée de façon autonome, en niant notamment que le Messie fût Jésus, et en rejetant par conséquent des écritures les midrashim évangéliques, apostoliques et apocalyptiques –, ce que ne saurait être la Thora orale considérée pour elle-même.

ANNEXE 2 :
La Pentecôte, le parler en langues et les soixante-dix (l)ang(u)es (ou comment s'accomplit "le coup des Septante" dans la Nouvelle Alliance de Jésus)

> « Le Saint, béni soit-Il, descendit avec les soixante-dix anges qui entourent le trône de Sa gloire et ils confondirent leur langage en soixante-dix nations et en soixante-dix langues. Chaque peuple a son écriture et son langage. Il assigna un ange sur chaque nation [...]. » (*Pirké de Rabbi Eliezer* 24,4)

Nous commencerons par quelques préliminaires concernant les anges et leur langage avant d'en venir au substantiel, à la question de la Pentecôte du deuxième chapitre des Actes, plus généralement à celle

des langues du Nouveau Testament conçues comme ce que je nommerai le « pardès évangélique des langues ». Nous verrons ainsi comment advient la fin de « l'histoire » midrashique d'Israël et comment les soixante-dix anges des nations entourent le trône du dieu vivant et chantent sa parousie de leurs âmes de feu.

Qu'est-ce qu'un ange ?

L'hébreu mal'ak apporte déjà quelque réponse. L'ange n'est pas seulement ce que sous-entend le terme grec *aggelos*, lequel en fait un messager du divin comme Hermès l'est de Zeus. Ce grec *aggelos* pour ange est le même que celui qui constitue le mot grec pour l'Evangile : *eu-aggelos* (bonne nouvelle). Ainsi les anges sont-ils élus dans le grec de traduction du corpus comme les messagers privilégiés de l'Evangile (cf. dans l'Apocalypse l'ange qui proclame un évangile éternel par toute la terre/'érets, avec ici un calembour sur le grec) !

L'hébreu mal'ak est de la racine L'K/lâ'ak qui signifie « députer, envoyé un messager, administrer, attendre » (d'après Gesenius, qui se base sur les sens de l'éthiopien ancien et de l'arabe, la racine étant inusitée dans l'hébreu biblique). Mais cette racine, plus métaphoriquement, signifie œuvrer, travailler (au sens noble et non point ignoble). Elle donne le mot M'LKH/m'lâkâh, travail, œuvre, vocation, tâche. C'est en toute logique, celle que cultive la langue sacrée, que les anges œuvrent sans relâche à la Création divine (comme ils œuvreront à sa future

destruction…), leur vocation étant déterminée par leur racine même.

Les anges figurent et personnifient l'œuvre du dieu, les modalités (midôth) de son existence, de son opérer (c'est ainsi que dans la littérature mystique, l'on trouve des anges pour les modalités de l'apparaître divin, ou de la Création, ange des eaux, de la foudre, de la grêle, du jugement, etc.). Ils sont à la fois divins et imaginaires, voire magiques, si l'on ôte toute idée de superstition trop hâtivement accolée à ce mot.

Ils sont en même temps physiques et humains, présents comme « corporés » dans l'immédiateté sensible, revêtus par tel ou tel maître. C'est ainsi que les rabbins peuvent se figurer eux-mêmes sous les traits d'anges, et en même temps comme des êtres « réels », historiquement présents, de même que bardés de leurs téfilin ils s'envisagent comme maîtres des ailes, comme des oiseaux nidifiant dans les branches de l'arbre du Royaume (cf. la célèbre parabole évangélique). Voyez pour le premier point les ascensions de Rabbi Aquiba ou de Rabbi Ishmaël dans la littérature des Palais, ou le fait que l'ange Métatron soit aussi Moïse par exemple.

> Cette identité se confirme dans le *Shiour Qômah*, par la manière dont est nommé cet ange : « Métatron prince du monde », soit **M**TTRWN **Sh**R **H**'WLM/Matatrôn sar ha'ôlam, de notarique initiale MShH/Moïse.

De même, les anges de l'Apocalypse ne sont pas figurés dans un au-delà imaginaire, mais ils sont l'armée de la recréation *en acte*, les membres des assemblées nazoréennes en ébullition d'intellect pleinement effectif.

Comment se fait-il que les anges aient des ailes ?
Notons que le terme biblique pour les « ailes » des anges, KNPYM/kenaphim, signifie en outre, et au singulier, « voile » ou « couverture ». Kânâph est non seulement une aile, mais aussi le « coin », la « frontière » ou la « fin ».
KNP, prononcé kânaph, signifie également « entourer », « enclore », « cacher ». Les anges peuvent ainsi se cacher ou couvrir leur visage, ne pas montrer toute la lumière d'intellect qui en rayonne, un peu comme Moïse redescendant du Sinaï voila son visage à la clarté démultipliée. En hébreu, paneh (PNH) signifie non seulement « visage », « face », mais aussi « présence », notion de première importance. Enfin, KNP prononcé kénâph veut dire « presser », « amasser », « rassembler » ; les anges, qui forment une Assemblée, sont bien liés à l'idée de collecte, de recollection, de rassemblement des éléments du grand édifice cosmique à l'économie archétypique vivante.
Les ailes/KNPYM/kenaphim jouent un rôle central dans la première des trois visions d'Ezéchiel, celle aux vingt-huit versets, d'autant plus qu'elles font calembour avec les faces/PNYM/panim, et que le midrash qu'est Ezéchiel en joue.
Les anges sont des envoyés du dieu au sens où ils personnifient l'agir divin, ou au sens où ils particularisent son universalité. Leurs ailes leur permettent de voler aussi vite que la pensée, et de livrer ainsi ce qui brûle les lèvres du dieu. On les a très

souvent représentés comme ayant des ailes pour ainsi dire à la lettre. Mais on renoncera vite à cette littéralité – tout en la conservant pour sa beauté évocatrice – en rappelant que l'aile/KNP signifie « l'entrée dans la religion juive » ou sous la tente du dieu vivant, sous son ombre, sa protection vertigineuse de délicatesse. Approfondissons donc cette sphère luxueuse de la symbolique des ailes.
Dans l'Apocalypse, les ailes des (r)hâyôth de sainteté leur servent à abriter les sages, les anciens (ZQNYM/zqênim). Nous n'aurons pas manqué de le souligner en posant l'analogie entre les vingt-quatre ailes des quatre (r)hâyôth de l'Apocalypse – elles ont chacune six ailes parce que ce sont des séraphins, ce qui leur en fait un total de vingt-quatre – et les vingt-quatre anciens ou vieillards qui viennent se reposer sous elles. Du fait que ceux-ci sont les incarnations des vingt-quatre livres du TaNaK accompli pour la fin des temps, nous déduisons le sens ultime de la symbolique du duo des anges et des anciens : *les anciens et leurs anges gardiens figurent le Livre vivant (les vingt-quatre du TaNaK) accueillis sous les ailes d'une métamorphose séraphique perpétuelle*.

> Le sceau de la kabbale confirme toute l'excellence de cette union symbolique des anciens et des séraphins. En Apocalypse 5,8, je lis : « Et quand il prit le Livre, *les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards* tombèrent devant l'Agneau, ayant chacun une cithare et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. » (Je souligne.)
> C'est ainsi que se présente à nous la formule ramassée de cette union dont je lis le waw de

liaison entre les deux termes comme signe d’addition :
’RB‘ HHtYWTh (W)‘ShRYM W’RB‘H HZQNYM/les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards. Elle a pour gR = 1+20+2+16+5+8+10+6+22+16+21+20+10+13+ 6+1+20+2+16+5+5+7+19+14+10+13 = 288 ; et elle a pour gC = 1+200+2+70+5+8+10+6+400+70+300+200+10 +40+6+1+200+2+70+5+5+7 +100+50+10+40 = 1818. Reste à en établir la somme : 288 + 1818 = 21(0)6.
Le 288 est celui du ‘Sd/‘êts, le bois-l’arbre (de vie), le centre du jardin retrouvé, par sa multiplication interne, c’est aussi le « qui a une oreille entende : l’esprit parle aux assemblées »/MY Sh’ZN LW YShM‘ RWHt ’MR LQHLWTh (réoû(r)ha est ici masculin, cf. Ap. 2,7, etc.), alors que le 1818 est aussi le 189 du Jour du Messie par plérôme, et enfin le 21(0)6 est aussi 216, la gC du debir, le lieu le plus saint et intérieur du Temple sacré.

Bref, leur symbiose subtile symbolise à merveille l’accomplissement ultime de la Révélation de la Loi, le comble de la reconnaissance – ce qu'il s'agit d'entendre –, la Loi se prenant elle-même sous ses propres ailes, se célébrant ainsi métaphoriquement et dans tous les sens.

Le langage des anges :

Il y a ensuite – toujours dans les hors d’œuvres – la question du langage des anges.
Si ceux-ci ont des ailes, c’est aussi pour dire que leur langage est celui des oiseaux/tsipôrim, de ceux qui se posent sur l’arbre que la parabole aime à représenter

comme arbre du Royaume portant ses fruits pour la fin. Or, le langage des oiseaux (à entendre aussi comme les maîtres des ailes, ceux qui portent les téfilin) est le langage du secret, le secret même fait langage, ou plutôt parlant *sa* langue (qui est aussi *Sa* langue). Cette analogie entre la langue sainte et le langage des oiseaux repose – outre sur la beauté poétique évidente de l'image et bien avant les divines représentations d'un Uccello – sur l'équation célèbre identifiant SdYPWR/tsipôr/oiseau *et* LShWN/lashôn/langue ou langage (voir calomnie !) par leur gC commune de 386 (cf. Ouaknin *in Mystères de la Kabbale*).
Le langage des anges, comme celui des oiseaux, est d'une redoutable légèreté, vive et insolente, tournoyante et acérée, cheminement d'air et de feu à l'opposé de la lourde lenteur larvée du bestiaire, figure de l'idolâtrie dans l'Apocalypse. Le midrash *Chidushei Agadoth* pose explicitement l'analogie pertinente entre le langage des anges/LShWN HML'KYM/lashôn hamal'akim et la langue de sainteté/LShWN HQWDSh/lashôn haqôdesh, et ce par différenciation d'avec la langue commune, parlée, comparée quant à elle à l'araméen (LShWN 'RMY/lashôn 'arami). Je n'invente donc pas pareille analogie singulièrement développée dans la Nouvelle Alliance. Plus la profondeur du secret se révèle, plus la langue devient angélique au sens où elle a pour destination de convertir la nature humaine de celui qui la parle en nature angélique. Or, celui qui révèle le secret de la langue de sainteté dans sa profondeur absolue et la porte au jour en *le* renouvelant, c'est

Jésus, le trésor par excellence. Je rappelle en effet que Iéshoû‘a/YShW‘ a mêmes gR et gC 53/386 que le mot langue/LShWN. Que la Révélation soit le lieu absolu de l'accomplissement de la langue de sainteté comme langue de ses anges portés par leur musique de triomphe et d'allégresse ne relève pas d'un coup de dé, mais de la science des écritures juives, je ne me lasserai en rien de le répéter sur tous les tons. Enfin, outre la singularité de dissolution acosmique qu'est leur langage, les anges émettent une musique inconnue des mortels, musique de soie magnétique due au mouvement de leurs ailes (que l'on songe un moment à la douce jouissance, discrète et diffuse, du chant des cigales, lesquelles sont d'ailleurs des insectes tétraptères, ayant deux paires d'ailes comme les chérubins...). Ils sont accompagnés par les cithares du dieu vivant dont jouent les vingt-quatre anciens. De plus, le langage des anges est le parler en d'autres langues, il est lié à l'effusion spirituelle lors de la Pentecôte eschatologique où toutes les nations sont conviées sous le voile. Voilà qui va nous passionner en lien à la continuation du « coup des Septante » dans la Nouvelle Alliance. Si les soixante-dix nations sont représentées par des anges, c'est que ceux-ci parlent toutes les langues, ou plutôt, que, parlant la langue même du secret du langage, ils parlent – sont susceptibles d'apprendre et de parler – toutes les langues.

Retour de la Pentecôte :

« Or, tout le peuple vit les voix et les feux (Exode 20). Rabbi Yohanan enseigne : la voix jaillissait et se

divisait en soixante-dix langues, en soixante-dix voix, afin que le monde entier puisse entendre. » (*Exode Rabbah*, chapitre 5)

« Et comme s'accomplissait le jour de la Pentecôte [(L)ML'+ YWM HShB'WTh/yôm hashavoû'ôth, notarique finale : 'MTh, vérité-fidélité], ils étaient tous ensemble dans un même lieu [en fait, il n'y a pas d'indication de lieu dans le grec, mais un « dans le même »...]. Et il se fit tout à coup du ciel un son [comme celui du shôphâr, la trompette soufflant au Sinaï, alors même que la Pentecôte, chez les juifs-hébreux, est la célébration de la donation de la Loi au Sinaï], comme d'un souffle [réoû(r)ha, le vent, « l'Esprit »] violent et impétueux, et il remplit toute la maison [BYTh/bayith, le Temple eschatologique] où ils étaient assis [verbe YShB/yâshav de la *présence* à la prière, de la royauté]. Et il leur apparut se divisant [de la racine HtLQ/(r)hâlaq, au qal], des langues comme de feu ; et elles se posèrent [sorte d'imposition ou sémika qu'opère l'Esprit] sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'esprit saint [ML'W RWHt QDSh, notarique initiale MRQ/mâraq, polir, purifier], et commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer. » (Actes des Apôtres 2, 1 à 4).

Ainsi se renforce l'analogie : les apôtres, comme les anges, parlent toutes les langues. A la fin des temps, le terrestre se métamorphose en ange alors même que le céleste descend bénir la nouvelle terre recréée, ce qui coïncide parfaitement avec l'accomplissement de l'unité des cieux et de la terre, c'est-à-dire de la

halakha. Dans ce paragraphe des Actes, la racine LML’ du plérôme est présente *par trois fois*, indication grammaticale du grand miracle qui a lieu.

J’indique que ce qui se divise est aussi bien – selon les sens de HtLQ/(r)hâlaq – la part (la *moira* en grec…) de ce qui échoit à chacun pour la fin des temps, ce qui correspond aussi aux portions du territoire conquis échues aux tribus dans la Thora ou le livre de Josué. Ainsi, les langues de feu qui se partagent, dans les deux sens, c’est LShWNWTh K’Sh/leshônôth k'êsh, des « langues comme de feu ». Ses gR et gC sont de 114 et 1113 dont la somme est de **1227, la gC de NGLTh YShW‘ MShYHt/la Révélation de Jésus Josué Messie**, les premiers mots de l’Apocalypse de Jean, et, par hypothèse mienne, la révélation du HaTaNaK ! Voici posée l’analogie centrale : le buisson ardent des langues des soixante-dix nations est équivalent à la Révélation de Jésus Iéshoû‘a Messie, à la Révélation dans laquelle la langue hébraïque s’accomplit. A la fin des temps, langue du secret manifeste et buisson ardent d’« élangues » forment un même concert spirituel que celui qui anime, à l'unisson, tant les apôtres que les anges, les Grecs que les Juifs, les « prosélytes » que les fils d’Israël, mais tout cela en hébreu, en hébreu seulement et pour qui y accède. La suite va s’éclairer d’elle-même, montrant à quel point se parfait l’analogie entre le langage des anges, le langage du secret manifeste, et le don du parler en langues comme don de la Thora accomplie, donnée aux soixante-dix nations, ou plutôt livrée aux Juifs/yéhoûdim des soixante-dix nations tous devenus de véritables Galiléens – comme dit le texte –,

autrement dit tous portés par la Sagesse nazoréenne renouvelant tout:
« Or il y avait des Juifs [yéhoûdim] séjournant à Jérusalem, hommes pieux [des (r)hassidim, au sens ancien], de toute nation [KL-GWYM/kâl-goyim] d'entre ceux qui sont sous le ciel. Et le bruit [la voix, le son, WQWL/vqôl] de ceci s'étant répandu, la multitude s'assembla [racine 'SP/'assaph ou QHL/quahal, celle du Qohéleth], et fut confondue de ce que chacun les entendait parler dans son propre langage.

Ce verset est directement calqué, avec inversion au passage, sur Genèse 11, 7 et 8. En témoigne le grec « fut confondue »/συνεχυθη, délibérément choisi par midrash sur le verbe de la Septante traduisant le « confondons (leur langage) »/συνχεωμεν. De même, le verbe disperser (NPSd/nâphats) devient-il tout naturellement un rassembler (’SP/’âssaph) avec une sorte d’écho subtil perceptible dans les sonorités. Enfin, si dans la Genèse ils ne se comprennent plus, ici au contraire ils se comprennent enfin parfaitement, parlant cette langue inouïe qui s’invente elle-même comme le fondement métaphorique et spirituel de toutes les langues, l’hébreu biblique (cf. Rachi interprétant la langue une de Genèse 11, 1 – d’avant la dispersion – comme l’hébreu soi-même).

Et ils étaient tous hors d'eux-mêmes, et s'étonnaient, disant : Voici, tous ceux-ci qui parlent ne sont-ils pas des Galiléens [GLYLYM/guelilim, calembour de GWYM/goyim] ? » (Actes des Apôtres 2, 5 à 7).

Je précise en son lieu que la seule occurrence intéressante de la Galilée dans tout le TaNaK – les autres étant anecdotiques, à ceci près qu’elles

nous apprennent que la Galilée est l’une des contrées de la terre promise – l’associe aux goyim par l’expression « Galilée des nations »/GLYL HGWYM/glil hagoyim. Cela se trouve en Isaïe 8,23 où celle-ci désigne la terre promise. La Galilée étant un substitut de la Sagesse, cela permet en outre de lire cette mention de la Galilée comme sagesse des nations, préfiguration de la situation à la fin des temps.

C’est bien entendu ici le renversement eschatologique de la situation du jugement par la confusion sur ceux qui édifièrent la tour de Babel. L'expression de la Genèse pour exprimer le fait que le dieu confonde le langage des hommes qui ont édifié la tour est d’ailleurs à double entente. En effet, l'association de BLL/bâlal et de LShWN/lashôn peut être entendue tout autrement, comme l'affirme le Talmud à propos du don de parler en langues des soixante-dix membres du Sanhédrin. Ainsi, Menachôth 65a dit des soixante-dix membres du Sanhédrin qu'ils sont doués pour les soixante-dix langues des nations, les comparant même au juste Mardochée, lui-même qualifié d’un raccourci foudroyant : Bilshan. Ce Bilshan/BLShN est la condensation de BLL/bâlal et de LShWN/lashôn, il est celui qui est doué pour mêler les langues, pour en jouer avec art sans la moindre confusion. Lorsqu'il est dit du dieu qu'il descendit « pour confondre leur langage », il s'agit aussi d'y lire qu'il créa les soixante-dix langues – soixante-dix du sod, les soixante-dix nations issues des trois fils de Noé ayant été présentées au chapitre précédent de la Genèse, le chapitre 10, cf. Annexe 3 – à partir de la langue sainte, cette langue

première du « babil de Babel », cette invention diabolique. On peut même lire qu'il les créa pour qu'un jour des justes ou membres du Sanhédrin soient capables de devenir des virtuoses de cette lyre du secret et du « parler en langues ». Cette situation survient à son apogée avec la Pentecôte dans les Actes des apôtres.
Le texte énumère ensuite ceux qui se trouvent touchés par l’effusion spirituelle : Parthes (PRThY'YN/parthônâyâ'), Mèdes (MDYWTh/mâdiyoûth), Elamites (‘YLMYM/‘elamim), habitants (Y(W)ShBYM, yôshevim, racine YShB/yâshav) de Mésopotamie ('RM/'aram), Judée (YHWDH/yéhoûdah), Cappadoce (QPWDQY'/qapoûdqyâ'), Pont (PWNTWS/pôntôs), Asie ('SY'/'assyâ'), Phrygie ('PRYQY/'aphriki, cf. Genèse Rabbah chapitre 37 où certaines des contrées nommées ici se retrouvent, dans le commentaire des engendrements de Genèse 10), Pamphylie (PMPWLY'/pamphoûlyâ'?), Egypte (MSdRYM/matsraïm), Libye (LWB/loûv ou LYBWY/livôyâ) – avec la mention étrange d’un « près de Cyrène (QYRY(Y)N'/quirânâ') » –, les Romains (RWMYYM/rômiim), les Juifs (YHWDYM/yéhoûdim) et les prosélytes (GRYM/guerim), Crétois (ici probablement le terme kerethim/KRThYM pour Crétois où s'entend KRTh/trancher et BRYTh/l'Alliance), et enfin, Arabes (‘RBYYM/‘arbiim).
Dois-je compter ici la mention de Cyrène ? En effet, le texte trouve bon d’orner le nom de la Lybie d’une précision étonnante : « près de Cyrène ». N’est-ce là

que précision géographique ? Comme *a priori* chacun sait, à l'époque, où se situe la Lybie, l'on ne voit pas bien l'intérêt, si ce n'est peut-être de faire entrer en résonance avec les autres mots la racine QRN/qâran, si appréciée des auteurs évangéliques. Mais comme je ne décèle pas non plus de calembours virtuoses avec cette racine ici, je me pose cette question : N'y a-t-il pas là une raison plus profondément historique ? En effet, pour avoir perdu la liberté dont elles jouissaient sous les Ptolémées jusqu'en - 77 où la région de Cyrène devint province romaine, les communautés juives de cette ville se révoltèrent à plusieurs reprises contre Rome, mais surtout avec une plus grande violence en 88, puis en 117, sous Trajan. En répression de cette dernière révolte – faisant déjà écho à celle du Bar Kochba –, l'armée romaine dépeupla la région de ses Juifs (deux cent mille morts selon l'historien romain Dion Cassius). On ne peut pas ne pas remarquer alors que si le nom de cette ville est ici expressément souligné, ce n'est sans doute pas seulement par souci de fignolage du détail midrashique, mais par rappel voulu des douleurs des Juifs cyrénaïques, car la Pentecôte associée au don de la Thora en langues est aussi le renversement de toutes les guerres, atrocités et souffrances passées dans la royauté messianique. Rappelons enfin que cette mention de Cyrène se trouve aussi dans le cyrénaïque Simon aidant Jésus à porter sa croix, acte que l'on peut interpréter en lien aux douleurs de l'avènement messianique (du Royaume), les fameuses (r)heblêy masshia(r)h.

Mais revenons à notre décompte. Il y a donc en tout dix-sept termes figurant probablement dix-sept

communautés juives de la diaspora. Ce 17 est la gématrie de TWB, le bien, l’adéquation à HtKMH/la Sagesse, mais surtout ici la gR de ’BN/'even/la pierre, le fondement, la condensation du rapport entre père/’B et fils/BN par lequel l’Esprit se déploie.

Il faut entendre cette unité du père et du fils au sens hébraïque, soit au sens de cette « logique singulière et plurielle » qui de « 1=1 ('adam assimilé à YHWH) déduit 1+1=1 », l'assimilation ne détruisant pas la personne, ce qui forme la base de la Trinité (d'après Roland Tournaire dans *Genèse de l'Occident chrétien*, p. 395). Cette mentalité midrashique est bien entendu refoulée dans le christianisme à partir du tournant qu'est la mise en place du néochristianisme romain sous la houlette d’Augustin, sophiste « non-chrétien » à la sainteté volatile. Ainsi, dans son opposition forcenée aux donatistes, Augustin remplace la doctrine des deux Voies (qu'évidemment il ne comprend pas, parce qu’elle est orientale et hébraïque dans sa conception originale) par celle des deux cités, cette dernière fondant en grande partie ce qui deviendra la morale « chrétienne », dans laquelle le comportement quotidien du « chrétien » n’est moral qu’à condition d’être orienté vers la cité de Dieu, laquelle ne sera séparée de la cité des hommes qu’au jour du « Jugement dernier ». Lorsque cette morale, loin de la noblesse d’un docteur séraphique, subtil ou angélique, tourne à la folie ordinaire, elle ne semble éprouver aucune peine à se légitimer et à avoir recours, en toute légalité, au bûcher, à l’inquisition, aux *disputatio*, au brûlement des Talmuds, à la rouelle, bref à se donner pour réalité la forme d’un royaume temporel de l’arbitraire grossier existant pour soi et de la

barbarie des mœurs. Toutefois, cette première époque du christianisme, en même temps capable d'une noblesse somptueuse (ce sur quoi il faut toujours insister contre les manies de rétrogradation anti-chrétienne qui ne sont au fond qu'une forme de ressentiment contre le Temps…), ne respirait pas encore la moraline par les pores comme c'est le cas de toute l'époque présente, sa magie civique étalée au grand jour, son nihilisme aggravé, ses mœurs maudites et malfaisantes, reflets de la perversion de la substance éthique s'achevant dans une corruption généralisée jusque dans l'intériorité évidée des Etats spectaculaires. La longue histoire du christianisme semble aboutir de deux manières radicalement divergentes, dont l'opposition souligne le caractère encore inachevé de celui-ci, bien qu'il soit accompli dans l'Idée qui ne cesse jamais de se mouvoir, de s'engendrer, de jouir de soi et de s'aimer. D'une part, c'est le nihilisme planétaire, stade dernier de l'infâme superstition ; mais, d'autre part, a lieu – dans la pensée et pour ceux qui la laissent se penser en eux – la dissolution victorieuse de toute superstition grâce aux Lumières définitives apportées par Dubourg, dissolution qui est en même temps l'affirmation suprême de cette victoire – tenant la contradiction entre elle-même et le présent aspect de la réalité effective du monde devenu « l'immonde », plongé dans la souffrance et la simulation de son envers comme d'elle-même – en tant que certitude vraie d'être toute réalité, raison au sens le plus noble, médité, intense, pensant le monde *tel qu'il est*. Durant cette longue et grande journée de l'Esprit que nous voyons finir – l'oiseau d'Athéna ayant pris son envol parmi l'intense diffusion colorée du

crépuscule –, certains génies ont su laisser être dans leur œuvre une ouverture à l'hébreu, ou en tout cas une possibilité de réconciliation vraie entre christianisme et judaïsme. Ce sont des peintres comme Le Tintoret, Le Corrège, Raphaël, etc. ; des musiciens, tels Haendel, Bach, Mozart (avec Da Ponte dans l'ombre) ou le glorieux Haydn (cf. l'oratorio *La Création*), ces peintres et ces musiciens formant le fleuron du génie chrétien, singulièrement catholique ; des écrivains, comme Cervantès (le « fondateur du roman moderne » semble avoir été kabbaliste !), Chateaubriand, Melville, Proust ou Joyce, ou certains jésuites doués à l'extrême comme Gracian – ou ne devrais-je pas dire des « jewjesuit(s) », comme Joyce l'énonce dans *Ulysses* ? – ; des poètes enfin, avec en premier lieu Dante (il se lit lui-même sous le nom du prophète biblique Nathan, les deux noms ayant le même sens, celui du don) ; bref, tout un massif d'individualités sculpté dans l'élément du son et qui forme comme les voix du Salut chantant l'impénétrabilité du Verbe. Ceux-là ont su, par la force dionysiaque de leur tonalité fondamentale témoignant du génie du monde chrétien (mais on peut aussi y ajouter contradictoirement un Voltaire ou un Céline, l'essentiel étant l'affirmation du Verbe comme « force d'antinéant »), ne pas se fermer à la possibilité de l'écoute des nombreux accords de la riche musique du biblique tout en échappant pour les plus récents – car ce n'était pas palpable avant – au vampirisme inhérent à ce que la morale chrétienne, en sa décomposition nihiliste, a de plus mauvais, l'infâme même rendu manifeste par la Terreur et la séparation entre l'effectivité se détruisant elle-même de la liberté absolue et

celle-ci comme intériorisation infinie et victorieuse. Personne ne pourra nier qu'il y a dans « les marais occidentaux » un fond infernal omniprésent, car c'est désormais par tous les modes de la propagande du Spectacle qu'il vous saute littéralement aux yeux et aux oreilles. C'est de cette infernalité des « marais occidentaux » dont par excellence témoigne Arthur Rimbaud avec *Une saison en Enfer*, tout en s'évadant vers une aurore nouvelle, peuplée d'illuminations. De même, cet autre voyageur du Temps mené par les lumières inouïes qu'est Isidore Ducasse, s'évade lui aussi définitivement de cet enlisement. Grâce au glaive de diamant de son verbe, il se fraye un chemin abrupt et sauvage à travers la poésie marécageuse de son siècle. C'est par l'écriture des *Chants de Maldoror* qu'il porte cette poésie à son comble pour ainsi dire à l'envers, *en la subvertissant*, tout en accomplissant du même geste la littérature des siècles, jusqu'à son double fond homérique et biblique. Ceci fait, réveillé du charme magnétique par l'action du talisman redoutable de son grand style, et ayant absolument sacrifié en lui-même le jeune homme littérateur encore ignorant de la question du mal comme de celle de son si spirituel renversement – c'est-à-dire devenant véritablement adulte –, il écrit *Poésies*. En cette publication permanente, c'est après avoir pourfendu une fois pour toutes les autres les grandes têtes molles de son siècle (qui comme « le siècle de Louis XIV » est d'une autre durée que celle d'un siècle), qu'il libère l'accès à la source de la poésie impersonnelle et de la pensée universelle, affirmant la méthode qui permet de tout reprendre : le plagiat. *Les Chants de Maldoror* et *Poésies* tenus

ensemble sont un même calme bloc qui renvoie à leur inanité tous les désastres obscurs. Par cette opération, Isidore Ducasse, cet impensable et auguste comte de Lautréamont, fonde une pensée originale et unique de la question du bien et de celle du mal comme personne avant lui – point en lequel achoppe le christianisme représentatif, non élevé à la Science, ou pour le dire autrement non préservé du doute. Ducasse écrit sa pensée avec ordre, sans qu'elle ne lui échappe un seul instant, jusqu'à ce qu'enfin elle se révèle telle qu'elle est en vérité, comme l'affirmation souveraine et pérenne de la non-existence du mal circulant à travers les pages, principe de l'écriture même de celles-ci, certitude vraie – celle de l'Esprit absolu se sachant – et bien suprême. Mais reprenons.

Pierre, cet 'even bôhân (pierre de bâtisse) du Temple de pierres vivantes, est ici le témoin essentiel. Le miracle arrivant à ces hommes de dix-sept nations est ramassé ainsi :

« Nous les entendons [ShM‘NW/shama‘enoû, de la racine ShM‘/shâma‘ du Shema‘ Israël] [cette totalité des hommes représentée par dix-sept termes] parler [racine ’MR, L’MR] dans les langues de nous [BLShWNWTh MMNW/bilshônôth mimenoûwoû] les choses magnifiques de Dieu [GDLWTh ’LHYM/guedlôth 'elohim, cf. Psaumes 70, 19, les grandeurs ou merveilles d'Elohim]. » (Actes des Apôtres 2, 11).

La formule qui concentre le sens de ce don dans toute son intensité est **BLShWNWTh MMNW/bilshônôth mimenoûoû/dans les langues nôtres**. En effet, cette formule savoureuse a pour **gR et gC 129 et 93(0)**. Ces

deux nombres bien pesés correspondent au duo 39/93, les gR et gC de HNGLH/haniglah, la Révélation, alors même que nous venons de voir l'équivalence fouillée entre les langues de feu et le 1227 de la Révélation de Jésus Iéshoû‘a Masshia(r)h : la pierre de bâtisse de l'édifice midrashique du don de la Thora en langues mérite d'être nommée par son nom : la Révélation ! Juste après cette révélation pointue, aiguisée, l’ensemble de ces « parlant en langues » est comme moqué, tourné en dérision pour avoir atteint un tel comble. Ils sont dits être pleins de vin doux. Cette métaphore apparaît comme une moquerie que d’autres adresseraient à ceux-là, les voyant plongés dans l’ivresse, parlant à bâtons rompus en des langues inconnues. Or, le terme pour le vin doux est le grec γλευκους, lequel n’a qu’une seule occurrence dans le lexique des Septante où il semble y traduire un banal YYN/yayïn, le vin ; mais dans quel contexte, là est le point déterminant. C’est en Job 32, 17 à 20 : « Je répondrai, moi aussi, à mon tour. Je ferai connaître, moi aussi, ce que je sais, car je suis plein de paroles, l'esprit qui est au-dedans de moi [réoû(r)ha bithny, dans les entrailles, l’intérieur] me presse. Voici, mon ventre est comme un vin [HNH BTNY KYYN/hinê bitny kyayïn, notre vin doux !] qui n'a pas été ouvert, il éclate comme des outres neuves. Je parlerai et je respirerai, j'ouvrirai mes lèvres et je répondrai.» Le choix du terme explicite la double entente : lorsqu’il est dit qu’ils sont pleins de vin doux comme en une moquerie, il faut entendre la langue sacrée se moquer des moqueurs en leur faisant dire la vérité sous leur dénégation apparente (Rappelons-nous alors qu'un peu

avant, les douze premiers initiés de la Pentecôte étaient dits pleins d'esprit saint !).
Derrière cette moquerie, ils reconnaissent en effet que ceux dont ils se moquent sont des inspirés, de véritables prophètes comme l'est Job ou pour reprendre la métaphore, des anges parlant en langues, des envoyés de la Révélation à travers les langues.
Une citation de Joël sur le don de prophétie vient ensuite clarifier ce point en précisant que s'ils sont ivres, alors que ce n'est que la troisième heure du jour,

> Ce trois est celui de la Résurrection, ce qui s'accorde avec leur statut de galiléens, c'est-à-dire de ressuscités… Ici, il s'agit du jour midrashique de douze heures réparti en quatre périodes, qui pour dieu sont l'étude, le jugement de la Création, la miséricorde, et enfin le jeu avec le Léviathan, cf. Avodâh Zarah 3b. Si les trois premières heures correspondent implicitement à l'étude, on en déduit qu'au bout de la troisième heure du jour, *après avoir étudié*, ces thalmidim sont ivres, inspirés par ce dont ils se sont enrichis. Pure hypothèse bien sûr.

c'est qu'ils sont ivres du vin de l'amour de l'esprit saint (d'avoir étudié), non pas plongés dans une ivrognerie plus littérale. Dès le commencement, dieu savait qu'ils seraient ivres du vin de la Thora au jour de son don définitif ; s'ils ne l'étaient pas, la science de dieu serait vaine. Pierre se permet ainsi de reprendre les moqueurs dans leur égarement en leur signalant qu'il n'est que la troisième heure du jour, et – le fait d'être déjà ivre à cette heure, vues les mœurs judéennes de l'époque, étant très improbable – que, par conséquent, l'ivresse de ces inspirés ne saurait être à entendre à la lettre, mais au sens où c'est là pur miracle

de l'esprit saint, de l'inspiration prophétique. Pierre précise que ce qu'il dit, ils doivent bien se le mettre « dans l'oreille »/B'ZN/b'ôzên, entendez « dans la pensée ».
C'est ensuite seulement, comme éclaircissement, qu'intervient la prophétie de Joël :
« Et il arrivera, après cela, que je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards songeront des songes, vos jeunes hommes verront des visions, etc. » (Joël 3, 1).

Conclusion sur les quatre empires et le pardès évangélique des langues :
Ce pardès serait la vérité fondamentale du « parler en langues », à commencer par le grec. Il conclurait une première fois la « dialectique » d'Athènes et de Jérusalem dans l'unité des « quatre langues antiques privilégiées de la pensée », pourrait-on dire, d'*avant* les langues européennes à proprement parler, lesquelles fleurissent et essaiment leurs œuvres immenses à partir de l’italien de Dante, ce « fondateur ». Eclaircissons les choses.
Le parachèvement du « coup des Septante » dans la Pentecôte nazoréenne telle que les Actes la conçoivent pose le terme de l'épopée midrashique d’Israël, terme qui est en même temps le commencement d'un monde nouveau. Ainsi, il n'y a pas de fin de l'histoire sans que cette fin ne soit le commencement s'approfondissant en lui-même d'un monde nouveau dont la configuration est venue au jour en un éclair (en un clin d'œil ou rega‘ comme le chante l’Apocalypse). Tout comme l’enfant qui vient de naître n’est pas encore un

homme effectif, cette réalité nouvelle doit s'instruire, s’enrichir et conquérir ainsi *son effectivité*. Revenons donc sur ce terme

C'est le quêts/QSd = 1000 (100+900), au sens des mille ans du règne eschatologique dans l'Apocalypse. Un Joachim de Flore aurait été bien étonné de la provenance hébraïque de ce mille ('eleph) qui n'a évidemment littéralement rien d'« historique » puisqu'il signifie aussi la pleine abondance de la science de l'Aleph, la venue au jour de la perfection des écritures dans le jardin ouvert que nous connaissons. Du coup, tout le remue-ménage théologique mis en œuvre afin de justifier l'avènement de ce royaume de mille ans dans le christianisme devient singulièrement comique – sur fond de tragique maintenu –, tout comme le délire autour des dates millénaristes, « an mil », an deux mille, etc. Comique de même la lecture à la lettre des 1260 ans de la prophétie dans l'Apocalypse, celle-ci ayant dû se réaliser en l'année 1260 selon certains joachimites, alors que ce 1260 (un temps, deux temps et un demi temps, mais aussi 42 « mois » de 30 « jours » ou encore une heure, deux heures et une demi-heure, quel époustouflant savoir de la relativité de la spéculation hébraïque et prophétique quant au temps...) est un midrash sur le rouleau de Daniel et le temps du déroulement de l'histoire midrashique conduisant à la délivrance messianique. Je rappelle aussi que le temps en araméen (celui de Daniel) peut être ‘(Y)DN/‘idan, la période qui n'est autre que le mot ‘êden, l'Eden (la jouissance), prononcé différemment. En hébreu, retrouver le temps, accéder au règne messianique, être en Eden, revêtir l'ultime réalisation du Livre (du TaNaK)

et ressusciter sont une seule et même chose. Pas de séparation ici : l'intérêt du temps est *nôtre*, en rien extérieur.

de l'histoire midrashique d'Israël et déjà sur cette notion même.

Je commence par citer un propos de David Banon dans son intervention au C.I.E.M. 2005:

« Le Midrach Tanhouma (Vayétsé, 2) livre une interprétation très intéressante de ce songe [la vision de l'échelle par Jacob]. Pour Rabbi Shmouel bar Nahmane, les envoyés de Dieu évoquent les génies ou les princes protecteurs des nations : leurs représentants ; l'échelle, c'est l'expression concrète du temps, du déroulement de l'histoire. Jacob a donc vu " le génie de Babylone redescendant après avoir gravi soixante-dix échelons. Puis celui des Mèdes et des Perses escalader cinquante-deux échelons et redescendre, ensuite il assista à l'ascension du génie des Grecs jusqu'au centième échelon pour enfin redescendre. Lorsque arriva le tour du prince d'Edom – Rome, l'Occident – Jacob ne pût compter les innombrables échelons qu'il gravissait. Alors, pris de panique, il s'écria : " Celui-là ne descendrait-il donc jamais ? ". Dieu lui répond : " N'aie pas peur, mon serviteur Jacob (Jérémie 30,10). Même si tu le voyais monter et prendre place à mes côtés, je le ferai descendre de là, ainsi qu'il est écrit : Même si tu t'élèves comme l'aigle [souvent identifié à Rome/'Edom d'après un passage du Deutéronome, ce que l'on retrouve par exemple dans le IV Esdras que nous avons étudié plus haut] et que tu places ton nid parmi les étoiles, de là je te ferai descendre, parole de Dieu (Abdias 1,4) " ". »

Le songe de l'échelle (SLM/soûlam) court du verset 12 au verset 17 du chapitre 28 de la Genèse, soit sur exactement six versets, six comme les six jours de la Création ou comme les six mille ans de l'épopée midrashique conduisant au royaume messianique, six, nombre parfait.

> Rappel : un nombre parfait est égal à la somme de ses diviseurs, excepté lui-même. Il est remarquable que les trois premiers nombres parfaits touchent à l'essentiel même de l'antique jeunesse de la *qabbalah*. Ce sont six, vingt-huit et quatre cent quatre-vingt-seize. Le premier est le nombre de jours de la Création, le second la gR de KHt/kô(r)ha, la force du questionnement en Sagesse qui meut celle-ci, le troisième enfin est la gC de MLKWTh/malkoûth, le Royaume, le but ultime de ce mouvement.

On retrouve ainsi l'analogie chère aux auteurs de l'Apocalypse entre le déroulement de la Création (les six fois mille ans rythmant le chapitre 20 de la Révélation) et la récapitulation totale de l'épopée midrashique d'Israël. L'on pourrait évidemment entrer dans le détail de la lecture renouvelante qu'opèrent les nazoréens sur ces six versets, mais ce n'est pas le sujet, allons donc à l'essentiel. Dans le passage du Tan(r)hoûmah cité par Banon, soixante-dix échelons correspondent à Babylone, cinquante-deux aux Mèdes et aux Perses, cent pour les Grecs, et un nombre indéterminé, ou volontairement non communiqué, pour Rome. Nous retrouvons ici la symbolique des quatre empires dominant Israël au long de son histoire jusqu'au jour de la libération eschatologique, telle que le midrash saisit celle-ci.

C'est ainsi qu'est interprétée, dans Daniel même, la venue des Macchabées délivrant du joug étranger, symbolique qui sera reprise par Jésus formant volontairement cinq avec ses quatre frères afin d'incarner Juda Macchabée et ses quatre frères, ceux de Jésus se nommant alors Jacques/Jacob ; Joseph/Yôssêph ; Judas/Iéhoûdâh ; Simon/Shimôn, cf. Marc 6,3. Ces quatre frères de Jésus sont des patriarches fondateurs de la Genèse et la somme des cinq noms YShW‘, Y‘QB, YWSP, YHWDH, ShM‘WN (vingt-deux lettres, comme l'alphabet hébreu), a pour gR 248 comme « la moitié du Royaume » (MLKWTh = 496 qui divisé par deux donne bien 248, « la moitié du Royaume ») (je rappelle qu'ils sont cinq, *i.e.* la moitié de 1(0), de l'unité), ou HtMR/RHtM/HtRM, etc. Je renvoie au lien tressé dans notre quatrième étude entre ce 248 et la gC des cinq noms des cinq cinquièmes de la Thora ou de celle-ci elle-même.

Les nombres qui parsèment ce texte ne sont pas anodins. Ce sont ainsi deux nombres essentiels qui nous sont communiqués : le quatre des quatre empires (celui du nombre de lettres de YHWH) et la somme des échelons que le midrash veut bien nous divulguer et qui est de 70+52+100 = 222. Or, 222×4 (le nombre des échelons que multiplie le nombre des empires dominant successivement Israël, opération kabbalistique que je suppose sous-entendue pour l'interprétation) donne *888, lequel est le nombre même de l'avènement messianique, le nombre du plérôme du Messie/HMShYHt/hamashia(r)h* (HH MM ShYN YWD HtYTh=888, en gC). Que le Messie doive venir au comble de la domination de l'*Imperium* sur le monde, amenant ainsi la fin et le règne eschatologique

est un fait avéré par le Midrash et le Talmud, en voici un autre exemple (Talmud Yoma 10a) :
« Rabbi Judas dit au nom de Rav : “ Le fils de David (le Messie) ne viendra pas avant que la domination de l’Empire de Rome l’impie [harish‘âh, impiété, terme violent associé au comble du yetser hara‘ dans le TaNaK] ne s’étende au monde entier ; et cela pendant neuf mois, car il est dit (Michée 5, 2) " C'est pourquoi il les abandonnera [à eux-mêmes] jusqu'au jour où enfantera celle qui doit enfanter [YWLDH/yôlêdâh, l’Assemblée d’Israël], et où le reste de ses frères viendra retrouver les enfants d’Israël. " ” »
Les neuf mois (thish‘âh (r)hâdâshim) symboliques sont bien entendu ceux de la durée de gestation de la fiancée, l’Assemblée, conduisant à la venue du Masshia(r)h, le mot mois HtDShYM ici présent contient même en toutes lettres le mot MShYHt.

Profondeur des quatre empires :
Ce que nous venons de dire introduit à l'actualisation des quatre empires de Daniel à l'époque de la rédaction de la Nouvelle Alliance de Jésus.
Chez Daniel, les quatre empires apparaissent successivement.
Vient tout d'abord l’Egypte (MSdRYM), puis ce sont les Mèdes et les Perses (MDY (W)PRS) formant une médiation redoublée, enfin il y a l’adversaire redoutable : les Grecs, Javan (YWN). Le fils de l’homme (voir la grande vision de sa parousie et du jugement final en Daniel 7-8 et 10 à 12, reprise en guise d'ouverture dense par l’Apocalypse de Jean) vient au terme des combats des empires qui se

succèdent pour la domination, une fois vaincus les princes qui sont ces quatre bêtes et leurs cornes. Alors le jugement a lieu par l'ouverture des livres (leur lecture) et l'instauration du royaume de dieu avec les justes et sa royauté sur les peuples, nations et langues (on retrouve le même thème invinciblement repris, développé et actualisé par l'Apocalypse de Jean).
Selon les midrashim considérés, l'actualisation nous donne deux variantes possibles, soit la gradation Mèdes (MDY), Perse (PRS), Grèce (YWN) et enfin Rome ('DWM) ; soit Babylone (BBL), la Médie, Yavan et à nouveau Edom (Rome).
Le *Midrash Rabbah sur Esther* (traduction M. Mergui) s'en fait l'écho :
« R. Houna et Hana au nom de R. Hanina dirent : “ " Tel l'homme qui fuit devant un lion " (Am 5,19) se réfère à Babylone qui est désignée en ces termes : " La première était comme un lion. " (Dn 7,4). " Et tombe sur un ours " (Am 5, 19) se réfère à la Médie (MDY), désignée par ces mots : " Voici : une deuxième bête, tout autre, semblable à un ours. " (Dn 7,5) ”. R Yohanan dit : “ Le mot le dob (ours) est écrit de manière défective (*i.e.* sans consonne vocalique) ”. Cela s'accorde avec l'opinion de R Yohanan qui dit : “ " Voilà pourquoi le lion de la forêt les attaque, le loup des steppes les dévaste, la panthère est aux aguets devant leurs villes, quiconque en sort est mis en pièces. C'est que leurs crimes sont nombreux, multiples leurs rébellions. " (Jr 5,6). Pourquoi est-il dit : " Le lion de la forêt les attaque " (Jr 5,6) ? Cela se réfère à Babylone (BBL/babal). " Le loup des steppes les dévaste " (Jr 5,6) se réfère à la Médie

(MDY/mâdaï). " La panthère est aux aguets " (Jr 5,6) se réfère à la Grèce (YWN/yavan). " Quiconque en sort est mis en pièces " (Jr 5,6) se réfère à Edom (’DWM). ’’ »

Actualisation dans l'Apocalypse :
Lisons d’abord la description de la première bête d'Apocalypse 13, nous creuserons ensuite l’« architexturalité » de sa symbolique :
« Et la bête que je vis était semblable à un léopard, et ses pieds comme ceux d'un ours, et sa bouche comme la bouche d'un lion ; et le dragon lui donna sa puissance et son trône, et un grand pouvoir. » (Apocalypse 13, 2)
Trois animaux à dents et à griffes servent ici à la description de cette première bête : la panthère, l’ours et enfin le lion, soit dans l’ordre inverse :
’RYH/’aryeh (lion) et **D**(W)B/dob (ours) et **N**MR/nâmer (panthère), trois animaux tenus ensemble par leur notarique initiale ’DN, évoquant immédiatement le Seigneur, Adonaï/« mon seigneur », ’DWNY, autrement dit le dieu du jugement eschatologique.
Dans leur ordre inverse, les trois animaux donnent également une notarique : panthère, ours, lion/NM**R** DW**B** ’RY**H** se laissent ainsi lire comme RBH/râbah, « grand, multiple » qui évoque trois titres essentiels, celui de Rav, de Raban et de Rabbi. Ces deux notions de domination et de multiplication (ou de grandeur) renvoient aux têtes et aux cornes de cette bête dont la férocité et la puissance de dévastation sont au comble (cf. le sens de sept, de dix, et des racines des mots

QRN, corne, et R'Sh, tête). Cette puissance de la Bête est le pouvoir (shilthoûn/ShLTWN) du Satan (ShTN), de l'Adversaire du Messie lequel rassemble en lui la totalité de la domination exercée sur Israël par les païens au fil de l'histoire. Le choix polémique de ces trois animaux n'est donc pas un hasard ; dans ce joyau parmi les textes de la Nouvelle Alliance, chaque lettre en situation, chaque mot vainqueur, abolissent le hasard. De cet exemple, nous tirons que nos trois animaux participant de la description de la première bête – désignation cryptée des sadducéens –, sont Babylone, la Médie, et enfin la Grèce/Yavan, ce lieu midrashique de l'Apocalypse de Jean, à commencer par la précieuse Patmos. La description de la bête peut dès lors être relue ainsi : « Et la bête que je vis était semblable à une panthère (la Grèce, l'Ionie) et ses pattes comme d'un ours (la Médie) et sa gueule comme d'une gueule de lion (Babylone).» Cette première bête est mise en balance avec le Messie par divers moyens en réponse à la question que pose le texte, demandant à être interprété : « Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle ? » (Apocalypse 13, 4). Rappelons déjà que BHMH/béhêmâh, la Bête et MShYHt/masshia(r)h, le Messie ont 52 pour gématrie commune, et encore que Qui/MY se compose des initiales du Messie Jésus. Ajoutons que le plérôme en yôd de BHMH, la Bête, est BYTh HY MM HY de gR et gC 90/522 qui sont les gématries de MLKWTh YHWH/le Royaume du dieu !

Preuves : BYTh HY MM HY a pour gR = 2+10+22+5+10+13+13+5+10 = 90 et gC = 2+10+400+5+10+40+40+5+10 = 522. La

somme est même de 612, gC de BRYTh/bérith, l'Alliance.

Ce qui s'interprète comme suit : la victoire sur la Bête, son anéantissement, son plérôme en négatif, est l'avènement du Royaume messianique. En effet !
La chute d'Edom qui se cache derrière la chute du clergé sadducéen (lequel est représenté par cette première bête), est l'élévation du Messie, de sa ville et de son Royaume !
De ces considérations sur les bêtes et l'épopée providentielle d'Israël nous pouvons déduire une correspondance entre l'universalité de cette aventure historico-midrashique d'Israël en tant que nation, et cette même aventure récapitulée dans l'intérieur de la singularité, de l'individu Jacob. La nation d'Israël traverse l'animalité pour la dompter en un sens spirituel (c'est une guerre), tout en traversant sa propre histoire jusqu'à la saisir et advenir ainsi à soi-même ; de même, l'individu Jacob (ou plutôt Jésus en bout de course de cette histoire) traverse en lui-même l'animalité (cf. la lutte de Jésus contre le bestiaire de l'Apocalypse symbolisant l'homme qui fait la bête) afin de se connaître lui-même en se métamorphosant en « ange », en digne envoyé du divin (cf. la fin de l'Apocalypse où l'Adam nouveau est enfin mesure d'ange, et ainsi la langue sainte rigoureusement accomplie, la langue angélique, est celle de cet Adam non plus immédiat, mais devenu).

Glosons. Cette lutte, tant universelle qu'individuelle, est d'ailleurs le sujet essentiel, récapitulé en elle, de l'Apocalypse de Jean. Le sens du fameux 666 permettrait de l'éclairer. En effet, il est l'axe de l'Apocalypse, avec une force

que la seule occurrence du nombre en lien à la Bête, occurrence qui a tant fasciné, est très loin de pouvoir permettre de deviner. Ce nombre de la bête n'est pas que cela, je le baptise quant à moi « nombre de la dialectique angélique », à travers laquelle l'homme, en se dépouillant du vieil Adam, devient celui qu'il est, à savoir le vainqueur. Voici comment je le justifie.
Ce nombre n'est pas présent qu'en Apocalypse 13, comme une lecture extérieure à l'hébreu sous-jacent se contente de le constater. On le retrouve aussi implicitement en Ap. 21,17, en lien à la mesure angélique de l'Adam renouvelé au cœur de la cité céleste, la bien nommée Jérusalem. Mais commençons par l'occurrence explicite et célèbre. Ap. 13,18 : « [version littérale] Ici la Sagesse est. L'ayant de l'intelligence qu'il calcule le nombre de la bête, un nombre en effet d'humain c'est, et le nombre d'elle six cent soixante-six [shesh meit ve-shishim va-shesh]. »
Brèves explications : 666, c'est la somme des 36 premiers nombres entiers. Or, 36 est la gR de 'MTh/'émeth, la vérité-fidélité. Donc, ce nombre de 666 peut déjà être interprété comme dévoilement ou plénitude de la vérité-fidélité. Cela a l'air incongru ? Ça ne l'est pas. Voyons le contexte : ce nombre de la bête (béhêmâh) est un nombre d'homme (mispar Adam/MSPR 'DM, lequel doit être aussi lu comme récit d'Adam, autrement dit en référence au récit initial, de l'élévation et de la chute d'Adam, ou plutôt, de sa chute et de son relèvement !). La rétroversion du verset du chapitre treize de l'Apocalypse, à en établir très tranquillement la gématrie par rangs, confirme notre intuition :
PH HtKMH MY ShLB LW SPR MSPR BHMH

KY MSPR ’DM WMSPRH ShSh M’MTh ShShYM WShShH
« = »
17+5+8+11+13+5+13+10+21+12+2+12+6+15+17+20+13+15+17+20+2+5
+13+5+11+10+13+15+17+20+1+4+13+6+13+15+17+20+5+21+21+13+1+13+22+21+21+10+13+6+21+21+5 = **666**, le fameux **666**, lequel figure effectivement en ce verset.
J'examine maintenant le sens exact du nombre de la bête dans son contexte, en me demandant tout simplement pourquoi il y faut de la Sagesse et pourquoi ce nombre est nombre d'homme (outre l'interprétation du récit de la bête en tant que récit de l'homme, et du récit initial d'Adam comme faisant la bête... Ce que confirme l'image de la bête/SdLM HBHMH (tselem habéhêmâh, de gR 73 comme HtKMH, la Sagesse, dont elle est une perversion ; de même que la prostituée/HZWNH/hazônah, quant à elle de gR et gC 37/73 !) présente dans le même passage d'Apocalypse 13, expression rassemblant le midrash inversif sur l'homme à l'image (SdLM/tselem) du dieu dans la Genèse).
La « sagesse »/HtKMH, vous l’avez deviné, est ici la clé, sa gR est de 37.
De même, Adam, l’homme ’DM a pour gR= 1+4+13 = 18.
C’est leur multiplication l’un par l’autre (la Sagesse étant celle de la kabbale) qui livre le 666 : 18×37 = 666. Ainsi retrouvons-nous à nouveau ce secret spéculatif : le 666 représente la Sagesse portant sur Adam, sa connaissance, celle du questionnement infini qui anime et traverse de part en part l’écriture des Hébreux.
J'en viens au renversement de l'homme « faisant la bête » en un homme nouveau, devenu à l’égal

de l’ange-envoyé du dieu vivant (ce qui rendra plus claire ma proposition précédente).
Ap. 21, 17 : « Et il mesura [WYMDD, racine mâdâd] le rempart d’elle [HtWMThH/(r)hoûmâthâh, celui de la Jérusalem nouvelle, éternelle et délivrée] cent quarante-quatre [M’H+’RB‘YM+’RB‘] coudées [’MWTh/’amôth], mesure d’homme [MDTh H’DM/midath ha’âdâm] quoi [MH/mah] (est) d’ange [ML’K/mal’ak]. »
Ici, les gématries pleuvent. Pour l’exemple, je dévoile que « mesure d’homme quoi d’ange » est MDTh H’DM MH ML’K, de gR et gC 117/6(0)3, soit le 27/63 de NBY’/nâvi’, le prophète, le penseur hébreu – dont l’anagramme exacte de mêmes gématries, lesquelles sont aussi celles de l’Eyn sôph, est B’YN/par le Néant, formule ramassée présente déjà chez Isaïe ou dans les Proverbes... Le réseau de calembours qui forge l’étoffe de ce « verset » est l’un des plus denses et signifiants qu’il m’ait été donné de rencontrer. S'y côtoient en effet : le verbe mesurer MDD/mâdad, la mesure MDH/midah, les coudées ’MWTh/’amôth (qui contient ’MTh la vérité-fidélité), le cent, M’H/mê’â, des cent quarante quatre coudées, le rempart d'elle, HtWMThH, le quoi du questionnement infini, MH, « l’ange »(!)/HML’K, et enfin ’DM Adam, « l’homme » !
’DM Adam, nous l’avons vu, a pour gR 18 (celle de MH le questionnement, de HtY, le ressuscité, le vivant, mais aussi de HtT’, le « péché », l’errance, ’P, la colère…). A son tour, mal’ak/ML’K, l’envoyé, a pour gR 37 = HtKMH, la Sagesse hébraïque. Or, le produit de 18 et de 37, de l’homme et de l’ange-envoyé (comme mesure l'un de l'autre) donne à nouveau

le fameux 666 comme renversement de l'exotérique nombre de la bête, ce qui justifie le nom que je lui donne comme « nombre de la dialectique angélique ».
Le 666 est bien d'autres choses (cf. Annexe 4), par exemple 3×6, soit le 18 des 18 bénédictions, ou encore 6×111, le six, nombre parfait des six jours de la Création, que multiplie le 111 de l'Aleph, de sa science (les multiples du 111 sont pleins de sens, cf. plus haut le 444, le 555, le 777, le 222 et le 888, sans oublier le 333 apparemment plus discret), etc. L'essentiel à retenir est que nous pouvons désormais le voir comme gond autour duquel tourne l'histoire midrashique d'Israël et autour duquel, de même, tourne l'Apocalypse de Jean ! Il incarne cette haute lutte par laquelle l'homme cesse d'être un monstre incompréhensible et parvient à comprendre qu'il est la sœur de l'ange ; lutte qui est la même sur le plan de l'histoire du peuple d'Israël que sa libération – via sa domination par les peuples étrangers comparés à des animaux – et sa constitution en tant que Royaume messianique avec les soixante-dix nations, leurs anges méditant et chantant autour du trône advenu, « au ciel comme sur la terre ». Cette métamorphose angélique, spirituelle, de l'homme vient de « la lutte de Jacob avec l'ange », laquelle mériterait d'être étudiée de près, comme y enjoint le nom du vainqueur inscrit sur sa cuisse dans l'Apocalypse. En effet, cette cuisse/yerek est celle que luxe l'ange dans sa lutte avec Jacob dans la Genèse... et en fait d'ange, il n'y en a pas, car celui avec qui Jacob/Y‘QB lutte au Jaboq/YBQ se présente d'abord comme un homme, ’YSh/'ish, puis au final comme le dieu/'LHYM, d'où le nom de

> Pêniel/PNY'L que Jacob donne à ce lieu alors même qu'il est renommé Israël par ce dieu. En effet, c'est bien dieu qu'il y voit face à face, ou plutôt déjà l'homme-dieu qu'il est d'ailleurs lui-même, puisqu'il est le premier « fils de dieu », « mon fils premier-né, Israël » comme le nomme celui-ci en Exode 4, 22.

Après ces quelques développements rapides, il est temps de revenir aux considérations spéculatives concernant les langues.

Les quatre langues élues du Nouveau Testament (le PaRDèS évangélique des langues) *:*
Le PaRDèS évangélique des langues, ainsi que je le nomme, rassemble les quatre langues de la Nouvelle Alliance de Jésus Iéshoû'a : l'araméen, le grec, le latin et l'hébreu. Il couronne la dialectique intra-midrashique entre Israël et les nations, déjà affirmée une première fois de façon victorieuse avec « le coup des Septante ». Si celui-ci accomplissait le don de la Thora en grec, le PaRDèS évangélique des langues est la réflexion, dans l'essence même du langage, de la Pentecôte comme conclusion – dans l'hébreu – de « la dialectique d'Israël et des nations » (pour nous).
Expliquons-nous : si la langue du Nouveau Testament est bien l'hébreu – son diamant de feu, sa pierre philosophale –, il élit à son tour trois autres langues dans le paradis textuel de son déploiement : le latin, le grec et l'araméen. Les langues du Nouveau Testament sont ainsi au nombre de quatre : l'hébreu pour l'écriture du texte, le grec et le latin comme langues des termes d'emprunt, et enfin l'araméen dont quelques expressions sont sporadiquement semées de-ci de-là,

langue mêlée à l'hébreu comme sa face exotérique, la partie émergente de l'iceberg, ou plutôt du continent souterrain qu'est l'hébreu midrashique.

> On trouve aussi, mais il est vrai que l'on s'aveugle opiniâtrement pour ne pas les voir, un certain nombre de mots d'hébreu qui brillent de leur feu discret à même le texte traduit du grec dans notre indo-européen familier : ainsi de Amen, Alléluia, mais aussi Emmanuel, Capharnaüm (KPR-NHtWM), Hosanna (HWShY‘H N'), etc. Soit ils proviennent du TaNaK, soit on les retrouve dans la littérature midrashico-talmudique (cas de Capharnaüm).

Rappelons à propos que les trois langues, grec, latin et hébreu sont les langues de gématrie (emprunt au grec), de notarique (emprunt au latin, bien que venant du grec), et de thémoûrâh (mot hébreu présent dans la Thora, et qui est même le titre de l'un des Traités du Talmud, de l'ordre Qidoushim/Saintetés). A ces trois termes correspondant au guinath s'ajoute un quatrième. C'est le tséroûph, en hébreu original alliage ou orfèvrerie. Ce n’est pas sans raison qu’Aboulafia, dans *L’Epître des sept voies*, nomme ce quatrième terme « le secret des soixante-dix langues ». Ici, le secret le plus secret correspond à l’hébreu (dans thémoûrâh et tséroûph), tandis que le grec et le latin, comme emprunts, disent une part plus exotérique de ce secret. A cette mention des trois langues du guinath, le grec, l’hébreu, et le latin, s’ajoute le fait que certains passages de l’Evangile, il est vrai fulgurants, sont en araméen. En voici quelques exemples, rapidement, mais il faudrait réfléchir avec méthode au choix stratégique de leur emplacement, comme il faudrait le

faire pour les emprunts au grec et au latin effectivement présents dans le texte hébreu original (pas seulement comme termes choisis à la traduction, mais bien dans le texte hébreu lui-même).
Ainsi, Marc 5,41 me livre l'expression talitha qoumi qui signifie « jeune fille lève-toi », ou encore Marc 7,34 porte le mot effata, qui signifie « ouvre-toi ! », sans oublier le célèbre et central « Eli, Eli, lama sabachtani »/« mon dieu, mon dieu, pourquoi m'as tu abandonné ? » issu en droite ligne midrashique de Psaumes 22,1 – de ce psaume messianique par excellence ! –, ou encore les non moins célèbres Haqueldama (le champ du sang), Golgotha ou Gabbatha.

> Le recensement systématique des termes araméens dans le Nouveau Testament a été constitué. On consultera avec intérêt à ce sujet *La Langue de Jésus : L'Araméen dans le Nouveau Testament* du frère Bernard-Marie.

Avant d'en venir au sens de la présence de ces quatre langues dans la Nouvelle Alliance de Iéshoû'a de manière plus déterminée, commençons par saisir la présence du grec et de l'hébreu selon leur proximité.
Pour saisir un tel rapprochement de façon à la fois brève et vigoureuse, j'ouvre le traité Taanith du Talmud : « Partout où Israël a été en exil la providence l'a accompagné, en Grèce, comme il est dit (Zacharie IX, 13) : Et je soulèverai tes enfants, ô Sion, contre tes enfants, ô Yavan… l'Eternel au-dessus d'eux apparaîtra. »
L'on appréciera ici le fait somptueux que SdYWN/Sion fasse calembour avec YWN/Javan, et même contienne ce dernier !

Mais le rapprochement fécond, pour nous, est celui qui concerne nos quatre langues au complet. Le midrash élit quatre langues élyséennes, trois parmi les soixante-dix (le sod) langues des goyim, trois en plus de la langue sainte évidemment, ce qui nous donne dans l'ordre : le grec (pour la poésie), le latin (pour la guerre), l'araméen (pour les relations commerciales) et enfin la langue sainte, l'hébreu (pour la vigueur-force, KHt/kô(r)ha, celle du langage questionnant de la Sagesse, HtKMH/(r)hôchmâh).
C'est ainsi que nous retrouvons l'élection paradisiaque qu'opèrent aussi les Talmuds (en écho, déjà, aux quatre degrés du PaRDèS, alias jardin-paradis ?) : araméen, grec, latin et enfin hébreu.

> Je signale ici une variante, il est vrai plus tardive que l'époque de l'Evangile. Celle-ci privilégie le perse sur l'araméen, mais n'en mentionne pas moins l'araméen ensuite, c'est Esther Rabbah 4,12 : « R.Nathan de bet Gubrin dit : Il y a quatre langues ('arba' lashônôth) qui jouissent d'une valeur spéciale dans la communauté humaine : le grec pour le chant, le perse pour l'élégie, l'hébreu pour la conversion [entendez : pour le midrash, puisque ce dernier lui est nécessaire], le latin pour l'art militaire. Quelques-uns ajoutent, l'assyrien pour l'écriture. » Cette question des quatre langues comme des quatre empires a été en débat dans le judaïsme ; et ce, à partir de Daniel. Ces langues et ces empires sont quatre en lien au nombre de lettres du saint nom de YHWH, d'où le fait que ce soit le nombre de la « conversion » (!) midrashique des païens sous les ailes de la religion juive.

Il faudrait déployer ici la question de savoir si les termes d'emprunt au grec et au latin sont présents dans

le texte hébreu, davantage en certains endroits qu'en d'autres, volontairement ou non, en lien aux sens des passages considérés. Posons d'abord une différence cruciale entre les termes d'emprunt présents par choix dans la langue de traduction du texte (le grec), et ceux effectivement présents, translittérés, dans le corps même du texte hébreu. Pour les premiers, la proportion est importante (entre un tiers et la moitié du lexique se retrouve ainsi en emprunts) ; tandis que pour les seconds, les choses sont d'un tout autre ordre, les termes d'emprunt effectivement présents dans l'hébreu étant relativement rares et comme concentrés autour de certains épisodes clés en lien à leur sens le plus intime, en tout cas d’après notre hypothèse.

Ainsi, les récits de l'arrestation de Jésus dans un jardin, de la mort du Baptiste ou de la Passion (surtout la mise en scène si théâtrale de la dérision), fourmilleraient de termes d'emprunt au grec et au latin puisés dans des registres déterminés correspondant au sens du texte : la théâtralité (théâtre, danse, le roseau... registres de l'art et de la poésie pour lesquels le grec est élu selon le midrash), l'élément militaire ou administratif, etc.

On trouve ici par exemple les termes de légion/LGYWN, bourreau, armée, soldat, prétoire, collecteur d'impôts, ou encore la lance perçant le flanc de Jésus, lance/LWNKY/λογχη, calembour de celui qui la tient selon l'Evangile de Nicodème, Longuin/LWNGYN (?)... Là aussi cela correspond *grosso modo* à ce pourquoi le latin (ou le grec) est élu selon le midrash, à savoir l'art militaire et l'administration ; ou encore pour désigner l'argent en usage, les *denarion*...

Ainsi, le grec et le latin seraient associés, dans la langue même du Nouveau Testament, au pouvoir de domination sur Israël, pouvoir dont il s'agit de penser le renversement dans l'avènement du Royaume messianique ; non sans qu'un certain comble ait été atteint tout d'abord, que ces passages où les emprunts affluent sont justement chargés de représenter dans la trame du récit, et qui est d'autant plus un comble que l'Adversaire prend les couleurs de la domination (gréco-)romaine sur Israël (en plus d’avoir celles de l’opposition rabbinique intra-hébraïque). De même, dans les Epîtres ou l'Apocalypse (Patmos et les sept églises d'Asie), les termes d'emprunt seront privilégiés lorsqu'il s'agira de dire la conversion midrashique des païens. D'où encore les listes de noms grecs et latins des convertis affluant autour de Paul comme Thècle, Sylvain, Timothée, Eubule, Pudens, Lin, Claudia, etc., et jusqu'à Titus et Vespasien, voire même Néron dans les *Actes de Paul*.
Ainsi, les quatre langues du PaRDèS de l’écriture évangélique répondent rigoureusement aux quatre empires ayant dominé Israël au long de son histoire épique telle que saisie par le midrash : le grec et le latin correspondent à Javan et Edom ; tandis qu’en amont, Babylone et la Médie sont directement liés à l’assyrien, c’est-à-dire aux langues aramaïques dont le syriaque, l’araméen et l’hébreu font partie, ce dernier tenant d’ailleurs ses caractères carrés de l’Assyrie (Aram est la Syrie en hébreu).
Le PaRDèS évangélique des langues conclut ainsi, en parfaite logique, la récapitulation de l’épopée midrashique d’Israël, *i.e*. comment l’hébreu se forme

et s’affermit à travers les dominations successives sur Israël, du monde oriental (Perse, etc.), du monde grec et du monde romain, et comment il renverse cette domination à même l’infinité du langage en une affirmation paradisiaque du don de la Thora renouvelée, messianique ; celle-ci se déploie de deux manières dialectiquement reliées, d’une part en direction d’Israël et des nations en général, et d’autre part, vers l’ensemble de la diaspora méditerranéenne, ce qui donne leur sens unitaire aux Epîtres néotestamentaires comme midrash généralisé sur la fin de la galoûth (l’Exil), celle-ci trouvant alors à s’annuler dans le rassemblement spirituel qu’est la Jérusalem céleste. Ces deux significations du déploiement de cette affirmation du don de la Thora prennent racine dans la double entente du mot goyim, à la fois les nations en général (Israël compris ou non), et les juifs-hébreux en exil parmi les nations.

L'écriteau évangélique et les tables de la loi nouvelle : Le passage de l’Evangile où figurent les trois langues, à savoir grec, latin et hébreu, apparaît dans l’Evangile le plus fouillé des quatre, celui de Jean :
« Jésus, portant sa croix, arriva au lieu du crâne, qui se nomme en hébreu Golgotha.

Probablement GWLG(W)LTh('), la tête, le crâne, et l'impôt par capitation, mot issu de HGLGLTh/hagoulgleth, « le crâne ». Ce terme évoque le crâne de Jézabel associé à ses paumes et à ses pieds au moment de sa mort, ce crâne, ces paumes et ces pieds étant tout ce qui resta de son cadavre une fois celui-ci dévoré par les chiens – cf. II Rois 9,35. Ils deviendront les

stigmates du Christ par un renversement midrashique bienvenu.

C’est là qu’il fut crucifié [racine ThLH/thâlah], et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu [bethôk, comme au milieu du jardin/bethôk (ha)gan se tient l'arbre de la science et de la vie]. Pilate [P(Y)LTWS où se trouve la racine PLT/pâlat, relâcher, sauver] écrivit sur un écriteau [grec τιτλον, *hapax legomenon* ne se retrouvant ni dans le lexique des Septante ni dans les termes d'emprunt de la littérature rabbinique et midrashique, on peut donc faire l'hypothèse du biblique LWHt/lô(r)ha, table, terme pour les tables de la Loi], qu’il plaça [racine ShYM] sur la croix [‘L- H‘Sd/‘al-ha‘êts], et où il était inscrit [verbe KThB, racine des Ecrits] : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Beaucoup de Juifs [des yehoûdim/YHWDYM] lurent cet écriteau [cette nouvelle table... double entente en pleine abondance], parce que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville [‘ir, de Jérusalem, centre de la Judée] : *elle était en hébreu, en grec et en latin*. Les principaux sacrificateurs des Juifs dirent à Pilate : N’écris pas Roi des Juifs. Mais écris qu’il a dit : Je suis roi des Juifs. Pilate répondit : Ce que j’ai écrit, je l’ai écrit [insistance par deux fois, comme dans « Amen, Amen » ou « oui, oui », sur le verbe KThB/kâthav, racine par excellence de l'inscription du sacré]. » (19, 20 et autour ; je souligne.)

Si je la rétrovertis, l’inscription dit ceci : **Y**ShW‘ **H**NWSdRY (**W**)MLK (**H**)YHWDYM/Iéshoû‘a hanôtsri (voû)melek hayehoûdim/ « Jésus le Nazôréen (et) roi des Juifs (où on lit au passage – par notarique –

qu'il est YHWH, le Tétragramme, crucifié et relevé dans l'Evangile, recréateur dans l'Apocalypse) », autrement dit des judéens-hébreux, ceux de Juda, différenciés de ceux de Samarie ou de Galilée (ce troisième terme de réconciliation selon la Sagesse). La formule « Jésus le Nazôréen » se retrouve dans le Talmud (cf. Sanhédrin 43a ou 103a) où comme à l'accoutumée notre Rabbi, parce que qualifié d'Helléniste, se voit amputé de la dernière lettre de son Nom-Tétragramme en devenant un YShW/yeshoû, son nom banalement retranslittéré à partir du grec Ιησους. Ne lisant ce passage qu'à la lettre, nous resterions très loin de pouvoir en déceler toute la vivacité polémique, toute l'électricité. En le lisant en hébreu, muni du code adéquat, l'on s'aperçoit (ce que confirme le cycle de Pilate, où ce dernier est un véritable saint) que Pilate sauve Jésus par cette inscription, au sens où il inscrit que Jésus est le Roi (le titre messianique par excellence, laissant présager le second avènement glorieux du dieu vivant sur son trône) des yéhoûdim (donc roi à Jérusalem, comme le Messie fils de David, comme l'exemplaire Qohéleth), qu'il est *le* Nazôréen (celui par l'invention de qui la Thora est absolument conservée), et même par notarique qu'il est YHWH, le Tétragramme sacré, le tout inscrit sur une table qui n'est pas sans évoquer de nouvelles tables de la Loi comparables à celles de Moïse au Sinaï, ou encore à celles dont parle Paul, celles du cœur (= la Thora).

On trouve une variante de cette inscription par Pilate dans *L'Evangile de Nicodème* où elle est d'ailleurs inscrite – dans les trois mêmes langues – directement *sur la croix*, autrement dit sur le bois qui est l'arbre/êts du jardin d'Eden. La

parole inscrite est un peu plus ramassée que chez Jean : « voici le roi des Juifs ! », soit HN MLK HYHWDYM/hên melek hayehoûdim dont je vous laisse découvrir les gématries. Si, chez Jean, Jésus le Nazoréen est dit Roi, cela repose aussi sur le riche terreau de la kabbale. En effet, YShW‘ HNWSdRY a pour gR 126, tandis que MLK/le roi a pour gR + gC = 36+90=126, *idem* ! Ou bien, ici HN MLK HYHWDYM a pour gR + gC = 108+225=333, nombre à la symbolique explosive précédemment décrite, etc.

Ce que dit cette inscription n’est rien d’autre que le pourquoi de *la royauté absolue et sans concession* du midrash chrétien. Pilate reconnaît ainsi, en témoin fidèle de la Révélation, que celui qui fut mis à mort par les Judéens était leur roi véritable. Dès lors, comme le crime doit être refoulé, l’ignorance volontaire est mise en scène, elle se mobilise pour que Pilate efface cette inscription puisqu’elle est trop vraie, mais ainsi porte la parole qui ne passe pas : ce qui est écrit est écrit !

Je reviens maintenant à la seconde expression que j'ai soulignée : « en hébreu et en grec et en latin (romain en fait) ».

Rétroversion obvie : **‘**BRY + **Y**WNY + **R**WMY (‘ivri, yevani, rômi, ce sont ici les mêmes expressions que dans le Talmud ou le Midrash Rabbah).

Cet « hébreu (et) grec (et) romain » a pour notarique initiale **‘YR/‘ir, la ville**, terme qui désigne l’Assemblée, la Jérusalem terrestre, voire la Jérusalem nouvelle (cf. l'Apocalypse de Jean), mot qui scintille à quelques lettres de là pour désigner la ville (‘ir) où ce fils incomparable a été crucifié. Ce terme très fort prouve que le midrash nazoréen pense, selon son

esprit, *l'unité* même de ces trois langues comme ce qui fonde la ville (Jérusalem), la nouvelle, ouverte aux nations, une fois celles-ci guéries. C'est une confirmation de plus par rapport à leur présence déjà signalée dans la tripartition servant de socle au verger des procédés, le guinath.

> La ville, c'est avant tout sa ville, soit « Ma ville (du dieu) »/'YRY qui, comme le signale S. Le Maguer dans *Portrait d'Israël en jeune fille*, est un équivalent strict de Myriam-Marie, MRYM (ces deux mots ayant en effet les mêmes gR et gC), autrement dit de l'Assemblée d'Israël en chair et en mots.

Au fond, l'écriteau évangélique où Pilate, double du Sauveur, inscrit le titre qui condense le mieux la vérité de la Révélation en trois langues, ne dirait rien d'autre que ceci : la ville nouvelle, l'Assemblée nazoréenne, la Jérusalem céleste est l'ouverture même de l'évangélique en langues, son émanation florale de soie et de feu en tant que parler en langues, les langues privilégiées et paradisiaques de cette Bonne Nouvelle n'étant autres que l'hébreu, le grec, le latin, l'araméen se voyant inclus dans l'hébreu entendu au sens large, selon ses deux faces, la triviale et l'angélique.

La guérison définitive :

Comme l'énonce un midrash : « Les soixante-dix nations sont les branches d'un arbre dont le tronc est Israël. » La ville, la Jérusalem nouvelle, selon la vision inspirée du divin Jean, est le lieu même de la guérison définitive, pour Israël, pour les nations. Le dernier chapitre du texte de l'Apocalypse johannique ne traite que de ce sujet. Il présente le nouveau jardin d'Eden

dont nous avons vu la justesse de l'inscription en caractères hébreux qui en scelle l'accès, laquelle condense l'observance nazoréenne de la Thora (au sens large) en une formule particulièrement laconique, et dont l'enjeu est bien la part ((r)halaq) à l'arbre de vie (de la guérison définitive) et à la ville la sainte où nos trois (ou quatre) langues du don de la Thora ne cessent de s'accorder dans la perfection harmonique de la pensée brûlante qui les concilie. Apocalypse 22 s'ouvre donc sur la vision d'un fleuve (NHR/nahar) d'eau de vie (MYM HtYYM/mayim (r)hayim) évoquant NHtM/nâ(r)ham par notarique initiale, autrement dit la racine du Meha(r)hem/Paraclet. Ce fleuve, qui – tout comme celui de la Science – est clair comme du cristal (haqara(r)h), sort du trône du dieu et de l'Agneau (kissê' ha'élohim + sséh). Ce cristal est celui du parvis du septième palais, du firmament à la beauté de saphir, d'émeraude, de rubis, etc., bref, constellée de tout l'éventail chromatique des pierreries les plus précieuses. Seuls ceux qui ont su descendre dans la Merkavah dont Jésus Messie est le relèvement

HMRKBH a pour élévation mathématique : 5×5+13×13+20×20+11×11+2×2+5×5 = 744 = YShW‘ MShYHt/Jésus Iéshoû‘a Masshia(r)h. De plus, HMRKBH a pour gR et gC le duetto 56/272, soit 29/56, les gR et gC de YWM/yôm, le jour de gloire ! La Révélation, en Son Jour, accomplit la vision de la Merkavah.

peuvent s'abreuver à cette source et goûter à loisir ce feu clair de la pensée sans se consumer. Au milieu de la place de la ville (toujours ‘YR/‘ir), la Jérusalem nouvelle (YRWShLYM HtDShH/yeroûshalaïm (r)hâdâshâh), il y a l'arbre de vie, celui de la Genèse,

dont le retour est enfin pleinement conçu ici, et ici seulement.

Or, que nous dit le texte à cet endroit (nous sommes au cœur de la ville telle que je l'ai interprétée juste avant) : “*et le feuillage de l'arbre* [l'arbre de vie, Israël !] (est) *pour la guérison des nations.*”

Voyons donc de quoi il en retourne pour celui qui se hisse à cette suprême pensée du retour, en commençant par la rétroversion de l'expression soulignée :

W‘LH H‘Sd LThRWPTh HGWYM/v‘elâh ha‘êts litheroûphath hagoyim/« et le feuillage de l'arbre pour la guérison des nations ». On peut ici remarquer bien des jeux concourant à structurer et enrichir le sens de cette proposition conclusive. Par exemple, que la guérison, theroûphah/ThRWPH, est proche de thiphe’arah/ThP'RH, alias thiphéreth/ThP'RTh, de la racine YPH/yaphâh, celle de Japhet, des japhétiques, des Grecs, et qu'ainsi ceux qui seraient en premier lieu visés par cette guérison seraient les Grecs ! (et en tout cas les nations japhétiques, les nations *eschatologiques*, cf. Annexe suivante).

On peut encore remarquer que « guérison de »/ThRWPTh a pour gC 1(0)86, le 186 de l'unité vivante de l'homme et du dieu, de YHWH élevé et de 'DM/l'homme également élevé, le cœur pulsatile du midrash chrétien.

A quelques versets de là, se trouve une autre fois ce 1(0)86 éclairant. En effet : « Et j'ouïs une grande voix venant du ciel, disant : Voici, *l'habitation de Dieu* est avec les hommes, et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. »

(Apocalypse 21, 3). Or, ici « l'habitation de Dieu » soulignée par moi est MShKN YHWH/mishkan IéHoûWâH de gC 1(0)86, en considérant la valeur finale du noûn (=700). L'habitation du dieu pour la fin est aussi la guérison pour les nations, et c'est la conséquence logique de l'advenue de l'unité vivante de 'DM/« l'homme » et du dieu/YHWH dont le 186 est le secret.

Ces indications suffiront à faire entendre la guérison définitive (la sortie d'Egypte, enfin !) que met en avant l'Apocalypse de Jean, couronnant ainsi les élaborations sublimes du midrash chrétien. Ainsi se mêlent, dans la rubification du sens, les conclusions de la deuxième étude et de la quatrième, la pensée du don de la Thora en d'autres langues initiée dans son déploiement effectif par le coup des Septante, et l'accomplissement nazoréen de la Thora (au sens large du TaNaK) transplantée sur la terre pour former le somptueux jardin que nous connaissons, et dont l'arbre fortifiant et central – à savoir Israël – est pour la guérison des nations. La pensée de l'ouverture maximale du don de la Thora aux goyim et l'ouverture maximale de la pensée de la continuation de la Thora à l'intérieur de l'hébreu *coïncident en un même jardin*, un même paradis manifeste de l'herméneutique hébraïque. C'est sur ce jardin qu'*ouvre* la Nouvelle Alliance de Jésus. Le Rabbi ne dit pas pour rien : “ ’Amen à toi je le dis, aujourd'hui [HYWM ou YWM, le Jour eschatologique de la venue du ‘ôlam haba’] tu seras [notez cet inaccompli alors que nous sommes déjà dans le Jour accompli] avec moi dans le Paradis [le gan Eden]. ” (Luc 23,43).

Désormais, nous savons de quel paradis (gan ou guinath) il s'agit, bien plus proche en son essence du jardin labyrinthique qu'est le Talmud que du pardès iranien, du nirvana ou du *paradiso* catholique au sens de Dante, bien qu'il préfigure ce dernier par bien des aspects, ne serait-ce que par ceci : dans les deux cas, il s'agit d'un paradis de la pensée du Livre, de son interprétation tourbillonnaire, voluptueuse et opéradique. Rappelons enfin que le pardès évangélique des langues conclut l'épopée midrashique d'Israël, ce pourquoi la totalité de l'histoire de la domination païenne sur Israël et du renversement de celle-ci par emprunts successifs contribuant à forger la langue sainte (emprunts que la langue sainte, à son tour, « marque de son empreinte » comme le dit David Banon) est récapitulée dans cet hébreu du Nouveau Testament, qui n'est pas l'hébreu seul, mais comme le dit saint Paul de manière secrète et sous-entendue en I Corinthiens 1, versets 17 et 18 : « la langue de la croix du Messie » (lashôn ‘êts hamasshia(r)h, avec notarique finale NSdHt/netsa(r)h, victoire, éternité). Ainsi, la langue des Egyptiens est-elle conservée dans l'hébreu, le sens de ses hiéroglyphes fondant celui des lettres hébraïques ; celle des Araméens pour les caractères droits ; celle des Babyloniens pour les procédés kabbalistiques, via leurs connaissances arithmétiques ; celle des Grecs et des Romains pour les termes d'emprunt qui nourrissent parfois la langue de sainteté d'une manière surprenante (cf. leurs situations stratégiques dans l'Evangile mais déjà dans le TaNaK, ou encore un mot apparemment banal, comme « androgyne », détourné du fond platonicien pour

acquérir en hébreu un sens autrement plus profond et différencié, voyez *Le sexe des âmes* de C. Mopsik) ; sans parler, évidemment, des diverses strates mythiques qui viennent alimenter le récit midrashique. Cette récapitulation suit bien le fil de l'histoire midrashique d'Israël, de l'Egypte aux guerres contre Edom (Rome), la langue de la croix du Messie s'en trouvant advenue !

ANNEXE 3 :
Les Soixante-dix de Genèse 10

Il m'a semblé nécessaire d'inclure ces quelques remarques à la suite de l'annexe précédente, et toujours pour éclairer la provenance et le devenir du don de la Thora en langues, tant par le coup des Septante que lors de la Pentecôte des Actes des apôtres. Ces notes seront brèves et porteront essentiellement sur la liste des soixante-dix nations dans le chapitre dix de la Genèse, de façon à mettre en relief les structures midrashiques du texte, ainsi que l'antiquité de la possibilité même du don de la Thora à Israël et aux nations rassemblées dans une même unité concrète, c'est-à-dire se différenciant dans soi-même.

> Je parle ici d'identité concrète telle que le passage en revue de la structure en mouvement de l'épître de Paul aux Romains permet de le montrer. En effet, la démonstration de Paul part de l'égalité des Grecs et des Hébreux « dans » la mort, dans l'abstraction et l'idolâtrie. Il part de l'égalité abstraite pour, renversant celle-ci à mesure que s'élabore son discours, amener au jour l'identité concrète, laquelle est la véritable

bonne nouvelle, à proprement parler révolutionnaire, pour nous. Le mouvement va ainsi de Romains 2, 9 jusqu'à la venue de la conclusion : « l'amour est le plérôme de la loi » (13, 10), soit **'**HBH **M**LY'Th **Th**WRH, d'où sourd la notarique initiale 'MTh/'émeth : la vérité-fidélité (cf. étude IV, sur le 1229). Conséquence : la Loi renouvelée est donnée à tous ceux qui accèdent à l'amour, c'est-à-dire qui ont étudié et étudient la Loi jusqu'à la rendre pleine. Qu'ils soient Grecs ou Juifs ou barbares (où s'entend le fils BR – araméen – par deux fois !) n'importe plus, mais seulement qu'ils connaissent l'hébreu pour pouvoir « entendre » (Paul s'adresse aux Hébreux de la diaspora, en Exil parmi les nations...). Le point d'orgue de la féerie tourbillonnante du *Cantique* se retrouve ici en sous-main : l'amour est plus fort que la mort, la mort est l'égalité abstraite (le « tous égaux dans la mort ») alors que l'amour est *l'identité concrète*. En effet, celle-ci est un « chacun à égalité avec son prochain dans la vie nouvelle », dans la mesure où il l'aime comme il s'aime lui-même, ou plutôt, aimant dieu en lui-même comme il l'aime en son prochain, il aime ce dernier comme il s'aime lui-même. Cette identité concrète est le lieu de la Nouvelle Alliance d'Israël et des nations. Paul, en tant qu'il est le Shéol *renversé* (l'associé de la mort, cf. le duo mort et Shéol tant dans le Cantique que dans l'Apocalypse de Jean où il est enfin envoyé au gouffre, comme représentant de la première mort devenue obsolète), en est le chantre par excellence. D'où l'aspect vertigineux de cette parole mise dans sa bouche : « Mort, où est ta victoire [nits(r)hakâ, commentaire d'Isaïe 25, 8 où il est question de « la mort avalée/engloutie

pour toujours », parole forte qui annonce déjà un renversement eschatologique – celui qui trame Paul – dans la mesure où « normalement », c'est la mort qui engloutit en tant qu'elle est le Shéol, non le contraire] ? ».

Voici d'abord une traduction du texte intégral des 32 (22+10) versets du chapitre 10 (renouvelant les 10 « générations » allant de la Création d'Adam à Noé, dix lui-même écho des 10 occurrences de « et Elohim dit » dans la Création des six jours, etc.) :

« Et ce sont ici les générations des fils de Noé : Shem, Cham, et Japheth ; il leur naquit des fils après le déluge.

Les fils de Japheth : Gomer, et Magog, et Madaï, et Javan, et Tubal, et Méshec, et Tiras.

— Et les fils de Gomer : Ashkenaz, et Riphath, et Togarma.

— Et les fils de Javan : Élisha, et Tarsis, Kittim, et Dodanim.

— De ceux-là est venue la répartition des îles des nations selon leurs pays, chacune selon sa langue, selon leurs familles, dans leurs nations.

Et **les fils de Cham** : Cush, et Mitsraïm, et Puth, et Canaan.

— Et les fils de Cush : Seba, et Havila, et Sabta, et Rahma, et Sabteca. Et les fils de Rahma : Sheba et Dedan.

Et Cush engendra **Nimrod** : lui, commença à être puissant sur la terre ;

il fut un puissant chasseur devant l'Éternel ; c'est pourquoi on dit : Comme Nimrod, puissant chasseur devant l'Éternel. Et le commencement de son royaume fut Babel, et Érec, et Accad, et Calné, au pays de

Shinhar. De ce pays-là sortit Assur, et il bâtit Ninive, et Rehoboth-Ir, et Calakh, et Résen entre Ninive et Calakh : c'est la grande ville.
— Et Mitsraïm engendra les Ludim, et les Anamim, et les Lehabim, et les Naphtukhim, et les Pathrusim, et les Caslukhim [d'où sortirent les Philistins], et les Caphtorim.
— Et Canaan engendra Sidon, son premier-né, et Heth, et le Jébusien, et l'Amoréen, et le Guirgasien, et le Hévien, et l'Arkien, et le Sinien, et l'Arvadien, et le Tsemarien, et le Hamathien. Et ensuite les familles des Cananéens se dispersèrent.
Et les limites des Cananéens furent depuis Sidon, quand tu viens vers Guérar, jusqu'à Gaza ; quand tu viens vers Sodome et Gomorrhe et Adma et Tseboïm, jusqu'à Lésha.
— Ce sont là les fils de Cham, selon leurs familles, selon leurs langues, dans leurs pays, dans leurs nations. Et à Shem, père de tous les fils d'Héber, [et] frère de Japheth, l'aîné, à lui aussi il naquit [des fils].
Les **fils de Shem** : Élam, et Assur, et Arpacshad, et Lud, et Aram.
— Et les fils d'Aram : Uts, et Hul, et Guéther, et Mash.
— Et Arpacshad engendra Shélakh, et Shélakh engendra Héber.
Et il naquit à Héber deux fils : le nom de l'un fut Péleg, car en ses jours la terre fut partagée ; et le nom de son frère fut Joktan.
Et Joktan engendra Almodad, et Shéleph, et Hatsarmaveth, et Jérakh, et Hadoram, et Uzal, et Dikla, et Obal, et Abimaël, et Sheba, et Ophir, et

Havila, et Jobab. Tous ceux-là étaient fils de Joktan. Et leur demeure était depuis Mésha, quand tu viens vers Sephar, montagne de l'Orient.
— Ce sont là les fils de Shem selon leurs **familles**, selon leurs **langues**, dans leurs **pays**, selon leurs **nations** (למשפחתם ללשנתם בארצתם לגויהם). Ce sont là les familles des fils de Noé, selon leurs générations, dans leurs nations ; et c'est d'eux qu'est venue la répartition des **nations** sur la terre après le déluge (voûmê’êleh nipheredoû **hagôyim** bâ’ârets ’âhâr hamaboûl). » (Genèse 10, 1 à 32).
Lisant les 32 versets de Genèse 10, c’est sans peine que s’effectue le relevé des soixante-dix noms des soixante-dix nations. Il y a 14 (gématrie de yâd/YD, la main, la puissance) fils de Japheth, 30 (gématrie de ’LP, enseigner) pour Sham et enfin 26 comme YHWH pour les Sémites, les fils de Shem (de hashem pour certains), dont bien entendu les Hébreux et les Araméens. La ruse consiste à ne pas omettre Nemrod dans le décompte bien qu’il semble se distinguer des autres par le récit assez fourni de son existence, il faut compter méthodiquement tous les engendrés (racine YLD/yâlad, celle des thôldôth ou généalogies).
D'ailleurs, le premier chapitre des Chroniques, qui reprend lui aussi ces généalogies des fils de Noé, ne comporte pas tout le développement narratif des cinq versets sur Nemrod, il se contente d'une indication elliptique. On en trouve bien alors 70 (=le sod) comme souligné dans le texte ci-dessus. Si l'on ajoute les trois fils de Noé on obtient le 73 de la Sagesse, et si on y adjoint encore Noé lui-même, on obtient le 74 du rêshith, l'en-tête, le commencement d'où procède la

répartition des nations dans lesquelles, comme Heber en témoigne, les Hébreux *se comprennent*.

Préliminaire :
Les trois fils, desquels proviennent les 70 nations (70 qui est aussi 7, ce qui fait que cet engendrement de 70 via 3 est aussi lisible comme une référence en filigrane aux 3 et 7 constitutifs des gR et gC de HtKMH/la Sagesse!) sont שם חם ויפת / Shem, Cham, Japheth (gR et gC de 104/878 dont la différence est de 774 comme la gC de ‘DN, l'Eden).
Les trois noms ont un total de sept lettres, encore une fois surgit l'union sapientielle du trois et du sept (l’une des lois kabbalistiques de l'écriture de la Thora nommée aussi « loi du trois et du sept »).
Les trois noms engendrant les soixante-dix ont pour plérôme immédiat :
ShYN MM HtYTh MM YWD PH ThW, de gR et gC :
gR=
21+10+14+13+13+8+10+22+13+13+10+6+4+17+5+22+6 = 2(0)7
gC=
300+10+50+40+40+8+10+400+40+40+10+6+4+80+5+400+6 = 144(9) (j'ai suffisamment insisté sur la kabbale de ce 27 et de ce 144 pour ne pas y revenir... si ce n’est peut-être pour y ajouter quelque soupçon de (r)hidoûsh : le plan divin, le conseil est ‘SdH/‘êtsâh, dont la gématrie multiplicative est 16×18×5=144(0), ceci dit en rappelant que le 144 est le secret du rite de la sortie d’Egypte...).
Le total des deux est 207+1449 = **1656, la durée du ‘ôlam** (monde, durée), la somme des âges des dix

noms d'Adam à Noé, des thôldôth du monde de la Création au Déluge : par ces trois fils de Noé, c'est la remise en jeu de la durée, du monde, qui se conçoit midrashiquement « en Sagesse ». Je précise que ce nombre de la durée du monde se retrouve dans le commentaire de Rachi sur le premier verset du chapitre suivant de la Genèse, le onzième. De même, le *Seder ôlam rabbah*

Il s'agit d'un midrash du second siècle qui récapitule toute l'histoire d'Israël depuis la Création d'Adam et Eve jusqu'à la guerre du Bar Kochba, notant par exemple un midrashique 52 ans entre la destruction du Temple en 70 et la guérilla messianique sans pareille du messie-fils de l'Etoile, au mépris de la fixation de la substance historique dans la succession linéaire des dates, des historiens romains et des futures inquisitions archéologiques...

commence par un « d'Adam au Déluge, mille six cent cinquante-six ans ».

Commentant la formule des « paroles unes » dans « Désormais toute la terre ayant une seule langue [lèvre, bord, sapha] et des paroles unes (vayhi kâl hâ'ârets sâphâh 'e(r)hâth voûdévârim 'a(r)hâdim) » (Genèse 11, 1), il énonce simplement : « Ils disent, " Une fois tous les 1,656 ans, le ciel s'ouvre comme il le fit au temps du Déluge. Allons et faisons-nous des moyens de défense." [les éléments de la tour et la tour elle-même dans son ensemble seraient ainsi à entendre comme moyens d'empêcher un nouveau déluge, d'assaillir et de boucher le ciel, *i.e.* d'annuler la libre circulation communicationnelle

entre le ciel et la terre, allant ainsi à l'encontre de la halakha...] ».
Ce 1656 est fondateur de la durée du monde (on se souviendra ici que dans l'Apocalypse de Jean, le ciel s'ouvre pour laisser voir le trône de dieu mais surtout le Temple céleste dont sortent les fléaux qui ravagent toute la terre, en un déluge sans précédent).

Les nations japhétiques :
Je remarque aussi que les nations eschatologiques sont essentiellement les nations *japhétiques* : ainsi de Magog (cf. Gog et Magog, d'Ezéchiel à l'Apocalypse et au Midrash), de Madaï (les Mèdes, cf. Daniel), Javan (les Grecs, cf. Daniel et les Macchabées), Meshak et Toubal (cf. Ezéchiel), des îles de la mer (cf. Isaïe), etc. Cette remarque me permet de relier cette annexe à la précédente, aux dix-sept nations auxquelles l'esprit est envoyé sous la forme du don de la Thora, juste après la Pentecôte. En effet, si l'on y trouvait les Judéens, les Mésopotamiens, les Arabes ou les Elamites, tous issus de Shem, ou encore les Egyptiens (avec la Pamphylie et la Libye ?) descendant de Cham, on y trouvait en majorité des nations *japhétiques* : Grecs, Mèdes, Parthes, Phrygie, Cappadoce, Pont, Asie, Crétois, et même les Romains via les Grecs (comme dans l'Apocalypse le choix se portera sur l'Asie). En tout cas, si les nations japhétiques sont en proportions moindres dans la Genèse (14 sur 70), elles deviennent majoritaires dans cette Pentecôte de la Nouvelle Alliance très centrée autour de la Méditerranée, en particulier en direction de la Grèce et de Rome (l'empire du comble du mal).

Autre rapprochement : dans les deux listes, il y a un terme qui n'en fait pas exactement partie, mais qui est mentionné comme en plus, de sorte qu'il y ait ouverture (comme toujours il y a à la fois clôture mesurée et ouverture). Dans la Genèse, ce sont les Philistins (PLShThYM) ; dans les Actes, c'est la mention fugitive de la ville de Cyrène associée à la Libye.

Différence d'Héber vis-à-vis des autres nations :
Rachi dans son commentaire remarque que Heber est le seul de ces personnages représentant les nations à être un prophète, dans la mesure où il est le seul à nommer l'un de ses fils par jeu de mots entre Peleg et le verbe diviser, racine PLG/pâlag.

> C'est un fait habituel chez les Hébreux et en hébreu, pas chez les païens. C'est ainsi que les douze enfants de Jacob sont nommés, par calembour, le dernier étant Benjamin pour lequel deux interprétations contradictoires – comme gauche et droite, Exil et retour ou seconde mort et résurrection eschatologique... – sont données.

Ainsi les Hébreux sont-ils prédestinés comme nation pour développer la prophétie (au sens de la névoûâ' hébraïque... ce qui n'exclut nullement que les autres nations aient des prophètes, mais leur objet n'est pas le même, n'est pas le don de la Thora, mathan ou mathane thôrâh !) ; ainsi, d'emblée s'inscrivent-ils eux-mêmes comme trésor de la prophétie, de la science des écritures juives (la prophétie comme troisième terme surabondant par rapport à royauté et prêtrise, associée à l'écriture et à la transmission de la Thora, de son don). Il y a bien identité concrète, en filigrane, dès ce

chapitre de Genèse 10, entre Israël et les nations. Le midrash paulinien ne fait que porter à sa perfection ce qui est déjà *là*.

Les quatre termes de l'envoi :
Les quatre termes **M**ShPHtThM + **L**ShWNThM + **'**RSdThM + **G**WYHM/leurs familles (mishp(r)hôthâm), leurs langues (lshônôthâm), leurs terres ('artsôthâm), leurs nations (gôyêhem), scellent l'ensemble de ces trente-deux versets formant comme les trente-deux voies qui sortent de la Thora, ou les 32 (10+22) occurrences d'Elohim dans la première création des six jours, ici implicitement et explicitement renouvelée.
Je lis alors une rétrograde flamboyante G'LM, où G'L/gâ'al est la racine même de la Rédemption ! Le projet est clair (clair en bon hébreu, à savoir le lire) dès le principe : Israël et les nations engendrées d'après le Déluge participent d'une même Alliance, sans qu'aucun d'eux ne soit privilégié en cela, même si Israël (ici Heber, racine des Hébreux, participe des 70 nations, de leur secret) reçoit d'abord la Thora avant les nations qui tout d'abord n'en veulent pas (d’après une tradition), l'eschatologique ayant pour mission – non sans nombre de mouvements et de difficultés tant midrashiques qu'historiques – de faire fleurir le don de la Loi dans *leurs* langues.
On trouve cinq occurrences de G'LM dans le TaNaK, soit sous forme de nom, gô'alâm/leur Rédempteur, soit sous forme verbale, g'âlâm : en Isaïe 63,9 ; Jérémie 50, 34 ; Psaumes 78, 35 ; Psaumes 107, 2 ; et Proverbes 23, 11.

Dans les cinq cas, le contenu s’attache à affirmer la Rédemption d'Israël, jamais des nations puisque le temps, dans le TaNaK, n'est pas encore venu, et que la domination des nations sur Israël, ainsi que la lourde prise en charge de la Loi par Israël, ont encore cours. Le joug n'est pas encore devenu léger, et le Messie n'est pas encore advenu pour libérer de la menace des nations en libérant du Satan qui les possède, mettant ainsi fin à toute affliction pour le Royaume où Israël et nations entrent comme dans une ville rebâtie et fortifiée. Je donne un exemple pour chacune des deux formes :
« Dans toutes leurs détresses, il a été en détresse, et l'Ange de sa face les a sauvés ; dans son amour et dans sa miséricorde il les a rachetés (hoû g'âlâm), et il s'est chargé d'eux, et il les a portés tous les jours d'autrefois. » (Isaïe 63, 9) ;
« Leur rédempteur (gô'alâm) est fort. Son nom est l'Éternel des armées ; il prendra certainement en main leur cause, afin de donner du repos au pays et de troubler les habitants de Babylone. » (Jérémie 50, 34).
Quel est le secret de leur Rédempteur/G'LM ? Ses gR et gC sont de **29** et **74**, gématries qui font mouche, et qui furent déjà soulignées pour leur importance dans la Nouvelle Alliance, ce sont les **gR** et **gC** de **LMD** (enseigner), **YSWD** (fondement), sans même rappeler que ce 29 est celui du « nom nouveau » et qu’ainsi leur Rédempteur est tout trouvé, etc.
Cette base quatre du don aux nations sera reprise par les Prophètes, et dans la Nouvelle Alliance par l'incomparable Apocalypse, réalisant la fin inscrite à même le chapitre 10 de la Genèse et ses 22+10 versets.

Apocalypse 10, 11 : « Et il me fut dit : Il faut que tu prophétises de nouveau sur des peuples (**‘**MYM) et des nations (**G**WYM) et des langues (**L**ShWNWTh) et des rois (**M**LKYM) nombreux. »
Là aussi fleurit une notarique, concluant le mouvement midrashique allant ainsi de la Genèse à l'Apocalypse : ‘GLM/« leur veau d'or » (celui des nations), le comble de l'idolâtrie. Ici, ‘GLM, selon la méthode des gématries avec valeurs finales a pour gR = 16+3+12+24 = 55, et gC=70+3+30+600=7(0)3, le 55 gC de KLH, fiancée, et le 73 gC de HtKMH, la Sagesse, deux substituts de l'Assemblée d'Israël, identité spéculative des opposés à l'œuvre derrière les replis et coutures, au cœur des étoffes, matières et ornements dont se fait ce texte qui est un véritable manteau d'Arlequin, chose dont nous sommes désormais coutumiers. On notera d'ailleurs que ce ‘GLM – vu l'équivalence des deux gutturales « silencieuses » ‘ayn et 'aleph – est l'anagramme exacte de la rétrograde (alias notarique *inverse*) présente en Genèse 10, de G'LM/gô'lam. De la première à la seconde, il y a renversement et permutation, qui reflètent dans le langage l'ample accomplissement à l'œuvre dans l'Apocalypse. Voilà qui s'appelle savoir lire la Genèse !
Les nazoréens de la Nouvelle Alliance de Iéshoû‘a sont si peu vains qu'ils ont su patienter dans l'étude jusqu'à ce que le vin de la loi ancienne se soit bonifié, ouvert et ait libéré ses arômes. Il sont si peu présomptueux qu'aux très riches heures des noces de Cana où tous les vins coulèrent jusqu'au plus spirituel,

ils ont voulu le faire partager à l'univers entier transfiguré dans la joie.

> « Nous ne sommes pas seulement en état d'errance parce que nous avons mangé de l'arbre de la connaissance, mais aussi parce que nous n'avons *pas encore* mangé de l'arbre de vie. L'état dans lequel nous nous trouvons est celui de l'errance indépendamment de l'erreur primordiale. Arbre de Vie – Seigneur de la vie. » (F. Kafka, *Préparatifs de noce à la campagne*, je souligne)

ANNEXE 4 :
Du relèvement eschatologique d'Adam et Eve (ou de la singulière lecture du récit initial de la Genèse par les nôtsrim de Iéshoû'a)

Je reprends ici certains résultats établis précédemment, mais en leur adjoignant de nouveaux éléments, de telle manière qu'ils forment un ensemble cohérent, visant à éclairer l'art et la manière, propres à l'esprit de la Nouvelle Alliance, de cultiver le jardin d'Eden à même sa recréation ; le tout, bien entendu, avec force fouillages et opérations de kabbale.

Le duo primordial :
Adam et Eve, c'est 'D**M** (W)HtW**H**/'âdâm v(r)hawâh (cf. par exemple Brêshith Rabbah 5, 9, l'expression ne se trouvant pas explicitement dans la Genèse). S'en exhibe par notarique finale le mâh/MH, le quoi du

questionnement, au sujet duquel nous avons déjà parlé de l'inscription en lettres de feu dans HtKMH/ (r)hôchmah, la Sagesse lue comme « force du questionnement » mettant en mouvement la Création infinie comprise dans la trame même de ce qui s'écrit. Ce duo « Adam et Eve » a d'ailleurs pour gR 37, celle de la Sagesse.
Mais, la formule éclairante qui représente ultra majoritairement le duo dans la Genèse est « Adam et sa femme ». Cette femme ('isha) est, et ce dès le début de la Genèse – lequel fut sans doute écrit en période hellénique dans sa version classique –, l'Assemblée d'Israël, la mère-ville capitale de tout vivant : 'M KL HtY/'êm kâl hây où se lit HtKMH, la Sagesse, à une lettre près. Avant d'en venir à la vérité de la formule « Adam et sa femme », duo pour lequel connaître et aimer sont un même verbe vertigineux (YD'/yâda'), nous allons voir d'abord comment Adam est formé, élevé depuis la poussière

Cette poussière 'PR/'âphâr, proche du sepher/SPR, est celle de l'Exil. Ainsi, la poussière désigne-t-elle l'Exil dans le langage alchimiquement codé des Prophètes. Il y a unité de registre et de langue entre ces midrashim antiques : ainsi avons-nous vu, par exemple, que le mot qualifiant l'errance d'Adam dans le récit initial (où/'YKH, dans le « Où es-tu? » prononcé par YHWH) ne se retrouvait pas sans raison comme le Eika premier mot et titre du livre des « lamentations ». D'ailleurs, à celles-ci – dans ce temps sombre des eaux noires de l'Exil abyssal – répond l'absence de la Thora et des Prophètes ; c'est de ce gouffre de l'absence de Sa parole que découle la nécessité des Ecrits (les Kéthoûvim)

mettant en situation le retour depuis l'Exil. L'analogie entre la chute hors du jardin et l'Exil est très forte et ramifiée ; de même en est-il de son renversement, à savoir l'analogie entre le retour dans le jardin (ou sa refondation complète) et le retour d'Exil, avec, à la clé, la reconstruction du Temple, dont je n'ai pas besoin de rappeler qu'il a en son centre l'arche d'Alliance, laquelle est gardée par deux chérubins, par analogie avec la double garde assurée de l'êden initial. Les trois temps du TaNaK forment bien un jardin comprenant l'expulsion, c'est-à-dire la chute, mais aussi bien l'Exil, comme un *moment* du tout. Si le judaïsme est une profonde pensée qui sait séjourner auprès du négatif, ce n'est certes pas pour sombrer dans les sophismes d'un pessimisme abstrait, mais bien pour le renverser en étant la négation véritable, c'est-à-dire l'infinité de l'Esprit s'affirmant en vérité, *in fine* l'absolu manifeste à soi en tant qu'Esprit par Sa parole, nous l'avons prouvé.

jusqu'au verger paradis de la GeNèse.
J'ouvre et lis Genèse (2, 7 et 8) :
« Et façonna (WYYSdR/vayitsêr)

Ce mot est de la racine YSdR, c'est-à-dire la même que NSdR (à l'inaccompli), racine des nôtsrim : d'emblée, la formation d'Adam est lue comme celle du notsri en personne, de l'homme « nouveau » ayant quitté la poussière pour le paradis. Le midrash déduit aussi des deux yôd de la construction du verbe/yâtsar/YSdR à cet endroit (fait unique dans tout le TaNaK, de nombreuses fois cité et commenté dans la littérature midrashique) que sont présents dès le principe les deux penchants auxquels l'homme a affaire, le yetser hatôv (adéquation à la Sagesse,

bien éthique et bon goût) et le yetser hara‘ (son exact contraire : absence de Sagesse, perversion éthique substantielle, mauvais goût).

l’Eternel Dieu (YHWH ’LHYM/IéHoûWâH 'elohim) l’homme-Adam (’Th H’DM/’êth hâ’âdâm) de la poussière du sol (‘PR MN-H’DMH/‘âphâr min-hâ’adâmâh)

Je signale les calembours entre ’élohim/’LHYM, ha’âdâm/H’DM et ha’adâmâh/H’DMH, le dieu, l’homme, et la glèbe, dont est tiré le second, qui sera élevé vers le premier pour être enfin forgé à sa noble image.

et fit passer dans ses narines (WYPHt B’PYW/vayipa(r)h be'apa) un souffle de vie-revie (NShMTh HtYYM/nishemath (r)hayim) et devint-fut-est-sera Adam (WYHY H’DM/ vayehi hâ'âdâm) un être vivant.

L’expression ici est lue « une âme de ressuscité »/LNPSh HtYH/lenephesh (r)hayâh, l’âme, le souffle et la racine HtYH/(r)hâyâh, celle qui pour les nazoréens est la racine du nom nouveau/YHtWH/ié(r)hoûwah et de la seconde éternelle résurrection. D’où – notamment ! – l’Adam nouveau identifié au Ressuscité.

Et planta-disposa le seigneur Dieu (WYT‘ YHWH ’LHYM/vayita‘ iéhoûwah 'elohim) un jardin en-par Eden (GN B‘DN/gan b‘êden) vers-de par l’Orient (MQDM/miqedem)

Ce QDM/qedem est lu aussi comme rêshith/principe, commencement, vu son autre sens d'« origine », cf. plus haut la troisième étude. Cela fait que le gan ‘éden est lu au principe de tout et donc aussi à la fin de tout, la fin des temps. Voici un nouveau terme participant du réseau serré des calembours

> d'Adam/'DM, beaucoup/M'D, le quoi mâh/MH, le sang dâm/DM, le verbe ressembler/DMH, la glèbe/'DMH, la mesure midâh/MDH, etc.

et il plaça là (WYShM ShM/vayassem shâm) l'homme-Adam ('Th H'DM/'êth hâ'âdâm) qu'il y avait façonné ('ShR YSdR/'asher yâtsâr). »

Le commencement et la fin de ces versets de la formation (yetsirah) de l'homme (Adam) au septième Jour sont les mêmes : nous retrouvons le verbe YSdR/yâtsar, racine proche de celle des nazoréens, ceux du maître de Justice (morêh tsédeq), du Jean mandéen, du Jésus-Iéshoû'a des Evangiles.

> D'ailleurs, si l'on retient comme les trois tendances nazoréennes essentielles ces trois-là, on peut alors remarquer que la première est sadducéenne, la seconde étant pharisienne relativement à la troisième enfin seulement parfaitement nazoréenne, ce qui se soutiendrait d'autant mieux que les nazoréens de Jean et de Jésus seraient d'abord issus des pharisiens. Nous constaterions ainsi que ces trois courants profonds seraient comme la reprise synthétique des trois temps sadducéens/pharisiens/nazoréens à l'intérieur du mouvement nazoréen.

Au centre de cette élévation de l'homme qui se lit (comme elle a été écrite, après l'Exil à Babylone) comme fin de tout exil par élévation depuis la poussière du sol jusqu'au verger paradis, se trouve en situation le souffle de vie qui sera lu comme don de la seconde éternelle résurrection.

> On le retrouve lors de la résurrection des deux témoins dans l'Apocalypse de Jean, en Apocalypse 11,11, au cœur de cette Méguillâh : « Mais après trois jours et demi, un souffle de vie (NShMTh HtYYM, nishemath (r)hayim),

venu de Dieu, entra en eux et ils se dressèrent [depuis la poussière jusqu'au paradis ?]. »

Ce souffle de vie, NShMTh HtYYM/nishemath (r)hayim, contient MNHtM/Mena(r)hem, le Paraclet, la réconciliation, de la racine NHtM/nâ(r)ham, pardonner, réconcilier, consoler. Cette racine est présente par notarique au moment où le dieu cherche sa créature supposée fautive, égarée.

« Et ils entendirent la voix de YHWH Elohim qui marchait dans le jardin au souffle du jour [BG**N** LRW**Ht** HYW**M**, baguân leréoû(r)ha hayoûvôm d'où jaillit NHtM/nâ(r)ham, consoler, par notarique finale]. Et l'homme et sa femme se cachèrent de devant YHWH Elohim, au milieu des arbres du jardin. » (Genèse 3, 8). Mentionnons une autre notarique discrète, au terme de ce récit d'en-tête, dans son ultime verset : « il chassa l'homme, et plaça à l'orient du jardin d'Éden les chérubins et la lame de l'épée qui tournait çà et là, pour garder *le chemin de l'arbre de vie*. » (Genèse 3,24). Ce qui doit être ici gardé-conservé, c'est « le chemin de l'arbre de vie », soit **'**Th-**D**RK **'**Sd **H**HtYYM/'eth derek 'êts ha(r)hayim, expression qui a en effet pour notarique initiale 'D'H/« je saurais, je connaîtrais » (on le trouve par exemple en Job 23, 5 « Je saurais les paroles qu'Il m'adresse », où l'enjeu pour Job le juste est de savoir la science des paroles du dieu vivant...). Au moment de l'apparente clôture du récit, c'est depuis le secret que vient s'ouvrir le rappel de la racine de la science du bien et du mal liée apparemment à l'expulsion... manière de faire entendre que la connaissance permet de revenir au jardin et d'y être constamment ? Eh oui, les gnostiques n'insistent pas tant sur cette notion –

comme tout juif-hébreu aimant le texte ! – sans que cela ne relève d'une nécessité supérieure.

Ce « souffle de vie » fait calembour avec ThHtYH/the(r)hiyah, la seconde résurrection. Autrement dit, la formation de l'homme-Adam dans la Genèse est lue comme élévation à celle-là, comme la fin de tout exil, de toute errance au niveau de la poussière du sol.

La gR de ce souffle de vie/NShMTh HtYYM/nishemath (r)hayim, est de 111 comme l'Aleph/'LP, l'Aleph tête et résumé de toutes les lettres, de leur Science, l'Aleph somptueux et sa mystique de feu qui nous est un trésor de vie et de reconnaissance.

Preuve : 14+21+13+22+8+10+10+13 = 111 = 1+30+70 = 'LP, l'Aleph.

C'est du don de la science de l'Aleph, de l'alphabet, de la Sagesse de la langue sacrée dont il est d'emblée question derrière le don de ce souffle de vie à Adam.

Je rappelle que le 111 de l'Aleph est déjà présent comme gR des finales du premier verset de la Création (Th'MThMThSd). Mais les initiales de ce même premier verset n'auraient aucune raison de se sentir honteuses si elles devaient leur être comparées. En effet, elles sont dans l'ordre BB''HWH (pour BR'ShYTh BR' 'LHYM 'Th HShMYM W'Th H'RSd) dont la gématrie est de vingt-deux comme le nombre de lettres de l'alphabet. Il est impérieusement conseillé de les lire *à l'envers* et avec permutation par le souffle pour les révéler. Cela donne HWH (participe présent de la racine de l'Existant YHWH) + 'B redoublé (le père et l'alphabet, le père que redouble l'alphabet, redoublement par lequel il

opère la Création de toute éternité et constamment).

L'émerveillement qu'est cette lecture embrassante et profonde qu'opèrent les Evangiles dessille les yeux sur l'absolue splendeur de ce don.

Ainsi, la kabbale confirmant et redoublant l'effet, permet d'approfondir :

le souffle dont est animé l'Adam nouveau lors de sa formation dans la paume du dieu, lui qui est tout le contraire d'un atome qui rampe, est ainsi su comme celui de la seconde résurrection, comme science hébraïque de l'Aleph, du Livre. C'est ainsi que le moment de la formation d'Adam dans le récit de la GeNèse est lu comme son renouveau intégral. Voici « l'homme nouveau » (!)/H'DM HtDSh/hâ'âdâm (r)hôdêsh, le Nazoréen de Jésus qui contient la racine MShHt/mâsha(r)h, oindre, celle du Messie/MShYHt. Il possède le savoir de la résurrection, de cette élévation du sens des mots métalliques de la langue sacrée, il est paré pour le jour grand et redoutable déjà annoncé par le prophète Joël, le jour de YHWH où le vin, le lait et le miel coulent sur les collines sanctifiées de la terre ('érets) recréée. Il est en outre question dans ce verset de l'homme formé « en tant qu'une âme vivante »/H'DM LNPSh HtYH, hâ'âdâm lenephesh (r)hâyah.

En quel sens devient-il une âme vivante ?

C'est la gC de cette âme (!) vivante (!) qui va nous éclairer sur sa vie :

NPSh HtYH = 50+80+300+8+10+5 = 453 = GNTh/guinath, le « verger de », qui est aussi le 93 de la Révélation, ou encore le 453 gC de yôm hashevi‘i,

le septième jour couronnant la parfaite création en six jours. Qu'Adam soit une « âme vivante » signifie bien qu'il est élevé depuis la poussière de l'Exil jusqu'au divin verger du septième jour, ce shabbath, et que c'est par cette ascension qu'il est sauvé, renouvelé, libre. C'est une *lecture pleine* qu'opèrent les nazoréens de Jésus, une clé que les rédacteurs du récit en question, eux, ne pouvaient pas encore connaître au sens où les nazoréens la forgent à partir des riches matières de leur savoir ultime.

> Preuve pour le lien entre le septième jour et « le verger de » : YWM HShBY‘Y a pour gC= 10+6+40+5+300+2+10+70+10 = 453 = GNTh, le guinath !

Mais je poursuis cette lecture : l'homme-Adam est tiré de la glèbe, de la terre, de la poussière du sol : ha'âdâm ‘âphâr min ha'adâmâh/**H**'D**M** **‘**P**R** **M**N-H'DM**H**.

Cette expression comporte pour notariques, respectivement initiale et finale, H‘M/ha‘âm, le peuple, et MRH, mârôh, s'opiniâtrer, désobéir. Cela évoquerait la révolte religieuse secouant et convulsant régulièrement le peuple au fil de la Thora. C'est un écho de l'expulsion du gan ‘êden et l'envers de la situation présente, de l'élévation véritable de l'homme de sorte à ne pas être cette poussière illusoire violemment happée par le passage du temps, mais bien plutôt l'infrangible liberté paradisiaque infiniment résolue à goûter éternellement de sa manne dès cette vie.

Cet homme (tiré) de la poussière de la terre est : (H)'DM ‘PR MN-H'DMH.

Il a pour gR 126=B‘DN (gC), dans l’Eden, son destin est inscrit ! Il a pour gC 540 qui est le 54 de BRYTh/bérith, l’Alliance, ou des dévârim/DBRYM.

Preuves :
gR=1+4+13+16+17+20+13+14+5+1+4+13+5= 126 ;
gC=1+4+40+70+80+200+40+50+5+1+4+40+5= 540.

La somme des gR et gC de cet « Adam poussière du sol » (qui en est extrait tel un diamant des mines du midrash) est de **666**. Ce même procédé de somme des gR et gC donne un résultat similaire avec un autre terme pour le moins essentiel : bérith/BRYTh, l’Alliance !

Preuve : BRYTh, bérith (l’Alliance), a pour gR= 54 et gC= 612 dont la somme n’est autre que 666 tandis que « Adam poussière du sol » a pour gR + gC = 126+540 = 666 : le même ! Ici prennent place de nouvelles notations quant à ce nombre que l’Apocalypse n'appelle pas pour rien « nombre de la bête » et « nombre d’homme ». Ce dernier peut et doit aussi se lire comme récit d’Adam/mispar (ha)'âdâm… récit de sa genèse dont nous constatons ici tout l'à-propos et dont nous goûtons toute la véracité. Comme nous avons déjà dévoilé l’essentiel concernant ce 666 en tant que condensé de la science qu’est l’Apocalypse, en tant que principe permettant d’estimer et de connaître les moindres plis et coutures des vêtements dont ses rédacteurs l’ont revêtus, je ne ferai ici qu'ajouter quelques remarques de circonstance.

Je lis, en Apocalypse 3, 12 : « Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors ; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et *le nom de*

la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom. »
Un coup de rétroversion réussie et voici délivrée la partie soulignée :
Sh**M** ‘Y**R** 'LH**Y** (W)YRWShLY**M** (HHtDShH).
Or, qu'y lit-on par notarique finale ? Eh oui, Myriam-Marie, la ville, l’Assemblée ! 666 est ici la gC de la formule « le nom de la ville de mon dieu »/ShM ‘YR ’LHY/shem ‘ir ’elôhê (300+40+70+10+200+1+30+5+10=666). Ainsi, par le biais du 666, les nazoréens de Jésus lisent-ils le relèvement de l'Adam de la première création jusqu'en sa métamorphose séraphique au cœur de la Jérusalem céleste.
Pour saluer la beauté de la Rose éternelle, je me permets d’ajouter encore que la Rose, HShWShNH/hashôshanâh – celle du Cantique, d’Osée, du début du Zohar – où elle a treize pétales et se tient assise sur cinq d’entre eux – dont je vous laisse deviner la signification –, cette sublime allégorie de la ville sainte, de l’Assemblée d’Israël, a pour gC 666 ! Et s’il est question de son jeu avec l’Alliance au début du Zohar, celle-ci conservant en elle la lumière qui féconde celle-là dans la mesure où elle conserve celle-ci, ce n’est sans doute pas sans que les auteurs de cette sublime mise en bouche n’aient su à l’évidence que l’Alliance et la Rose se trouvent reliées par cette gématrie « diabolique » du glorieux 666. C’est sans malignité aucune que je trouve plaisir à citer ici une partie de l’interprétation de ce nombre symbolique que donne le comique malgré lui Irénée, car, comme vous allez le voir, il prend l’affaire très au sérieux, avec esprit de sérieux aurait dit Nietzsche : « C'est donc à juste titre (sic !) que

le nom de la bête aura le chiffre six cent soixante-six, récapitulant en lui tout le mélange de mal qui se déchaîna avant le déluge par suite de l'apostasie des anges — car Noé avait six cents ans, lorsque le déluge survint sur la terre et anéantit les êtres vivants de la terre à cause de la génération perverse du temps de Noé —, récapitulant aussi toute l'erreur idolâtrique postérieure au déluge et le meurtre des prophètes et le supplice du feu infligé aux justes — car la statue dressée par Nabuchodonosor avait soixante coudées de hauteur et six coudées de largeur, et c'est pour avoir refusé de l'adorer qu'Ananias, Azarias et Misaël furent jetés dans la fournaise de feu, prophétisant par cela même qui leur arrivait l'épreuve du feu que subiront les justes à la fin des temps : toute cette statue a été, en effet, une préfiguration de l'avènement de celui qui prétendra se faire adorer lui seul par tous les hommes sans exception. Ainsi donc, les six cents ans de Noé, au temps de qui le déluge eut lieu à cause de l'apostasie, et le nombre des coudées de la statue, à cause de laquelle les justes furent jetés dans la fournaise de feu, signifient le chiffre du nom de cet homme en lequel sera récapitulée toute l'apostasie, l'injustice, l'iniquité, la fausse prophétie et la tromperie de six mille ans, à cause de quoi surviendra le déluge de feu. » Ce n'est pas sans intérêt, si l'on en prend *de facto* l'exact contre-pied. En effet, cette interprétation porte à son comble la « mauvaise » lecture (parce qu'unilatérale là où il s'agit de laisser voler en éclats toute unilatéralité) du 666, immédiate et visible, celle qui s'acharne à vouloir que ce nombre à la régularité rigoureuse soit le funeste symbole de ce qu'il y a de plus mauvais.

> Désormais nous pouvons en rire de tout notre corps, car nous savons à quel point la symbolique de ce nombre est à elle-même son propre renversement dialectique, inaperçu de tant de siècles de commentaires s'enracinant dans les dires du pauvre Irénée, hérésiologue a la sainteté non moins volatile que celle d'un Augustin.

Là où l'Adam pourrait être lu uniquement comme déchu, c'est l'Adam non imparfait, non déchu, dont le secret ne nous est plus inconnu, qui se manifeste enfin. Ainsi, nous ne cessons pas de le constater : l'écriture même de l'en-tête de la Genèse est de part en part midrashique, tout comme la lecture qui l'accomplit, la renouvelle et la porte à un degré supérieur dans l'intensité et l'offensive, celle qu'opèrent les nôtsrim de Jésus, ces « rabbins non canoniques » de l'apocalyptique recréation.

Nous pouvons enfin reprendre l'ensemble des deux versets de l'élévation d'Adam depuis la poussière du sol jusqu'au verger-paradis, son mouvement d'Ascension dégagé selon le yetser hatov, la pleine adéquation à la Sagesse. En effet, les versets sept et huit de Genèse 2 se récapitulent ainsi : W**YY**SdR YHWH 'LHYM 'Th H'DM 'PR MN-H'DMH WYPHt B'PYW NShMTh HtYYM WYHY H'DM LNPSh HtYH/vayitsêr iéhoûwâh 'elohim 'êth hâ'âdâm 'âphâr min-hâ'adâmâh vayipa(r)h be'apa nishemath (r)hayim vayehi hâ'âdâm lenephesh (r)hâyah
WYT' YHWH 'LHYM GN B'DN MQDM WYShM ShM 'Th H'DM 'ShR YSdR/vayita' iéhoûwah 'elohim

gan b‘êden miqedem vayassem shâm 'êth hâ'âdâm 'asher yâtsâr.
La gR en est :
6+10+10+18+20+10+5+6+5+1+12+5+10+13+1+22+5
+1+4+13+16+17+20+13+14+5+1
+4+13+5+6+10+17+8+2+1+17+10+6+14+21+13+22
+8+10+10+13+6+10+5+10+5+1+4
+13+12+14+17+21+8+10+5+6+10+9+16+10+5+6+5
+1+12+5+10+13+3+14+2+16+4+14
+13+19+4+13+6+10+21+13+21+13+1+22+5+1+4+13
+1+21+20+10+18+20 = **1044**.
La gR du texte exprimant cette élévation d’Adam/'DM est donc de 1044, ce qui *a priori* doit vous rappeler quelque chose. Dans le récit initial, c’est le nombre occulte de la voie, le résultat en gC du plérôme de DRK/derek, « chemin, coutume, ordinaire », synonyme antique de la halakha (la voie de l’arbre de vie est halakha des vivants-ressuscités). En effet, celui-ci dispose ses huit lettres comme ceci : DLTh RYSh KP, de gC=4+30+400+200+10+300+20+80 = 1044. C’est la plénitude de la voie vers l’arbre de vie, celle qui donne son sens élégant et global à ce récit principiel. L’élévation de l’homme au gan ‘êden s’accorde à ravir avec le plein déploiement de cette *diritta via*.
Dans cette narration masquée de l’en-tête de la Thora, ce 1044 est aussi le 144 gC de QDM/qedem, orient, éternité, paradis. Le ‘ôlam, le monde entendu comme le monde caché dans le rêshith radical de brêshith que seul le Messie dévoile, ‘ôlam qui en ce sens est synonyme de QDM, a pour développement par

procédé de riboû‘a : H+H‘+H‘W+H‘WL+H‘WLM, de gR = 5×5+16×4+6×3+12×2+13×1 = 144.
Quant à d’autres sens, majeurs, de ce 1044 en lien au 144 de « grâce pour grâce »/HtSD deux fois, je renvoie à la deuxième étude *Le coup des Septante* où la puissance symbolique imparable du réseau gématrique de ce nombre obombré sous les ailes du dieu se voit introduite dans ses grandes lignes. C’est la mesure de toute chose nouvelle, celle qu’est l’Adam nouvellement élevé au verger du divin. C’est aussi la gR des deux versets essentiels du franchissement des eaux de la mer Rouge opéré par Moïse dans le livre de l’Exode grâce à son sceptre (ou, pour les auteurs de la *Lettre d'Aristée*, celle des trois talents d'argent donnés à chaque traducteur des Septante en lien au don de la Thora).
Je me permets toutefois de mettre les points sur les i et les barres sur les t en ajoutant un exemple irréfragable éclairant ce réseau du 144, Matthieu 4, 23 : « Et Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, et prêchant *l'évangile du royaume*, et guérissant toute sorte de maladies et toute sorte de langueurs parmi le peuple. » (Je souligne.) Eh bien, l’Evangile du Royaume, qui n’est sans doute pas un sublime texte gnostique du type de *L’Evangile de vérité*, se rétrovertit en BShWRTh MLKWTh dont la gC est de 2+300+6+200+400+496 = 14(0)4, le 144 clé !
Prêcher (sic !) est en fait l’hébreu QR’, lire, proclamer, racine de la qriyâ’ (lecture du TaNaK, lui-même appelé aussi Miqra’, de même racine), sens qui est donc éloigné le plus possible de la pauvreté souvent sans

esprit – tous les « protestants » ne sont pas l'héroïque Herman Melville ! – des prêches protestants de routine. Par jeu de mots, dans la formule WQR(W)' ('Th) BShWRTh MLKWTh se laisse lire, à un yôd près, le mot brêshith/BR'ShYTh : l'évangile du Royaume annoncé est le Royaume évangélique de la fin des temps, d'une nouvelle création à l'aune de cette mesure de toute chose nouvelle que symbolise le réseau du 144 (en plus de la rituelle sortie d'Egypte définitive !). C'est cette chose même que réalise en grand et triomphalement l'Apocalypse de Jean. Parlant de celle-ci, je peux encore mentionner une formule qui y brille, inaperçue : c'est le « pour les siècles des siècles », tant et tant de fois répété dans les liturgies chrétiennes, alors que sa lumière primitive continue d'en être ignorée, occultée, dédaignée. Elle serait en fait L'WLMY H'WLMYM de gR 144 où il en va des cycles liturgiques et calendaires, des 'ôlamim hébraïques, lesquels n'ont rien à voir avec les siècles « chrétiens », que ceux-ci en soient ou non épouvantés. Enfin, comme complément, j'indique que ce 1044 s'interprète comme **deux fois 522**, nombre qui n'est autre que la gC de **MLKWTh YHWH/malkoûth IéHoûWâH, le royaume du dieu**. 1044 a ainsi le sens, que je n'invente pas, de venue du « royaume de dieu », de façon *redoublée*, selon cette durée-ci et selon celle-là, 'ôlam haba' et 'ôlam hazé, la dualité métaphysique fondamentale de la pensée des Hébreux, des pharisiens comme des nazoréens.
C'est ainsi que tournoie et resplendit leur génie kabbalistique, roue libre de lettres mystiques inscrites au cœur, loi du cœur brûlant du feu de la Loi. Heureux

sommes-nous d'en avoir retrouvé ces clés, conservées intactes dans le secret à travers le phénomène des siècles.

Comme exemple de cette perte de certaines des clés, citons le fait que des rabbins se soient mis – ô aberration si explicable ! – à vouloir calculer la date précise de la fin du monde, faisant par là de la puissante pensée prophétique un piètre calcul flirtant avec l'historicisme et l'arbitraire pur et simple. Cela ne serait probablement jamais venu à l'idée des anciens membres de yeshivoth, du temps où les clés de la « Bible » étaient bien présentes parmi les Hébreux, et où ils se querellaient dans la joie (parfois aussi dans l'amertume) pour savoir lesquelles seraient les plus efficaces pour ouvrir le texte à sa propre profondeur. Mais il nous faudrait immédiatement nuancer en introduisant la différence entre, d'une part, le fait de calculer arbitrairement une date de fin du monde en prévoyant d'y être – c'est-à-dire d'introduire notre volonté subjective finie dans cette opération –, et, d'autre part, le fait de voir les écritures s'accomplir dans la réalité non pas de façon fantasmatique, mais parce que toutes les circonstances « historiques » et midrashiques convergent dans un même avènement substantiel du règne messianique. Cette distinction est à réfléchir avec la différence entre but fini et finalité infinie. C'est seulement dans la seconde que *le dieu lui-même*, ou plutôt l'Esprit, amène la fin, soit non pas l'opinion de tel ou tel rabbin, mais le Rabbi à la manière dont le lit l'Apocalypse, par notarique de **R**'ShYTh **B**RY'Th **Y**HWH/principe de la Création du dieu. Lui qui amène la fin renouvelle tout dans celle-ci, et renouvelant tout en elle dans soi, il la délivre et l'accomplit éternellement tout en se

libérant lui-même. Cela ne saurait évidemment s'être produit en hébreu qu'une seule et unique fois, avec le midrash chrétien. De même que l'accomplissement des écritures que trouve et affirme celui-ci est véritablement infini, de même la finalité qui le meut.

Nous avions vu comment Adam, par calembour, est issu de la poussière du sol (il est même compris dans ce sol, comme 'DM dans 'DMH), voyons désormais à quoi il est élevé et comment est lue cette élévation qui, dans la Nouvelle Alliance où chaque renouvellement des lectures traditionnelles vient à son tour, comprend toute errance et toute chute selon le souffle de rémission de l'Agneau vivant de la Résurrection :

« Et planta le seigneur dieu un jardin en Eden » (Gen. 2, 8) ;

L'Eden par son sens de délices, de volupté, est l'autre extrême de 'PR/'âphâr, la poussière, la poudre, qui est aussi la cendre 'PR/'êpher, celle que mange le serpent NHtSh/na(r)hass (qui signifie aussi devin, voire magicien, cf. Simon le Mage comme une actualisation du Serpent, de l'Adversaire – dans l'Evangile deux des disciples sont traités de Satan, ce sont Judas et Pierre… par référence au fait que dans la vente de Joseph par ses frères en Genèse les deux qui y sont le plus mêlés sont Simon et Juda !) en Genèse 3, celle dont parle Job lorsqu'il stigmatise le mauvais rapport au langage comme « proverbes de cendre » (MShLY 'PR/mishlêy 'êpher, cf. Job 13,12) !

soit :

WYT' YHWH 'LHYM GN B'DN/vayita' iéhoûwah 'elohim gan b'êden.

Cette formule a pour gC :

6+10+9+70+26+86+3+50+2+70+4+50 = 386 = YShW‘/Jésus Iéshoû‘a, lâshôn/LShWN, la langue (sacrée) ou le langage. Ainsi, l’homme-Adam en étant élevé depuis la poussière jusqu’au verger est-il bien lu comme un équivalent de Jésus, il conquiert le droit de le revêtir, devenant l’Adam nouveau couronnant le midrash paulinien.

Voir par exemple ce verset : « ayant aboli [racine BTL] dans sa chair l'inimitié [en fait HtT’, le « péché » ou plutôt le manquement aux commandements, notion typiquement hébraïque, sans le moindre commencement de rapport avec le « péché » tel qu’il grève le discourir diversement opportuniste des églises dites « chrétiennes » !], la loi des commandements [qui consiste] en ordonnances [en abolissant la cause des mitsvôth, il abolit la nécessité de celles-ci pour les ramener à un commandement unique, celui de l’amour, cette loi légère], afin qu'il créât les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau, en faisant la paix [ShLWM, de même gR que le Messie]. Et il réconcilie les uns et les autres en un seul corps avec Dieu, par la croix (B‘Sd) ayant tué la haine en elle. » (Éphésiens 2, 15). Il y aurait ici un midrash sur le thème de l'Adam « mâle et femelle il *les* créa », les deux faisant un (voir aussi ce thème des deux faisant un, via les ressemblances, dans la vision de la Merkavah) et sur l’union d’Adam et sa femme lue comme celle de l’humain et du divin, les deux unions selon les deux créations de l'homme inspirant la tradition de la dévékoûth (union de l’Assemblée avec dieu). Dans notre récit d’en-tête, Elohim, pluriel comme ce qu'il engendre, est lui aussi mâle et femelle, comme l’indique le redoublement au verset 1, 26 où il

dit créer Adam « à notre image et à notre ressemblance ». Par conséquent, nous pouvons légitimement entendre dans le « Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle. » de Genèse 1, 27 (son image+l'image de dieu+mâle+femelle, quatre vocables, deux redoublements volontaires) une mise en quatre dans l'Unité entre l'homme et le dieu. L'Adam nouveau, un pour quatre et quatre pour un, est Un en tant qu'homme nouveau, deux en tant que mâle et femelle (ou en tant qu'homme allié à la chair de sa chair), et quatre en tant qu'homme, Dieu, mâle et femelle. Il y a pire, car cet Adam n'est pas seulement celui de l'Œuvre de la Création *renouvelée*, mais aussi, thème que nous avons aperçu et éclairé plus haut, l'Adam du Char, l'Adam *fait* Char. Ecoutons à nouveau Paul nous le distinguer de l'Adam ancien (BLH, vieux, usé, caduc) ou premier (rishôn) par référence au souffle de la (r)hayâh qui anime la Merkavah d'Ezéchiel : « C'est ainsi aussi qu'il est écrit : " Le premier Adam (l'Adam harishôn) devint une âme vivante " (nephesh (r)hayim), le dernier Adam [l'eschatologique/'HtRWN, cf. plus haut], un esprit vivifiant. » (1 Corinthiens 15, 45), le premier se réfère au passage de la Genèse dont nous avons partiellement lu l'actualisation et le couronnement, le second à la réoû(r)ha (r)hayâh qui anime les quatre (+une) roues du Char d'Ezéchiel comme nous l'avons déjà vu. L'Adam nouveau renouvelle l'ancien, celui qui obéit aux mitsvôth, il est celui d'une nouvelle création par lecture renouvelante de l'ancienne (là, déroulée sous vos yeux...), l'Adam qui accomplit les mitsvôth par-delà elles-mêmes dans le commandement résumant tout, et celui du Char,

fort comme quatre, animé par l'esprit de la (r)hayâh, planant sur les eaux du temps comme le souffle du Messie vole, ardent et souverain, sur les eaux de la Thora. Il y a encore une autre façon de voir que l'homme primordial « fait quatre » : il est mâle et femelle, mais le mâle contient en lui la féminité et la femelle contient aussi l'aspect masculin, le féminin du mâle et le masculin de la femelle étant bien entendu différenciés, ce qui fait que l'Un de l'homme et de la femme (dans ce que le midrash nomme dévékoûth, de la racine DBQ/dâvaq ou dâvêq, unir intimement, celle de Rébecca, cette ‘almah comme Myriam-Marie) fait aussi comme deux et deux, c'est-à-dire quatre.

Sans nous lancer dans une énumération exhaustive des procédés concourant à cette lecture du récit initial, qui par force risquerait d'être fastidieuse, fouillons *a minima* la notion et les sens du jardin d'Eden. GN B‘DN/**le jardin d'Eden** a pour gR et gC 53 et 17(9) où se retrouvent les gR et gC de gan/GN, soit 17 et 53. Mais surtout, la somme des deux est de **232=DBR YHWH**/la parole du dieu, le dâvâr placé au principe par la Nouvelle Alliance, depuis le Prologue de Jean jusqu'au massif luminescent de l'Apocalypse. En effet, le vainqueur apocalyptique sur son cheval à la blancheur immaculée a pour nom « le Verbe de dieu », soit ce même DBR YHWH. Ce n'est pas tout puisque je peux maintenant employer la méthode avec lettre finale (ici le noûn, « normalement » de 25 en gR et 700 en gC) : gR=3+25+2+16+4+25=75, et gC=3+700+2+70+4+700=1479, soit en opérant une syzygie (moyenne de la somme des deux), (75+1479)/2= **777**, **la halakha sapientielle qui unifie**

les cieux et la terre. Que soient ainsi obtenues ces deux perles d'une joie étincelante et vibrante, par pure lecture conservatrice, cela ne peut que nous émouvoir et affermir encore le sens du jardin d'Eden selon l'inestimable perspective nazoréenne.
J'adjoins ici l'identité fondamentale entre Jésus/YShW‘, le jardin/GN et la langue/LShWN, les trois ayant même gR de 53 et les deux extrêmes étant quant à eux doublement identifiés, par gR (53 toujours), et par gC (386). Le langage, sans lequel il n'y a pas d'accès au divin, est un jardin qu'il faut savoir cultiver et Jésus Iéshoû‘a, ce Messie, en est le gardien et la clé.
J'attaque désormais par un autre angle : le fameux YHWH 'LHYM « seigneur dieu » (!) en lui adjoignant un hé de souffle légitime devient YHWH H'LHYM. Ses gématries témoignent de l'excellence de ce nom divin chéri des *nôtsrim* :
gR= 10+5+6+5+5+1+12+5+10+13 = 72 ; gC= 10+5+6+5+5+1+30+5+10+40 = 117.
Ce duo de 117 et 72 est aussi celui de **27/72**, de « grâce pour grâce », de l'union mystique de la langue et du dieu. 72 est aussi la gématrie de ShH H'LHYM/séh ha'élohim, l'Agneau du dieu. Ce dieu créateur des cieux et de la terre est lu comme le recréateur intégral, ce que permettait déjà de pointer l'équivalence entre ShH/séh, l'agneau, et le Tétragramme/YHWH (même gR de 26).

Je mentionne encore que la riboû‘a (avec le sens de maturation, RB‘ voulant dire s'accoupler, et quart, quatrième partie – par rapport au développement en quatre du Tétragramme déjà croisé et qui donne son nom au procédé…) de la

langue HLShWN peut s’écrire 5×H, 4×L, 3×Sh, 2×W, 1×N, ayant pour gR 25+48+63+12+14= 162(72) et gC=25+120+900+12+50= 1107(27) : cette maturation de la langue se ramène aux gR et gC de 27 et 72 de HtSD/(r)hessed, l’amour évangélique. Autre exemple étonnant (l'hébreu confirme le lien intime entre Jean et la grâce divine), celui du début de la première épître de Jean : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant [sur/‘L] la parole de la vie » (1 Jean 1, 1). Eh bien, la parole de la vie (le dâvâr des vivants, par lequel il sont vivants !), c'est DBR HHtYYM/dâvâr ha(r)hayim, de gR et gC 72 et 243 (27), le sublime duo 27/72, décidément plein de sens.

Le jardin d’Eden est lu comme la Révélation et le dieu YHWH Elohim de la première création devient le recréateur qui, « grâce pour grâce », engendre et conçoit la seconde, celle du livre des vivants, de l’Assemblée eschatologique.

L’arbre de la science du bien et du mal, et de la vie : Une fois établis tant Adam que le verger où celui-ci est élevé depuis la poussière, je me propose de bien lire, enfin, l’arbre double et un qui trône au centre de ce jardin où la mort naturelle a perdu son pouvoir. En effet, il n’y a de mort – pour autant qu’il y en ait –, qu’à partir de Genèse 4, *après* l’expulsion du verger d’Eden : c’est le signe, clairement émis par la pensée du dieu, de l'analogie entre ce verger et le ‘ôlam haba’, ce monde-là, le royaume messianique advenu. Mais voici Genèse 2, 9 : « L’Eternel-Dieu fit surgir du sol

toute espèce d’arbres, beaux à voir et propres à la nourriture ; *et l’arbre de vie au milieu du jardin, avec l’arbre de la science du bien et du mal.* »

Voyons l’expression soulignée, celle du double arbre central du paradis « terrestre » :

> On pourrait lire de façon séduisante comme trois temps essentiels d’un seul et même arbre : le « bien » TWB/tov, le « mal » R‘/ra‘, et la « vie » HHtYYM/ha(r)hayim, ou plutôt l’adéquation à la (r)Hôchmâh, sa négation errante, et enfin, la négation de cette négation : l’affirmation vivante du « bien », celui qui est présent par sept (= adéquation, plénitude) fois dans la Création en six jours.

W‘Sd HHtYYM BThWK HGN W‘Sd HD‘Th TWB WR‘

v(e)‘ets ha(r)hayim vthaoûk hagân v(e)‘ets hada‘ath tôv vârâ‘.

Je n’ai plus qu’à en considérer chacune des deux propositions constitutives successivement avant d’en établir la somme, révélatrice de leur unité :

W‘Sd HHtYYM BThWK HGN/« et l’arbre de vie au milieu du jardin » a pour plérôme (milouï) : WW ‘YN SdD HH HtYTh YWD YWD MM BYTh ThW WW KP HH GYML NWN. En voici la gématrie par rangs : 12+40+22+10+40+20+20+26+34+28+12+28+10+38+34 = 374. Ce qui, apparemment, ne donne rien…

Mais, je procède de même avec le plérôme du second membre :

W‘Sd HD‘Th TWB WR‘/« et l’arbre de la science du bien et du mal », arbre de la science de l’adéquat et de l’inadéquat à la Sagesse.

Cette proposition nous donne :

WW ‘YN SdD HH DLTh ‘YN ThW TTh WW BYTh WW RYSh ‘YN,
soit, toujours en gématrie par rangs :
12+40+22+10+38+40+28+31+12+34+12+51+40 = 370, autrement dit le 37 de la Sagesse, HtKMH/ (r)hôchmâh !

> Je ne donne que quelques résultats parmi une flopée, le jardin de la kabbale, comme vous pouvez maintenant vous en douter, est florissant, foisonnant, vivant. Si l’enquête vous tente, vous pouvez calculer le même plérôme de cette deuxième proposition, en gC cette fois. Vous obtiendrez 2701, celui du produit des gématries constitutives de (r)hôchmâh, la Sagesse, celui de Genèse 1,1 comme de Jean 1, 1+2. La plénitude de l’arbre de vie, je le rappelle, est aussi le 777 de la halakha sapientielle unissant les cieux et la terre, tout deux subtils ornements de Gen. 1, 1. Le sens kabbalistique semble aimanté par cet arbre à manne.

Je n’ai plus alors qu’à en opérer la somme, et voici à nouveau la révélation – et en quel lieu ! – laissant entrevoir quelque éclat de feu de son aurore constitutive. En effet, 374 + 370 = **744 = YShW‘ MShYHt/Jésus Iéshoû‘a**, le révélé, la Révélation. Ainsi la Révélation est-elle l’accomplissement destinal des deux arbres qui ne sont que les deux aspects d’un même arbre, si pour la consumation, si pour la plénitude, celle-ci étant réservée à l’arbre de la seconde éternelle résurrection, cœur et résultat glorieux. A la fin des temps, la lecture vraie de ces deux arbres est enfin manifeste, ce qui n’est pas sans rejoindre ces paroles d’un midrash : « A l’avènement du Messie, Dieu déracinera l’Arbre de la Connaissance

et le jettera dans la Géhenne où il brûlera. Alors seulement sa véritable signification sera révélée. » Voilà : c'est fait !

Mais pour en revenir à l'aspect de « l'arbre de la science du bien et du mal », demandons-nous comment la Nouvelle Alliance lit ce « bien » et ce « mal », cette adéquation et cette inadéquation à la Sagesse ? Quels sens ont ces deux vocables en hébreu pour la Nouvelle Alliance revêtant la biographie de son Iéshoû‘a ?
Je rappelle que ce que l'on traduit par le duo de bien et mal est en fait TWB WR‘/tôv vârâ‘, ce qui est bien, bon, en accord avec la Sagesse, la voie de YHWH, et ce qui est mauvais, mal, en opposition avec la voie de YHWH, errant hors des sentiers de la Sagesse inégalée.

> Ainsi, « bien », tov/TWB, et « mal », ra‘/R‘, ne sont pas des notions « morales » étriquées, mais elles désignent bien plutôt ou en premier lieu *le goût* du fruit de l'arbre. La science, da‘ath, bien ruminée et digérée, est tov, sinon elle conduit à son contraire. Le « mal » vient du fait de mal saisir et mal digérer les produits de la science, évidemment pas de la science même ! Celui qui ne sait pas se retirer de ce mal, ne sait pas distinguer le tôv du ra‘, contrairement à celui qui sait, parce que pour lui la science est une manne. Cette métaphore m'inspire aussi ceci : il faut réfléchir (à) l'Exil, (à) la dispersion, (à) la négation, (à) la douleur, pour jouir vraiment du véritable endroit de cette gnose, lequel est la fin de l'Exil dans la Révélation de la vie. Point de « judéine » en ce jardin-paradis qui veille à l'ombre de l'épée des chérubins, ni de morale

des esclaves dans ce bien et ce mal de l’arbre initial, mais bien plutôt une haute et féerique aristocratie du savoir des écritures sacrées pour le dieu vivant avec son Assemblée. Tôv et ra‘ ne prendront le sens moral unilatéral de bien et de mal qu'avec Augustin, en lien au développement de la doctrine des deux cités recouvrant celle du tôv et du ra‘, des deux voies (voyez les travaux passionnants de Roland Tournaire).

Mais développons le sens du tov. La création parfaite des six jours est adéquate au sens du tov, parce qu’elle est rythmée par sept occurrences du tôv jusqu’au tôv mê’ôd pour la création de ’âdâm. Ces sept occurrences différenciées en six d’un côté, plus une septième singularisée de l’autre, renvoient au sept de la plénitude et à la structure globale en 6+1 temps, la création d’Adam étant ainsi l’équivalent du Shabbath, du repos éclairé du septième jour ! La formule « que c'était bien »/ki tov/KY TWB prononcée par dieu est dite six fois pour les six jours : une fois pour le premier jour, deux fois pour le troisième, une fois pour le quatrième, le cinquième et enfin le sixième. La septième occurrence, qui se singularise des six précédentes, est un comble, celui de la création d’Adam, un WHNH M’D TWB/« et voici très ou extrêmement bon », avec calembour entre M’D et ’DM. Pour dégager la cohérence de la structure d’ensemble de la Création des six jours, disons que nous avons ainsi six fois KY TWB, plus une fois WHNH M'D TWB ; cette « structure portante » du récit a pour gR 293, gC 410, et somme des deux **703=GN/gan**, le verger, le jardin lui-même avec son noûn final (en gC) ! Ce 703 est encore le 73 de HtKMH/la Sagesse, ce qui renforce le constat de la finesse ici à l’ouvrage. Par ailleurs, le mot

pour l'inadéquation (le ra‘) n'apparaît qu'avec le septième jour, même si l’on peut le lire en soi dans l’absence de tôv pour sanctifier le deuxième jour (le midrash dira par conséquent que la Géhenne a été créée en ce jour...). On peut même le voir déjà dans le premier jour lorsque le Texte dit : « Et Dieu vit la lumière, qu'elle était bonne ; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. » (Genèse 1, 4). Seule la lumière est tov, non pas le jour tout entier, les ténèbres qui en sont différenciées peuvent donc être lues comme le ra‘ (d’où la distinction des textes dits de Qumrân entre fils de la lumière et fils des ténèbres...).

Voici donc le résultat essentiel de la lecture de ce duo telle qu’opérée par la Nouvelle Alliance de Jésus, la multiplication interne de ses chiffres-lettres :

TW**B W**R**‘** = 9×6×2×6×20×16 = **2(0)736(0).**

L'expression a même pour notarique finale **BW‘**/boû'a, se réjouir, exprimer sa joie de façon sonore, verbe qui se confond avec la racine de la parousie, BW', venir.

Ce résultat, inaperçu de l'exégèse « chrétienne » – ou plutôt néochrétienne – multiséculaire, se laisse lire comme le duo 27/36, les gR de HtSD/(r)hessed, bonté-amour et ’MTh/’émeth, fidélité-vérité, le célèbre duo tant des Psaumes que du Prologue de Jean, ramassant et annonçant la kabbale du sauveur-vainqueur.

Je rappelle la mention essentielle du duo grâce et vérité, celle de Jean 1,17 :

« Car la loi par Moïse fut donnée, *la grâce et la vérité* [HtSD W’MTh, (r)hessed ve’émeth, notarique finale DTh, pendant féminin de din, le jugement] par Jésus Christ arriva [B’, cf. la parousie]. » Les anciennes notions midrashiques de bien (!) et de mal (!), de ce

qui est adéquat et inadéquat à la Sagesse, sont remplacées avec la Révélation qu'ouvre l'accès au duo (r)hessed ve’émeth, celui de l’amour et de la vérité-fidélité. C’est la même opération que celle par laquelle « le péché » (HtT'(H)), l’égarement, l'errance de ce qui est inadéquat à la Sagesse, est ôté du monde, de l’ère, du ‘ôlam hazé, grâce au Messie devant pour cela mourir avant de ressusciter, résurrection qui ne signifie rien d’autre que la recréation *effective* de la première création, le retour à l’accompli initial et fondamental. Ce « par-delà bien et mal » au sens de l’hébreu, qui est la vie ((r)hayim = résurrection, même racine HtYH) telle qu’affirmée et métamorphosée midrashiquement, est aussi **le rire du dieu nouveau**, cet Isaac transfiguré. Voici comment.
En effet, si Abram/’BRM est lu comme le père élevé ’B + RM, son fils, lui, est lu comme le fils de dieu – ce père des hauteurs –, mais plus au fond des choses encore, comme son rire. Nous allons enfin pouvoir à nouveau entendre le rire du dieu en apparence enseveli par les ans. Car il y a bien un rire, et un rire doré, dans l’Evangile, un rire masqué sous les feuilles vineuses du midrash, un rire sous cape ou plutôt sous talith/TLYTh (manteau de prière traditionnel, de valence 53 comme Jésus, tandis que les franges/SdYSdYTh qui le bordent ont pour gR 78, la gC de BN YHWH/fils de dieu... et dans le Nouveau Testament l’on peut être guéri en touchant Son vêtement !).
Ainsi, Isaac/YSdHtQ, « il rit », se construit comme inaccompli du verbe SdHtQ/tsa(r)hâq. Et il rit enfin à

son tour quand l'inaccompli devient accompli, *i.e.* avec la parousie !
Le sacrifice de ce fils du père, ce BN YHWH, est bien évidemment lu par le midrash

> Voir *Comprendre les origines du Christianisme* de Maurice Mergui pour en avoir une démonstration dont ce développement concernant le rire divin se veut un effet d'écho amplificateur, et auquel il ne cesse de renvoyer.

comme la Passion du fils de dieu évangélique. C'est d'ailleurs de là, comme nous l'avons vu, que vient le bélier, l'Agneau d'Elohim, celui qui sort tout armé de la droite vengeresse du tout-puissant, muni des chiffres kabbalistiques et des équations laconiques sur lesquels reposent les soubassements secrets de l'Apocalypse, ses si singulières lignes sculpturales.
Jésus est dit rire explicitement dans les apocryphes, chez Barthélemy, dans l'Evangile de Judas, ou encore dans le livre du coq. Il y a sans doute à chaque fois une raison particulière (liée au texte) pour laquelle Jésus rit, mais il y a aussi une raison plus générale, plus fondamentale. Ce rire est d'autant plus rare qu'il touche à l'excellence même, j'en dévoile ici la raison : SdHtQ, rire, se railler, a pour gématrie multiplicative – méthode que nous venons d'employer à propos du duo « bien » et « mal » :
18×8×19 = **2736** ! Ce duo 27/36, lu dans « la science du tôv et du ra' » de la Genèse, se laisse désormais interpréter et apprécier en son mouvementé triomphe eschatologique.
Une chose encore : lorsque Adam outrepassa l'ordre divin en mangeant du fruit de l'arbre de la science sans y avoir été invité et préparé, et qu'alors, découvrant sa

nudité, il se cacha, le dieu l’interpella d’un « où es-tu ? ». Ce « où » est ’YKH. Or, les gR et gC de ce petit vocable discret sont de **27** et **36**, la gR de HtSD/(r)hessed (27) et celle de ’MTh/'émeth (36), amour et vérité-fidélité. Il y a ainsi équivalence entre le Où?/'YKH/'ayekâh du dieu et le duo qui remplace bien et mal pour la fin des temps, se métamorphosant en grâce et vérité !
A notre tour, c’est gorgés de cette céleste ambroisie et nourris de cette manne de l'esprit saint que, revêtant l'Isaac nouveau, il nous vient le désir soudain, impromptu et souverain, de rire à gorge déployée.

L'interdit n'est là que pour être levé en ouvrant les yeux :
Mais voici encore la lecture qui est faite par les premiers chrétiens du fameux « interdit » mis dans la bouche du dieu par les rédacteurs du jardin d'Eden et qu’il adresse au couple juvénile, à Adam et Eve, l’interdit de manger du fruit de l’arbre de la science du bien et du mal.
Gen. 2,16 et 17 : « L’Eternel Dieu donna un ordre à l’homme, disant :
" *Tous les arbres du jardin, tu peux t’en nourrir ; mais l’arbre de la science du bien et du mal, tu n’en mangeras point : car, du jour où tu en mangeras, tu dois mourir !* " ».
Je ne considère ici que le commandement souligné, positif et négatif. Pour lui rendre sa clarté, voici son hébreu subtilement explosif et autrement lisible :

MKL ‘Sd-HGN ’KL Th’KL WM‘Sd H‘DTh TWB WR‘ L’ Th’KL MMNW KY BYWM ’KLK MMNW MWTh ThMWTh
gC=40+20+30+70+90+5+3+50+1+20+30+400+1+20 +30+6+40+70+90+5+70+4+400+9 +6+2+6+200+70+30+1+400+1+20+30+40+40+50+6+ 20+10+2+10+6+40+1+20+30+20 +40+40+50+6+40+6+400+400+40+6+400 = **3993, les gR (39) et gC (93) de HNGLH/haniglah, la Révélation !**
Ce résultat est des plus probants : C’est ainsi que s’effectue, en osant s’aventurer dans les domaines de la kabbale, la levée effective de l’interdit de manger du fruit de la connaissance par la suspension-crucifixion de l’Agneau du dieu, du seigneur ouvrant, par sa Résurrection, le Divin Verger de son Verbe accompli. Cette levée est identifiée, via la gématrie de 3993, à HNGLH/haniglah, la Révélation, l’Apocalypse.
L’Adam franchissant cet interdit de manger du fruit de la gnose doit mourir, par là devient-il l’Adam nouveau, ce Messie ressuscité qui, par sa mort et sa résurrection, *abolit* cet interdit par-delà bien et mal.

> Je fais écho ici à ce que dit M. Mergui dans *Comprendre les origines du Christianisme* comme quoi le Messie *doit mourir* (pour que s’accomplisse la prophétie de sa Résurrection) en montrant comment ce « doit mourir » (MWTh ThMWTh/môth themôth) provient en direct de la lecture renouvelante du récit initial, comme en provient le *Ecce Homo* évangélique (notamment).

Mais cela ne s’arrête évidemment pas à ces quelques constats fondamentaux. Ils forment comme la nasse

dans laquelle le midrash chrétien dépose les mille et un poissons des lectures variées opérées par ses auteurs, et quel vivier ! Je puis par exemple espérer étonner mon lecteur en pratiquant kabbalistiquement le verset de Genèse 1, 28 : vavârek 'ôtham Elohim vayômer lâhem Elohim **proû voûrboû voûmil'oû** 'eth hâ'ârets **vkivshoûhâ voûrdoû** bidgath hayâm voûv'ôph hashâmayim voûbkâl-hayâh hârômesheth 'al hâ-'arêts/« Et Dieu les bénit ; et Dieu leur dit : **Fructifiez**, **et multipliez**, **et remplissez** la terre **et l'assujettissez** ; **et dominez** sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur tout être vivant qui se meut sur la terre. » (Genèse 1, 28). J'ai souligné ici les cinq verbes essentiels exprimant doublement et conjointement le rapport de cette couronne de la vie subjective qu'est l'homme, premièrement à lui-même en tant qu'il jouit sereinement d'une libre et libérale abondance de bienfaits naturels, deuxièmement à la vie objective (la terre), et enfin à la vie subjective qu'il subsume sous son universalité agissante. Cinq verbes, qui ne peuvent pas ne pas évoquer les cinq rouleaux, à savoir la Thora – Sa Parole –, sont ici soulignés. Mais, si vous aviez quelque boulier dans vos parages, vous pourriez constater avec moi que la gématrie par rangs de ce verset n'est autre que **638 = LHtM, le(r)hem**, pain, nourriture, repas, *et* guerre, sacrifice, soit la dualité de la nourriture abondante et de la domination sacrificielle et guerrière. Cette correspondance dont la gématrie sert de base serait voulue par les rédacteurs eux-mêmes, en tout cas n'échappa-t-elle sans doute pas à la vue d'aigle de nos nazoréens. Ainsi, la royauté de l'homme sur la vie comprend dans elle la

domination comme moment nécessaire, celui-ci étant aéré et régulé par le temps du shabbath (l'alliance du shabbath du Temps au cœur de l'Alliance). Ainsi y a-t-il équilibre dans la pensée juive (contrairement à ce qui a lieu dans la réalité effective de ces jours dévastés) entre le rapport à l'extériorité et celui à l'intériorité ; ainsi, cette royauté dont l'homme se vêt est-elle le pain, la nourriture, son infinité substantielle à soi-même : a-t-on vu chose plus actuelle ?

Un dernier délice ?
J'ai dit que l'ensemble du parcours des morts et résurrections du dieu se lisait dans la Genèse autour des deux aspects de l'arbre ?
« Et l'Éternel Dieu dit : “ Voici, l'homme *est (HYH)* comme l'un de nous, pour *connaître le bien et le mal* ; et maintenant, — afin qu'il n'avance pas sa main et ne prenne aussi de *l'arbre de vie* et n'en mange et ne *vive (WHtY, racine HtYH) à toujours*... ” » (Genèse 3, 22 ; je souligne.)
L'analogie redoublée laisse un instant sans voix, mais je reprends : le texte de la Genèse, tel que lu par les nazoréens, dit de lui-même, sans qu'il y ait même à le fouiller, que HYH, racine de la première résurrection, correspond à l'arbre de la science du tôv et du ra‘, tandis que HtYH, racine de la seconde résurrection, correspond à l'arbre de vie !
Ce verset a d'ailleurs un secret étonnant, connu de l'intelligence même de ceux qui l'écrivirent. Ainsi, son hébreu est-il : vayô'mer YHWH 'elohim hên hâ'âdâm hâyâh k'a(r)had mimenoûoû lâda‘ath tôv vârâ‘ v‘athâh pan-yisha(r)h yâdô vlâqa(r)h gam mê‘êts ha(r)hayim

v’âkal vâ(r)hay l‘ôlâm/WY’MR YHWH ’LHYM HN H’DM HYH K’HtD MMNW LD‘Th TWB WR‘ W‘ThH PN-YShLHt YDW WLQHt GM M‘Sd HHtYYM W’KL WHtY L‘LM, dont la gR est de: 6+10+1+13+20+26+41+5+14+5+1+4+13+5+10+5+11 +1+8+4+13+13+14+6+12+4+16 +22+9+6+2+6+20+16+6+16+22+5+17+14+10+21+12 +8+10+4+6+6+12+19+8+3+13+13+16+18+5+8+10+ 10+13+6+1+11+12+6+8+10+12+16+12+13 = **774 = ‘DN/‘êden**, la volupté, les suaves délices sensibles de la science des écritures ! L’interprétation de ce verset en ce sens édénique, si elle ne coïncide pas avec son écriture, est probablement ancienne, puisque l’on trouve déjà des lettres finales dans les manuscrits de Qumrân du 3ème et du 2nd siècle avant J.-C.

Ici, l’auteur arrête l’exhumation des trésors de la dense lecture du récit initial faite par les nazoréens. Car, comme le dit peu ou prou l’auguste saint Jean, si l’on écrivait un à un sur des rouleaux les actes de Jésus – les lectures par lesquelles il porte au jour l’infinité de la Thora –, « je pense que le monde [le ‘ôlam hazé] ne pourrait pas les contenir [racine KWL ou KLKL où l’on reconnaîtra le tout/kôl] ». Ou encore, Angelus Silesius concluant son ouvrage : « Ainsi, en voilà assez. Et si tu veux en lire plus, /Va – et deviens toi-même le livre et l’essence. »
En effet, ces actes de Jésus sont *sans fin*, ils sont l’agir même de l’infinité de la Thora.
En mangeant le Livre qu’est la Thora au sens messianique, tel saint Jean dans son Apocalypse, l’initié devient « le livre et l’essence » ; il est alors lui-

même l’infinité des actes par lesquels Jésus accomplit les écritures.

> Voyez les nombreux « et Jésus fit [WY‘Sh YShW‘ vaya‘ass Iéshoû‘a] ceci pour accomplir [LML'/lemalê', pour rendre pleine] l’écriture », ils constellent le corpus illuminé... Rappelons le calembour central entre YShW‘/Jésus et « il fit »/‘ShH, calembour qui se retrouve dans les « et fit (Elohim) » de la Genèse, soit les WY‘Sh (’LHYM)/vaya‘ass (’élohim) lus en toutes lettres YShW‘/Jésus (Elohim), ce recréateur complet, rendant accompli ce qui était inaccompli.

> « Est-ce là le lieu du crâne ? Et pourquoi donc, alors,/ Voit-on ici la rose et le lys – et leur grâce inflétrissable/ Et là encore, l'arbre de vie, la fontaine aux quatre fleuves ?/ C'est le paradis, enfin, quoi qu'il puisse être,/ Ce lieu et le paradis, pour moi, ne sont qu'un. »
> (Angelus Silesius, *Le voyageur chérubinique*)

Retour au jardin de l'Evangile (retour du jardin de l'Evangile) :

Cette lecture que nous proposons du récit de la Genèse pourrait sembler coupée des textes sacrés de la Nouvelle Alliance de Jésus. Il n’en est rien. Pour le prouver, il suffirait de montrer la place qu’occupe le

jardin (GN(Th) gan ou guinath) dans le récit évangélique.
En effet, c'est en un jardin (gan) que Jésus veille avec ses disciples (thalmidim), là aussi où il est arrêté après la fameuse scène du baiser de Judas ; chez Jean, le gan ou guinath (verger) est à la fois le lieu de sa Crucifixion, de sa mise au tombeau, et celui où il se manifeste à Marie après sa mort, celle-ci le prenant tout d'abord pour le jardinier (gânan). C'est encore le lieu de la toute fin de l'Apocalypse, de la Résurrection finale, où la fiancée et le fiancé consomment leur union spirituelle, l'interdit ayant été levé pour toujours.
Un verset crypté de l'Apocalypse laisse entendre la situation centrale du jardin quant à la mort (et résurrection) de Jésus : « et leur corps mort [des deux témoins] sera étendu sur la place de la grande ville qui est appelée en esprit Sodome et Égypte, là où *aussi leur Seigneur a été crucifié* » (Apocalypse 11,8 ; je souligne.) Dans **G**M-**'DN**YHM **N**ThLH, cinq lettres limpides forment – par équivalence momentanée du ‘ et du ' – le GN ‘DN/gan ‘êden, le jardin d'Eden, celui où le dieu est en effet crucifié, suspendu au bois pour diverses raisons concourantes, inscrites dans l'ordre de la production du sens.
Voici maintenant, en guise de digeste dragée ou de « comprimé de vie », cet extrait probant de l'*Evangile de Philippe* :
« (71) L'apôtre Philippe racontait que Joseph le charpentier [HHtRSh/ha(r)hârâsh qui est aussi l'artisan, le créateur, ou même celui qui grave la Loi] planta un jardin parce qu'il avait besoin de bois (‘Sd)

pour son métier [HtRShTh, « travail »]. C'est lui [dieu le père !] qui fit la croix (‘Sd/‘êts) avec les arbres qu'il avait plantés, et le fruit de sa semence fut suspendu (NThLH/nithlâh) à ce qu'il avait planté. Le fruit (PRY) de sa semence [ZR‘W où ZR‘ est aussi enfant, race, peuple] était Jésus (YShW‘) et la plante (NT‘/neta‘) fut la croix (‘Sd). Mais l'arbre de vie (‘Sd HHtYYM) est au milieu (BThWK/bethoûk) du jardin (GN gan) et c'est l'olivier (ZYTh), d'où vient l'huile (ShMN/shaman) et de l'huile, la résurrection (ThHtYH). »

Le lieu de la suspension de Jésus n'est autre qu'un jardin au sommet du mont des oliviers ;

HR HZYThYM/har hazêthim, obtenu par midrash sur Zacharie 14,4 ; il est entouré d'un bon et d'un mauvais larron, ce qui, comme le souligne déjà Dubourg, est un midrash sur l'arbre de la science du bien et du mal de la Genèse.

celui où il est enseveli est un jardin ; celui enfin où il goûte de l'arbre de la vie (de la résurrection de même racine HtYH) est à nouveau ce même jardin qui est à la fois le même et pas le même.
Je n'ai qu'à ouvrir cet Evangile dont – entre tous – la parole est comme un fleuve d'eaux vives :
« Or il y avait, au lieu où il avait été crucifié (NThLH/nithlâh), un jardin (GN/gan), et dans le jardin un sépulcre neuf [QBR HtDSh/queber (r)hâdâsh, où QBR est aussi son contraire anagrammatique BQR/bôqer, le petit matin, l'aurore, la lumière, le Salut : avec son tombeau neuf, le tombeau vide – au sens du ’êyn, du Néant au centre de la (re)création –, c'est l'aurore nouvelle du Salut qui se lève enfin !], dans

lequel personne [’êyn, le néant, ce néant essentiel de la pensée juive en lequel se cache la richesse abyssale de l’Infini] n'avait jamais été mis. Ils mirent donc Jésus là, à cause de la Préparation des Juifs, parce que le sépulcre était proche. » (Jean 19, 41 et 42).
Un peu plus loin : « Jésus lui dit : “ Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? ” Elle, pensant que c'était le jardinier [ganân de la même racine GNN/guânan ou guenan que gan, racine qui signifie protéger : le jardinier est celui qui protège le jardin, cette métaphore si ample du Livre accompli], lui dit : “ Seigneur, si toi tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai ”. Jésus lui dit : “ Marie ! ” » (Jean 20, 15). Suit la reconnaissance de cet Adam nouveau, sous les traits du divin jardinier, par celle qui est sa nouvelle Eve, Marie, l’Assemblée nazoréenne, laquelle le nomme tout d'abord Rabboûni/RBWNY (de gR=52).
Sa chair n’étant plus un fruit pendu à la croix, mais un corps glorieux délivrant le verger paradis et ses jeunes plantes en les recréant, le (r)hathan (fiancé) s’allie à sa fiancée du côté des jardins de palmes. Leurs quatre yeux étonnés rient, gorgés et abreuvés de cette allégresse qui transcende toute douceur, ce feu clair, ce brasier, cette musique. Ils s’embarquent pour de nouvelles journées enfantes, loin du soufre et du fiel. Leur œuvre est une maison musicale pour leur claire sympathie ; dans le jeu, la passion et l’amour, leurs corps se redécouvrent comme le trésor à prodiguer. L’illumination de l’instant doré sourd silencieusement, leur accordant la jouissance des heures les plus riches

où la beauté rencontre la beauté sous la précieuse égide, inaltérable et pure, de la pensée.

L'union promise advient de toute éternité :
« Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Moi, je suis la racine (shôresh) et la postérité de David, l'étoile brillante du matin [le bôqer vu plus haut]. Et *l'Esprit et l'épouse* disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens. Et que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement [(h)inam/HtNM, de même racine HtNN/(r)hânan que HtN/(r)han, la grâce] de l'eau de la vie (mayim ha(r)hayim/MYM (H)HtYYM). » (Apocalypse 22, 16 et 17).
Le duo ici souligné et qui scelle l'union advenue (le « viens ! », B'/bô', celui de la parousie dans l'instant, la transfigurante venue du 'ôlam haba') nous donnera le fin mot de toute cette aventure. C'est RW**Ht** **W**KL**H**/réoû(r)ha vekalâh dont la notarique finale se dégage comme une vision : HtWH/(r)Hawâh, Eve la Vivante (de même vocalisation ou esprit que la fiancée/kalâh!), l'Eve restaurée du jardin d'Eden !
Cette Eve est le participe présent de la racine HtYH/(r)hâyah du Tétragramme YHtWH (le nom nouveau), qui condense en lui les trois temps de sa racine : HtYH/HtWH/YHtYH, de même que l'ancien Tétragramme YHWH comprenait dans lui les trois temporalités de sa racine HYH/hâyah (cf. le « je suis celui qui était, qui est, qui sera », d'ailleurs rappelé par le texte de l'Apocalypse...).
Eve la Vivante, l'Assemblée, couronne par son retour tout le mouvement interne à l'Apocalypse, et par celui-

ci la récapitulation de tout le mouvement midrashique depuis l'écriture du récit initial de Genèse 1 à 3 jusqu'à sa complète délivrance par re-création. Elle est l'entrée en présence au « présent absolu » de YHtWH. Elle est par excellence **Son Assemblée**, et ainsi, de la Genèse à l'Apocalypse, elle se révèle comme l'alpha et l'oméga de l'Assemblée d'Israël et du jardin des commandements qu'elle a pour charge de garder.

Depuis le jardin où Jésus est arrêté jusqu'à celui qui clôt l'Apocalypse, le parcours que décrivent les occurrences du gan est le même que celui de Jésus, mourant, ressuscitant et franchissant en vainqueur la seconde mort pour revenir en gloire, et le même toujours que celui du relèvement du péché d'Adam et du rétablissement du jardin d'Eden. Le Jésus midrashique – l'Assemblée de ceux qui le revêtent – pourrait bien dire, tel l'électrique et raffiné Voltaire, « le paradis est là où je suis ». Ô combien !

ANNEXE 5 :
Rétroversion intégrale du chant du bélier dans l'Apocalypse de Jean (une ‘Amidah insoupçonnée)

Ce chant clair est l'actualisation midrashique ouverte du chant de Moïse (et de Miriam l'accompagnant au tambourin) au moment de la sortie d'Egypte. C'est aussi le chant attendu pour parfaire le chant des chants (shir hashirim/ShYR HShYRYM, où se lisent comme notariques respectivement initiale et finale les deux

mots ShH, agneau, et RM, élevé !), et par là la restauration du Temple (comme « l'indestructible en l'homme »). C'est enfin celui que chantent les nazoréens de Jésus, ces minim et nôtsrim, n'ayant plus à boire jusqu'au fond le lait noir de l'Exil et voyant poindre enfin l'aurore pour entrer en la splendide Jérusalem.

Mais, pour comprendre vraiment ce chant, commençons par un détour qu'offre la paraphrase chaldaïque (le targum) du *Cantique des cantiques* :

« Schir.– Cantiques et louanges que chanta le prophète Salomon, roi d'Israël, par l'Esprit saint, devant l'Eternel, maître du monde. Dix cantiques [en écho aux dix paroles fondatrices] ont été chantés ici-bas, mais ce cantique est le plus admirable de tous. Le premier fut chanté par Adam au moment où son péché lui fut pardonné. Le jour du Sabbath vint et le protégea. Alors il chanta et dit ce psaume-cantique (mizmor-schir) pour le jour du Sabbath. Le second cantique fut chanté par Moïse et les enfants d'Israël au moment où l'Eternel sépara en deux la mer Rouge. Ils le chantèrent ensemble, comme il est dit : " Alors Moïse chanta avec les enfants d'Israël. " Le troisième cantique fut chanté par les enfants d'Israël au moment où leur fut donné un puits d'eau, comme il est écrit : " Alors Israël chanta. " Le quatrième cantique fut chanté par le prophète Moïse quand le temps fut arrivé pour lui de quitter ce monde, et par lui il réprimanda la maison d'Israël, comme il est dit : " Ecoutez, cieux, et je parlerai. " Le cinquième cantique fut chanté par Josué, fils de Nun, lorsqu'il combattit contre Guibéon et que s'arrêtèrent le soleil et la lune pendant trente-six

heures, comme il est écrit : « Alors Josué chanta devant le Seigneur. » Le sixième cantique fut chanté par Barak et Deborah au moment où l'Eternel remit Sisara et son armée aux mains d'Israël, comme il est dit : " Et Deborah et Barak, fils d'Abraham, chantèrent ". Le septième cantique fut chanté par Hana au moment où, grâce à l'Eternel, elle eut un fils, comme il est dit : " Et Hana pria dans un esprit de prophétie et chanta un cantique. " Le huitième cantique a été chanté par David, roi d'Israël, pour tous les miracles que l'Eternel fit en sa faveur. " Il chanta dans un esprit de prophétie devant l'Eternel. " Le neuvième cantique a été chanté par Salomon, roi d'Israël, inspiré par l'Esprit saint, devant l'Eternel, maître du monde. Enfin le dixième cantique sera chanté par les enfants de l'Exil quand ils sortiront de captivité, comme il est dit et expliqué par le prophète Isaïe [lui qui prophétise le chant nouveau que reprend l'Apocalypse comme chant de l'Agneau messianique] : " Ce cantique vous sera une joie comme la nuit où l'on célèbre la fête de Pâque, et la joie de votre cœur sera comme celle du peuple qui se présentera devant l'Eternel trois fois par an, avec les instruments de musique et au son de la trompette, pour monter sur la montagne du Seigneur et se prosterner devant l'Eternel, le Fort d'Israël. " »

Je remarque déjà que le dixième cantique est celui de la fin de l'Exil (GLWTh/galoûth, de la racine GLH), autrement dit de son contraire, la Révélation (HNGLH, de la même racine GLH).

Cette Révélation chantée renouvelle celle faite à Moïse au Sinaï. On notera à propos du chant de

Moïse que lors de la sortie d'Egypte, il y a une première déclamation du chant par Moïse et une seconde par Marie-Miriam, celle de l'Assemblée/Marie étant comme un effet d'écho de celle de Moïse/MoShé, il faut souligner ce double franchissement sonore, différencié pour les hommes et pour les femmes, cet « autre peuple », cet autre du peuple à l'intérieur du peuple. Lorsqu'il est question, chez Zacharie par exemple, ou dans l'Apocalypse de Jean, du chant du fiancé et de la fiancée qui s'est tu ou reprend plus ardent, c'est au chant de Moïse et de Marie, du dieu et de son Assemblée, qu'il est avant tout fait allusion (je signale ici que la fiancée du Cantique est appelée « ma sœur »/'a(r)hôthi, et qu'a(r)hôth/sœur a pour gR 37, comme la Sagesse. De même, certains kabbalistes comme Moshè Hayim Luzzato appellent-ils la Thora « ma sœur ». L'inceste réussi dans le chant et la pensée, que glorifiera par exemple Baudelaire, n'est pas étranger à la langue hébraïque, car c'est une détermination de la poésie même, la langue sainte étant en elle-même substantiellement poétique).

Ce chant du retour définitif depuis l'Exil est le chant de l'agneau, shir hasseh/ShYR HShH. Il est la vérité du Cantique des cantiques, comme ramassée et illuminée de l'intérieur en une nouvelle manière de chanter, tête libre, air léger, rire enjoué, geste dégagé, et voix de triomphe. La joie de ce dixième chant est celle de la Thora, joie lumineuse d'être enfin lue en son entièreté, telle une sphère d'indestructible liberté au cœur de l'homme : « une joie [de racine ShMHt/shâm(r)ha, anagramme de la racine MShHt/mâsh(r)ha, celle du Messie, avec même

souffle] comme la nuit où l’on célèbre la fête de Pâque ((r)hag pessa(r)h) » dit notre paraphrase éclairante, soit une nuit telle celle de la sortie d’Egypte, toujours à garder en mémoire (racine ZKR/zakar, cf. le « vous ferez ceci en mémoire (zikârôn) de moi » du Christ dans l'Evangile par midrash sur la Thora, mémorial de feu du dieu de la Pâque éternellement rejouée dans le souvenir). Cette nuit, fugue et fête, conduit vers le Jour, et à l’aurore, se révèle comme ayant toujours été le Jour même, mais un jour qui n’est « ni jour ni nuit » au sens du phénomène, par-delà le rythme de succession des jours et des nuits (cf. « Et ses portes [les sha‘arim de la Jérusalem céleste] ne seront point fermées de jour : car il n'y aura pas de nuit là. » (Apocalypse 21, 25), ce Jour sans fin est le Jour de YHWH/yôm IéHoûWaH, le lieu temporel inactuel de l'Apocalypse, sa lumière est la lumière de la Thora, la messianique) : c'est le Jour du GéNie jouissant tout entier de lui-même, ici le GéNie hébraïque intégralement « versé » dans *l'écoute et la voix*, l’ouïe passive et l’ouïe active se combinant dans une même effectivité, celle du Texte accompli, d’où la jouissance. Ce n’est pas un hasard, j’insiste sur ce point, si le seul autre chant que l’Apocalypse mentionne nommément, outre celui de l’agneau (et le chant nouveau qui est le même, l’expression ShYR HtDSh/shir (r)hâdâsh étant issue d’Isaïe 42, 10 et des Psaumes ; le chant de l'agneau étant la vérité du chant nouveau prophétisé pour la fin), est le chant de Moïse, celui de la sortie d’Egypte sur lequel

La scène est célèbre : Moïse brandit le sceptre, symbole de la puissance immémoriale du dieu de

> la Thora, de sa royauté, et les eaux – de part en part émues d'un tel geste – de se fendre pour livrer passage aux Hébreux (d'où la force de leur nom, par la racine), et de retomber alors – avec une rigueur d'autant plus terrible qu'est douce sa miséricorde à l'égard d'Israël – sur leurs impitoyables poursuivants.

se fonde le nom des noms en hébreu, le shem hamephorash, le nom de 72 lettres, construit avec les trois versets d'Exode 15 où Moïse fend la mer (voir l'étude *Le coup des Septante*).

Ce chant de l'agneau est aussi la joie du peuple/'âm. Or, l'Apocalypse est le chant du peuple accompli comme peuple de l'esprit saint hébraïque, dont le dieu est enfin *avec lui*, et non pas statufié dans un immortel au-delà, objet extérieur abstrait, unilatéralement transcendant.

> Apocalypse 21, 3 : « Et j'ouïs une grande voix venant du ciel, disant : " Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et *Dieu lui-même sera avec eux*, leur Dieu. " ». Rappelons que ce « dieu avec eux », c'est 'MHM 'L de gC 186 comme YHWH ou 'DM par élévation mathématique. Le chant, l'aspect liturgique que nous sommes en train d'étudier, clarifie ce point : un cantique comme celui de l'agneau pouvait être chanté tous les matins pour présentifier le dieu nouveau par la voix. C'est une hypothèse plausible, affleurant grâce à l'analogie avec la liturgie rabbinique de la 'Amidah.

Le texte du chant de l'agneau :

Nous allons désormais pouvoir lire le texte intégral de ce chant de l'agneau tel que l'Apocalypse en livre la partition. Il intervient au chapitre 15 :

« Et je vis dans le ciel un autre signe ['HtR + (H)'WTh, 'a(r)her + (ha)'ôth, ces deux mots ont même gR de 29 comme le Jour/YWM/yôm, ou comme le nom nouveau], grand et merveilleux (gadôl+niphla'h) : sept anges, ayant sept plaies, les dernières ; car en elles le courroux de Dieu

> C'est 'aph séh/'P ShH, la colère de l'agneau. Elle a pour gR 53 en considérant la valeur de 26 du phé final, et pour gC 386 sans considération de la position finale du phé (de valeur 700 et non 50), les deux procédés étant possibles. On obtient alors, et de conserve, les deux gématries gR et gC de Jésus Iéshoû‘a/YShW‘ ! De plus, avec la seule considération des valeurs du phé en tant que finale, le mot 'P/colère engendre les gR et gC 27 et 8(0)1, soit l'indissociable couple 27/81, les gématries de KS'/kissê', le trône.

est consommé.

Et je vis (W'R'(H)) comme une mer de verre, mêlée de feu [hypothèse : KYM ZKWKYTh + B(W)LL ou M(W)HL ou M(W)SK ou autre + B'Sh],

> Cette mer de cristal, YM ZKWKYTh/yâm zekôkith, a pour gR 90 qui est la gR de MLKWTh YHWH/le Royaume du dieu (le messianique), et pour gC 513, celle de HtThN WKLH ((r)hathan vekalâh), le fiancé et la fiancée, leur union bénie ! On l'aura compris, chanter sur cette mer de verre mêlée de feu est une fête amoureuse permanente qui sonne. Cette mer de verre est annoncée dès le chapitre 4 : « et devant le trône, comme une mer de verre (KYM

ZKWKYTh/kayâm zekôkyth), semblable à du cristal [K‘YN HQRHt/k‘eyn haquera(r)h, ce dernier mot est très riche : être chauve, glace, cristal et bien entendu Coré et sa révolte s'y entendent !] ; et au milieu du trône et à l'entour du trône, quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière [en fait dedans et dehors, même duo que pour le dedans et le dehors du rouleau]. » (Apocalypse 4, 6). Voilà qui en indique plus nettement la provenance, à savoir l'Œuvre du Char, celle au principe de la grande vision savoureuse d'Ezéchiel. En effet, ce cristal s'y trouve devoir qualifier l'éclat du firmament (RQY‘/raqya‘). Celui-ci est aussi celui de l'Œuvre de la Création initiale, y séparant les eaux d'en haut de celles d'en bas. Cela nous rappelle encore l'interdit de dire « eaux, eaux » en atteignant le PaRDèS tel qu'Aquiba l'enseigne. Les eaux en question, comme de « marbre », sont celles que divise le firmament, lequel est vu en faisant l'œuvre de la Merkavah. Mais citons Ezéchiel : « Et au-dessus des têtes de l'animal, il y avait la ressemblance du firmament, comme l'apparence (K‘YN/k‘eyn) d'un cristal (HQRHt/haquera(r)h) terrible [HNWR'/hanôrâ', celui du jour grand et redoutable] étendu sur leurs têtes, en haut. » (Ézéchiel 1, 22). Ainsi, par la grâce de la parousie inépuisable, les nazoréens marchent-ils sur les eaux du firmament de la recréation et du septième palais (plénitude du Temple relevé), alors que lors du premier avènement évangélique, seul Jésus (les apôtres doutant encore puisque n'ayant pas encore reçu l'esprit, celui de la (r)hayâh qui anime le Char, qui est aussi l'esprit saint, ce feu) parvenait à cette œuvre splendide qui consiste à marcher sur les eaux du lac de Tibériade. Ce dernier n'est

autre que le mot TBYRY'/tebirya', équivalent direct – par leurs gR et gC communes, de 52 et 232 – du DBR YHWH/dâvâr iéhoûwah, le Verbe de dieu qui illumine le Prologue du *Selon Jean* ; enfin, dans ce lac de Tibériade s’entend une curieuse condensation de TWB (tov, « bien ») et de BR’ (« créer »), par effet d’écho d’avec la Création en six jours de la Genèse, selon la plénitude du tov.

et ceux qui avaient remporté la victoire [les vainqueurs, de la racine YSh‘/yâsha‘, comme leur Sauveur, Jésus] sur la bête (béhêmâh), et sur son image, et sur le nombre de son nom, se tenant debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu. » (Apocalypse 15, 1 et 2).

L'aspect important à souligner ici est la présence de « se tenir debout », ‘MD/‘âmad, la racine de la ‘Amidah, cette prière pour laquelle il faut se tenir droit et debout, comme en écho par avance à la station debout du Vivant, du Ressuscité, et à celle des (r)hâyôth de sainteté. Notre psaume de l'agneau n'est pas exactement lié à la ‘Amidah traditionnelle des rabbins, mais il l'évoque par la station debout et le fait qu'il soit récité par les vainqueurs se tenant sur la mer du firmament, autrement dit ayant effectué leur descente dans la Merkavah, à l’image des (r)hâyôth de sainteté. En effet, la ‘Amidah doit être récitée debout, pieds joints, afin d'imiter les (r)hâyôth qui, dans la vision d'Ezéchiel, avaient les pieds droits. Les orants, s'adressant à la Présence divine, doivent s'efforcer de ressembler aux anges, ôtant toute pensée matérielle de leur esprit. Nos vainqueurs apocalyptiques se tenant debout sur le parvis liquide et cristallin du septième

palais sont dans une situation comparable. De plus, la ‘Amidah ou Théphilah comprend « les dix-huit berakôth ou bénédictions », dont la fameuse « dix-neuvième », celle qui est « en plus », la birkath haminim, la prière qui, sous couvert d'un titre de bénédiction, est une malédiction des minim, de ceux qui, pour nous, revêtent glorieusement l'Adam nouveau, terme fixe du renouveau éternel de la Création, ce dessein divin. Ainsi, ce chant de l'agneau pourrait fort bien être lu comme une portion de la ‘Amidah et être mis en rapport avec la birkath haminim, comme son renversement par avance ou *a posteriori*. En tout cas, je ne puis m'empêcher de rapprocher les deux textes dans une contemporanéité contextuelle singulière.

Voici enfin le texte de cette prière (théphilah), au verset trois de ce même chapitre 15 :

« Grandes et merveilleuses les œuvres-actions de IéHoûWâH, le dieu des armées, justes et vraies tes voies le roi des nations ; qui ne te craindrait IéHoûWâH et ne glorifierait ton Nom ? Car unique vénérable, car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, car tes jugements-actes de gouvernement sont manifestes. » (Ce dernier verbe est un accompli à l’image du ton victorieux et simple de l’ensemble de ce chant.).

Voici l'hébreu sous-jacent au « grec de pacotille » que je prends pour hypothèse :

מעשיך יהוה האלהים הצבאות צדיקים ואמתים דרכיך גדולים ונפלאות

לא יראך יהוה וכבד לשמך כי לבד חסיד כי כל גוים יבואו מלך גוים מי

וישתחוו לפניך כי משפטיך נגלו .

En voici enfin une translittération pour faciliter la suite des opérations (accompagnée de quelques indications de rétroversion) :
GDWLYM (guedôlim) W**N**PL'WTh (vniphlâ'ôth, cf. Ps 86, 10, même grec dans les Septante qu'ici ; notez la notarique initiale GN, gan, verger, avant-goût paradisiaque, qui s'accorde bien avec l'aspect musical) M'ShYK (ma'asseykâ) YHWH H'LHYM HSdB'WTh (iéhouwâh ha'élohim hatsevaôth, on trouve ce nom de trois mots exclusivement en usage dans les Psaumes – par quatre fois, par exemple en Ps. 59,8 –, s'y s'entend le dieu de la rigueur des mitsvôth dans le 'elohim (ha)tsevaôth ; de plus, il a sept esprits-accents et ses gR et gC en miroir sont de 126/621 – gématrie de hayôm, le Jour –, c'est l'un des grands secrets de l'Apocalypse) SdDYQYM (tsadikim) W'MThYM (v'amâthayim) DRKYK (drakeykâ cf. Ps 25,4) MLK GWYM (melek goyim, Gen. 14, 1 et 9 et Josué 12, 23 ; ou hagoyim Jer 10,7) MY L' YR'K YHWH (Jer 10, 7 : mi lô' yira'akâ melek hagoyim/ « Qui ne te craint pas, roi des nations? ») **WKBD** (voûkvad ou voûkvôd) **LShMK** (lishmekâ, cf. Ps 86, 9) KY (ki) LBD (unique, séparé, seul, levad, même sens que vad/BD) HtSYD ((r)hassid, très présent dans les Psaumes pour qualifier le Seigneur, Ps 4,4 par exemple) KY (ki) **KL-GWYM** (kâl-goyim) **YBW'W WYShThHtWW** (yavô'ôu vyishta(r)havoû, reprise de Psaumes 86, 9 : **kâl-goyim** 'asher 'assiythâ **yavô'ôu vyishta(r)havoû lphaneykâ** Adonaï **vikabdoû lishmkâ**/« toutes les nations que tu as faites viendront et se prosterneront devant toi seigneur et glorifieront ton Nom », de même les versets suivants de ce psaume

inspirent fortement notre chant de l'agneau qui en est comme une recombinaison alchimique des éléments essentiels) **LPNYK** (lphaneykâ) KY (ki) MShPTYK (mishpâteykâ) NGLW (nigloû, racine GLH de la nigla/NGLH Révélation! Le verbe grec φανεροω a une seule et unique occurrence dans les Septante : Jérémie 33,6 : « Voici, je lui appliquerai un appareil de pansement, et des remèdes, et je les guérirai, et leur révélerai (WGLYThY/vguilêthi) une abondance de paix et de vérité » ; pour ce qui est de l'abondance de shalom et 'émeth, avec l'Apocalypse, nous sommes servis !).
La source essentielle soulignée ici est le psaume 86, dont il suffit de citer quelques versets autour du principal emprunt, le verset 9, pour en voir fourmiller de trésors les eaux abondantes : « Seigneur ! nul entre les dieux n'est comme toi, et il n'y a point d'œuvres comme les tiennes. Toutes les nations que tu as faites viendront et se prosterneront devant toi, Seigneur ! et elles glorifieront ton nom. Car tu es grand, et tu fais des choses merveilleuses ; tu es Dieu, toi seul. Éternel ! Enseigne-moi ton chemin ; je marcherai dans ta vérité ; unis mon cœur à la crainte de ton nom. Je te célébrerai de tout mon cœur, Seigneur, mon Dieu ! et je glorifierai ton nom à jamais. » (Psaumes 86, 8 à 12).
Le mot MShPTYK (mishpâteykâ)/tes jugements rythme par *dix occurrences* comme les dix paroles le fameux psaume 119, lui qui est si puissamment structuré comme affirmation de la vie de l'alphabet hébreu. En effet, ce psaume voit ses huit premiers versets commencer par aleph, les huit suivants par bêth, etc. jusqu'à épuisement des 22 lettres, dans

l’ordre. Or, le huit désigné par le (r)hêth est bien le chiffre de la vie (de l’Ogdoade), et ainsi l'ensemble de ce psaume comme le chante sa structuration logique est bien un hymne à la vie de l'alphabet, c'est-à-dire de la langue des Hébreux (comme nous l'avons vu plus haut pour l'ensemble du rouleau des « Lamentations »). Qu'il comporte dix occurrences exactement de MShPTYK/mishpâteykâ, tes jugements, ne relève pas du hasard, mais de l'affirmation – au sein de celle de la vie de la langue – de la *plénitude* (sens du nombre dix) de ses jugements, de leur révélation, comme dans la conclusion de notre psaume de l'agneau messianique.
Par ailleurs, le mot pour les « jugements » se retrouve dans la Thora pour dire *le secret* de cette dernière : « Ils [ceux de Lévi, les prêtres de dieu, ceux à qui s'identifient les nazoréens de la Nouvelle Alliance] enseigneront (yôroû/YWRW) tes ordonnances (mishpâteykâ) à Jacob et ta loi [vethorathkâ/ta Thora] à Israël ; ils mettront l'encens sous tes narines et l'holocauste sur ton autel. » (Deutéronome 33, 10). Les jugements sont réservés à Jacob (l'individu héroïque), alors que la Thora est pour le peuple d'Israël dans son ensemble (la communauté). Ce verset liant la Thora et son secret (les jugements divins, ses décrets) n'a pas manqué d'inspirer le Midrash et les Talmuds puisqu'il y est cité plus d'une dizaine de fois, dans le midrash Tehilim ou le traité Yoma' par exemple.
Les jugements du dieu (cf. la section mishpatim juste après celle des dix paroles révélées à Moïse, clarifiant et étendant les dix commandements du Sinaï) sont la révélation de la Thora, de la Loi, ce sont les décrets

divins qui éclairent et explicitent le contenu de la Thora. Ils sont même comparés au théôm, à l'abîme en Psaumes 36, à l'insondable profondeur de la Loi et du dieu, l'impénétrable des sentiers de Sa Thora.
Ils viennent donc bien à la fin des temps et en conclusion de notre psaume, en association avec le verbe même du dévoilement, son anamnèse gnostique contre toute fielleuse amnésie méphistophélique.
Le dieu, avec ses trois noms de feu noir et ses sept esprits illuminants, est qualifié de levad (r)hassid/LBD HtSYD, « seul pieux ». Ces deux termes – bien que jamais ensemble – le qualifient déjà dans les psaumes impeccables du TaNaK. Or, cette expression a pour gR et gC 55 et 118, soit les 28/55 de KLH/kalâh, la fiancée. L'affirmation la plus forte de l'unicité du dieu vivant est en même temps l'affirmation de sa fiancée, *son* autre dans la divine dévékoûth (union), son Assemblée eschatologique (la Quéhilâh).
Nous pouvons désormais revenir au texte du shir de l'agneau et en établir les gématries.
Cette rétroversion nous donne un total de 124 lettres, 124 gC de Jean/YWHtNN, ou surtout de ‘DN/l'Eden, 124, réseau déjà croisé.
J’ai le calame en main, je reprends :
GDWLYM (guedôlim) W**N**PL'WTh (veniphlayôth) M‘ShYK (ma‘asseykâ) YHWH H’LHYM HSdB’WTh (iéhouwâh ha'élohim hatsevaôth) SdDYQYM (tsadikim) W’MThYM (v'amâthayim) DRKYK (drakeykâ) MLK GWYM (melek goyim) MY L’ YR’K YHWH (mi lô' yira'akâ iéhwoûhâ) WKBD (vôkevad) LShMK (lishmekâ) KY (ki) LBD (levad) HtSYD ((r)hassid) KY (ki) KL-GWYM (kâl-goyim)

YBW’W WYShThHtWW (yavô'ôu vyisheta(r)havoû) LPNYK (lphaneykâ) KY (ki) MShPTYK (mishpâteykâ) NGLW (nigloû).
La gR en est :
3+4+6+12+10+13+6+14+17+12+1+6+22+13+16+21+10+11+10+5+6+5+5+1+12+5+10+13+5+18+2+1+6+22+18+4+10+19+10+13+6+1+13+22+10+13+4+20+11+10+11+13+12+11+3+6+10+13+13+10+12+1+10+20+1+11+10+5+6+5+6+11+2+4+12+21+13+11+11+10+12+2+4+8+15+10+4+11+10+11+12+3+6+10+13+10+2+6+1+6+6+10+21+22+8+6+6+12+17+14+10+11+11+10+13+21+17+9+10+11+14+3+12+6 = 1227.
Or, **1227** est la gC de **N**GLTh **Y**ShW‘ **M**ShYHt/niglath Iéshoû‘a Masshia(r)h, la révélation-apocalypse de Jésus-Josué Messie, les premiers mots de l’Apocalypse de Jean, avec leur si somptueuse rétrograde, MYN/espèce, le min, le nouvel Adam à qui les jugements du dieu vivant sont pleinement révélés (il est vrai que pour cette lecture de min, ce n'est qu'une hypothèse) ! C'est aussi le 1227 secret du TaNaK (HThNK) comme nous l'avons vu dans la plus « ésotérique » des quatre études composant cet ouvrage.
On en déduit donc que le chant de l’agneau est à la fois ce court paragraphe de feu et l’ensemble du rouleau dévorant infini nommé l’Apocalypse de Jean, lequel n'est autre que la transfiguration du TaNaK pour la fin des temps en le calme paradis perpétuel de *l’instant*.

Le chant de l'agneau de l'Apocalypse est à rapprocher du « chant nouveau » qui lui aussi figure dans l'Apocalypse, tout droit sorti d'Isaïe et des Psaumes. D'après *Zohar* 1, 123b, ce chant est destiné à être chanté par l'esprit saint à l'époque où le Tout-puissant relèvera Israël de la poussière (de même qu'Adam est élevé de la poussière au gan 'êden). Ici, l'épithète « nouveau » n'est pas accolée pour rien, mais pour la raison fondamentale, nous dit le texte, « qu'un tel chant n'aura jamais été chanté depuis la Création du monde ['ôlam] ». Il en est de même du chant de l'agneau !

Question subsidiaire:
Pourquoi l'Apocalypse ne mentionne-t-elle que ces deux chants, le chant de Moïse et le chant de l'agneau, et pourquoi de concert ?
Parce que pour le midrash qu'est l'Apocalypse, de même que le chant de Moïse représente la sortie d'Egypte, la Thora, l'Ancienne Alliance, le chant de l'agneau représente la sortie d'Egypte *définitive*, cette Pentecôte universelle concrète qu'est l'Apocalypse de la Thora en langues, la Nouvelle Alliance. Ainsi, les deux chants se faisant écho dans un même tourbillon de voix paradisiaques sont comme les deux Alliances s'éclairant l'une l'autre, *sans fin*. Ces deux chants correspondent en outre aux deux noms sacrés du dieu, l'ancien (YHWH) et le nouveau (YHtWH, le recréateur, celui qui relève Eve/HtWH, la Vivante). En effet, Moïse/MShH est l'anagramme exacte de HShM/le Nom, ce substitut du Tétragramme, tandis que l'agneau ShH est le vainqueur, le nom nouveau

YHtWH. Les deux chants glorifient ensemble le cycle des vies, morts et résurrections du Seigneur/YHWH, la totalité de l’épopée midrashique d’Israël telle que récapitulée dans l’esprit de son devenir Un.

Glossaire :

Voici l'élucidation de quelques notions clés, en guise de glossaire scientifique.

777 : dans la troisième étude, nous sommes entrés dans le détail des significations charriées par ce nombre, que nous rappellerons donc ici rapidement, avant de le mettre en rapport avec l'éclat de l'Assemblée des justes, cette Jérusalem, à la fin des temps. 777 est la clé de l'unité sapientielle des cieux et de la terre, de la halakha unitaire de leur communication. Ainsi est-il avant tout la gématrie de ShMYM (W)'RSd (les cieux et la terre), par somme gR + gC. Il peut s'écrire comme le produit 111×7, soit comme plénitude (le sept) de l'Aleph ('LP=111), de sa Science. De plus, sa réduction en facteurs premiers se note 37×7×3, où se lit le 37 gR de HtKMH/la Sagesse, ainsi que les nombres 7 et 3 constitutifs de la gC de cette même Sagesse, si bien que ce nombre, comme je l'ai énoncé, symbolise Sa Sagesse redoublée, toute à sa ferme affirmation. Il est caché sous les trois héros célestes de la Transfiguration, Moïse, Elie et Jésus ; mais aussi, dans les représentations du va et vient permanent entre les cieux et la terre, ou encore dans le fait de descendre et de remonter depuis le lieu de l'Exil – ce puits –, ces deux verbes n'étant pas choisis fortuitement dans un tel contexte (voir le secret des « soixante-dix ans »). Il se retrouve enfin comme unité des quatre mondes dans la Kabbale. C'est une constante, un classique. Cette puissance symbolique du 777, celle de la Transfiguration et de la communication halakique des cieux et de la terre, se

cache aussi sous le nombre 343. Ce nombre est tout simplement le résultat du produit 7×7×7. Juges 5, 31 : « qu'ainsi meurent tous tes ennemis, YHWH, mais que ceux qui t'aiment soient comme le soleil quand il se lève dans sa force ! ». On y reconnaît aisément la dualité eschatologique du jugement des impies et du salut pour les justes, ainsi que le couple « mort » et « résurrection ». Le Targum Jonathan croit bon d'orner ce verset, qui, comme tout verset biblique, demande à être interprété, d'un commentaire idoine : « les justes [à la fin, comme lors de la Transfiguration !] rayonneront trois cent quarante-trois fois plus que les sept étoiles des sept jours de la Création ». Autrement dit, l'éclat des justes – il n'est pas interdit de penser ici à Moïse couvrant son visage après avoir parlé avec le dieu – n'est autre que trois cent quarante-trois fois celui des astres naturels. La puissance de ce rayonnement spirituel, comparable à la lumière messianique, réside bien dans le secret du 777 en lien à l'éclat de la Transfiguration. Tout se tient.

Alliance(s) : l'Alliance est une, jamais figée, toujours en mouvement. Elle se renouvelle telle l'alliance perpétuelle qu'est le Shabbath. Ainsi la voit-on qui s'affirme et s'affine au fil de l'écriture et de la lecture de la Thora, le peuple ne pouvant s'empêcher de retomber périodiquement dans l'idolâtrie, une réaffirmation de l'Alliance venant alors le tirer de cette chute momentanée. En témoigne par exemple, en Nombres 25, l'alliance avec Phinéas (ce petit fils d'Aaron – singulièrement vénéré par les Samaritains – dont la descendance est ainsi élue à perpétuité pour la prêtrise suprême), après que le peuple se fut livré une

nouvelle fois à la méprisable impureté, ici avec les filles de Moab. Comme nous l'avons vu, il y a principalement quatre alliances essentielles dans la Thora. D'icelles, la plus centrale est celle qui est « tranchée » au Sinaï, dans la mesure où les tables qui en témoignent furent conservées dans l'arche dite « d'alliance », primitivement recueillie dans le saint des saints, c'est-à-dire au centre brûlant de l'univers, là où le Néant s'avère être l'Infini, au cœur de la Parole (le DBYR/dévir, cœur du Temple où la divinité se manifeste, est aussi DBRY/dévârây ou divrêy, ma parole ou mes paroles). Comme je l'ai indiqué, l'alliance paulinienne de la circoncision de cœur, qui exigerait de nombreuses circonvolutions et multiples vortex de raisonnements, prend assise sur la circoncision de cœur dans le Deutéronome, celle-ci étant associée par prophétie au retour d'Exil, ainsi que sur les Prophètes, Jérémie et Ezéchiel brillant ici tels des feux grégeois. Vous pourrez aller déchiffrer, en hébreu, *les trois mentions* de la circoncision de cœur chez Ezéchiel en 11, 19, 18, 31 et 36, 24-26, vous vous ferez alors une idée de ce que signifie – lorsque la fin se révèle comme Sa venue spirituelle –, avoir un cœur nouveau (et un esprit nouveau… qui souffle où il veut ?) ; il sera ici particulièrement conseillé de se souvenir de la signification des nombres 186 et 386 pour le midrash nazoréen de Iéshoû'a et de bien saisir les mots cœur (lev=thôrâh) et nouveau ((r)hâdâsh, même racine que le hiddoush). Jérémie n'est pas en reste. Ainsi, Jérémie 31, 30 à 32 : «Voici (HNH) des jours (YMYM) vont venir [B'YM, bâ'im, vous aurez reconnu ici la racine de la parousie, cf. cette entrée…]

[…] parole de YHWH où je conclurai une alliance avec la maison d'Israël au terme de cette époque dit YHWH : *et je ferai pénétrer ma Thora en eux, c'est dans leur cœur que je l'inscrirai ; je serai leur dieu et ils seront mon peuple*. » (Je souligne.)
NThThY 'Th-ThWRThY BQRBM W'L-LBM 'KThBNH WHYYThY LHM L'LHYM WHMH YHYW-LY L'M/nâthathi 'êth-thôrâthi bquirbôm v'al libâm 'ekthavenâh vhâyithi lâhem l'êlôhim vhêmâh yihyoû-li l'âm.
Voici les gR et gC de la tournure soulignée : gR = 612 « = » 63, et gC = 4176 « = » 486. Or, 63 et 486 sont les gématries rigoureuses de la plénitude, du *plérôme du cœur* LB/lêv (de la Thora). En effet, le cœur lêv/LB se développe en LMD BYTh (ce qui veut aussi dire enseigner + maison/Temple) de gR et gC respectives 63 et 486, qui peuvent encore être identifiées comme celles du duo HtThM/GLH, sceller et révéler (gR et gC). Puissance de l'identité vivifiante entre cette proposition de Jérémie *« et je ferai pénétrer ma Thora en eux, c'est dans leur cœur que je l'inscrirai ; je serai leur dieu et ils seront mon peuple »* et sa vérité selon le secret de la kabbale : la plénitude, le plérôme, la circoncision du cœur (= la Thora), ainsi que le jeu spéculatif du sceller et du révéler, centre épiphanique de toutes les Révélations de la veine des apocalypses juives !
Armageddon (en fait, har-mégiddôn) : ce « lieu » de la grande bataille eschatologique finale de l'Apocalypse de Jean est un midrash renversant – dans tous les sens – sur la vallée de Mégidô où périt le roi Josias au seuil de l'Exil, celui-ci étant lu par

l’Apocalypse comme le vainqueur, voir cette entrée. Cet acte qui précède immédiatement l’Exil se trouve logiquement lié au retour d’Exil, à la fin des temps. Quelques versets de Zacharie, particulièrement saisissants, s’en font l’écho : « Et il arrivera, en ce jour-là, que je chercherai à détruire toutes les nations qui viennent contre Jérusalem. Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications ; et ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé, et ils se lamenteront sur lui, comme on se lamente sur un [fils] unique [passage que l’on retrouve remis en jeu à l’intérieur du texte de l’Apocalypse, parmi ses multiples pièces d’étoffe et de musique], et il y aura de l'amertume pour lui, comme on a de l'amertume pour un premier-né. En ce jour-là, il y aura une grande lamentation à Jérusalem, comme la lamentation de Hadadrimmon dans la vallée de Mégidôn (vbiq‘ath mgidôn). » (Zacharie 12, 9 à 11). L’Apocalypse lit donc, *à l’inverse*, que par son retour en gloire il y aura une grande réjouissance dans la Jérusalem céleste,

> Ce substitut de la Jérusalem nouvelle est probablement YRWShLYM MShMYM par condensation syntaxique de YRWShL(Y)M MN-HShMYM. Cette formule dense se situe, néotestamentairement parlant, en Hébreux 12, 22. Ce passage – et pas que lui ! – ruisselle, tel un véritable Pactole, de jeux gématriques exactement comparables à ceux de l’Apocalypse, à commencer par la dite Jérusalem céleste, l’usage de la gématrie en yod de celle-ci étant ainsi à nouveau rendu à sa lumière…

comme celle de Sa victoire en la montagne de Mégiddôn.

Ben Tigla (livre) : probable manière qu'a *Qohéleth Rabbah* sur Qohéleth 12, 12 de désigner l'Apocalypse de Jean en l'associant au livre de ben Sirah, mentionner celui-ci étant une manière de parler de Jésus sans le nommer (cf. Maurice Mergui, *in Un étranger sur le toit*). Ce verset commenté est en fait interprété comme un interdit d'ajouter des livres aux vingt-quatre de la Miqra', dont les deux susmentionnés accusés de porter le trouble dans la maison (sic ! et entendez le Temple sous maison…). Jastrow, dans son célèbre dictionnaire, rapproche ce livre de Ben Tigla des livres de ben La'anah. Or, ces livres de Ben La'anah, nous savons – grâce à Sandrick Le Maguer dans *Portrait d'Israël en jeune fille* –, qu'ils désignent les Evangiles, La'anah nommant Myriam-Marie. Ce qu'indique le jeu de mots entre ben thigla' et niglah ou niglath (titre probable de l'Apocalypse) se verrait ainsi renforcé et le livre de Ben Tigla ne désignerait nul autre que ce vingt-septième joyau du Nouveau Testament.

Diable (Satan) : du latin *diabolus*, lui-même du grec *diabolos*, adversaire, ennemi, traduisant majoritairement l'hébreu 'ôyêv (mêmes lettres que 'iyôv/Job, mais avec permutation du waw, si bien que si celui-ci signifie le haï, celui-là est le haïssant). Ayant accès à l'hébreu des textes, nous savons que dans le Nouveau Testament, comme dans l'ancien, il n'y a jamais eu le moindre « Diable » au sens des Eglises et de leurs représentations confuses. Voyons comment. Première confusion : entre *diabolos* dans les Septante qui ne traduit que le nom commun « adversaire » – souvent il est vrai celui d'Israël – et le Satan, les deux

étant amalgamés à partir d’une lecture paradigmatique du Nouveau Testament dans son grec littéral. En effet, cette lecture, qui dans toute son extension est cette interprétation métaphysique servant de paradigme à l’Occident chrétien, a traduit le grec *diabolos* à travers les langues de telle façon que l’Adversaire néotestamentaire de Jésus soit devenu « il Diavolo », « le Diable », « the Devil », « el Diablo », etc. Deuxième confusion : quant au sens de l’Adversaire hébraïque, confusion que nous allons lever de ce pas assuré. L’hébreu hassatan signifie l’accusateur, l’adversaire, celui qui se présente devant le Christ pour l’accuser (d’où l’*antichrist* si l’on entend bien le grec *anti* au sens d’être « en présence de », « auprès de »). On le trouve à l’œuvre dès Zacharie, face au grand prêtre du retour, *i.e.* pour les rédacteurs néotestamentaires Jésus, ou encore au début de Job. Dans la Nouvelle Alliance de Jésus, il est le moment de la négation comprise, saisie, maîtrisée dans et par le langage. Ainsi, quand le texte dit : « Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Celui-là est l'antichrist, qui nie le Père et le Fils. » (1 Jean 2, 22), ce nier n’est autre que M’N/mâ’ên, anagramme *inverse* de N’M/ne’oum, oracle, parole (du dieu) : celui qui nie l’accomplissement du langage est compris comme moment négatif dans ce même langage, par là même lisible et audible comme victorieux par essence. Si le Satan a la prunelle irritée par ce midrash chrétien dont le langage de feu brille si intensément, et qu’il ne parvient pas à lire sans en être excédé, celui-ci en revanche – pour l’avoir toujours par avance vaincu – le lit, le sonde, le fouille jusqu’en

ses entrailles de lettres d’encre et de pensée, le fait tourner avec un fouet aux cordes d’acier, l’enchaîne par le raisonnement, le retourne. De même, dans l’Apocalypse, le Serpent (autre nom de l’Adversaire), soit NHtSh/nâ(r)hâss, est-il compris dans la chaîne NHtShT/ne(r)hsseth – celle des raisonnements midrashiques ? – qui sert à le lier (cf. Ap. 20, 1), ou encore, HShTN/le Satan – qui est le même – se voit-il compris dans le pouvoir qui le tient entravé, HShLTWN/hashiltoûn. De plus, comme nous l’avons vu, le Satan est un équivalent gématrique de « Son Messie » ; cela répond au principe d’identité spéculative des contraires qui se ramifie et foisonne dans le midrash, singulièrement, et à tous les niveaux, dans l’Apocalypse de Jean. Le supposé « Diable » vient et ne vient pas du Satan, de l’Adversaire tel que pensé par le midrash hébreu. Il vient aussi de certains mythes orientaux, dans lesquels s’oppose au dieu lumineux et bénéfique (Horus, Ormuzd…) un adversaire non moins divin, mais ténébreux et maléfique (Seth, Ahriman). Ces dieux ennemis ne sont pas des sujets, mais des principes « substantiels », ayant un sens astrologique lié aux cycles des temps, au temps cyclique. Cet antagonisme sert alors à l’affirmation du principe lumineux, la lumière ayant « essentiellement la nature de la négativité absolue » contrairement aux ténèbres qui, bien qu’apparemment négatives, sont en fait positives et impuissantes à résister à la lumière ; ainsi, Seth est-il toujours vaincu par Horus, mais ici, temps cyclique oblige, Horus doit à son tour être vaincu pour ressusciter, et le cycle articulé autour de leur opposition de recommencer de

plus belle. Toutefois, ce n'est plus le cas avec l'eschatologie juive, le « mal » étant définitivement vaincu par l'avènement du soleil messianique ayant la guérison sous ses ailes, illuminant le monde recréé dans la lumière de sa parousie. Les Hébreux ont conservé et dépassé cette représentation mythique en concevant le hassatan midrashique, l'Adversaire lié à un temps eschatologique, non plus seulement à un temps cyclique, bien que celui-ci se trouve conservé et dépassé dans celui-là (ainsi les Hébreux ont-ils un temps cyclique centré sur l'étude liturgique du Livre, dont les cycles se déploient à l'intérieur de la durée du Jubilé, la succession des Jubilés étant elle-même comprise dans l'avènement messianique, qui donne sa structure à l'Apocalypse – en sept parties, chacune étant subdivisée en sept temps, à quoi s'adjoint une conclusion). Ainsi, le hassatan incarne-t-il le principe du ra' (« mal »), lequel est essentiellement déterminé comme l'opposé du tov, de l'adéquation à la Sagesse (cf. Annexe 4), *mais* il est en même temps un terme de pure polémique qui pour le TaNaK, au niveau de sa conception par les pharisiens (ou les membres de la grande Assemblée), a d'abord désigné les samaritains ou les sadducéens. Puis, la situation se renverse dans l'eschatologie nazoréenne, et, pour l'Apocalypse de Jean, il condense la juxtaposition subtilement déclinée de toutes les oppositions essentielles au midrash chrétien : le Satan de l'Apocalypse est le dragon, alias Hérode-Achab, mais il est aussi la première bête – les sadducéens –, et la seconde bête – les pharisiens. Deux formules extraites de la chair savoureuse du texte prouvent cette juxtaposition, « le trône de Satan » lié à

Hérode, ainsi que « la synagogue de Satan », référence codée au Sanhédrin constitué de sadducéens et de pharisiens, dont les vingt-quatre « anciens » incarnant les livres sont l'envers exact. Le jugement définitif du Satan est opéré par l'ultime *opus* johannique, de sorte que la « nouvelle création » (voir l'entrée « recréation apocalyptique »), le ra‘ ayant été idéalement supprimé, soit à nouveau adéquate au tôv par-delà tôv et ra‘, c'est-à-dire soit la vie même (le (r)hayim de l'arbre de vie, des vivants-ressuscités, d'où l'interprétation du Zohar où les âmes des justes se posent sur les branches de l'arbre…), la Jérusalem nouvelle comme assemblée des *nôtsrim* ressuscités, effectuation de la seconde résurrection. Cette double entente dont se tisse savamment ce hassatan est complètement perdue une fois l'hébreu néotestamentaire passé dans le grec, perdue pour l'Occident chrétien qui fabrique théologiquement le Diable dans l'oubli de la si subtile invention de Iéshoû‘a, comme de celle de son opposé polémique ramifié. Cet oubli se caractérise aussi par une identification du plus mauvais goût – digne de ces pauvres cervelles mollement baignées dans les eaux croupies d'une croyance indigente – entre le « Diable » et les Juifs, ceux-ci étant identifiés à celui-là dans la fausse conscience chrétienne. En effet, celle-ci lit ceux-là comme les adversaires obstinés de Jésus, lisant ainsi un « les Juifs déicides » abstraitement universel et vide là où le texte, par pur *polemos* midrashique, parlait des yéhoûdim – originellement les « judéens-hébreux rabbiniques », certainement pas « les Juifs » ! Ce n'est pas un hasard si les obscènes caricatures par lesquelles les Juifs furent si

couramment calomniés ont eu constamment recours à la figure du Diable. Déjà, comme le note Stéphane Zagdanski dans *Domination et dépossession chez Heidegger et dans la pensée juive*, le funeste Jérôme de Stridon écrivait, commentant saint Jean, ce tsaddiq méconnu : « " Ils [vous aurez deviné de qui il s'agit...] ne reçoivent pas sa parole ", parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils ont fermé leurs oreilles à la Parole de Dieu. Celle-ci en retour les identifie comme le diable… » En ce supposé « Diable » lu par les soi-disant « chrétiens », s'est supprimé le sens profondément polémique du hassatan, tandis que s'est conservé celui d'incarnation du mal, hérité du mythe, mais bien entendu il s'y est conservé sans le dépassement opéré sur ce point par les juifs-hébreux. Toutefois, le christianisme va plus loin que les mythes en faisant du Diable un sujet, chose impensable avant, et que l'on voit aussi se développer, parallèlement aux débuts de l'Occident chrétien, dans les Talmuds (où cette incarnation du yetser hara' qui « participe de la division » « *donne* en effet beaucoup à penser »). Ceux-ci prennent appui sur Job et Zacharie et sur le fait que l'Accusateur a part au verbe divin puisqu'il est capable de placer dieu en face d'une contradiction. Mais, comme nous autres, Argonautes de la rétroversion éclairante, savons que dans l'hébreu biblique et évangélique il n'y a jamais eu de Diable, nous pouvons bien dire que le « Diable » est mort – d'autant plus que le Satan a été définitivement envoyé au gouffre avec l'Apocalypse, ce dont ne tinrent pas compte les Talmuds, développant le personnage plus qu'aucun texte antérieur… – *et que le dieu est*

l’absolument vivant. Laissons donc à la bêtise universelle ce hochet dérisoire, ce pauvre pantin de papier ! En tant que sujet il a fait long feu, il s’est consumé dans son fondement autrement difficile à penser, le Mal « comme le tournant de l’Esprit » (Hegel) ou comme « le spirituel » (Schelling), ou encore comme ce qui, « dans l’éclaircie de l’Être » paraît « en même temps que l’indemne » (Heidegger). Pour revenir au niveau de son sens, si le hassatan n’a aucun rapport avec « le Diable » tel qu’on se le représente dans le christianisme entendu comme nihilisme (et pour cause), c’est qu’il signifie l’opposition essentielle avec laquelle il s’agit de jouter pour en triompher, en un sens pré-talmudique, singulièrement aiguisé par le midrash chrétien (la fameuse tentation au désert du chapitre quatre du selon Matthieu n’est rien d’autre qu’une joute talmudique entre le Messie et son Adversaire – il cite sa Thora ! –, il faut apprendre à la *lire* comme cela…). Dans l’Apocalypse, on le trouve par exemple en ce verset universellement caviardé : « Mais à vous je dis, aux autres qui sont à Thyatire, autant qu'il y en a qui n'ont pas cette doctrine [l’enseigner LMD des fils de Jézabel que l’on peut rapprocher des Nicolaïtes, ces fils de Balaam], qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, comme ils disent : je ne vous impose pas d'autre charge » (Apocalypse 2, 24). Ah, les profondeurs de Satan ! Elles donnent le vertige n’est-ce pas ? Certains ont été jusqu’à voir ici une accusation contre des adeptes de Satan. N’y avait-il pas déjà des « satanistes » au premier siècle ? ! Ainsi, Satan aurait des profondeurs – comme YHWH ! – que nous autres,

pauvres mortels, méconnaîtrions… Or, les profondeurs du dit Satan sont tout simplement l’hébreu M‘MQY HShTN/ma‘amakêy hassâtân, « les secrets de l’Adversaire », qu’il suffit de mettre à nu pour renverser cette opposition, ce qui sous-entend le libre usage de la kabbale. En effet, M‘MQY HShTN/« les secrets de l’Adversaire » (en Daniel 2, 22 l’équivalent araméen ‘MYQTh’ veut dire exactement « secret ») a pour gR 120 et gC 624, soit pour somme des deux le 744 gC de YShW‘ MShYHt/Iéshoû‘a Masshia(r)h. Il relève des « secrets du Satan » d’être défait par son opposé spéculativement identifié avec ceux-ci par la kabbale, c’est-à-dire avec lui ! Un autre calcul gématrique s’y adjoint, par multiplication cette fois : HShTN = 5×21×9×14 = 189×7×10, le 189 de la venue du Jour du Messie (YWM MShYHt, par plérôme) et les sept têtes et dix cornes de la Bête, de l’Adversaire, têtes et cornes qui désignent *métaphoriquement* sa puissance (cf. les racines R’Sh et QRN des têtes et des cornes), tout comme son animalité désigne *métaphoriquement* son refus de l’élévation spirituelle (cf. ce que nous avons clarifié concernant le 666 comme axe secret de l’Apocalypse). La même arithmétique s’avère effective avec le Dragon ThNYN = 22×14×10×14 = 616×7×10, les sept têtes et dix cornes et le 616 gématrie de YWM/yôm, le jour de l’avènement messianique !

Dix séphirôth (ou middoth) : dans le langage de la Kabbale, les « attributs divins », ses middoth – qui ne sont plus seulement les règles de l’exégèse rabbinique –, n’existent pas au sens de causalités, comme c’est le cas dans la théologie « chrétienne ». En effet, pour la

Kabbale, les séphirôth lues comme middoth ne sont justement pas des « attributs » au sens chrétien, mais bien plutôt sont-elles des « émanations » (notion « détournée » du néoplatonisme…), ou mieux des « miroirs » (aspaklariôth) de la divinité, autrement dit *ses aspects*. Le dieu peut être perçu et pensé tel qu'en lui-même drapé de sa lumière « supernelle » au sein de son identité secrète avec le Néant, *i.e.* comme l'Existant sur son trône (la plus haute séphirah, Kether), vision de sa bonté rayonnante et de sa justice immanente ; ou bien, dans une même vision embrassant, selon ses différents aspects graduels, droite et gauche (amour et force, bonté et colère, etc.), haut et bas, ceux-ci étant eux-mêmes lus dans la Thora (par exemple dans les paires ou zoûgôth constituant la « création », à commencer par Kether et (r)Hôchmâh au niveau de Genèse 1, 1).
'êyn : hébreu pour dire néant, rien, etc. L'occurrence biblique qui en révèle le mieux toute la portée se trouve sans doute – hormis celle au cœur du récit initial de la Création, mais les deux sont reliées – chez Job : « La Sagesse tu la trouveras à partir du néant. »
Galilée : GLYL de gR et gC 37/73, équivalent de HtKMH, la Sagesse. La mention biblique la plus intéressante se trouve en Isaïe 8, 23 où il est question du « chemin de la mer [la Thora ?], au-delà du Jourdain, la Galilée des nations », autrement dit de la terre promise ! Indication en passant : *curieusement* le Christ évangélique, qui est le Temple vivant, se relève en Galilée, trois jours après sa mort (sa destruction). *Curieusement*, c'est exactement le même parcours que suit le judaïsme : destruction du Temple,

reconstruction en Galilée, via Yavnéh (qui bien entendu est en Judée). Cette importance de la Galilée dans l'Evangile est d'autant plus étonnante que sa mention est extrêmement rare dans les textes antérieurs. Elle fait signe quelques rares fois dans le TaNaK, et sans doute peut-on en relever quelques autres occurrences dans les apocryphes ou à Qumrân. *Curieusement* encore, les seuls autres textes anciens où la Galilée a une telle importance sont les midrashim et talmudim du second siècle et au-delà...

Gématrie « im (ha)kollel » : ce procédé consiste à ajouter « un » à une gématrie obtenue par gR ou gC. Cette simple adjonction numérique est riche, car elle a pour sens l'unification dans l'Un, l'accès à sa totalité constituée, conformément à la racine KLL du kollel : « perfectionner, rendre parfait, achever. » Ce procédé est connu des auteurs néotestamentaires, comme le prouvera un exemple simple et digeste. Ephésiens 4, 22 et 23 : « en ce qui concerne votre première manière de vivre, d'avoir dépouillé le vieil homme qui se corrompt selon les convoitises trompeuses, et d'avoir revêtu (LBSh) *le nouvel homme*, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité. » Le nouvel Adam/homme ? 'DM HtDSh a pour gR 51 et gC 357, son kollel ne produit rien d'autre que 52 et 358, les gR et gC de MShYHt/masshia(r)h, le Messie, ce soleil (ShMSh, présent ici par notarique dans « revêtir le nouvel homme »/LB**Sh** ('Th-H)'D**M** HtD**Sh**) ! Nul mystère concernant ce revêtement du « nouvel homme » ne saurait demeurer.

« Histoire midrashique d'Israël » : j'ai forgé cette formule afin de désigner les modalités suivant

lesquelles, sis à même l'élaboration de la Thora, se développe – selon une progression midrashique qui le « réalise » – le plan divin (conseil, 'SdH), dont la vérité n'est autre que l'avènement messianique, grand retour ou grande réparation (tiqqoûn), qui conduit à son tour au dévoilement des secrets de la Thora, lesquels « précèdent » la Création. Cette « histoire » court depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse. Trois cycles essentiels, bien que se subdivisant en eux-mêmes, et se répondant, semblent ainsi se dégager. Ils s'articulent autour des trois avènements du Temple, à la fois le même et pas le même : c'est d'abord celui de la Jérusalem d'avant l'Exil (livres de Samuel et des Rois), puis celui du retour depuis l'Exil babylonien – c'est le « second Temple », qui fut détruit en 70 après J.-C. –, et enfin celui de l'apocalyptique nazoréenne, intériorisé et devenu le dieu lui-même. Le premier Temple correspondrait – schématiquement – au temps où l'essentiel de la pensée juive la plus florissante émane des sadducéens, le second au temps où cet essentiel provient des pharisiens (temps d'Esdras – ou plutôt de Simon le Juste –, figure emblématique du parfait pharisien digne de Moshè), enfin, c'est le temps du troisième Temple, lié à l'eschatologie nazoréenne, cette incontournable réjouissance du Verbe. J'insiste ici sur deux aspects cruciaux pour ne pas se méprendre sur « l'histoire midrashique d'Israël ». Premièrement, histoire est ici employé au sens de haggadah, de récit voire d'épopée, pas au sens de l'historiographie grecque dont Hérodote et Thucydide sont les pères, encore moins à celui de l'histoire entendue et développée à partir de la théologie chrétienne sur le

modèle d’un temps linéaire irréversible (qui n’était pas encore celui, plus récent, de la production « économique »), car celui-ci est en tant que tel inconnu des Grecs et des Hébreux. D’ailleurs, il fut même inconnu de toutes les civilisations antiques, car bien que les empires ou royaumes aient compté les temps des dynasties, les années de règne des empires, etc., tous ces peuples vivaient dans un temps globalement cyclique, où l’année calendaire n’était vue et vécue que comme un cycle. Aussi bien ne pouvaient-ils pas concevoir une « fin des temps » au sens « chrétien », c’est-à-dire comme venue du Messie en telle date par avance calculable – aberration dans laquelle se perdirent d’ailleurs nombre de rabbins et de savants tardifs –, ou, pour l’Eglise, comme retour rêvé d’un Jésus glorifié, cet « au-delà du futur » dont la représentation métaphysique se sclérose, se fossilise, se décompose. Ces peuples antiques ne connaissaient pas encore le temps linéaire irréversible. Ce qui nous conduit au second point : si histoire est ici à entendre comme récit, haggadah, il faut préciser que le temps de son déploiement n’est pas linéaire, mais cyclique (cf. les entrées « ni avant ni après dans la Thora » et « pour les siècles des siècles »). En effet, le temps linéaire, que Roland Tournaire nomme « le temps chimérique », au sens de l’histoire « chrétienne », est apparu par le biais d’une conjonction entre la pensée aristotélicienne du temps, et une lecture naïvement linéaire de la Création de la Genèse – plus généralement du récit biblique – faite par les pères de l’Eglise, avant que la puissante théologie d’entendement de celle-ci n’élabore l’histoire tendant

vers l’au-delà du futur – dont je crains fort que nous n’ayons à l’attendre éternellement, si nous ne nous saisissons pas nous-mêmes de l’éternité concrète, vivante au cœur du texte, en ressuscitant dès cette vie. Le temps de « l’histoire midrashique d’Israël » est donc à appréhender sur le mode du temps cyclique, celui des ‘ôlamim (hérités des cycles astronomiques, cf. le sens multiple des théqoûphôth) : voir l’entrée « pour les siècles des siècles ». Lorsque, dans la seconde note qui succède à la première étude de ce livre, je tentais de méditer l’histoire midrashique en introduisant et résolvant « l’antinomie » apparente entre l’affirmation « néant (’êyn) de l’avant et de l’après dans la Thora » et le fait qu’il y ait en même temps une progression (certes cyclique, voire labyrinthique !) du récit midrashique, j’allais sans doute un peu vite en besogne. Je crois toutefois que cela reste vrai à condition de bien entendre les deux termes et de bien lire le « sans fin » qui « précède » – en un sens logique – la Création et « vers lequel » la fin fait retour, à savoir de l’entendre comme ’êyn soph, comme l’Existant, infinité du paradis du Temps, de la jouissance de l’Eden du Verbe échappant à toute représentation (et en particulier à toute représentation du temps). J’ajoute enfin que la structure mouvementée du TaNaK répond à cette temporalité cyclique. En effet, nous avons vu que les trois temps que sont la fondation, l’Exil et le retour marquent la globalité de celui-ci. Ce cycle se subdivise à l’intérieur de soi, le premier de ses cycles internes commence par la Révélation édénique, son moment négatif s’initie par l’expulsion nécessaire au mouvement narratif, ce

cycle se poursuivant dès lors jusqu'à la fondation d'Israël en douze rameaux subtils, ce qui conclut ce premier mouvement génésique (qui lui-même se subdivise…).

Ni avant ni après dans la Thora ('YN MWQDM WM'WHtR BThWRH) : principe midrashique servant de première approche afin de saisir la temporalité à l'œuvre dans la Thora. Ce n'est qu'une définition négative, donc insuffisante. Ainsi ne doit-elle pas être séparée de l'ensemble des règles de l'écriture de la Thora, comme de ses mesures. Car ce sont celles-ci qui livrent l'accès à ce paradis du Temps, aux détours imprévus parmi sa richesse labyrinthique, aux « brèches opéradiques » ouvertes dans les cloisons du texte par le souffle de questions paradoxales, aux anfractuosités souterraines où se cueillent d'étranges fleurs de jouissance magique, aux « bonds successifs entre réalités secrètement analogues » dont le lieu n'est autre que la pensée du texte. Le midrash semble peiner à trouver une justification explicite de l'antiquité de ce principe dans la Thora (le Tan(r)houma cite Proverbes 5, 6 où il est fait mention des voies errantes – bifurquantes ? – de l'Assemblée lue comme la Sagesse, la Thora selon son *verso* d'amertume). Cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où il est formulé par opposition au temps chronologique de la théologie chrétienne apparaissant dans les premiers siècles. En effet, « la Bible » est alors « lue » chronologiquement sur la base d'un temps linéaire irréversible, à commencer par le récit de la Création, celui-ci étant entendu naïvement par les pères comme chronologique ; la valse « chrétienne »

des aberrations de lecture commençait déjà à faire tourner les têtes. Les plus anciennes mentions que l'on trouve de cette règle sont dans la guémara du Talmud de Jérusalem (Shekalim 25b et Sôtâh 37a) rédigée autour de l'an 400, ce qui correspond bien aux débuts du « christianisme ». Si, dans cette tournure, « avant » (racine QDM), tout comme « après », prennent un instant un sens chronologique, c'est par ruse, afin de mieux déjouer par la suite toute entente chronologique du texte biblique, car ils ont avant tout un sens logique ou géographique. Ainsi, dans la fameuse formule mettant en situation le jardin d'Eden « à l'Orient », nous avons vu que ce miqedem traduit par « à l'Orient » se lit surtout comme un « avant le commencement », en un sens logique, en rien chronologique (pensez à la parole proférée par le Christ, « *avant* qu'Abraham ne soit, je suis », en effet le Messie est « d'avant la Création »…). Enfin, vous n'aurez pas oublié de remarquer la présence rougeoyante et secrète du ’êyn dans cette tournure, de sorte que la dernière phrase de ce paragraphe se sera avérée absolument inutile.

Nicolaïtes : formule tout sauf énigmatique par laquelle les auteurs de l'Apocalypse entendent non seulement désigner, mais fustiger, insulter et pilonner leurs adversaires principaux, tout en restant bien entendu dans l'esprit du langage polémique propre au midrash. Elle repose sur un jeu de mots avec Balaam, Nicolas étant un équivalent traduit en grec de l'un des jeux lus à même ce nom hébreu. En effet, celui-ci est décrypté comme condensation de BL‘/avaler, détruire + ‘M le peuple. La racine grecque *nikaô* signifie d'abord

vaincre, prévaloir, gagner une cause, mais aussi détruire, comme BL‘ (au piel), tandis que *laos* signifie bien peuple. C’est pourquoi Nicolas traduit en grec Balaam. Partant de là, les Nicolaïtes seraient les bnêy Bile‘am, les fils de Balaam (le pluriel d’un nom propre en hébreu se note généralement ainsi, cf. les bnêy Israël pour dire bibliquement les « israélites »). Ici, les « désinformations » diverses fournies par les hérésiologues de l’Eglise ne sont évidemment d’aucune aide. En revanche, s’instruire des polémiques talmudiques et midrashiques ô combien ! Car nous savons, dès lors que nous ouvrons le Midrash et les Talmud plutôt que les patrologies poussiéreuses qui s’accroupissent sur les rayonnages des bibliothèques désertées par les lecteurs vérifiés, que Balaam est une désignation cryptée du Jésus nazoréen pour la polémique du midrash (cf. par exemple Yalkoûth Shimoni sur Nb. 23, 7 où il est accusé d’avoir voulu « se faire Dieu », ou Talmud et *passim*). Par ailleurs, comme nous l’avons vu, Balaam est à la fois borgne et instruit de la science du Très Haut, celle du *temps de la fin*. Ainsi, les auteurs de l’Apocalypse renversent-ils l’accusation envers Jésus (c’est-à-dire eux-mêmes) et critiquent-ils vertement leurs adversaires en rapprochant leur enseignement de celui de Balaam et de ses fils, c’est-à-dire d’un enseignement à « l’intelligence borgnesse » quant au temps de la fin, impuissant à réellement déceler, distinguer et penser ce temps subtil entre tous, ce rega‘ fulgurant du divin. Les prétendus Nicolaïtes ne sont autres que ces adeptes de l’intelligence borgnesse qui ne veulent pas voir la fin et désirent donc toujours la différer sans fin,

ce qui se confond justement avec l'accusation de l'Evangile à l'égard des pharisiens, diversement réticents ou hostiles à l'égard du midrash chrétien. De plus, Tiqqoûnê Zohar 142b identifie ces fils de Balaam (seule mention que j'ai pu en trouver, mais qu'il y en ait une est déjà un signe) aux deux magiciens égyptiens Yanis et Yambris – le midrash inventant leurs noms – qui s'opposèrent à Moïse lors de la célèbre joute biblique sceptre-serpent contre serpent-sceptre, Moïse ayant l'avantage décisif de la puissance miraculeuse de YHWH. Or, ces deux magiciens figurent aussi dans le Nouveau Testament. Ainsi, en 2 Timothée 3, 8, Paul dit : « de même que Yannès et Yambrès s'opposèrent à Moïse, ainsi ces gens-là [mais qui donc ?] s'opposent à la vérité [la voie du tôv de l'accomplissement messianique, le fait de se tenir dans cette voie], ce sont des humains ['anâshim, des membres de yeshivôth et synagogues d'Israël !] corrompus pour l'intelligence [borgnesse, vous disais-je…] » etc., bref ce sont des fils de Balaam, des Nicolaïtes ! Sachant que l'Apocalypse juge elle aussi des humains ('anâshim), qu'ils soient lapidés par la grêle (BRD, anagramme exacte du verbe, dâvâr/DBR), calcinés par le feu du soleil du réel ou encore envoyés avec le Satan et le faux prophète dans l'étang de feu et de soufre rappelant le jugement de Sodome – ce premier jugement de l'idolâtrie d'après le Déluge –, j'en déduis bien que les adversaires des auteurs de l'Apocalypse et ceux du midrash paulinien sont les mêmes, les Nicolaïtes, les 'anâshim d'Israël qui refusent le midrash chrétien. Un passage de Paul permet même de préciser que ces 'anâshim, dont font

partie les Nicolaïtes, ne sont autres que des (r)hakamim, des sages pharisiens : « Car la sagesse de ce monde [du ‘ôlam hazé… de ceux qui n’accèdent pas dès cette vie à la parousie, au ‘ôlam haba’] est folie devant Dieu. Ainsi est-il écrit : « Celui qui prend les sages ((r)hakamim) dans leurs ruses», et encore : « Le Seigneur connaît les raisonnements des sages, qu'ils sont vains ». Que personne donc n’ai de confiance en les hommes (’anâshim) » (1 Corinthiens 3, 19 à 21). En voilà pour la confusion au sujet des Nicolaïtes, colportée dès les premiers hérésiologues de l’Occident chrétien, introduisant par erreur une dissonance majeure entre Paul et l’Apocalypse ou entre des gnostiques et les auteurs de celle-ci. Eh bien, non ! Les auteurs de l’Apocalypse et du midrash paulinien sont issus des mêmes assemblées nazoréennes, et, en ce qui les concerne, les fils de Balaam sont à chercher du côté des rabbis opposés à l’avènement du Rabbi apocalyptique, ce principe de la recréation divine, par exemple chez un certain Rabbi Tarphon de triste mémoire, puisque c’est dans sa bouche que fut mise la parole à ma connaissance la plus dure et venimeuse contre les midrashim évangéliques, enjoignant de les laisser brûler en cas d’incendie, etc. Choses pour certains familières, mais pas pour autant connues, car là encore il ne faut pas prendre cela au pied de la lettre, mais commencer par rappeler que ces propos relèvent de ce poivre ou de cet arsenic métaphorique – étrangement délectable pour qui a foi en pareil poison – qu’est le langage de la polémique, même s’il est vrai, hélas, que cette parole fut aussi appliquée à la lettre.

Un apocryphe méconnu, *Correspondance entre Paul et les Corinthiens*, vient faire écho à la polémique apocalyptique, mais cette fois-ci dans la bouche de Paul. En effet, ce texte oppose les fils de la justice (bnêy tsedaqah) qui sont les auteurs du midrash chrétien à de « mystérieux » fils de la colère ; l'on reconnaît bien sûr droite et gauche du jugement final dans cette opposition. Plus loin, ces opposants sont qualifiés de « ces maudits qui professent la doctrine du Serpent (LMD NHtSh !) ». On pourrait s'attendre à des gnostiques de type naassènes ; eh bien, là encore, pas du tout. Car peu après, ces mêmes « qui enseignent la doctrine du Serpent » sont qualifiés de « race de vipères », « d'engeance de serpents et de basilics », expressions bien connues de nos évangiles de poche pour cribler les opposants pharisiens et sadducéens au midrash chrétien (cf. Matthieu 3, 7), ceux qui enseignent la doctrine de Balaam ou du Serpent (Nahass est aussi l'un des vocables clouant l'Adversaire dans l'Apocalypse), toujours les Nicolaïtes !

Mais il est temps de conclure en réinjectant le terme de notre rétroversion dans l'hébreu de l'Apocalypse. Tout d'abord, Ap. 2, 15 nomme les adversaires comme ceux qui détiennent l'enseignement des « Nicolaïtes ». Sous ce « détiennent » il s'agirait de lire la racine B‘L, posséder, détenir, faisant jeu avec la racine BL‘ avaler, détruire, présente dans nos bnêy Bileam. L'expression complète des « détenant l'enseigner des fils de Balaam » serait dès lors **B**‘WLYM **L**MD (H)**B**NY **B**L‘M dont la notarique initiale n'est autre que BLBB/bélêvâv, dans le cœur, celui qui n'est pas

circoncis, symbolisant l'idolâtrie elle-même, alors qu'il peut aussi désigner tout le contraire, le cœur pur (lev tahor) de celui qui voit (râ'ah, équivalent strict de dâvâr…) le dieu, son Royaume. Cette présence du cœur rejoint l'accusation portée contre « l'enseigner de Balaam »/LMD B‘LM au verset 2, 14, celui d'enfreindre les lois noachides, *i.e.* de s'adonner à l'idolâtrie, ou plutôt de ne pas assez bien « conserver » la Thora, au sens nazoréen. Les pauvres pères de l'Eglise n'ayant plus souvenir de cette polémique propre à l'hébreu, il est comique de les voir crier aux Nicolaïtes à la moindre débauche de tel ou tel « chrétien » supposé, au moindre appel à la jouissance, eux dont le lot est de consumer leurs jours en d'austères études, mais passons sur ces pauvres diables et tous les basilics de leur espèce, Nietzsche ne les a-t-il pas déjà parfaitement portraiturés ?
Un peu de kabbale en guise d'afikoman dionysiaque ? Cet « enseigner des Nicolaïtes » repose en effet sur de la gématrie. L'enseigner est ici LMD de gR et gC 29/74, tandis que les Nicolaïtes sont les bnêy Bile‘am, soit avec article HBNY BL‘M de gR et gC 74/2(0)9, les mêmes réseaux gématriques !
Parousie : au cours de l'ouvrage, nous en avons proposé deux rétroversions possibles, mâvô' (avec jeu de mot autour de Moab et de l'Alliance préparant l'entrée en terre promise, *i.e.* préparant l'avènement final) et bâ', en lien au ‘ôlam haba'. Commençons par la racine, BW'/bô'. Si je cherchais, afin d'éclairer l'Apocalypse, à en épuiser les sens possibles qui forment comme un kaléidoscope riche de nuances luminescentes, je les énoncerais ainsi : i) entrer (sens

opposé à YSd', sortir), présent en Ap. 3, 20 au moment où le dieu dit entrer et souper avec l'élu ; ii) entrer dans la maison du mari (sens particulier où l'on reconnaîtra sans peine les noces mystiques) ; iii) entrer en jugement, sens qui correspond à la première occurrence biblique de BW' lors du Déluge où toute chair vient devant Lui… voyez aussi Isaïe 3, 14 où il est en usage avec mishpat ; iv) venir, sens présent dans le souhait final « Viens seigneur Jésus ! », sens qui scintille déjà dès Exode 20, 17 « Ne craignez pas, c'est afin de vous éprouver que dieu est venu [bâ' hâ'elohim, B' + le dieu du jugement] » ; v) aller ou s'en aller, même sens que HLK, la racine de la halakha, Jésus vient aussi dans ce sens où il donne Sa halakha ; vi) guider, conduire, ce qui est bien entendu la fonction même du Roi-Messie, etc. N'avons-nous pas lu ainsi les sens les plus divers et essentiels de l'Apocalypse réfléchis dans ceux de cette racine profonde et vitale ?
Mais revenons à la rétroversion de la parousie. Parmi l'échantillon des occurrences néotestamentaires du grec *parousia* (vingt-cinq environ, aucune dans l'Apocalypse où c'est par sa seule racine qu'elle fait si intensément signe), il s'en trouve trois au moins (1 Thessaloniciens 2, 19 ; 1 Corinthiens 15, 23 ; 1 Jean 2, 28) qui calquent très précisément l'Ancienne Alliance, ce qui est pour ainsi dire providentiel, car *parousia* est absent du lexique des Septante correspondant au TaNaK, sa présence une fois chez Judith ou dans les livres des Macchabées ne nous étant d'aucun secours vue la perte plus que dommageable de leurs « originaux » hébraïques. Ainsi, en 1 Jean 2, 28, il est

question de ne pas avoir honte (racine BWSh dont l'envers est ShWB, racine de la théshoûvah) loin de lui « lors de sa venue (parousie) ». Cette formule vient en fait très méticuleusement de Daniel 8, 17 lorsque le dieu lui-même vient auprès de Daniel pour lui enseigner à scruter la fin, à saisir la manne de la vision : « Et il vint près du lieu où j'étais, et lors de sa venue (WBB'W/voûvôô), je fus effrayé et je tombai sur ma face ». C'est là l'occurrence majeure de ce « dans-lors de sa venue » dans le TaNaK, la seule où il en aille du dieu lui-même. On notera toutefois les exemples d'Exode 28 ou Lévitique 16 où « sa venue » est celle du grand prêtre dans le saint, de même encore pour l'homme vêtu de lin d'Ezéchiel 10, 3, celui-ci entrant alors dans le Temple céleste surplombant la vision du Char. Quelques occurrences néotestamentaires de la parousie pourraient démontrer sans encombre que bâ' est bien le terme le plus probable de la rétroversion du mot parousie. 1 Thessaloniciens nous parle de ces vivants (HtYYM, les ressuscités) qui attendent (racine de la thiqwâh messianique) la parousie du dieu, autrement dit B' YHWH/bâ' IéHoûWaH, la venue eschatologique du Seigneur (temps de l'Apocalypse). Cette formule a pour gR 29, comme YHtWH, le nom nouveau. 2 Pierre 3, 12 exprime le fait d'attendre et de hâter « la venue du jour du dieu », soit de habâ' yôm IéHoûWaH/HB' YWM YHWH de gR de 63, de gC de 90 comme MLK/le roi, et de somme gR + gC de 153 comme HPSHt (gC), le glorieux agneau dont la Pâque se prolonge jusque dans les fastes apocalyptiques des cieux et de la terre. Le lecteur pourra poursuivre

l’épuisement des occurrences jubilatoires de la parousie en commençant peut-être par celles de « la venue du fils de l’homme » chez Matthieu (quatre fois au chapitre 24), soit de B’ BN ’DM ; il notera alors, *mutatis mutandis*, ses deux notariques, l’initiale BB’ « lors de la venue », et la finale ’NM/’ânam, élever (un enfant), être stable, durable. Or, ne s’agit-il pas ici d’élever gématriquement le fils de l’homme pour constater qu’en résulte la gC de Jésus-Iéshoû‘a, laquelle est pareillement l’élévation du fils de YHWH ?

Patmos : lieu célèbre, mais évidemment pas pour les bonnes raisons, celles-ci étant encryptées dans l’hébreu savant de l’Apocalypse de Jean. Revisitons ce lieu méconnu. Ce serait – dit-on – le lieu où saint Jean le théologien aurait écrit ce rouleau sublime. Des cohortes de touristes ennuyés s’y engouffrent chaque année pour faire « comme si » c’était bien là que saint Jean écrivit. Pauvre lecture occidentale et littérale des textes sacrés, comme tu t’égares ! Car c’est selon un dessein supérieur que Patmos a été choisie, en hébreu, par les rédacteurs de l’Apocalypse, lesquels serait profondément surpris de découvrir que l’on a pu prendre leur Yehoû(r)hânan midrashiquement inventé pour un vulgaire personnage réduit à son historicité. En effet, tous les lieux de l’Apocalypse de Jean sont choisis pour forger un pont entre le grec et l’hébreu – ce que *verra* en le disant le très grand poète Hölderlin dans son poème *Patmos* –, en rapport à la dialectique d’Athènes et de Jérusalem, la Jérusalem céleste étant en quelque sorte le dépassement de leur opposition, celui-ci se donnant son être-là effectif. C’est pourquoi

tous les « lieux » de l’Apocalypse sont en Asie (’SY’ de gR et gC 27/72, celles de HtSD, amour, grâce, ce qui s’accorde avec le nom de Jean « dieu fait grâce », le thème de la grâce messianique – sa droite bienveillante – traversant et irriguant l’Apocalypse dans son secret), dans l’entre-deux médité, « historial », du grec et de l’hébreu. Il y a les noms des sept églises, et un peu au large de cette côte d’Asie mineure, la souveraine Patmos. Ce qui ne veut certainement pas dire, j’y reviens, que les auteurs de ce rouleau ne vivaient pas à Jérusalem ou en Galilée près de telle ou telle yéshivah. En fait, Patmos se translittère en PThMWS qui a pour gR 73, valeur de la Sagesse – et de la Galilée ! –, et gC 586=YRWShLM, Jérusalem. Voilà qui rejoint parfaitement et illustre à nouveau le réseau d’analogies hébraïques par nous maintes fois souligné sans le moindre petit commencement de rapport avec l’histoire et la géographie, d’ailleurs le plus souvent réduites à des stocks de connaissances abstraites, c’est-à-dire à du formalisme mort là où il faudrait étudier la vie même de ces matières, leur non séparation qu’Hegel a su le premier concevoir, parlant du « fondement géographique de l’histoire ». Comme pour Patmos, les sept églises prennent assises sur les tours et codages de la lettre hébraïque. Ainsi, une translittération des sept églises serait ’PSWS + ShMYRN’ + PRGMWS + TY’TYR’+ SRDYS + PYLDLPY’+ LWDQY’ (Ephèse, Smyrne, Pergame, Tiatyre, Sarde, Philadelphie, Laodicée, en notant l’orthographe des deux ou trois qui se trouvent dans les Targum ou le Midrash, Ephèse dans le Targum sur les Chroniques

par exemple…) de gR 466 = ShH/l'agneau par élévation (21×21+5×5=466), l'agneau immolé-ressuscité comme le nomme l'Apocalypse, celui qui est passé à travers sa propre shéhitâh, le vif, le sauf, l'indemne. Elles formeraient ainsi comme le corps du vainqueur, du Ressuscité, ce que le nombre de leurs lettres constitutives (quarante-trois comme la gR de BShR/bâssâr, le corps, la parenté, l'Assemblée) confirmerait. Par ailleurs, une rétroversion d'Apocalypse 1,11 prouverait la justesse de ces interprétations :
« Ce que tu constates [vois, penses], écris-le dans un Livre ['**Sh**R **R'YTh** KTh**B** BSPR où se lit noir sur blanc le fameux BR'ShYTh/le premier mot du Livre] et envoie-le [racine ShLHt] aux sept églises [les shva' quéhilôth/ShB' QHLWTh, équivalent de brêshith, comme nous l'avons goûté] : *à Ephèse, et à Smyrne, et à Pergame, et à Thyatire, et à Sarde, et à Philadelphie, et à Laodicée*. » La partie soulignée redevient alors dans son hébreu fondamental : L'PSWS WLShMYRN' WLPRGMWS WLTY'TYR' WLSRDYS WLPYLDLPY' WLLWDQY'. Nous avons ici un nombre de lettres de 56, gC de YWM/yôm, le Jour et une gR de 586, Patmos, ou plutôt la belle et incontournable Jérusalem, la céleste où se joignent Orient et Occident enfin réconciliés par-delà leurs différends. Plût au ciel…
« Pour les siècles des siècles » : hébreu probable L'WLMY H'WLMYM.
Cette formule fait partie de ce lexique choyé par « l'instinct théologien », servant de base aux « valeurs » chrétiennes, « dieu », « bien », « mal »,

« jugement dernier » (celui-ci fait le plaisir de ma deuxième prémolaire, en haut à droite en partant du fond, qui le concasse et le brise allègrement), « siècle » (l'une de mes dents de sagesse – si, si, la Sagesse a des dents – se charge de sa dévoration, sans scrupule aucun…), « vérité », « charité », « amour » (quel rapport entre l'amour « fort comme la mort », (r)hessed ou 'ahavâh dans l'hébreu nazoréen, et l'amour chrétien au sens plébéien larmoyant ?), « foi » (!), « péché » (!), « confession » (!), « sainteté » (!), etc. Comme tous ces mots, notre formule « pour les siècles des siècles » est entachée d'erreur et de mensonge interprétatif (je ne parle pas ici de la manière dont ces mots sont entendus dans la poésie et la pensée où ils retrouvent un sens au moins aussi puissant que dans l'hébreu dont ils proviennent médiatement). Un coup de rétroversion bien ajusté met fin au simulacre. En effet, cette formule ne désigne en rien la succession linéaire de l'écoulement des siècles se trouvant malencontreusement prise dans les glaces du mauvais infini, mais bien plutôt l'infinité du temps cyclique juif-hébraïque ayant l'étude de la Thora pour base et pour fondement. La fin des temps, qui est retour à l'Eden et de l'Eden, est l'accomplissement de ces cycles par lesquels se reprend dans soi et progresse « l'épopée midrashique d'Israël ». Elle « progresse » au sens des détours et tournoiements merveilleux qui sont inhérents à sa manière énergique de raisonner « texte sur texte ». Le contenu de cette « épopée » s'approfondit et se bonifie au fil de ce *work in progress*, au fur et à mesure que la Thora est davantage fouillée, creusée, et enfin forée jusqu'à laisser jaillir

d’elle la source de son essence. La formule hébraïque sous « pour les siècles des siècles » dit ainsi exactement le contraire de ce qui est entendu de nos jours par le sombre despotisme de l’Occident planétaire : elle dit l’instant de la parousie, l’accès à l’Eden du Livre ici maintenant. Le mot ‘ôlam (celui du ‘ôlam haba’ !) n’a pas de rapport avec le mot « siècle » par quoi il s’est trouvé pauvrement traduit via le grec de pacotille. Toutefois, si le grec αιων conserve encore de nombreux sens de ‘ôlam dont « durée de la vie », les deux mots pouvant s’entendre en des sens proches selon la pensée archaïque (cf. Roland Tournaire), il n’en va plus de même par passage au latin. En effet, le sens de *saeculum* devient rapidement celui d’une période de cent ans, les siècles s’accumulant de façon calendaire plutôt que de faire retour. Malgré cela, le Moyen Age n’en aura pas moins maintenu une conception noble de la formule dans la liturgie catholique où se renouvelle cet aspect de perpétuité glorieuse et cyclique d’un temps spiralé insufflé de prières, de chants, de pensées, ce qui advint effectivement dans les réjouissances de la venue opulente et triomphale de la grande parousie baroque (il suffit d’écouter la musique catholique pour entendre jouir ce rapport au temps cyclique, tout doré, illuminé et béni !). Mais le cyclique ‘ôlam, ainsi que l’αιων héraclitéen, quittant les domaines du sacré, sont malgré tout devenus cette pauvre et illusoire représentation d’un temps linéaire figé que nomme spectralement le mot « siècle ». L’expression qui ouvre sans doute le mieux au sens du ‘ôlam présent dans la rétroversion du « pour les siècles des siècles » (A

rebours le fleuve de tous ces siècles !) est la formule bérith ‘ôlam, l’alliance perpétuelle qui nomme le Shabbath en Exode 31, 16 (au centre épique de la Révélation), cette permanente reprise et cette poursuite incessante de l’étude hebdomadaire de la vivifiante Thora, cette plongée dans l’Eden du temps.

Prononciation de YHWH : au début de ce livre, j’ai émis rapidement certaines considérations au sujet de la prononciation nazoréenne du Tétragramme en IéHoûWâH, indiquant l’enjeu polémique de celle-ci en lien à la venue messianique (prononciation à voix haute de ce nom, de son souffle). La question du sens à donner au « blasphème du Nom » est des plus difficiles. En effet, « blasphémer » le Nom n’a pas un sens unique, immédiat, dont on pourrait faire montre, mais il a tout un buisson de sens ramifiés, selon l’époque, le contexte… Ainsi, dans l’Apocalypse, contrairement à ce que j’ai laissé entendre un peu vite, ce qui est reproché aux tièdes opposants pharisiens, ce n’est pas de prononcer YHWH de travers (ce qui a été le cas aussi, mais *a priori* ce n’est pas ce qui leur est reproché dans ce texte), mais de le prononcer dans un discours trompeur, aux fins de maintenir leur exégèse bien trop littérale pour les envolées spirituelles de la Nouvelle Alliance de Iéshoû‘a. J’ajoute qu’il me faut encore affirmer la puissance résurrectionnelle du YHWH (et de son YShW‘) nazoréen, par son souffle, son esprit. Ainsi, le dernier cri de Jésus le Christ en Matthieu 27, 50 doit être rapproché de celui du grand prêtre énonçant le nom divin le jour de Yôm Kippour (symboliquement jour de la fin, de l’Apocalypse). En ce verset, on trouve Jésus (Iéshoû‘a) « de nouveau

criant [QWR’, verbe de la lecture du TaNaK ou de l’annonce de la Bonne Nouvelle] d’une voix forte [BQWL GDWL/vkôl gadôl] rendant [racine NWHt/néoû(r)ha] l’esprit [RWHt/réoû(r)ha] ». Le lumineux esprit en question est celui de YHWH. Qu’advient-il alors ? Le voile du sanctuaire (pârôketh haqôdesh, cf. Lévitique 4, 7) se déchire, des tremblements de terre et des résurrections s’ensuivent, etc. Bref, c’est l’annonce du grand miracle de la fin des temps, le voile rappelant bien le cœur du saint des saints et le rite du grand prêtre prononçant le Nom. Il m’amuse d’introduire désormais un nouvel exemple pour montrer que cette prononciation du Nom, théurgique et savante, était efficace en tout lieu – du midrash du moins. En Actes 3, 6, Pierre et Jean opèrent un miracle que l’argent et l’or seraient bien impuissants à obtenir, mais certes pas le nom de Jésus, ou plutôt son esprit (celui qui souffle où il veut et dont il s’agit d’entendre la voix, le son, ou plutôt la négativité absolument affirmative telle qu’audible dans ce son). « Au nom de Jésus Christ dresse-toi et marche » commande Pierre. Ce « dresse-toi et marche », c’est **Q**M **WL**K de notarique initiale sans la moindre ambiguïté sur ce qui déploie ici la puissance miraculeuse : QWL/qôl, la voix, le son ! Puissance de l’esprit du Tétragramme !

Recréation apocalyptique : la recréation qui a lieu dans l’Apocalypse est singulière, elle est à l’image du soi-disant « jugement dernier » (le mishpat) qui avait lieu pour les nazoréens de la Nouvelle Alliance de Jésus dans l’immanence de l’ici et du maintenant, et certainement pas dans un futur transcendant.

L'ancienne création est donc annihilée, à l'exception de ce qui la précède et qui est contenu dans son rêshith (« principe, prémices, ce qu'il y a de plus exquis »), soit pour être précis et en suivant l'Apocalypse : la Thora, le trône, le jardin d'Eden, le Messie et l'Assemblée des justes. Cette série rejoint le traité Pessa(r)him tel que nous l'avons goûté, tout en s'en distinguant : « la Thora, la théshoûvah [pour nous ici, celle de l'Assemblée, de la Jérusalem célestielle], le jardin d'Eden, la Géhenne, le trône de gloire, le Temple [pour Apocalypse 21, 22, il n'y a plus de Temple, car le Temple c'est le dieu, alias le Messie lui-même], et le Nom du Messie [le Temple donc] ». Seule exception apparente, la Géhenne. Elle est pourtant présente, mais fermement posée à part : c'est « l'étang de feu et de soufre » (gam 'êsh vgâphrith) où se lit le rêshith du récit initial, choisi pour cette raison en lieu et place de la Géhenne rabbinique toutefois présente dans l'Evangile, avec le même sens, quoique plus profond, puisqu'il s'agit ici de la seconde mort qui, comme cette seconde résurrection à l'étrange sagesse, est restée étrangère aux midrashim pharisiens. Nous avons constaté avec Roland Tournaire que Genèse 1, 1 et 2 est à l'accompli tandis que le reste de la Création jusqu'au verset 1, 31 est à l'inaccompli, dans un aspect mutable, soumis au changement – et ici à la destruction –, tandis que Genèse 1, 1 à 2 est immuable, non soumis à quoi que ce soit, éternel dirions-nous, mais enfin saisi dans sa lumière véritable, la messianique. C'est en raison de ce dernier aspect que l'appellatif « neuf, nouveau »/(r)hâdâsh est abondant dans l'Apocalypse où tout est « vu sous un

jour nouveau » ; on pourrait rendre ce mot hébreu par un « enfin lu », avec les yeux neufs des auteurs nazoréens (ils ont des yeux neufs parce qu'ils ont des oreilles nouvelles). Lorsque je parle de recréation apocalyptique, il ne faut pas se méprendre : ce qui est « recréé » – en fait décelé – ce ne sont « que » les cieux, la terre et Jérusalem, autrement dit ce que l'Apocalypse trouve dans le seul verset de Genèse 1, 1, accompli de toujours et s'en allant chanter partout la bonne nouvelle de Son infinité. Quant au volcanique étang de feu et de soufre, bien qu'il soit en même temps un équivalent du R'ShYTh du premier verset, il pourrait se lire dans le tohu-bohu du second, celui-ci étant inclus dans le même accompli que celui-là. Il n'y a pas là contradiction, car ce mot rêshith désigne l'accompli du 'ôlam, temporalité qui englobe les deux premiers versets et les distingue radicalement de la suite de la Création. L'Apocalypse, disions-nous, renouvelle Jérusalem, les cieux et la terre ; ce qui nous donne d'un côté « la Jérusalem nouvelle »/YRWShLYM HtDShH, équivalent strict du brêshith de Genèse 1, 1, et de l'autre « les cieux nouveaux et la terre nouvelle », sachant que les cieux et la terre proviennent eux aussi de Genèse 1, 1, mais surtout que ShMYM HtDShYM W'RSd HtDShH/« les cieux nouveaux et la terre nouvelle » (cf. Ap. 21, 1) a pour gC 1366, soit le 466 des noms des sept assemblées, de ShH/séh par élévation, l'agneau vivant-ressuscité (cf. l'entrée Patmos) – ainsi, les cieux nouveaux et la terre nouvelle sont l'Assemblée elle-même ! La recréation apocalyptique, qui n'est autre que le fondement dans lequel s'abîme l'ancienne

création, est en même temps la base dont celle-ci procède. Voyant ce vers quoi tend l'ensemble de l'édifice évangélique, johannique et paulinien, à savoir vers ce qui résulte de la « recréation apocalyptique », nous pouvons remettre en cause la séparation traditionnellement maintenue entre les textes du corpus néotestamentaire, et un pan important de ceux dits « gnostiques ». Dans le procès apocalyptique, l'ancienne Création est anéantie par les sept fléaux de fiel, c'est-à-dire le comble de toute catastrophe. Si ceux-ci sont envoyés depuis le cœur même de l'arche sainte du Temple céleste, celle-là n'est autre que la création démiurgique imparfaite, le 'ôlam hazé. De ce dernier, les gnostiques disent qu'il n'est qu'un cadavre, hébreu nevêlâh, voulant dire aussi « bête morte », à entendre selon les variations contrapuntiques de sa racine, successivement comme nevâlâh, « infamie, action honteuse, punition », nâvâl, « insensé, lâche », mais encore nâval, « se faner, succomber, tomber, être avili ». Si gnostiques et évangéliques se distinguent dans la qualification d'Elohim comme « démiurge », ils ne se rejoignent pas moins sur le sens de leur théshoûvah. En effet, pour les uns comme pour les autres, celle-ci implique nécessairement la dissolution par la pensée du 'ôlam hazé (cette pensée étant par exemple l'écriture de l'Apocalypse), et consiste à revenir au principe du tout (hakôl), cette racine (shôresh, où se lit rôsh, la tête, comme dans le brêshith initial) de l'arbre céleste dont ils proviennent. Celui-ci est enfin dévoilé grâce à l'avènement messianique, il est ce qui « précède » la Création, le 'ôlam haba' caché ('LM) dans le premier

mot de la Genèse. La gnose, qu'elle soit valentinienne ou évangélique, donnant accès à l'Eden, manifeste l'accompli primordial pour ceux qui, plongés dans les eaux de la Thora, s'élèvent à ce savoir, qui les libère de ce monde comme cadavre pour jouir des délices du 'ôlam haba'.
Cet accord de fond du gnostique et de l'évangélique est un point capital.
Roseau à mesurer : j'ai proposé dans la troisième étude de mieux – ou plutôt d'enfin – entendre la mesure au roseau d'or du dieu telle que chérie des juifs-hébreux, ce qui permet de comprendre comment sa connaissance change radicalement celle que nous avons de la mesure des livres et de la cité sainte, plus généralement de l'écriture (la midah ou mesure est d'abord principe d'écriture, c'est elle qui rayonne dans la loi rabbinique midah keneged midah, « mesure pour mesure »). Les livres sont mesurés au roseau d'or par le dieu vivant comme il mesure sa Création, Son Temple ou Sa ville ; ils n'ont pas de « canon » au sens usuel, pauvre, et ignorant du code hébraïque. J'ai proposé d'entendre organique plutôt que canonique pour qualifier la mesure des livres afin d'insister sur leur vie – leur organisation vivifiée et vivifiante – parce que canonique est un terme technique ne tenant aucun compte de cette vie mirifique des livres et, pire encore, la réduisant à quelque chose de purement instrumental, de figé, de mort. Pour saisir plus finement la subtilité kabbalistique de la mesure au roseau d'or du dieu vivant, je propose ici une exégèse acrobatiquement apocalyptique. Ap. 21, 15 : « Et celui qui me parlait [à Jean] avait pour mesure

(LMDH/lemidah) un roseau (QNH/qâneh) d'or (BZHB/bazâhâv), pour mesurer (LMD/lâmôd) *la ville et ses portes et sa muraille* » (Je souligne.)
Jetons ici un coup d'œil abyssal dans la Merveille. Ce qui est mesuré est « la ville et ses portes et sa muraille »/H‘YR WHSh‘RYH WHHtWMThH. La tournure a pour gR + gC = (5+16+10+20+6+5+21+16+20+10+5+6+5+8+6+13 +22+5)+(5+70+10+200+6+5+300+70+200+10+5+6+ 5+8+6+40+400+5) = 199 + 1351 = 155(0). Or, ce 155 est la gC de QNH/qâneh, le roseau, ce calame qui est la langue même de l'âme divine. De plus, Jésus est pour l'Apocalypse le principe de la Création de dieu (Ap. 3, 14), soit **R**'ShYTh **B**R'YTh **Y**HWH (autrement dit le RBY/rabbi…) de gR 155 et gC 155(0). La correspondance avec ce qui est mesuré dans notre chapitre 21, à savoir « la cité et ses portes et sa muraille », a retrouvé son arithmétique saisissante et vraie. Ici, le roseau du divin scribe, le dieu recréateur comme mesure de la Création, et Sa ville divine, sont en harmonie dans une sublime tension spéculative figurée par le réseau secret du 155, du qâneh !
Science de l'Aleph : nous avons été amenés au cours du développement de notre quatrième étude à clarifier l'importance primordiale de la connaissance de l'Aleph, après avoir prouvé l'identité gématrique entre les titres des vingt-quatre livres du TaNaK et le 111, gC de l'Aleph ('LP). Je ne reviens pas ici sur les divers aspects implicites dans le secret des midrashim antiques. J'ai cité alors un extrait du *Zohar* résumant le sens de cette lettre royale, mais le *Zohar* fourmille

bien évidemment d'indications concernant l'Aleph, ce sur quoi prend base la Kabbale. C'est ainsi que dans le *Pardès Rimonim* de Cordovero, l'Aleph est pensé via des représentations amenant à la lumière ses sens les plus enracinés. Il est ainsi figuré comme un oiseau, ou encore comme un visage d'homme profondément humble, voire comme un homme se tenant debout. Comme il est dessiné à l'aide d'un waw transversal et de deux yôd extrêmes, l'un au-dessus, l'autre en dessous (j'en ai donné raisons et illustration), il se voit également représenté comme ayant en lui les lettres de YHWH, c'est-à-dire celui-ci. De plus, il est mis en rapport avec les dix séphirôth, les trois supérieures (Kether, (r)Hôchmâh et Binah) surplombant le yôd supérieur tandis que les autres séphirôth se répartissent à l'intérieur du corps de l'Aleph, subdivision qui s'appuie sur le fait que les trois séphirôth supérieures appartiennent au monde de l'émanation ('atsiloûth), ne faisant ainsi pas partie de la Création, contrairement aux autres contenues dans l'Aleph lui-même, qui figure la Création ou plutôt la contient. Nous avons vu que cette inclusion dans l'Aleph n'est pas fortuite, mais qu'elle relève de ce que nous nommons « la science de l'Aleph », s'étendant très en amont de la Kabbale jusqu'au fait d'inclure le Livre lui-même (les vingt-quatre livres) en lui.
Shem hamephorash : à ce nom apparaît une légère divergence – mais révélatrice – entre certains penseurs juifs. Si, selon Maïmonide, il ne désigne que le Nom lui-même, le Tétragramme « imprononçable » (!), Rachi pour sa part, sachant de quoi il retourne dans le secret, ne lui donne pas que ce sens… Comme nous

l'avons vu, il désigne aussi le nom de soixante-douze lettres et son secret intrinsèquement lié à rien de moins que la sortie d'Egypte, reine des métaphores pour un juif-hébreu plongé dans Sa Thora. Shem hamephorash signifie à proprement parler le Nom développé, expliqué, clarifié, prononcé, ce qui laisse une certaine latitude dans l'interprétation ! La lecture de Shem hamephorash comme « Nom imprononçable » est une antiphrase datant des premiers siècles et dont l'origine rabbinique serait à chercher dans la peur qu'occasionna la pensée conséquente de « la prononciation de YHWH » (voir cette entrée) telle que conçue par le messianisme infini. Je ne résiste pas à la tentation de traduire et de citer *in extenso* un commentaire éclairant du *Zohar* (Z. Nb. 2, 51b) sur Exode 24, 18 : « R. Shimeon ajoute que la "Lune" [la Shékinah] était alors [au moment de la traversée de la mer Rouge] dans sa plénitude et perfection, manifestant les deux attributs [(r)hessed et guevoûrâh, droite et gauche, que le texte vient d'identifier respectivement à la colonne de nuée guidant les Hébreux le jour, et à la colonne de feu les secondant la nuit] et contenant inscrits en elle soixante-douze noms saints selon l'ordre suivant [celui des lettres des trois versets Exode 14, 19-21 formant le nom de soixante-douze lettres autrement appelé Shem hamephorash]. En vertu du premier déploiement ou ordre des lettres, elle [la Lune, alias Shékinah] se revêt de l'ornement de la grâce, brillant de la splendeur de la lumière que le Père céleste [l'Infini surplombant Kether] laisse émaner d'elle ; en vertu du second ordre [le second verset lu à l'envers] elle se vêt des attributs de la

guerre, exprimant la Rigueur, et soixante « lanières » de feu [comme d'un fouet !], émanent de la Mère céleste [gare !]. Le troisième ordre des lettres la figure enveloppée de robes de pourpre, en tant qu'elle est l'ornement du Père céleste manifestant la “Beauté” [Thiphéreth], celle-ci se communiquant au fils sacré [*i.e.* la lettre waw dans YHWH] par le biais de soixante-dix couronnes issues du côté du Père [Yôd] et de la Mère [Hé]. Il nous a été enseigné que du côté de la Grâce, il y a soixante-douze témoins ; de celui de la Rigueur, soixante-douze scribes ; de celui de la Beauté, les soixante-douze couleurs avivées de la gloire. Dans la sphère céleste, elles sont reliées entre elles [les trois vertus correspondant aux trois côtés] pour former le Nom sacré, le secret du divin Char [que chacun apprécie ce parallèle entre la descente dans le Char et la sortie d'Egypte…]. Ici [dans les trois versets d'Exode 14, 19-21] sont inscrits ensemble les patriarches, formant le saint Nom de soixante-douze lettres de nos trois versets. Et voici l'ordre de la combinaison de leurs lettres : le premier verset doit être écrit à l'endroit, car toutes ses lettres correspondent à (r)hessed ; le second verset (20) doit l'être à l'envers [moment du négatif], car ces lettres se fondent en Guevoûrâh ; ainsi le Jugement se lèvera muni de toutes les puissances du côté gauche. Les lettres du dernier verset une fois écrites à leur tour et dans l'ordre révèlent les couleurs qui couronnent le Roi sacré ; et toutes ces lettres sont unies en Lui, et Il est couronné de son diadème comme il sied à Sa royauté. Tel est le saint Nom gravé en soixante-douze

lettres, couronnées avec les pères pour former le saint Char céleste. »

Temps des Juges : nous avons apprécié les sens de cette expression dans le corps du texte. Je n'y reviens que pour indiquer comment elle s'entend au cœur du Nouveau Testament, en lien au temps qu'ouvre la mort de Jésus. En effet, voici comment débute le livre des Juges : « Et il arriva, après la mort ['a(r)harêy môth] de Josué [Jésus !], que les fils d'Israël interrogèrent YHWH, disant : Qui de nous montera le premier contre le Cananéen, pour lui faire la guerre ? » (Juges 1, 1). Dans cet « après la mort », vous aurez reconnu Arimathie, qui donne son nom au fameux Joseph venu réclamer le corps de Jésus. Dans le N. T. et dans la suite, l'eschatologique temps des Juges commence après la mort de Jésus. Il s'achève avec l'Apocalypse et la fondation de la royauté messianique, de la même façon que le règne de David, « Son oint », succède – via l'entre-deux du règne de Saül figuré dans le Nouveau Testament par le temps de suspension de la Thora, temps de l'annonce de Saül/Paul qui se caractérise par une suppression de la lourdeur des mitsvôth, des commandements de la Thora, c'est-à-dire du plus prosaïque hôq, décret, correspondant aux règles de la vie, aux mitsvôth – au livre des Juges.

Thôldôth Yeshu : à ce propos, je reviens à IéHoûWaH. En effet, dans cette parodie polémique des Evangiles, dont Sandrick Le Maguer confirme toute l'antiquité dans son livre sur Marie tout en en donnant les tenants et aboutissants midrashiques, Jésus pénètre par fraude dans le saint des saints pour voler les lettres du Shem hamephorash (voir cette entrée), autrement

dit les lettres « secrètes » de la prononciation de YHWH. C'est grâce à cela – l'esprit de YHWH – que Iéshoû'a… (non pas Iéshoû, à l'esprit ainsi estropié...) opère miracle sur miracle sur fond de dérision (en commençant par guérir un aveugle d'une manière fort évangélique... mais cela lui permet aussi de voler dans les airs, de se transformer... ce qui semblera quelque peu éloigné des Evangiles !). Or, qui vient le concurrencer, envoyé par le Sanhédrin lui donnant le secret du Nom tout en le monnayant au passage ? Eh bien oui, Juda(s) ou plutôt Yehoûdah, cet autre porteur en son nom même de l'esprit de YHWH. Je reviens alors à ce fait plus étonnant encore. La narration se montre ici instructive, dévoilant que l'esprit du Nom est gravé sur une pierre dans le saint des saints. Pour cela trois lettres suffisent et dans cet ordre : Y (son e ou i) W (son o ou oû) H (son a ou e). Ce sont les trois *matres lectionis* – ou « consonnes vocaliques » pour une grammaire plus moderne – du discours hébraïque, l'alpha et l'oméga de toute prononciation, ancêtres des points voyelles massorétiques. Ainsi, le souffle de YHWH est aussi miraculeux en ce qu'il résume et engendre l'esprit de toutes les lettres, de toute lecture en hébreu !

Tsimtsoum : il faudrait sans doute apprendre à lire la pensée tardive du Tsimtsoum en relation avec la Création *ex nihilo* prônée par l'Eglise de l'Occident chrétien. Développons cette intuition : Gen. 1, 1 énonce : brêshith (en-tête ou à partir de la tête, du principe) bârâ' (produisit, dévoila) Elohim « le ciel et la terre », soit ('Th) H**ShMYM W** ('Th) H'R**Sd** ; comme Sh et Sd sont interchangeables (via le samek),

j'y lis en toutes lettres **SdYMSdWM**, le Tsimtsoum ! D'autant qu'avec les cieux et la terre, j'ai une rétrograde finale SdM, qui, elle-même redoublée (en écho à la dualité des cieux et de la terre et au fait que l'on puisse aller soit dans un sens, soit dans l'autre), me donne SdMSdM/tsimtsêm, la racine du Tsimtsoum. Après, il suffit d'entendre BR' en le rapprochant de l'araméen bar – non pas de sa traduction latine par *creare* propagée dogmatiquement par l'Eglise –, et vous avez la genèse du Tsimtsoum par opposition à la doctrine chrétienne (et il faut bien le dire, souvent entendue de façon plate et bêtement chronologique...) de la *creatio ex nihilo* (sic!)...
Vainqueur : nom donné au héros magnétique de l'Apocalypse de Jean par toute une convergence de raisons serrées, évidemment toutes d'ordre midrashique. Le fait que son nom soit inscrit sur sa cuisse (yerek) indique par exemple qu'il est Jacob se changeant – via l'alchimie d'un combat spirituel – en celui qu'il est, à savoir Israël ; Genèse 32, 28 : « Et il dit : Ton nom ne sera plus appelé Jacob, mais Israël ; car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes, et tu as prévalu [vathoûkâl, de la racine YKL/yâkal, pouvoir, oser ; vaincre, surmonter, etc.]. » Un autre candidat pourrait être forgé sur la racine NSdHt qui signifie également vaincre et correspond à la racine grecque *nikaô* dans le lexique des Septante. Mais, comme le nom *nikôn* pour le vainqueur ne figure pas dans ce lexique – on peut d'ailleurs constater que les traducteurs hébreux du corpus néotestamentaire s'éloignent parfois de ce choix lexical qui est celui des Septante, en comparant leurs traductions de versets

bibliques imbriqués dans le Nouveau Testament avec ces mêmes versets tels que traduits par les Septante ; ceux-ci ne sont donc que partiellement fiables pour « rétrovertir et repartir » –, je n’ai pas de raison de privilégier un nom qui serait forgé sur cette racine NSdHt plutôt qu’un autre. Par ailleurs, seul l’hébreu YWShY‘, yôshiya‘ – reposant sur l’un des sens de la racine YSh‘, celle de Jésus, signifiant vaincre au hiphil – explique conjointement, d’une part la lecture renversante du terme « Armageddon » – puisqu’elle ne se justifie que par la lecture de Josias/Y’ShYHW, yô’shiyâhoû, comme le vainqueur/(H)YWShY‘, hayôshiya‘ (avec une similitude d’esprits entre les deux termes tout à fait criante), le destin de celui-là s’inversant ainsi – ; d’autre part, celle que fait l’Apocalypse des rois d’Israël dans le second livre des rois *pour conduire au relèvement de Josias* (les sept têtes et dix cornes de la Bête sont lues comme les rois impies qui règnent après la mort de Salomon, Jéroboam en tête avec ses deux veaux d’or, en passant par le septième roi d’Israël descendant de Jéroboam, soit Achab-Hérode – lequel est l’un des sept, mais également un huitième, comprenne qui le pourra) ; mais aussi la présence insistante de la figure de Jézabel-Hérodiade accouplée à la Bête, *i.e.* Achab-Hérode – ce dragon méconnu – ; mais encore l’un des fouillages des deux témoins les désignant comme Elie et Elisée/’LHYW W’LYSh‘, ’êliyâhoû ve’elisha‘, le nom du vainqueur dont ils témoignent brillant à même l’association de leurs noms, ces deux témoins étant bien les contemporains midrashiques du règne d’Achab-Hérode. Je vous passe l’afflux des

occurrences bibliques de cette racine YSh‘, avec toute sa riche polysémie, en particulier les passages nombreux où il est question du salut d’Israël par la victoire sur ses ennemis ou de sa Délivrance finale, je vais me contenter – puisqu’il faut justifier plus avant cette rétroversion – du fouillage de l’occurrence biblique de ce mot qui est la plus relevée et déterminante. « Exulte, fille de Sion ; pousse des cris, Israël ! Réjouis-toi et égaye-toi de tout ton cœur, fille de Jérusalem ! L'Éternel a éloigné tes jugements, il a écarté ton ennemi. Le roi d'Israël, l'Éternel, est au milieu de toi : tu ne verras plus le mal. En ce jour-là, il sera dit à Jérusalem : Ne crains pas ! Sion, que tes mains ne soient pas lâches ! L'Éternel, ton Dieu, au milieu de toi, est puissant, vainqueur (yôshiya‘) il se réjouira avec joie à ton sujet : il se reposera dans son amour, il s'égayera en toi avec chant de triomphe. » (Sophonie 3, 14 à 17 ; c’est là *la fin* de ce livre). Outre les émanations enchantées des profondes joies nuptiales de l’avènement messianique qui s’exhalent à la lecture de ces versets telles une débandade de parfums, il faut en considérer la matière en hébreu, car sinon je crains fort que l’identité secrète de ce mystérieux vainqueur messianique ne nous reste à jamais inaccessible. En effet, quoique nous sachions par la lettre du texte qu’il s’agisse de YHWH, les nazoréens vont plus loin et le déterminent comme leur Messie, Jésus/Iéshoû‘a, simplement *en lisant* ce passage. En effet, le premier de ces versets est **R**NY **B**Th-SdYWN **H**RY‘W **Y**ShR’L **Sh**MHtY **W‘**LZY **B**KL-**L**B **B**Th **Y**RWShLM/râni bath-tsiôn hâri‘oû yissra’êl ssim(r)hi v‘âlzi bkâl-lêv bath yroûshâlâm.

Acrostiche souligné par moi : **R**BH **Y**ShW‘ **B**LBY, « il croît, se multiplie Jésus/Iéshoû‘a dans mon cœur, mon intellect [c’est la fille de Sion qui parle] », et acrostiche de l’acrostiche avec une légère permutation RBY/maître, rabbi, terme qui, je le rappelle, est lu par l’Apocalypse comme **R**’ShYTh **B**RY’Th **Y**HWH, principe de la Création divine (Ap. 3, 14). Quelle voltige virtuose peut être à l’œuvre dans un verset biblique ! La racine de Jésus qui signifie premièrement sauver, délivrer, manifeste davantage son sens plus rare de vaincre au contact effervescent de la venue messianique, et si la Jérusalem céleste se réjouit dans l’Apocalypse de Jean, nous savons bien par quelle infinie et immarcescible raison puisant sa sève abondante dans les versets du TaNaK, à l’aide de ses racines puissantes. Afin de finir de me justifier tout à fait, j’insiste à nouveau sur l’esprit spéculatif de la langue sainte via la racine du vainqueur et offre une occurrence apocalyptique de celui-ci, de même qu’une de celle-là. Ainsi, cette racine condense-t-elle les sens opposés de vaincre et de sauver, gage tant de sa subtilité que de sa véracité. Apocalypse 17, 14 : « Ceux-ci avec l’agneau feront la guerre, et l’agneau les vaincra ». Les vaincra ? Hébreu YWShY‘ HM (les sauvera-t-il ?) gR 81, gC 441, somme de 522 = MLKWTh YHWH, le Royaume lui-même. Ce « les vaincra » fait de plus calembour par cinq lettres avec la formule antécédente « avec l’agneau ils feront la guerre », soit ‘M-(H)ShH YLHtMW… Mais passons au vainqueur pour ne rien laisser échapper de ce divin mets. Apocalypse 2, 7 : « Au vainqueur je donnerai à lui pour manger de l’arbre de la vie qui est dans le

paradis du dieu. », LYWShY‘ ’ThN LW L’KL M‘Sd HHtYYM **’**ShR **H**YH **B**GN **H**’LHYM (notarique ’ahavâh, l’amour, fort volontairement rapproché de (r)Hâvâh, Eve, cette fiancée couronnée d’étoiles et de clarté) : gR=386=YShW‘/Iéshoû‘a Jésus (ce vainqueur gravé dans le cœur et qui sauve), somme gR+gC=232(0), soit le 232 gC de DBR YHWH/le Verbe du dieu qui pour l’Apocalypse est l’un des noms du vainqueur sur son cheval blanc (cf. Ap. 19, 13). Enfin, LYWShY‘ ’ThN LW/« au vainqueur, je lui donnerai » a pour gC 913, celle de brêshith, mais surtout ici de YRWShLYM HtDShH, la Jérusalem nouvelle !

Indications bibliographiques :
Je mentionne ici une partie des auteurs et ouvrages que j'ai cités, commentés, critiqués ou détournés ; ou encore, plus généralement, que j'ai respiré en m'en inspirant.

Abraham Aboulafia : *L'Epître des sept voies*.
Aggadoth du Talmud de Babylone (traduction française).
Théodor Wiesengrund Adorno : *Minima moralia.*
Georgio Agamben : *Ce qui reste d'Auschwitz ; Le temps qui reste.*
Heinrich Cornelius Agrippa : *De la supériorité des femmes* (introduction et traduction par Bernard Dubourg).
Gunther Anders : *L'obsolescence de l'homme* ; *Nous, fils d'Eichmann,* etc.
Jésus d'Arimathie : *Abolition de la Bible et accomplissement de la poésie.*
Antonin Artaud : *Suppôts et Suppliciations*, etc.
David Banon : *La lecture infinie* ; *Le midrash* ; *Le messianisme*, etc.
Georges Bataille : *Le coupable* ; *La littérature et le mal*, etc.
Charles Baudelaire : *Les fleurs du mal* ; *Fusées* ; *Mon cœur mis à nu*, etc.
Bernard Barc : *Les arpenteurs du temps.*
René Pierre Boullu : *La théurgie de l'Autre*.
Signalons ici que d'un point de vue logique, il n'y aurait rien d'incohérent à ce que le comble du mal (la

destruction du Temple par l'*Imperium*, puis la répression de la révolte du fils de l'étoile) ait coïncidé avec le comble de la pensée messianique, même si cette thèse identifiant l'Autre talmudique avec le Jésus évangélique, en supposant une part historique à ce dernier – ou plutôt à celui qui le revêt ou à l'un de ceux qui l'ont revêtu ? –, dans l'état actuel de son élaboration, ne nous semble pas en mesure de supprimer tout doute que l'on pourrait avoir à son endroit. Je n'en salue pas moins l'énorme travail de fond en souhaitant une heureuse destination à ce navire talmudico-évangélique d'une salutaire érudition. J'ajoute que dans mon tome I, lorsque je visais le problème de logique qu'il y a à identifier les Douze et leurs équivalents rabbinico-talmudiques, s'il y a lieu, je voulais surtout parler de logique au sens occidental. Or, comme nous le savons de mieux en mieux, les logiques électriques et vibratoires des midrashim et talmudim sont tout autre, la porte est donc ouverte et je tiens à souligner que ce rapprochement historien est par lui-même puissamment éclairant.

Abraham Cohen : *Le Talmud.*

Moshé Cordovero : *Le palmier de Débora* (*Tomer Devora*) ; *Le jardin de grenades* (*Pardès Rimonim*).

Dante Alighieri : *De l'éloquence en langue vulgaire* ; *Vita Nova* ; *L'Enfer* ; *Le Purgatoire* ; *Le Paradis.*

Arsène Darmesteter : *Le Talmud.*

Guy Debord : *Mémoires* ; *La Société du spectacle* ; *In girum imus nocte et consumimur igni* ; *Commentaires sur la société du spectacle* ; *Panégyrique tome premier*, etc.

Bernard Dubourg : *25 Poèmes* ; *Parcours* ; *Digest sur J. H. Prynne* ; *Sous couvert de péages…* ; *A partir de dorénavant ?* ; *Un coup de vasistas sur Judas* ; *Ce que je sais du Sefer Yetsirah* ; *L'invention de Jésus* (deux tomes), etc., etc.
Isidore Ducasse : *Les Chants de Maldoror* ; *Poésies I* et *Poésies II* ; *Lettres.*
Maître Eckhart : *Traités et sermons.*
Rabbi Eliezer : *Pirké de R. Eliezer.*
Sigmund Freud : *L'avenir d'une illusion* ; *Malaise dans la civilisation* ; *L'homme Moïse et la religion monothéiste.*
Moses Gaster : *Les Samaritains* (traduction par Bernard Dubourg).
Cet érudit incomparable a jadis publié un article intitulé *An unknown hebrew version of the history of Judith*. Cette version inédite permet de mieux saisir le récit traduit par les Septante, sa genèse. Si nous avions repéré qu'Holopherne est un jeu de mots en grec – dans la langue de l'ennemi !–, cet ennemi nous restait quelque peu énigmatique. Grâce à cet inédit, nous pouvons donner plus de substance à celui-ci. En effet, il s'agit ici de Seleucos (SLYQWS qui est aussi la Séleucie-Syrie comme Judith est la judéenne ou plutôt la Judée !), le roi de Syrie dont les Macchabées ont libéré Israël. La ville assiégée n'y est pas Bethouliah comme dans le récit conservé par les Septante, mais Jérusalem. Judith y est une bethoulah, une jeune fille (veuve), elle symbolise l'Assemblée d'Israël, tout comme dans les Septante Bethouliah – la ville associée à Judith – symbolise la jeune fille (la vierge d'Israël),

c'est-à-dire aussi bien Jérusalem, comme personnage midrashique, hors de toute géographie.
Oscar Goldberg : *L'édifice des nombres dans le Pentateuque*.
Georg Willem Friedrich Hegel : *Phénoménologie de l'Esprit* ; *Science de la Logique* ; *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé* ; *Principes de la philosophie du droit.*
Martin Heidegger : *Être et Temps* ; *Schelling* ; *Acheminement vers la parole* ; *Nietzsche I* ; *Nietzsche II* ; *Questions*, etc.
Friedrich Hölderlin : *Le plus ancien programme systématique de l'idéalisme allemand* ; *L'Esprit du Temps* ; *Andenken* ; *Le pain et le vin* ; *L'Unique* ; *Patmos ; Le Printemps*, etc.
Flavius Josèphe : *La guerre des Juifs* ; *Les antiquités judaïques* ; *Contre Apion.*
James Joyce : *Portrait de l'artiste en jeune homme ; Giacomo Joyce ; Ulysse ; Finnegans Wake*, etc.
Franz Kafka : *Préparatifs de noce à la campagne* ; *Journal.*
Omar Khayyâm : *Rubbayat.*
Victor Klemperer : *LTI, la langue du IIIème Reich*. Ce livre qui radiographie les tenants et aboutissants de la langue nazie avec un génie philologique précis, est d'une actualité incontournable et étonnante, ne serait-ce que par la méthode d'investigation qui le porte. Il suffit pour s'en convaincre d'analyser de la même manière le langage que le spectacle tient sur toutes choses réduites à lui-même, sur lui-même réduisant toutes choses ou, de façon plus resserrée, le langage des « corporations » ou multinationales, les phrases

volontairement réduites à des slogans d'images assénés tels des électrochocs et qui reviennent plus souvent qu'à leur tour, la prolifération de sigles et d'abréviations, l'appauvrissement voulu des tournures logiques, du vocabulaire, et du sens des mots, ainsi que le mépris généralisé de la richesse du langage en accord avec la promotion toujours assurée d'une novlangue qui correspond aux besoins d'asservissement de ce « nouveau » despotisme planétaire repu de ses ignobles horreurs cybernético-économiques, pareil à une grande prostituée cuvant le sang des massacres sans nom qu'elle commandite et organise – cette mafia du secret généralisé – pour le seul profit inepte de sa gidouille phynancière.

Gérard Lebrun : *La patience du Concept* ; *L'envers de la dialectique.*

Sandrick Le Maguer : *Portrait d'Israël en jeune fille*. Signalons que l'auteur de ce bel ouvrage développe de manière singulière et romanesque des variations – centrées sur Myriam-Marie – qui répondent au réseau d'analogies que nous avons soulevé dans notre première étude entre l'arbre, Jérusalem, l'Assemblée, etc. L'une de ces variations renversantes est par exemple le puits d'eau (be'êr mayim, lisible comme l'association du verbe bara', créer, et de la Thora, les eaux étant un substitut de cette dernière), etc.

Le Canon de l'Ancien Testament, sa formation et son histoire, collection Labor et Fides. Ce recueil du savoir de spécialistes ès canonicité, instructif par certains aspects, est évidemment tout à fait contingent dès lors qu'il s'agit de pénétrer et de saisir la substance de la vie organique des vingt-quatre livres, son sens à

la mesure de la prodigieuse puissance créatrice du roseau d'or du dieu, ce calame de diamant. Il est un exemple de plus de la stérilité de l'opinion admise.
Moshéh Hayim Luzzato : *Le philosophe et le kabbaliste.*
Stéphane Mallarmé : *Igitur ou La folie d'Elbehnon* ; *Quant au Livre* ; *La musique et les lettres* ; *Un coup de dés*, etc.
Karl Marx : *A propos de « La Question juive »* ; *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel*, etc.
Herman Melville : *Moby-Dick.*
Dans ce livre sublime proche des *Chants de Maldoror* par sa manière d'actualiser la Bible, son sens aiguisé de la métaphore et sa profonde pensée de l'une de ces deux questions qui intéressent les cœurs non solitaires, il est intensément question d'un « animal » que nous avons rencontré au cours de ce voyage, le Léviathan. Nous avons vu que celui-ci est un divin mets réservé pour les justes dans l'Eden à la fin des temps, par jeu de mots condensant LWY (Lévi, tribu des prêtres) et YThN (il donnera) et à l'aide d'une double équivalence gématrique entre LWYThN et MLKWTh, le Royaume. Or, Melville identifie le Léviathan avec la baleine, plus particulièrement avec le cachalot – espèce dont Moby Dick fait partie bien qu'il soit à ce point singulier qu'il excède l'espèce –, ou plutôt faut-il dire qu'il qualifie le cachalot (ce don du vieil océan dont Melville décrit curieusement le front en usant de l'épithète de « chaldéen ») du nom de Léviathan. Peut-on le justifier ? Le Léviathan dont vient immédiatement à l'esprit la description qu'en fait le livre de Job n'est pas sans ambiguïté et pourrait

n'évoquer qu'un simple crocodile. Mais le mot hébreu livyâthân désigne, lui, soit un serpent terrestre (ou un dragon si l'on tient à croire qu'il a existé ailleurs que dans le mythe…), soit le crocodile, soit la baleine (ces différentes lectures possibles n'expliqueraient-elles pas l'ambiguïté du texte de Job ?) ; c'est le milieu dans lequel il évolue, éclairé selon le contexte biblique, qui détermine de quel type de Léviathan il est question. Ainsi, les Septante, en Job 3, 8, traduisent bien LWYThN par *kêtos*, baleine, tandis qu'en Genèse 1, 21 ce mot grec traduit l'hébreu ThNYN qui peut certes vouloir dire « serpents des eaux », mais nomme bien ici des baleines et nul autre animal (Melville se sert une fois de cet exemple du début de la Création, sans doute en se basant implicitement sur la version des Septante ; Genèse Rabbah 11, 9 le rejoint en lisant le Léviathan là où il y a ce ThNYN/thanin). Ce qu'énonce l'auteur sur le *spermaceti* des baleines, les rendant extrêmement précieuses, et sur la saveur sans comparaison de leur chair, se voit ainsi faire un écho étonnant et réjouissant avec la tradition juive-hébraïque. En effet, en Baba Bathra 74b et 75a, lorsque les talmudistes discutent du Léviathan, il ne fait pas le moindre doute qu'il s'agit du cachalot (généralement de la baleine). Gabriel lui-même est censé organiser sa chasse pour le donner aux justes. Mais la pêche s'avérant redoutable et même impossible (le Talmud s'interroge en citant Job 41, le prendre avec un hameçon ? lui serrer la langue avec une corde ?), c'est YHWH lui-même qui devra se charger de tuer l'auguste et majestueux cétacé. Puis, dans le sillage de cette révélation de l'identité du

Léviathan, le texte poursuit : « Rabbah énonce au nom de R. Yohanan : “ Le Saint béni soit-Il dans le ‘ôlam haba’ fera (!) un festin pour les justes de la chair du Léviathan, car il est dit " les compagnons feront (!) un festin de lui. " (Job, 40, 30) ” » Si le cachalot est bien le Léviathan – et je ne vois guère ce qui viendrait s’y opposer étant donné que même le Talmud l’affirme –, on comprend mieux que celui-ci soit réservé pour les justes, c’est-à-dire que la manne des océans leur soit réservée ! Par ailleurs, m’imaginant mal me régaler de serpent ou de crocodile, je ne puis qu’affirmer absolument l’objectivité de mon goût en proposant le succulent cachalot (dans les apocalypses – chez Hénoch par exemple – le Léviathan est bien un animal marin opposé au Béhémoth terrestre, Lévitique Rabbah 13, 3 affirme même que le Léviathan dans son combat équilibré contre le Béhémoth atteint celui-ci avec ses nageoires, et avec une vigueur telle que cela peut difficilement décrire un autre animal que le cachalot lui-même, les baleines étant d’un naturel généralement non seulement peu féroce, mais essentiellement pacifique)… Melville insiste sur les plis et replis de son Léviathan poétique, ses entailles dues à l’ardeur des batailles qu’il interprète comme de vastes signes kabbalistiques ou hiéroglyphiques inscrits en guise de lois fulminantes à même le corps de cette « Baleine albinos [qui] est le symbole de toutes choses ». Celui-là n’est-il pas un *in folio* de guerres divines et glorieuses ? J’ajoute que pour le Midrash le luxe de dieu, son enjouée détente quotidienne, consiste à jouer avec le Léviathan après avoir étudié. Enfin, Melville aurait été heureux

d’apprendre – s’il ne l’a pas su, car ce qui précède porte à croire qu’il n’était pas nécessairement ignorant de la tradition juive-hébraïque, fusse par une connaissance de seconde main… – ce que disent les Hébreux de la blancheur mystique qu’Ishmaël (autrement dit l’auteur, l’écrivain, lequel peut avoir d’autres noms comme le suggère l’ambiguïté de la première phrase « Call me Ishmaël. ») voit si ardemment en Moby Dick et décrit de façon passionnée en lien à de multiples traditions, quoique sans référence directe à celle des Hébreux. Car pour ceux-ci, le blanc – sans insister sur sa double entente en lien à la lèpre – est la couleur même du ‘ôlam haba’, l’éclat sans retour de la lumière messianique, le Zohar l’imaginant métaphoriquement comme un pays neigeux et associant le blanc à (r)hessed (la Rose est rouge *et blanche*), autrement dit à Sa droite d’amour relevant les justes à la fin des temps… et pour quel festin !

Maurice Mergui : *Un étranger sur le toit* ; *Comprendre les origines du christianisme* ; *Paul à Patras*, et nombre d’articles lumineux.

Moïse de Léon : *Le sicle du Sanctuaire.*

James Alan Montgomery : *Les hommes du Garizim* (traduction par Bernard Dubourg)

Charles Mopsik : sa traduction du *Livre hébreu d'Hénoch*, du *Zohar* (malheureusement inachevée), et en particulier du *Zohar sur le Cantique des cantiques* ; *Cabale et cabalistes* ; *Le sexe des âmes*, etc.

Rabbi Na(r)hmanide : *La dispute de Barcelone*.

Je souligne l’argument de Na(r)hmanide contre le fait que le Messie ait pu venir en la personne de Jésus, cet

argument ne s'entendant qu'à condition d'avoir en tête l'hébreu BW', racine de la parousie, avec ses divers raffinements. En effet, Na(r)hmanide affirme que Jésus ne saurait être le Messie qui est *venu*, parce que le monde chrétien dirigé par l'Eglise est constamment déchiré de guerres intestines et de querelles fratricides, n'étant donc pour lui, logiquement, que la continuation de l'empire romain, nullement le règne glorieux de la paix messianique – même si ce monde chrétien est en même temps un tout autre monde que le monde romain, dans le sens où pour la pensée il est le règne enfin advenu de la totalité, ce que ne pouvait évidemment pas deviner Na(r)hmanide puisque Hegel fut le premier à le concevoir.

Rabbi Nathan : *Pirké de Rabbi Nathan.*
Fabien Nguyen-Huu : *Empyrée.*
Friedrich Nietzsche : *Aurore* ; *La Gaya Scienza* ; *Ainsi parlait Zarathoustra* ; *Le Crépuscule des idoles ou Comment on philosophe avec un marteau* ; *L'Antéchrist* ; *Ecce Homo*, etc.
Etienne Nodet : *La Bible de Josèphe, I. le Pentateuque* ; *Essai sur les origines du judaïsme* ; *Flavius Josèphe, l'homme et l'historien.*
Pascal Orosco : *La Science de l'Expérience de la Jouissance* ; *Le Plan de la Providence ou La Constitution du Système de la Science*
Marc-Alain Ouaknin : *Le Livre brûlé, lire le Talmud* ; *Mystères de la Kabbale* ; *Mystères de la Bible*, etc.
Philon d'Alexandrie : *De Vita Mosis*, etc.
Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu*, etc.

Jeremy Halvard Prynne : *Oripeau clinquaille* ; *Du nouveau dans la guerre des clans* ; *Massepain* (traductions de Bernard Dubourg), etc.
Arthur Rimbaud : *Lettres dites du « Voyant »* ; *Une saison en enfer* ; *Proses évangéliques* ; *Illuminations*.
Saint-Simon : *Mémoires.*
Il est par excellence « l'historien original » de l'esprit français (au sens que Hegel donne à « l'histoire originale », parlant du talent des Français en cette matière, par contraste avec les Allemands…), et en même temps, conjonction unique, il est un orateur de génie qui subjugue tout par l'enchaînement fluide de ses raisonnements imparables, jusqu'aux princes et aux rois (même si ceux-ci n'ont que trop rarement le courage d'assumer les bons conseils de cette intelligence hors de mesure). C'est ainsi, par exemple, que, sous la Régence, il se manifesta comme la vérité victorieuse du parti des ducs contre « la prétendue noblesse » ayant voulue s'opposer à celui-là, par une sorte de mauvais avant-goût pour un nivellement « démocratique » au sein de la noblesse. De surcroît, il incarne ce que j'appellerai « la noblesse de plume », en sa pointe, aiguisée en « ennemie de toute populace et de tout despotisme » (Nietzsche, à propos de la nécessité d'une « nouvelle noblesse »). Saint-Simon n'a jamais pu se défaire d'écrire rapidement (« mort, où est ta victoire ! »), s'instruisant à proportion de la dépense de ce qui de plus subversif coule dans ses veines, son sang bleu spirituel, christique. Il serait temps qu'il soit reconnu comme notre Thucydide et notre Périclès.

Gershom Scholem : *Les grands courants de la mystique juive.*
Selon la Septante, Trente études sur la Bible grecque des Septante, en hommage à Marguerite Harl.
J'y relève ceci (pour citer, par pure dérision, l'un de ces notables spécialistes d'importance nulle) : « selon lui [Moses Gaster, ce savant grandement estimable...], la LXX aurait vu le jour à Jérusalem parce que seule une origine palestinienne pouvait avoir un prestige suffisant pour que la traduction fût reçue dans la diaspora. La faiblesse de cette argumentation de pure vraisemblance est double : elle repose sur l'idée implicite que l'origine de la LXX est à chercher du côté de la communauté juive – ce qui reste à démontrer – et elle est incapable de rendre compte de la tradition bien établie, tant dans le judaïsme alexandrin que dans le judaïsme palestinien, sur l'origine égyptienne de la LXX. » La réponse est pourtant simple et il suffit de me lire pour s'en convaincre : premièrement, la *Lettre d'Aristée* étant un midrash, ce que j'ai démontré, et la langue de cette traduction des Septante étant volontairement gorgée de sémitismes sous couvert d'une rhétorique sémitique, la provenance de cette traduction peut difficilement être trouvée ailleurs que dans la « communauté juive », ce à quoi j'ajoute trois questions afin de pourfendre et renverser les rangs ennemis *par trois fois*.
Premièrement, comment se fait-il que sur les plus vieux manuscrits de la Septante figure en caractères hébraïques et en toutes lettres, n'ayant pas été traduit par révérence, le brûlant YHWH ? Deuxièmement,

comment se fait-il que la Septante, certes fragmentairement, fasse partie des trésors retrouvés à Qumrân ?
Troisièmement, comment ces ramasse-miettes indigents expliquent-ils cette parole du colophon d'Esther (glose qui fut l'œuvre des traducteurs de la Septante et qui orne la fin de la traduction grecque de la Méguillâh) : « Dans la quatrième année du règne de Ptolémée et Cléopâtre, Dosithée, prêtre et Lévite, et Ptolémée son fils, amenèrent cette « épître de Pourim » [grec *epistolen tôn Phrourai*, hébreu 'iguereth hapourim/'GRTh HPWRYM] qu'ils disaient la même [que l'original], et que Lysimaque, le fils de Ptolémée, a traduite [*ermeneukenai*, racine ThRGM/thirguem, celle du Targum] *à Jérusalem*. » (je souligne) ?
Par ailleurs, si Philon a peut-être ignoré (j'ai bien dit peut-être...) que l'attribution alexandrine des Septante et tout son décor sont de l'ordre du midrash, ce n'est aucunement le cas ni de Josèphe, ni des rédacteurs de la dite *Lettre*, ni de ceux des Talmud. D'ailleurs, comment expliquer autrement que par des variations midrashiques les contradictions apparentes entre ces différentes versions ? Comment ne pas trouver plus que bizarre sinon d'avoir des versions supposées fidèlement historiques – de purs témoignages d'époque ! – qui divergent à ce point et sur le lieu et sur le nombre de personnes présentes et sur la date et sur le temps que cela a pris et sur la manière dont tout cela a été orchestré, bref sur ce qui formerait les bases de témoignages historiques recevables ? A de pareilles questions, je ne donne certes pas ma langue au sphinx

ou à qui que ce soit, mais renvoie calmement aux arguments que j'ai développés dans ma seconde étude, ainsi qu'à d'autres éventuels, disséminés dans le corps de l'ouvrage, ceux-ci et ceux-là démontrant que ces variations ne sauraient s'expliquer autrement que par le midrash.

Angelus Silesius : *Le voyageur chérubinique.*
Philippe Sollers : *Nombres* ; *Logiques* ; *Lois* ; *H* ; *Paradis* ; *Femmes* ; *Paradis II* ; *Le cœur absolu* ; *Le secret* ; *Le rire de Rome* ; *La Divine Comédie* ; *Eloge de l'infini* ; *Une vie divine ; Les voyageurs du temps*, etc.
Baruch Spinoza : *Tractacus théologico-politicus* ; *L'éthique* ; Traité de la réforme de l'entendement ; *Grammaire hébraïque*, etc.
Roland Tournaire : *Genèse de l'Occident chrétien* ; *L'Intuition existentielle, Parménide, Isaïe et le midrash proto-chrétien* ; *Modernité de la logique archaïque*.
Sun Tse : *L'art de la guerre.*
Raoul Vaneigem : *La résistance au christianisme.*
Paul Vulliaud : *La Kabbale juive* ; *Le Cantique des cantiques d'après la tradition juive* ; *La clé traditionnelle des Evangiles* ; *La fin du monde.*
Stéphane Zagdanski : *L'impureté de Dieu* ; *De l'antisémitisme* ; *Fini de rire* ; *Debord ou la Diffraction du temps*, etc.

Bibles, commentaires, midrashim, dictionnaires « classiques » :
CD Rom Davka pour le *Talmud*, le *Midrash Rabbah*, *Midrash Tehilim*, *Tan(r)hoûmah*, *Zohar*, *Bahir*, etc.

Dictionnaire Jastrow des targumim, talmudim et midrashim
Midrash Rabbah éditions Nouveaux Savoirs
CD Rom *Talmud de Jérusalem* aux éditions « Les temps qui courent »
Bible traduction Segond ou Darby (pour la plupart des citations, sauf traductions miennes)
Commentaire de Rachi sur le Pentateuque
Intertestamentaires et Apocryphes chrétiens dans la collection de la Pléiade
Concordance of the Septuagint de Hatch et Redpath pour les Septante ainsi que *A Greek-English Lexicon of The Septuagint* ed. Deutsche Biblegesellschaft
Dictionnaires d'hébreu : Sander et Trenel, Gesenius, etc.
Nouveau Testament interlinéaire grec/français (ed. Alliance Biblique Universelle)
Traduction du Nouveau Testament en hébreu par Louis Segond
Hébreu Biblique, Méthode élémentaire par J. Weingreen, etc., etc.

Ressources internet :
Ce sont les revues *Le Champ du midrash* et *Nigla* (sur ce site mien, vous trouverez de nombreux articles connexes vis-à-vis de ce livre, articles qui ont été contemporains de sa genèse, ou en ont découlés), le site *L'axe du temps*, le projet *Judéopédia*, l’excellent dictionnaire *Comprehensiv Aramaïc Lexicon* disponible en ligne, enfin, voici l'adresse où l'on peut télécharger une partie de *La théurgie de l'Autre* : http://www.the-historical-rabbi-ishmael.com/, etc.